REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins; — au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique*). — 14e édition, in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50; par la poste, 4 fr.; relié, 75 c. en plus.

Édition allemande : Vienne (Autriche). — Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). — 6e édition, in-12 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.; relié, 75 c. en plus.

L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme* (*Partie morale*). — In-12. Prix 3 fr. 50 c.; relié, 75 c. en plus.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la justice divine selon le Spiritisme.* — In-12. Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. — Brochure grand in-18. — Prix : 15 centimes; par la poste, 20 centimes. — 20 exemplaires ensemble, 2 francs, ou 10 centimes chacun; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche).
Edition portugaise : Lisbonne; Rio-Janeiro; Paris.
Edition polonaise : Cracovie.
Edition grecque moderne : Corfou.
Edition italienne : Turin.
Edition espagnole : Madrid; Barcelone; Paris; Marseille.
Edition russe : Leipzig; Saint-Pétersbourg; Moscou; Paris.
Edition en langue croate : Témeswar (Hongrie).

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? — Introduction à la connaissance du monde invisible, par les manifestations des Esprits; contenant le résumé des principes de la doctrine spirite, et la réponse aux principales objections. — Grand in-18. 6e édition considérablement augmentée. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20 c.

Edition polonaise : Cracovie.

VOYAGE SPIRITE EN 1862. — Brochure grand in-8. Prix : 1 fr.

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. — Brochure in-12. Nouvelle édition augmentée. — Prix : 10 c.; par la poste, 15 c.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

HUITIÈME ANNÉE. — 1865.

PARIS

BUREAU, RUE SAINTE-ANNE, 59

PASSAGE SAINTE-ANNE

1865

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. — Etranger, 12 fr. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. — Pour l'étranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des sept premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. — 8e année, 1865, prise avec les sept premières, 7 fr. ; séparément, 10 fr. — *Franco*, pour la France et l'Algérie. — Etranger, port en sus comme ci-dessus pour l'abonnement.

Paris. — Typographie de Cosson et comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. | No 1. | JANVIER 1865.

Aux abonnés de la *Revue Spirite*.

La *Revue Spirite* commence sa huitième année; c'est déjà un bail assez long quand il s'agit d'une idée nouvelle, en même temps qu'un démenti donné à ceux qui prédisaient la mort prématurée du Spiritisme. Comme les années précédentes, l'époque du renouvellement des abonnements est, pour la plupart des lecteurs qui s'adressent directement à nous, l'occasion de réitérer l'expression de leur reconnaissance pour les bienfaits de la doctrine. Ne pouvant répondre à chacun en particulier, nous les prions d'accepter ici nos remercîments sincères pour les témoignages de sympathie qu'ils veulent bien nous donner en cette circonstance. Si la doctrine fait du bien, si elle donne des consolations aux affligés, si elle fortifie les faibles et relève les courages abattus, c'est Dieu d'abord qu'il faut en remercier avant son serviteur, puis les grands Esprits qui sont les véritables initiateurs de l'idée et les directeurs du mouvement. Nous n'en sommes pas moins profondément touché des vœux qui nous sont adressés, pour que la force d'aller jusqu'au bout de notre tâche nous soit conservée; c'est ce que nous nous efforçons de mériter par notre zèle et notre dévoûment qui ne failliront pas, afin de remettre l'œuvre aussi avancée que possible aux mains de celui qui doit nous remplacer un jour, et parfaire avec une plus grande puissance ce qui restera inachevé.

Coup d'œil sur le Spiritisme en 1864.

Le Spiritisme a-t-il progressé ou diminué? Cette question intéresse à la fois ses partisans et ses adversaires. Les premiers affirment qu'il grandit, les autres qu'il décline. Lesquels se font illusion? Ni les uns ni les autres; car ceux qui proclament sa décadence savent bien à quoi s'en tenir, et ils le prouvent à chaque instant par les craintes qu'ils manifestent et l'importance qu'ils lui accordent. Quelques-uns pourtant sont de bonne foi; ils ont en eux une telle confiance que, parce qu'ils ont frappé un grand coup dans l'air, ils se disent sérieusement : Il est mort! ou mieux : Il doit être mort!

Les Spirites s'appuient sur des données plus positives, sur les faits qu'ils sont à même de constater. Par notre position, nous pouvons mieux encore juger du mouvement de l'ensemble, et nous sommes heureux d'affirmer que la doctrine gagne incessamment du terrain dans tous les rangs de la société, et que l'année 1864 n'a pas été moins féconde que les autres en bons résultats. A défaut d'autres indices, notre Revue serait déjà une preuve matérielle de l'état de l'opinion à l'endroit des idées nouvelles. Un journal spécial qui en est à sa huitième année d'existence, et qui voit tous les ans le nombre de ses abonnés croître dans une notable proportion; qui depuis sa fondation a vu trois fois s'épuiser les collections des années antérieures, ne prouve pas la décadence de la doctrine qu'il soutient, ni l'indifférence de ses adeptes. Jusqu'au mois de décembre il a été reçu de nouveaux abonnements pour l'année expirée, et le nombre de ceux inscrits au 1er janvier 1865 était déjà d'un cinquième plus considérable qu'il ne l'était à la même époque de l'année précédente.

C'est là un fait matériel qui n'est sans doute pas concluant pour des étrangers, mais qui pour nous est d'autant plus significatif, que nous ne sollicitons les abonnements de personne, et ne les imposons comme condition en aucune circonstance; il n'en est donc *aucun* qui soit ou forcé ou le prix d'une condescendance particulière. En outre, nous ne flattons personne pour obtenir des adhésions à notre cause; nous laissons les choses suivre leur cours naturel, nous disant que si notre manière de voir et de faire n'est pas bonne, rien ne saurait la faire prévaloir. Nous savons très bien que, faute d'avoir encensé certains individus, nous les avons éloignés de nous et qu'ils se sont tournés du côté d'où venait l'encens; mais que nous importe! Pour nous, les gens sérieux sont les plus utiles à la cause, et nous ne regar-

dons pas comme sérieux ceux qu'on n'attire que par la glu de l'amour-propre, et plus d'un l'a prouvé. Nous ne leur en voulons pas : nous les plaignons d'avoir attaché plus de prix à la fumée des paroles qu'à la sincérité. Nous avons la conscience que, dans toute notre vie, nous n'avons jamais rien dû à l'adulation ni à l'intrigue ; c'est pourquoi nous n'avons pas amassé grand'chose, et ce n'est pas avec le Spiritisme que nous aurions commencé.

Nous louons avec bonheur les faits accomplis, les services rendus, mais jamais, par anticipation, les services qu'on peut rendre, ou même qu'on promet de rendre : par principe, d'abord, et ensuite parce que nous n'avons qu'une très médiocre confiance sur la valeur réelle des traites tirées sur l'orgueil ; c'est pourquoi nous n'en tirons jamais. Quand nous cessons d'approuver, nous ne blâmons pas, nous gardons le silence, à moins que l'intérêt de la cause ne nous force à le rompre.

Ceux donc qui viennent à nous y viennent librement, volontairement, attirés par l'idée seule qui leur convient, et non par une sollicitation quelconque, ou par notre mérite personnel, qui est la question secondaire, attendu que, quel que pût être ce mérite, il ne saurait donner de la valeur à une idée qui n'en aurait pas. C'est pourquoi nous disons que les témoignages que nous recevons s'adressant à l'idée et non à la personne, il y aurait sotte présomption de notre part à en tirer vanité. Au point de vue de la doctrine, ces témoignages nous viennent, pour la plupart, de personnes que nous n'avons jamais vues, à qui souvent nous n'avons jamais écrit, et à qui, certes, nous n'avons jamais écrit le premier. L'idée de captation ou de coterie étant ainsi écartée, voilà pourquoi nous disons que la situation de la *Revue* a une signification particulière, comme indice du progrès du Spiritisme, et c'est pour cela seul que nous en avons parlé.

L'année a vu en outre naître plusieurs organes de l'idée : le *Sauveur des peuples*, la *Lumière*, la *Voix d'outre-tombe*, à Bordeaux ; l'*Avenir*, à Paris ; le *Médium évangélique*, à Toulouse ; à Bruxelles, le *Monde musical* qui, sans être un journal spécial, traite la question du Spiritisme d'une manière sérieuse. Assurément, si les fondateurs de ces publications eussent cru l'idée en déclin, ils ne se seraient pas aventurés dans de pareilles entreprises.

Le progrès, en 1864, est encore marqué par l'accroissement du nombre des groupes et sociétés spirites qui se sont formés dans une foule de localités où il n'en existait pas, tant à l'étranger qu'en France. A chaque instant, nous recevons l'avis de la création d'un nouveau centre. Ce nombre est encore bien plus grand qu'il ne paraît, par la

multitude des réunions intimes et de famille qui n'ont aucun caractère officiel. C'est contre ces réunions que toutes les rigueurs d'une opposition systématique sont impuissantes, fût-elle même inquisitoriale, comme en Espagne, où cependant il en existe dans plus de trente villes, et chez les personnages du plus haut rang.

A côté de ces indices matériels, il y a celui qui se révèle par les relations sociales. Il est rare de rencontrer aujourd'hui des gens qui ne connaissent pas le Spiritisme, au moins de nom, et, presque partout, on en trouve qui lui sont sympathiques. Ceux mêmes qui ne croient pas en parlent avec plus de réserve, et chacun a pu constater combien l'esprit railleur a diminué; il fait généralement place à une discussion plus raisonnée. Sauf quelques boutades de la presse et quelques sermons plus ou moins acerbes, les attaques violentes et passionnées sont incontestablement plus rares. C'est que les négateurs eux-mêmes, tout en repoussant l'idée, subissent à leur insu son ascendant, et commencent à comprendre qu'elle a conquis sa place dans l'opinion; la plupart, d'ailleurs, trouvent des adeptes dans leurs rangs et parmi leurs amis qu'ils peuvent plaisanter dans l'intimité, mais qu'ils n'osent bafouer publiquement. Du reste, chacun a remarqué sous combien de formes la plupart des idées spirites sont aujourd'hui reproduites dans la littérature, d'une manière sérieuse, sans que le mot soit prononcé. Jamais on n'avait vu autant de productions de ce genre que dans ces derniers temps. Que ce soit conviction ou fantaisie de la part des écrivains, ce n'en est pas moins un signe de la vulgarisation de l'idée, car si on l'exploite, c'est avec la pensée qu'elle trouvera de l'écho.

Le progrès, cependant, est loin d'être uniforme. Dans certaines localités il est encore tenu en échec par les préjugés ou par une force occulte, mais souvent il se fait jour au moment où l'on s'y attend le moins. C'est que, dans beaucoup d'endroits, il y a plus de partisans qu'on ne le croit, mais qui ne se mettent pas en évidence; on en a la preuve par la vente des ouvrages, qui y dépasse de beaucoup le nombre des Spirites connus. Il suffit alors d'une personne qui ait le courage de son opinion, pour que le progrès, de latent, devienne ostensible. Il a dû en être ainsi de Paris, resté si longtemps en arrière de quelques villes de province. Depuis deux ans, mais depuis un an surtout, le Spiritisme s'y est développé avec une rapidité surprenante. Aujourd'hui les groupes avoués sont nombreux, et les réunions privées innombrables. Il n'y a certes pas exagération à évaluer le nombre des adhérents à cent mille depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle.

En résumé, le progrès pendant l'année qui vient de s'écouler est incontestable, si l'on considère l'ensemble et non les localités isolément; quoiqu'il ne se soit manifesté par aucun signe éclatant, ni aucun événement exceptionnel, il est évident que l'idée, s'infiltre chaque jour de plus en plus dans l'esprit des masses et n'en a que plus de force. Il n'en faudrait pas conclure cependant que la période de la lutte soit terminée; non, nos adversaires ne se tiennent pas si facilement pour battus. Ils dressent de nouvelles batteries dans le silence, c'est pourquoi il faut se tenir sur ses gardes. Nous en dirons quelques mots dans un prochain article.

Nouvelle cure d'une jeune obsédée de Marmande.

M. Dombre nous transmet le récit suivant d'une nouvelle guérison des plus remarquables, obtenue par le cercle spirite de Marmande. Malgré son étendue, nous avons cru devoir le publier en une seule fois, en raison du haut intérêt qu'il présente et pour qu'on puisse mieux saisir l'enchaînement des faits. Nous pensons que nos lecteurs ne nous en sauront pas mauvais gré. Nous n'avons supprimé que quelques détails qui ne nous ont pas paru d'une importance capitale. Les enseignements qui en découlent sont nombreux et graves, et jettent une lumière nouvelle sur cette question d'actualité et ces phénomènes qui tendent à se multiplier. Vu la longueur de cet article, nous renvoyons les considérations au prochain numéro, afin d'y donner les développements nécessaires.

Monsieur Allan Kardec,

C'est avec une force nouvelle et une confiance en Dieu corroborée par des faits, qui m'enthousiasment sans m'étonner, que je viens vous faire le récit d'une guérison d'obsession, remarquable sous plusieurs rapports. Oh! bien aveugle qui n'y voit pas le doigt de Dieu! Tous les principes de la sublime doctrine du Spiritisme s'y trouvent confirmés; l'individualité de l'âme, l'intervention des Esprits dans le monde corporel, l'expiation, le châtiment et la réincarnation sont démontrés d'une manière frappante dans les faits dont je vais vous entretenir. Je regrette, ainsi que je vous l'ai déjà exprimé, d'être obligé de vous parler de moi, du rôle qui m'est échu dans cette circonstance, comme

instrument dont Dieu a daigné se servir pour frapper les yeux. Devais-je passer sous silence les faits qui ont rapport à moi? Je ne l'ai point pensé. Vous êtes chargé de contrôler, d'étudier, d'analyser les faits et de répandre la lumière : les moindres détails doivent donc être portés à votre connaissance. Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, sait qu'une vaine satisfaction d'amour-propre n'a pas été mon mobile; je n'ignore pas, d'ailleurs, que celui qui, par privilége est appelé à faire quelque bien, est bientôt réduit à l'impuissance, s'il méconnaît un instant l'intervention divine : heureux même s'il n'est pas châtié!

J'arrive au récit des faits.

Dès les premiers jours de septembre 1864, il n'était question, dans certain quartier de la ville, que des crises convulsives éprouvées par une jeune fille, Valentine Laurent, âgée de treize ans. Ces crises, qui se renouvelaient plusieurs fois dans la journée, étaient d'une violence telle que cinq hommes la tenant par la tête, les bras et les jambes, avaient peine à la maintenir sur son lit. Elle trouvait assez de force pour les agiter, et quelquefois même se dégager de leurs étreintes. Alors ses mains s'accrochaient à tout; les chemises, les habits, les couvertures du lit étaient promptement déchirés; ses dents jouaient aussi un rôle très actif dans ses fureurs, dont s'effrayaient avec raison les personnes qui l'entouraient. Si on ne l'eût maintenue, elle se serait brisé la tête contre les murs, et malgré tous les efforts et les précautions, elle n'a pas été exempte de déchirures et de contusions.

Les secours de l'art ne lui ont pas manqué; quatre médecins l'ont vue successivement; potions d'éther, pilules, médicaments de toute nature, elle prenait tout sans répugnance; les sangsues derrière les oreilles, les vésicatoires aux cuisses ne lui ont pas non plus été épargnés, mais sans succès. Pendant les crises, le pouls était parfaitement régulier; après les crises, pas le moindre souvenir de ses souffrances, de ses convulsions, mais beaucoup d'étonnement de voir la maison pleine de monde, et son lit entouré d'hommes tout essoufflés, dont quelques-uns avaient à regretter une chemise ou un gilet déchiré.

Le curé de X....., paroisse située à deux ou trois kilomètres de Marmande, jouissant dans le pays d'une célébrité naissante, parmi un certain monde, comme guérisseur de toutes espèces de maux, fut consulté par le père de la jeune fille. Le curé, sans s'expliquer sur la nature du mal, lui donna *gratuitement* un peu de poudre blanche pour faire prendre à la malade; il lui offrit ensuite de dire une messe. Mais, hélas! ni la poudre ni la messe ne préservèrent la jeune Valentine

de quatorze crises qu'elle eut le lendemain, ce qui ne lui était jamais arrivé.

Tant d'insuccès dans les soins de toutes sortes durent nécessairement faire naître dans l'esprit du vulgaire des idées superstitieuses. Les commères, en effet, parlèrent hautement de maléfice, de sortilége jeté sur l'enfant.

Pendant ce temps nous consultions dans le silence de l'intimité nos guides spirituels sur la nature de cette maladie, et voici ce qu'ils nous répondirent :

« C'est une obsession des plus graves, dont le caractère changera « souvent de physionomie. Agissez froidement, avec calme ; observez, « étudiez et appelez Germaine. »

A cette première évocation, cet Esprit prodigua les injures et montra une grande répugnance à répondre à nos interpellations. Aucun de nous n'était encore entré dans la maison de la malade, et avant d'intervenir nous voulions laisser la famille épuiser tous les moyens dont pouvait s'inspirer sa sollicitude. Ce ne fut que lorsque l'impuissance de la science et de l'Eglise eut été constatée, que nous engageâmes le père désespéré à venir assister à notre réunion pour apprendre la véritable cause du mal de son enfant, et le remède moral à y apporter. Cette première séance eut lieu le 16 septembre 1864. Avant l'évocation de Germaine, nos guides nous donnèrent l'instruction suivante :

« Apportez beaucoup de soin, beaucoup d'observation et beaucoup de zèle. Vous aurez affaire à un Esprit mystificateur qui joint la ruse, l'habileté hypocrite à un caractère très méchant. Ne cessez pas d'étudier, de travailler à la moralisation de cet Esprit et de prier à cet effet. Recommandez aux parents d'éviter, en présence de l'enfant, la manifestation de toute crainte sur son état ; ils doivent au contraire la faire vaquer à ses occupations ordinaires, et surtout éviter à son égard la brusquerie. Qu'on lui dise bien surtout qu'il n'y a pas de sorciers : ceci est très important. Le cerveau jeune et flexible reçoit les impressions avec trop de facilité, et son moral pourrait en souffrir ; qu'on ne la laisse pas s'entretenir avec les personnes susceptibles de lui raconter des histoires absurdes qui donnent aux enfants des idées fausses et souvent pernicieuses. Que les parents eux-mêmes se rassurent : la prière sincère est le seul remède qui doit délivrer l'enfant.

Nous vous l'avons dit, Spirites, l'Esprit de Germaine a de l'habileté ; il s'arrangera toujours des croyances ridicules, des bruits qui circulent autour de la jeune fille ; il cherchera à vous donner le change. Tirez

parti de ce cas : l'obsession se présentera sous des phases nouvelles. Tenez-vous pour avertis ; songez que vous devez travailler avec persévérance, et suivre avec intelligence les moindres détails qui vous mettront sur la trace des manœuvres de l'Esprit. Ne vous fiez pas au calme. Si les crises sont les effets les plus frappants dans les obsessions, il est des suites bien autrement dangereuses. Méfiez-vous de l'idiotisme et de l'enfantillage d'un obsédé qui, comme dans ce cas, ne souffre pas physiquement. Les obsessions sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées ; elles sont souvent purement morales. Tel déraisonne, tel autre perd le souvenir de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. Il ne faut cependant pas juger trop précipitamment et tout attribuer à l'obsession. Je le répète, étudiez, discernez, travaillez sérieusement ; n'attendez pas tout de nous ; nous vous aiderons, puisque nous travaillons de concert, mais ne vous reposez pas en croyant que tout vous sera révélé. »

Evocation de Germaine. — R. Me voici.

D. Avez-vous quelque chose à nous dire, comme suite à notre dernier entretien ? — R. Non, rien, messieurs.

D. Savez-vous que vous nous avez bien brusqués ? — R. Vous me parlez aussi assez mal.

D. Nous vous avons donné des conseils ; y avez-vous réfléchi ? — R. Oui, beaucoup, je vous le jure ; mes réflexions ont été sages ; j'étais folle, j'en conviens ; c'était du délire, mais me voici calme.

D. Eh bien ! voulez-vous nous dire pourquoi vous torturez cette enfant ? — R. Inutile de revenir sur ce sujet, ce serait trop long à raconter. J'imagine que ce n'est point ici un tribunal ; que je ne serai point priée avec autorité de m'asseoir sur la sellette, et de répondre au questionnaire.

D. Non, du tout ; vous êtes complétement libre ; c'est l'intérêt que nous vous portons, ainsi qu'à l'enfant, qui nous fait vous demander pour quel motif sérieux ou par quel caprice vous vous livrez à ces attaques ? — R. Caprice, ditez-vous ? Ah ! vous devriez le désirer que ce ne fût qu'un caprice ; car, vous le savez, le caprice est changeant et finit.

D. Êtes-vous réellement calme ? — R. Vous le voyez.

D. Oui, en apparence ; mais ne déguisez-vous pas vos sentiments ? — R. Je ne viens point vous tendre des piéges, je n'en ai pas besoin.

D. Voulez-vous nous affirmer devant les Esprits qui nous entourent... ? — R. Ne mettons point d'autres gens entre nous. Si nous

avons à causer ou à traiter, que ce soit de vous à moi; je n'aime pas l'intervention des tiers.

D. Eh bien! nous vous croyons de bonne foi, et... — R. C'est pour cela que vous devriez vous contenter de cette garantie. Au reste, je vous obligerai à me croire si vous y mettez de la résistance; les preuves ne me manqueront pas pour vous convaincre de ma sincérité.

GERMAINE.

Au nom de *Germaine*, le père de l'obsédée s'écria, stupéfait : *Oh! c'est drôle!* et en se retirant, il répéta souvent : *C'est drôle!*

(Ceci sera expliqué plus tard.)

Le lendemain 17 septembre, je me rendis pour la première fois dans cette famille, avec le désir d'être témoin d'une attaque de l'Esprit; je fus servi à souhait. Valentine était en crise; j'entrai avec les gens du quartier, qui se précipitaient dans la maison.

Je vis étendue sur un lit une jeune fille magnifique, robuste pour son âge, et tenue par huit ou dix bras vigoureux, ainsi que je l'ai décrit plus haut. La tête seule était dégagée, s'agitant, et fouettant en tous sens l'air de sa chevelure déroulée. La bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de dents blanches et surtout menaçantes. Le regard était complétement perdu, et les deux prunelles, dont on ne voyait que le bord, étaient logées dans l'angle du côté du nez. Ajoutez à cela une espèce de cri sauvage, et jugez du tableau.

J'observai un instant la force des secousses, et me penchant vers la figure de l'enfant, je posai ma main gauche sur son front et ma main droite sur sa poitrine; instantanément les mouvements et les efforts convulsifs cessèrent, et la tête se posa calme sur le traversin. Je dirigeai les doigts de la main droite sur la bouche qui en fut effleurée, et aussitôt le sourire revint sur ses lèvres; ses deux grandes prunelles noires reprirent leur place au milieu de l'œil; à cette figure satanique succéda le visage le plus gracieux. L'enfant manifesta son étonnement de voir tant de monde autour d'elle, en disant qu'elle n'était pas malade; c'étaient toujours ses premières paroles après les crises. J'élevai mon âme à Dieu, et je sentis sous mes paupières deux larmes d'enthousiasme et de reconnaissance.

Ceci venait de se passer dans la matinée du 17. Les crises les plus multipliées ayant lieu le soir vers cinq heures, je m'y rendis, mais la crise avait devancé l'heure habituelle, et elle était terminée. A sept heures je rentrai chez moi pour dîner; mais à peine de retour on vint m'avertir que l'enfant avait une crise terrible. Je m'y rendis aussitôt.

Après avoir pris, d'une main, près des poignets, les deux bras réunis de la jeune fille, je dis aux hommes qui la tenaient : Lâchez-la ; puis, sous mon autre main posée sur sa poitrine, on la vit s'apaiser tout à coup ; ma main, portée ensuite sur le visage, y ramena le sourire, et ses yeux reprirent leur état normal. Le même effet du matin avait été produit. Je restai près de l'enfant une partie de la nuit ; elle n'eut point de crises, mais dormait d'un sommeil agité ; sa physionomie avait quelque chose de convulsif ; on lui voyait le blanc des yeux, et elle paraissait souffrir moralement. Elle gesticulait, parlait distinctement et s'écriait d'un accent énergique et émue : *Va-t'en ! va-t'en !... oh ! la vilaine !... Et l'enfant... et l'enfant... dans les rochers... dans les rochers.* A cette agitation succédait une sorte d'extase ; elle pleurait et reprenait d'un accent plaintif : *Ah ! tu souffres des tourments de l'enfer !... et moi, tu veux me faire toujours souffrir !... toujours ! toujours donc !* Et tendant ses deux bras en l'air et cherchant à se soulever : *Eh bien ! emmène, emmène-moi !*

Le père poussait à chaque instant son exclamation : *Oh ! c'est drôle* ! Et la mère ajoutait : *Il y a là du mystère.* A partir d'une heure de la nuit, l'enfant dormit paisiblement jusqu'au jour.

Ces agitations, ces reproches, ces extases, ces pleurs se renouvelèrent chaque jour après les attaques violentes de l'Esprit, et durèrent bien avant dans la nuit des 18, 19 et 20 septembre. Chaque jour je me rendais auprès de la malade et m'installai pour ainsi dire dans la maison. Pendant ma présence, rien ne se manifestait ; mais à peine parti, une nouvelle crise se produisait. Je revenais et la calmais aussitôt comme on l'a vu. Ceci dura plusieurs jours. C'était certes un phénomène bien digne d'attention que ces crises apaisées subitement par la seule imposition des mains ; il en était bruit dans toute la ville, et il y avait là matière à étude sérieuse ; cependant, j'eus le regret de ne voir aucun des quatre médecins qui avaient soigné l'enfant venir l'observer.

Je remarquai pendant tout ce temps, chez l'enfant, tantôt une gaieté un peu outrée, tantôt une sorte de niaiserie ; le père et la mère ne trouvaient pas ces airs naturels, ce qui justifiait la prévision de nos guides.

Le 21 septembre, le père et l'enfant se rendirent avec moi à la séance. Au début, nos guides nous dirent : Appelez Germaine ; priez-la de rester près de vous, et dites-lui ceci :

« Germaine, vous êtes notre sœur ; cette jeune fille est aussi notre sœur et la vôtre. Si autrefois quelque funeste action vous a liées, et

a fait peser sur vous deux la justice divine, vous pouvez fléchir le Juge suprême. Faites un appel à sa miséricorde infinie; demandez-lui votre grâce, comme nous la demandons pour vous; touchez le Seigneur par votre prière fervente et votre repentir. C'est en vain que vous chercherez du calme à vos remords et un refuge dans la vengeance; c'est en vain que vous chercherez votre justification en l'accablant du poids de votre accusation. Revenez donc à notre voix; pardonnez, et il vous sera pardonné; ne cherchez pas à ruser avec nous; ne croyez pas que la seule apparence de franchise puisse nous séduire; quels que soient les moyens employés par vous, nous les connaîtrons, et nous vous opposerons notre force et notre volonté. Que votre cœur, aveuglé par la souffrance et la haine, s'ouvre à la pitié et au pardon. Nous ne cesserons de prier l'Éternel et les bons Esprits, ses messagers fidèles, de répandre sur vous la consolation et le bienfait. Ce que nous voulons, Germaine, c'est vous délivrer de vos souffrances. Vous serez toujours accueillie par nous comme une sœur; vous serez secourue. Ne nous regardez donc pas comme des ennemis; nous voulons votre bonheur; ne soyez pas sourde à nos paroles; écoutez nos conseils, et avant peu vous connaîtrez la paix de la conscience. Le remords aura fui loin de vous, le repentir aura pris sa place. Les bons Esprits vous accueilleront comme une brebis perdue qu'ils auront retrouvée; les méchants imiteront votre exemple. Dans cette famille où vous provoquez la malédiction, il ne sera parlé de vous qu'en bien; il y aura de la reconnaissance; cette enfant priera aussi pour vous, et si la haine vous désunit, l'amour un jour vous rassemblera.

« On est toujours malheureux quand on est altéré de vengeance; plus de repos pour celui qui hait. Celui qui pardonne est près d'aimer; le bonheur et la tranquillité remplacent la souffrance et l'inquiétude. Venez, Germaine, venez vous unir à nous par vos prières. Nous voulons qu'à l'exemple de Jules (1) et d'autres Esprits qui, comme vous, vivaient dans le mal, vous soyez près de nous sous l'heureuse protection de nos guides. Vous êtes seule; soyez la fille adoptive de cette famille qui prie l'Éternel pour ceux qui souffrent, et apprend à tous à l'aimer pour être heureux. Si vous vous obstinez à rester cruelle à l'égard de cette enfant, vous prolongerez et aggraverez vos souffrances, et vous entendrez l'enfant et ceux qui l'entourent vous maudire.

« Méritez donc de vos frères l'amitié qu'ils vous offrent de grand

(1) L'Esprit obsesseur de la jeune Thérèse B..., de Marmande. (V. *Revue spirite* de juin 1864.)

cœur; cessez ces tortures, d'où vous vous retirez toute meurtrie. Croyez-en notre parole; croyez surtout aux conseils des bons Esprits qui nous guident, et particulièrement à ceux de *Petite Carita.* Vous ne serez pas sourde à cette prière. Donnez-nous pour preuve que vous accueillez notre offre, la paix et le sommeil sans trouble de l'enfant pendant quelques jours. Nous allons prier pour vous, et ne cesserons de demander la fin de tous vos maux. »

Nous appelons Germaine, et lui lisons ce qui vient de nous être dicté.

D. Avez-vous bien entendu et compris les vœux que nous venons de vous exprimer? — R. Oui; je suis même étonnée de toutes ces promesses; je ne mérite pas tant. Mais je suis un Esprit méfiant, et je n'ose y croire. Nous verrons si vos prières me donneront ce calme dont je suis privée depuis si longtemps. C'est vrai, je suis seule, et je ne connais que *celle qui cherche à me déchirer* (1). Nous verrons.

D. Ne voyez-vous pas près de vous de bons Esprits? — R. Si, mais je n'attends rien que de vous.

D. Eh bien! en échange du bien que nous voulons vous faire, ne pourriez-vous cesser de faire le mal, de tourmenter?.. — R. Et suis-je moi seule la cause de ce mal? Elle y contribue autant que moi. Tourmenter, dites-vous? Nous luttons, nous nous étreignons; la culpabilité est partagée. Elle a été ma complice; je ne vois pas pourquoi vous feriez peser sur moi seule la responsabilité de ces actes violents dont je suis aussi victime, moi.

D. Cependant l'enfant ne va pas vous chercher, et si vous la tourmentez, c'est que vous le voulez bien; vous avez votre libre arbitre. — R. Qui vous l'a dit? vous êtes dans l'erreur; une fatalité nous lie.

D. Eh bien! racontez-nous tout. — R. Je ne puis; on ne jouit pas ici de toute sa liberté... Je suis franche.

D. Allons! Germaine, nous allons prier pour vous. A une autre fois!

En terminant, nos guides nous dirent :

« Pendant ces jours-ci, réunissez-vous aussi nombreux que possible; occupez-vous plus particulièrement d'elle. Votre franchise et votre zèle à son égard la toucheront, et les résultats que nous demandons seront, nous l'espérons, prompts, grâce à cette mesure.

La journée du 22 se passa sans crise, et le soir nous nous réunîmes comme d'habitude.

Evocation de Germaine.—D. Eh bien! Germaine, croyez-vous à notre attachement pour vous? — R. Il m'est bien permis de douter; le paria

(1) La suite du récit fera comprendre ces dernières paroles.

croit difficilement au baiser fraternel qu'on lui donne en passant. Je suis habituée à voir le dédain et le mépris me poursuivre.

D. Dieu veut que nous ayons de l'amour les uns pour les autres. — R. Je ne connais pas cela. Ici, celui que le remords poursuit ou étreint est un ennemi, un serpent que l'on fuit en lui jetant la pierre. Croyez-vous que cela n'est pas révoltant pour le maudit ? Il devient l'ennemi de tous par instinct; la passion et la haine l'aveuglent; malheur à celui qui tombe sous la griffe de ce vautour.

D. Nous, Germaine, nous voulons vous aimer, et nous vous tendons la main. — R. Pourquoi ne m'a-t-on pas parlé ainsi plus tôt? Il y a cependant des cœurs généreux dans le monde que j'habite; je leur faisais donc peur? Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit : Tu es notre sœur et tu peux partager notre sort? J'ai encore le poison dans l'âme, lorsque surtout je pense au passé. Le crime mérite une peine, mais la punition a été trop grande : il semblait que tout tombait sur moi pour m'écraser. Dans ces moments on méconnaît Dieu, on le blasphème, on le nie, on se révolte contre lui et les siens, lorsqu'on est dans l'abandon.

Remarque. Ce dernier raisonnement de l'Esprit est le résultat de la surexcitation où il se trouve, mais il vient de poser une question qui a son importance. « Pourquoi, dit-il, dans le monde où je suis, ne m'a-t-on pas parlé comme vous le faites? » Par la raison que l'ignorance de l'avenir fait momentanément partie du châtiment de certains coupables ; ce n'est que lorsque leur endurcissement est vaincu par la lassitude qu'on leur fait entrevoir un rayon d'espérance comme allégement à leurs peines ; il faut que ce soit volontairement qu'ils tournent leurs regards vers Dieu. Mais les bons Esprits ne les abandonnent pas ; ils s'efforcent de leur inspirer de bonnes pensées ; ils épient les moindres signes de progrès, et, dès qu'ils voient poindre en eux le germe du repentir, ils provoquent les instructions qui, en les éclairant, peuvent les ramener au bien. Ces instructions leur sont données par les Esprits en temps opportun ; elles peuvent aussi l'être par les incarnés, afin de montrer la solidarité qui existe entre le monde visible et le monde invisible. Dans le cas dont il s'agit, il était utile à la réhabilitation de Germaine que le pardon lui vînt de la part de ceux qui avaient à se plaindre d'elle, ce qui était en même temps un mérite pour ces derniers. Telle est la raison pour laquelle l'intervention des hommes est souvent requise pour l'amélioration et le soulagement des Esprits souffrants, surtout dans les cas d'obsession. Celle des bons Esprits pourrait assurément suffire, mais la charité des

hommes envers leurs frères de l'erraticité est pour eux-mêmes un moyen d'avancement que Dieu leur a réservé.

D. L'Esprit de Jules que vous voyez près de nous, était aussi un criminel, souffrant et malheureux?... — *R.* Ma position a été pire à moi. Citez tout ce qui peut navrer l'âme; dites combien le poison brûle les entrailles : j'ai tout éprouvé; et le plus cruel pour moi était d'être seule, abandonnée, maudite; je n'ai inspiré de pitié à personne. Comprenez-vous la rage qui déborde de mon cœur? J'ai bien souffert! *je ne pouvais mourir; le suicide ne m'était pas possible;* et toujours devant moi l'avenir le plus sombre! Je n'ai jamais vu poindre une lueur; pas une voix ne m'a dit : Espère! Alors, j'ai crié : « Rage, vengeance! A moi des victimes! j'aurai au moins des compagnes de souffrances. Ce n'est pas la première fois que l'enfant sent mes étreintes (1). »

Remarque. — Si l'on demandait pourquoi Dieu permet à de mauvais Esprits d'assouvir leur rage sur des innocents, nous dirions qu'il n'est pas de souffrance imméritée, et que celui qui est innocent aujourd'hui et qui souffre a sans doute encore quelque dette à payer; ces mauvais Esprits servent, dans ce cas, d'instrument à l'expiation. Leur malveillance est en outre une épreuve pour la patience, la résignation et la charité.

D. Remerciez Dieu de vous avoir tant fait souffrir; ces souffrances sont l'expiation qui vous a purifiée. — *R.* Remercier Dieu! vous m'en demandez trop; j'ai trop souffert! L'enfer était préférable à ce que j'endurais. Les damnés, comme on me l'a appris, souffrent, pleurent et crient ensemble; ils peuvent se débattre et lutter entre eux; moi, j'étais seule. Oh! c'est horrible! Je me sens, en vous faisant ces descriptions, prête à blasphémer et à fondre sur ma proie. Ne croyez pas m'entraver en mettant entre elle et moi un ange souriant. Je lutterai avec tous, qui que ce soit.

D. Quel que soit le sentiment qui vous agite, nous ne vous opposerons que le calme, la prière et l'amour. — *R.* Ce qui me plaît le plus, c'est que vous me parlez sans m'injurier, sans me repousser, et que vous voulez me faire espérer. Oh! n'attendez pas que je me livre tout de suite; j'ai peur de la déception. Si, après m'avoir fait de si belles promesses, si belles que je ne puis encore y croire, vous alliez m'abandonner! Oh! alors, que deviendrais-je? Et, j'y réfléchis;

(1) Les parents nous ont dit qu'en effet leur enfant avait, à l'âge de six ans, éprouvé des crises dont on ne pouvait se rendre compte.

pourquoi ces consolations si tard? et pourquoi vous? serait-ce un piége caché? Tenez! je ne sais que croire, que faire; vrai, cela me paraît étrange, surprenant!

Remarque. — L'expérience prouve en effet que les paroles dures et malveillantes sont un très mauvais moyen pour se débarrasser des mauvais Esprits; elles les irritent, ce qui les porte à s'acharner davantage.

D. Germaine, écoutez-moi; je vais vous expliquer ce qui vous surprend. Depuis peu d'années, l'immortalité, l'individualité et le rapport des âmes avec ceux qui sont encore sur la terre nous ont été démontrés d'une manière qui ne peut laisser aucun doute. Le Spiritisme, c'est le nom de cette nouvelle doctrine, fait à ses adeptes un devoir d'aimer et de secourir ses frères. Nous sommes Spirites, et, par amour pour deux sœurs qui souffrent, vous et l'enfant votre victime, nous sommes venus à vous pour vous offrir notre cœur et le secours de nos prières. Comprenez-vous maintenant? — *R.* Pas trop. Vous raisonnez comme je n'ai jamais entendu. Vous avez donc à vous occuper de ceux qui vivent comme vous et au milieu de vous, et des Esprits qui souffrent comme moi? C'est un travail qui ne doit pas être sans mérite.

D. Si vous avez lieu de nous croire sincères, voulez-vous nous promettre que vos dispositions à l'égard de l'enfant seront bonnes? — *R.* Bonnes *en raison de ce que vous aurez été bons pour moi.* Je vous crois tous sincères; votre langage tend à me le faire croire; mais je doute encore. Enlevez-moi ce doute, et je suis à vous. Je vais m'efforcer de faire ce que je vais vous promettre : à mesure que le doute s'effacera, le mal faiblira, et le doute parti, le mal chez l'enfant aura cessé. Si vous me jouez, malheur! elle mourra étranglée. Une victime attend, ou sa grâce qui dépend de vous, ou le coup que je tiens sur sa tête. Ce n'est pas une menace pour vous intimider, mais un avertissement que la haine et la rage m'aveugleraient. Vous êtes arrivés à temps; elle serait peut-être morte déjà. Puisque nous ne pouvons pas toujours causer ensemble, dites à vos amis qui vivent où je vis, de continuer l'entretien; qu'ils ne me repoussent pas, quoique je n'aie point peut-être cessé mes méchancetés; car je ne me suis pas absolument engagée; vous ne pouvez exiger plus que je n'ai promis.

Nous prions nos guides de faire bon accueil à Germaine. Ils répondent :

« Elle est d'avance notre sœur bien-aimée, d'autant plus qu'elle a

plus souffert. Venez, Germaine; si jamais aucune main amie n'a pressé votre main, approchez : nous vous tendons les nôtres. Votre bonheur seul nous occupe. Vous trouverez toujours en nous des frères, malgré la faiblesse dont vous vous sentez encore capable. Nous vous plaindrons et ne vous condamnerons pas. Entrez dans votre famille, le bonheur nous sourit. Chez nous les larmes amères ne coulent pas; la joie remplace la douleur, et l'amour, la haine. Sœur, vos mains ! »

« Vos Guides. »

La journée du 23 se passa sans crise, comme celle de la veille. Le soir la jeune fille se rendit avec son père à la séance pour entendre Germaine à qui elle portait déjà beaucoup d'intérêt.

Nos guides nous dirent :

« Commencez vos travaux par l'évocation de Germaine; elle le désire beaucoup; vous devez lui prouver qu'elle vous occupe spécialement. Evitez tout ce qui pourrait avoir l'apparence de l'oubli et de l'indifférence afin de lever tous ses doutes. Songez que ses attaques ne sont que suspendues. Soyez prudents; soyez heureux sans amour-propre et sans orgueil; soyez surtout fervents dans vos prières. Si elle manifestait le désir de causer longuement, dût-elle vous prendre toute la soirée, ne marchandez pas le temps. »

« Vos Guides. »

Evocation de Germaine. — *R.* Me voici, beaucoup plus calme; je veux être juste, je crois vous le devoir. Vous voyez aussi que j'ai agi selon que je l'avais dit; les bons rapports font les bons amis. Parlez-moi donc, puisque vous êtes des voix amies; c'est si étrange et si nouveau pour moi, que vous me permettrez bien de savourer un entretien où la haine sera remplacée par.... j'allais dire l'amour, et je ne le connais pas! Dites-moi ce qu'il faut faire pour aimer et être aimée, moi, la pauvre misérable Germaine, vieillie par le malheur, l'opprobre et le crime !.... Baptise-t-on chez vous? Voici une néophyte. »

—Le baptême que vous demandez, Jeanne, vous l'avez déjà reçu, lui répondis-je; il est dans votre repentir, dans votre résolution de marcher dans une nouvelle voie.

La journée du 24 septembre fut aussi calme que la précédente.

A la réunion du soir, nous appelons Germaine.

D. Germaine, nous vous remercions...— *R.* « Ne me parlez pas de cela, car vous me rendez toute honteuse. C'est à moi à m'incliner et à

demander grâce. Je te dois une grande réparation, pauvre enfant! La vie dont jouissent les Esprits est éternelle. Dieu a mis devant moi les moyens et le temps de réparer les ravages causés par l'aveuglement de la passion. Sois rassurée ; prie quelquefois pour la malheureuse Germaine, la criminelle qui, aujourd'hui repentante, te demande son pardon. Oublie, pauvre enfant, tes douleurs et celle qui les a causées ; ne te souviens que de celle qui désire maintenant être ton amie. Ce n'est plus la même Germaine : la prière que l'on a versée sur moi m'a rendu l'âme plus nette ; ma soif de vengeance s'est éteinte. Le souvenir de mon infâme passé sera mon expiation. Ma prière, jointe à la vôtre, adoucira le remords qui me torture. Merci à vous tous, qui m'avez rappelée dans le sentier du vrai et du bien, alors que j'étais égarée dans les profondeurs du vice et de l'impénitence.

« Je vous crois maintenant : le doute a disparu. Je vous aime et vous remercie de m'avoir sauvée et guérie ; je vous remercie aussi pour cette pauvre enfant à qui vous avez rendu la santé et la vie.

« Je puis me dire heureuse, car je suis au milieu de bons Esprits qui me consolent et me fortifient par leur douce et persuasive morale. Je ne suis plus seule ; malgré toute la noirceur de mon âme, ils m'ont admise dans leur bienheureuse famille. Je suis la malade, ils sont mes gardiens. Les expressions me manquent pour vous dire tout ce que je sens.

« Dites-moi tous, toi surtout, pauvre fille, que vous me pardonnez. J'ai besoin d'entendre ce mot sortir de ton cœur. Donnez-moi, s'il vous plaît, cette consolation. »

La jeune Valentine lui dit : « Oui, Germaine, je vous pardonne ; bien plus, je vous aime ! »

— « Et nous aussi, repris-je aussitôt, nous vous aimons comme une sœur. »

Germaine continue :

« Et moi aussi, je commence à aimer. A qui dois-je cette transformation ? A ceux que j'ai injuriés, et qui, malgré toute l'horreur que je devais leur inspirer, ont eu pitié de moi et m'ont appelée leur sœur, et m'ont prouvé qu'ils ne me trompaient pas.

« Oui, vous m'ouvrez le chemin de l'avenir heureux. J'étais pauvre et abandonnée, et je vis maintenant au milieu de ceux qui possèdent beaucoup : je ne suis plus à plaindre. Les bons Esprits me disent qu'ils vont me préparer aux épreuves que je subirai infailliblement ; et, munie de cette force, je redescendrai au milieu des créatures ter-

restres. Ce ne sera plus pour semer la mort autour de moi, mais pour aimer et mériter d'elles leur bienveillance et leur amitié.

« J'aurais beaucoup à dire, mais je ne veux pas être importune. Prions ; il me semble que cela me fera du bien.

« Dieu tout-puissant, éternel, miséricordieux, entends ma prière. Pardonne mes blasphèmes, pardonne mes égarements. Je ne connaissais point la route qui mène au royaume du juste. Mes frères de la terre me l'ont fait connaître ; mes frères les Esprits m'y conduisent. Que la justice infinie suive son cours sur la pauvre Germaine ; elle souffrira maintenant sans se plaindre ; pas un murmure ne sortira de sa bouche. Je reconnais ta grandeur et ta bonté de père pour tes bienheureux serviteurs qui sont venus me tirer du chemin du vice. Que ma prière monte vers toi ; que les anges qui te servent et entourent ton trône puissent un jour m'accueillir au milieu d'eux, comme l'ont fait ces bons Esprits. Je le comprends aujourd'hui, la vertu seule mène au bonheur. Faites grâce, ô mon Dieu, à ceux qui, comme moi, souffrent encore. Accordez à l'enfant que j'ai torturée les douceurs et les vertus qui font le bonheur sur la terre.

« GERMAINE. »

« Aide-toi, le ciel t'aidera, vous a-t-on dit ; les Esprits qui vous guident ne feront pas le travail que le devoir vous impose ; mais, selon que vous serez travailleurs, ils abrégeront, autant qu'il sera en leur pouvoir, la tâche entreprise sous la bannière de l'immortelle charité. Agissez donc sans découragement et sans faiblesse ; que votre foi s'affermisse, et un jour, peut-être, vous vous demanderez d'où vous vient ce pouvoir. Travaillez à la moralisation de vos frères incarnés et à celle des Esprits arriérés ; ne vous contentez pas de prêcher les consolations du Spiritisme ; montrez-en la grandeur et le pouvoir par vos actes ; c'est la meilleure réfutation que vous puissiez opposer à vos adversaires. Les paroles s'envolent, et les actes fortifient et relèvent. Que le bonheur qui entrera dans la famille en compagnie de la jeune doctrine soit dû aux soins et à la charité des sincères adeptes. Soyez fiers, sans orgueil, de ce qui vous arrive, sans cela les fruits que vous devez en retirer seraient perdus pour vous.

« VOS GUIDES. »

Remarque. — Les Esprits, comme on le voit, ne sont ni inactifs ni indifférents à l'égard des Esprits souffrants qu'il faut amener au bien ; mais quand l'intervention des hommes peut être utile, ils leur en laissent l'initiative et le mérite, sauf à les seconder de leurs conseils et de leurs encouragements.

A partir du 25 septembre, d'après les conseils de nos guides, j'endormis tous les jours du sommeil magnétique la jeune Valentine pour la purger complétement de l'empreinte des mauvais fluides qui l'avaient enveloppée, et fortifier son organisme. Depuis sa délivrance, elle éprouvait des malaises, des langueurs d'estomac, de petits tiraillements nerveux, suite inévitable de l'obsession.

Remarque. — **A quoi eût servi ce magnétisme, si la cause eût subsisté? Il fallait d'abord détruire la cause avant de s'attaquer aux effets; ou tout au moins agir sur les deux simultanément.**

L'enfant était un peu gâtée par les soins et les caresses qu'on lui avait prodigués pendant sa maladie; elle était devenue quelque peu capricieuse et volontaire, et se prêtait avec répugnance à être endormie. Un jour même elle s'y refusa, et je m'en allai. Rentré chez moi, on vint m'avertir qu'elle avait une crise. « Bien, m'écriai-je, c'est une punition de Germaine. » J'y retournai immédiatement, je trouvai l'enfant s'agitant sur son lit. Cette crise n'était pas aussi violente que les précédentes, mais elle avait les mêmes caractères; je la calmai comme les autres. Quelques heures après, elle en eut une seconde, que j'arrêtai de même.

Le soir nous nous réunîmes. Germaine vint sans être appelée; elle dit qu'elle avait voulu donner une leçon à l'enfant, et l'avertit que lorsqu'elle ne serait pas raisonnable, elle lui ferait sentir sa présence. Elle lui donna en outre de très bons conseils, et fit sentir aux parents les inconvénients de céder aux caprices de leurs enfants.

A la phase de la guérison et de la conversion de l'Esprit, a succédé celle des révélations touchant le drame dont l'obsession violente de la jeune Valentine était le dénoûment. Quelque intéressante et émouvante que soit cette partie du récit, nous en supprimons les détails comme étrangers jusqu'à un certain point à notre sujet, et parce qu'elle a trait à des événements contemporains dont le souvenir pénible est encore présent, et qui ont eu pour témoins intéressés des personnes encore vivantes. Nous la résumons pour les conclusions que nous aurons à en tirer. Par les mêmes motifs, nous avons dissimulé les noms propres, qui n'ajouteraient rien à l'instruction qui ressort de cette histoire.

De ces révélations faites dans l'intimité, en dehors du groupe, et par l'intermédiaire d'un autre médium, il résulte que Germaine est la grand'mère du sieur Laurent, le père de la jeune obsédée Valentine. Elle avait une fille qui eut deux enfants dont l'un est le sieur Laurent lui-même; l'autre fut détruit par sa grand'mère, qui le précipita

dans un ravin en bas des rochers de... Pour ce meurtre, elle fut condamnée à dix ans de reclusion, qu'elle subit dans la prison de C... Elle donne sur tous ces faits les indications les plus minutieuses, précisant avec exactitude les noms, les lieux et les dates, de manière à ne laisser aucun doute sur son identité. Ces détails intimes, connus de Laurent seul et de sa femme, ont été confirmés par eux. Pour se faire mieux encore reconnaître de son petit-fils, elle le désigna par son petit nom ignoré du médium, et ne lui parla que patois comme de son vivant.

Il n'y avait donc pas à s'y méprendre, Germaine était bien la grand'-mère de Laurent, la condamnée pour infanticide. Quant à sa fille, celle dont on a détruit l'enfant, c'est aujourd'hui la fille de Laurent, la jeune Valentine, qu'elle vient encore de tourmenter par une cruelle obsession. Elle a expliqué la cause de la haine qu'elle lui avait vouée. Il y avait eu lutte entre elles deux comme Esprit, et cette lutte continua lorsque l'une d'elles fut réincarnée. Un fait vient confirmer cette assertion, ce sont les paroles que la jeune fille prononçait pendant son sommeil. Ses parents, comme on le conçoit, lui avaient toujours laissé ignorer ce qui s'était passé dans sa famille ; ces mots : *L'enfant! l'enfant! dans les rochers! dans les rochers!* étaient évidemment le résultat du souvenir que son Esprit conservait à l'état de dégagement.

« Eh bien! dis-je au père de Valentine, êtes-vous bien convaincu que c'est l'Esprit de votre grand'mère? — Oh! monsieur, répondit-il, j'en étais déjà convaincu avant cet entretien. Ce nom de Germaine, et les paroles de Valentine, dans ses crises, ne me laissaient aucun doute à cet égard; je le dis de suite à ma femme. Bien plus, lorsque vous m'eûtes parlé du Spiritisme et des réincarnations, j'eus dans la pensée que ma mère s'était incarnée en Valentine. »

Ainsi s'expliquent les exclamations répétées de Laurent : « C'est drôle ! » et celles de sa femme : « Il y a là un mystère! »

Évocation d'un sourd-muet incarné.

M. Rul, membre de la Société de Paris, nous transmet le fait suivant :

« Je connaissais, dit-il, en 1862, un jeune sourd-muet de douze à treize ans, et, désireux de faire une observation, je demandai à mes guides protecteurs s'il me serait possible de l'évoquer. La réponse

ayant été affirmative, je fis venir cet enfant dans ma chambre, et l'installai dans un fauteuil, en compagnie d'une assiette de raisins, qu'il se mit à égrener avec empressement. Je me mis, de mon côté, à une table; je priai, et fis l'évocation, comme d'habitude. Au bout de quelques instants ma main trembla, et j'écrivis : Me voici.

« Je regardai l'enfant : il était immobile, les yeux fermés, calme, endormi, l'assiette sur les genoux, et avait cessé de manger. Je lui adressai les questions suivantes :

D. Où es-tu en ce moment? — *R.* Dans votre chambre, dans votre fauteuil.

D. Veux-tu me dire pourquoi tu es sourd-muet de naissance? — *R.* C'est une expiation de mes crimes passés.

D. Quels crimes as-tu donc commis? — *R.* J'ai été parricide.

D. Peux-tu me dire si ta mère, *que tu aimes si tendrement*, n'aurait pas été, soit comme étant ton père ou ta mère dans l'existence dont tu parles, l'objet du crime que tu as commis?

« J'attendis vainement la réponse; ma main resta immobile. Je portai de nouveau les yeux sur l'enfant; il venait de s'éveiller, et mangeait à belles dents ses raisins. Ayant alors prié mes guides de m'expliquer ce qui venait de se passer, il me fut répondu :

« Il t'a donné les renseignements que tu désirais, et Dieu n'a pas « permis qu'il t'en donnât d'autres. »

« Je ne sais comment les partisans de la communication exclusive des démons nous expliqueraient ce fait. Pour moi, j'en tirai la conclusion que, puisque Dieu nous permet quelquefois d'évoquer un Esprit incarné, il nous le permet également à l'égard des désincarnés, quand nous le faisons dans un esprit de charité. »

Remarque. — Nous ferons, de notre côté, une autre observation sur ce sujet. La preuve d'identité résulte ici du sommeil provoqué par l'évocation, et de la cessation de l'écriture au moment du réveil. Quant au silence gardé sur la dernière question, il prouve l'utilité du voile jeté sur le passé. En effet, supposons que la mère actuelle de cet enfant ait été sa victime dans une autre existence, et que celui-ci ait voulu réparer ses torts par l'affection qu'il lui témoigne, est-ce que la mère ne serait pas douloureusement affectée si elle savait que son enfant a été son meurtrier, et sa tendresse pour lui n'en serait-elle pas altérée? Il a pu lui être permis de révéler la cause de son infirmité comme sujet d'instruction, afin de nous donner une preuve de plus que les afflictions d'ici-bas ont une cause antérieure, quand cette cause n'est pas dans la vie actuelle, et qu'ainsi tout est selon la jus-

tice; mais le surplus était inutile, et aurait pu revenir aux oreilles de la mère, c'est pourquoi les Esprits l'ont réveillé au moment où il allait sans doute répondre. Nous expliquerons plus tard la différence qui existe entre la position de cet enfant et celle de Valentine du récit précédent.

Ce fait prouve en outre un point capital, c'est que ce n'est pas seulement après la mort que l'Esprit recouvre le souvenir de son passé; on peut dire qu'il ne le perd jamais, même dans l'incarnation, car, pendant le sommeil du corps, alors qu'il jouit d'une certaine liberté, l'Esprit a la conscience de ses actes antérieurs; il sait pourquoi il souffre, et qu'il souffre justement; le souvenir ne s'efface que pendant la vie extérieure de relation. Mais, à défaut d'un souvenir précis qui pourrait lui être pénible et nuire à ses rapports sociaux, il puise de nouvelles forces dans ces instants d'émancipation de l'âme, s'il a su les mettre à profit.

Faut-il conclure de ce fait que tous les sourds-muets ont été des parricides? Ce serait une conséquence absurde; car la justice de Dieu n'est pas circonscrite dans des limites absolues, comme la justice humaine. D'autres exemples prouvent que cette infirmité est parfois le résultat du mauvais usage que l'individu a fait de la faculté de la parole. Hé quoi! dira-t-on, la même expiation pour deux fautes aussi différentes dans leur gravité, est-ce là de la justice? Mais ceux qui raisonnent ainsi ignorent-ils donc que la même faute offre des degrés infinis du culpabilité, et que Dieu mesure la responsabilité aux circonstances? Qui sait, d'ailleurs, si cet enfant, en supposant son crime sans excuse, n'a pas subi dans le monde des Esprits un dur châtiment, et si son repentir et son désir de réparer n'ont pas réduit l'expiation terrestre à une simple infirmité? En admettant, à titre d'hypothèse, puisque nous l'ignorons, que sa mère actuelle ait été sa victime, s'il ne tenait pas envers elle la résolution qu'il a prise de réparer sa faute par sa tendresse, il est certain qu'un châtiment plus terrible l'attendrait, soit dans le monde des Esprits, soit dans une nouvelle existence. La justice de Dieu ne fait jamais défaut, et, pour être parfois tardive, elle ne perd rien pour attendre; mais Dieu, dans sa bonté infinie, ne condamne jamais d'une manière irrémissible, et laisse toujours ouverte la porte du repentir; si le coupable est longtemps à en profiter, il souffre plus longtemps. Il dépend ainsi toujours de lui d'abréger ses souffrances. La durée du châtiment est proportionnée à la durée de l'endurcissement; c'est ainsi que la justice de Dieu se concilie avec sa bonté et son amour pour ses créatures.

VARIÉTÉS

Le périsprit décrit en 1805.

Extrait de l'ouvrage allemand : *Les Phénomènes mystiques de la vie humaine*, par MAXIMILIEN PERTY, professeur à l'université de Berne. —Leipzig et Heidelberg, 1861.

Sous le titre de : « *Apparition réelle de ma femme après sa mort*,— Chemnitz, 1804, » —le docteur Vœtzel publia un livre qui causa une assez grande sensation dans les premières années de ce siècle. L'auteur fut attaqué dans plusieurs écrits; Wieland surtout le tourne en ridicule dans l'*Enthanasia*. Pendant une maladie de sa femme, Wœtzel avait demandé à cette dernière de se montrer à lui après sa mort. Elle lui en fit la promesse, mais plus tard, à sa prière, son mari la lui rendit. Cependant, quelques semaines après sa mort, un vent violent sembla souffler dans la chambre quoique fermée; la lumière fut presque éteinte; une petite fenêtre dans l'alcôve s'ouvrit, et, à la faible clarté qui régnait, Wœtzel vit la forme de sa femme qui lui dit d'une voix douce : « Charles, je suis immortelle; un jour nous nous reverrons. » L'apparition et ces paroles consolantes se renouvelèrent plus tard une seconde fois. La femme se montra en robe blanche sous l'aspect qu'elle avait avant de mourir. Un chien qui n'avait pas bougé à la première apparition se mit à frétiller et à décrire un cercle comme autour d'une personne de connaissance.

Dans un second ouvrage sur le même sujet (Leipzig, 1805), l'auteur parle d'invitations qui lui auraient été adressées de démentir toute l'affaire, « parce qu'autrement beaucoup de savants seraient « forcés de renoncer à ce que, jusque-là, ils avaient cru être des opi- « nions vraies et justes, et que la superstition y trouverait un aliment.» Mais il avait déjà prié le conseil de l'Université de Leipzig de lui permettre de déposer un serment juridique à ce sujet. L'auteur développe sa théorie. Suivant lui, « l'âme, après la mort, serait enveloppée « d'un corps éthéré, lumineux, au moyen duquel elle pourrait se « rendre visible; qu'elle pourrait mettre d'autres vêtements par-dessus « cette enveloppe lumineuse; que l'apparition n'avait pas agi sur son « sens intérieur, mais uniquement sur ses sens extérieurs. »

A cette explication il ne manque, comme on le voit, que le mot *périsprit*. Toutefois Wœtzel est dans l'erreur quand il croit que l'apparition n'a agi que sur ses sens extérieurs, et non sur le sens intérieur; on

sait aujourd'hui que c'est le contraire qui a lieu; mais il a peut-être voulu dire qu'il était parfaitement éveillé, et non en état de rêve, ce qui probablement lui a fait croire qu'il avait perçu l'apparition par la seule vue corporelle, attendu qu'il ne connaissait ni les propriétés du fluide périsprital, ni le mécanisme de *la vue spirituelle.*

Au reste, en lisant le savant ouvrage de M. Pezzani, sur la *Pluralité des existences*, on a la preuve que la connaissance du *corps spirituel* remonte à la plus haute antiquité, et que le nom de *périsprit* est seul moderne. Saint Paul l'a décrit dans la première aux Cor., ch. xv. Wœtzel l'a reconnu par la seule force de son raisonnement. Le Spiritisme moderne l'ayant étudié dans les faits nombreux qu'il a observés, en a décrit les propriétés, et déduit les lois de sa formation et de ses manifestations.

Quant à ce qui concerne le chien, cela n'a rien de surprenant; plusieurs faits semblent prouver que certains animaux sentent la présence des Esprits. Dans la *Revue Spirite* de juin 1860, page 171, nous en citons un exemple qui a une remarquable analogie avec celui de Woetzel. Il n'est même pas positivement prouvé qu'ils ne puissent les voir. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'en certaines circonstances, par exemple, les chevaux qui s'effraient et refusent obstinément d'avancer sans motif connu subissent l'effet d'une influence occulte.

Un nouvel œuf de Saumur.

Saumur est, à ce qu'il paraît, fécond en merveilles ovipares. On se rappelle qu'au mois de septembre dernier, une poule, native de cette ville et domiciliée rue de la Visitation, pondit des œufs miraculeux, sur la coquille desquels on voyait en relief, et nettement dessinés, des objets de sainteté et des inscriptions. Cela fit grande sensation dans un certain monde, et excita la verve railleuse des incrédules; l'*Echo saumurois*, entre autres, s'en égaya fort. La foule se porta sur les lieux; l'autorité s'en émut, et l'on préposa un gendarme à la garde de la poule pour attendre l'événement. Nous ne répéterons pas le spirituel récit et la non moins judicieuse explication qu'en a donnés le *Sauveur des Peuples* de Bordeaux, du 18 septembre 1864, auquel nous renvoyons nos lecteurs pour les détails circonstanciés de l'affaire.

Dernièrement un de nos abonnés de Saumur nous a remis un autre œuf phénoménal, originaire de la même ville, avec prière de vouloir bien examiner la bizarrerie qu'il présente, bien qu'il n'y eût ni dessins ni inscriptions; non qu'il crût à un prodige, mais au contraire pour avoir notre opinion, afin de l'opposer aux gens trop crédules en ma-

tière de miracles, car il paraît qu'à la suite de ce qui s'était passé, cet œuf avait également produit une certaine sensation dans le public. Nous ne savons s'il est de la même poule. Voici ce dont il s'agit.

L'œuf présente à sa pointe une excroissance en forme de gros cordon retourné sur lui-même, de la même nature que la coquille et y adhérant dans toute sa longueur, qui est de 6 à 7 centimètres. Il suffit de connaître la formation des œufs pour se rendre compte de ce phénomène. On sait que l'œuf est d'abord formé d'une simple membrane semblable à une vessie, dans laquelle se développent le blanc et le jaune, germe et nourriture du futur poulet. Il en est parfois qui sont pondus dans cet état. Avant la ponte, cette pellicule se couvre d'une couche de carbonate de chaux qui forme la coquille. Dans le cas dont il s'agit, le contenu n'étant pas suffisant pour remplir la membrane vésiculaire, il en est résulté que la partie vide formant col de vessie est restée contractée, puis s'est rabattue en se tortillant sur le corps même de l'œuf. Le dépôt calcaire, s'étant formé après, a durci le tout, ce qui a donné lieu à cette excroissance anormale. Si toute la capacité eût été remplie, l'œuf eût été monstrueux pour un œuf de poule, car il aurait eu environ 10 centimètres dans son plus grand diamètre, tandis qu'il a une grosseur ordinaire.

Quel rapport tout cela a-t-il avec le Spiritisme? Absolument aucun. Si nous en parlons, c'est parce que ses détracteurs ont voulu mêler son nom dans la première affaire, nous ne savons vraiment à quel titre, si ce n'est, selon leur habitude, de chercher toutes les occasions de le ridiculiser, même dans les choses qui lui sont le plus étrangères. Nous avons voulu prouver une fois de plus que les Spirites ne sont pas aussi crédules qu'on veut bien le dire. Dès qu'un phénomène insolite se présente, ils en cherchent avant tout l'explication dans le monde tangible, et ne mêlent pas les Esprits à tout ce qui est extraordinaire, parce qu'ils savent dans quelles limites et selon quelles lois s'exerce leur action.

Notices bibliographiques.

La Pluralité des existences de l'âme,

Par ANDRÉ PEZZANI, avocat à la Cour impériale de Lyon.

Cet ouvrage, annoncé depuis quelque temps, et qui était attendu avec impatience, vient de paraître chez MM. Didier et Cᵉ (1). Tous ceux qui connaissent l'auteur, sa vaste érudition, son esprit judicieux d'ana-

(1) Un vol. in-8°, en vente. Prix : 6 fr. — Sous presse, édit. in-12. Prix : 3 fr.

lyse et d'investigation, ne doutaient pas que cette grave question de la pluralité des existences ne fût traitée par lui selon son importance. Nous sommes heureux de dire qu'il n'a point failli à sa tâche. Toutefois, il s'est peu attaché à démontrer cette grande loi de l'humanité par son propre raisonnement, bien qu'il n'en fasse pas abnégation. Quelque savant qu'il soit, il est modeste, très modeste même, ce qui est assez rarement le corollaire du savoir; il s'est dit que son opinion personnelle pèserait peu dans la balance, c'est pourquoi il s'est plus appuyé sur celle des autres que sur la sienne. Il a voulu démontrer que ce principe avait été entrevu par les plus grands génies de tous les temps; qu'on le trouve dans toutes les religions, parfois clairement et catégoriquement formulé, plus souvent voilé sous l'allégorie; qu'il est implicitement la source première d'une foule de dogmes. Il prouve, par des documents authentiques, qu'il faisait, avec la théorie de l'immortalité et de la progression de l'âme, partie de l'enseignement secret réservé aux seuls initiés dans les mystères. Dans ces temps reculés, il pouvait y avoir utilité, ainsi qu'il le démontre, à cacher au vulgaire certaines vérités que les masses n'étaient pas mûres pour comprendre, et qui les eussent éblouies sans les éclairer. Son ouvrage est donc riche en citations, depuis les livres sacrés des Indiens, des Perses, des Juifs, des chrétiens; les philosophes grecs, les néo-platoniciens, les doctrines druidiques, jusqu'aux écrivains modernes : Charles Bonnet, Ballanche, Fourier, Pierre Leroux, Jean Raynaud, Henri Martin, etc.; et, comme conclusion et dernière expression, les livres spirites.

Dans ce vaste panorama, il passe en revue toutes les opinions, les théories diverses sur l'origine et les destinées de l'âme. La doctrine de la métempsycose animale y est traitée largement et d'une manière neuve. Il démontre que celle de la pluralité des existences humaines l'a précédée, et que la transmigration dans les corps d'animaux n'en est qu'une dérivation altérée et non le principe. C'était la croyance réservée au vulgaire, incapable de comprendre les hautes vérités abstraites, et comme frein des passions. L'incarnation dans les animaux était une punition, une sorte d'enfer visible, actuel, qui devait plus impressionner que la crainte d'un châtiment moral dans un monde spirituel. Voici ce que dit à ce sujet Timée de Locres, que Cicéron assure avoir été le maître de Platon :

« Si quelqu'un est vicieux et qu'il viole les règles de l'État, il faut qu'il soit puni par les lois et par les reproches; on doit encore l'épouvanter par la crainte de l'enfer, par l'appréhension des peines continuelles, des châtiments, et par les terreurs et les punitions inévitables qui sont réservées aux malheureux criminels sous la terre.

« Je loue beaucoup le poëte ionien (Homère) d'avoir rendu les

hommes religieux par des fables anciennes et utiles; car, de même que nous guérissons les corps par des remèdes malsains, s'ils ne cèdent aux remèdes les plus salutaires, de même nous réprimons les âmes par des discours faux, si elles ne se laissent pas conduire par les véritables. C'est par la même raison qu'il faut établir des peines passagères fondées sur la croyance à la transformation des âmes. En sorte que les âmes des hommes timides passent, après la mort, dans le corps des femmes exposées au mépris et aux injures; les âmes des meurtriers dans le corps des bêtes féroces pour y recevoir leur punition ; celles des impudiques dans les porcs et les sangliers; celles des inconstants et des évaporés dans les oiseaux qui volent dans les airs; celles des paresseux, des fainéants, des ignorants et des fous dans les formes des animaux aquatiques. C'est la déesse Némésis qui juge toutes ces choses, dans la seconde période, c'est-à-dire dans le cercle de la seconde région autour de la terre, avec les démons, vengeurs des crimes, qui sont les inquisiteurs terrestres des actions humaines, et à qui le Dieu conducteur de toutes choses a accordé l'administration du monde rempli de dieux, d'hommes et d'autres animaux qui ont été produits selon l'image excellente de la forme improduite et éternelle. »

Il ressort de là et de divers autres documents, que la plupart des philosophes qui professaient ostensiblement la métempsycose animale, comme moyen, n'y croyaient pas eux-mêmes, et qu'ils avaient une doctrine secrète plus rationnelle sur la vie future. Tel paraît avoir été aussi le sentiment de Pythagore, qui n'est point, comme on le sait, l'auteur de la métempsycose, et n'en a été que le propagateur en Grèce après l'avoir trouvée chez les Indiens. Du reste, l'incarnation dans l'animalité n'était qu'une punition temporaire de quelques milliers d'années, plus ou moins selon la culpabilité, une sorte de prison, au sortir de laquelle l'âme rentrait dans l'humanité. L'incarnation animale n'était donc pas une condition absolue, et elle s'alliait, comme on le voit, à la réincarnation humaine. C'était une sorte d'épouvantail pour les simples, bien plus qu'un article de foi chez les philosophes; de même qu'on dit aux enfants : « Si vous êtes méchants, le loup vous mangera, » les Anciens disaient aux criminels : « Vous deviendrez loups. »

La doctrine de la pluralité des existences, dégagée des fables et des erreurs des temps d'ignorance, tend aujourd'hui, d'une manière évidente, à entrer dans la philosophie moderne, abstraction faite du Spiritisme, parce que les penseurs sérieux y trouvent la seule solution possibles des plus grands problèmes de la morale et de la vie humaine. L'ouvrage de M. Pezzani vient donc fort à propos jeter la lumière de l'histoire sur cette importante question ; il épargnera des recherches

laborieuses, difficiles et souvent impossibles à bien des gens. L'auteur ne l'a pas écrit au point de vue du Spiritisme, qui n'y figure que d'une manière accessoire et comme renseignement ; il l'a écrit au point de vue philosophique, de manière à lui ouvrir les portes qui lui eussent été fermées s'il lui eût donné l'étiquette des nouvelles croyances. C'est le complément de *la Pluralité des mondes habités* de M. Flammarion, qui, de son côté, a vulgarisé un des grands principes de notre doctrine sans en parler.

Nous aurons à revenir sur l'ouvrage de M. Pezzani, en lui empruntant diverses citations.

Le Médium évangélique,

Nouveau journal spirite de Toulouse (1).

Le dernier mois de l'année qui vient de s'écouler a vu naître un nouvel organe du Spiritisme, ce qui vient corroborer nos réflexions contenues dans l'article ci-dessus sur l'état du Spiritisme en 1864. D'après son début et la lettre que son directeur a bien voulu nous écrire avant sa publication, nous devons compter sur un nouveau champion pour la défense des vrais principes de la doctrine, nous voulons parler de ceux qui sont aujourd'hui sanctionnés par le grand contrôle de la concordance. Qu'il soit donc le bienvenu.

En attendant que nous ayons pu le juger à ses œuvres, nous dirons que si le dicton : *Noblesse oblige*, est vrai, on peut à plus forte raison dire que *titre oblige.* Celui de *Médium évangélique* est tout un programme et un beau programme, qui impose de grandes obligations, mais qui, toutefois, pourrait s'entendre de deux manières. Il pourrait signifier, ou que le journal s'occupera principalement de controverses religieuses au point de vue dogmatique, ou que, comprenant le but essentiel du Spiritisme qui est la moralisation, il sera rédigé selon l'esprit évangélique, qui est synonyme de charité, tolérance et modération. Dans le premier cas, nous ne le suivrions pas, parce que l'intérêt même de la doctrine exige une extrême réserve dans le développement de ses conséquences, et que souvent on recule en voulant aller trop vite : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. » Dans le second, nous serons tout à lui. Voici, du reste, un extrait de sa profession de foi mise en tête du premier numéro :

« Le journal que nous entreprenons de fonder, sous le titre de *Médium évangélique*, a pour but d'entrer dans les voies nouvelles dont se préoccupe aujourd'hui le monde, je veux dire dans les voies du

(1) Le *Médium évangélique* paraît tous les samedis depuis le 15 décembre. — Prix : Toulouse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50. — Départements, 9 fr. et 5 fr. — On s'abonne à Toulouse, rue de la Pomme, 34 ; à Paris, boulevard St.-Germain, 68.

Spiritisme. Ce journal nous a paru nécessaire à Toulouse, à l'heure où les Spirites ne se comptent déjà plus parmi nous, à l'heure où leurs groupes nombreux grossissent davantage chaque jour. La publicité sera un moyen, en effet, de faire mieux connaître le résultat des travaux de ces groupes divers et de les rendre plus utiles à la grande cause du progrès moral *auquel toutes nos destinées nous convient.*

« Néanmoins, afin de ne pas flotter à tout vent de doctrine, dans ces sentiers encore difficiles, nous avons cru devoir arborer un étendard, sous les auspices duquel nous voulons sincèrement et résolûment marcher, certains que le grand principe de la rénovation morale est là où il n'y a plus de Grecs ni de Romains, c'est-à-dire de juifs, de protestants, de catholiques, mais une grande famille unie par les liens de la fraternité, et tendant vers un but commun dans sa course haletante à traver les solitudes mystérieuses de la vie. Cet étendard, vous le connaissez. Ce n'est pas la croix d'or, fille de l'orgueil et des vaines pensées des hommes, mais la croix de bois, fille du dévouement et du sacrifice, disons-le, fille de la véritable charité. »

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de citer la profession de foi tout entière ; mais nous aurons sans doute occasion d'y revenir.

Alphabet spirite

Pour apprendre à être heureux.

Sous ce titre, notre très honoré frère en Spiritisme, M. Delhez, de Vienne en Autriche, dont le zèle pour la cause de la doctrine est infatigable, vient de publier un opuscule en langue allemande, dont une partie contient la traduction française en regard. C'est un intéressant recueil de communications médianimiques en prose et en vers, obtenues dans la Société Spirite de Vienne, sur différents sujets de morale, rangés par ordre alphabétique. On le trouve à Vienne chez l'auteur, Singerstrasse, 7, et dans toutes les librairies. Prix : 1 florin. M. Delhez est le traducteur du *Livre des Esprits* en langue allemande.

Instructions des Esprits.

(Société spirite d'Anvers. — 1864.)

I

Reconnaissez la grandeur et la miséricorde de Dieu pour tous ses enfants. La voix du Très-Haut s'est fait entendre ! inclinez-vous et soyez humbles, car la puissance du Seigneur est grande. La terre en-

tière doit s'ébranler sous sa main miséricordieuse, et ceux qui se soumettront à ses lois seront bénis, comme autrefois Abraham qui marchait vers une terre inconnue, parce que la voix de l'Éternel parlait dans son cœur.

Le Très-Haut vous soutiendra, vous qui marchez sous son regard paternel, humbles et croyants. Laissez-vous traiter de pauvres d'esprit, le Dieu fort vous attirera à lui par sa grâce; soyez fermes en travaillant à sa vigne, et méprisez les dédains des impies, car l'Éternel vous a touchés de sa main protectrice. Soyez courageux, et marchez sans savoir où il vous conduit; il protége ceux qui appuient leur faiblesse sur sa force. Le Créateur est grand; admirez-le dans ses œuvres.

Le Spiritisme se répand sur la terre, semblable à la rosée bienfaisante de la nuit qui rafraîchit une terre trop sèche. Il répandra dans vos âmes la rosée céleste: vos cœurs, par l'onction de la grâce divine. produiront de bons fruits, et vos travaux publieront sa gloire et sa grandeur.

Dieu est tout-puissant, et lorsqu'il conduisait par sa force le bras de Moïse, les tables de la loi n'ont-elles pas ébranlé la terre? Que craignez-vous? Dieu vous abandonnera-t-il à votre faiblesse, quand il a donné sa force à Moïse? Le Très-Haut n'a-t-il pas envoyé la manne dans le désert? Sera-t-il moins miséricordieux pour vous qu'il ne l'a été pour les enfants d'Israël, en laissant dessécher vos cœurs par l'ignorance?

Dieu est aussi juste qu'il est grand! Appuyez-vous sur lui, et il vous inondera de sa grâce; vos cœurs s'épanouiront et deviendront l'asile de la foi et de la charité; car la vérité a lui sur la terre, et le Très-Haut vous a touchés de sa main bienfaisante.

Courage, Spirites! le Dieu fort vous regarde. Que vos cœurs soient les tables où il inscrivit ses lois, et que rien d'impur ne souille le temple de l'Éternel, afin que vous vous rendiez dignes de publier ses commandements. Ne craignez pas de marcher dans les ténèbres, quand la lumière divine vous conduit.

Les temps désignés par le Tout-Puissant sont arrivés; les ténèbres disparaîtront de la terre pour faire place aux rayons divins qui inonderont vos âmes, si vous ne repoussez pas la voix de Dieu.

La force du Très-Haut se répandra sur son peuple, et ses enfants le béniront en chantant ses louanges par la pureté de leurs cœurs. Que rien ne vous arrête, que rien ne vous rebute; soyez fermes dans l'œuvre de Dieu. Soyez tous les enfants d'une grande famille, et que le regard de votre Père céleste vous conduise et fasse fructifier vos travaux.

II

Le règne du Christ approche; les précurseurs l'annoncent; les guerres sourdes augmentent; les Esprits incarnés s'agitent sous le souffle impur du prince des ténèbres : le démon d'orgueil qui lance son feu semblable au cratère d'un volcan en travail. Le monde invisible se dresse devant la croix; toute la hiérarchie céleste est en marche pour le combat divin. Spirites, levez-vous; donnez la main à vos frères, les apôtres de la foi, afin que vous soyez forts devant l'armée ténébreuse qui veut vous engloutir. Courbez-vous devant la croix, c'est votre sauvegarde dans le danger, le gage de la victoire. La lutte est semée de périls, nous ne vous le cachons pas; mais les combats sont nécessaires pour rendre le triomphe de la foi plus éclatant et plus solide, et afin que ces paroles du Christ s'accomplissent : Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

III

L'homme n'est jamais aussi fort que lorsqu'il sent sa faiblesse; il peut tout entreprendre sous le regard de Dieu. Sa force morale grandit en raison de sa confiance, parce qu'il sent le besoin de s'adresser au Créateur pour mettre sa faiblesse à l'abri des chutes où l'imperfection humaine peut l'entraîner. Celui qui met sa volonté dans celle de Dieu peut braver impunméent l'Esprit du mal sans se croire téméraire. Si l'Être suprême permet la lutte entre l'ange et le démon, c'est pour donner à la créature l'occasion de triompher et de se sacrifier dans les combats. Lorsque saint Paul sentit vibrer en lui la voix de Dieu, il s'écria : « Je puis tout en Celui qui me fortifie; » et le plus grand pécheur devint l'apôtre le plus zélé de la foi. Saint Augustin, abandonné à la faiblesse de sa nature ardente et passionnée, succombe; il devient fort sous le regard de Dieu, qui donne toujours la force à celui qui la demande pour résister au mal. Mais l'homme, dans son aveuglement, se croit puissant par lui-même; et en abandonnant le recours à Dieu, il tombe dans l'abîme que lui creuse l'amour-propre. Courage donc, car quelque fort que soit l'Esprit qui barre le chemin, appuyé sur la croix vous n'avez rien à craindre; vous avez au contraire tout à gagner pour votre âme, qui grandira sous le rayon divin de la foi. Laissez-vous conduire à travers les orages, et vous arriverez au terme de votre course, où Jésus vous attend.

Tout homme a besoin de conseils; malheur à celui qui se croit assez fort de ses propres lumières, car il anra de nombreuses déceptions

Le Spiritisme est rempli d'écueils même dans les groupes, à plus forte raison dans l'isolement. La crainte excessive que vous avez d'être abusés est un bien pour vous, car elle a été votre sauvegarde dans plus d'une circonstance. Cependant vos communications ont besoin de contrôle; quelques appréciations ne suffisent pas; c'est pourquoi vos Esprits protecteurs vous ont conseillé de vous adresser au chef spirite, afin que vous soyez fixés sur leur valeur.

Il faut prouver, par l'union, que tous les adeptes sérieux travaillent de concert à la vigne du Seigneur qui va étendre ses branches sur le monde entier. Plus les ouvriers se réuniront, plus vite la grande chaîne spirite sera formée, et plus vite aussi la famille humaine sera inondée des effluves divines de la foi et de la charité, qui régénéreront les âmes sous la puissance du Créateur.

Que chacun de vous apporte sa pierre à l'édifice dans la mesure de ses forces; mais si chacun veut construire à sa guise, sans tenir compte des instructions que nous avons données, et qui en forment la base; s'il n'y a pas entente parmi vous; si vous n'avez pas un point de ralliement, alors vous ferez une tour de Babel. Ce point, nous vous l'avons montré : que chacun en fasse son but unique; ce signe, nous vous l'avons donné : que chacun l'inscrive sur son drapeau; alors vous vous reconnaîtrez tous et vous vous tendrez la main. Mais Dieu dispersera les présomptueux qui n'auront pas écouté sa voix; il aveuglera les orgueilleux qui se croiront assez forts par eux-mêmes, et ceux qui s'écarteront de la route qu'il leur a tracée s'égareront dans le désert.

Spirites, soyez forts de courage, de persévérance et de fermeté, mais humbles de cœur, selon le précepte de l'Évangile, et Jésus vous conduira à travers les tourmentes et il bénira vos travaux.

Chaque lutte supportée courageusement sous le regard de Dieu est une prière fervente qui monte vers lui comme l'encens pur et d'agréable odeur. S'il suffisait de formuler des mots pour s'adresser à Dieu, les fainéants n'auraient qu'à prendre un livre de prières pour satisfaire à l'obligation de prier. Le travail, l'activité de l'âme, sont la seule bonne prière qui la purifie et la grandit. FÉNELON.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1865.

De l'appréhension de la mort.

L'homme, à quelque degré de l'échelle qu'il appartienne, depuis l'état de sauvagerie, a le sentiment inné de l'avenir ; son intuition lui dit que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence, et que ceux que nous regrettons ne sont pas perdus sans retour. La croyance en l'avenir est intuitive, et infiniment plus générale que celle au néant. Comment se fait-il donc que, parmi ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, on trouve encore tant d'attachement aux choses de la terre, et une si grande appréhension de la mort ?

L'appréhension de la mort est un effet de la sagesse de la Providence, et une conséquence de l'instinct de conservation commun à tous les êtres vivants. Elle est nécessaire tant que l'homme n'est pas assez éclairé sur les conditions de la vie future, comme contre-poids à l'entraînement qui, sans ce frein, le porterait à quitter prématurément la vie terrestre, et à négliger le travail d'ici-bas qui doit servir à son propre avancement.

C'est pour cela que, chez les peuples primitifs, l'avenir n'est qu'une vague intuition, plus tard une simple espérance, plus tard enfin une certitude, mais encore contre-balancée par un secret attachement à la vie corporelle.

A mesure que l'homme comprend mieux la vie future, l'appréhension de la mort diminue ; mais en même temps, comprenant mieux sa mission sur la terre, il attend sa fin avec plus de calme, de résigna-

tion et sans crainte. La certitude de la vie future donne un autre cours à ses idées, un autre but à ses travaux; avant d'avoir cette certitude ils ne travaille que pour le présent; avec cette certitude il travaille en vue de l'avenir sans négliger le présent, parce qu'il sait que son avenir dépend de la direction plus ou moins bonne qu'il donne au présent. La certitude de retrouver ses amis après la mort, de continuer les rapports qu'il a eus sur la terre, de ne perdre le fruit d'aucun travail, de grandir sans cesse en intelligence et en perfection, lui donne la patience d'attendre, et le courage de supporter les fatigues momentanées de la vie terrestre. La solidarité qu'il voit s'établir entre les morts et les vivants lui fait comprendre celle qui doit exister entre les vivants; la fraternité a dès lors sa raison d'être et la charité un but dans le présent et dans l'avenir.

Pour s'affranchir des appréhensions de la mort, il faut pouvoir envisager celle-ci sous son véritable point de vue, c'est-à-dire avoir pénétré par la pensée dans le monde invisible et s'en être fait une idée aussi exacte que possible, ce qui dénote chez l'Esprit incarné un certain développement, et une certaine aptitude à se dégager de la matière. Chez ceux qui ne sont pas suffisamment avancés, la vie matérielle l'emporte encore sur la vie spirituelle. L'homme s'attachant à l'extérieur, ne voit la vie que dans le corps, tandis que la vie réelle est dans l'âme; le corps étant privé de vie, à ses yeux tout est perdu, et il se désespère. Si, au lieu de concentrer sa pensée sur le vêtement extérieur, il la portait sur la source même de la vie, sur l'âme qui est l'être réel survivant à tout, il regretterait moins le corps, source de tant de misères et de douleurs; mais pour cela il faut une force que l'Esprit n'acquiert qu'avec la maturité.

L'appréhension de la mort tient donc à l'insuffisance des notions sur la vie future; mais elle dénote le besoin de vivre, et la crainte que la destruction du corps ne soit la fin de tout; elle est ainsi provoquée par le secret désir de la survivance de l'âme, encore voilée par l'incertitude.

L'appréhension s'affaiblit à mesure que la certitude se forme; elle disparaît quand la certitude est complète.

Voilà le côté providentiel de la question. Il était sage de ne pas éblouir l'homme dont la raison n'était pas encore assez forte pour supporter la perspective trop positive et trop séduisante d'un avenir qui lui eût fait négliger le présent nécessaire à son avancement matériel et intellectuel.

Cet état de choses est entretenu et prolongé par des causes pure-

ment humaines qui disparaîtront avec le progrès. La première est l'aspect sous lequel est présentée la vie future, aspect qui pouvait suffire à des intelligences peu avancés, mais qui ne saurait satisfaire les exigences de la raison des hommes qui réfléchissent. Dès lors, se disent-ils, qu'on nous présente comme des vérités absolues des principes contredits par la logique et les données positives de la science, c'est que ce ne sont pas des vérités. De là, chez quelques-uns l'incrédulité, chez un grand nombre une croyance mêlée de doute. La vie future est pour eux une idée vague, une probabilité plutôt qu'une certitude absolue; ils y croient, ils voudraient que cela fût, et malgré eux ils se disent : Si pourtant cela n'était pas ! Le présent est positif, occupons-nous-en d'abord ; l'avenir viendra par surcroît.

Et puis, se disent-ils encore, qu'est-ce en définitive que l'âme ? Est-ce un point, un atome, une étincelle, une flamme ? Comment sent-elle ? comment voit-elle ? comment perçoit-elle ? L'âme n'est point pour eux une réalité effective : c'est une abstraction. Les êtres qui leur sont chers, réduits à l'état d'atomes dans leur pensée, sont pour ainsi dire perdus pour eux, et n'ont plus à leurs yeux les qualités qui les leur faisaient aimer ; ils ne comprennent ni l'amour d'une étincelle, ni celui qu'on peut avoir pour elle, et eux-mêmes sont médiocrement satisfaits d'être transformés en monades. De là le retour au positivisme de la vie terrestre qui a quelque chose de plus substantiel. Le nombre de ceux qui sont dominés par ces pensées est considérable.

Une autre raison qui rattache aux choses de la terre ceux mêmes qui croient le plus fermement à la vie future tient à l'impression qu'ils conservent de l'enseignement qui leur en est donné dès l'enfance.

Le tableau qu'en fait la religion n'est, il faut en convenir, ni très séduisant, ni très consolant. D'un côté l'on y voit les contorsions des damnés qui expient dans les tortures et les flammes sans fin leurs erreurs d'un moment; pour qui les siècles succèdent aux siècles sans espoir d'adoucissement ni de pitié; et ce qui est plus impitoyable encore, pour qui le repentir est sans efficacité. De l'autre, les âmes languissantes et souffreteuses du purgatoire, attendant leur délivrance du bon vouloir des vivants qui prieront ou feront prier pour elles, et non de leurs efforts pour progresser. Ces deux catégories composent l'immense majorité de la population de l'autre monde. Au-dessus plane celle très restreinte des élus, jouissant, pendant l'éternité, d'une béatitude contemplative. Cette éternelle inutilité, préférable

sans doute au néant, n'en est pas moins d'une fastidieuse monotonie. Aussi voit-on dans les peintures qui retracent les bienheureux, des figures angéliques, mais qui respirent plutôt l'ennui que le véritable bonheur.

Cet état ne satisfait ni les aspirations, ni l'idée instinctive du progrès qui semble seule compatible avec la félicité absolue. On a peine à concevoir que le sauvage ignorant, au sens moral obtus, par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que celui qui est parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique, après de longues années de travail. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes priviléges, par le seul fait d'une cérémonie à laquelle sa volonté n'a aucune part.

Ces pensées ne laissent pas d'agiter les plus fervents pour peu qu'ils réfléchissent. Le travail progressif que l'on accomplit sur la terre n'étant pour rien dans le bonheur futur, la facilité avec laquelle ils croient acquérir ce bonheur au moyen de quelques pratiques extérieures, la possibilité même de l'acheter à prix d'argent, sans réforme sérieuse du caractère et des habitudes, laissent aux jouissances du monde toute leur valeur. Plus d'un croyant se dit dans son for intérieur que, puisque son avenir est assuré par l'accomplissement de certaines formules, ou par des dons posthumes qui ne les privent de rien, il serait superflu de s'imposer des sacrifices ou une gêne quelconque au profit d'autrui, dès lors qu'on peut faire son salut en travaillant chacun pour soi.

Assurément telle n'est pas la pensée de tous, car il y a de grandes et belles exceptions; mais on ne peut se dissimuler que ce ne soit celle du plus grand nombre, surtout des masses peu éclairées, et que l'idée que l'on se fait des conditions pour être heureux dans l'autre monde n'entretienne l'attachement aux biens de celui-ci, et par suite l'égoïsme.

Ajoutons à cela que tout, dans les usages, concourt à faire regretter la vie terrestre, et redouter le passage de la terre au ciel. La mort n'est entourée que de cérémonies lugubres qui terrifient plus qu'elles ne provoquent l'espérance. Si l'on représente la mort, c'est toujours sous un aspect repoussant, et jamais comme un sommeil de transition; tous ses emblèmes rappellent la destruction du corps, le montrent hideux et décharné; aucun ne symbolise l'âme se dégageant radieuse de ses liens terrrestres. Le départ pour ce monde plus heureux n'est accompagné que des lamentations des survivants, comme s'il arri-

vait le plus grand malheur à ceux qui s'en vont; on leur dit un éternel adieu, comme si l'on ne devait jamais les revoir; ce que l'on regrette pour eux, ce sont les jouissances d'ici-bas, comme s'ils n'en devaient point trouver de plus grandes. Quel malheur, dit-on, de mourir quand on est jeune, riche, heureux et qu'on a devant soi un brillant avenir! L'idée d'une situation plus heureuse effleure à peine la pensée, parce qu'elle n'y a pas de racines. Tout concourt donc à inspirer l'effroi de la mort au lieu de faire naître l'espérance. L'homme sera longtemps sans doute à se défaire de ces préjugés, mais il y arrivera à mesure que sa foi s'affermira, qu'il se fera une idée plus saine de la vie spirituelle.

La doctrine spirite change entièrement la manière d'envisager l'avenir. La vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité; l'état des âmes après la mort n'est plus un système, mais un résultat d'observation. Le voile est levé; le monde invisible nous apparaît dans toute sa réalité pratique; ce ne sont pas les hommes qui l'ont découvert par l'effort d'une conception ingénieuse, ce sont les habitants mêmes de ce monde qui viennent nous décrire leur situation; nous les y voyons à tous les degrés de l'échelle spirituelle, dans toutes les phases du bonheur et du malheur; nous assistons à toutes les péripéties de la vie d'outre-tombe. Là est pour les Spirites la cause du calme avec lequel ils envisagent la mort, de la sérénité de leurs derniers instants sur la terre. Ce qui les soutient, ce n'est pas seulement l'espérance, c'est la certitude; ils savent que la vie future n'est que la continuation de la vie présente dans de meilleures conditions, et ils l'attendent avec la même confiance qu'ils attendent le lever du soleil après une nuit d'orage. Les motifs de cette confiance sont dans les faits dont ils sont témoins, et dans l'accord de ces faits avec la logique, la justice et la bonté de Dieu, et les aspirations intimes de l'homme.

La croyance vulgaire place en outre les âmes dans des régions à peine accessibles à la pensée, où elles deviennent en quelque sorte étrangères aux survivants; l'Église elle-même met entre elles et ces derniers une barrière infranchissable; elle déclare que toute relation est rompue, toute communication impossible. Si elles sont dans l'enfer, tout espoir de les revoir est à jamais perdu, à moins d'y aller soi-même; si elles sont parmi les élus, elles sont tout absorbées par leur béatitude contemplative. Tout cela met entre les morts et les vivants une telle distance, que l'on regarde la séparation comme éternelle; c'est pourquoi on préfère encore les avoir près de soi souffrants sur la

terre, que de les voir partir, même pour le ciel. Puis l'âme qui est au ciel est-elle réellement heureuse de voir, par exemple, *son fils, son père, sa mère ou ses amis* brûler éternellement?

Pour les Spirites, l'âme n'est plus une abstraction; elle a un corps éthéré qui en fait un être défini, que la pensée embrasse et conçoit; c'est déjà beaucoup pour fixer les idées sur son individualité, ses aptitudes et ses perceptions. Le souvenir de ceux qui nous sont chers se repose sur quelque chose de réel. On ne se les représente plus comme des flammes fugitives qui ne rappellent rien à la pensée, mais sous une forme concrète qui nous les montre mieux comme des êtres vivants. Puis, au lieu d'être perdus dans les profondeurs de l'espace, ils sont autour de nous; le monde visible et le monde invisible sont en perpétuels rapports, et s'assistent mutuellement. Le doute sur l'avenir n'étant plus permis, l'appréhension de la mort n'a plus de raison d'être; on la voit venir de sang-froid, comme une délivrance, comme la porte de la vie, et non comme celle du néant.

De la perpétuité du Spiritisme.

Dans un précédent article, nous avons parlé des progrès incessants du Spiritisme. Ces progrès seront-ils durables ou éphémères? Est-ce un météore qui brille d'un éclat passager comme tant d'autres choses? C'est ce que nous allons examiner en quelques mots.

Si le Spiritisme était une simple théorie, une école philosophique reposant sur une opinion personnelle, rien n'en garantirait la stabilité, car il pourrait plaire aujourd'hui et ne plus plaire demain; dans un temps donné, il pourrait n'être plus en harmonie avec les mœurs et le développement intellectuel, et alors il tomberait comme toutes les choses surannées qui restent en arrière du mouvement; enfin il pourrait être remplacé par quelque chose de mieux. Ainsi en est-il de toutes les conceptions humaines, de toutes les législations, de toutes les doctrines purement spéculatives.

Le Spiritisme se présente dans de tout autres conditions, ainsi que nous l'avons maintes fois fait observer. Il repose sur un fait, celui de la communication du monde visible et du monde invisible; or, un fait ne peut être annulé par le temps comme une opinion. Sans doute il n'est pas encore admis par tout le monde; mais qu'importent les

dénégations de quelques-uns, quand il est chaque jour constaté par des millions d'individus dont le nombre s'accroît sans cesse, et qui ne sont ni plus sots ni plus aveugles que d'autres? Il viendra donc un moment où il ne rencontrera pas plus de négateurs qu'il n'y en a maintenant pour le mouvement de la terre.

Que d'oppositions ce dernier fait n'a-t-il pas soulevées! Longtemps les incrédules ne manquèrent pas de bonnes raisons apparentes pour le contester. « Comment croire, disaient-ils, à l'existences d'antipodes marchant la tête en bas? Et si la terre tourne, comme on le prétend, comment croire que nous soyons nous-mêmes, toutes les vingt-quatre heures, dans cette position incommode sans nous en apercevoir? Dans cet état, nous ne pourrions pas plus rester attachés à la terre, que si nous voulions marcher contre un plafond, les pieds en l'air, à la manière des mouches. Et puis, que deviendraient les mers? Est-ce que l'eau ne se déverse pas quand on penche le vase? La chose est tout simplement *impossible*, donc elle est absurde, et Galilée est un fou. »

Cependant cette chose absurde étant un fait, elle a triomphé de toutes les raisons contraires et de tous les anathèmes. Que manquait-il pour en admettre la possibilité? la connaissance de la loi naturelle sur laquelle elle repose. Si Galilée se fût contenté de dire que la terre tourne, on ne le croirait pas encore à l'heure qu'il est; mais les dénégations sont tombées devant la connaissance du principe.

Il en sera de même du Spiritisme; puisqu'il repose sur un fait matériel existant en vertu d'une loi expliquée et démontrée qui lui ôte tout caractère surnaturel et merveilleux, il est impérissable. Ceux qui nient la possibilité des manifestations sont dans le même cas que ceux qui niaient le mouvement de la terre. La plupart nient la cause première, c'est-à-dire l'âme, sa survivance ou son individualité; il n'est donc pas surprenant qu'ils nient l'effet. Ils jugent sur le simple énoncé du fait, et le déclarent absurbe, comme jadis on déclarait absurde la croyance aux antipodes. Mais que peut leur opinion contre un phénomène constaté par l'observation et démontré par une loi de nature? Le mouvement de la terre étant un fait purement scientifique, sa constatation n'était pas à la portée du vulgaire; il a fallu l'accepter sur la foi des savants; mais le Spiritisme a de plus, pour lui, de pouvoir être constaté par tout le monde, ce qui explique sa propagation si rapide.

Toute découverte nouvelle de quelque importance a des conséquences plus ou moins graves; celle du mouvement de la terre et de la loi de gravitation qui régit ce mouvement en a eu d'incalculables;

la science a vu s'ouvrir devant elle un nouveau champ d'exploration, et l'on ne saurait énumérer toutes les découvertes, les inventions et les applications qui en ont été la suite. Le progrès de la science a amené celui de l'industrie, et le progrès de l'industrie a changé la manière de vivre, les habitudes, en un mot toutes les conditions d'être de l'humanité. La connaissance des rapports du monde visible et du monde invisible a des conséquences encore plus directes et plus immédiatement pratiques, parce qu'elle est à la portée de toutes les individualités et les intéresse toutes. Chaque homme devant nécessairement mourir, nul ne peut être indifférent à ce qu'il en adviendra de lui après sa mort. Par la certitude que le Spiritisme donne de l'avenir, il change la manière de voir et influe sur la moralité. Étouffant l'égoïsme, il modifiera profondément les relations sociales d'individu à individu et de peuple à peuple.

Bien des réformateurs, aux pensées généreuses, ont formulé des doctrines plus ou moins séduisantes; mais elles n'ont eu pour la plupart qu'un succès de secte, temporaire et circonscrit. Il en a été et il en sera toujours ainsi des théories purement systématiques, parce qu'il n'est pas donné à l'homme sur la terre de concevoir quelque chose de complet et de parfait. Le Spiritisme, au contraire, s'appuyant non sur une idée préconçue, mais sur des faits patents, est à l'abri de ces fluctuations et ne peut que grandir à mesure que ces faits seront vulgarisés, mieux connus et mieux compris; or, nulle puissance humaine ne saurait empêcher la vulgarisation de faits que chacun peut constater; les faits constatés, nul ne peut empêcher les conséquences qui en découlent. Ces conséquences sont ici une révolution complète dans les idées et dans la manière de voir les choses de ce monde et de l'autre; avant que ce siècle soit écoulé, elle sera accomplie.

Mais, dira-t-on, à côté des faits vous avez une théorie, une doctrine; qui vous dit que cette théorie ne subira pas des variations; que celle d'aujourd'hui sera la même dans quelques années?

Sans doute elle peut subir des modifications dans ses détails par suite de nouvelles observations; mais le principe étant désormais acquis, ne peut varier, et encore moins être annulé; c'est là l'essentiel. Depuis Copernic et Galilée, on a mieux calculé le mouvement de la terre et des astres, mais le fait du mouvement est resté le principe.

Nous avons dit que le Spiritisme est, avant tout, une science d'observation; c'est ce qui fait sa force contre les attaques dont il est l'objet, et donne à ses adeptes une foi inébranlable. Tous les raisonne-

ments qu'on leur oppose tombent devant les faits, et ces raisonnements ont d'autant moins de valeur à leur yeux qu'ils les savent intéressés. En vain on leur dit que cela n'est pas, ou que c'est autre chose, ils répondent : Nous ne pouvons nier l'évidence. Encore s'il n'y en avait qu'un seul, il pourrait se croire le jouet d'une illusion ; mais quand des millions d'individus voient la même chose, dans tous les pays, on en conclut logiquement que ce sont les négateurs qui s'abusent.

Si les faits spirites n'avaient pour résultat que de satisfaire la curiosité, ils ne causeraient certainement qu'une préoccupation momentanée, comme tout ce qui est inutile ; mais les conséquences qui en découlent touchent le cœur, rendent heureux, satisfont les aspirations, comblent le vide creusé par le doute, jettent la lumière sur la redoutable question de l'avenir ; bien plus, on y voit une cause puissante de moralisation pour la société ; elles ont donc un grand intérêt ; or on ne renonce pas facilement à ce qui est une source de bonheur. Ce n'est assurément ni avec la perspective du néant, ni avec celle des flammes éternelles, que l'on détachera les Spirites de leur croyance.

Le Spiritisme ne s'écartera pas de la vérité, et n'aura rien à redouter des opinions contradictoires, tant que sa théorie scientifique et sa doctrine morale seront une déduction des faits scrupuleusement et consciencieusement observés, sans préjugés ni systèmes préconçus. C'est devant une observation plus complète que toutes les théories prématurées et hasardées, écloses à l'origine des phénomènes spirites modernes, sont tombées, et sont venues se fondre dans l'imposante unité qui existe aujourd'hui, et contre laquelle ne se roidissent plus que de rares individualités qui diminuent tous les jours. Les lacunes que la théorie actuelle peut encore renfermer se combleront de la même manière. Le Spiritisme est loin d'avoir dit son dernier mot, quant à ses conséquences, mais il est inébranlable dans sa base, parce que cette base est assise sur des faits.

Que les Spirites soient donc sans crainte : l'avenir est à eux ; qu'ils laissent leurs adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque, car toute dénégation est impuissante contre l'évidence qui triomphe inévitablement par la force même des choses. C'est une question de temps, et dans ce siècle-ci le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

Les Esprits instructeurs de l'enfance.

Enfant affecté de mutisme.

Une dame nous transmet le fait suivant :

« Une de mes filles a un petit garçon de trois ans qui, depuis qu'il est né, lui a donné les plus vives inquiétudes ; sa santé rétablie, à la fin du mois d'août dernier, il marchait à peine, ne disait que *papa*, *maman*, le reste de son langage n'était qu'un mélange de sons inarticulés. Il y a un mois environ, à la suite d'essais infructueux pour faire prononcer à son fils les mots les plus usuels, essais souvent renouvelés sans aucun succès, ma fille s'était couchée, fort attristée de cette espèce de mutisme, se désolant surtout de ce qu'à son retour son mari, capitaine au long cours, dont l'absence aura duré plus d'un an, ne trouverait pas de changement dans la manière de parler de son fils, lorsqu'à cinq heures du matin, elle fût réveillée par la voix de l'enfant qui articulait distinctement les lettres A, B, C, D, qu'on n'avait jamais essayé de lui faire prononcer. Croyant rêver, elle s'asit dans son lit, et la tête penchée sur le berceau, la figure près de celle du petit qui dormait, elle l'entendit répéter à haute voix, à plusieurs reprises, en les ponctuant chacune par un petit mouvement de tête, les lettres A, B, C, puis, après un petit temps d'arrêt, et en appuyant sur la prononciation, D.

« Lorsque j'entrai dans sa chambre à six heures, l'enfant dormait toujours, mais la mère, encore tout heureuse et tout émue d'avoir entendu son fils dire ces lettres, ne s'était pas rendormie. Au réveil du petit, et depuis lors, nous avons vainement essayé de lui faire dire ces lettres (dont il n'avait jamais entendu parler quand il les a dites dans son sommeil, du moins dans cette vie), tous nos essais ont échoué. Même encore aujourd'hui, il dit A, B, mais il nous a été impossible d'obtenir, pour C, D, autre chose que deux sons, l'un de la gorge, l'autre du nez qui ne rappellent en aucune façon les deux lettres que nous voulions lui faire dire.

« N'est-ce pas la preuve que cet enfant a déjà vécu ? Je m'arrête là, ne me sentant pas assez instruite pour oser conclure. J'ai besoin d'apprendre encore, de lire beaucoup tout ce qui a trait au Spiritisme, non pour me convaincre : le Spiritisme répond à tout, ou du moins presque à tout ; mais, je vous le répète, monsieur, je ne sais pas assez. Cela

viendra ; le désir ne me manque pas. Dieu qui ne m'a pas abandonnée depuis dix-sept ans que je suis veuve ; Dieu qui m'a aidée à élever mes enfants et à les établir ; Dieu en qui j'ai foi, pourvoira à ce qui me manque, car j'espère en lui, et je le prie de tout cœur pour qu'il permette à ses bons Esprits de m'éclairer, de me guider vers le bien. Priez aussi pour moi, monsieur, qui suis en communion de pensée avec vous, et qui désire par-dessus tout marcher dans la bonne voie. »

Ce fait est sans contredit le résultat de connaissances acquises antérieurement. S'il est une aptitude innée, c'est celle qui se révèle spontanément pendant le sommeil du corps, quand aucune circonstance n'avait pu la développer à l'état de veille. Si les idées étaient un produit de la matière, pourquoi une idée nouvelle surgirait-elle quand la matière est engourdie, tandis qu'elle est, non-seulement nulle, mais impossible à exprimer quand les organes sont en pleine activité ? La cause première ne peut donc être dans la matière. C'est ainsi que le matérialisme se heurte à chaque pas contre des problèmes dont il est impuissant à donner la solution. Pour qu'une théorie soit vraie et complète, il faut qu'elle ne soit démentie par aucun fait ; le Spiritisme n'en formule aucune prématurément, à moins que ce ne soit à titre d'hypothèse, auquel cas il se garde de la donner comme vérité absolue, mais seulement comme sujet d'étude. C'est la raison pour laquelle il marche à coup sûr.

Dans le cas dont il s'agit, il est donc évident que l'Esprit n'ayant point appris pendant la veille ce qu'il dit pendant le sommeil, il faut qu'il l'ait appris quelque part ; puisque ce n'est pas dans cette vie, il faut que ce soit dans une autre, et, qui plus est, dans une existence terrestre où il parlait français, puisque ce sont des lettres françaises qu'il prononce. Comment expliqueront ce fait ceux qui nient la pluralité des existences ou la réincarnation sur la terre ?

Mais il reste à savoir comment il se fait que l'Esprit ne puisse dire, éveillé, ce qu'il articule dans le sommeil ? Voici l'explication qui en a été donnée par un Esprit à la Société de Paris.

(24 novembre 1864. — Médium, madame Cazemajour.)

« C'est une intelligence qui pourra rester encore voilée quelque temps par la souffrance matérielle de la réincarnation à laquelle cet Esprit a eu beaucoup de peine à se soumettre, et qui a momentanément annihilé ses facultés. Mais son guide l'aide avec une tendre solli-

citude à sortir de cet état par les conseils, les encouragements et *les leçons* qu'il lui donne pendant le sommeil du corps, leçons qui ne sont pas perdues et qui se *retrouveront vivaces* quand cette phase d'engourdissement sera passée, et qui sera déterminée par un choc violent, une émotion extrême. Une crise de ce genre est nécessaire pour cela ; il faut s'y attendre, mais ne pas craindre l'idiotisme : ce n'est pas le cas. »

Il y a là un enseignement important et jusqu'à un certain point nouveau : celui de la première éducation donnée à un Esprit incarné par un Esprit désincarné. Certains savants dédaigneraient sans doute ce fait comme trop puéril et sans importance ; ils n'y verraient qu'une bizarrerie de la nature, ou l'expliqueraient par une surexcitation cérébrale qui étend momentanément les facultés ; car c'est ainsi qu'ils expliquent toutes les facultés médianimiques. On concevrait sans doute, dans certains cas, l'exaltation chez une personne d'un âge mûr, qui se monte l'imagination par ce qu'elle voit, ou ce qu'elle entend, mais on ne comprendrait pas ce qui pourrait surexciter le cerveau d'un enfant de trois ans qui dort. Voilà donc un fait inexplicable par cette théorie, tandis qu'il trouve sa solution naturelle et logique par le Spiritisme. Le Spiritisme ne dédaigne aucun fait, quelque mince qu'il soit en apparence ; il les épie, les observe et les étudie tous ; c'est ainsi que progresse la science spirite à mesure que les faits se présentent pour affirmer ou compléter sa théorie ; s'ils la contredisent, il en cherche une autre explication.

Une lettre en date du 30 décembre 1864, écrite par un ami de la famille, contient ce qui suit :

« Une crise, ont dit les Esprits, déterminée par un choc violent, une émotion extrême, délivrera l'enfant de l'engourdissement de ses facultés. Les Esprits ont dit vrai ; la crise a eu lieu par un choc violent, et voici de quelle manière. L'enfant a été cause que sa grand'mère a fait une chute terrible dans laquelle elle a manqué de se fendre la tête en écrasant l'enfant. Depuis cette secousse, l'enfant surprend ses parents à chaque instant en prononçant des phrases entières, comme celle-ci, par exemple : « Prends garde, maman, de tomber. »

L'articulation des lettres pendant le sommeil de l'enfant était bien évidemment un effet médianimique, puisqu'elle était le résultat de l'exercice que lui faisait faire l'Esprit. Dans une séance ultérieure de la société, où l'on ne s'occupait nullement du fait en question, la dissertation suivante fut donnée spontanément, et vient confirmer et développer le principe de ce genre de médiumnité.

Médianimité de l'enfance.

(Société de Paris, 6 janvier 1865. — Médium, M. Delanne.)

Lorsque, après avoir été préparé par l'ange gardien, l'Esprit qui vient s'incarner, c'est-à-dire subir de nouvelles épreuves en vue de son amélioration, alors commencent à s'établir les liens mystérieux qui l'unissent au corps pour manifester son action terrestre. Là est toute une étude, sur laquelle je ne m'étendrai pas ; je ne vous parlerai que du rôle et de la disposition de l'Esprit pendant la période de l'enfance au berceau.

L'action de l'Esprit sur la matière, dans ce temps de végétation corporelle, est peu sensible. Aussi les guides spirituels s'empressent-ils de profiter de ces instants où la partie charnelle n'oblige pas la participation intelligente de l'Esprit, afin de préparer ce dernier, de l'encourager dans les bonnes résolutions dont son âme est imprégnée.

C'est dans ces moments de dégagement que l'Esprit, tout en sortant du trouble où il a dû passer pour son incarnation présente, comprend et se rappelle les engagements qu'il a contractés pour son avancement moral. C'est alors que les Esprits protecteurs vous assistent, et vous aident à vous reconnaître. Aussi, étudiez la figure du petit enfant qui dort ; vous le voyez souvent « sourire aux anges », comme on dit vulgairement, expression plus juste qu'on ne pense. Il sourit en effet aux Esprits qui l'entourent et doivent le guider.

Voyez-le éveillé, ce cher petit ; tantôt il regarde fixement : il semble reconnaître des êtres amis ; tantôt il bégaye des mots, et ses gestes joyeux semblent s'adresser à des figures aimées ; et comme Dieu n'abandonne jamais ses créatures, ces mêmes Esprits lui donnent plus tard de bonnes et salutaires instructions, soit pendant le sommeil, soit par inspiration à l'état de veille. De là vous pouvez voir que tous les hommes possèdent, au moins à l'état de germe, le don de médiumnité.

L'enfance proprement dite est une longue suite d'effets médianimiques, et si des enfants un peu plus avancés en âge, lorsque l'Esprit a acquis plus de force, ne craignaient pas parfois les images des premières heures, vous pourriez beaucoup mieux constater ces effets.

Continuez à étudier, et chaque jour, comme de grands enfants, votre instruction grandira, si vous ne vous obstinez pas à fermer les yeux sur ce qui vous entoure.

Un Esprit protecteur.

Questions et problèmes.

Des chefs-d'œuvre par voie médianimique.

Pourquoi les Esprits des grands génies qui ont brillé sur la terre ne produisent-ils pas des chefs-d'œuvre par voie médianimique, comme ils en ont fait de leur vivant, puisque leur intelligence n'a rien perdu?

Cette question est à la fois une de celles dont la solution intéresse la science spirite, comme sujet d'étude, et une objection opposée par certains négateurs à la réalité des manifestations. « Ces œuvres hors ligne, disent ces derniers, seraient une preuve d'identité propre à convaincre les plus récalcitrants, tandis que les produits médianimiques signés des noms les plus illustres ne s'élèvent guère au-dessus de la vulgarité. On ne cite jusqu'à présent aucune œuvre capitale qui puisse même approcher de celles des grands littérateurs et des grands artistes. « Quand je verrai, ajoutent quelques-uns, l'Esprit d'Homère donner une nouvelle *Iliade*, celui de Virgile une nouvelle *Enéide*, celui de Corneille un nouveau *Cid*, celui de Beethoven une nouvelle symphonie en *la;* ou bien un savant, comme La Place, résoudre un de ces problèmes inutilement cherchés, comme la quadrature du cercle, par exemple, alors je pourrai croire à la réalité des Esprits. Mais comment voulez-vous que j'y croie quand je vois donner sérieusement sous le nom de Racine des poésies que corrigerait un élève de quatrième; attribuer à Béranger des vers qui ne sont que des bouts mal rimés, sans esprit et sans sel, ou faire tenir à Voltaire et à Chateaubriand un langage de cuisinière? »

Il y a dans cette objection un côté sérieux, c'est ce que contient la dernière partie, mais qui n'en dénote pas moins l'ignorance des premiers principes du Spiritisme. Si ceux qui la font ne jugeaient pas avant d'avoir étudié, ils s'épargneraient une peine inutile.

L'identité des Esprits est, comme on le sait, une des grandes difficultés du Spiritisme pratique. Elle ne peut être constatée d'une manière positive que pour les Esprits contemporains, dont on connaît le caractère et les habitudes. Ils se révèlent alors par une foule de particularités dans les faits et dans le langage, qui ne peuvent laisser aucun doute. Ce sont ceux dont l'identité nous intéresse le plus par les liens qui nous unissent à eux. Un signe, un mot suffit souvent pour at-

tester leur présence, et ces particularités sont d'autant plus significatives, qu'il y a plus de similitude dans la série des entretiens familiers que l'on a avec ces Esprits. Il faut considérer, en outre, que plus les Esprits sont rapprochés de nous par l'époque de leur mort terrestre, moins ils sont dépouillés du caractère, des habitudes et des idées personnelles qui nous les font reconnaître.

Il en est autrement des Esprits que l'on ne connaît en quelque sorte que par l'histoire; pour ceux-là, il n'existe aucune preuve matérielle d'identité ; il peut y avoir présomption, mais non certitude absolue de la personnalité. Plus les Esprits sont éloignés de nous par l'époque où ils ont vécu, moins cette certitude est grande, attendu que leurs idées et leur caractère peuvent s'être modifiés avec le temps. En second lieu, ceux qui sont arrivés à une certaine élévation forment des familles similaires par la pensée et le degré d'avancement, dont tous les membres sont loin de nous être connus. Si l'un d'eux se manifeste, il le fera sous un nom connu de nous, comme indice de sa catégorie. Si l'on évoque Platon, par exemple, il se peut qu'il réponde à l'appel; mais s'il ne le peut pas, un Esprit de la même classe répondra pour lui : ce sera sa pensée, mais non son individualité. Voilà ce dont il importe de se bien pénétrer.

Au reste, les Esprits supérieurs viennent pour nous instruire ; leur identité absolue est une question secondaire. Ce qu'ils disent est-il bon ou mauvais, rationnel ou illogique, digne ou indigne de la signature, là est toute la question. Dans le premier cas, on l'accepte ; dans le second, on le rejette comme apocryphe.

Ici se présente le grand écueil de l'immixtion des Esprits légers ou ignorants, qui se parent de grands noms pour faire accepter leurs sottises ou leurs utopies. La distinction, dans ce cas, exige du tact, de l'observation et presque toujours des connaissances spéciales. Pour juger une chose, il faut être compétent. Comment celui qui n'est pas versé dans la littérature et la poésie peut-il apprécier les qualités et les défauts des communications de ce genre? L'ignorance, dans ce cas, fait parfois prendre pour des beautés sublimes l'emphase, les fioritures du langage, les mots sonores qui cachent le vide des idées; elle ne peut s'identifier avec le génie particulier de l'écrivain, pour juger ce qui peut ou non être de lui. Aussi voit-on souvent des médiums, flattés de recevoir des vers signés de Racine, Voltaire ou Béranger, ne faire aucune difficulté de les croire authentiques, quelque détestables qu'ils soient, bien heureux encore s'ils ne se fâchent pas contre ceux qui se permettent d'en douter.

Nous tenons donc pour parfaitement juste la critique quand elle s'attaque à de pareilles choses, car elle abonde dans notre sens. Le tort n'en est pas au Spiritisme, mais à ceux qui acceptent trop facilement ce qui vient des Esprits. Si ceux qui s'en font une arme contre la doctrine l'avaient étudiée, ils sauraient ce qu'elle admet, et ne lui imputeraient pas ce qu'elle repousse, ni les exagérations d'une crédulité aveugle et irréfléchie. Le tort est encore plus grand quand on publie, sous des noms connus, des choses indignes de l'origine qu'on leur attribue ; c'est prêter le flanc à la critique fondée et nuire au Spiritisme. Il est nécessaire que l'on sache bien que le Spiritisme rationnel ne prend nullement ces productions sous son patronage, et n'assume point la responsabilité des publications faites avec plus d'enthousiasme que de prudence.

L'incertitude touchant l'identité des Esprits dans certains cas, et la fréquence de l'immixtion des Esprits légers prouvent-elles contre la réalité des manifestations? En aucune façon ; car le fait des manifestations est aussi bien prouvé par les Esprits inférieurs que par les Esprits supérieurs. L'abondance des premiers prouve l'infériorité morale de notre globe, et la nécessité de travailler à notre amélioration pour en sortir le plus tôt possible.

Reste maintenant la question principale : Pourquoi les Esprits des hommes de génie ne produisent-ils pas des chefs-d'œuvre par voie médianimique?

Avant tout, il faut voir l'utilité des choses. A quoi cela servirait-il? A convaincre les incrédules, dit-on ; mais quand on les voit résister à l'évidence la plus palpable, un chef-d'œuvre ne leur prouverait pas mieux l'existence des Esprits, car ils l'attribueraient, comme toutes les productions médianimiques, à la surexcitation cérébrale. Un Esprit familier, un père, une mère, un enfant, un ami, qui viennent révéler des cisconstances inconnues du médium, dire de ces paroles qui vont au cœur, prouvent bien plus qu'un chef-d'œuvre qui pourrait sortir de son propre cerveau. Un père, dont l'enfant qu'il pleure vient attester sa présence et son affection, n'est-il pas mieux convaincu que si Homère venait faire une nouvelle *Iliade*, ou Racine une nouvelle *Phèdre?* Pourquoi donc leur demander des tours de force qui étonneraient plus qu'ils ne convaincraient, quand ils se révèlent par des milliers de faits intimes à la portée de tout le monde? Les Esprits cherchent à convaincre les masses, et non tel ou tel individu, parce que l'opinion des masses fait la loi, tandis que les individus sont des unités perdues dans la foule; voilà pourquoi ils font si peu de frais pour

les obstinés qui veulent les pousser à bout. Ils savent bien que tôt ou tard il leur faudra plier devant la force de l'opinion. Les Esprits ne se soumettent au caprice de personne ; ils emploient pour convaincre les moyens qu'ils veulent, selon les individus et les circonstances ; tant pis pour ceux qui ne s'en contentent pas ; leur tour viendra plus tard. Voilà pourquoi nous disons aussi aux adeptes : Attachez-vous aux hommes de bonne volonté, car vous n'en manquerez pas ; mais ne perdez pas votre temps avec les aveugles qui ne veulent pas voir, et les sourds qui ne veulent pas entendre. Est-ce manquer de charité que d'agir ainsi ? Non, puisque ce n'est pour ceux-ci qu'un retard. Pendant que vous perdriez votre temps avec eux, vous négligeriez de donner des consolations à une foule de gens qui en ont besoin, et qui accepteraient avec joie le pain de vie que vous leur offririez. Songez en outre que les réfractaires qui résistent à votre parole et aux preuves que vous leur donnez, cèderont un jour sous l'ascendant de l'opinion qui se formera autour d'eux ; leur amour-propre en souffrira moins.

La question des chefs-d'œuvre se rattache encore au principe même qui régit les rapports des incarnés avec les désincarnés. Sa solution dépend de la connaissance de ce principe. Voici les réponses faites à ce sujet dans la Société spirite de Paris.

(6 janvier 1865. — Médium, M d'Ambel.)

Il y a des médiums qui, par leurs acquêts antérieurs, par leurs études particulières dans l'existence qu'ils parcourent aujourd'hui, se sont mis en demeure d'être plus aptes, sinon plus utiles que d'autres. Ici la question morale n'a rien à faire : c'est simplement une question de capacité intellectuelle. Mais il ne faut pas méconnaître que la majeure partie de ces médiums ne se prodiguent pas et que s'ils reçoivent de la part des Esprits des communications d'un ordre élevé, celles-ci profitent à eux seuls. Plus d'un chef-d'œuvre de la littérature et des arts est le produit d'une médianimité inconsciente ; sans cela, d'où viendrait l'inspiration ? Affirmez hardiment que les communications reçues par Delphine de Girardin, Auguste Vaquerie et autres étaient à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre des Esprits qui se communiquaient à eux. Dans ces occasions, malheureusement fort rares en Spiritisme, les âmes de ceux qui voulaient se communiquer avaient sous la main de bons, d'excellents instruments ou plutôt des médiums dont les capacités cérébrales fournissaient tous les éléments de paroles

et de pensées nécessaires à la manifestation des Esprits inspirateurs. Or, dans la plupart des circonstances où les Esprits se communiquent, les grands Esprits bien entendu, ils sont loin d'avoir sous la main des éléments suffisants pour l'émission de leurs pensées dans la forme, avec la formule qu'ils lui auraient donnée de leur vivant. Est-ce là un motif pour ne pas recevoir leurs instructions? Non certes! Car si quelquefois la forme laisse à désirer, le fond est toujours digne du signataire des communications. Au surplus, ce sont des querelles de mots. La communication existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas? Tout est là. Si elle existe, qu'importe l'Esprit et le nom qu'il se donne! Si l'on n'y croit pas, il importe encore moins de s'en préocuper. Les Esprits tâchent de convaincre; quand ils ne réussissent pas, c'est un inconvénient sans importance; c'est simplement parce que l'incarné n'est pas encore propre à être convaincu. Toutefois, je suis bien aise d'affirmer ici que sur cent individus de bonne foi qui expérimentent par eux ou par des médiums qui leur sont étrangers, il y en a plus des deux tiers qui deviennent partisans sincères de la doctrine spirite, car dans ces périodes exceptionnelles, l'action des Esprits ne se circonscrit pas dans l'acte du médium seulement, mais se manifeste par mille côtés matériels ou spirituels sur l'évocateur lui-même.

En somme, rien n'est absolu, et il arrivera toujours une heure plus féconde, plus productive que l'heure précédente. Voilà en deux mots ma réponse à la question posée par votre président.

Éraste.

(20 janvier 1865.—Médium, mademoiselle M. C.)

Vous demandez pourquoi les Esprits qui, sur la terre, ont brillé par leur génie, ne donnent pas à des médiums des communications qui soient à la hauteur de leurs productions terrestres, quand ils devraient plutôt les donner supérieures, le temps écoulé depuis leur mort ayant dû ajouter à leurs facultés. La raison est celle-ci.

Pour pouvoir se faire entendre, il faut que les Esprits agissent sur des instruments qui soient au niveau de leur résonnance fluidique. Que peut faire un bon musicien avec un instrument détestable? Rien. Hélas! beaucoup, sinon la plupart des médiums sont pour nous des instruments bien imparfaits. Comprenez qu'en tout il faut similitude aussi bien dans les fluides spirituels que dans les fluides matériels. Pour que les Esprits avancés puissent se manifester à vous, il leur faut des médiums capables de vibrer à leur unisson; de même, pour les manifestations physiques, il faut des incarnés possédant des fluides maté-

riels de même nature que ceux des Esprits errants, ayant encore action sur la matière.

Galilée ne pourra donc se manifester réellement qu'à un astronome capable de le comprendre et de transmettre sans erreur ses données astronomiques ; Alfred de Musset et autres poètes auront besoin d'un médium aimant et comprenant la poésie ; Beethoven, Mozart, rechercheront des musiciens dignes de pouvoir transcrire leurs pensées musicales ; les Esprits instructeurs qui vous dévoilent les secrets de la nature, secrets peu connus, ou encore ignorés, ont besoin de médiums comprenant déjà certains effets magnétiques et ayant bien étudié la médianimique.

Comprenez cela, mes amis ; réfléchissez que vous ne commandez pas un habit à votre chapelier, ni vos coiffures à votre tailleur. Vous devez comprendre que nous avons besoin de bons interprètes, et que certains de nous, faute de pouvoir rencontrer ces interprètes, se refusent à la communication. Mais alors la place est prise. N'oubliez pas que les Esprits légers sont en grand nombre, et qu'ils profitent de vos facultés avec d'autant plus de facilité que beaucoup d'entre vous, flattés des signatures remarquables, s'inquiètent peu de se renseigner à source vraie, et de confronter ce qu'ils obtiennent avec ce qu'ils auraient dû obtenir. Règle générale : lorsque vous voulez un calculateur, ne vous adressez pas à un danseur.

Un Esprit protecteur.

Remarque. Cette communication repose sur un principe vrai, qui résout parfaitement la question au point de vue scientifique, mais cependant qui ne saurait être pris dans un sens trop absolu. Au premier abord ce principe semble contredit par les faits si nombreux de médiums qui traitent des sujets en dehors de leurs connaissances, et paraîtrait impliquer, pour les Esprits supérieurs, la possibilité de ne se communiquer qu'à des médiums à leur hauteur. Or, ceci ne doit s'entendre que lorsqu'il s'agit de travaux spéciaux et d'une importance hors ligne. On conçoit que si Galilée veut traiter une question scientifique, si un grand poète veut dicter une œuvre poétique, ils aient besoin d'un instrument qui réponde à leur pensée, mais cela ne veut pas dire que, pour d'autres choses, une simple question de morale, par exemple, un bon conseil à donner, ils ne pourront le faire par un médium qui ne sera ni savant ni poète. Lorsqu'un médium traite avec facilité et supériorité des sujets qui lui sont étrangers, c'est un indice que son Esprit possède un développement inné et des facultés latentes en dehors de l'éducation qu'il a reçue.

Le Ramanenjana.

Les *Annales de la propagation de la foi*, septembre 1864, n° 216, contiennent le récit détaillé des événements survenus à Tananarive (Madagascar) dans le courant de l'année 1863, entre autres celui de la mort du roi Radama II. Nous y trouvons le récit suivant :

Le plus grave des événements survenus à Tananarive en 1863 est sans contredit la mort de Radama II ; mais, avant de raconter la fin tragique de ce malheureux prince, il est nécessaire de rappeler un autre fait qui n'a guère eu moins de retentissement que le premier, qui a eu pour témoins plus de deux cent mille hommes, et qui peut être regardé comme le prélude ou l'avant-coureur de l'attentat commis sur la personne royale de l'infortuné Radama. Je veux parler du *Ramanenjana.*

Qu'est-ce que le Ramanenjana?

Ce mot, qui signifie *tension*, exprime une maladie étrange qui s'est déclarée d'abord dans le sud d'Émirne. On en a eu connaissance à Tananarive près d'un mois à l'avance. Ce n'était, dans le principe, qu'une rumeur vague qui circulait parmi le peuple. On assurait que des troupes nombreuses d'hommes et de femmes, atteints d'une affection mystérieuse, montaient du sud vers la capitale pour parler au roi de la part de sa mère (la défunte reine). Ces bandes, disait-on, s'acheminaient à petites journées, campant chaque soir dans les villages, et se grossissant, le long de la route, de toutes les recrues qu'elles faisaient sur leur passage.

Mais personne ne se serait imaginé que le Ramanenjana fût si près de la ville royale, lorsque tout à coup il y a fait sa première apparition quelques jours avant le dimanche des Rameaux.

Voici ce qu'on nous écrit à ce sujet :

« Au moment où nous le croyions encore bien éloigné, le Ramanenjana ou Raména-bé, comme d'autres l'appellent aussi, est venu éclater comme une bombe. Il n'est bruit en ville que de convulsions et de convulsionnaires : il y en a de tous les côtés ; on évalue leur nombre à plus de deux mille. Ils campent en ce moment à Machamasina, champ de Mars situé au pied de la capitale. Le tapage qu'ils font est tel, qu'il nous empêche de dormir. Jugez s'il doit être fort, pour qu'à la distance d'une lieue il puisse arriver jusqu'ici et troubler le sommeil !

« Le mardi saint, il y avait grande revue à Soanérana. Lorsque les tambours ont battu le rappel, voilà que plus de mille soldats quittent

brusquement les rangs et se mettent à danser le Ramanenjana. Les chefs ont eu beau crier, tempêter, menacer, il a fallu renoncer à passer la revue. »

Caractère du Ramanenjana.

Cette maladie agit spécialement sur les nerfs, et elle y exerce une telle pression qu'elle provoque bientôt des convulsions et des hallucinations dont on a peine à se rendre compte au seul point de vue de la science.

Ceux qui en sont atteints ressentent d'abord de violentes douleurs à la tête, à la nuque, puis à l'estomac. Au bout de quelque temps, les accidents convulsifs commencent; c'est alors que les vivants entrent en communication avec les morts : ils voient la reine Ranavalona, Radama Ier, Andrian Ampoïnémérina, et d'autres, qui leur parlent et leur donnent des commissions. La plupart de ces messages sont à l'adresse de Radama II.

Les Ramanenjana semblent spécialement députés par la vieille Ranavalona pour signifier à Radama qu'il ait à revenir à l'ancien régime, à faire cesser la prière, à renvoyer les Blancs, à interdire les pourceaux dans la ville sainte, etc. ,etc. ; qu'autrement de grands malheurs le menacent, et qu'elle le reniera pour son fils.

Un autre effet de ces hallucinations, c'est que la plupart de ceux qui en sont le jouet s'imaginent être chargés de pesants fardeaux qu'ils portent à la suite des morts : qui se figure avoir sur la tête une caisse de savon; qui un coffre, qui un matelas, qui des fusils, qui des clefs, qui des couverts d'argent, etc., etc.

Il faut que ces revenants aillent un train d'enfer, puisque les malheureux qui sont à leurs ordres ont toute la peine du monde à les suivre, et pourtant ils vont toujours au pas de course. Ils n'ont pas plus tôt reçu leur mission d'outre-tombe, qu'ils se mettent à trépigner, à crier, à demander grâce, agitant la tête et les bras, secouant les extrémités du lamba ou morceau de toile qui leur couvre le corps. Puis les voilà qui s'élancent, toujours criant, dansant, sautant et s'agitant convulsivement. Leur cri le plus ordinaire est : *Ekala!* et cet autre : *Izahay maikia!* « nous sommes pressés ! » Le plus souvent une foule nombreuse les accompagne en chantant, claquant des mains et battant du tambour : c'est, dit-on, pour les surexciter encore davantage et hâter la fin de la crise, comme on voit le cavalier habile lâcher les rênes à son coursier fougueux, et, bien loin de chercher à le retenir, le presser au contraire et de la voix et de l'éperon, jusqu'à ce que ce-

lui-ci, tremblant sous la main qui le mène, haletant, couvert d'écume, finisse par s'arrêter de lui-même, épuisé de fatigue et de forces.

Encore que cette maladie frappe spécialement les esclaves, il est vrai de dire qu'elle n'excepte personne. C'est ainsi qu'un fils de Radama et de Marie, sa concubine, s'est vu tout à coup en proie aux hallucinations du Ramanenjana ; et le voilà à crier, à s'agiter, à danser et à courir comme les autres. Dans le premier moment d'effroi, le roi lui-même se mit à sa poursuite ; mais, dans cette course précipitée, il se blessa légèrement à la jambe, ce qui fit donner l'ordre de toujours tenir un cheval sellé et paré, en cas de nouvel accident.

Les courses de ces énergumènes n'ont rien de bien déterminé : une fois poussés par je ne sais quelle force irrésistible, ils se répandent dans la campagne, qui d'un côté, qui d'un autre. Avant la semaine sainte, ils se rendaient sur les tombeaux, où ils dansaient et offraient une pièce de monnaie.

Mais le jour même des Rameaux (singulière coïncidence), une nouvelle mode a pris faveur parmi eux, c'est d'aller dans le bas de la ville couper une canne à sucre ; ils l'emportent triomphalement sur leurs épaules, et viennent la placer sur la pierre sacrée de Mahamasin en l'honneur de Ranavalona. Là on danse, on s'agite avec toutes les contorsions et convulsions d'habitude ; puis on dépose la canne avec la pièce de monnaie, et l'on revient, courant, dansant, sautant, comme on était allé.

Il y en a qui portent une bouteille d'eau sur la tête, pour en boire et s'en arroser ; et, chose assez surprenante ! malgré tant d'agitations et d'évolutions convulsives, la bouteille se maintient en équilibre ; on la dirait clouée et scellée au cerveau.

Il vient de leur prendre une nouvelle fantaisie, nous écrit-on encore : c'est d'exiger que l'on mette chapeau bas partout où ils passent.

Malheur à ceux qui refusent d'obtempérer à cette injonction, si absurde qu'elle soit ! Il en est déjà résulté plus d'une lutte, que le pauvre Radama a cru pouvoir prévenir en imposant une amende de 150 fr. aux récalcitrants. Pour ne pas enfreindre cette ordonnance royale d'un nouveau genre, la plupart des Blancs ont pris le parti de ne plus sortir que tête nue. Un de nos Pères s'est vu exposé à un cas beaucoup plus grave : il ne s'agissait de rien moins que de lui faire quitter sa soutane, le *Ramanenjana* prétendant que la couleur noire l'offusquait. Heureusement le Père a pu gagner le large et rentrer à la maison, sans être obligé de se mettre en chemise.

Les accès des convulsionnaires ne sont pas continus. Plusieurs,

après avoir fait leurs simagrées devant la pierre sacrée (c'est sur cette pierre que l'on fait monter l'héritier du trône pour le présenter au peuple), vont se jeter à l'eau, puis remontent tranquillement pour aller se reposer jusqu'à une nouvelle crise.

D'autres tombent quelquefois d'épuisement dans le chemin ou sur la voie publique, s'y endorment et se relèvent guéris. Il y en a qui sont malades deux et trois jours avant d'être complétement délivrés. Chez plusieurs, le mal est plus tenace et dure souvent près d'une quinzaine de jours.

Durant l'accès, l'individu atteint du Ramanenjana ne reconnaît personne. Il ne répond guère aux questions qu'on lui adresse. Après l'accès, s'il se rappelle quelque chose, c'est vaguement et comme en songe.

Une particularité assez remarquable, c'est que, au milieu de leurs évolutions les plus haletantes, leurs mains et leurs pieds demeurent froids comme la glace, tandis que le reste du corps est en nage et la tête en ébullition.

Maintenant, quelle peut être la cause de cette singulière maladie? Ici chacun abonde dans son sens; plusieurs l'attribuent purement et simplement au démon, qui s'est révélé comme il s'est révélé auparavant dans les tables tournantes, pensantes, etc. Voilà pourquoi, peu soucieux de saluer cette diabolique majesté, beaucoup se sont résignés à marcher sans chapeau.

Étude sur le phénomène du Ramanenjana.

Il aurait été bien étonnant que le nom du Spiritisme n'eût pas été mêlé à cette affaire; bien heureux encore que ses adeptes ne soient pas accusés d'en être la cause. Que n'aurait-on pas dit si ces pauvres Malgaches avaient lu le *Livre des Esprits!* On n'aurait pas manqué d'affirmer qu'il leur avait tourné la tête. Qui donc, sans le Spiritisme, leur a appris à croire aux Esprits, à la communication des vivants avec les âmes des morts? C'est que ce qui est dans la nature se produit aussi bien chez le sauvage que chez l'homme civilisé; chez l'ignorant que chez le savant, au village comme à la ville. Comme il y a des Esprits partout, les manifestations ont lieu partout, avec cette différence que chez les hommes rapprochés de la nature, l'orgueil du savoir n'a pas encore émoussé les idées intuitives qui y sont vivaces et dans toute leur naïveté; voilà pourquoi on ne trouve pas chez eux l'incrédulité érigée en système. Ils peuvent mal juger les choses par suite de l'étroitesse de leur intelligence; mais la croyance au monde

invisible est innée en eux, et entretenue par les faits dont ils sont témoins.

Tout prouve donc que là, comme à Morzines, ces phénomènes sont le résultat d'une obsession, ou possession collective, véritable épidémie de mauvais Esprits, ainsi qu'il s'en est produit au temps du Christ et à bien d'autres époques. Chaque population doit fournir au monde invisible ambiant des Esprits similaires qui, de l'espace, réagissent sur ces mêmes populations dont, par suite de leur infériorité, ils ont conservé les habitudes, les penchants et les préjugés. Les peuples sauvages et barbares sont donc entourés d'une masse d'Esprits encore sauvages et barbares jusqu'à ce que le progrès les ait amenés à s'incarner dans un milieu plus avancé. C'est ce qui résulte de la communication ci-après.

La relation ci-dessus ayant été lue dans une réunion intime, un des guides spirituels de la famille dicta spontanément ce qui suit :

(Paris, 12 janvier 1865. — Médium, Mme Delanne.)

Ce soir je vous ai entendu lire les faits d'obsession qui se sont passés à Madagascar ; si vous le permettez, je vous émettrai mon avis sur ce sujet.

Remarque. — L'Esprit n'avait point été évoqué ; il était donc là, au milieu de la société, écoutant, sans être vu, ce qui s'y disait. C'est ainsi qu'à notre insu, nous avons sans cesse des témoins invisibles de nos actions.

Ces hallucinations, comme les appelle le correspondant du journal, ne sont autre chose qu'une obsession, obsession cependant d'un caractère différent de celles que vous connaissez. Ici, c'est une obsession collective produite par une pléiade d'Esprits arriérés, qui, ayant conservé leurs anciennes opinions politiques, viennent par des manifestations essayer de troubler leurs compatriotes, afin que ces derniers, saisis d'effroi, n'osent appuyer les idées de civilisation qui commencent à s'implanter dans ces pays où le progrès commence à se faire jour.

Les Esprits obsesseurs qui poussent ces pauvres gens à tant de ridicules manifestations, sont ceux des anciens Malgaches, qui sont furieux, je le répète, de voir les habitants de ces contrées admettre les idées de civilisation que quelques Esprits avancés, incarnés, ont mission d'implanter parmi eux. Aussi vous les entendez souvent répéter : « Plus de prières, à bas les blancs, etc. » C'est vous faire comprendre qu'ils sont antipathiques à tout ce qui peut venir des Européens, c'est-à-dire du centre intellectuel.

N'est-ce pas une grande confirmation de vos principes, que ces manifestations à la vue de tout un peuple? Elles sont moins produites

pour ces peuplades à moitié sauvages que pour la sanction de vos travaux.

Les possessions de Morzines ont un caractère plus particulier, ou pour mieux dire plus restreint. On peut étudier sur place les phases de chaque Esprit ; en observant les détails, chaque individualité offre une étude spéciale, tandis que les manifestations de Madagascar ont la spontanéité et le caractère national. C'est toute une population d'anciens Esprits arriérés qui voient avec dépit leur patrie subir l'impulsion du progrès. N'ayant pas progressé eux-mêmes, ils cherchent à entraver la marche de la Providence.

Les Esprits de Morzines sont comparativement plus avancés ; quoique brutes, ils jugent plus sainement que les Malgaches ; ils discernent le bien et le mal, puisqu'ils savent reconnaître que la forme de la prière n'est rien, mais que la pensée est tout ; vous verrez, du reste, plus tard, par les études que vous ferez, qu'ils ne sont pas aussi arriérés qu'ils le paraissent au premier abord. Ici, c'est pour montrer que la science est impuissante à guérir ces cas par ses moyens matériels ; là-bas, c'est pour attirer l'attention et confirmer le principe.

UN ESPRIT PROTECTEUR.

Poésie spirite.

Inspiration d'un ci-devant incrédule à propos du LIVRE DES ESPRITS,

Par le docteur Niéger.

27 décembre 1864.

Tel cet infortuné, victime d'un naufrage,
Au milieu des débris se sauvant à la nage,
Brisé par la fatigue et perdant tout espoir,
Adressant au pays qu'il ne doit plus revoir
Un dernier souvenir, et priant pour son âme ;
Quand soudain sur la vague apparaît une flamme
D'une terre inconnue indiquant les abords,
Le pauvre naufragé redouble ses efforts,
Et bientôt, abordant la rive tutélaire,
Au Seigneur tout d'abord adresse une prière,
Et, sentant désormais en lui naître la foi,
Promet à son Sauveur d'obéir à sa loi !

Tel je sentis un jour, en lisant votre ouvrage,
Dans mon cœur désolé renaître le courage.
Longtemps préoccupé de chercher les secrets
De l'organisme humain, je voyais des effets,
Mais ne pouvais saisir une cause inconnue
Qui semblait pour jamais échapper à ma vue.
Votre livre, en m'ouvrant des horizons nouveaux,
Vint sur-le-champ donner un but à mes travaux.

J'y vis que jusqu'alors j'avais fait fausse route,
Et la foi dans mon cœur dut remplacer le doute.
L'homme, en effet, sortant des mains du Créateur,
Ne peut être ici-bas jeté pour son malheur,
Car une sainte loi, par Dieu même donnée,
De l'univers entier règle la destinée !
Son nom, c'est le progrès, et c'est pour l'accomplir
Que les hommes entre eux doivent se réunir.

Quel merveilleux tableau, que de brillantes pages,
Dans ce livre qui suit l'homme à travers les âges,
Qui montre tout d'abord les premiers des humains,
Demandant le bien-être au travail de leurs mains !
L'instinct seul, dira-t-on, le guidait dans la vie !
Oui ! mais l'instinct plus tard deviendra le génie.
L'homme en lui sentira naître le feu sacré,
Et, par l'esprit du bien toujours mieux inspiré,
Du démon terrassé brisant la lourde chaîne,
A grands pas désormais marchera dans l'arène.
Là, sur un frêle esquif, de hardis matelots
De la mer en fureur vont affronter les flots.
Ils s'élancent.... Soudain la vague redoutée
Devant un tel défi recule épouvantée.
Là, de l'aigle imitant le vol audacieux,
On voit l'homme essayer de monter jusqu'aux cieux !
Plus loin, sur un rocher, son incroyable audace
Des profondeurs du ciel ose sonder l'espace ;
De l'immense univers il découvre la loi,
Et du monde bientôt devient l'unique roi !

Là ne s'arrête pas son ardeur incroyable :
Dans un tube enfermant la vapeur indomptable,
Il s'avance monté sur ce dragon de feu ;
Les plus rudes travaux ne sont pour lui qu'un jeu ;
Imprimant en tous lieux la trace du génie,
Où dominait la mort, il fait naître la vie.
Il semblerait qu'ici va finir son essor ;
Mais l'inflexible loi demande plus encor,
Et nous verrons bientôt ce maître de la terre
A la nue enflammée arrachant le tonnerre,
En docile instrument transformant sa fureur,
En faire de la poste un humble serviteur !

Ainsi donc pas de borne à la science humaine.
A l'homme Dieu donna l'univers pour domaine ;
C'est à lui de chercher, par de constants efforts,
Du corps et de l'Esprit les merveilleux rapports.
C'est à lui, s'écartant de la route battue,
De dégager enfin la brillante inconnue
Qui depuis si longtemps se cache à son regard.
Levons donc du progrès le brillant étendard ;
Abordons sans tarder la vaste carrière
Ouverte à nos efforts . . . L'amour et la prière :

Voilà les mots sacrés inscrits sur nos drapeaux!
Sous cette égide, amis, poursuivons nos travaux.
S'il nous fallait un jour succomber dans la lutte,
Nous demandons, Seigneur, que du moins notre chute
Inspirant à nos fils le courage et la foi,
Ils assurent enfin le règne de ta loi.

Discours de Victor Hugo sur la tombe d'une jeune fille.

Bien que cette touchante oraison funèbre ait été publiée par divers journaux, elle trouve également sa place dans cette *Revue*, en raison de la nature des pensées qu'elle renferme, et dont chacun pourra comprendre la portée. Le journal auquel nous l'empruntons rend compte de la cérémonie funèbre dans les termes suivants :

« Une triste cérémonie réunissait, jeudi dernier, une foule douloureusement émue au cimetière des indépendants, à Guernesey. On inhumait une jeune fille, que la mort était venue surprendre au milieu des joies de la famille, et dont la sœur se mariait quelques jours auparavant. C'était une heureuse enfant, à qui l'un des fils du grand poëte, M. François Hugo, avait dédié le quatorzième volume de sa traduction de Shakspeare; elle est morte la veille du jour où ce volume devait paraître.

« Comme nous venons de le dire, l'assistance était nombreuse à ces funérailles, nombreuse et sympathique, et c'est avec un vif attendrissement, avec des larmes que l'amitié faisait couler, qu'elle a écouté les paroles d'adieu prononcées, sur cette tombe si prématurément ouverte, par l'illustre exilé de Guernesey, par Victor Hugo lui-même.

Voici le discours prononcé par le poëte :

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés des deux « sœurs; nous avons marié l'une, et voici que nous ensevelissons « l'autre. C'est là le perpétuel tremblement de la vie. Inclinons-nous, « mes frères, devant la sévère destinée.

« Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, « mais pour voir ; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. « La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'ou-« blions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le « cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne con-« sent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la gran-« deur de l'homme.

« Le cœur ne peut errer. La chair est un songe; elle se dissipe ; cet « évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence « toute sanction; nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est

« la matière ; il nous faut une certitude. Quiconque aime, sait et sent « qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre. Aimer, « c'est vivre au delà de la vie. Sans cette foi, aucun don parfait du « cœur ne serait possible ; aimer, qui est le but de l'homme, serait « son supplice. Ce paradis serait l'enfer. Non ! disons-le bien haut, « la créature aimante exige la créature immortelle. Le cœur a besoin » de l'âme.

« Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce mo- « ment, il écoute mes paroles.

« Emily de Putron était le doux orgueil d'une respectable et patriar- « cale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa « grâce et pour fête son sourire. Elle était comme une fleur de joie « épanouie dans la maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses « l'environnaient, elle avait grandi heureuse, et, recevant du bonheur, « elle en donnait ; aimée, elle aimait. Elle vient de s'en aller.

« Où s'en est-elle allée ? Dans l'ombre ? Non.

« C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

« Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la réalité, dans « la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la « vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement « hors de la fosse, vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron « est allée chercher là-haut la serénité suprême, complément des « existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité ; « beauté, vers l'idéal : espérance, vers la certitude ; amour, vers l'in- « fini ; perle, vers l'Océan ; esprit, vers Dieu.

« Va, âme !

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, « c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un « monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde « de ténèbres. Ils sont en haut, et tout près. O qui que vous soyez, « qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez « pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que « jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexpri- « mable des âmes aimées souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré « est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage.... « Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. « Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. « C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse « ouverte, tout se perd. Ici tout se retrouve. La tombe est un lieu de « restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude ; « ici elle rentre en possession de sa mystérieuse nature ; elle est déliée « du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité.

« La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand « des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au « degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit « son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la « lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, « celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que « sublime devient bon.

« Et maintenant, moi qui parle, pourquoi suis-je ici? qu'est-ce que « j'apporte à cette fosse? de quel droit viens-je adresser la parole à la « mort? Qui suis-je? Rien. Je me trompe, je suis quelque chose. Je « suis un proscrit. Exilé de force hier, exilé volontaire aujourd'hui. « Un proscrit est un vaincu, un calomnié, un persécuté, un blessé de « la destinée, un déshérité de la patrie; un proscrit est un innocent « sous le poids d'une malédiction. Sa bénédiction doit être bonne. Je « bénis ce tombeau.

« Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le « désert on rencontre des oasis; dans l'exil on rencontre des âmes. « Emily de Putron a été une des charmantes âmes rencontrées. Je « viens lui payer la dette de l'exil consolé. Je la bénis dans la profon- « deur sombre. Au nom des afflictions sur lesquelles elle a doucement « rayonné, au nom des épreuves de la destinée, finies pour elle, con- « tinuées pour nous; au nom de tout ce qu'elle a espéré autrefois et « de tout ce qu'elle obtient aujourd'hui, au nom de tout ce qu'elle a « aimé, je bénis cette morte, je la bénis dans sa beauté, dans sa jeu- « nesse, dans sa douceur, dans sa vie et dans sa mort; je la bénis « dans sa blanche robe du sépulcre, dans sa maison qu'elle laisse « désolée, dans son cercueil que sa mère a rempli de fleurs et que « Dieu va remplir d'étoiles! »

A ces remarquables paroles, il ne manque absolument que le mot *Spiritisme*. Ce n'est pas seulement l'expression d'une vague croyance à l'âme et à sa survivance; c'est encore moins le froid néant succédant à l'activité de la vie, ensevelissant pour toujours, sous son manteau de glace, l'esprit, la grâce, la beauté, les qualités du cœur; ce n'est pas non plus l'âme abîmée dans cet océan de l'infini qu'on appelle le tout universel; c'est bien l'être réel, individuel, présent au milieu de nous, souriant à ceux qui lui sont chers, les voyant, les écoutant, leur parlant par la pensée. Quoi de plus beau, de plus vrai que ces paroles : « Aimer, c'est vivre au delà de la vie. Sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible; aimer, qui est le but de l'homme, serait son suplice. Ce paradis serait l'enfer. Non! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle. Le cœur a besoin de l'âme. » Quelle idée plus juste de la mort que celle-ci : « Le prodige

de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres... Ils sont là-haut et tout près. O vous, qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini ; ici elle recouvre sa plénitude. »

N'est-ce pas exactement ce qu'enseigne le Spiritisme ? Mais à ceux qui pourraient se croire le jouet d'une illusion, il vient ajouter à la théorie la sanction du fait matériel, par la communication de ceux qui sont partis avec ceux qui restent. Qu'y a-t-il donc de si déraisonnable à croire que ces mêmes êtres qui sont à côté de nous, avec un corps éthéré, puissent entrer en relation avec nous ?

O vous ! sceptiques, qui riez de nos croyances, riez donc de ces paroles du poète philosophe dont vous reconnaissez la haute intelligence ! Direz-vous qu'il est halluciné ? qu'il est fou quand il croit à la manifestation des Esprits ? Est-il fou celui qui a écrit : « Ayons compassion des châtiés. Hélas ! qui sommes-nous nous-mêmes ? qui suis-je, moi qui vous parle ? Qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? D'où venons-nous ? Est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés ? La terre n'est point sans ressemblance avec une geôle. Qui sait si l'homme n'est pas un repris de justice divine ? Regardez la vie de près ; elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition. » *Les Misérables*, 7e vol., liv. VII, chap. 1er.) — N'est-ce pas là la préexistence de l'âme, la réincarnation sur la terre ; la terre, monde d'expiation ? (Voy. l'*Imitation de l'Évangile*, nos 27, 46, 47.)

Vous qui niez l'avenir, quelle étrange satisfaction est la vôtre de vous complaire à la pensée de l'anéantissement de votre être, de ceux que vous avez aimés ! Oh ! vous avez raison de redouter la mort, car pour vous c'est la fin de toutes vos espérances.

Le discours ci-dessus ayant été lu à la Société Spirite de Paris, dans la séance du 27 janvier 1865, l'Esprit de la jeune *Emily de Putron*, qui, sans doute, l'écoutait et partageait l'émotion de l'assemblée, s'est manifesté spontanément par madame Costel, et a dicté les paroles suivantes :

« Les paroles du poète ont couru comme un souffle sonore sur cette assemblée ; elles ont fait tressaillir vos Esprits ; elles ont évoqué mon âme qui flotte incertaine encore dans l'éther infini !

« O poète, révélateur de la vie, tu connais bien la mort, car tu ne couronnes pas de cyprès ceux que tu pleures, mais tu rattaches sur leur front les tremblantes violettes de l'espérance ! J'ai passé rapide

et légère, effleurant à peine les joies attendries de la vie ; au déclin du jour, je me suis envolée sur le rayon tremblant qui mourait au sein des flots.

« O ma mère, ma sœur, mes amis, grand poète ! ne pleurez plus, mais soyez attentifs ! Le murmure qui frôle vos oreilles est le mien ; le parfum de la fleur penchée est mon souffle. Je me mêle à la grande vie pour mieux pénétrer votre amour. Nous sommes éternels ; ce qui n'a pas commencé ne peut finir, et ton génie, ô poète, semblable au fleuve qui court vers la mer, remplira l'Éternité de la puissance qui est force et amour !

EMILY.

Notices bibliographiques.

La Luce,

Giornale dello Spiritismo in Bologna (Italia).

Le Spiritisme compte un nouvel organe en Italie. LA LUMIÈRE, *journal du Spiritisme à Bologne,* paraît par livraisons mensuelles. (10 fr. par an pour l'Italie.) Voici la traduction de son programme :

« L'aurore d'un grand jour a paru, et déjà il resplendit dans les cieux. Le Spiritisme, ce fait surprenant, et pour beaucoup incroyable, a fait son apparition dans toutes les parties du monde, et marche avec une irrésistible puissance. Aujourd'hui, ses adeptes se comptent par millions et sont répandus partout.

« D'importants ouvrages et de nombreux journaux spéciaux, dus à des intelligences d'élite, sont publiés sur cette sublime philosophie, principalement en France, où de nombreuses sociétés s'en occupent. Plusieurs villes d'Italie ont aussi des réunions spirites ; des sociétés de savants existent à Naples et à Turin ; celle de cette dernière ville publie l'excellent journal : *les Annales du Spiritisme à Turin.*

« Ceux qui ignorent les principes de cette nouvelle science s'efforcent en vain de la ridiculiser et de faire passer ses adhérents pour des rêveurs et des hallucinés. Les communications entre le monde invisible et le monde corporel sont dans la nature des choses ; elles ont existé de tout temps ; c'est pourquoi on en trouve les traces chez tous les peuples et à toutes les époques. Ces communications, aujourd'hui plus générales, plus répandues, patentes pour tous, ont un but : Les Esprits viennent annoncer que les temps prédits par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés ; ils ont pour mission d'instruire les hommes, en ouvrant une ère nouvelle pour la régénération de l'humanité.

« C'est en vain que les pharisiens de l'époque s'agitent, que l'incrédulité s'arme d'un superbe sourire, ils n'arrêteront pas l'étoile du Spiritisme ; plus elle avance, plus sa force s'accroît et vient abattre

l'orgueilleux matérialisme qui menace d'envahir toutes les classes de la société.

« Si donc, dans les centres les plus intelligents, dans les plus grandes villes, dans les capitales, on étudie depuis plusieurs années et avec intérêt ces phénomènes qui, en dehors des lois de la science vulgaire, se manifestent de tous côtés, c'est qu'on en a reconnu la réalité, et qu'on y a vu l'action d'une volonté libre et intelligente.

« Le journal *la Lumière* est fondé dans le but de propager cette nouvelle science, en s'appuyant sur les ouvrages spéciaux les plus instructifs, parmi lesquels nous mettons en première ligne ceux d'Allan-Kardec, le docte président de la Société spirite de Paris, qui nous fourniront la matière de la partie philosophique, et la théorie de la partie expérimentale. *Etude et bonne volonté*, sont les deux conditions nécessaires pour arriver à expérimenter soi-même. Dans la seconde partie, notre journal contiendra les dictées données par les Esprits. les unes sur la plus consolante philosophie et la morale la plus pure; les autres, quoique familières, seront choisies parmi les plus propres à inspirer la foi, l'amour et l'espérance. En outre, passant en revue les ouvrages et journaux spirites, nous publierons tous les faits de nature à intéresser nos lecteurs. Aucune discussion ne sera engagée avec les personnes qui ne connaissent pas les principes du Spiritisme.

« La foi et le courage nous rendront moins pénible notre devoir, et plus facile le chemin pour arriver à la vérité. »

Le Monde musical,

JOURNAL DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Publié sous la direction de MM. *Malibran* et *Roselli*. Administrateur : M. Vauchez. — Bureaux à Bruxelles, rue de la Montagne, 51.

Ce journal, dont nous avons rendu compte dans notre numéro de décembre 1864, vient de se constituer en société en commandite au capital de 60 000 fr., divisé en 2 400 actions de 25 fr. chacune. Intérêts des actions, 6 p. 100 par an; part dans le dividende annuel de 40 p. 100 sur les bénéfices. — Il paraît tous les dimanches, format des grands journaux. — Prix de l'abonnement : pour la Belgique, 4 fr. par an; 10 cent. le numéro.— Pour la France, 10 fr. par an.— On s'abonne à Paris, 8, rue Ribouté.

Les sympathies de ce journal pour le Spiritisme le recommandent à tous les adeptes. Chaque numéro contient un très-bon article sur la doctrine. Quoique nous soyons complétement étranger à sa direction, l'administration de la *Revue spirite* se charge, par pure obligeance, de recevoir les abonnements et les souscriptions d'actions.

Correspondance. — Merci au Spirite anonyme de Saint-Pétersbourg qui nous a envoyé 50 fr. pour la pauvre ouvrière de Lyon, sur la demande de Carita. Si les hommes ne savent pas son nom, Dieu le sait.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 3. MARS 1865.

Où est le Ciel?

Le mot *ciel* se dit en général de l'espace indéfini qui environne la terre, et plus particulièrement de la partie qui est au-dessus de notre horizon ; il vient du latin *cœlum*, formé du grec *coïlos*, creux, concave, parce que le ciel paraît aux yeux comme une immense concavité. Les Anciens croyaient à l'existence de plusieurs cieux superposés, composés de matière solide et transparente, formant des sphères concentriques dont la terre était le centre. Ces sphères tournant autour de la terre entraînaient avec elles les astres qui se trouvaient dans leur circuit.

Cette idée, qui tenait à l'insuffisance des connaissances astronomiques, fut celle de toutes les théogonies qui firent des cieux, ainsi échelonnés, les divers degrés de la béatification ; le dernier était le séjour de la suprême félicité. Selon l'opinion la plus commune, il y en avait sept ; de là l'expression : *Être au septième ciel*, pour exprimer un parfait bonheur. Les Musulmans en admettent neuf, dans chacun desquels s'augmente la félicité des croyants. L'astronome Ptolémée (1) en comptait onze, dont le dernier était appelé Empyrée (2), à cause de l'éclatante lumière qui y règne. C'est encore aujourd'hui le nom poétique donné au lieu de l'éternelle béatitude. La théologie chrétienne reconnaît trois cieux ; le premier est celui de la région de l'air et des nuages ; le second est l'espace où se meuvent les astres ; le troisième

(1) Ptolémée vivait à Alexandrie en Egypte, au deuxième siècle de l'ère chrétienne.
(2) Du grec *pur* ou *pyr*, feu.

au delà de la région des astres, est la demeure du Très-Haut, le séjour des élus qui contemplent Dieu face à face. C'est en suite de cette croyance qu'on dit que saint Paul fut enlevé au troisième ciel.

Les différentes doctrines concernant le séjour des bienheureux reposent toutes sur la double erreur que la terre est le centre de l'univers, et que la région des astres est limitée. C'est par delà cette limite imaginaire que toutes ont placé ce séjour fortuné et la demeure du Tout-Puissant. Singulière anomalie qui place l'auteur de toutes choses, celui qui les gouverne toutes, aux confins de la création, au lieu du centre d'où le rayonnement de sa pensée pouvait s'étendre à tout!

La science, avec l'inexorable logique des faits et de l'observation, a porté son flambeau jusque dans les profondeurs de l'espace, et montré le néant de toutes ces théories. La terre n'est plus le pivot de l'univers, mais un des plus petits astres roulant dans l'immensité; le soleil lui-même n'est que le centre d'un tourbillon planétaire; les étoiles sont d'innombrables soleils autour desquels circulent des mondes innombrables, séparés par des distances à peine accessibles à la pensée, quoiqu'ils nous semblent se toucher. Dans cet ensemble, régi par des lois éternelles où se révèlent la sagesse et la toute-puissance du Créateur, la terre n'apparaît que comme un point imperceptible, et l'un des moins favorisés pour l'habitabilité. Dès lors on se demande pourquoi Dieu en aurait fait l'unique siége de la vie, et y aurait relégué ses créatures de prédilection. Tout, au contraire, annonce que la vie est partout, que l'humanité est infinie comme l'univers. La science nous révélant des mondes semblables à la terre, Dieu ne pouvait les avoir créés sans but; il a dû les peupler d'êtres capables de les gouverner.

Les idées de l'homme sont en raison de ce qu'il sait; comme toutes les découvertes importantes, celle de la constitution des mondes a dû leur donner un autre cours. Sous l'empire de ces nouvelles connaissances, les croyances ont dû se modifier; le ciel a été déplacé; la région des étoiles étant sans limites ne peut plus lui en servir. Où est-il? Devant cette question, toutes les religions restent muettes.

Le Spiritisme vient la résoudre en démontrant la véritable destinée de l'homme. La nature de ce dernier, et les attributs de Dieu étant pris pour point de départ, on arrive à la conclusion.

L'homme est composé du corps et de l'Esprit; l'Esprit est l'être principal, l'être de raison, l'être intelligent; le corps est l'enveloppe matérielle que revêt temporairement l'Esprit pour l'accomplissement

de sa mission sur la terre et l'exécution du travail nécessaire à son avancement. Le corps, usé, se détruit, et l'Esprit survit à sa destruction. Sans l'Esprit, le corps n'est qu'une matière inerte, comme un instrument privé du bras qui le fait agir; sans le corps, l'Esprit est tout : la vie et l'intelligence. En quittant le corps, il rentre dans le monde spirituel d'où il était sorti pour s'incarner.

Il y a donc le *monde corporel* composé des Esprits incarnés, et le *monde spirituel* formé des Esprits désincarnés. Les êtres du monde corporel, par le fait même de leur enveloppe matérielle, sont attachés à la terre, ou à un globe quelconque; le monde spirituel est partout, autour de nous et dans l'espace; aucune limite ne lui est assignée. En raison de la nature fluidique de leur enveloppe, les êtres qui le composent, au lieu de se traîner péniblement sur le sol, franchissent les distances avec la rapidité de la pensée. La mort du corps est la rupture des liens qui les retenaient captifs.

Les Esprits sont créés simples et ignorants, mais avec l'aptitude à tout acquérir et à progresser, en vertu de leur libre arbitre. Par le progrès, ils acquièrent de nouvelles connaissances, de nouvelles facultés, de nouvelles perceptions, et, par suite, de nouvelles jouissances inconnues aux Esprits inférieurs; ils voient, entendent, sentent et comprennent ce que les Esprits arriérés ne peuvent ni voir, ni entendre, ni sentir, ni comprendre. Le bonheur est en raison du progrès accompli; de sorte que, de deux Esprits, l'un peut n'être pas aussi heureux que l'autre, uniquement parce qu'il n'est pas aussi avancé intellectuellement et moralement, sans qu'ils aient besoin d'être chacun dans un lieu distinct. Quoique étant à côté l'un de l'autre, l'un peut être dans les ténèbres, tandis que tout est resplendissant autour de l'autre, absolument comme pour un aveugle et un voyant qui se donnent la main : l'un perçoit la lumière, qui ne fait aucune impression sur son voisin. Le bonheur des Esprits étant inhérent aux qualités qu'ils possèdent, ils le puisent partout où ils se trouvent, à la surface de la terre, au milieu des incarnés ou dans l'espace.

Une comparaison vulgaire fera mieux encore comprendre cette situation. Si dans un concert se trouvent deux hommes, l'un bon musicien à l'oreille exercée, l'autre sans connaissance de la musique et au sens de l'ouïe peu délicat, le premier éprouve une sensation de bonheur, tandis que le second reste insensible, parce que l'un comprend et perçoit ce qui ne fait aucune impression sur l'autre. Ainsi en est-il de toutes les jouissances des Esprits qui sont en raison de l'aptitude à

les ressentir. Le monde spirituel a partout des splendeurs, des harmonies et des sensations que les Esprits inférieurs, encore soumis à l'influence de la matière, n'entrevoient même pas, et qui ne sont accessibles qu'aux Esprits épurés.

Le progrès, chez les Esprits, est le fruit de leur propre travail; mais, comme ils sont libres, ils travaillent à leur avancement avec plus ou moins d'activité ou de négligence, selon leur volonté; ils hâtent ainsi ou retardent leur progrès, et par suite leur bonheur. Tandis que les uns avancent rapidement, d'autres croupissent de longs siècles dans les rangs inférieurs. Ils sont donc les propres artisans de leur situation, heureuse ou malheureuse, selon cette parole du Christ : A chacun selon ses œuvres. Tout Esprit qui reste en arrière ne peut s'en prendre qu'à lui-même, de même que celui qui avance en a tout e mérite; le bonheur qu'il a conquis n'en a que plus de prix à ses yeux.

Le bonheur suprême n'est le partage que des Esprits parfaits, autrement dit des purs Esprits. Ils ne l'atteignent qu'après avoir progressé en intelligence et en moralité. Le progrès intellectuel et le progrès moral marchent rarement de front; mais ce que l'Esprit ne fait pas dans un temps, il le fait dans un autre, de sorte que les deux progrès finissent par atteindre le même niveau. C'est la raison pour laquelle on voit souvent des hommes intelligents et instruits très peu avancés moralement, et réciproquement.

L'incarnation est nécessaire au double progrès moral et intellectuel de l'Esprit : au progrès intellectuel, par l'activité qu'il est obligé de déployer dans le travail; au progrès moral, par le besoin que les hommes ont les uns des autres. La vie sociale est la pierre de touche des bonnes et des mauvaises qualités. La bonté, la méchanceté, la douceur, la violence, la bienveillance, la charité, l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil, l'humilité, la sincérité, la franchise, la loyauté, la mauvaise foi, l'hypocrisie, en un mot tout ce qui constitue l'homme de bien ou l'homme pervers, a pour mobile, pour but et pour stimulant les rapports de l'homme avec ses semblables; pour celui qui vivrait seul, il n'y aurait ni vices, ni vertus; si, par l'isolement, il se préserve du mal, il annule le bien.

Une seule existence corporelle est manifestement insuffisante pour que l'Esprit puisse acquérir tout ce qui lui manque en bien, et se défaire de tout ce qui est mauvais en lui. Le sauvage, par exemple, pourrait-il jamais, dans une seule incarnation, atteindre le niveau moral et intellectuel de l'Européen le plus avancé? Cela est matériel-

lement impossible. Doit-il donc rester éternellement dans l'ignorance et la barbarie, privé des jouissances que peut seul procurer le développement des facultés? Le simple bon sens repousse une telle supposition qui serait à la fois la négation de la justice et de la bonté de Dieu, et celle de la loi progressive de la nature. C'est pourquoi Dieu, qui est souverainement juste et bon, accorde à l'Esprit de l'homme autant d'existences que cela est nécessaire pour arriver au but, qui est la perfection. Dans chaque existence nouvelle, il apporte ce qu'il a acquis dans les précédentes en aptitudes, en connaissances intuitives, en intelligence et en moralité. Chaque existence est ainsi un pas en avant dans la voie du progrès, à moins que, par sa paresse, son insouciance ou son obstination dans le mal, il ne la mette pas à profit, auquel cas c'est pour lui à recommencer. De lui dépend donc d'augmenter ou de diminuer le nombre de ses incarnations, toujours plus ou moins pénibles et laborieuses.

Dans l'intervalle des existences corporelles, l'Esprit rentre, pour un temps plus ou moins long, dans le monde spirituel, où il est heureux ou malheureux, selon le bien ou le mal qu'il a fait. L'état spirituel est l'état normal de l'Esprit, puisque ce doit être son état définitif, et que le corps spirituel ne meurt pas ; l'état corporel n'est que transitoire et passager. C'est à l'état spirituel surtout qu'il recueille les fruits du progrès accompli par son travail dans l'incarnation; c'est alors aussi qu'il se prépare à de nouvelles luttes, et prend les résolutions qu'il s'efforcera de mettre en pratique à son retour dans l'humanité.

La réincarnation peut avoir lieu sur la terre ou dans d'autres mondes. Parmi les mondes, il en est de plus avancés les uns que les autres, où l'existence s'accomplit dans des conditions moins pénibles que sur la terre, physiquement et moralement, mais où ne sont admis que des Esprits arrivés à un degré de perfection en rapport avec l'état de ces mondes.

La vie dans les mondes supérieurs est déjà une récompense, car on y est exempt des maux et des vicissitudes auxquels on est en butte ici-bas. Les corps, moins matériels, presque fluidiques, n'y sont sujets ni aux maladies, ni aux infirmités, ni aux mêmes besoins. Les mauvais Esprits en étant exclus, les hommes y vivent en paix, sans autre soin que celui de leur avancement par le travail de l'intelligence. Là règnent la véritable fraternité, parce qu'il n'y a pas d'égoïsme, la véritable égalité, parce qu'il n'y a pas d'orgueil, la véritable liberté, parce qu'il n'y a pas de désordres à réprimer, ni d'ambitieux cherchant à opprimer le faible. Comparés à la terre, ces mondes sont de

véritables paradis; ce sont les étapes de la route du progrès qui conduit au séjour définitif. La terre étant un monde inférieur destiné à l'épuration des Esprits imparfaits, c'est la raison pour laquelle le mal y domine jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en faire le séjour d'Esprits plus avancés..

C'est ainsi que l'Esprit progressant graduellement, à mesure qu'il se développe, arrive à l'apogée de la félicité; mais, avant d'avoir atteint le point culminant de la perfection, il jouit d'un bonheur relatif à son avancement. Tel l'enfant goûte les plaisirs du premier âge; plus tard, ceux de la jeunesse, et finalement ceux plus solides de l'âge mûr.

La félicité des Esprits bienheureux n'est pas dans l'oisiveté contemplative, qui serait, comme il a souvent été dit, une éternelle et fastidieuse inutilité. La vie spirituelle, à tous les degrés, est au contraire une constante activité, mais une activité exempte de fatigues. Le suprême bonheur consiste dans la jouissance de toutes les splendeurs de la création qu'aucun langage humain ne saurait rendre, que l'imagination la plus féconde ne saurait concevoir ; dans la connaissance et la pénétration de toutes choses; dans l'absence de toute peine physique et morale ; dans une satisfaction intime, une sérénité d'âme que rien n'altère ; dans l'amour pur qui unit tous les êtres, par suite de l'absence de tout froissement par le contact des méchants, et par-dessus tout dans la vue de Dieu, et dans la compréhension de ses mystères révélés aux plus dignes. Elle est aussi dans les fonctions dont on est heureux d'être chargé. Les purs Esprits sont les Messies ou messagers de Dieu pour la transmission et l'exécution de ses volontés; ils accomplissent les grandes missions, président à la formation des mondes et à l'harmonie générale de l'univers, charge glorieuse à laquelle on n'arrive que par la perfection. Ceux de l'ordre le plus élevé sont seuls dans les secrets de Dieu, s'inspirant de sa pensée dont ils sont les représentants directs.

Les attributions des Esprits sont proportionnées à leur avancement, aux lumières qu'ils possèdent, à leurs capacités, à leur expérience et au degré de confiance qu'ils inspirent au souverain Maître. Là point de privilége, point de faveurs qui ne soient le prix du mérite : tout est mesuré au poids de la stricte justice. Les missions les plus importantes ne sont confiées qu'à ceux que l'on sait propres à les remplir et incapables d'y faillir ou de les compromettre. Tandis que sous l'œil même de Dieu, les plus dignes composent le conseil suprême, à des chefs supérieurs est dévolue la direction d'un tourbillon planétaire;

à d'autres est conférée celle d'un monde spécial. Viennent ensuite, dans l'ordre de l'avancement et de la subordination hiérarchique, les attributions plus restreintes de ceux qui sont préposés à la marche des peuples, à la protection des familles et des individus, à l'impulsion de chaque branche du progrès, aux diverses opérations de la nature jusqu'aux plus infimes détails de la création. Dans ce vaste et harmonieux ensemble, il y a de l'occupation pour toutes les capacités, toutes les aptitudes, toutes les bonnes volontés, occupations acceptées avec joie, sollicitées avec ardeur, parce que c'est un moyen d'avancement pour les Esprits qui aspirent à s'élever.

L'incarnation est inhérente à l'infériorité des Esprits; elle n'est plus nécessaire à ceux qui en ont franchi la limite et qui progressent à l'état spirituel, ou dans les existences corporelles des mondes supérieurs qui n'ont plus rien de la matérialité terrestre. De la part de ceux-ci elle est volontaire, en vue d'exercer sur les incarnés une action plus directe pour l'accomplissement de la mission dont ils sont chargés auprès d'eux. Ils en acceptent les vicissitudes et les souffrances par dévoûment.

A côté des grandes missions confiées aux Esprits supérieurs, il y en a de tous les degrés d'importance dévolues aux Esprits de tous ordres; d'où l'on peut dire que chaque incarné a la sienne, c'est-à-dire des devoirs à remplir pour le bien de ses semblables, depuis le père de famille à qui incombe le soin de faire progresser ses enfants, jusqu'à l'homme de génie qui jette dans la société de nouveaux éléments de progrès. C'est dans ces missions secondaires que l'on rencontre souvent des défaillances, des prévarications, des renoncements, mais qui ne nuisent qu'à l'individu et non à l'ensemble.

Toutes les intelligences concourent donc à l'œuvre générale, à quelque degré qu'elles soient arrivées, et chacune dans la mesure de ses forces; les unes à l'état d'incarnation, les autres à l'état d'Esprit. Partout l'activité depuis le bas jusqu'au plus haut de l'échelle, toutes s'instruisant, s'entr'aidant, se prêtant un mutuel appui, se tendant la main pour atteindre le sommet.

Ainsi s'établit la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel, autrement dit entre les hommes et les Esprits, entre les Esprits libres et les Esprits captifs. Ainsi se perpétuent et se consolident, par l'épuration et la continuité des rapports, les sympathies véritables, les affections saintes.

Partout donc la vie et le mouvement; pas un coin de l'espace infini qui ne soit peuplé; pas une région qui ne soit incessamment parcourue

par d'innombrables légions d'êtres radieux, invisibles pour les sens grossiers des incarnés, mais dont la vue ravit d'admiration et de joie les âmes dégagées de la matière. Partout enfin, il y a un bonheur relatif pour tous les progrès, pour tous les devoirs accomplis; chacun porte en soi les éléments de son bonheur, en raison de la catégorie où le place son degré d'avancement.

Le bonheur tient aux qualités propres des individus, et non à l'état matériel du milieu où ils se trouvent; il est donc partout où il y a des Esprits capables d'être heureux; nulle place circonscrite ne lui est assignée dans l'univers. En quelque lieu qu'ils se trouvent, les purs Espris peuvent contempler la majesté divine, parce que Dieu est partout.

Cependant le bonheur n'est point personnel; si on ne le puisait qu'en soi-même, si on ne pouvait le faire partager à d'autres, il serait égoïste et triste; il est aussi dans la communion de pensées qui unit les êtres sympathiques. Les Esprits heureux, attirés les uns vers les autres par la similitude des idées, des goûts, des sentiments, forment de vastes groupes ou familles homogènes, au sein desquelles chaque individualité rayonne de ses propres qualités, et se pénètre des effluves sereines et bienfaisantes qui émanent de l'ensemble, dont les membres, tantôt se dispersent pour vaquer à leur mission, tantôt s'assemblent sur un point quelconque de l'espace pour se faire part du résultat de leurs travaux, tantôt se réunissent autour d'un Esprit d'un ordre plus élevé pour recevoir ses avis et ses instructions.

Bien que les Esprits soient partout, les mondes sont les foyers où ils s'assemblent de préférence, en raison de l'analogie qui existe entre eux et ceux qui les habitent. Autour des mondes avancés abondent les Esprits supérieurs; autour des mondes arriérés pullulent les Esprits inférieurs. La terre est encore un de ces derniers. Chaque globe a donc, en quelque sorte, sa population propre en Esprits incarnés et désincarnés, qui s'alimente en majeure partie par l'incarnation et la désincarnation des mêmes Esprits. Cette population est plus stable dans les mondes inférieurs où les Esprits sont plus attachés à la matière, et plus flottante dans les mondes supérieurs. Mais des mondes, foyers de lumière et de bonheur, des Esprits se détachent vers les mondes inférieurs pour y semer les germes du progrès, y porter la consolation et l'espérance, relever les courages abattus par les épreuves de la vie, et parfois s'y incarnent pour accomplir leur mission avec plus d'efficacité.

Dans cette immensité sans bornes, où donc est le ciel ! Il est partout; nulle enceinte ne lui sert de limites; les mondes heureux sont

les dernières stations qui y condnisent; les vertus en frayent le chemin, les vices en interdisent l'accès.

A côté de ce tableau grandiose qui peuple tous les coins de l'univers, qui donne à tous les objets de la création un but et une raison d'être, qu'elle est petite et mesquine la doctrine qui circonscrit l'humanité sur un imperceptible point de l'espace, qui nous la montre commençant à un instant donné pour finir également un jour avec le monde qui la porte, n'embrassant ainsi qu'une minute dans l'éternité! Qu'elle est triste, froide et glaciale, quand elle nous montre le reste de l'univers avant, pendant et après l'humanité terrestre, sans vie, sans mouvement, comme un immense désert plongé dans le silence! Qu'elle est désespérante par la peinture qu'elle fait du petit nombre des élus voués à la contemplation perpétuelle, tandis que la majorité des créatures est condamnée à des souffrances sans fin! Qu'elle est navrante, pour les cœurs aimants, par la barrière qu'elle pose entre les morts et les vivants! Les âmes heureuses, dit-on, ne pensent qu'à leur bonheur; celles qui sont malheureuses, à leurs douleurs. Est-il étonnant que l'égoïsme règne sur la terre quand on le montre dans le ciel? Combien alors est étroite l'idée qu'elle donne de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu!

Combien est sublime, au contraire, celle qu'en donne le Spiritisme! Combien sa doctrine grandit les idées, élargit la pensée! — Mais qui dit qu'elle est vraie? La raison d'abord, la révélation ensuite, puis sa concordance avec le progrès de la science. Entre deux doctrines dont l'une amoindrit et l'autre étend les attributs de Dieu; dont l'une est en désaccord et l'autre en harmonie avec le progrès; dont l'une reste en arrière et l'autre marche en avant, le bon sens dit de quel côté est la vérité. Qu'en présence des deux, chacun, dans son for intérieur, interroge ses aspirations, et une voix intime lui répondra. Les aspirations sont la voix de Dieu, qui ne peut tromper les hommes.

Mais alors pourquoi Dieu ne leur a-t-il pas, dès le principe, révélé toute la vérité? Par la même raison qu'on n'enseigne pas à l'enfance ce qu'on enseigne à l'âge mûr. La révélation restreinte était suffisante pendant une certaine période de l'humanité; Dieu la proportionne aux forces de l'Esprit. Ceux qui reçoivent aujourd'hui une révélation plus complète sont *les mêmes Esprits* qui en ont déjà reçu une partielle en d'autres temps, mais qui depuis lors ont grandi en intelligence. Avant que la science leur eût révélé les forces vives de la nature, la constitution des astres, le véritable rôle et la formation de la terre, auraient-ils compris l'immensité de l'espace, la pluralité des

mondes? Auraient-ils pu s'identifier avec la vie spirituelle? concevoir, après la mort, une vie heureuse ou malheureuse, autrement que dans un lieu circonscrit et sous une forme matérielle? Non; comprenant plus par les sens que par la pensée, l'univers était trop vaste pour leur cerveau; il fallait le réduire à des proportions moins étendues pour le mettre à leur point de vue, sauf à l'étendre plus tard. Une révélation partielle avait son utilité; elle était sage alors, elle est insuffisante aujourd'hui. Le tort est à ceux qui, ne tenant point compte du progrès des idées, croient pouvoir gouverner des hommes mûrs avec les lisières de l'enfance. A. K.

Nota. — Cet article, ainsi que celui du numéro précédent sur l'*appréhension de la mort*, sont extraits du nouvel ouvrage que M. Allan Kardec mettra prochainement sous presse. Les deux faits suivants viennent confirmer ce tableau du ciel.

Nécrologie.

Madame veuve Foulon.

Le journal *le Siècle*, dans ses articles nécrologiques du 13 février 1865, a publié la note suivante, également reproduite par le journal du Havre et celui d'Antibes :

« Une artiste aimée et estimée au Havre, madame veuve Foulon, miniaturiste habile, est décédée le 3 février à Antibes, où elle était allée chercher, dans un climat plus doux, le rétablissement d'une santé altérée par le travail autant que par l'âge. »

Ayant personnellement et très intimement connu madame Foulon, nous sommes heureux de pouvoir compléter la juste mais trop courte notice ci-dessus. En cela, nous remplissons un devoir d'amitié, en même temps que c'est un hommage mérité rendu à des vertus ignorées, et un salutaire exemple pour tout le monde et pour les Spirites en particulier, qui y puiseront de précieux enseignements.

Comme artiste, madame Foulon avait un talent remarquable; ses ouvrages, justement appréciés dans maintes expositions, lui ont valu de nombreuses récompenses honorifiques. C'est là un mérite, sans doute, mais qui n'a rien d'exceptionnel. Ce qui la faisait surtout aimer et estimer, ce qui rend sa mémoire chère à tous ceux qui l'ont connue, c'est l'aménité de son caractère; ce sont ses qualités privées dont ceux qui connaissent sa vie intime peuvent seuls apprécier toute

l'étendue; car, comme tous ceux en qui le sentiment du bien est inné, elle n'en faisait point étalage, elle ne s'en doutait même pas. S'il est quelqu'un sur qui l'égoïsme n'avait aucune prise, c'était elle, sans doute; jamais peut-être le sentiment de l'abnégation personnelle ne fut porté plus loin; toujours prête à sacrifier son repos, sa santé, ses intérêts pour ceux à qui elle pouvait être utile, sa vie n'a été qu'une longue suite de dévoûments, comme elle n'a été, depuis sa jeunesse, qu'une longue suite de rudes et cruelles épreuves devant lesquelles son courage, sa résignation et sa persévérance n ont jamais failli. Des revers de fortune ne lui ayant laissé que son talent pour unique ressource, c'est avec ses pinceaux seuls, soit en donnant des leçons, soit en faisant des portraits, qu'elle a élevé une très nombreuse famille et assuré une honorable position à tous ses enfants. Il faut avoir connu sa vie intime pour savoir tout ce qu'elle a enduré de fatigues et de privations, toutes les difficultés contre lesquelles elle a eu à lutter pour atteindre son but. Mais, hélas! sa vue, fatiguée par le travail attachant de la miniature, s'éteignait de jour en jour; encore quelque temps, et la cécité, déjà très avancée, eût été complète.

Lorsqu'il y a quelques années, madame Foulon eut connaissance de la doctrine spirite, ce fut pour elle comme un trait de lumière; il lui sembla qu'un voile se levait sur quelque chose qui ne lui était point inconnu, mais dont elle n'avait qu'une vague intuition; aussi l'étudia-t-elle avec ardeur, mais en même temps avec cette lucidité d'esprit, cette justesse d'appréciation qui était le propre de sa haute intelligence. Il faut connaître toutes les perplexités de sa vie, perplexités qui avaient toujours pour mobile, non elle-même, mais les êtres qui lui étaient chers, pour comprendre toutes les consolations qu'elle puisa dans cette sublime révélation qui lui donnait une foi inébranlable dans l'avenir, et lui montrait le néant des choses terrestres. Sans le respect dû aux choses intimes, que de grands enseignements sortiraient de la dernière période de cette vie si féconde en émotions! Aussi l'assistance des bons Esprits ne lui fit pas défaut; les instructions et les enseignements qu'ils se sont plu à prodiguer à cette âme d'élite forment un recueil des plus édifiants, mais tout intime, dont nous sommes heureux d'avoir été plus d'une fois l'agent provocateur. Aussi sa mort a été digne de sa vie. Elle en a vu les approches sans aucune appréhension pénible : c'était pour elle la délivrance des liens terrestres qui devait lui ouvrir cette vie spirituelle bienheureuse avec laquelle elle s'était identifiée par l'étude du Spiritisme.

Elle est morte avec calme, parce qu'elle avait la conscience d'avoir

accompli la mission qu'elle avait acceptée en venant sur la terre, d'avoir scrupuleusement rempli ses devoirs d'épouse et de mère de famille; parce qu'aussi elle avait, pendant sa vie, abjuré tout ressentiment contre ceux dont elle avait à se plaindre, et qui l'avaient payé d'ingratitude; qu'elle leur a toujours rendu le bien pour le mal, et qu'elle a quitté la vie en leur pardonnant, s'en remettant pour elle-même à la bonté et à la justice de Dieu. Elle est morte enfin avec la sérénité que donne une conscience pure, et la certitude d'être moins séparée de ses enfants que pendant la vie corporelle, puisqu'elle pourra désormais être avec eux en Esprit, sur quelque point du globe qu'ils se trouvent, les aider de ses conseils, et les couvrir de sa protection. Maintenant, quel est son sort dans le monde où elle se trouve? Les Spirites le pressentent déjà; mais laissons-la elle-même rendre compte de ses impressions.

Elle est morte, comme on l'a vu, le 3 février; nous en reçûmes la nouvelle le 6 et notre premier désir fut de nous entretenir avec elle, si cela était possible. Nous étions nous-même à ce moment atteint d'une grave maladie, ce qui explique quelques-unes de ses paroles. Il est à remarquer que le médium ne la connaissait point, et ignorait les particularités de sa vie dont elle parle spontanément. Voici sa première communication, qui fut donnée le 6 février:

(5 février 1865.— Médium, madame Cazemajour.)

J'étais sûre que vous auriez la pensée de m'évoquer aussitôt après ma délivrance, et je me tenais prête à vous répondre, car je n'ai pas connu de trouble; il n'y a que ceux qui ont peur qui sont enveloppés de ses épaisses ténèbres.

Eh bien, mon ami, je suis heureuse maintenant; ces pauvres yeux qui s'étaient affaiblis et qui ne me laissaient que le souvenir des prismes qui avaient coloré ma jeunesse de leur chatoyant éclat, se sont ouverts ici, et ont retrouvé les splendides horizons qu'idéalisent, dans leurs vagues reproductions, quelques-uns de vos grands artistes, mais dont la réalité majestueuse, sévère et pourtant pleine de charmes, est empreinte de la plus complète réalité.

Il n'y a que trois jours que je suis morte, et je sens que je suis artiste; mes aspirations vers l'idéal de la beauté dans l'art n'étaient que l'intuition d'une faculté que j'avais étudiée et acquise dans d'autres existences et qui se sont développées dans ma dernière. Mais que j'ai à faire pour reproduire un chef-d'œuvre digne de la grande scène qui frappe l'esprit en arrivant dans la région de la lumière! Des pinceaux! des pinceaux! et je prouverai au monde que l'art spirite est le couron-

nement de l'art païen, de l'art chrétien qui périclite, et qu'au Spiritisme seul est réservée la gloire de le faire revivre dans tout son éclat sur votre monde déshérité.

Assez pour l'artiste; au tour de l'amie.

Pourquoi, bonne amie (madame Allan Kardec), vous affecter ainsi de ma mort? Vous surtout qui connaissez les déceptions et les amertumes de ma vie, vous devriez vous réjouir, au contraire, de voir que maintenant je n'ai plus à boire dans la coupe amère des douleurs terrestres que j'ai vidée jusqu'à la lie. Croyez-moi, les morts sont plus heureux que les vivants, et c'est douter de la vérité du Spiritisme de les pleurer. Vous me reverrez, soyez-en sûre; je suis partie la première, parce que ma tâche était finie ici-bas; chacun a la sienne à remplir sur la terre, et quand la vôtre sera finie, vous viendrez vous reposer un peu près de moi, pour recommencer ensuite, s'il le faut, attendu qu'il n'est pas dans la nature de rester inactif. Chacun a ses tendances et y obéit; c'est une loi suprême qui prouve la puissance du libre arbitre; aussi, bonne amie, indulgence et charité, nous en avons tous besoin réciproquement, soit dans le monde visible, soit dans le monde invisible; avec cette devise, tout va bien.

Vous ne me diriez pas de m'arrêter. Savez-vous que je cause longuement pour la première fois! aussi je vous laisse; au tour de mon excellent ami, M. Kardec. Je veux le remercier des affectueuses paroles qu'il a bien voulu adresser à l'amie qui l'a devancé dans la tombe; car nous avons failli partir ensemble pour le monde où je me trouve, mon bon ami! (Nous étions tombé malade le 31 janvier). Qu'aurait-elle dit la compagne bien-aimée de vos jours, si les bons Esprits n'y avaient mis bon ordre? c'est alors qu'elle aurait pleuré et gémi! et je le comprends; mais aussi il faut qu'elle veille à ce que vous ne vous exposiez pas de nouveau au danger avant d'avoir fini votre travail d'initiation spirite, sans cela vous courrez risque d'arriver trop tôt parmi nous, et de ne voir, comme Moïse, la Terre Promise que de loin. Tenez-vous donc sur vos gardes, c'est une amie qui vous en prévient.

Maintenant, je m'en vais; je retourne près de mes chers enfants; puis, je vais voir, par delà les mers, si ma brebis voyageuse est enfin arrivée au port, ou si elle est le jouet de la tempête. Que les bons Esprits la protégent; je vais me joindre à eux pour cela. Je reviendrai causer avec vous, car je suis une causeuse infatigable; vous vous en souvenez. Au revoir donc, bons et chers amis; à bientôt.

Veuve Foulon.

Remarque. — Sa brebis voyageuse est une de ses filles, qui habite l'Amérique, et qui venait de faire un long et pénible voyage.

On ne redoute la mort que par l'incertitude de ce qui se passe à ce moment suprême, et de ce qu'il en est de nous au delà. La croyauce vague en la vie future ne suffit pas toujours pour calmer l'appréhension de l'inconnu. Toutes les communications qui ont pour but de nous initier aux détails et aux impressions du passage, tendent à dissiper cette crainte, en ce qu'elles nous familiarisent et nous identifient avec la transition qui s'opère en nous. A ce point de vue, celles de madame Foulon, et celles du docteur Demeure qui font suite, sont éminemment instructives. La situation des Esprits après la mort étant essentiellement variable, selon la diversité des aptitudes, des qualités et du caractère de chacun, ce n'est que par la multiplicité des exemples qu'on peut arriver à connaître l'état réel du monde invisible.

(8 février 1865.)

Spontané. Me voilà chez vous bien plus tôt que je ne croyais, et très heureuse de vous revoir, surtout maintenant que vous allez mieux, et que bientôt, je l'espère, vous serez complétement rétabli. Mais je veux que vous m'adressiez les questions qui vous intéressent; j'y répondrai mieux; sans cela je cours risque de causer avec vous à bâtons rompus, et il faut que nous causions de choses purement sérieuses; n'est-ce pas, mon bon maître spirite?

D. Chère madame Foulon, je suis bien heureux de la communication que vous m'avez fait donner l'autre jour, et de votre promesse de continuer nos entretiens.

Je vous ai parfaitement reconnue dans la communication; vous y parlez de choses ignorées du médium, et qui ne peuvent venir que de vous; puis votre langage affectueux à notre égard est bien celui de votre âme aimante; mais il y a dans votre langage une assurance, un aplomb, une fermeté que je ne vous connaissais pas de votre vivant. Vous savez qu'à ce sujet, je me suis permis plus d'une admonition en certaines circonstances.

R. C'est vrai; mais dès que je me suis vue gravement malade, j'ai recouvré ma fermeté d'esprit, perdue par les chagrins et les vicissitudes qui m'avaient parfois rendue craintive pendant la vie. Je me suis dit: Tu es Spirite; oublie la terre; prépare-toi à la transformation de ton être, et vois, par la pensée, le sentier lumineux que doit suivre ton âme en quittant ton corps, et qui la conduira, heureuse et délivrée, dans les sphères célestes où tu dois vivre désormais.

Vous me direz que c'était un peu présomptueux de ma part de compter sur le bonheur parfait en quittant la terre, mais j'avais tant souffert, que j'avais dû expier mes fautes de cette existence et des existences précédentes. Cette intuition ne m'avait pas trompée, et c'est elle qui m'a rendu le courage, le calme et la fermeté des derniers instants; cette fermeté s'est naturellement accrue quand, après ma délivrance, j'ai vu mes espérances réalisées.

D. Veuillez maintenant nous décrire votre passage, votre réveil et vos premières impressions.

R. J'ai souffert, mais mon Esprit a été plus fort que la souffrance matérielle que le dégagement lui faisait éprouver. Je me suis trouvée, *après le suprême soupir*, comme en syncope, n'ayant aucune conscience de mon état, ne songeant à rien, et dans une vague somnolence qui n'était ni le sommeil du corps, ni le réveil de l'âme. Je suis restée assez longtemps ainsi; puis, comme si je sortais d'un long évanouissement, je me suis réveillée peu à peu au milieu de frères que je ne connaissais pas; ils me prodiguaient leurs soins et leurs caresses; me montraient un point dans l'espace qui ressemblait à une étoile brillante, et m'ont dit : « C'est là que tu vas venir avec nous; tu n'appartiens plus à la terre. » Alors je me suis souvenue; je me suis appuyée sur eux, et, comme un groupe gracieux qui s'élance vers les sphères inconnues, mais avec la certitude d'y trouver le bonheur..... Nous sommes montés, montés, et l'étoile grossissait; c'était un monde heureux, un monde supérieur, où votre bonne amie va enfin trouver le repos; je veux dire le repos eu égard aux fatigues corporelles que j'ai endurées et aux vicissitudes de la vie terrestre, mais non l'indolence de l'Esprit, car l'activité de l'Esprit est une jouissance.

D. Est-ce que vous avez définitivement quitté la terre?

R. J'y laisse trop d'êtres qui me sont chers pour la quitter encore définitivement. J'y reviendrai donc en Esprit, car j'ai une mission à remplir auprès de mes petits-enfants. Vous savez bien d'ailleurs qu'aucun obstacle ne s'oppose à ce que les Esprits qui stationnent dans les mondes supérieurs à la terre viennent la visiter.

D. La position où vous êtes semble devoir affaiblir vos rapports avec ceux que vous avez laissés ici-bas.

R. Non, mon ami; l'amour rapproche les âmes. Croyez-moi, on peut être, sur la terre, plus près de ceux qui ont atteint la perfection que de ceux que l'infériorité et l'égoïsme font tourbillonner autour de la sphère terrestre. La charité et l'amour sont deux moteurs d'une attraction puissante. C'est le lien qui cimente l'union des âmes atta-

chées l'une à l'autre, et la continue malgré la distance et les lieux. Il n'y a de distance que pour les corps matériels; il n'y en a pas pour les Esprits.

D. D'après ce que vous avez dit dans votre précédente communication, sur vos instincts d'artiste, et le développement de l'art spirite, je croyais que, dans une nouvelle existence, vous en seriez un des premiers interprètes?

R. Non; c'est comme guide et Esprit protecteur que je dois donner des preuves au monde de la possibilité de faire des chefs-d'œuvre dans l'art spirite. Les enfants seront médiums peintres, et à l'âge où l'on ne fait que d'informes ébauches, ils peindront, non des choses de la terre, mais des choses des mondes où l'art a atteint toute sa perfection.

D. Quelle idée vous faites-vous maintenant de mes travaux concernant le Spiritisme?

R. Je trouve que vous avez charge d'âmes, et que le fardeau est pénible à porter; mais je vois le but, et sais que vous l'atteindrez; je vous aiderai, s'il se peut, de mes conseils d'Esprit, pour que vous puissiez surmonter les difficultés qui vous seront suscitées, en vous engageant à propos à prendre certaines mesures propres à activer, de votre vivant, le mouvement rénovateur auquel pousse le Spiritisme. Votre ami Demeure, uni à l'Esprit de vérité, vous sera d'un concours plus utile encore; il est plus savant et plus sérieux que moi; mais, comme je sais que l'assistance des bons Esprits vous fortifie et vous soutient dans votre labeur, croyez que le mien vous sera assuré partout et toujours.

D. On pourrait induire de quelques-unes de vos paroles que vous ne donnerez pas une coopération personnelle très active à l'œuvre du Spiritisme.

R. Vous vous trompez; mais je vois tant d'autres Esprits plus capables que moi de traiter cette question importante, qu'un sentiment invincible de timidité m'empêche, pour le moment, de vous répondre selon vos désirs. Cela viendra peut-être; j'aurai plus de courage et de hardiesse, mais il faut auparavant que je les connaisse mieux. Il n'y a que quatre jours que je suis morte; je suis encore sous le charme de l'éblouissement qui m'environne; mon ami, ne le comprenez-vous pas? Je ne puis suffire à exprimer les nouvelles sensations que j'éprouve. J'ai dû me faire violence pour m'arracher à la fascination qu'exercent sur mon être les merveilles qu'il admire. Je ne puis que bénir et adorer Dieu dans ses œuvres. Mais cela passera; les Esprits m'assurent que bientôt je serai accoutumée à toutes ces magnificences,

et que je pourrai alors, avec ma lucidité d'Esprit, traiter toutes les questions relatives à la rénovation terrestre. Puis, avec tout cela, songez qu'en ce moment surtout, j'ai une famille à consoler. L'enthousiasme a envahi mon âme, et j'attends qu'il soit un peu passé pour vous entretenir du Spiritisme sérieux, et non du Spiritisme poétique qui n'est pas bon pour les hommes : ils ne le comprendraient pas.

Adieu, et à bientôt; votre bonne amie qui vous aime et vous aimera toujours, mon maître, car c'est à vous qu'elle a dû la seule consolation durable et vraie qu'elle a éprouvée sur la terre.

Veuve FOULON.

Remarque. — Tout Spirite sérieux et éclairé tirera facilement de ces communications les enseignements qui en ressortent; nous n'appellerons donc l'attention que sur deux points. Le premier, c'est que cet exemple nous montre la possibilité de ne plus s'incarner sur la terre et de passer d'ici dans un monde supérieur, sans être pour cela séparé des êtres affectionnés qu'on y laisse. Ceux donc qui redoutent la réincarnation à cause des misères de la vie peuvent s'en affranchir en faisant ce qu'il faut, c'est-à-dire en travaillant à leur amélioration. Tel celui qui ne veut pas végéter dans les rangs inférieurs doit s'instruire et travailler pour monter en grade.

Le second point, c'est la confirmation de cette vérité qu'après la mort nous sommes moins séparés des êtres qui nous sont chers que pendant la vie. Il y a quelques jours à peine, madame Foulon, retenue par l'âge et l'infirmité dans une petite ville du Midi, n'avait auprès d'elle qu'une partie de sa famille; la plupart de ses enfants et de ses amis étant dispersés au loin, des obstacles matériels s'opposaient à ce qu'elle pût les voir aussi souvent que les uns et autres l'eussent désiré. Le grand éloignemeut rendait même la correspondance rare et difficile pour quelques-uns. A peine est-elle débarrassée de sa lourde enveloppe, que, légère, elle accourt auprès de chacun, franchit les distances sans fatigue, avec la rapidité de l'électricité, les voit, assiste à leurs réunions intimes, les entoure de sa protection et peut, par la voie de la médiumnité, s'entretenir avec eux à tout instant, comme de son vivant. Et dire qu'à cette consolante pensée il y a des gens qui préfèrent celle d'une séparation indéfinie!

Nota. — Nous avons reçu trop tard pour pouvoir le reproduire l'intéressant article nécrologique détaillé publié dans le *Journal du Havre* du 10 février, notre numéro étant composé et complet, et au moment d'être mis sous presse.

Le docteur Demeure,

Mort à Albi (Tarn), le 26 janvier 1865.

Encore une âme d'élite qui vient de quitter la terre ! M. Demeure était un médecin homœopathe très-distingué d'Albi. Son caractère, autant que son savoir, lui avait concilié l'estime et la vénération de ses concitoyens. Nous ne l'avons connu que par sa correspondance et celle de ses amis, mais elle a suffi pour nous révéler toute la grandeur et toute la noblesse de ses sentiments. Sa bonté et sa charité étaient inépuisables, et, malgré son grand âge, aucune fatigue ne lui coûtait quand il s'agissait d'aller donner des soins à de pauvres malades. Le prix de ses visites était le moindre de ses soucis ; il regardait moins à se déranger pour le malheureux que pour celui qu'il savait pouvoir payer, parce que, disait-il, ce dernier, à défaut de lui, pouvait toujours se procurer un médecin. Au premier, non-seulement il donnait les remèdes gratuitement, mais souvent il laissait de quoi subvenir aux besoins matériels, ce qui, parfois, est le plus utile des médicaments. On peut dire de lui qu'il était le Curé d'Ars de la médecine.

M. Demeure avait embrassé avec ardeur la doctrine spirite, dans laquelle il avait trouvé la clef des plus graves problèmes dont il avait vainement demandé la solution à la science et à toutes les philosophies. Son esprit profond et investigateur lui en fit immédiatement comprendre toute la portée, aussi fut-il un de ses plus zélés propagateurs. Quoique nous ne nous fussions jamais vus, il nous disait, dans une de ses lettres, qu'il avait la conviction que nous n'étions point étrangers l'un à l'autre, et que des rapports antérieurs existaient entre nous. Son empressement à se rendre auprès de nous dès qu'il fut mort, sa sollicitude pour nous et les soins qu'il nous a rendus dans la circonstance où nous nous trouvions à ce moment, le rôle qu'il paraît appelé à remplir, semblent confirmer cette prévision que nous n'avons pas encore pu vérifier.

Nous apprîmes sa mort le 30 janvier, et notre première pensée fut de nous entretenir avec lui. Voici la communication qu'il nous donna le soir même par l'intermédiaire de madame Cazemajour, médium.

« Me voilà. Je m'étais promis, vivant, que, dès que je serais mort, je viendrais, si cela m'était possible, serrer la main à mon cher maître et ami, M. Allan Kardec.

« La mort avait donné à mon âme ce lourd sommeil qu'on nomme

léthargie ; mais ma pensée veillait. J'ai secoué cette torpeur funeste qui prolonge le trouble qui suit la mort, je me suis réveillé, et d'un bond j'ai fait le voyage.

« Que je suis heureux ! Je ne suis plus vieux ni infirme ; mon corps n'était qu'un déguisement imposé ; je suis jeune et beau, beau de cette éternelle jeunesse des Esprits dont les rides ne plissent jamais le visage, dont les cheveux ne blanchissent pas sous la durée du temps. Je suis léger comme l'oiseau qui traverse d'un vol rapide l'horizon de votre ciel nébuleux, et j'admire, je contemple, je bénis, j'aime et je m'incline, atome, devant la grandeur, la sagesse, la science de notre Créateur, devant les merveilles qui m'entourent.

« J'étais près de vous, cher et vénéré ami, quand M. Sabó a parlé de faire mon évocation, et je l'ai suivi.

« Je suis heureux ; je suis dans la gloire ! Oh ! qui pourra jamais redire les splendides beautés de la terre des élus : les cieux, les mondes, les soleils, leur rôle dans le grand concours de l'harmonie universelle ? Eh bien ! j'essayerai, ô mon maître ; je vais en faire l'étude, je viendrai déposer près de vous l'hommage de mes travaux d'Esprit que je vous dédie à l'avance. A bientôt.

« DEMEURE. »

Remarque.—Les deux communications suivantes, données le 1er et le 2 février, sont relatives à la maladie dont nous fûmes atteint subitement le 31 janvier. Quoiqu'elles soient personnelles, nous les reproduisons, parce qu'elles prouvent que M. Demeure est aussi bon comme Esprit qu'il l'était comme homme, et qu'elles offrent en outre un enseignement. C'est un témoignage de gratitude que nous devons à la sollicitude dont nous avons été l'objet de sa part en cette circonstance :

« Mon bon ami, ayez confiance en nous, et bon courage ; cette crise, quoique fatigante et douloureuse, ne sera pas longue, et, avec les ménagements prescrits, vous pourrez, selon vos désirs, compléter l'œuvre dont votre existence a été le but principal. C'est pourtant moi qui suis toujours là, près de vous, avec l'Esprit de *vérité*, qui me permets de prendre en son nom la parole comme le dernier de vos amis venus parmi les Esprits ! Ils me font les honneurs de la bienvenue. Cher maître, que je suis heureux d'être mort à temps pour être avec eux en ce moment ! Si j'étais mort plus tôt, j'aurais peut-être pu vous éviter cette crise que je ne prévoyais pas ; il y avait trop peu de temps que j'étais désincarné pour m'occuper d'autre chose que du spirituel ;

mais maintenant je veillerai sur vous, cher maître, c'est votre frère et ami qui est heureux d'être Esprit pour être auprès de vous et vous donner des soins dans votre maladie; mais vous connaissez le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Aidez donc les bons Esprits dans les soins qu'ils vous donnent, en vous conformant strictement à leurs prescriptions.

« Il fait trop chaud ici; ce charbon est fatigant. Tant que vous êtes malade, n'en brûlez pas; il continue à augmenter votre oppression; les gaz qui s'en dégagent sont délétères.

« Votre ami, DEMEURE. »

« C'est moi, Demeure, l'ami de M. Kardec. Je viens lui dire que j'étais près de lui lors de l'accident qui lui est arrivé, et qui aurait pu être funeste sans une intervention efficace à laquelle j'ai été heureux de concourir. D'après mes observations et les renseignements que j'ai puisés à bonne source, il est évident pour moi que, plus tôt sa désincarnation s'opérera, plus tôt pourra se faire la réincarnation par laquelle il viendra achever son œuvre. Cependant il lui faut donner, avant de partir, la dernière main aux ouvrages qui doivent compléter la théorie doctrinale dont il est l'initiateur, et il se rend coupable d'homicide volontaire en contribuant, par excès de travail, à la défectuosité de son organisation qui le menace d'un subit départ pour nos mondes. Il ne faut pas craindre de lui dire toute la vérité, pour qu'il se tienne sur ses gardes et suive à la lettre nos prescriptions.

« DEMEURE. »

La communication suivante a été obtenue à Montauban, le 1er février, dans le cercle des amis spirites qu'il avait dans cette ville.

« Antoine Demeure. Je ne suis pas mort pour vous, mes bons amis, mais pour ceux qui ne connaissent pas, comme vous, cette sainte doctrine qui réunit ceux qui se sont aimés sur cette terre, et qui ont eu les mêmes pensées et les mêmes sentiments d'amour et de charité.

« Je suis heureux; plus heureux que je ne pouvais l'espérer, car je jouis d'une lucidité rare chez les Esprits dégagés de la matière depuis si peu de temps. Prenez courage, mes bons amis; je serai souvent près de vous, et ne manquerai pas de vous instruire sur bien des choses que nous ignorons lorsque nous sommes attachés à notre pauvre matière qui nous cache tant de magnificences et tant de jouissances. Priez pour ceux qui sont privés de ce bonheur, car ils ne savent pas le mal qu'ils se font à eux-mêmes.

« Je ne continuerai pas plus longtemps aujourd'hui, mais je vous dirai que je ne me trouve pas du tout étranger dans ce monde des invisibles; il me semble que je l'ai toujours habité. J'y suis heureux, car je vois mes amis, et je peux me communiquer à eux tous les fois que je le désire.

« Ne pleurez pas, mes amis; vous me feriez regretter de vous avoir connus. Laissez faire le temps, et Dieu vous conduira à ce séjour où nous devons tous nous trouver réunis. Bonsoir, mes amis: que Dieu vous console; je suis là près de vous.

« DEMEURE. »

Remarque.— La situation de M. Demeure, comme Esprit, est bien celle que pouvait faire pressentir sa vie si dignement et si utilement remplie; mais un autre fait non moins instructif ressort de ses communications, c'est l'activité qu'il déploie presque immédiatement après sa mort pour être utile. Par sa haute intelligence et ses qualités morales, il appartient à l'ordre des Esprits très avancés; il est très heureux, mais son bonheur n'est pas dans l'inaction. A quelques jours de distance, il soignait des malades comme médecin, et, à peine dégagé, il s'empresse d'aller en soigner comme Esprit. Que gagne-t-on donc à être dans l'autre monde, diront certaines personnes, si l'on n'y jouit pas du repos? A cela nous leur demanderons d'abord si ce n'est rien de n'avoir plus ni les soucis, ni les besoins, ni les infirmités de la vie, d'être libre, et de pouvoir, sans fatigue, parcourir l'espace avec la rapidité de la pensée, aller voir ses amis à toute heure, à quelque distance qu'ils se trouvent? Puis nous ajouterons : Lorsque vous serez dans l'autre monde, rien ne vous forcera de faire quoi que ce soit; vous serez parfaitement libres de rester dans une béate oisiveté aussi longtemps que cela vous plaira; mais vous vous lasserez bientôt de cette oisiveté égoïste; vous serez les premiers à demander une occupation. Alors il vous sera répondu : Si vous vous ennuyez de ne rien faire, cherchez vous-mêmes à faire quelque chose; les occasions d'être utile ne manquent pas plus dans le monde des Esprits que parmi les hommes. C'est ainsi que l'activité spirituelle n'est point une contrainte; elle est un besoin, une satisfaction pour les Esprits qui recherchent les occupations en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes, et choisissent de préférence celles qui peuvent aider à leur avancement

---

Procès Hillaire.

Une affaire sur laquelle nous avions gardé un silence que l'on comprendra facilement, vient de recevoir un dénoûment qui la met dans le domaine public ; plusieurs journaux des localités voisines en ayant rendu compte, nous croyons dès lors opportun d'en parler, afin de prévenir les fausses interprétations de la malveillance à l'égard de la doctrine spirite, et prouver que cette doctrine ne couvre de son manteau rien de ce qui est répréhensible. Notre nom s'y étant d'ailleurs trouvé mêlé, il n'est pas inutile que l'on connaisse notre manière de voir. Cette affaire concerne le médium Hillaire, de Sonnac (Charente-Inférieure), dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs.

Hillaire est un jeune homme, marié et père de famille, simple laboureur, à peu près illettré. La Providence l'a doué d'une remarquable faculté médianimique très multiple, dont on a pu lire les détails dans l'ouvrage de M. Bez, intitulé : *les Miracles de nos jours*, et qui a plus d'un rapport avec celle de M. Home. Cette faculté a naturellement appelé l'attention sur lui ; elle lui avait acquis une célébrité locale, en même temps qu'elle lui avait valu la sympathie des uns et l'animadversion des autres. Les éloges un peu exagérés dont il était l'objet ont produit sur lui leur mauvaise influence habituelle. Les succès de M. Home lui avaient quelque peu monté l'imagination, ainsi que l'attestent les lettres qu'il nous a écrites. Il rêvait un théâtre plus grand que son village; cependant, malgré ses instances pour le faire venir à Paris, nous n'avons jamais voulu y prêter la main. Assurément, si nous y avions vu une utilité quelconque, nous l'eussions favorisé en cela, mais nous étions convaincu, d'après les idées et le caractère que nous lui connaissions, qu'il n'était pas de taille à y jouer un rôle assez prépondérant dans son propre intérêt. Nous aavions d'ailleurs, tout récemment, un triste exemple de ces ambitions qui poussent vers la capitale, et qui finissent par de cruelles déceptions. En l'élevant sur un piédestal, on lui a rendu un mauvais service. Sa mission était locale ; dans un rayon limité, sur une certaine population, il pouvait rendre de grands services à la cause du Spiritisme, à l'aide des remarquables phénomènes qui se produisaient sous son influence ; il en a rendu en propageant les idées spirites dans le pays, mais il pouvait en rendre de bien plus grands encore, s'il fût resté dans sa modeste sphère, sans abandonner le travail qui le fai-

sait vivre, et qu'avec plus de prudence il aurait pu concilier avec l'exercice de la médiumnité. Malheureusement pour lui, l'importance qu'il s'attribuait le rendait peu accessible aux conseils de l'expérience; comme beaucoup de gens, il les eût volontiers acceptés s'ils eussent été conformes à ses idées, ce dont ses lettres nous donnaient la preuve! Plusieurs indices nous firent prévoir sa chute, mais nous étions loin de nous douter par quelle cause elle arriverait. Seulement nos guides spirituels nous avertirent plus d'une fois d'agir envers lui avec une grande circonspection, et de ne point nous mettre en avant, nous détournant surtout de le faire venir à Paris.

Par trop de présomption d'un côté, et trop de faiblesse de l'autre, il a brisé sa mission au moment où elle pouvait acquérir le plus d'éclat. Cédant à de fâcheux entraînements, et peut-être, nous sommes porté à le croire, à de perfides insinuations conduites avec adresse, il a commis une faute, à la suite de laquelle il a quitté le pays, et dont, plus tard, il a eu à rendre compte devant la justice. Le Spiritisme, loin d'en souffrir, ainsi que s'en flattaient nos adversaires, est sorti sain et sauf de cette épreuve, comme on le verra tout à l'heure. Il va sans dire qu'on voulait s'efforcer de faire passer toutes les manifestations du malheureux Hillaire comme d'insignes jongleries.

Le lésé, dans cette triste affaire, un de ceux qui l'avaient le plus acclamé au temps de sa gloire passagère, et l'avait couvert de son patronage, nous écrivit après la fuite des coupables, pour nous rendre compte des faits en détail, et nous demander notre concours et celui de nos correspondants, afin de les faire arrêter. Il termine en disant : « Il faut leur ôter toutes ressources pour les forcer de rentrer en France, et là nous pourrons les faire châtier par la justice des hommes en attendant que celle de ce Dieu de miséricorde les *châtisse* lui-même, car ils font un bien grand tort dans le Spiritisme. En attendant une réponse de votre main, je vais prier Dieu de les faire découvrir. Je suis tout à vous, votre frère en Dieu, etc. »

Voici la réponse que nous lui fîmes, sans nous douter qu'elle deviendrait une des pièces du procès :

Monsieur,

Au retour d'un long voyage que je viens de faire, j'ai trouvé la lettre que vous m'avez écrite concernant Hillaire. Je déplore autant que qui que ce soit cette triste affaire, dont le Spiritisme, cependant, ne peut recevoir aucune atteinte, parce qu'il ne saurait être responsable des actes de ceux qui le comprennent mal. Quant à vous, le plus

lésé en cette circonstance, je comprends votre indignation, et le premier moment d'emportement qui a dû vous agiter, mais j'espère que la réflexion aura amené plus de calme dans votre esprit. Si vous êtes réellement Spirite, vous devez savoir que nous devons accepter avec résignation toutes les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, et qui sont elles-mêmes des expiations que nous avons méritées pour nos fautes passées. Ce n'est pas en priant Dieu, comme vous le faites, de nous venger de ceux dont nous avons à nous plaindre, qu'on acquiert le mérite des épreuves qu'il nous envoie; bien au contraire, on en perd le fruit, et l'on s'en attire de plus grandes. N'est-ce pas une contradiction de votre part de dire que vous priez *le Dieu de miséricorde* de faire que les coupables soient arrêtés, afin d'être livrés à la justice des hommes? C'est l'offenser que de lui adresser de pareilles prières, alors que nous avons plus ou moins besoin de sa miséricorde pour nous-mêmes, et oublier qu'il a dit : *Vous serez pardonné comme vous aurez pardonné aux autres.* Un tel langage n'est ni chrétien ni spirite, car le Spiritisme, à l'exemple du Christ, nous enseigne l'indulgence et le pardon des offenses. C'est une belle occasion pour nous de montrer de la grandeur et de la magnanimité, et de prouver que vous êtes au-dessus des misères humaines. Je souhaite pour vous que vous ne la laissiez pas s'échapper.

Vous pensez que cette affaire fera du tort au Spiritisme; je répète qu'il n'en souffrira point, malgré l'ardeur de ses adversaires à exploiter cette circonstance à leur profit. Si elle devait lui en faire, ce ne serait qu'un effet local et momentané, et vous en auriez votre part de responsabilité, par l'empressement que vous avez mis à la divulguer. Autant par charité que par l'intérêt que vous dites prendre à la doctrine, vous auriez dû faire tout ce qui était en votre pouvoir pour éviter le scandale; tandis que, par le retentissement que vous y avez donné, vous avez fourni des armes à nos ennemis. Les Spirites sincères vous auraient su gré de votre modération, et Dieu vous aurait tenu compte de ce bon sentiment.

Je regrette que vous ayez pu penser que je servirais en quoi que ce soit vos désirs vindicatifs, en faisant des démarches pour livrer les coupables à la justice. C'était vous méprendre singulièrement sur mon rôle, mon caractère et mon intelligence des véritables intérêts du Spiritisme. Si vous êtes réellement, comme vous le dites, mon frère en Dieu, croyez-moi, implorez sa clémence et non sa colère; car celui qui appelle cette colère sur autrui court risque de la faire tomber sur lui-même.

J'ai l'honneur de vous saluer cordialement, avec l'espoir de vous voir revenir à des idées plus dignes d'un Spirite sincère.

A. K.

Voici maintenant le compte rendu qui nous est adressé :

« Commencée vendredi, l'affaire Hillaire s'est terminée samedi à minuit. Vitet retirant sa plainte au moment où le jugement allait être prononcé, sa femme était innocentée. Hillaire seul restait sous le coup de la justice. Le ministère public a conclu à la culpabilité et réclamé l'application des articles 336, 337, 338, etc., du Code pénal. Le Tribunal, *déclinant* sa compétence en ce qui touche l'appréciation *de tous les apports et autres faits médianimiques*, faisant application de l'article 463, a condamné Hillaire à un an de prison et aux frais. Ce jugement est, à nos yeux, une juste application de la loi écrite, bien qu'il ait été trouvé un peu sévère par des personnes qui ne sont nullement spirites.

« Si nous avons été témoins du déroulement des tristes turpitudes auxquelles peuvent conduire les faiblesses humaines, nous avons, d'un autre côté, assisté à un beau spectacle, quand nous avons entendu solennellement proclamer l'orthodoxie de la morale spirite ; quand, pendant les suspensions et à la sortie des audiences, nous avons entendu ces paroles répétées dans le public : « Nous devons envier le « bonheur de ceux que leur foi met constamment en présence de « ceux qu'ils ont aimés, et dont la tombe elle-même ne peut plus les « séparer. »

« Voyez, en effet, cette foule que dans un instant ce prétoire ne pourra pas contenir. Là se pressent des membres de toutes les positions sociales, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée. Pensez-vous que ces hommes viennent simplement assister aux vulgaires débats d'une sale affaire en police correctionnelle? à la honte de deux malheureux qui ont avoué et raconté toutes les circonstances de leur faute? Oh! non. L'affaire en question a une bien plus haute portée. Le Spiritisme est en jeu; on vient entendre les révélations qu'aura amenées contre la nouvelle doctrine une enquête de trois mois; on vient jouir du ridicule qui ne peut pas manquer de retomber sur ces pauvres hallucinés; mais ces espérances peu charitables ont été déçues par la sagesse du tribunal.

« Le président commence par proclamer la liberté de conscience la plus absolue; il recommande à tous le respect pour la croyance religieuse de chacun: il marche lui-même jusqu'au bout dans cette voie. Une occasion se présente de lire la lettre de notre maître à Vitet (lettre citée plus haut) ; il la saisit et fait observer, après lecture, que, pour lui, il reconnaît là une voix digne des premiers Pères de l'Église; que jamais plus belle morale n'a été prêchée dans un plus beau langage.

« Vingt témoins ont été unanimes sur la véracité, pour eux, des apports ; pas un n'a manifesté le plus petit soupçon. De là la déclaration d'incompétence du tribunal. Vitet seul et son domestique Muson ont contesté la marche miraculeuse ; mais à l'instant on leur a opposé un procès-verbal rédigé le jour même par Vitet, écrit de sa main, portant sa signature et celle de Muson. Deux membres de notre société ont été entendus. Le président n'a pas craint de faire naître de leur déposition la discussion sur certains points de doctrine ; l'un et l'autre ont parfaitement répondu et triomphé à la satisfaction de tous les Spirites.

« L'avocat d'Hillaire a été et ne pouvait être que fort court en ce qui concernait spécialement le chef d'accusation. Mais sur la doctrine, sur ses enseignements, sur ses conséquences, ses progrès dans le monde ; sur la persévérance de ces hommes de la localité, tout au moins, disait-il, nos égaux en science, en intelligence, en moralité, en position sociale ; sur les faits publiés chaque jour par la presse ; sur la multiplicité des ouvrages, des journaux spéciaux, il a toujours parlé avec éloquence et conviction. Son dernier coup fut la lecture d'une lettre de M. Jaubert. Dans cette lettre, M. Jaubert rend compte que lui-même et ses amis, s'occupant de manifestations physiques, *ont vu* et *bien vu*, à la lumière des lampes aussi bien qu'à la lumière du jour, des faits analogues à ceux obtenus par Hillaire, dont il rend compte dans les plus petits détails. Cette lecture, suivie de celle, sur un ton solennel, de la profession de foi du même M. Jaubert, d'un magistrat, vice-président en fonctions d'un tribunal civil, chef-lieu de département, cette lecture a ému tout l'auditoire. (Le *Journal de Saint-Jean-d'Angély*, du 12 février, donne l'analyse de cette remarquable plaidoirie. Voir aussi la *Revue de l'Ouest*, de Niort, du 18 février.)

« Dans son réquisitoire, le ministère public flétrit naturellement le coupable. Quant aux faits de manifestations, il les explique par des moyens vulgaires : chacun, dit-il, peut, dans son salon, les produire à volonté, avec la plus grande facilité : la moindre adresse suffit. Il cite des faits médianimiques historiques pour lesquels il conclut à l'hallucination. Pour ce qui concerne la doctrine, il a toujours été digne et respectueux envers ses sectateurs dévoués. Il a surtout chaleureusement applaudi au courage, à la sincérité et à la bonne foi des témoins qui sont venus affirmer leur croyance, sans être arrêtés ni par la crainte des sarcasmes et de la raillerie, ni par leurs intérêts matériels, qui peuvent en souffrir. »

Le Spiritisme n'est pas seulement sorti sain et sauf de cette épreuve, il en est sorti avec les honneurs de la guerre. Le jugement, il est vrai, n'a point proclamé la réalité des manifestations d'Hillaire, mais il les a mises hors de cause par sa déclaration d'incompétence; par cela même il ne les a point déclarées frauduleuses. Quant à la doctrine, elle y a obtenu un éclatant suffrage. Pour nous, c'est le point essentiel, car le Spiritisme est moins dans les phénomènes matériels que dans ses conséquences morales. Peu nous importe qu'on nie des faits qui sont chaque jour constatés sur tous les points de la terre; le temps n'est pas loin où tout le monde sera forcé de se rendre à l'évidence; le principal, c'est que la doctrine qui en découle soit reconnue digne de l'Evangile sur lequel elle s'appuie. Certainement M. le substitut n'est pas spirite; le président ne l'est pas non plus, que nous sachions; mais ce que nous sommes heureux de constater, c'est que leur opinion personnelle n'ôte rien à leur impartialité.

Les éloges donnés aux témoins sont un éclatant hommage rendu au courage de l'opinion et à la sincérité des croyances. Nous devions à ces fermes soutiens de notre foi un témoignage spécial; nous nous sommes empressé de le leur donner par l'adresse suivante, que nous leur avons fait parvenir.

Paris, le 21 janvier 1865.

M. Allan Kardec aux Spirites dévoués dans l'affaire Hillaire.

Chers frères en Spiritisme,

Je viens, tant en mon nom personnel qu'au nom de la Société spirite de Paris, payer un juste tribut d'éloges à tous ceux qui, dans la triste circonstance dont nous avons tous été affligés, ont soutenu leur foi, et défendu la vérité avec courage, dignité et fermeté. Un éclatant et solennel témoignage leur a été rendu par les organes de la justice; celui de leurs frères en croyance ne pouvait leur manquer. J'en ai demandé la liste aussi exacte et aussi complète que possible, afin d'inscrire leurs noms à côté de ceux qui ont bien mérité du Spiritisme. Ce n'est point pour les livrer à une publicité qui blesserait leur modestie, et serait d'ailleurs, à l'heure qu'il est, plus nuisible qu'utile, mais notre siècle est si préoccupé qu'il est oublieux; il faut que la mémoire des dévoûments vrais, purs de toute arrière-pensée d'intérêt, ne soit pas perdue pour ceux qui viendront après nous. Les archives du Spiritisme leur diront ceux qui ont un droit légitime à leur reconnaissance.

Je saisis cette occasion, chers frères, pour m'entretenir un instant avec vous du sujet qui nous préoccupe.

Au premier abord, on pouvait craindre les suites de cette affaire pour le Spiritisme. Je ne m'en suis jamais inquiété, comme vous le savez, parce qu'elle ne pouvait, dans tous les cas, produire qu'une émotion locale et momentanée; car notre doctrine, pas plus que la religion, ne peut être responsable des fautes de ceux qui ne la comprennent pas. C'est en vain que nos adversaires s'efforcent de la présenter comme malsaine et immorale; il faudrait prouver qu'elle provoque, excuse ou justifie un seul acte répréhensible quelconque, ou qu'à côté de ses enseignements ostensibles, elle en a de secrets sous lesquels la conscience peut se mettre à l'abri. Mais comme, dans le Spiritisme, tout se passe au grand jour, qu'il ne prêche que la morale de l'Evangile, à la pratique de laquelle il tend à ramener les hommes qui s'en écartent, une intention malveillante pouvait seule lui imputer des tendances pernicieuses. Chacun pouvant juger par soi-même ses principes hautement proclamés et clairement formulés dans des ouvrages à la portée de tous, l'ignorance ou la mauvaise foi pouvaient seules les dénaturer, ainsi qu'on l'a fait pour les premiers chrétiens accusés de tous les malheurs et de tous les accidents qui arrivaient à Rome, et de corrompre les mœurs. Le christianisme, l'Evangile à la main, ne pouvait que sortir victorieux de toutes ces accusations et de la lutte terrible engagée contre lui; ainsi en est-il du Spiritisme qui, lui aussi, a pour drapeau l'Evangile. Pour sa justification, il lui suffit de dire : Voyez ce que j'enseigne, ce que je recommande et ce que je condamne; or, qu'est-ce que je condamne? Tout acte contraire à la charité qui est la la loi enseignée par le Christ.

Le Spiritisme n'est pas seulement dans la croyance à la manifestation des Esprits. Le tort de ceux qui le condamnent est de croire qu'il ne consiste qu'en la production de phénomènes étranges, et cela parce que, ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ils n'en voient que la surface. Ces phénomènes ne sont étranges que pour ceux qui n'en connaissent pas la cause; mais quiconque les approfondit n'y voit que les effets d'une loi, d'une force de la nature que l'on ne connaissait pas, et qui, par cela même, ne sont ni merveilleux, ni surnaturels. Ces phénomènes prouvant l'existence des Esprits, qui ne sont autres que les âmes de ceux qui ont vécu, prouvent, par conséquent, l'existence de l'âme, sa survivance au corps, la vie future avec toutes ses conséquences morales. La foi en l'avenir, se trouvant ainsi appuyée sur des preuves matérielles, devient inébranlable, et triomphe de l'incrédulité. Voilà pourquoi, lorsque le Spiritisme sera devenu la croyance de tous, il n'y aura plus ni incrédules, ni matérialistes, ni athées. Sa mission est de combattre l'incrédulité, le doute, l'indifférence; il ne s'adresse donc pas à ceux qui ont une foi, et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui ne croient à rien, ou qui doutent. Il ne dit à personne de

quitter sa religion ; il respecte toutes les croyances quand elles sont sincères. La liberté de conscience est à ses yeux un droit sacré ; s'il ne la respectait pas, il manquerait à son premier principe qui est la charité. Neutre entre tous les cultes, il sera le lien qui les réunira sous un même drapeau, celui de la fraternité universelle ; un jour ils se tendront la main, au lieu de se jeter l'anathème.

Les phénomènes, loin d'être la partie essentielle du Spiritisme, n'en sont que l'accessoire, un moyen suscité par Dieu pour vaincre l'incrédulité qui envahit la société ; il est surtout dans l'application de ses principes moraux. C'est à cela qu'on reconnaît les Spirites sincères. Les exemples de réforme morale provoquée par le Spiritisme sont déjà assez nombreux pour qu'on puisse juger des résultats qu'il produira avec le temps. Il faut que sa puissance moralisatrice soit bien grande pour triompher des habitudes invétérées par l'âge, et de la légèreté de la jeunesse.

L'effet moralisateur du Spiritisme a donc pour cause première le phénomène des manifestations qui a donné la foi ; si ces phénomènes étaient une illusion, ainsi que le prétendent les incrédules, il faudrait bénir une illusion qui donne à l'homme la force de vaincre ses mauvais penchants.

Mais si après dix-huit siècles on voit encore tant de gens qui professent le christianisme et le pratiquent si peu, est-il étonnant qu'en moins de dix ans tous ceux qui croient au Spiritisme n'en aient pas tiré tout le profit désirable ? Dans le nombre, il en est qui n'ont vu que le fait matériel des manifestations, chez qui la curiosité a été plus excitée que le cœur n'a été touché. Voilà pourquoi tous les Spirites ne sont pas parfaits. Cela n'a rien de surprenant à un début, et si une chose doit étonner, c'est le nombre des réformes qui se sont opérées dans ce court intervalle. Si le Spiritisme ne triomphe pas toujours des mauvais entraînements d'une manière complète, un résultat partiel n'en est pas moins un progrès dont il faut tenir compte, et comme chacun de nous a son côté faible, cela doit nous rendre indulgents. Le temps et de nouvelles existences achèveront ce qui est commencé ; heureux ceux qui s'épargneront de nouvelles épreuves !

Hillaire appartient à cette classe que le Spiritisme n'a fait en quelque sorte qu'effleurer ; c'est pourquoi il a failli. — La Providence l'avait doué d'une remarquable faculté, à l'aide de laquelle il a fait beaucoup de bien ; il pouvait en faire encore beaucoup plus, s'il n'eût pas brisé sa mission par sa faiblesse. Nous ne pouvons ni le condamner ni l'absoudre ; à Dieu seul appartient de le juger pour n'avoir pas accompli sa tâche jusqu'au bout. Puisse l'expiation qu'il subit et un sérieux retour sur lui-même lui mériter sa clémence !

Frères, tendons-lui une main secourable et prions pour lui.

Notices bibliographiques.

Un ange du ciel sur la terre (1).

Voici le rapport fait sur cet ouvrage à la *Société spirite de Paris*, par notre collègue M. Feyteau, avocat :

Sous ce titre, M. Benjamin Mossé a écrit un livre plein de poésie dans lequel, à un double point de vue, la charité est progressivement enseignée par les faits les plus touchants. Le sujet de ce petit poème en prose débute au ciel, se développe sur la terre, et se termine au ciel où il a commencé.

Les anges, les archanges, les séraphins, les ophanims, tous les êtres sacrés (ce sont les expressions de M. Mossé) sont réunis et chantent les louanges du Très-Haut, qui les a réunis pour leur donner la mission d'aller parmi les âmes de la terre, afin de les ramener dans la voie du bien, dont les font dévier sans cesse les appétits et les passions terrestres.

Un de ces anges, le plus pur, est seul resté après le départ de tous les autres; cet ange, c'est *Zadécia*. Prosternée aux pieds du trône de l'Éternel, elle implore pour elle la faveur d'une exception à la règle générale imposée à ses frères; elle disait, suppliante : « Seigneur, écoute ma prière, avant que j'obéisse à ta voix! Je vais descendre sur la terre, selon ta volonté. Je m'arrache, puisque tu l'ordonnes, à la félicité dont tu nous inondes; je vais en parler aux habitants du bas séjour; je vais leur en inspirer l'espérance pour les soutenir dans leur marche pénible. Mais daigne accorder à mes supplications la grâce que j'implore! Permets, ô mon Dieu, qu'éloignée de ton palais, je n'en oublie jamais les délices! Permets que l'enveloppe dont je vais me revêtir ne fasse jamais obstacle à mes élans vers toi! Que je reste toujours maîtresse de moi-même; que jamais rien d'impur ne vienne altérer ma noblesse! Permets, Seigneur, que mon absence du séjour bienheureux ne soit pas de longue durée! Veuille que ma mission soit promptement remplie; que j'échauffe à ma flamme un cœur généreux; que je le captive par mes charmes, ce cœur déjà béni par ta main; que mon amour l'élève, le perfectionne, achève sa vertu, afin qu'il reçoive mes inspirations, qu'il accepte mon message, qu'il devienne pour l'humanité une consolation, une lumière, et qu'alors je puisse, ô mon Dieu, retourner à ma céleste demeure, fière de laisser sur la

(1) Par Benjamin Mossé, rabbin d'Avignon. — 1 vol. in-12; prix, 3 fr. 50. — Avignon, chez Bonnet fils.

terre un noble continuateur de ma mission, animé par mon regard, adorant mon image, et toujours s'élevant vers moi pour puiser dans mon sein la force de poursuivre son œuvre pour l'accomplissement de laquelle je lui prodiguerai les encouragements de mon amour, jusqu'à l'heure où, par ta volonté, il viendra me rejoindre et recevoir dans mes bras, aux pieds de ton trône, tes éternelles bénédictions. »

— « J'exauce ta prière, ô ma fille ! lui répondit la voix divine ; va, va sans crainte, porter aux humains les trésors de ta flamme. Le feu qui t'anime ne perdra rien de sa sainteté sur la terre où ton passage sera rapide, où déjà une âme digne de toi a pris une enveloppe terrestre pour remplir la grande mission que tu veux lui confier. Aussi ardente que pure, elle s'ennoblira sous ton amour ; elle sera sanctifiée par ta présence, par les liens qui l'uniront à ton immortelle destinée. Dans cette union que je bénis d'avance, cette âme recevra ta mission dont elle s'acquittera comme toi-même. Alors tu remonteras dans ces régions suprêmes, d'où tu veilleras sur ton époux bien-aimé de la terre, qui deviendra, quand il aura fini sa tâche, ton époux bien-aimé dans le ciel ! »

A ces paroles, Zadécia descendit radieuse des demeures infinies parmi les humains ; elle déposa un baiser sur le front de l'enfant qu'elle devait s'attacher plus tard par l'hyménée ; puis, se soumettant aux conditions nécessaires de l'existence terrestre, elle s'enveloppa d'une forme matérielle où devait éclater sa beauté, où devaient resplendir ses vertus et ses charmes !!!

C'est dans ces conditions particulièrement bénies que l'âme de Zadécia entreprend sa mission, dont la première phase est son incarnation à la créature douloureusement enfantée par une jeune et pieuse mère. Dans la deuxième phase de sa mission, Zadécia est un ange d'innocence, et sa beauté, qui rayonne comme une émanation divine, purifie tout ce qui l'approche. Dans la troisième phase, Zadécia est ange de résignation par la patience avec laquelle elle supporte les souffrances physiques. Dans la quatrième, elle est ange de piété par les exemples de charité et d'abnégation qu'elle donne. Dans la cinquième, elle est ange d'amour par l'affection sympathique qui se développe entre elle et le jeune Azariel. Dans la sixième, elle est l'ange de l'amour conjugal par son union avec Azariel. Dans la septième, elle est l'ange de l'amour maternel. La huitième phase, enfin, est son retour au ciel, laissant sur la terre son époux et sa fille pour continuer son œuvre de sanctification.

Ces différents tableaux contiennent sans contredit des exemples

édifiants, et sont d'une lecture attachante; mais le triomphe trop prévu de Zadécia sur toutes les épreuves auxquelles son incarnation est soumise, leur enlève ce caractère d'enseignement utile qui ne peut ressortir réellement que des efforts de la lutte. Cette situation qui est est faite à Zadécia, de conserver en quittant le ciel la pureté et l'incorruptibilité des anges, ne permet guère de s'intéresser à elle au delà de l'attrait que l'auteur a donné par la forme et l'expression des pensées aux étapes de son voyage sur terre. Aussi, après avoir lu ce livre, et tout en lui accordant le juste tribut d'éloges que méritent le style et l'ensemble véritablement harmonieux du sujet, il est permis de regretter que l'auteur paraisse étranger aux principes réels de la nature des Esprits, et n'avoir jamais pensé à se rendre compte de l'influence qu'ils exercent sur les diverses conditions sociales de l'humanité, par l'amélioration progressive que développent leurs diverses incarnations.

Il est une préoccupation naturelle à l'homme sérieux, soit qu'aux multiples lueurs de la phisolophie il scrute les péripéties de la vie humaine, soit qu'avec le flambeau des religions il sonde les mystérieuses profondeurs de la mort: c'est d'arriver à une conclusion qui l'éclaire sur sa véritable destinée en lui montrant la voie qu'il doit suivre. Cette voie, sans doute, n'est pas toujoure la vraie, mais chacun suit le sillon que trace la charrue de la volonté dans le champ de la pensée, suivant qu'il a attelé de bons ou de mauvais principes. Pour les uns, des systèmes de parti pris leur tiennent lieu de vérités; ils s'en font une loi, s'épuisant en discussions pour la faire prévaloir et l'imposer. Pour les autres, c'est Dieu lui-même qu'ils ont la prétention de traduire, d'interpréter et de commenter de tant de façons et par tant de débats orageux, quand ils ne sont pas sanglants, que les textes sacrés de la parole divine restent ensevelis sous les décombres de leurs disputes.

Le livre de M. Mossé, s'il ne révèle pas la préoccupation que nous voudrions y voir sur la nature des Esprits, n'en révèle du moins aucune de celles qui l'excluent ou qui la combattent ; nous dirons même qu'il s'en rapproche plus qu'il ne s'en éloigne, et qu'avec un pas de plus, ils marcheraient à l'unisson, car ils tendent à un but commun: la pratique de la charité comme condition de la vie bienheureuse. C'est donc un bon livre que le Spiritisme doit accueillir comme un allié qui peut devenir son frère.

FEYTEAU, *avocat.*

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 4. AVRIL 1865.

Destruction des êtres vivants les uns par les autres.

La destruction réciproque des êtres vivants est une des lois de la nature qui, au premier abord, semblent le moins se concilier avec la bonté de Dieu. On se demande pourquoi il leur a fait une nécessité de s'entre-détruire pour se nourrir aux dépens les uns des autres.

Pour celui qui ne voit que la matière, qui borne sa vue à la vie présente, cela paraît en effet une imperfection dans l'œuvre divine; d'où cette conclusion qu'en tirent les incrédules, que Dieu n'étant pas parfait, il n'y a pas de Dieu. C'est qu'ils jugent la perfection de Dieu à leur point de vue; leur propre jugement est la mesure de sa sagesse, et ils pensent que Dieu ne saurait mieux faire que ce qu'ils feraient eux-mêmes. Leur courte vue ne leur permettant pas de juger l'ensemble, ils ne comprennent pas qu'un bien réel peut sortir d'un mal apparent. La connaissance du principe spirituel, considéré dans son essence véritable, et de la grande loi d'unité qui constitue l'harmonie de la création, peut seule donner à l'homme la clef de ce mystère, et lui montrer la sagesse providentielle et l'harmonie précisément là où il ne voyait qu'une anomalie et une contradiction. Il en est de cette vérité comme d'une foule d'autres; l'homme n'est apte à sonder certaines profondeurs que lorsque son Esprit est arrivé à un degré suffisant de maturité.

La vraie vie, de l'animal aussi bien que de l'homme, n'est pas plus dans l'enveloppe corporelle qu'elle n'est dans l'habillement; elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps. Ce prin-

cipe a besoin du corps pour se développer par le travail qu'il doit accomplir sur la matière brute; le corps s'use dans ce travail, mais l'Esprit ne s'use pas, au contraire : il en sort à chaque fois plus fort, plus lucide et plus capable. Qu'importe donc que l'Esprit change plus ou moins de fois d'enveloppe ; il n'en est pas moins Esprit; c'est absolument comme si un homme renouvelait cent fois son habillement dans l'année, il n'en serait pas moins le même homme. Par le spectacle incessant de la destruction, Dieu apprend aux hommes le peu de cas qu'ils doivent faire de l'enveloppe matérielle, et suscite en eux l'idée de la vie spirituelle en la leur faisant désirer comme une compensation.

Dieu, dira-t-on, ne pouvait-il arriver au même résultat par d'autres moyens, et sans astreindre les êtres vivants à s'entre-détruire? Bien hardi celui qui prétendrait pénétrer les desseins de Dieu! Si tout est sagesse dans son œuvre, nous devons supposer que cette sagesse ne doit pas plus faire défaut sur ce point que sur les autres; si nous ne le comprenons pas, il faut nous en prendre à notre peu d'avancement. Toutefois, nous pouvons essayer d'en chercher la raison, en prenant pour boussole ce principe : *Dieu doit être infiniment juste et sage*; cherchons donc en tout sa justice et sa sagesse.

Une première utilité qui se présente de cette destruction, utilité purement physique, il est vrai, est celle-ci : les corps organiques ne s'entretiennent qu'à l'aide des matières organiques, ces matières contenant seules les éléments nutritifs nécessaires à leur transformation. Les corps, instruments d'action du principe intelligent, ayant besoin d'être incessamment renouvelés, la Providence les fait servir à leur entretien mutuel; c'est pour cela que les êtres se nourrissent les uns des autres; c'est-à-dire que le corps se nourrit du corps, mais l'Esprit n'est ni anéanti, ni altéré; il n'est que dépouillé de son enveloppe.

Il est en outre des considérations morales d'un ordre plus élevé.

La lutte est nécessaire au développement de l'Esprit; c'est dans la lutte qu'il exerce ses facultés. Celui qui attaque pour avoir sa nourriture, et celui qui se défend pour conserver sa vie, font assaut de ruse et d'intelligence, et augmentent, par cela même, leurs forces intellectuelles. L'un des deux succombe; mais qu'est-ce que le plus fort ou le plus adroit a enlevé au plus faible en réalité? Son vêtement de chair, pas autre chose; l'Esprit, qui n'est pas mort, en reprendra un autre plus tard.

Dans les êtres inférieurs de la création, dans ceux où le sens moral n'existe pas, où l'intelligence n'est encore qu'à l'état d'instinct, la lutte

ne saurait avoir pour mobile que la satisfaction d'un besoin matériel; or, un des besoins matériels les plus impérieux est celui de la nourriture; ils luttent donc uniquement pour vivre, c'est-à-dire pour prendre ou défendre une proie, car ils ne sauraient être stimulés par un mobile plus élevé. C'est dans cette première période que l'âme s'élabore et s'essaye à la vie. Lorsqu'elle a atteint le degré de maturité nécessaire pour sa transformation, elle reçoit de Dieu de nouvelles facultés : le libre arbitre et le sens moral, l'étincelle divine en un mot, qui donnent un nouveau cours à ses idées, la dotent de nouvelles aptitudes et de nouvelles perceptions. Mais les nouvelles facultés morales dont elle est douée ne se développent que graduellement, car rien n'est brusque dans la nature ; il y a une période de transition où l'homme se distingue à peine de la brute ; dans les premiers âges, l'instinct animal domine, et la lutte a encore pour mobile la satisfaction des besoins matériels; plus tard, l'instinct animal et le sentiment moral se contrebalancent ; l'homme alors lutte, non plus pour se nourrir, mais pour satisfaire son ambition, son orgueil, le besoin de dominer : pour cela, il lui faut encore détruire. Mais à mesure que le sens moral prend le dessus, la sensibilité se développe, le besoin de la destruction diminue ; il finit même par s'effacer et par devenir odieux : l'homme a horreur du sang. Cependant la lutte est toujours nécessaire au développement de l'Esprit, car même arrivé à ce point qui nous semble culminant, il est loin d'être parfait ; ce n'est qu'au prix de son activité qu'il acquiert des connaissances, de l'expérience, et qu'il se dépouille des derniers vestiges de l'animalité ; mais alors la lutte, de sanglante et brutale qu'elle était, devient purement intellectuelle ; l'homme lutte contre les difficultés et non plus contre ses semblables.

Nota. Cette explication, comme on le voit, se rattache à la grave question de l'avenir des animaux ; nous la traiterons prochainement à fond, parce qu'elle nous paraît suffisamment élaborée, et nous croyons qu'on peut, dès aujourd'hui, la considérer comme résolue en principe par la concordance de l'enseignement.

Un sermon dans le progrès.

On nous écrit de Montauban :

Il s'est passé ces jours-ci dans notre ville un fait qui a diversement impressionné la population. Un prédicateur protestant, M. Rewile,

chapelain du roi de Hollande, dans un discours prononcé devant deux mille personnes, s'affirmait carrément comme partisan des idées nouvelles. Nous avons été heureux en entendant, pour la première fois, ces sublimes vérités proclamées du haut d'une chaire chrétienne, et développées avec un talent et une éloquence hors ligne. Il faut bien qu'il ait été beau, puisque les fanatiques se sont hâtés de lui donner le titre d'antechrist. Je regrette de ne pouvoir vous transmettre ce discours en entier, mais je vais essayer d'en analyser quelques passages.

« L'orateur avait pris pour texte « Je ne suis pas venu détruire la loi « et les prophètes, mais l'accomplir. Aimez-vous de tout votre cœur, « de toute votre âme, de toute votre pensée, et votre prochain comme « vous-même. »

« D'après M. Rewile, la mission du Christ parmi les hommes a été une mission de charité et de spiritualité ; sa doctrine semblait donc être en opposition avec celle des Juifs, dont le principe était : « l'obser- « vation stricte de la lettre, » principe qui engendrait l'égoïsme. Mais le mot *accomplir* explique cette contradiction apparente, car accomplir signifie compléter, rendre plus parfait. Or, remplacer l'égoïsme par la charité, et le culte de la matière par la spiritualité, c'était accomplir, compléter la loi. Le Christ essaya, mais en vain, de faire rompre à cette nation les chaînes de la matière en élevant sa pensée, et en lui faisant envisager sa destinée de plus haut ; jamais elle ne put comprendre la profondeur de sa morale ; aussi, lorsqu'il voulut attaquer les abus de toute sorte, les pratiques extérieures et adoucir les rigueurs de la loi mosaïque, fut-il accusé et lâchement condamné. Les Juifs attendaient un Messie conquérant, qui, armé de son sceptre de fer, devait leur donner en partage la puissance temporelle, et ils ne comprenaient pas ce qu'il y avait de grand, de sublime dans celui qui, un faible roseau à la main, venait apporter à l'humanité, comme un gage de sa puissance spirituelle, la loi d'amour et de charité.

« Mais les desseins de Dieu s'accomplissent toujours malgré toutes les résistances, et si les Juifs, comme des ouvriers de mauvaise volonté, refusèrent de travailler à la vigne, l'humanité n'en a pas moins marché et n'en marchera pas moins, entraînant sur son passage tout ce qui lui fait obstacle pour arriver au progrès. L'Église chrétienne, sous peine de déchéance, doit suivre cette marche ascendante, car *l'humanité n'est pas faite pour l'Église, mais bien l'Église pour l'humanité.* Malheur à qui résisterait, car il serait broyé comme poussière par la main du progrès ; le passé n'est-il pas fait pour répondre de l'avenir ?

« Que les enfants du dix-neuvième siècle, contrairement à la con-

duite des Juifs anciens, comprennent et accomplissent leur œuvre! N'éprouvent-ils pas déjà ce frémissement involontaire qui agite toutes les intelligences d'élite et qui les pousse spontanément vers la conquête des idées de spiritualité, seule garantie de bonheur pour l'humanité; car, sans spiritualité, il n'y a que matière, et sans liberté il n'y a qu'esclavage? *Pourquoi donc résister plus longtemps à ces nobles élans de l'âme et attribuer au démon ces nouveaux signes des temps modernes? pourquoi ne pas y voir plutôt les inspirations des messagers célestes d'un Dieu d'amour et de charité, nous annonçant la rénovation de l'humanité?*

« Que l'Église chrétienne revienne à l'esprit. Qu'est-ce, en effet, que l'Église sans l'esprit, si ce n'est un cadavre, un vrai cadavre dans l'acception du mot?... Que celui qui a des oreilles entende! La véritable Église, dans ces jours critiques, a le droit de compter sur ses enfants... Allons, debout et à l'œuvre! que chacun fasse son devoir. Dieu le veut! Dieu le veut!

» Si le Christ est venu pour accomplir, c'est-à-dire pour compléter la loi par la pratique de l'amour de Dieu et des hommes, c'est qu'il considérait ce précepte comme résumant la perfection humaine. La loi d'amour de Dieu et des hommes est, ainsi que l'enseigne le Christ lui-même, une loi de premier ordre à laquelle sont subordonnées toutes les autres. Il faut donc la pratiquer dans son acception la plus large, afin de se rapprocher de lui, et par conséquent de Dieu dont il a été la plus haute expression sur la terre. Pour aimer Dieu, il faut aimer le vrai, le beau, le bien; il faut se sentir transporté intérieurement vers ces attributs de la perfection morale; mais il faut aussi aimer ses frères, ses semblables, en qui Dieu se reflète dans ce qu'il a de vrai, de beau, de bien.

« Pourquoi le Christ a-t-il aimé l'humanité jusqu'à donner sa vie pour elle? Parce qu'étant aussi la plus haute expression de la perfection humaine, il a ressenti au plus haut degré les effets de cette loi d'amour de Dieu et des hommes, et qu'il a dû la pratiquer d'une manière sublime... Pratiquer la charité, aimer, c'est marcher à grands pas dans la voie du vrai, du beau, du bien; c'est aller à Dieu! Aimer, c'est vivre; c'est aller à l'immortalité! »

D'après ce qui m'a été rapporté, M. Rewile aurait abordé avec succès, dans deux conférences données aux élèves de la Faculté, la question des manifestations; il aurait répondu victorieusement à toutes les objections. Je regrette de n'avoir pu l'entendre dans cette circonstance si intéressante.

Remarque. — Les Esprits avaient bien dit que le Spiritisme allait trouver des défenseurs dans les rangs même de ses adversaires. Un tel discours dans la bouche d'un ministre de la religion, et prononcé du haut de la chaire, est un événement grave. Attendons-nous à en voir d'autres, car l'exemple du courage de l'opinion est contagieux. Les idées nouvelles ne tarderont pas non plus à trouver des champions avoués dans la haute science, la littérature et la presse; elles y ont déjà plus de sympathies qu'on ne le croit; ce n'est que le premier pas qui coûte. Jusqu'à ce jour on peut dire qu'à l'exception des organes spéciaux du Spiritisme, qui ne s'adressent pas à la masse du public indifférent, nos adversaires ont eu seuls la parole, et Dieu sait s'ils en ont usé! Maintenant la lutte s'engage; que diront-ils quand ils verront des noms justement honorés et estimés sortir de leurs rangs, prendre ouvertement en main le drapeau de la doctrine? Il est dit que tout doit s'accomplir.

Extrait du *Journal de Saint-Jean d'Angély* du 5 mars 1865.

Société des études spirites de Saint-Jean d'Angély.

COUP D'ŒIL SUR LE SPIRITISME ET SES CONSÉQUENCES.

Il existe une harmonie secrète et continuelle entre le monde visible et le monde des Esprits. Cette harmonie, ses manifestations possibles, voilà, sans contredit, une des grandes questions de notre époque. C'est celle que nous nous proposons de traiter dans les colonnes de ce journal.

Nous nous adressons à tous, sans doute, mais plus particulièrement à ceux que leurs occupations journalières empêchent de se livrer dans de longs ouvrages à l'étude suivie des faits si émouvants, qui, signalés d'un bout de l'univers à l'autre, sont proclamés et attestés par les hommes les plus instruits; démontrer la possibilité de ces faits par la révélation de lois naturelles inconnues jusqu'à notre temps; les dépouiller de l'épithète ironique de prétendus miracles par laquelle on voudrait les amoindrir aux yeux de ceux qui n'en savent pas plus, initier ceux-là à la connaissance de la doctrine qui en est issue, déduire de cette doctrine les conséquences si consolantes qu'elle porte avec elle, voilà notre but.

On parle de miracles, s'il en est un incompréhensible à nos yeux, c'est celui de la froideur et de l'indifférence, réelles ou simulées, d'hommes intelligents et probes en présence des manifestations qui surgissent dans tous les coins du monde, et sont chaque jour publiées à profusion.

Si la reproduction de ce que tant d'autres ont vu n'aboutissait qu'à la satisfaction d'une enfantine curiosité, ou n'avait pour résultat que l'emploi de moments qui n'auraient pu être mieux occupés, oh! c'est alors que nous comprendrions les dédains et les légèretés de langage.

Il ne peut plus en être ainsi quand nous pensons qu'il s'agit, non-seulement du but le plus important de notre existence, la solution, par la preuve palpable de l'immortalité de nos âmes, de la question si longtemps discutée de nos destinées futures, mais qu'il s'agit aussi, et surtout, du rappel par la conviction de ces grandes vérités, de ceux qui s'en écartent, à l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, leurs semblables et eux-mêmes.

Voyez un peu : vous êtes membre d'un jury, des témoins que vous ne connaissez pas, que vous n'avez jamais vus, viennent vous affirmer le fait le plus invraisemblable, l'assassinat d'un père par son fils ou d'un fils par son père, vous les croyez et vous condamnez le misérable auteur d'un pareil crime, et vous faites bien. Mais sondons la question la main sur la conscience, pensez-vous que si ce malheureux eût cru à un Dieu puissant et juste, que s'il eût compris depuis longtemps déjà que son acte horrible aurait infailliblement, dans une autre existence, sa punition méritée, pensez-vous qu'il n'eût pas reculé devant l'accomplisssement de son forfait? Non, vous ne le pensez pas; comme nous, vous dites : Oui, la croyance, mais la croyance ferme et sans restriction, la croyance absolue, à un Dieu juste, aux peines et aux récompenses dans une autre vie où chacun recevra selon ses œuvres ici-bas, voilà le frein qui doit être le plus difficile à briser; et vous avez encore raison.

Malheureusement ces croyances sont, pour la presque universalité, les *inconnues* du grand problème de la moralisation universelle.

Arrêtez un peu! me crie le plus grand nombre; nous cessons d'être d'accord; il y a longtemps que notre intelligence, nos études nous ont fait connaître la solution que vous indiquez. Pour nous, vos prétendues nouvelles preuves sont inutiles, *nous sommes et avons toujours été croyants.*

Tel est bien le langage que nous tient le commun des martyrs.

Vous avez, dites-vous, toujours cru, vous nous l'assurez du moins; tant mieux pour vous, messieurs; s'il faut l'avouer, nous ne nous en doutions guère; recevez-en nos sincères félicitations; nous serions vraiment heureux d'en pouvoir affirmer autant. Franchement, nous convenons que, malgré la faveur de toutes les bonnes conditions qui ont pu contribuer à élever nos idées, il nous restait bien du chemin à faire pour en avoir fait autant que vous. Combien de nos frères, à plus forte raison, ont pu rester en arrière, privés qu'ils étaient par leurs positions sociales des avantages de l'étude et quelquefois de bons exemples?

Oui, la foi est morte : tous les docteurs de la loi en conviennent et en gémissent; jamais, malgré leurs efforts, jamais l'incrédulité ne fut plus profonde, plus générale. Suivez un peu cette longue file d'hommes qui viennent, comme ils le disent, de conduire un des leurs à sa dernière demeure, vous en entendrez quatre-vingt-quinze sur cent répéter : *Encore un à bout de ses peines.* Tristes paroles, triste et bien grande preuve à la fois de l'insuffisance des moyens employés de nos jours pour la propagation du seul et véritable bonheur que les hommes puissent goûter sur notre terre, pour la propagation de la foi.

Dieu soit loué! un nouveau phare brille pour tous; arrière le privilége! Place aux hommes de bonne volonté! Sans efforts d'intelligence, sans études difficiles et coûteuses, le plus humble, le moins instruit peut, à l'égal de tous ses frères, contempler, s'il le veut, la lumière divine. Ceux-là seuls ne verront pas qui ne voudront pas voir.

S'il en est ainsi, et, nous le répétons, les hommes les plus honorables, les plus instruits, dont nous citerons les noms par phalanges, en donnent les témoignages les plus authentiques, s'il en est ainsi, disons-nous, pourquoi s'évertuer à mettre la lumière sous le boisseau? Pourquoi, pour cela seul que nous n'en sentons pas le besoin pour nous, rejeter, sans examen, des phénomènes dont la connaissance et l'appréciation peuvent, sinon toujours, souvent du moins, arrêter sur les pentes fatales où poussent le doute et l'incrédulité, peuvent dans tous les cas, et à si peu de frais, relever par l'espérance les courages prêts à succomber sous le poids de l'infortune ?

Voilà les bienfaits que, par l'exemple, on peut si facilement répandre bien loin autour de soi, mais dont l'indifférence, autant que l'opposition, peuvent aussi retarder le progrès et la diffusion.

A. CHAIGNEAU,
D.-M.-P.

(*Sera continué.*)

Remarque.—Notre prévision émise dans l'article précédent, à propos du sermon de Montauban, commence à se réaliser. Voici un journal qui n'est point un organe du Spiritisme, et qui accueille aujourd'hui, ce que sans doute il n'aurait point fait il y a un an, non des récits de faits, mais des articles de fond, développant les principes de la doctrine. Et de qui sont ces articles? d'un inconnu? d'un ignorant? Non ; ils sont d'un médecin jouissant dans le pays d'une réputation de savoir justement méritée et d'une considération due à ses éminentes qualités. Encore un exemple qui aura des imitateurs.

Nous savons plus d'un journal qui ne répugnerait point à parler favorablement du Spiritisme, qui en parlerait même volontiers si ce n'était la crainte de déplaire à certains lecteurs, et de compromettre ses propres intérêts. Cette crainte pouvait être fondée dans un temps, mais aujourd'hui, elle ne l'est plus. Depuis quelques années, l'opinion a bien changé à l'endroit du Spiritisme ; ce n'est plus une chose inconnue ; on en parle partout ; on n'en rit plus autant. L'idée s'est tellement vulgarisée, que si l'on s'étonne d'une chose, c'est de voir la presse indifférente à une question qui préoccupe les masses, et qui compte ses partisans par millions dans tous les pays du monde, et dans les rangs les plus éclairés de la société ; c'est surtout de voir des hommes d'intelligence la critiquer sans en savoir le premier mot. Est-ce donc une question futile que celle qui soulève les colères de tout un parti ; ce parti s'en émouvrait-il s'il n'y voyait qu'un mythe sans conséquence? Il en rirait ; mais dès lors qu'il se fâche, qu'il tonne, qu'il allume ses auto-da-fé dans l'espoir de tuer l'idée, c'est qu'il y a quelque chose de sérieux. Ah! si tous ceux qui se disent les représentants du progrès se donnaient la peine d'approfondir la question, il est probable qu'ils ne la traiteraient pas avec tant de dédain.

Quoi qu'il en soit, notre but n'est point ici d'en faire l'apologie ; nous voulons seulement constater un fait avéré aujourd'hui, c'est que l'idée spirite a pris rang parmi les doctrines philosophiques ; qu'elle constitue une opinion dont les représentants se multiplient tellement que ses adversaires sont les premiers à le proclamer. La conséquence naturelle de ceci, c'est que les journaux qui seront franchement sympathiques à cette cause, auront les sympathies de ses adhérents, et que ceux-ci sont assez nombreux pour compenser amplement les quelques défections qu'ils pourraient éprouver, si toutefois ils en éprouvaient.

Le public, au point de vue de l'idée spirite, se partage en trois

catégories : les partisans, les indifférents et les antagonistes. Il est constant que les deux premières composent l'immense majorité ; les partisans les rechercheront par sympathie ; les indifférents seront satisfaits de trouver dans une discussion impartiale les moyens de s'éclairer sur ce qu'ils ignorent. Quant aux antagonistes, la plupart se contenteront de ne pas lire les articles qui ne leur conviendront pas, mais ils ne renonceront pas, pour ce motif, à un journal qui leur plaît sous d'autres rapports par ses tendances politiques, sa rédaction, ses feuilletons ou la variété de ses nouvelles diverses. Les adversaires nés du Spiritisme ont d'ailleurs leurs journaux spéciaux. En somme, il est certain que, dans l'état actuel de l'opinion, ils y gagneraient plus qu'ils n'y perdraient.

On dira sans doute, et cela avec raison, que la conviction ne se commande pas, et qu'un journal, pas plus qu'un individu, ne peut embrasser des idées qui ne sont pas les siennes. Ceci est très juste, mais n'empêche pas l'impartialité. Or, jusqu'à ce jour, à un très petit nombre d'exceptions près, les journaux ont ouvert leurs colonnes aussi largement que possible à la critique, aux attaques, à la diffamation même contre une classe nombreuse de citoyens, jetant sans scrupule le ridicule et le mépris sur les personnes, tandis qu'ils les ont impitoyablement fermées à la défense. Que de fois la loi ne donnait-elle pas à la réplique des droits qui ont été méconnus ! Fallait-il donc avoir recours aux mesures de rigueur, intenter des procès ? Il y en aurait eu des milliers depuis dix ans. Nous le demandons, est-ce là de l'impartialité, de la justice, de la part de feuilles qui proclament sans cesse la liberté de la pensée, l'égalité des droits et la fraternité ? On comprend la réfutation d'une doctrine que l'on ne partage pas, la discussion raisonnée et de bonne foi de ses principes ; mais ce qui n'est ni juste ni loyal, c'est de la dénaturer et de lui faire dire le contraire de ce qu'elle dit, en vue de la discréditer ; or, c'est ce que font journellement les adversaires du Spiritisme. Admettre la défense après l'attaque, la rectification des inexactitudes, ne serait pas en épouser les principes ; ce ne serait que de l'impartialité et de la loyauté. Un journal pourrait même aller plus loin ; sans renoncer à ses convictions, et sous toute réserve de ses opinions personnelles, il pourrait admettre la discussion du pour et du contre ; il mettrait ainsi ses lecteurs à même de juger une question qui en vaut bien la peine, par le retentissement qu'elle acquiert chaque jour.

Nous devons donc des éloges à l'impartialité du journal qui accueille les articles de M. Chaigneau. Nous en devons aussi à l'auteur qui, l'un

des premiers, entre dans l'arène de la publicité officielle pour y soutenir notre cause avec l'autorité d'un homme de science. L'article rapporté ci-dessus n'est que l'introduction de son travail ; le numéro du 12 mars contient l'entrée en matière : c'est un exposé savamment raisonné de l'historique du Spiritisme moderne. Nous regrettons que son étendue ne nous permette pas de le reproduire.

Correspondance d'outre-tombe.

Étude médianimique.

Pour l'intelligence du fait principal dont il s'agit, nous extrayons le passage suivant de la lettre d'un de nos abonnés ; c'est en outre une simple et touchante expression des consolations que les affligés puisent dans le Spiritisme :

« Permettez-moi de vous dire combien le Spiritisme m'a procuré de soulagement en me donnant la certitude de revoir dans un monde meilleur un être que j'avais aimé d'un amour sans bornes, un frère chéri mort à la fleur de l'âge. Quelle est consolante cette pensée que celui dont nous pleurons la mort est souvent près de nous, nous soutenant lorsque nous sommes accablés sous le poids de la douleur, se réjouissant lorsque la foi dans l'avenir nous fait entrevoir une réunion certaine ! Initié depuis quelques années déjà aux admirables préceptes du Spiritisme, j'en avais accepté toutes les vérités, et m'étais efforcé de vivre ici-bas de manière à hâter mon avancement. Mes bonnes résolutions avaient été prises bien sincèrement, et cependant, je l'avoue, ne possédant pas les éléments nécessaires pour fortifier et entretenir ma croyance en la communication des Esprits, je m'étais habitué peu à peu, non pas à la rejeter, mais à l'envisager avec plus d'indifférence. C'est que le malheur m'était resté inconnu jusqu'alors. Aujourd'hui qu'il a plu à Dieu de m'envoyer une douloureuse épreuve, j'ai puisé dans le Spiritisme de précieuses consolations, et j'éprouve le besoin de vous en remercier tout particulièrement, comme le premier propagateur de cette sainte doctrine.

« La doctrine du Spiritisme n'étant pas une simple hypothèse, mais s'appuyant sur des faits patents et à la portée de tout le monde, les consolations qu'elle procure consistent non-seulement dans la certitude de revoir les personnes aimées, mais aussi, et surtout, dans la

possibilité de correspondre avec elles et d'en obtenir de salutaires enseignements. »

Dans cette conviction, le frère vivant écrivit à son frère mort la lettre suivante dont il sollicita la réponse par l'entremise d'un médium :

N.... 14 mars 1865.

Mon frère bien-aimé,

Il m'est impossible de te dire combien j'étais heureux en lisant la lettre que tu as bien voulu m'adresser par l'intermédiare du médium de S... Je l'ai communiquée à nos pauvres parents que tu as bien affligés en nous quittant d'une manière si inattendue. Ils me demandent de t'écrire de nouveau, de te demander de nouveaux détails sur ton existence actuelle, afin de pouvoir croire, par des preuves qu'il te sera facile de donner, à la réalité de l'enseignement des Esprits. Mais, avant tout, rends-toi souvent auprès d'eux, inspire-leur la résignation et la foi dans l'avenir; console-les, car ils en ont besoin, brisés qu'ils ont été par un coup si inattendu. Quant à moi, ô mon frère bien-aimé, je serai toujours heureux lorsqu'il te sera permis de me donner de tes nouvelles. Je viens te demander aujourd'hui de nouveaux détails sur ta maladie, ta mort et ton réveil dans le monde des Esprits. —Quels sont les Esprits qui sont venus te recevoir à ton entrée dans le monde invisible?—As-tu revu notre grand-père? Est-il heureux?— As-tu revu et reconnu nos parents décédés avant toi, même ceux que tu n'avais pas connus sur cette terre? — As-tu assisté à ton enterrement? Quelle impression en as-tu ressentie? Donne-moi, je t'en supplie, quelques détails sur cette triste cérémonie qui ne permettent pas à nos parents de douter de ton identité. Pourrais-tu me dire si quelque membre de notre famille pourra devenir médium? Ne désirerais-tu pas te communiquer par l'intermédiaire de l'un de nous? — Je ne puis comprendre que tu ne veuilles plus continuer tes études musicales que tu cultivais avec tant d'ardeur sur cette terre; ce serait une bien douce consolation pour nous, si tu voulais terminer, par l'intermédiaire d'un médium, les psaumes que tu as commencé à mettre en musique à Paris. — Tu as pu constater le vide immense causé par ta mort dans le cœur de nous tous. Inspire, je t'en supplie, à tes parents, le courage nécessaire pour ne pas succomber sous cette terrible épreuve; sois souvent avec eux et donne-leur souvent de tes nouvelles. Quant à moi, Dieu sait combien je t'ai pleuré! Malgré ma croyance au Spiritisme, il y a des moments où je ne puis me faire à

l'idée de ne plus te revoir sur cette terre, et où je donnerais ma vie pour pouvoir te serrer sur mon cœur. — Adieu, mon noble ami; songe quelquefois à celui dont les pensées sont constamment dirigées vers toi, et qui fera son possible pour être jugé digne d'être réuni un jour à toi. — Je t'embrasse et te serre sur mon cœur.

Ton frère tout dévoué, B.....

Nota.—Dans une précédente communication donnée aux parents par un autre médium, il avait été dit que le jeune homme ne voulait pas continuer ses études musicales dans le monde des Esprits.

Réponse du frère mort au frère vivant.

Me voilà, mon bon frère; mais tu exiges trop; je ne peux, avec la meilleure volonté, satisfaire, dans une seule évocation, aux nombreuses demandes que tu m'adresses. Ne sais-tu pas qu'il est quelquefois très difficile aux Esprits de transmettre leur pensée à l'aide de certains médiums peu propres à recevoir nettement, dans le cerveau, l'impression photographique des pensées de certains Esprits, et qui, en les dénaturant, leur donnent un cachet de fausseté qui amène, de la part des intéressés, la négation la plus formelle de la manifestation; ce qui est très peu flatteur et attriste profondément ceux qui, faute d'instruments convenables, sont impuissants à donner des signes d'identité suffisants.

Crois-moi, bon frère, évoque-moi en famille; et toi-même, avec un peu de bonne volonté et quelques essais persévérants, tu pourras causer à ton gré avec moi. Je suis presque toujours près de toi, parce que je sais que tu es Spirite et que j'espère en toi. Il est certain que la sympathie attire la sympathie, et qu'on ne peut être expansif avec un médium qu'on voit pour la première fois; je vais cependant tâcher de vous satisfaire.

Ma mort qui vous afflige était le terme de la captivité de mon âme; votre amour, votre sollicitude, votre tendresse avaient rendu doux mon exil sur la terre; mais, dans mes plus beaux moments d'inspiration musicale, je tournais mes regards vers les régions lumineuses où tout est harmonie, et je m'oubliais à écouter les accords lointains de la mélodie céleste qui m'inondait de ses douces vibrations. Que de fois je me suis oublié dans ces rêveries extatiques, auxquelles je devais le succès de mes études musicales que je continue ici! Ce serait une étrange erreur de croire que l'aptitude individuelle se perd dans le monde spirite; elle s'y perfectionne, au contraire, pour apporter en-

suite ce perfectionnement sur les planètes où ces Esprits sont appelés à vivre.

Ne pleurez donc plus, vous tous, bien-aimés parents! A quoi servent les pleurs? A énerver, à décourager les âmes. Je suis parti le premier, mais vous viendrez me rejoindre; cette certitude n'est-elle pas assez puissante pour vous consoler? La rose, qui a exhalé ses parfums au chêne, meurt comme moi après avoir peu vécu, en jonchant le sol de ses pétales flétris; mais le chêne meurt à son tour, et il a le sort de la rose qu'il a pleuré et dont les vives couleurs s'harmonisaient avec son sombre feuillage.

Encore quelque temps, et vous viendrez à moi; nous chanterons alors le cantique des cantiques, et nous louerons Dieu dans ses œuvres; car nous serons heureux ensemble, si vous vous résignez à l'épreuve qui vous frappe.

Celui qui fut ton frère sur la terre et qui t'aime toujours,

B...

Plusieurs enseignements importants ressortent de cette communication. Le premier est la difficulté qu'éprouve l'Esprit à s'exprimer à l'aide de l'instrument qui lui était donné. Nous connaissons personnellement ce médium qui a fait depuis longtemps ses preuves comme puissance et flexibilité de faculté, surtout en fait d'évocations particulières; c'est ce qu'on peut appeler un médium sûr et bien assisté. D'où vient donc cet empêchement? C'est que la facilité des communications dépend du degré d'affinité fluidique qui existe entre l'Esprit et le médium. Chaque médium est ainsi plus ou moins apte à recevoir l'impression ou l'*impulsion* de la pensée de tel ou tel Esprit; il peut être un bon instrument pour l'un et un mauvais instrument pour l'autre, sans que cela préjuge rien contre ses qualités, cette condition étant plus organique que morale. Les Esprits recherchent donc de préférence les instruments qui vibrent à leur unisson; leur imposer le premier venu, et croire qu'ils peuvent indifféremment s'en servir, serait comme si l'on imposait à un pianiste de jouer du violon, par la raison que, sachant la musique, il doit pouvoir jouer de tous les instruments.

Sans cette harmonie qui seule peut amener l'assimilation fluidique, *aussi nécessaire dans la typtologie que dans l'écriture*, les communications sont ou impossibles, ou incomplètes, ou fausses. A défaut de l'Esprit que l'on ne peut avoir, s'il ne peut se manifester librement, il n'en manque pas d'autres toujours prêts à saisir l'occasion, et qui se soucient fort peu de la vérité de ce qu'ils disent. Cette assimilation

fluidique est quelquefois tout à fait impossible entre certains Esprits et certains médiums; d'autres fois, et c'est le cas le plus ordinaire, elle ne s'établit que graduellement et à la longue, ce qui explique pourquoi les Esprits qui se manifestent d'habitude à un médium le font avec plus de facilité, et pourquoi les premières communications attestent presque toujours une certaine gêne et sont moins explicites.

Il est donc démontré à la fois par la théorie et par l'expérience qu'il n'y a pas plus de médiums universels pour les évocations que pour l'aptitude aux divers genres de manifestations. Celui qui prétendrait recevoir à volonté et à point nommé les communications de tous les Esprits, et pouvoir satisfaire, par conséquent, les légitimes désirs de tous ceux qui veulent s'entretenir avec les êtres qui leur sont chers, ferait preuve, ou d'une ignorance radicale des principes les plus élémentaires de la science, ou de charlatanisme, et, dans tous les cas, d'une présomption incompatible avec les qualités essentielles d'un bon médium. On a pu le croire dans un temps, mais aujourd'hui les progrès de la science théorique et pratique démontrent que cela ne se peut pas en principe. Lorsqu'un Esprit se communique pour la première fois à un médium sans aucune gêne, cela tient à une affinité fluidique exceptionnelle ou antérieure entre l'Esprit et son interprète.

C'est donc un tort d'imposer un médium à l'Esprit que l'on veut évoquer; il faut lui laisser le choix de son instrument. Mais comment faire, dira-t-on, si l'on n'a qu'un seul médium, ce qui est très fréquent? D'abord, se contenter de ce que l'on a, et se passer de ce que l'on n'a pas. Il n'est pas plus au pouvoir de la science spirite de changer les conditions normales des manifestations, qu'à la chimie de changer celles de la combinaison des éléments.

Il y a cependant ici un moyen d'atténuer la difficulté. En principe, lorsqu'il s'agit d'une évocation nouvelle, le médium doit toujours préalablement évoquer son guide spirituel, et lui demander si elle est possible ; en cas d'affirmative, demander à l'Esprit évoqué s'il trouve dans le médium l'aptitude nécessaire pour recevoir et transmettre sa pensée. S'il y a difficulté ou impossibilité, le prier de le faire par l'entremise du guide du médium ou de s'en faire assister. Dans ce cas la pensée de l'Esprit n'arrive que de seconde main, c'est-à-dire après avoir traversé deux milieux. On comprend alors combien il importe que le médium soit bien assisté, car s'il l'est par un Esprit obsesseur, ignorant ou orgueilleux, la communication en sera altérée. Ici, les qualités personnelles du médium jouent forcément un rôle important, par la nature des Esprits qu'il attire à lui. Les médiums les plus indignes peu-

vent avoir de puissantes facultés, mais les plus sûrs sont ceux qui, à cette puissance, joignent les meilleures sympathies dans le monde invisible; or, ces sympathies ne sont *nullement* garanties par les noms plus ou moins imposants des Esprits qui signent les communications, mais par la nature constamment bonne des communications qu'ils en reçoivent.

Ces principes sont à la fois fondés sur la logique et sur l'expérience; les difficultés même qu'ils accusent, prouvent que la pratique du Spiritisme ne doit pas être traitée légèrement.

Un autre fait ressort également de la communication ci-dessus: c'est la confirmation du principe que les Esprits intelligents poursuivent dans la vie spirituelle les travaux et les études qu'ils ont entrepris dans la vie corporelle.

C'est ainsi que, dans les communications que nous publions, nous donnons la préférence à celles d'où peut sortir un enseignement utile.

Quant à la lettre du frère vivant à son frère mort, c'est une naïve et touchante expression de la foi sincère en la survivance de l'âme, en la présence des êtres qui nous sont chers, et de la possibilité de continuer avec eux les rapports d'affection qui nous unissaient à eux.

Les incrédules, sans doute, riront de ce qui, à leurs yeux, est une puérile crédulité. Ils auront beau faire, le néant qu'ils préconisent n'aura jamais de charme pour les masses, car il brise le cœur et les affections les plus saintes; il glace au lieu de réchauffer; il épouvante et désespère au lieu de fortifier et consoler.

Leurs diatribes contre le Spiritisme ayant pour pivot cette doctrine navrante du néant, il ne faut pas s'étonner de leur impuissance à détourner les masses des nouvelles idées. Entre une doctrine désespérante et une doctrine consolante, le choix de la majorité ne saurait être douteux.

Après l'épouvantable catastrophe de l'église de San-Yago du Chili en 1864, on trouva dans l'église une boîte aux lettres dans laquelle les fidèles déposaient les missives qu'ils adressaient à la sainte Vierge. Pourrait-on établir une parité entre ce fait qui a défrayé la verve des railleurs, et la lettre ci-dessus? Assurément non. Cependant le tort n'était pas à ceux qui croyaient à la possibilité de correspondre avec l'autre monde, mais à ceux qui exploitaient cette croyance en proportionnant les réponses au prix d'affranchissement joint à la lettre. Il est peu de superstitions qui n'aient leur point de départ dans une vérité dénaturée par l'ignorance; le Spiritisme, accusé de les ressusciter, vient au contraire les réduire à leur juste valeur.

Puissance curative du magnétisme spirituel.

Esprit du docteur Demeure.

Dans notre article du mois précédent sur le docteur Demeure, nous avons rendu un juste hommage à ses éminentes qualités comme homme et comme Esprit. Le fait suivant est une nouvelle preuve de sa bienveillance, en même temps qu'il constate la puissance curative de la magnétisation spirituelle.

On nous écrit de Montauban :

L'Esprit du bon père Demeure, en venant grossir le nombre de nos amis les invisibles qui nous soignent au moral et au physique, a voulu se manifester dès les premiers jours par un bienfait. La nouvelle de sa mort n'était pas encore connue de nos frères de Montauban, qu'il entreprenait spontanément et directement la guérison de l'un d'eux au moyen du magnétisme spirituel par l'action fluidique seule. Vous voyez qu'il ne perdait pas de temps, et continuait comme Esprit, ainsi que vous le dites, son œuvre de soulagement de l'humanité souffrante. Il y a cependant ici une importante distinction à faire. Certains Esprits continuent à vaquer à leurs occupations terrestres sans avoir la conscience de leur état, se croyant toujours vivants; c'est le propre des Esprits peu avancés, tandis que M. Demeure s'est reconnu immédiatement, et agit volontairement comme Esprit avec la conscience d'avoir en cet état une plus grande puissance.

Nous avions caché à madame G..., médium voyant et somnambule très-lucide, la mort de M. Demeure pour ménager son extrême sensibilité, et le bon docteur, entrant sans doute dans nos vues, avait évité de se manifester à elle. Le 10 février dernier, nous étions réunis sur l'invitation de nos guides qui, disaient-ils, voulaient soulager madame G... d'une entorse dont elle souffrait cruellement depuis la veille. Nous n'en savions pas davantage, et nous étions loin de nous attendre à la surprise qu'ils nous ménageaient. A peine cette dame fut-elle en somnambulisme, qu'elle fit entendre des cris déchirants en montrant son pied. Voici ce qui se passait :

Madame G... voyait un Esprit courbé sur sa jambe, et dont les traits lui restaient cachés; il opérait des frictions et des massages, en exerçant de temps à autre sur la partie malade une traction longitudinale, absolument comme aurait pu le faire un médecin. L'opération était si douloureuse que la patiente se laissait aller parfois à des voci-

férations et à des mouvements désordonnés. Mais la crise ne fut pas de longue durée; au bout de dix minutes toute trace d'entorse avait disparu, plus d'enflure, le pied avait repris son apparence normale; madame G... était guérie.

Quand on songe que pour guérir complétement une affection de ce genre, les magnétiseurs les mieux doués et les plus exercés, sans parler de la médecine officielle qui n'en finit pas, ont besoin d'un traitement dont la durée n'est jamais moindre de trente-six heures, en y consacrant trois séances par jour d'une heure chacune, cette guérison en dix minutes, par le fluide spirituel, peut bien être considérée comme instantanée, avec d'autant plus de raison, ainsi que le dit l'Esprit lui-même dans une communication que vous trouverez ci-après, que c'était de sa part une première expérience faite en vue d'une application ultérieure en cas de réussite.

Cependant l'Esprit restait toujours inconnu du médium, et persistait à ne pas montrer ses traits; il avait même l'air de vouloir s'enfuir, lorsque d'un bond notre malade, qui, quelques minutes auparavant, ne pouvait faire un pas, s'élance au milieu de la chambre pour saisir et presser la main de son docteur spirituel. Cette fois encore l'Esprit avait détourné la tête tout en laissant sa main dans la sienne. A ce moment madame G... jette un cri, et tombe évanouie sur le parquet; elle venait de reconnaître M. Demeure dans l'Esprit guérisseur. Pendant la syncope, elle recevait les soins empressés de plusieurs Esprits sympathiques. Enfin la lucidité somnambulique ayant reparu, elle causa avec les Esprits, échangeant avec eux de chaudes poignées de main, notamment avec l'Esprit du docteur qui répondait à ses témoignages d'affection en la pénétrant d'un fluide réparateur.

Cette scène n'est-elle pas saisissante et dramatique, et ne croirait-on pas voir tous ces personnages jouer leur rôle dans la vie humaine? N'est-ce pas une preuve entre mille que les Esprits sont des êtres bien réels, ayant un corps et agissant comme ils le faisaient sur la terre? Nous étions heureux de retrouver notre ami spiritualisé, avec son excellent cœur et sa délicate sollicitude. Il avait été, pendant sa vie, le médecin du médium; il connaissait son extrême sensibilité, et l'avait ménagé comme son propre enfant. Cette preuve d'identité donnée à ceux que l'Esprit aimait, n'est-elle pas frappante et n'est-elle pas bien faite pour faire envisager la vie future sous son aspect le plus consolant?

Voici la communication que nous avons reçue de M. Demeure, le lendemain de cette séance :

« Mes bons amis, je suis auprès de vous, et vous aime toujours comme par le passé. Quel bonheur de pouvoir me communiquer à ceux qui me sont chers! Comme j'ai été heureux, hier soir, de pouvoir me rendre utile et de soulager notre cher médium voyant! C'est une expérience qui me servira et que je mettrai en pratique à l'avenir toutes les fois qu'une occasion favorable se présentera. Aujourd'hui, son fils est bien malade, mais j'espère que nous le guérirons bientôt; tout cela lui donnera du courage pour persévérer dans l'étude du développement de sa faculté. (L'enfant de madame G... fut en effet guéri d'une angine couenneuse, au moyen d'un traitement homéopathique ordonné par l'Esprit.)

« Nous pourrons, d'ici à quelque temps, vous fournir l'occasion d'être témoins de phénomènes que vous ne connaissez pas encore, et qui seront d'une grande utilité pour la science spirite. Je serai heureux de pouvoir contribuer moi-même à ces manifestations qui m'auraient fait tant de plaisir à voir de mon vivant; mais, grâce à Dieu, aujourd'hui j'y assiste d'une manière toute particulière, et qui me prouve évidemment la vérité de ce qui se passe chez vous. Croyez, mes bons amis, que je me fais toujours un vrai plaisir de me rendre utile à mes semblables, et de les aider à propager ces belles vérités qui doivent changer le monde en le ramenant à des sentiments meilleurs. Adieu, mes amis; au revoir.

« ANTOINE DEMEURE. »

N'est-il pas curieux de voir un Esprit, déjà savant sur la terre, faire comme Esprit des études et des expériences pour acquérir plus d'habileté dans le soulagement de ses semblables? Il y a dans cet aveu une louable modestie qui décèle le vrai mérite, tandis que les Esprits faux savants sont généralement présomptueux.

Le dernier numéro de la *Revue* cite une communication de M. Demeure, comme ayant été donnée à Montauban le 1er février. C'est le 26 janvier qu'il l'a dictée; cette date est, à mon avis, d'une certaine importance, parce que c'est celle du lendemain de sa mort. Dans le deuxième paragraphe, il dit : « Je jouis d'une lucidité rare chez les Esprits dégagés de la matière depuis si peu de temps. » Cette lucidité prouve en effet une rapidité de dégagement qui n'est le propre que des Esprits très avancés moralement.

Remarque. — La guérison rapportée ci-dessus est un exemple de l'action du magnétisme spirituel pur, sans aucun mélange de magnétisme humain. Parfois les Esprits se servent de médiums spéciaux comme

conducteurs de leur fluide ; ce sont là les *médiums guérisseurs* proprement dits, dont la faculté présente des degrés très divers d'énergie, selon leur aptitude personnelle et la nature des Esprits dont ils sont assistés. Nous connaissons à Paris une personne atteinte depuis huit mois d'exostoses à la hanche et au genou, qui lui causent de grandes souffrances et l'obligent à garder le lit. Un jeune homme de ses amis, doué de cette précieuse faculté, lui donna des soins par la seule imposition des mains pendant quelques minutes sur la tête, et la prière à laquelle le malade s'associait avec une ferveur édifiante. Ce dernier éprouvait à ce moment une crise très douloureuse analogue à celle qu'a ressentie madame G..., bientôt suivie d'un calme parfait. Il sentait alors l'impression énergique de plusieurs mains qui massaient et étiraient la jambe que l'on voyait s'allonger de 10 à 12 centimètres. Il y a déjà chez lui une amélioration très sensible, car il commence à marcher ; mais l'ancienneté et la gravité du mal rendent la cure nécessairement plus difficile et plus longue que celle d'une simple entorse.

Nous ferons observer que la médiumnité guérissante ne s'est point encore présentée, à notre connaissance, avec des caractères de généralité et d'universalité, mais au contraire restreinte comme application, c'est-à-dire que le médium a une action plus puissante sur certains individus que sur d'autres, et ne guérit pas toutes les maladies. On comprend qu'il en doit être ainsi lorsque l'on connaît le rôle capital que jouent les affinités fluidiques dans tous les phénomènes de médianimité. Quelques personnes même n'en jouissent qu'accidentellement et pour un cas déterminé. Ce serait donc une erreur de croire que, parce qu'on a obtenu une guérison, même difficile, on peut les obtenir toutes, par la raison que le fluide propre de certains malades est réfractaire au fluide du médium ; la guérison est d'autant plus facile que l'assimilation des fluides s'opère naturellement. Aussi est-on surpris de voir quelquefois des personnes frêles et délicates exercer une action puissante sur des individus forts et robustes. C'est qu'alors ces personnes sont de bons conducteurs du fluide spirituel, tandis que des hommes vigoureux peuvent être de très mauvais conducteurs. Ils n'ont que leur fluide personnel, fluide humain qui n'a jamais la pureté et la puissance réparatrice du fluide épuré des bons Esprits.

On comprend, d'après cela, les causes majeures qui s'opposent à ce que la médiumnité guérissante devienne une profession. Pour s'en faire un état, il faudrait être doué d'une faculté universelle ; or, des Esprits incarnés de l'ordre le plus élevé pourraient seuls la posséder à ce degré. Avoir cette présomption, en l'exerçant même avec

désintéressement et par pure philanthropie, serait une preuve d'orgueil qui, à elle seule, serait un signe d'infériorité morale. La véritable supériorité est modeste; elle fait le bien sans ostentation, et s'efface au lieu de chercher l'éclat; la renommée va la chercher et la découvre, tandis que le présomptueux court après la renommée qui lui échappe souvent. Jésus disait à ceux qu'il avait guéris : « Allez, rendez grâce à Dieu, et n'en parlez à personne. » C'est une grande leçon pour les médiums guérisseurs.

Nous rappellerons ici que la médiumnité guérissante est exclusivement dans l'action fluidique plus ou moins instantanée; qu'il ne faut la confondre ni avec le magnétisme humain, ni avec la faculté qu'ont certains médiums de recevoir des Esprits l'indication de remèdes; ces derniers sont simplement des *médiums médicaux*, comme d'autres sont médiums poètes ou dessinateurs.

Entretiens familiers d'outre-tombe.

Pierre Legay dit Grand-Pierrot.

(Suite.— Voir la Revue de novembre 1864.)

Pierre Legay, parent de madame Delanne, nous a offert le singulier spectacle d'un Esprit qui, deux ans après sa mort, se croyait encore vivant, vaquait à ses affaires, voyageait en voiture, payait sa place en chemin de fer, visitait Paris pour la première fois, etc. Nous donnons aujourd'hui la conclusion de cet état, qu'il serait difficile de comprendre, si l'on ne se reportait aux détails donnés dans la *Revue* de novembre 1864, page 339.

M. et Mme Delanne avaient inutilement cherché à tirer leur parent de son erreur; leur guide spirituel leur avait dit d'attendre, le moment n'étant pas encore venu.

Dans les premiers jours du mois de mars dernier, ils adressèrent la question suivante à leur guide :

Depuis la dernière visite de Pierre Legay, mentionnée dans la *Revue Spirite*, nous n'avons pu obtenir de lui aucune réponse. Vous nous avez dit à ce sujet que, lorsque le moment serait venu, il nous donnerait lui-même ses impressions. Pensez-vous qu'il le puisse maintenant? — *R.* Oui, mes enfants; l'heure est arrivée. Il pourra vous répondre et il vous fournira divers sujets d'études et d'enseignements. Dieu a ses vues.

D. (A Pierre Legay). Cher ami, êtes-vous là? — *R.* Oui, mon ami.

D. Voyez-vous mon but en vous évoquant aujourd'hui?— *R.* Oui, car j'ai près de moi des amis qui m'ont instruit sur tout ce qui se passe d'étonnant en ce moment sur la terre. Mon Dieu, quelle chose étrange que tout cela!

D. Vous dites que vous avez des amis qui vous entourent et qui vous instruisent; pouvez-vous nous dire qui ils sont? — *R.* Oui, ce sont des amis, mais je ne les connais que depuis que *je suis réveillé*; car savez-vous que *j'ai dormi?* J'appelle dormir ce que vous appelez mourir.

D. Pouvez-vous nous dire le nom de quelques-uns de ces amis? — *R.* J'ai constamment à mes côtés un homme, que je devrais plutôt nommer un ange, car il est si doux, si bon, si beau que je crois que les anges doivent être tous comme *ça là.* Et puis il y a Didelot (le père de madame Delanne) qui est là aussi; puis vos parents, mon ami. Oh! comme ils sont bons! Il y a aussi : ah! c'est drôle, comme on se retrouve, notre sœur supérieure. Par exemple, elle est toujours la même; elle n'a point changé. Mais que c'est donc curieux que tout cela!

Nota. La sœur que l'Esprit désigne habitait la commune de Treveray et avait donné les premières instructions à madame Delanne. Elle ne s'était manifestée qu'une seule fois, trois ans auparavant.

Tiens! vous aussi, *jardinier*! (nom familier donné à un oncle de madame Delanne, et qui ne s'était jamais manifesté). Mais, que je suis bête! C'est chez votre nièce que nous sommes. Eh bien, je suis content de vous voir; ça me met à mon aise; car, ma parole d'honneur, je suis transporté je ne sais où depuis quelque temps; je vais plus vite que le chemin de fer, et je parcours l'espace sans pouvoir me rendre compte comment. Etes-vous comme moi, Didelot? Il a l'air de trouver cela tout naturel; il paraît qu'il y est déjà habitué. Du reste, il y a plus longtemps que moi qu'il le fait (il est mort depuis six ans), et je comprends qu'il en soit moins étonné. Mais que c'est donc drôle! ah! c'est bien drôle! Dites-moi, vous savez, avec vous, mon cousin, je suis à mon aise. Eh bien, franchement, dites-moi donc, qu'appelle-t-on *mourir*?

M. Delanne : On appelle mourir, mon ami, laisser son corps grossier à la terre pour donner à l'âme le dégagement dont elle a besoin pour rentrer dans la vie réelle, la grande vie de l'Esprit. Oui, vous y êtes, cher ami, dans ce monde encore inconnu pour beaucoup

d'hommes de la terre. Vous voilà sorti de la léthargie ou engourdissement qui suit la séparation du corps et de l'âme. Vous voyez votre ange gardien, des amis qui vous entourent ; ce sont eux qui vous ont amené parmi nous, pour vous prouver l'immortalité et l'individualité de votre âme. Soyez-en fier et heureux, car, vous le voyez maintenant, la mort c'est la vie. Voilà pourquoi aussi vous traversez l'espace avec la rapidité de l'éclair, et que vous pouvez causer avec nous à Paris, comme si vous aviez un corps matériel comme le nôtre. Ce corps, vous ne l'avez plus; vous n'avez maintenant qu'une enveloppe fluidique et légère qui ne vous retient plus à la terre.

P. Legay : Singulière expression : *mourir!* Mais donnez donc un autre nom au moment où l'âme laisse son corps à la terre, car cet instant n'est pas celui de la mort..... Je me souviens..... J'étais à peine débarrassé des liens qui me retenaient à mon corps, que mes souffrances, au lieu de diminuer, ne firent qu'accroître. Je voyais mes enfants qui se disputaient pour avoir chacun la part de ce qui leur revenait. Je les voyais ne pas prendre soin des terres que je leur laissais, et alors *je m'étais mis à travailler* avec encore plus de force que jamais. J'étais là, regrettant de voir qu'on ne me comprenait pas; donc *je n'étais pas mort.* Je vous assure que j'éprouvais les mêmes craintes et les mêmes fatigues qu'avec mon corps, et pourtant je ne l'avais plus. Expliquez-moi cela; si c'est comme ça qu'on meurt, c'est une drôle de manière de mourir. Dites-moi votre idée là-dessus, et puis après je vous dirai la mienne, car maintenant, ces bons amis-là ont la bonté de me le dire. Allons, mon cousin, dites-moi votre idée.

M. Delanne : Mon ami, lorsque les Esprits quittent leur corps, ils sont enveloppés d'un deuxième corps, comme je vous l'ai dit ; celui-ci est fluidique; ils ne le quittent jamais. Eh bien, c'est avec ce corps que vous croyiez travailler, comme du vivant de l'autre. Vous pouvez épurer ce corps à moitié matériel par votre avancement moral ; et si le mot *mort* ne vous convient pas pour préciser ce moment, appelez-le *transformation* si vous voulez. Si vous avez eu à souffrir des choses qui vous ont été pénibles, c'est que vous-même, de votre vivant, vous vous êtes peut-être un peu trop attaché aux choses matérielles, en négligeant les choses spirituelles qui intéressaient votre avenir. (Il était très-intéressé.) C'est un petit châtiment que Dieu vous a imposé pour racheter vos fautes en vous donnant le moyen de vous instruire et d'ouvrir vos yeux à la lumière.

P. Legay : Eh bien! mon cher, ce n'est pas à ce moment qu'il faut donner le nom de transformation, car l'Esprit ne se transforme pas si

vite s'il n'est aidé immédiatement à se reconnaître par la prière, et si on ne l'éclaire pas sur sa véritable position, soit, comme je viens de le dire, en priant pour lui, soit en l'évoquant. C'est pourquoi *il y a tant d'Esprits, comme le mien, qui restent stationnaires.* Il y a pour l'Esprit de la catégorie du mien *transition*, mais non *transformation ;* il ne sait pas se rendre compte de ce qui lui arrive. J'ai traîné, ou plutôt j'ai cru traîner mon corps avec la même peine et les mêmes maux que sur la terre. Lorsque j'ai été détaché de mon corps, savez-vous ce que j'ai éprouvé? Eh bien ! ce que l'on éprouve après une chute qui vous étourdit un moment, ou plutôt après une faiblesse, et que l'on vous fait revenir avec du vinaigre. Je me suis *réveillé* sans m'apercevoir que mon corps m'avait quitté. Je suis venu ici à Paris, où je suis, pensant bien y être en chair et en os, et vous n'auriez pas pu me convaincre du contraire *si depuis je n'étais pas mort.*

Oui, on meurt, mais ce n'est pas au moment où l'on quitte son corps; c'est au moment où l'Esprit *s'apercevant de sa véritable position*, il lui prend un vertige, ne sait plus comprendre ce qu'on lui dit, ne voit plus les choses qu'on lui explique de la même manière; alors il se trouble; voyant qu'il n'est plus compris, il cherche, et, comme l'aveugle qui est frappé subitement, il demande un conducteur qui ne vient pas de suite, *non dà;* il faut qu'il reste quelque temps dans les ténèbres où tout est confus pour lui; il est troublé, et il faut que le désir le pousse avec ardeur à demander la lumière, qui ne lui est accordée qu'après que l'agonie est terminée et que l'heure de la délivrance est arrivée. Eh bien, mon cousin, c'est quand l'Esprit se trouve dans ce moment que c'est *le moment de la mort*, car on ne sait plus se reconnaître. Il faut, je le répète, qu'on soit aidé par la prière pour sortir de cet état, et c'est aussi lorsque l'heure de la délivrance est arrivée qu'il faut employer le mot *transformation* pour les Esprits de mon ordre.

Oh ! merci de vos bonnes prières, merci, mon ami; vous savez combien je vous aimais, je vous aimerai bien davantage encore maintenant. Continuez-moi vos bonnes prières pour mon avancement. Merci à l'homme qui a su mettre au jour ces grandes vérités saintes dont tant d'autres avant lui avaient dédaigné de s'occuper. Oui, merci d'avoir associé mon nom à tant d'autres. On a prié pour moi en lisant les quelques lignes que j'étais venu vous donner. Merci donc aussi à tous ceux qui ont prié pour moi, et aujourd'hui, grâce à la prière, je suis arrivé à en comprendre la portée. A mon tour, je tâcherai de vous être utile à tous.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et soyez tranquilles ; aujourd'hui, je n'ai plus d'argent à regretter, mais au contraire j'ai tout mon temps à vous donner.

N'est-ce pas que ce changement doit vous étonner beaucoup? Eh bien, désormais, comme à présent, ça sera comme ça, car je vois bien clair maintenant, là, et de très loin. PIERRE LEGAY.

Remarque. — Le nouvel état où se trouve Pierre Legay en cessant de se croire de ce monde, peut être considéré comme un second réveil de l'Esprit. Cette situation se rattache à la grande question de la *mort spirituelle* qui est à l'étude en ce moment. Nous remercions les Spirites qui, sur notre récit, ont prié pour cet Esprit. Ils peuvent voir qu'il s'en est aperçu et s'en est bien trouvé.

Manifestations spontanées de Marseille.

Les manifestations de Poitiers ont en ce moment leur pendant à Marseille. En faut-il conclure que les soi-disant mauvais plaisants qui ont mis en émoi la première ville, sans pouvoir être découverts, se sont transportés dans la seconde où ils ne le sont pas davantage? Il faut convenir que ce sont des mystificateurs bien adroits pour déjouer ainsi les recherches de la police et de tous ceux qui sont intéressés à les découvrir.

La *Gazette du Midi* du 5 mars contient à ce sujet la courte notice suivante :

« Pendant la journée du vendredi, le quartier Chave était en émoi, et sur le boulevard de ce nom, des groupes nombreux stationnaient aux approches de la maison n° 80. Le bruit courait que dans cette maison se passaient des scènes étranges qui avaient mis en fuite les habitants de l'immeuble ensorcelé. Des fantômes s'y promènent, disait-on ; à certaine heure des bruits étranges s'y font entendre, et des mains invisibles font entre-choquer meubles, vaisselle et batterie de cuisine. L'intervention de la police a été nécessaire pour maintenir l'ordre au sein de ces groupes qui grossissaient à chaque instant. A ce propos, ce qu'il y a de raisonnable à dire, paraît-il, c'est que la maison dont il s'agit n'offre peut-être pas toute la solidité voulue, sur un terrain miné par les eaux ; quelques craquements entendus, et transformés par la peur en jeux de sorcellerie, auront motivé des rumeurs qui ne sauraient tarder à se dissiper. » CAUVIÈRE.

Voici le récit circonstancié qui nous est transmis par le docteur Chavaux de Marseille, en date du 14 mars :

« Il y a une quinzaine de jours, j'ai eu l'honneur de vous donner quelques détails sur les manifestations qui se produisent depuis plus d'un mois dans la maison n° 80 du boulevard Chave. Je ne vous disais que ce que j'avais entendu dire, aujourd'hui je viens vous dire ce que j'ai vu et entendu par moi-même.

« Ayant obtenu la permission de visiter la maison, je me suis rendu vendredi 10 mars dans l'appartement du premier étage, occupé par madame A... et ses deux filles, l'une de huit ans et l'autre de seize ans. A une heure juste, une vive détonation eut lieu dans la maison même, et fut suivie de neuf autres dans l'espace de trois quarts d'heure. A la seconde détonation, qui me sembla partir de l'intérieur de la chambre où nous étions, je vis une légère vapeur se former, puis une odeur bien prononcée de poudre se fit sentir. Madame R... étant entrée à la huitième détonation, dit qu'il y avait une odeur de poudre ; cela me fit plaisir, car cela me prouvait que mon imagination n'y était pour rien.

« Le lundi 13, je me rendis de nouveau dans la maison à huit heures et demie du soir. A neuf heures, la première détonation se fit entendre, et dans l'espace d'une heure il y en eut trente-huit. Madame C... dit : « Si ces bruits sont occasionnés par des Esprits, qu'ils « en fassent encore deux, cela fera quarante. » Au même moment, les deux détonations se firent coup sur coup avec un bruit effrayant. Nous nous regardâmes tous avec surprise et même frayeur. « Madame C... dit encore : « Je commence à comprendre qu'il y a des Es- « prits dans cette affaire; je voudrais, pour me convaincre tout à fait, « que les Esprits frappassent encore dix fois, cela fera cinquante. » Les dix détonations eurent lieu en moins d'un quart d'heure.

« Ces bruits ont parfois la force de coups d'un canon de petit calibre que l'on tirerait dans une maison ; les portes et les fenêtres sont ébranlées ainsi que les murailles et le plancher; les objets appendus aux murs sont vivement agités; on dirait que la maison s'ébranle de tous côtés et qu'elle va tomber; mais il n'en est rien. Après le coup, il n'y a pas la plus petite fente, rien n'est endommagé et tout rentre dans le calme ordinaire. Ces coups sont tantôt distancés de une à cinq minutes; d'autres fois, ils frappent jusqu'à six fois coup sur coup. La police a fait une apparition et n'a rien découvert.

« Voilà, cher maître, toute la vérité et la plus exacte vérité.

« Agréez, etc. »

CHAVAUX, D. M. P. »
24, rue du Petit Saint-Jean.

Une autre lettre du 17 mars contient ce qui suit :

« Hier nous avons passé une partie de la soirée dans la maison du boulevard Chave, n° 80 ; la réunion était composée de sept personnes. Les détonations ont commencé à onze heures, et, dans l'intervalle de dix minutes, nous en avons compté vingt-deux. Nous pouvons les comparer à celles d'une petite pièce de canon ; on pouvait les entendre à une grande distance de la maison. Cette maison est dans de très bonnes conditions de solidité, contrairement au dire de la *Gazette du Midi.*

« On m'a dit qu'hier soir quatre détonations ont eu lieu dans une autre maison du même boulevard, et qu'elles étaient plus fortes que les premières.

« Recevez, etc.. » CARRIER. »

Voilà la cause toute trouvée, dira-t-on ; on voit de la fumée, on sent l'odeur de la poudre, et vous ne devinez pas le moyen qu'emploient les mystificateurs ? — Il nous semble que des mystificateurs qui se serviraient de la poudre pour produire, pendant plus d'un mois, de pareilles détonations dans l'appartement même où se trouvent les témoins, qui ont la complaisance de les répéter selon le désir qui leur en est exprimé, ne doivent être ni fort loin, ni bien cachés ; pourquoi donc ne les a-t-on pas découverts ? — Mais alors, d'où vient cette odeur de poudre ? — Ceci est une autre question qui sera traitée en son temps ; en attendant, les bruits sont un fait, ce fait a une cause. Vous les attribuez à la malveillance ? cherchez donc les malveillants.

Poésies spirites.

Le Spiritisme.

> Le Spiritisme est le développement de l'Évangile, l'extension et l'expansion de la vie.

Il est donc vrai ! son ombre si chérie
Vient soutenir, encourager mes chants,
Et pénétrer d'une ivresse infinie
Le vague heureux de mes pressentiments.

Comme un reflet épanché de mon âme,
Son noble esprit, rayonnant de clartés,
Remplit mes jours d'une invisible flamme,
Remplit mes nuits de rêves enchantés.

Alors des cieux, si j'invoque les âges,
Son souffle pur m'apporte un souvenir,
Et du présent dissipant les nuages,
Sait au passé renouer l'avenir.

« Enfant, dit-il, abandonnant la terre,
« Tu trouveras de nouveaux, d'anciens jours;
« A tes côtés, celui qui fut ton père,
« Et dans nos cœurs d'éternelles amours.

MARIE-CAROLINE QUILLET,
Membre de la Société des gens de lettres.

Pont-l'Évêque (Calvados).

Madame Quillet, auteur d'*Églantine solitaire*, vient de publier un charmant petit volume sous le titre de : *Une heure de poésie* (1), qui sera apprécié par tous les amateurs de bons vers. Cet ouvrage étant étranger à la doctrine spirite, bien que n'y étant nullement contraire, son appréciation sort de la spécialité de notre *Revue*. Nous nous bornerons à dire que l'auteur prouve une chose, c'est que, contrairement à l'opinion de quelques-uns de ses confrères en littérature, on peut avoir de l'esprit et croire aux Esprits.

Madame Quillet nous écrit ce qui suit au sujet d'une des communications de madame Foulon publiée dans le numéro de mars.

« Madame Foulon pense que les hommes ne comprendraient pas la poésie du Spiritisme. Elle doit avoir raison à son point de vue lumineux. Sans doute les poëtes sentent leurs ailes alourdies par les ténèbres de notre atmosphère; mais l'instinct, mais la double vue dont ils sont doués viennent en aide à leur intelligence. Moi, je crois que chacun est appelé, selon ses aptitudes, au grand travail de la rénovation terrestre : les poëtes, les philosophes, par l'inspiration des Esprits; les martyrs, les travailleurs, par le génie des philosophes et les chants du poëte. Ces chants ne sont qu'un soupir, il est vrai; mais dans l'exil les soupirs forment la base et le complément du concert. »

A l'appui de ces paroles elle joint les strophes suivantes :

AUX POËTES.

Éveillez-vous, apôtres et poëtes;
Prêtez l'oreille aux oracles du temps.
L'air est chargé du souffle des prophètes,
Et l'hosannah retentit dans les vents.

(1) Un vol. in-18; prix, 3 fr.; à Pont-l'Évêque, chez Delahais.

Le Sinaï s'est couvert de nuages ;
L'Etna mugit dans l'horreur de ses feux ;
Mais l'Eternel disperse les orages,
Et pour la terre illumine les cieux.

La vérité sort de la parabole ;
Son pur éclat, en effleurant nos fronts,
D'un nouveau jour éclaire le symbole,
Et de la foi réchauffe les rayons.

La foi, l'amour, le vrai soleil des âmes,
Aux plus obscurs épanche la clarté ;
Et de son disque alimente les flammes,
Par le travail et par la charité.

Accourez tous, martyrs, aux chants sublimes ;
Ouvrez la voie aux lutteurs inconnus.
A tous les vents, sur les plus nobles cimes,
Allez planter l'humble croix de Jésus.

Madame Quillet est dans le vrai quand elle dit que chacun est appelé à concourir à l'œuvre de la rénovation terrestre; personne ne conteste l'influence de la poésie, mais elle se trompe sur la pensée de madame Foulon lorsque celle-ci dit: « L'enthousiasme a envahi mon âme, et j'attends qu'il soit un peu passé pour vous entretenir du Spiritisme sérieux, et non du Spiritisme poétique qui n'est pas bon pour les hommes; ils ne le comprendraient pas. » L'Esprit n'entend point, par *Spiritisme poétique*, les idées spirites traduites par la poésie, mais le Spiritisme idéal, produit d'une imagination enthousiaste; et par *Spiritisme sérieux*, le Spiritisme scientifique, appuyé sur les faits et la logique, qui convient mieux à la nature positive des hommes de notre époque, celui qui fait l'objet de nos études.

Enterrement spirite.

Sous ce titre, le *Monde musical* de Bruxelles, du 5 mars 1865, rend compte, dans les termes suivants, des obsèques de madame Vauchez, mère d'un de nos excellents frères en Spiritisme :

« Nos amis et collaborateurs Vauchez frères ont perdu il y a quelques jours leur mère. Les soins dont l'un et l'autre ont entouré les derniers temps de cette femme respectable étaient le signe et l'effet d'une tendresse que nous n'avons point pour tâche de décrire.

« Les deux frères sont Spirites. Réunis à des amis qui ont la même croyance qu'eux, ils ont accompagné le corps de leur mère jusqu'à la

tombe. Là, Vauchez aîné a exprimé, en paroles aussi simples que justes, à l'Esprit de sa mère, qui, dans la foi des Spirites, était présente et les entendait, la tristesse que répandait parmi eux cette séparation, alors même que, d'autre part, il y eût à être persuadé qu'elle entrait dans une vie meilleure, et qu'elle ne cesserait d'être en communication avec eux, et de les inspirer en les confirmant sans relâche dans la voie du bien. Il lui a répété l'assurance que ses vœux de mourante seraient accomplis par la consécration à deux bonnes œuvres, entre autres des frais économisés sur l'enterrement demeuré purement civil et sans aucun cérémonial. Ces vœux sont : qu'il soit fait une fondation en faveur de la crèche de Saint-Josse-ten-Noode, et une allocation d'assistance au profit de vieillards pauvres.

« Après cette sorte d'entretien entre le fils et l'âme de sa mère, M. Herezka, l'un des amis spirites de la famille, a exprimé en vers, avec la même simplicité, quelques paroles dont la reproduction va faire connaître une partie de ce qu'il y a de bon et de bien dans une croyance qui devient journellement partout celle d'un plus grand nombre d'hommes que l'on compte parmi les gens instruits. Voici les paroles de M. Herezka à l'âme de la défunte :

Déjà la fosse est large ouverte,
Bientôt dans ce béant tombeau
Descendra ta dépouille inerte ;
Mais, libre de ce vil fardeau,
Tu t'en vas, planant dans l'espace,
Du progrès poursuivre la trace.

Plus de doute, plus de douleur !
Du mal tu as brisé la chaîne,
Seul le bien possède ton cœur,
Avec le corps morte est la haine.
Que l'amour et la charité
Te guident dans l'éternité !

A nos frères des autres mondes
Va porter nos vœux fraternels ;
Dis-leur que des âmes fécondes,
Mûrissant des fruits éternels,
Ont révélé, sur notre terre,
De la mort le joyeux mystère.

Dis-leur ! « Vos amis de là-bas,
« Contre l'ignorance orgueilleuse
« Vont rendre de mortels combats ;
« Pour cette cause glorieuse,
« Ils invoquent votre concours,
« Esprits ! courons à leur secours ! »

Viens souvent calmer nos souffrances,
Oh ! reviens nous parler des cieux
Aux moments de nos défaillances;
Et fais resplendir à nos yeux
Quelque lumineuse étincelle
Emanant de source immortelle.

Après ces paroles, les frères Vauchez et leurs amis se sont retirés, sans bruit, sans ostentation, sans émotion douloureuse et comme on viendrait d'accompagner quelqu'un qui entreprend un voyage de long cours, dans toutes les conditions désirables de bien-être et de sécurité. Sans être nous-même Spirite, nous avions pris place dans le cortége; nous ne sommes ici que le narrateur d'un fait : la cérémonie aussi touchante que remarquable par la simplicité et la sincérité de la croyance et des intentions.

ROSELLI.

Madame Vauchez a succombé après trente-deux ans d'une maladie qui la retenait au lit depuis vingt ans. Elle avait accepté avec joie les croyances spirites, et y avait puisé de grandes consolations dans ses longues et cruelles souffrances. Nous l'avons vue lors de notre dernier voyage à Bruxelles, et nous avons été édifié de son courage, de sa résignation et de sa confiance en la miséricorde de Dieu.

Voici les premières paroles qu'elle a dictées à ses enfants peu de temps après avoir rendu le dernier soupir :

« Le voile qui nous couvre encore le monde extra-terrestre vient d'être découvert pour moi. Je vois, je sens, je vis! Dieu tout-puissant, merci! Vous, mes guides, mes anges gardiens et protecteurs, merci! Vous, mes fils, toi, ma fille, de la résignation, car vous êtes spirites; ne me pleurez pas : je vis de la vie éternelle, je vis dans la lumière éthérée; je vis et je ne souffre plus; mes douleurs ont cessé, mon épreuve est terminée. Merci à vous, mes amis, d'avoir sitôt pensé à m'évoquer; faites-le souvent; je vous assisterai, je serai avec vous.

« Dieu a eu pitié de mes souffrances. Oh! mes amis, que la vie de l'âme est belle lorsqu'elle est dégagée de la matière! De bons Esprits veillent sur vous, rendez-vous dignes de leur protection. En ce moment, je suis assisté par votre protecteur, le bon saint Vincent de Paul.

« MARGUERITE VAUCHEZ. »

Notices bibliographiques.

Désarroi de l'empire de Satan.

Preuves données au fanatisme religieux que les Esprits ne sont pas des démons, en réponse aux entretiens sur les Esprits, du jésuite le P. Xavier Pailloux. Digression historique provoquée par lui, et démonstration que *Satan* et *l'enfer* des *satanistes* sont un mythe; suivies de données des Esprits sur l'état posthume de l'homme et d'impressions après la mort;

Par L.-A.-G. SALGUES (d'Angers).

Broch. petit in-8° de 150 pages. — Angers, chez Lemesle et Cᵉ. — Paris, Dentu, Palais-Royal. — Prix : 2 fr.

Nous rendrons compte ultérieurement de cet ouvrage.

L'Echo d'outre-tombe,

Journal spirite, publié à Marseille sous la direction de M. Gilet, et paraissant tous les dimanches. Bureaux à Marseille, boulevard Chave, n° 81.—Prix : 10 fr. par an.

Ce journal porte en tête la devise : *Hors la charité point de salut*. Nous sommes heureux de lui voir arborer un drapeau qui est le signe de ralliement de tous les Spirites sincères ; en suivant sans dévier la route qu'il indique, on est certain de ne pas s'égarer. Ainsi que nous l'avons dit à propos du *médium évangélique* de Toulouse : comme noblesse, titre oblige. Le Spiritisme compte ainsi un organe de plus dans une des principales villes de France.

Accord de la foi et de la raison,

Par M. J.-B.

Dédié au clergé.

Broch. in-8° de 100 pages.— Paris, Didier et Cᵉ. — Prix : 1 fr. 50 c.

Cette brochure est du même auteur que les *Lettres sur le Spiritisme écrites à des ecclésiastiques*. Ce dernier ouvrage traite plus spécialement la question religieuse, et nous sommes heureux de constater que l'auteur le fait avec une remarquable force de logique, en même temps qu'il apporte une modération louable dans ses réfutations. Dans un style élégant et correct, il dit les plus grandes vérités sans froisser personne ; c'est le meilleur moyen de persuader. Nous le recommandons à nos lecteurs, qui y puiseront d'excellents arguments.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. — No 5. — MAI 1865.

Questions et Problèmes.

Manifestation de l'esprit des animaux.

On nous écrit de Dieppe :

« ..... Il me semble, cher monsieur, que nous touchons à une époque où doivent s'accomplir d'incroyables choses. Je ne sais que penser d'un phénomène des plus étranges qui vient encore d'avoir lieu chez moi. Dans le temps de scepticisme où nous vivons, je n'oserais en parler à personne, de peur qu'on ne me prenne pour un halluciné; mais, au risque, cher monsieur, d'amener sur vos lèvres le sourire du doute, je veux vous raconter le fait; futile en apparence, au fond, il est peut-être plus sérieux qu'on ne le pourrait croire.

« Feu mon pauvre fils, décédé à Boulogne-sur-Mer, où il continuait ses études, avait eu d'un de ses amis une charmante petite levrette que nous avions élevée avec un soin extrême. Elle était, dans son espèce, la plus adorable petite créature qu'il fût possible d'imaginer. Nous l'aimions comme on aime tout ce qui est beau et bon. Elle nous comprenait au geste, elle nous comprenait au regard. L'expression de ses yeux était telle, qu'il semblait qu'elle allait répondre lorsqu'on lui adressait la parole.

« Après le décès de son jeune maître, la petite Mika (c'était son nom) me fut amenée à Dieppe, et, selon son habitude, elle couchait chaudement recouverte à mes pieds, sur mon lit. L'hiver, lorsque le froid sévissait par trop, elle se levait, faisait entendre un petit gémissement d'une extrême douceur, ce qui était sa manière habituelle de formuler une demande, et comprenant ce qu'elle désirait, je lui per-

…s de venir se mettre à côté de moi. Elle s'étendait alors de son …eux entre deux draps, son petit museau sur mon cou qu'elle aimait pour oreiller, et se livrait au sommeil, comme les heureux de la terre, recevant ma chaleur, me communiquant la sienne, ce qui ne me déplaisait pas du reste. Avec moi, la pauvre petite passait d'heureux jours. Mille choses douces ne lui faisaient pas défaut ; mais, en septembre dernier, tomba malade et mourut, malgré les soins du vétérinaire à qui je l'avais confiée. Nous parlions souvent d'elle, ma femme et moi, et nous la regrettions presque comme un enfant aimé, tant elle avait su, par sa douceur, son intelligence, son fidèle attachement, captiver notre affection.

« Dernièrement, vers le milieu de la nuit, étant couché mais ne dormant pas, j'entends partir du pied de mon lit ce petit gémissement que poussait ma petite chienne lorsqu'elle désirait quelque chose. J'en fus tellement frappé, que j'étendis les bras hors du lit comme pour l'attirer vers moi, et je crus en vérité que j'allais sentir ses caresses. A mon lever le matin, je raconte le fait à ma femme qui me dit : « J'ai entendu la même voix, non pas une seule fois, mais deux. Elle semblait partir de la porte de ma chambre. Ma première pensée fut que notre pauvre petite chienne n'était pas morte, et, qu'échappée de chez le vétérinaire qui se l'était appropriée pour sa gentillesse, elle demandait à rentrer chez nous. »

« Ma pauvre fille malade, qui a sa couchette dans la chambre de sa mère, affirme l'avoir entendue également. Seulement, il lui a semblé que le son de voix partait, non de la porte d'entrée, mais du lit même de sa mère qui est tout près de cette porte.

« Il faut vous dire, cher monsieur, que la chambre à coucher de ma femme est située au-dessus de la mienne. Ces sons étranges provenaient-ils de la rue comme ma femme le croit, elle qui ne partage pas mes convictions spirites? C'est impossible. Partis de la rue, ces sons si doux n'auraient pu frapper mon oreille, je suis tellement atteint de surdité, que, même dans le silence de la nuit, je ne puis entendre le bruit d'un lourd chariot qui passe. Je n'entends même pas la grande voix du tonnerre en temps d'orage. D'un autre côté, le son de voix parti de la rue, comment s'expliquer l'illusion de ma femme et de ma fille qui ont cru l'entendre, comme venant d'un point tout opposé, de la porte d'entrée pour ma femme, du lit de celle-ci pour ma fille?

« Je vous avoue, cher monsieur, que ces faits, quoiqu'ils se rapportent à un être privé de raison, me font singulièrement réfléchir. Que penser de cela? Je n'ose rien décider et je n'ai pas le loisir de m'étendre longuement sur ce sujet ; mais je me demande si le principe immatériel, qui doit survivre chez les animaux comme chez l'homme, n'acquerrait pas, à un certain degré, la faculté de commu-

nication comme l'âme humaine. Qui sait! connaissons-nous tous les secrets de la nature? Évidemment non. Qui expliquera les lois des affinités? qui expliquera les lois répulsives? personne. Si l'affection, qui est du domaine du sentiment, comme le sentiment est du domaine de l'âme, possède en soi une force attractive, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'un pauvre petit animal à l'état immatériel se sente entraîné là où son affection le porte? Mais le son de voix, dira-t-on, comment l'admettre, et s'il s'est fait entendre une fois, deux fois, pourquoi pas tous les jours? Cette objection peut paraître sérieuse; toutefois, serait-il déraisonnable de penser que ce son ne puisse se produire en dehors de certaines combinaisons de fluides, lesquels réunis agissent en un sens quelconque, comme se produisent en chimie certaines effervescences, certaines explosions, par suite du mélange de telles ou telles matières? Que cette hypothèse paraisse fondée ou non, je ne la discute pas, je dirai seulement qu'elle peut être dans les choses possibles, et sans aller plus avant, j'ajouterai que je constate un fait appuyé d'un triple témoignage, et que si ce fait s'est produit, c'est qu'il a pu se produire. Au surplus, attendons que le temps nous éclaire, nous ne tarderons peut-être pas à entendre parler de phénomènes de même nature. »

Notre honorable correspondant fait sagement de ne pas trancher la question; d'un seul fait qui n'est encore qu'une probabilité, il ne tire pas une conclusion absolue; il constate, observe en attendant que la lumière se fasse. Ainsi le veut la prudence. Les faits de ce genre ne sont encore ni assez nombreux, ni assez avérés pour en déduire une théorie affirmative ou négative. La question du principe et de la fin de l'esprit des animaux commence seulement à se débrouiller, et le fait dont il s'agit s'y rattache essentiellement. Si ce n'est pas une illusion, il constate tout au moins le lien d'affinité qui existe entre l'Esprit des animaux, ou mieux de certains animaux et celui de l'homme. Il paraît, du reste, positivement prouvé qu'il est des animaux qui voient les Esprits et en sont impressionnés; nous en avons rapporté plusieurs exemples dans la *Revue*, entre autres celui de l'*Esprit et le petit chien*, dans le numéro de juin 1860. Si les animaux voient les Esprits, ce n'est évidemment pas par les yeux du corps; ils ont donc aussi une sorte de vue spirituelle.

Jusqu'à présent, la science n'a fait que constater les rapports physiologiques entre l'homme et les animaux; elle nous montre, au physique, tous les anneaux de la chaîne des êtres sans solution de continuité; mais entre le principe spirituel des deux Esprits il existait un abîme; si les faits psychologiques, mieux observés, viennent jeter un

pont sur cet abîme, ce sera un nouveau pas de fait vers l'unité de l'échelle des êtres et de la création. Ce n'est point par des systèmes qu'on peut résoudre cette grave question, c'est par les faits; si elle doit l'être un jour, le Spiritisme, en créant la *psychologie expérimentale*, pourra seul en fournir les moyens. Dans tous les cas, s'il existe des points de contact entre l'âme animale et l'âme humaine, ce ne peut être, du côté de la première, que de la part des animaux les plus avancés. Un fait important à constater, c'est que, parmi les êtres du monde spirituel, il n'a jamais été fait mention qu'il existât des Esprits d'animaux. Il semblerait en résulter que ceux-ci ne conservent pas leur individualité après la mort, et, d'un autre côté, cette levrette qui se serait manifestée paraîtrait prouver le contraire.

On voit d'après cela que la question est encore peu avancée, et qu'il ne faut pas se hâter de la résoudre. La lettre ci-dessus ayant été lue à la société de Paris, la communication suivante fut donnée à ce sujet.

Paris, 21 avril 1845.— Médium, M. E. Vézy.)

Je vais toucher à une grave question ce soir, en vous parlant des rapports qui peuvent exister entre l'animalité et l'humanité. Mais dans cette enceinte, quand, pour la première fois, mes instructions vous enseignaient la solidarité de toutes les existences et les affinités qui existent entre elles, un murmure s'est élevé dans une partie de cette assemblée, et je me suis tu. Devrais-je faire de même aujourd'hui, malgré vos questions ? Non, puisque enfin je vous vois entrer dans la voie que je vous indiquais.

Mais tout ne s'arrête point à croire seulement au progrès incessant de l'Esprit, embryon dans la matière et se développant en passant par l'étamine du minéral, du végétal, de l'animal, pour arriver à *l'humanimalité* où commence à s'essayer seule l'âme qui s'incarnera, fière de sa tâche, dans *l'humanité*. Il existe entre ces différentes phases des liens importants qu'il est nécessaire de connaître et que j'appellerai *périodes intermédiaires* ou *latentes* ; car c'est là que s'opèrent les transformations successives. Je vous parlerai plus tard des liens qui rattachent le minéral au végétal, le végétal à l'animal; puisqu'un phénomème qui vous étonne nous amène aux liens qui rattachent l'animal à l'homme, je vais vous entretenir de ces derniers.

Entre les animaux domestiques et l'homme, les affinités sont produites par les charges fluidiques qui vous entourent et retombent sur eux ; c'est un peu l'humanité qui déteint sur l'animalité, sans altérer

les couleurs de l'un ou de l'autre ; de là cette supériorité intelligente du chien sur l'instinct brutal de la bête sauvage, et c'est à cette cause seule que pourront être dues ces manifestations que l'on vient de vous lire. On ne s'est donc point trompé en entendant un cri joyeux de l'animal reconnaissant des soins de son maître, et venant, avant de passer à l'état intermédiaire d'un développement à l'autre, lui apporter un souvenir. La manifestation peut donc avoir lieu, mais elle est passagère, car à l'animal, pour monter d'un degré, il faut un travail latent qui annihile, pour tous, tout signe extérieur de vie. Cet état est la chrysalide spirituelle où s'élabore l'âme, périsprit informe n'ayant aucune figure reproductive de traits, se brisant dans un état de maturité, pour laisser échapper, dans des courants qui les emportent, les germes d'âmes qui y sont éclos. Il nous serait donc difficile de vous parler des Esprits de bêtes de l'espace, il n'en existe point, ou plutôt leur passage est si prompt qu'il est comme nul, et qu'à l'état de chrysalide, ils ne sauraient être décrits.

Vous savez déjà que rien ne meurt de la matière qui s'affaisse ; quand un corps se dissout, les éléments divers dont il est composé lui réclament la part qu'il lui ont donnée : oxygène, hydrogène, azote, carbone retournent à leur foyer primitif pour alimenter d'autres corps ; il en est de même pour la partie spirituelle : les fluides organisés spirituels saisissent au passage couleurs, parfums, instincts, jusqu'à la constitution définitive de l'âme.

Me comprenez-vous bien? J'aurais sans doute besoin de mieux m'expliquer, mais pour terminer ce soir, et ne point vous faire supposer l'impossible, je vous assure que ce qui est du domaine de l'intelligence animale ne peut se reproduire par l'intelligence humaine, c'est-à-dire que l'animal, quel qu'il soit, ne peut rendre sa pensée par le langage humain ; ses idées ne sont que rudimentaires ; pour avoir la possibilité de s'exprimer comme le ferait l'Esprit d'un homme, il lui faudrait des idées, des connaissances et un développement qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir. Tenez donc pour certain que ni chien, chat, âne, cheval ou éléphant ne peuvent se manifester par voie médianimique. Les Esprits arrivés au degré de l'humanité peuvent seuls le faire, et encore en raison de leur avancement, car l'Esprit d'un sauvage ne pourra vous parler comme celui d'un homme civilisé.

Remarque. Ces dernières réflexions de l'Esprit ont été motivées par la citation faite dans la séance de personnes qui avaient prétendu avoir reçu des communications de divers animaux. Comme explication du fait précité, sa théorie est rationnelle et elle concorde, pour le fond,

avec celle qui prévaut aujourd'hui dans les instructions données dans la plupart des centres. Lorsque nous aurons réuni les documents suffisants, nous les résumerons en un corps de doctrine méthodique, qui sera soumise au contrôle universel; jusque-là ce ne sont que des jalons posés sur la route pour l'éclairer.

Considérations sur les bruits de Poitiers

Tirées du *Journal de la Vienne* du 22 novembre 1864.

On connaît la logique des adversaires du Spiritisme; l'extrait suivant d'un article signé David (de Thiais), en fournit un échantillon.

« Ami lecteur, vous devez avoir comme moi, sur votre bureau, une petite brochure de M. Boreau, de Niort, qui porte pour titre : *Comment et pourquoi je suis devenu Spirite*, in-8° avec *fac simile d'autographe de l'écriture directe d'un Esprit familier.*

« C'est la plus curieuse les histoires, celle d'un homme sincère, convaincu, aimant des choses élevées, mais qui déifie ses illusions et court sans cesse après des rêves, croyant saisir la réalité. En poursuivant avec Jeanne la somnambule un trésor enseveli dans un ancien champ de bataille de la Vendée, il trouve, au lieu de l'or qui lui est promis, des Esprits tracassiers, méchants, redoutables, qui font presque mourir sa compagne de terreur et le jettent lui-même en proie aux plus douloureuses angoisses; et soudain il devient Spirite, comme si les apparitions qui l'obsèdent renouvelaient pour lui les miracles de la lampe merveilleuse, et lui prodiguaient à la fois tous les biens du corps et de l'âme.

« Il faut que la fiction soit un des plus grands besoins du génie humain, pour que de pareilles croyances deviennent possibles.

« Il y a là des génies *farceurs*, qui se moquent; des Esprits cruels, qui menacent et qui frappent; des Esprits grossiers, qui ont sans cesse l'injure à la bouche, et l'on se demande ce qu'ils reviennent faire ici-bas, puisque la mort ne les a pas épurés dans son redoutable creuset.

« On s'y repaît aussi des distiques et des quatrains d'un bon ange, qui n'a pas pris au ciel les secrets de sa poésie, tant une idée préconçue nous mène loin dans le chemin des illusions.

« En matière de Spiritisme, M. Boreau a la foi du charbonnier; il va même jusqu'à aimer ceux qui le frappent et le molestent. Nous n'avons rien à y redire, d'autant plus que sa brochure contient des pages très amusantes, et prouve qu'il peut se passer facilement des Esprits extérieurs, puisque le sien doit grandement lui suffire.

« Seulement, nous dirons que les faits qu'il relate ne datent pas d'hier.

« On se rappelle encore l'émoi qui s'empara de la ville de Poitiers, quand la maison de la rue Saint-Paul fit entendre, l'année dernière, sa formidable artillerie. Une longue procession de curieux s'enroula pendant huit jours autour de cette demeure hantée par le démon ; la police y mit son quartier général, et chacun guetta le vol des Esprits pour surprendre une bonne fois les secrets de l'autre monde ; mais on n'y vit que du feu. Les Esprits ne se révèlent qu'aux croyants, tout en faisant beaucoup de bruit dans le monde. (*Revue spirite*, février, mars, mai 1864.)

« Chose étrange, lecteur ! ces parages semblent avoir le monopole de cette race bruyante et gouailleuse.

« Gorre, célèbre médecin allemand, mort en 1836, nous apprend, dans le tome III de sa *Mystique*, d'après le dire de Guillaume d'Auvergne, décédé en 1249, évêque de Paris, que, vers le même temps, un Esprit frappeur s'était introduit dans une maison dudit quartier Saint-Paul, à Poitiers, et qu'il y jetait des pierres et brisait les vitres.

« Pierre Mamoris, professeur de théologie en notre université, auteur du *Flagellum maleficorum*, raconte ce qui se passa, en 1447, rue Saint-Paul, dans une maison où certain Esprit, se livrant à ses évolutions ordinaires, lançait des pierres, remuait les meubles, brisait les vitres, frappait même les gens, mais légèrement, sans qu'il fût possible de découvrir comment il s'y prenait.

« On raconte, à cette occasion, que Jean Delorme, alors curé de Saint-Paul, homme de beaucoup d'instruction et de grande probité, vint, accompagné de quelques personnes, visiter le théâtre de ces étranges exploits, et, muni de cierges bénits et allumés, d'eau bénite et d'eau grégorienne, parcourut tous les appartements de ce logis, qu'il aspergea en les exorcisant.

« Mais tous les exorcismes furent impuissants ; aucun diable ne se montra. Cependant, à partir de ce moment, le malin Esprit cessa de se manifester (1).

« Ainsi, à quelques siècles de distance, les mêmes phénomènes spirites se reproduisent trois fois dans la même ville et le même quartier ; mais qu'en faut-il conclure ? *Rien absolument*. Il n'y a, en effet, aucune conséquence importante à tirer d'un vain bruit, de puérils amusements, de voies de fait regrettables, qu'on ne peut évidemment attribuer aux Esprits, corps impondérables qui, planant sur le monde, doivent échapper aux infirmités humaines en se rapprochant sans cesse de la lumière et de la bonté de Dieu.

(1) Voir la brochure de M. Bonsergent, à la bibliothèque impériale.

« Cette question, du reste, n'est pas en discussion. Chacun est libre de choisir ses Esprits, de les adorer à sa guise, de leur prêter une vertu, un pouvoir, un caractère conforme à ses aspirations. Seulement, nous préférons aux génies quelque peu matériels de l'école moderne les créations charmantes nées de la poésie des anciens jours, et qui, marchant fraternellement avec l'homme sur la limite des deux mondes, leur donnaient si doucement la main pour les rapprocher des sources de la vie immortelle et de félicité sans fin.

« Nul Esprit frappeur ne vaudra même pour nous ces adorables images peintes par le génie d'Ossian sur les nuages vaporeux du Nord, et dont les harpes mélancoliques font si bien frémir encore les fibres les plus intimes du cœur. Quand l'âme s'envole, elle prend soin d'alléger ses ailes et repousse tout ce qui peut les alourdir. »

Nous devons des remercîments à l'auteur de cet article, pour nous avoir fait connaître ce fait remarquable que nous ignorions du même phénomène reproduit dans la même localité, à plusieurs siècles de distance; il ne pouvait mieux servir notre cause sans s'en douter, car de cette répétition il prétend tirer un argument contre les manifestations. Il nous semble qu'en bonne logique, lorsqu'un fait est unique et isolé, on n'en peut déduire de conséquence absolue, parce qu'il peut être dû à une cause accidentelle, tandis que, lorsqu'il se renouvelle dans des conditions identiques, c'est qu'il dépend d'une cause constante, autrement dit d'une loi. Rechercher cette loi est le devoir de tout observateur sérieux, car elle peut mener à des découvertes importantes.

Que, malgré la durée, le caractère spécial et les circonstances accessoires des bruits de Poitiers, quelques personnes aient persisté à les attribuer à la malveillance, on le comprend jusqu'à un certain point; mais alors que c'est pour la troisième fois qu'ils se renouvellent dans la même rue, à plusieurs siècles de distance, il y a certes matière à réflexion, car, si malintentionnés il y a, il n'est guère probable qu'à un aussi long intervalle, ils aient choisi précisément le même lieu pour le théâtre de leurs exploits. Cependant, qu'en faut-il conclure? dit l auteur : *Rien absolument*. Ainsi, de ce qu'un fait qui met, à plusieurs reprises, en émoi toute une population, il n'y a aucune conséquence importante à en tirer! Singulière logique en vérité! « Ce sont de vains bruits, de *puérils amusements* qu'on ne peut *évidemment* attribuer aux Esprits, corps impondérables qui, planant sur le monde, doivent échapper aux infirmités humaines en se rapprochant *sans cesse* de la lumière et de la bonté de Dieu. » M. David croit donc aux Esprits,

puisqu'il décrit leurs attributs avec tant de précision. Où a-t-il puisé cette connaissance? Qui lui dit que les Esprits sont tels qu'il se le figure? Les a-t-il étudiés pour trancher ainsi la question? « Ils doivent, dit-il, échapper aux infirmités humaines; » aux infirmités corporelles, sans doute, mais aux infirmités morales, en est-il de même? Croit-il donc que l'homme pervers, le meurtrier, le bandit, le plus vil malfaiteur et lui seront au même niveau quand ils seront Esprits? A quoi leur aurait-il servi d'être honnêtes pendant leur vie, puisqu'ils seront autant après leur mort que s'ils l'avaient été? Puisque les Esprits se rapprochent sans cesse de la lumière et de la bonté de Dieu, ce qui est plus vrai que l'auteur ne le croit peut-être, il a donc été un temps où ils en étaient loin, car, pour se rapprocher d'un but, il faut en avoir été éloigné. Où est le point de départ? Il ne peut être qu'à l'opposé de la perfection, c'est-à-dire dans l'imperfection. Assurément ce ne sont pas des Esprits parfaits qui s'amusent à de pareilles choses; mais s'il y en a d'imparfaits, quoi d'étonnant qu'ils commettent des malices? De ce qu'ils planent sur le monde, s'ensuit-il qu'ils ne peuvent s'en rapprocher? Il serait superflu de pousser plus loin cette réfutation. Les arguments de nos adversaires étant à peu près tous de la même force, nous n'aurions même pas relevé cet article, sans le précieux document qu'il renferme, et dont nous remercions de nouveau l'auteur.

Entretiens d'outre-tombe.

Le docteur Vignal.

(Société de Paris, 31 mars 1865. — Médium, M. Desliens).

Nos lecteurs se rappellent sans doute les intéressantes études sur l'Esprit de personnes vivantes publiées dans la Revue de janvier et mars 1860, et auxquelles s'étaient soumis M. le comte de R... et M. le docteur Vignal. Ce dernier, retiré depuis plusieurs années, est mort le 27 mars 1865. La veille de l'enterrement, nous demandâmes à un somnambule très lucide et qui voit très bien les Esprits, s'il le voyait. « Je vois, dit-il, un cadavre dans lequel s'opère un travail extraordinaire; on dirait une masse qui s'agite, et comme quelque chose qui fait des efforts pour s'en dégager, mais qui a de la peine à vaincre la résistance. Je ne distingue pas de forme d'Esprit bien déterminée. »

Le 31 mars il a été évoqué à la société de Paris. Le même somnambule assistait endormi à la séance pendant l'évocation. Il le vit et le décrivit parfaitement pendant qu'il se communiquait au médium de son choix.

Nous disons *de son choix*, parce que l'expérience démontre l'inconvénient d'imposer un médium à l'Esprit qui peut ne pas trouver en lui les conditions nécessaires pour se communiquer librement. Lorsqu'on fait l'évocation d'un Esprit pour la première fois, il convient que tous les médiums présents se mettent à sa disposition, et attendent qu'il se manifeste par l'un d'eux. Dans cette séance il y avait onze médiums.

Demande. — Cher M. Vignal, tous vos anciens collègues de la société de Paris ont conservé de vous le meilleur souvenir, et moi en particulier celui des excellents rapports qui n'ont pas discontinué entre nous. En vous appelant parmi nous, nous avons d'abord pour but de vous donner un témoignage de sympathie, et nous serons très heureux si vous voulez bien, ou si vous pouvez venir vous entretenir avec nous. — *R.* Cher ami et digne maître, votre bon souvenir et vos témoignages de sympathie me sont très sensibles. Si je puis venir à vous aujourd'hui et assister libre et dégagé à cette réunion de tous nos bons amis et frères Spirites, c'est grâce à votre bonne pensée et à l'assistance que vos prières m'ont apportée. Comme le disait avec justesse mon jeune secrétaire, j'étais très impatient de me communiquer; depuis le commencement de cette soirée, j'ai employé toutes mes forces spirituelles à dominer ce désir; vos entretiens et les graves questions que vous avez agitées, en m'intéressant vivement, ont rendu mon attente moins pénible. Pardonnez, cher ami, mais ma reconnaissance demandait à se manifester.

Nota. — Dès qu'il fût question de M. Vignal, le médium ressentit en effet l'influence de cet Esprit qui désirait se communiquer par lui.

D. Veuillez d'abord nous dire comment vous vous trouvez dans le monde des Esprits. Veuillez en même temps nous décrire le travail de la séparation, vos sensations à ce moment là, et nous dire au bout de combien de temps vous vous êtes reconnu. — *R.* Je suis aussi heureux qu'on peut l'être, lorsqu'on voit se confirmer pleinement toutes les pensées secrètes que l'on peut avoir émises sur une doctrine consolante et réparatrice. Je suis heureux ! oui, je le suis, car maintenant je vois sans aucun obstacle se développer devant moi l'avenir de la science et de la philosophie spirites.

Mais écartons pour aujourd'hui ces digressions inopportunes ; je viendrai de nouveau vous entretenir à ce sujet, sachant que ma présence vous procurera autant de plaisir que j'en éprouve moi-même à vous visiter.

Le déchirement a été assez rapide ; plus rapide que mon peu de mérite ne me le faisait espérer. J'ai été aidé puissamment par votre concours, et votre somnambule vous a donné une idée assez nette du phénomène de la séparation, pour que je n'y insiste pas. C'était une sorte d'oscillation discontinue, une espèce d'entraînement en deux sens opposés ; l'Esprit a triomphé, puisque je suis ici. Je n'ai complètement quitté le corps qu'au moment où il a été déposé en terre ; je suis revenu avec vous.

D. Que pensez-vous du service qui a été fait pour vos funérailles ? Je me suis fait un devoir d'y assister. A ce moment étiez-vous assez dégagé pour le voir, et les prières que j'ai dites pour vous (non ostensiblement bien entendu (ont-elles été jusqu'à vous ? — *R*. Oui ; comme je vous l'ai dit, votre assistance a tout fait en partie, et je suis revenu avec vous abandonnant complétement ma vieille chrysalide. Les choses matérielles me touchent peu, vous le savez de reste. Je ne pensais qu'à l'âme et à Dieu.

D. Vous rappelez-vous que, sur votre demande, il y a cinq ans, au mois de février 1860, nous avons fait une étude sur vous étant encore vivant ? A ce moment-là votre Esprit s'est dégagé pour venir s'entretenir avec nous. Veuillez nous décrire, autant que possible, la différence qui existe entre votre dégagement actuel et celui d'alors ? — *R*. Oui, certes, je m'en souviens ; mais quelle différence entre mon état d'alors et celui d'aujourd'hui ! alors la matière m'étreignait encore de son réseau inflexible ; je voulais me détacher d'une manière plus absolue, et je ne le pouvais. Aujourd'hui je suis libre. Un vaste champ, celui de l'inconnu, s'ouvre devant moi, et j'espère, avec votre aide et celui des bons Esprits auxquels je me recommande, avancer et me pénétrer le plus rapidement possible des sentiments qu'il faut éprouver, et des actes qu'il faut accomplir pour gravir le sentier de l'épreuve et mériter le monde des récompenses. Quelle majesté ! quelle grandeur ! c'est presque un sentiment d'effroi qui domine alors que, faibles comme nous le sommes, nous voulons fixer les sublimes clartés.

D. Une autre fois nous serons heureux de continuer cet entretien, quand vous voudrez bien revenir parmi nous. — *R*. J'ai répondu succinctement et sans suite à vos diverses questions. Ne demandez pas trop encore de votre fidèle disciple : je ne suis pas entièrement libre.

Causer, causer encore serait mon bonheur ; mon guide modère mon enthousiasme, et j'ai déjà pu assez apprécier sa bonté et sa justice pour me soumettre entièrement à sa décision, quelque regret que j'éprouve d'être interrompu. Je me console en pensant que je pourrai souvent venir assister incognito à vos réunions. Quelquefois je vous parlerai ; je vous aime et veux vous le prouver. Mais d'autres Esprits plus avancés que moi réclament la priorité, et je devrais m'effacer devant ceux qui ont bien voulu permettre à mon esprit de donner un libre essor au torrent de pensées que j'y avais rassemblées.

Je vous quitte, amis, et dois remercier doublement, non-seulement vous Spirites, qui m'avez appelé, mais aussi cet Esprit qui a bien voulu permettre que je prisse sa place, et qui, de son vivant, portait le nom illustre de Pascal.

Celui qui fut et qui sera toujours le plus dévoué de vos adeptes.

Dr VIGNAL.

Nota. — L'esprit de Pascal a, en effet, donné à la suite la communication publiée ci-après sous le titre de : *Le Progrès intellectuel.*

Correspondance.

Lettres de M. Salgues d'Angers.

En nous adressant son opuscule : *Le désarroi de l'empire de Satan*, que nous avons annonçé dans notre dernier numéro, M. Salgues a bien voulu y joindre la lettre suivante que nous sommes heureux de publier avec son autorisation. Chacun appréciera comme nous les sentiments qui y sont exprimés.

Angers, 9 mars 1865.

Monsieur et cher frère en Dieu,

C'est sous l'impression que ma causée la lecture des communications des Esprits de madame Foulon et du docteur Demeure (*Revue Spirites* mars 1865), que j'ai l'honneur de vous écrire pour vous exprimer tout le plaisir que j'y ai trouvé, je puis dire beaucoup d'intérêt, qui est ordinairement le produit de votre plume.

Je viens de mettre à votre adresse une petite brochure que je vous

prie d'agréer. Ce sera pour vous et pour tous mes lecteurs une œuvre bien modeste; mais un vieillard de quatre-vingt-deux ans, ayant la vue ruinée par excès de travail et d'études, et, pour cela, ne pouvant pas retoucher, selon ses désirs, ce qu'il a écrit, doit compter sur l'indulgence du public.

Les adversaires catholiques de la pneumatologie entretiennent chez des fanatiques apostoliques l'opinion que les Esprits sont des démons, que Satan est une réalité, et nuisent ainsi au développement des bonnes doctrines, comme à l'effet des précieuses leçons si morales, si consolantes de ces prétendus lutins. C'est en vain que les personnes raisonnables nient ces derniers par une simple négation persistante; il convient de prouver aux démonophobes, par des détails étendus, qu'ils sont dans l'erreur; que l'enfer des chrétiens est un mythe, c'est ce qui m'a déterminé à écrire cet opuscule, sans prétentions à occuper la place d'un écrivain.

Étant abonné aux publications Spirites de Bordeaux, je viens d'envoyer un exemplaire de mon livre à chacun de leurs auteurs. Devait-il en être autrement auprès de vous, monsieur, dont je lis toujours avec empressement les productions depuis leur apparition. Toutefois vous penserez que ce devait être avec timidité, puisque j'ai été adversaire, non des *Spirites*, très-*honorables* pour moi, mais du Spiritisme; non d'une manière absolue, mais par entraînement, devant cependant repousser à l'occasion un langage qu'on me prêtait par *abus* de ma signature; aussi ai-je fini par m'interdire toute critique, voulant être l'ami de tout le monde. Je ne veux donc plus qu'observer, rapprocher, comparer, attendre, apprendre et juger dans le silence du cabinet. Aujourd'hui je crois encore que nous sommes loin de tout savoir, qu'en Spiritisme comme en spiritualisme il y aurait lieu de *discuter* avec les Esprits certaines questions de doctrine, mais je m'en tiens au fond; avec la patience nous arriverons tous à la même fin, au bonheur absolu et à la vie éternelle.

Du reste je vois que le *Spiritisme* fait partout des heureux; c'est votre œuvre glorieuse, et je m'applique à faire lire le plus possible les écrits qui se répandent tant aujourd'hui pour raffermir la moralité et les sentiments religieux, poussés dans la voie la plus rationnelle. Les hommes sages doivent donc faire des vœux *avec moi* pour que Dieu vous accorde de longs jours, en parfaite santé. Je crois qu'il s'est aussi manifesté à mon égard par trois Esprits qui, sans que j'y pensasse, et en différents lieux, m'ont dit que je vivrais longtemps, ce qui date déjà de sept à huit ans. Peut-être est-ce parce que j'ai toujours

fait de la propagande avec zèle, sans relâche depuis 1853, qu'à part ma vue que j'ai beaucoup sacrifiée, j'ai la force, l'énergie, la légèreté physique et la vivacité du jeune âge, et que mes années ne se devinent pas à mon aspect.

Veuillez donc agréer, monsieur et cher frère, l'assurance de ma haute considération et mes cordiales salutations.

SALGUES.

Une seconde lettre de M. Salgues, du 11 avril 1865, contient le passage suivant :

« Une annonce de mon opuscule a été faite par un journal auquel j'en ai envoyé un exemplaire ; j'ai dû reprocher à l'auteur d'avoir pris sur lui de me dire *adversaire* IMPLACABLE *du Spiritisme.* Sous l'impression de données fournies naguère à Victor Hennequin par un mauvais Esprit, j'ai combattu de bonne foi la doctrine des incarnations ; mais après avoir reconnu un grand nombre d'incohérences *spiritualistes*, de même que j'ai remarqué dans le Spiritisme certains détails qui ne captivaient pas ma confiance, j'ai fini par me borner à l'observation minutieuse, attendant avec patience le jour où, d'une nature plus parfaite, je pourrai reconnaître la vérité à l'égard de notre destinée après la vie dans la matière. Pour l'instant, il me suffit, par les faits et les communications des Esprits, d'être assuré d'une seconde vie à l'état spirituel. »

Réponse.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, ainsi que la brochure qui l'accompagnait, et dont je vous prie de recevoir mes bien sincères remercîments. Je n'ai point encore eu le temps de prendre connaissance de cet ouvrage, mais je ne doute pas que vous n'y tailliez de la besogne à nos antagonistes. La question du démon est le dernier cheval de bataille auquel ils se cramponnent ; mais ce cheval est bien perclus, et la corde de cette ancre de salut est si usée, qu'elle ne tardera pas à se rompre et à laisser aller le vaisseau à la dérive.

Je suis heureux, monsieur, des excellents sentiments que vous voulez bien me témoigner, et de trouver en vous une modération et une impartialité qui témoignent de l'élévation de votre esprit. Le contraire m'étonnait, je l'avoue, et c'est pour moi un grand bonheur de voir que j'avais été induit en erreur par de fausses apparences. Si

nous différons sur quelques points de la doctrine, je vois avec une véritable satisfaction qu'un grand principe nous unit, c'est celui : Hors la charité point de salut.

Recevez, cher monsieur, les fraternelles salutations de votre tout dévoué,

ALLAN KARDEC.

Manifestations diverses; guérisons; pluies de dragées.

Lettre de M. Delanne.

Notre collègue, M. Delanne, nous écrit en date du 2 avril 1865 :

Très-cher maître, j'ai revu nos frères de Barcelone; là, comme en France, la doctrine se propage, les adeptes sont zélés et fervents. Dans un groupe que j'ai visité, j'ai vu de dignes émules de ce cher M. Dombre, de Marmande. J'ai constaté la complète guérison d'une dame atteinte d'une obsession effrayante qui datait de quinze ans, au moins, bien avant qu'il fût parlé des Esprits. Médecins, prêtres, exorcismes, tout avait été inutilement employé ; aujourd'hui cette mère de famille est rendue aux siens qui ne cessent de rendre grâces à Dieu d'une si miraculeuse guérison. Deux mois suffirent pour obtenir ce résultat, tant par l'évocation de l'obsesseur que par l'influence de prières collectives et sympathiques.

Dans une autre séance on fit l'évocation de l'Esprit qui obsède depuis dix ans un manouvrier nommé Joseph, maintenant en voie de guérison. Jamais je n'ai été si péniblement ému qu'en présence des douleurs du patient au moment de l'évocation ; calme d'abord, il est pris tout à coup de soubresauts, de spasmes et de tremblements nerveux ; il est saisi par son ennemi invisible, s'agite dans des convulsions terribles ; la poitrine se gonfle, il étouffe, puis, reprenant sa respiration, il se tord comme un serpent, se roule à terre, se relève d'un bond, se frappe la tête. Il ne prononçait que des mots entrecoupés, surtout le mot : *Non! non!* Le médium, qui est une dame, était en prière ; elle prend la plume, et voilà que l'invisible quittant sa proie pour un instant, s'empare de sa main, il l'eût meurtrie si on l'eût laissé faire.

Depuis quinze jours qu'on évoque cet Esprit de la pire espèce, il ne voulut jamais dire le motif de sa vengeance ; pressé par moi de questions, il nous avoua enfin que ce Joseph lui avait ravi celle qu'il aime. Nous lui fîmes comprendre que s'il voulait ne plus tourmenter Joseph, et témoigner le moindre signe de repentir, Dieu lui permet-

trait de la revoir.— Pour elle, dit-il, je ferai tout.— Eh bien ! dites : Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes. — Après hésitation il nous dit : « Je vais essayer ; mais gare à lui si vous ne me la faites pas voir ! » et il écrivit : « Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes. » Le moment était critique ; qu'allait-il advenir ? Nous consultâmes les guides qui dirent : Vous avez bien fait de mettre toute votre confiance en Dieu et en nous ; vous avez la clef pour le ramener à vous. Il verra celle qu'il aime plus tard ; ne craignez rien ; c'est un aveu dont vous devez profiter pour le ramener au bien. Après cette scène, Joseph, épuisé comme un lutteur, exténué de fatigue, se ressent de la terrible possession de son invisible ennemi. M. B..., opérant alors des passes magnétiques énergiques, finit par le calmer complétement. Dieu veuille que cette cure soit aussi éclatante que la précédente.

Voilà ce à quoi s'appliquent ces chers frères ! Quelle énergie, quelle conviction, quel courage ne faut-il pas pour faire de pareilles guérisons ! La foi, l'espérance et surtout la charité peuvent seules vaincre d'aussi grands obstacles et affronter si témérairement une meute de si terribles adversaires. Je sortis courbaturé !

A quelques jours de là, j'assistais à Carcassonne à des émotions d'un tout autre genre. Je rendis visite à M. le président Jaubert : Nous avons des apports nombreux depuis quelque temps, me dit-il ; je vais vous mener vers la demoiselle qui est l'objet de ces manifestations. Comme un fait exprès cette demoiselle était indisposée ; son estomac était enflé au point de ne pouvoir agrafer sa robe. Ses guides consultés, la séance fut remise au lendemain soir à huit heures. M. C..., capitaine en retraite, voulut bien mettre son salon à notre disposition. C'est une grande pièce nue, tapissée simplement ; il n'y a pour tout ornement qu'une glace sur la cheminée, une commode et des chaises ; pas de tableaux, ni rideaux, ni draperies : un vrai appartement de garçon. Nous étions en tout neuf personnes, tous adeptes convaincus.

Sitôt entrés, voilà qu'une pluie de dragées est lancée avec fracas dans un angle de la chambre ! Vous dire mon émotion, serait difficile, car ici l'honorabilité des assistants, cette chambre nue et choisie, on dirait, tout exprès par les Esprits pour enlever tous les doutes, rien ne pouvait faire suspecter une manœuvre frauduleuse ; et malgré ce prodige, je ne cessais de regarder, de scruter du regard ces murailles, et de leur demander si elles n'étaient pas complices d'un arrangement quelconque.

La demoiselle médium malade prend son crayon, et écrit : « Dis à

Delanne de poser sa main sur le creux de ton estomac et cette enflure disparaîtra. Priez auparavant. » Nous voilà tous en prière ; j'étais à l'extrémité de la chambre quand, au milieu du recueillement général, une nouvelle pluie de bonbons se produit dans l'angle opposé à celui d'où elle était partie la première fois. Jugez de notre joie. Je m'approche de la malade ; l'enflure était beaucoup plus forte que la veille ; j'impose ma main, et l'enflure disparaît comme par enchantement. Je suis guérie, dit-elle. Sa robe, beaucoup trop étroite, devient trop large. Tout le monde a constaté le fait. Nous nous unissons par la pensée pour remercier les bons Esprits de tant de bonté. Alors eut lieu une troisième averse de dragées. De ma vie je n'oublierai ces faits. Ces messieurs étaient enchantés, plutôt pour moi que pour eux, habitués à ces sortes de manifestations. Chacun d'eux possède quelques objets apportés par les Esprits. M. Jaubert m'a affirmé avoir vu plusieurs fois sa table se renverser et se relever seule sans le secours des mains ; son chapeau emporté d'un bout d'une chambre à l'autre. Un fait analogue de guérison instantanée s'est également produit il y a quelques mois sous la main de M. Jaubert.

La demoiselle médium, qui est, en outre, somnambule très lucide, étant endormie, je lui dis : « Voulez-vous me suivre à Paris ? — Oui. — Veuillez, je vous prie, aller chez moi. — Je vois votre dame, dit-elle ; elle me plaît ; elle est couchée et lit. » Elle décrivit l'appartement avec une parfaite exactitude. Voici la conversation qu'elle eut avec ma femme : « Vous ne savez pas, madame, que votre mari est avec nous. — Non, mais dites à mon mari de me l'écrire. — Tiens ! je ne voyais pas votre fils ; il est gentil. Votre dame me dit qu'elle a un autre enfant bien gentil aussi. — Dites-lui qu'elle vous dise son âge. — Il a neuf mois. — C'est très juste. »

Comme je savais qu'il y avait réunion chez vous, je la priai d'aller vous voir. Elle n'osait entrer, tellement il y avait du monde et de grands Esprits. Elle vous détailla très bien, cher président, ainsi que plusieurs de nos collègues.

Remarque. Payons d'abord un juste tribut d'éloges à nos frères de Barcelone pour leur zèle et leur dévoûment. Comme le dit M. Delanne, pour accomplir de telles choses, il faut le courage et la persévérance que la foi et la charité peuvent seules donner. Qu'ils reçoivent ici le témoignage de la fraternelle sympathie de la société de Paris.

Les faits de Carcassonne feront sourire les incrédules, qui ne manqueront pas de dire que c'est une comédie jouée ; autrement, diront-

ils, ce seraient des miracles, et le temps des miracles est passé. A cela on leur répond qu'il n'y a pas là le plus petit miracle, mais de simples phénomènes naturels dont ils comprendront la théorie quand ils voudront se donner la peine de l'étudier, c'est pourquoi nous ne prendrons pas celle de la leur expliquer. Quant à la comédie, il faudrait savoir au profit de qui elle était jouée. Certes la prestidigitation peut opérer des choses tout aussi surprenantes, voire même la guérison d'une enflure simulée par une vessie gonflée. Mais, encore une fois, au profit de qui? On est toujours fort quand on peut opposer à une accusation de charlatanisme le désintéressement le plus absolu; il n'en serait pas de même s'il y avait sous jeu le plus léger soupçon d'intérêt matériel. Et puis, qui est-ce qui jouerait cette comédie? Une jeune personne de bonne famille qui ne se met point en spectacle, qui ne donne de séances ni chez elle, ni en ville et ne cherche point à faire parler d'elle, ce qui ne ferait pas l'affaire des charlatans; un vice-président du Tribunal; d'honorables négociants; des officiers recommandables et reçus dans la meilleure société; un tel soupçon peut-il les atteindre? C'est, dit-on, dans l'intérêt de la doctrine et pour faire des adeptes. Mais ce n'en serait pas moins une fraude indigne de personnes qui se respectent. Ce serait d'ailleurs un singulier moyen que d'asseoir une doctrine sur la jonglerie, par l'entremise de gens honorables; mais nos contradicteurs n'y regardent pas de si près en fait de contradictions; la logique est le moindre de leurs soucis.

Il est pourtant une importante remarque à faire ici. Qui assistait à la séance dont rend compte M. Delanne? Y avait-il des incrédules que l'on voulait convaincre? Non, aucun; tous étaient des adeptes qui avaient déjà été plusieurs fois témoins de ces faits. Ils auraient donc fait de l'escamotage pour le plaisir de se tromper eux-mêmes. Vous aurez beau dire, messieurs, les Esprits s'y prennent de tant de manières différentes pour attester leur présence, qu'en définitive, les rieurs ne seront pas de votre côté. Vous en pouvez déjà juger au nombre sans cesse croissant de leurs partisans. Si vous aviez trouvé un seul argument sérieux, vous ne l'auriez pas négligé; mais vous tombez précisément sur les charlatans et les exploiteurs que le Spiritisme désavoue et avec lequel il déclare n'avoir rien de commun; en cela vous nous secondez au lieu de nous nuire. Signalez la fraude partout où vous la trouverez, nous ne demandons pas mieux; jamais vous ne nous avez vu en prendre la défense, ni soutenir ceux qui, par leur faute, se sont attiré des démêlés avec la justice ou mis en contravention avec la loi. Tout Spirite sincère qui se renferme dans la

limite des devoirs que lui trace la doctrine se concilie la considération et le respect, et n'a rien à redouter.

VARIÉTÉS

Le tabac et la folie.

On lit dans le *Siècle* du 15 avril 1865 :

« Les cas de paralysie et d'aliénation mentale augmentent en France en raison directe de la production de l'impôt sur le tabac. De 1812 à 1832, les ressources apportées au budget par l'impôt sur le tabac s'élevaient à 28 millions, et les hospices d'aliénés comptaient 8000 aliénés. Aujourd'hui, le chiffre de l'impôt atteint 180 millions, et on compte 44000 aliénés ou paralytiques dans les hôpitaux spéciaux.

« Ces rapprochements, fournis par M. Jolly à la dernière séance de l'Académie des sciences, doivent donner à réfléchir aux amateurs des vapeurs nicotinisées. M. Jolly a terminé son étude par cette phrase menaçante pour la génération actuelle : « L'emploi immodéré du tabac, « de la pipe surtout, occasionne une débilité dans le cerveau et la « moelle épinière, d'où résulte la folie. »

S'il était nécessaire de réfuter encore, après tout ce qui a été dit, les allégations de ceux qui prétendent que le Spiritisme encombre les maisons d'aliénés, ces chiffres fourniraient un argument sans réplique, car non-seulement ils reposent sur un fait matériel et un principe scientifique logique, mais ils constatent que l'accroissement du nombre des aliénés remonte à plus de vingt ans avant qu'il ne fût question du Spiritisme; or, il n'est pas logique d'admettre que l'effet ait précédé la cause. Les Spirites ne sont pas à l'abri des causes matérielles qui peuvent déranger le cerveau, pas plus que des accidents qui peuvent casser les bras et les jambes. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait des Spirites parmi les fous. Mais, à côté des causes matérielles il y a les causes morales; c'est contre celles-là que les Spirites ont un puissant préservatif dans leurs croyances. Si donc il est un jour possible d'avoir une statistique exacte, consciencieuse et faite sans prévention, des cas de folie pour causes morales, on en verra incontestablement le nombre diminuer avec le développement du Spiritisme. Il diminuera également le nombre des cas occasionnés par les excès et l'abus des liqueurs alcooliques, mais il n'empêchera pas la fièvre chaude et maintes autres causes de déranger la raison.

Il est de notoriété que tels hommes de lettres en renom sont morts fous par suite de l'usage immodéré de l'absinthe dont les effets délétères sur le cerveau et la moelle épinière sont aujourd'hui démontrés. Si ces hommes se fussent occupés du Spiritisme, on n'eût pas manqué de l'en rendre responsable; quant à nous, nous ne craignons pas d'affirmer que s'ils s'en fussent occupés *sérieusement*, ils eussent été plus modérés en tout, et n'auraient pas été exposés à ces tristes suites de l'intempérance. Un rapprochement analogue à celui que fait M. le docteur Jolly pourrait, avec autant de raison et plus peut-être, être fait entre la proportion des aliénés et celle de la consommation de l'absinthe.

Mais voici une autre cause signalée par le *Siècle* du 21 avril dans le fait suivant :

On lit dans le *Droit* : « Joséphine-Sophie D..., âgée de dix-neuf ans, ouvrière brunisseuse, demeurant chez ses parents, rue Bourbon-Villeneuve, se livrait avec une ardeur incroyable à la lecture des romans que renferment les publications dites populaires à cinq centimes. Les sentiments exagérés, les caractères outrés, les événements invraisemblables dont ces ouvrages sont ordinairement remplis avaient influé d'une manière fâcheuse sur son intelligence. Elle se croyait appelée aux plus hautes destinées. Ses parents, qui, dans une position peu aisée, avaient fait néanmoins, pour lui donner de l'instruction, tous les sacrifices possibles, n'étaient à ses yeux que de pauvres gens, incapables de la comprendre et de s'élever jusqu'à la sphère où elle aspirait.

« Depuis longtemps Sophie D... se livrait à ces pensées romanesques. Voyant enfin qu'aucun être surnaturel ne s'occupait d'elle et que sa vie devait s'écouler, comme celle des autres ouvrières, au milieu du travail et des soins de la famille, elle résolut de mettre fin à ses jours, espérant sans doute que, dans un autre monde, ses rêves se réaliseraient.

« Hier matin, comme on s'étonnait de ne pas la voir paraître à l'heure où elle devait se rendre à son travail, sa jeune sœur alla pour l'appeler. Ayant ouvert la porte, elle fut saisie d'un tremblement nerveux en apercevant Sophie pendue au crampon soutenant la flèche de son lit ; elle appela ses parents, qui accoururent et s'empressèrent de couper la corde, mais toutes les tentatives faites pour rappeler la jeune fille à la vie demeurèrent infructueuses. »

Voilà donc un cas de folie et de suicide causé par ceux-mêmes qui accusent le Spiritisme de peupler les maisons d'aliénés. Les romans peuvent donc exalter à ce point l'imaginalion que la raison en soit

troublée ? On pourrait en citer bon nombre de pareils, sans compter les fous qu'a faits la peur du diable sur des esprits faibles. Mais le Spiritisme est venu, et chacun s'est empressé d'en faire le bouc émissaire de ses propres méfaits.

Dissertations spirites.

(Lyon, novembre 1863. — Méd., M. X...)

I

Les idées préconçues.

Nous vous avons souvent dit de scruter les communications qui vous sont faites, de les soumettre à l'analyse de la raison et de ne pas prendre, sans examen, les inspirations qui viennent agiter votre esprit sous l'influence de causes souvent fort difficiles à constater pour des incarnés soumis à des diversions sans nombre.

Les idées pures qui flottent pour ainsi dire dans l'espace (suivant l'idée platonicienne) portées par les Esprits, ne peuvent pas toujours se loger seules et isolées dans le cerveau de vos médiums; elles trouvent souvent la place occupée par des idées préconçues qui s'écoulent avec le jet de l'inspiration, qui le troublent et le transforment d'une manière inconsciente il est vrai, mais quelquefois d'une manière assez profonde pour que l'idée spirituelle se trouve ainsi entièrement dénaturée.

L'inspiration renferme deux éléments : la pensée et la chaleur fluidique destinée à échauffer l'esprit du médium en lui donnant ce que vous appelez la verve de la composition; si l'inspiration trouve la place occupée par une idée préconçue dont le médium ne peut ou ne veut pas se détacher, notre pensée reste sans interprète, et la chaleur fluidique se dépense à chauffer une pensée qui n'est pas la nôtre. Que de fois, dans votre monde égoïste et passionné, venons-nous apporter la chaleur et l'idée ! Vous dédaignez l'idée que votre conscience devrait vous faire reconnaître, et vous vous emparez de la chaleur au profit de vos passions terrestres, dilapidant ainsi quelquefois le bien de Dieu au profit du mal. Aussi, que de comptes auront à rendre un jour tous les avocats de mauvaises causes !

Sans doute il serait à désirer que les bonnes inspirations pussent toujours dominer les idées préconçues; mais alors nous entraverions le libre arbitre de la volonté de l'homme, et ce dernier échapperait

ainsi à la responsabilité qui lui appartient. Mais si nous ne sommes que les conseillers auxiliaires de l'humanité, combien de fois n'avons-nous pas à nous féliciter lorsque notre idée, frappant à la porte d'une conscience droite, triomphe de l'idée préconçue et modifie la conviction de l'inspiré ! Il ne faudrait pas croire cependant que notre secours mal employé ne trahisse pas un peu le mauvais usage qu'on peut en faire ; la conviction sincère trouve des accents qui, partis du cœur, arrivent au cœur ; la conviction simulée peut satisfaire des convictions passionnées, vibrant à l'unisson de la première, mais elle porte un froid particulier qui laisse la conscience mal satisfaite, et décèle une origine douteuse.

Voulez-vous savoir d'où viennent les deux éléments de l'inspiration médianimique ? La réponse est facile : l'idée vient du monde extra-terrestre, c'est l'inspiration propre de l'Esprit. Quant à la chaleur fluidique de l'inspiration, nous la trouvons et nous la prenons chez vous-mêmes ; c'est la partie quintessenciée du fluide vital en émanation ; quelquefois nous l'empruntons à l'inspiré lui-même quand il est doué d'une certaine puissance fluidique (ou médianimique, comme vous l'appelez), le plus souvent nous l'empruntons à son entourage dans l'émanation de bienveillance dont il est plus ou moins entouré. C'est pour cela qu'on peut dire avec raison que la sympathie rend éloquent.

Si vous réfléchissez attentivement à ces causes, vous trouverez l'explication de beaucoup de faits qui étonnent d'abord, mais dont chacun possède une certaine intuition. L'idée seule ne suffirait pas à l'homme, si on ne lui donnait pas la puissance de l'exprimer. La chaleur est à l'idée ce que le périsprit est à l'Esprit, ce que votre corps est à l'âme. Sans le corps, l'âme serait impuissante à agiter la matière ; sans la chaleur, l'idée serait impuissante à émouvoir les cœurs.

La conclusion de cette communication est que vous ne devez jamais abdiquer votre raison dans l'examen des inspirations qui vous sont soumises. Plus le médium a d'idées acquises, plus il est susceptible d'idées préconçues, plus aussi il doit faire table rase de ses propres pensées, déposer les influences qui l'agitent et donner à sa conscience l'abnégation nécessaire à une bonne communication.

II

Dieu ne se venge pas.

Ce qui précède n'est qu'un préambule destiné à servir d'introduction à d'autres idées. Je vous ai parlé d'idées préconçues, il y en a

d'autres que celles qui viennent des penchants de l'inspiré; il y en a qui sont la suite d'une instruction erronée, d'une interprétation accréditée par un temps plus ou moins long, qui ont eu leur raison d'être à une époque où la raison humaine était insuffisamment développée, et qui, passées à l'état chronique, ne peuvent être modifiées que par d'héroïques efforts, surtout quand elles ont pour elles l'autorité de l'enseignement religieux et de livres réservés. Une de ces idées est celle-ci: *Dieu se venge.* Qu'un homme blessé dans son orgueil, dans sa personne ou dans ses intérêts se venge, cela se conçoit; cette vengeance, quoique coupable, est dans la marge faite aux imperfections humaines; mais un père qui se venge sur ses enfants, soulève l'indignation générale, parce que chacun sent qu'un père, chargé du soin de former ses enfants, peut redresser des torts, corriger des défauts par tous les moyens qui sont en son pouvoir, mais que la vengeance lui est interdite, sous peine de devenir étranger à tous les droits de la paternité.

Sous le nom de vindicte publique, la société qui s'en va se vengeait des coupables: la punition infligée, souvent cruelle, était la vengeance qu'elle tirait des méfaits d'un homme pervers; elle n'avait nul souci de l'amendement de cet homme, elle laissait à Dieu le soin de le punir ou de lui pardonner; il lui suffisait de frapper d'une terreur, qu'elle croyait salutaire, les coupables à venir. La société qui vient ne pense plus ainsi; si elle n'agit point encore en vue de l'amendement du coupable, elle comprend au moins ce que la vengeance a d'odieux pour elle-même; sauvegarder la société contre les attaques d'un criminel lui suffit, et, la crainte d'une erreur judiciaire aidant, bientôt la peine capitale disparaîtra de vos codes.

Si la société se trouve aujourd'hui trop grande devant un coupable pour se laisser aller à la colère et se venger de lui, comment voulez-vous que Dieu, participant à vos faiblesses, s'émeuve d'un sentiment irascible et frappe par vengeance un pécheur appelé à se repentir? Croire à la colère de Dieu est un orgueil de l'humanité, qui s'imagine être d'un grand poids dans la balance divine. Si la plante de votre jardin vient mal, si elle se déjette, irez-vous vous mettre en colère et vous venger de sa mauvaise venue? Non, vous la redresserez si vous pouvez, vous lui donnerez un tuteur, vous gênerez, par des entraves, ses mauvaises tendances, vous la transplanterez au besoin, mais vous ne vous vengerez pas; ainsi fait Dieu.

Dieu se venger, quel blasphème! quel amoindrissement de la grandeur divine! quelle ignorance de la distance infinie qui sépare le créateur de sa créature! quel oubli de sa bonté et de sa justice! Dieu

viendrait, dans une existence où il ne vous reste aucun souvenir de vos torts passés, vous faire payer chèrement les fautes que vous pouvez avoir commises à une époque effacée de votre être! Non, non, Dieu n'agit pas ainsi; il entrave l'essor d'une passion funeste, il corrige l'orgueil inné par une humilité forcée, il redresse l'égoïsme du passé par l'urgence d'un besoin présent qui fait désirer l'existence d'un sentiment que l'homme n'a ni connu ni éprouvé. Comme père, il corrige, mais, comme père aussi, Dieu ne se venge pas.

Gardez-vous de ces idées préconçues de vengeance céleste, débris égarés d'une erreur ancienne. Gardez-vous de ces tendances fatalistes dont la porte est ouverte sur vos doctrines nouvelles, et qui vous conduiraient tout droit au quiétisme oriental. La part de liberté de l'homme n'est pas déjà assez grande pour l'amoindrir encore par des croyances erronées; plus vous vous sentirez de liberté à vous, plus vous aurez de responsabilité sans doute; mais plus aussi les efforts de votre volonté vous conduiront en avant dans la voie du progrès.

PASCAL.

III

La vérité.

La vérité, mon ami, est une de ces abstractions vers lesquelles l'esprit humain tend sans cesse sans pouvoir jamais y atteindre. Il faut qu'il y tende, c'est une des conditions du progrès, mais sa nature imparfaite, et par cela seul qu'elle est imparfaite, ne saurait y aboutir. En suivant la direction que suit la vérité dans sa marche ascendante, l'esprit humain est dans la voie providentielle, mais il ne lui est pas donné d'en voir le terme.

Tu me comprendras mieux quand tu sauras que la vérité est, comme le temps, divisée en deux parties par le moment inappréciable qu'on appelle le présent, savoir : le passé et l'avenir. Il y a donc deux vérités aussi, la vérité relative et la vérité absolue. La vérité relative, c'est ce qui est; la vérité absolue, c'est qui devrait être. Or, comme ce qui devrait être monte par degré jusqu'à la perfection absolue qui est Dieu, il s'ensuit que, pour les êtres créés et gravissant la route ascensionnelle du progrès, il n'y a que des vérités relatives. Mais de ce qu'une vérité relative n'est pas immuable, elle n'en est pas moins sacrée pour l'être créé.

Vos lois, vos mœurs, vos institutions sont essentiellement perfectibles et par cela même imparfaites; mais leurs imperfections ne

vous affranchissent pas du respect que vous leur devez. Il n'est pas permis de devancer son temps et de se faire des lois en dehors des lois sociales. L'humanité est un être collectif qui doit marcher, sinon dans son ensemble, du moins par groupes, vers le progrès de l'avenir; celui qui se détache de la société humaine pour s'avancer en enfant perdu, vers des vérités nouvelles, subit toujours sur votre terre la peine due à son impatience. Laissez aux initiateurs, inspirés de l'Esprit de Vérité, le soin de proclamer les lois de l'avenir en se soumettant à celle du présent. Laisssz à Dieu, qui mesure vos progrès aux efforts que vous avez faits pour devenir meilleurs, le soin de choisir le moment qu'il croit utile à une nouvelle transition, mais ne vous soustrayez jamais à une loi que lorsqu'elle est abrogée.

Parce que le Spiritisme s'est révélé parmi vous, ne croyez pas à un cataclysme des institutions sociales; jusqu'à ce jour il a accompli une œuvre souterraine et inconsciente pour ceux qui en étaient les instruments. Aujourd'hui qu'il effleure le sol, et qu'il arrive au grand jour, la marche du progrès n'en doit pas moins être d'une lente régularité. Défiez-vous des Esprits impatients qui vous poussent dans les voies dangereuses de l'inconnu. L'éternité qui vous est promise doit vous faire prendre en pitié les ambitions si éphémères de la vie. Soyez réservés jusqu'à suspecter souvent la voix des Esprits qui se manifestent.

Rappelez-vous ceci : L'esprit humain se meut et s'agite sous l'influence de trois causes qui sont : la *réflexion*, l'*inspiration* et la *révélation*. La *réflexion*, c'est la richesse de vos souvenirs que vous agitez volontairement. En elle, l'homme trouve ce qui lui est rigoureusement utile pour satisfaire aux besoins d'une position stationnaire. L'*inspiration*, c'est l'influence des Esprits extra-terrestres qui se mêle plus ou moins à vos propres réflexions pour vous pousser au progrès, c'est l'immixtion du mieux à l'insuffisance du passage; c'est une force nouvelle qui s'ajoute à une force acquise pour vous porter plus loin que le présent, c'est la preuve irrécusable d'une cause occulte qui vous pousse en avant, et sans laquelle vous resteriez stationnaires; car il est de règle physique et morale que l'effet ne saurait être plus grand que sa cause, et quand cela arrive, comme dans le progrès social, c'est qu'une cause ignorée, inaperçue, s'est ajoutée à la cause première de votre impulsion. La *révélation* est la plus élevée des puissances qui agitent l'esprit de l'homme, car elle vient de Dieu et ne se manifeste que par sa volonté expresse; elle est rare, quelquefois même inappréciable, quelquefois évidente pour celui qui l'éprouve au point de se sentir involontairement saisi d'un saint respect. Je le répète, elle est rare, et

donnée ordinairement comme une récompense à la foi sincère, au cœur dévoué; mais n'allez pas prendre comme révélation tout ce qui peut vous être donné pour tel. L'homme fait parade de l'amitié des grands, les Esprits font parade d'une permission spéciale de Dieu, qui souvent leur fait défaut; ils font quelquefois des promesses que Dieu ne ratifie pas, car lui seul sait ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas.

Voilà, mon ami, tout ce que je peux te dire sur la vérité; humilie-toi devant le grand Être par qui tout vit et se meut dans l'infinité des mondes que sa puissance régit; songe que si en lui se trouve toute sagesse, toute justice et toute puissance, en lui se trouve aussi toute vérité. PASCAL.

Étude sur la médianimité.

(Société de Paris, 7 avril 1865. — Méd. M. Costel.)

Il ne faut pas ériger en système les dictées mal conçues et mal exprimées qui dénaturent absolument l'inspiration médianimique, si tant est qu'elle ait existé. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer la théorie du progrès, car il est inutile que tous les médiums traitent le même sujet. Je vais m'occuper de la médianimité, ce thème inépuisable de recherches et d'études.

La médianimité est une faculté inhérente à la nature de l'homme; elle n'est ni une exception ni une faveur, elle fait partie du grand ensemble humain, et, comme telle, est assujettie aux variations physiques et aux inégalités morales; elle subit le dualisme redoutable de l'instinct et de l'intelligence; elle possède ses génies, sa multitude et ses avortons.

Il ne faut jamais attribuer aux Esprits, j'entends aux Esprits élevés, ces dictées sans fond ni forme qui ajoutent à leur nullité le ridicule d'être signées par des noms illustres. La médianimité sérieuse n'investit que des cerveaux pourvus d'une instruction suffisante, ou tout au moins éprouvés par les luttes passionnelles. Les meilleurs médiums reçoivent seuls l'afflux spirituel; les autres subissent simplement l'impulsion fluidique matérielle qui entraîne leurs mains, sans faire produire à leur intelligence autre chose que ce qu'elle contenait à l'état latent; il faut les encourager à travailler, mais non initier le public à leurs élucubrations.

Les manifestations spirites doivent être faites avec la plus grande réserve; et s'il est indispensable, pour la dignité personnelle, d'accu-

muler toutes les preuves d'une parfaite bonne foi autour des expériences physiques, il importe au moins autant de préserver les communications spirituelles du ridicule qui s'attache trop aisément aux idées et aux systèmes signés dérisoirement de noms célèbres qui sont et demeureront toujours étrangers à ces productions. Je ne mets pas en cause la loyauté des personnes qui, recevant le choc électrique, le confondent avec l'inspiration médianimique; la science a ses faux savants, la médianimité a ses faux médiums, dans l'ordre spirituel, s'entend.

J'essaye d'établir ici la différence qui existe entre les médiums inspirés par les fluides spirituels, et ceux qui n'agissent que sous l'impulsion fluidique corporelle; c'est-à-dire ceux qui vibrent intellectuellement, et ceux dont la résonnance physique n'aboutit qu'à la production confuse et inconsciente de leurs propres idées, ou d'idées vulgaires et sans portée.

Il existe donc une ligne de démarcation parfaitement tranchée entre les médiums écrivains : les uns obéissant à l'influence spirituelle qui ne leur fait écrire que des choses utiles et élevées; et les autres subissant l'influence fluidique matérielle qui agit sur leurs organes cérébraux, comme les fluides physiques agissent sur la matière inerte. Cette première classification est absolue, mais elle admet une foule de variétés intermédiaires. J'indique ici les principaux traits d'une étude importante que d'autres Esprits compléteront. Nous sommes les pionniers du progrès terrestre, et solidaires les uns des autres ; nous formons dans la phalange Spirite le noyau de l'avenir.

GEORGES.

Remarque. La phrase où l'Esprit dit qu'il laisse à d'autres le soin d'expliquer la théorie du progrès, est motivée par diverses questions qui avaient été proposées sur ce sujet dans la séance. Quand il dit que la médianimité est un thème inépuisable de recherches et d'études, il est parfaitement dans le vrai.

Quoique l'étude de cette partie intégrante du Spiritisme soit loin d'être complète, nous sommes loin déjà du temps où l'on croyait qu'il suffisait de recevoir une impulsion mécanique pour se dire médium et se croire apte à recevoir les communications de tous les Esprits. Cela équivaudrait à penser que le premier venu qui joue un petit air sur un piano doit nécessairement être un excellent musicien. Le progrès de la science spirite, qui s'enrichit chaque jour de nouvelles observations, nous montre à combien de causes différentes et d'influences

délicates, qu'on ne soupçonnait pas, sont soumis les rapports intelligents avec le monde spirituel. Les Esprits ne pouvaient tout enseigner à la fois ; mais, comme d'habiles professeurs, à mesure que les idées se développent, ils entrent dans de plus grands détails, et déroulent les principes qui, donnés prématurément, n'eussent pas été compris, et auraient fait confusion dans notre pensée.

La médianimité exige donc une étude sérieuse de la part de quiconque voit dans le Spiritisme une chose sérieuse. A mesure que les véritables ressorts de cette faculté seront mieux connus, on sera moins exposé aux déceptions, parce qu'on saura ce qu'elle peut donner, et dans quelles conditions elle peut le faire ; et plus il y aura de personnes éclairées sur ce point, moins il y aura de dupes du charlatanisme.

Progrès intellectuel.

(Société de Paris, 31 mars 1865. — Médium, M. Desliens).

Rien ne se perd en ce monde, non-seulement dans la matière où tout se renouvelle sans cesse en se perfectionnant, suivant les lois immuables appliquées à toutes choses par le Créateur, mais aussi dans le domaine de l'intelligence. L'humanité est comme un seul homme qui vivrait éternellement, et acquerrait sans cesse de nouvelles connaissances.

Ceci n'est pas une figure, mais une réalité, car l'Esprit est immortel ; il n'y a que le corps, enveloppe ou vêtement de l'Esprit, qui tombe alors qu'il est usé et se remplace par un autre. Cette matière elle-même subit des modifications. A mesure que l'Esprit s'épure, il acquiert de nouvelles richesses, et mérite, si je puis m'exprimer ainsi, un habit plus luxueux, plus agréable, plus commode, pour employer votre langage terrestre.

La matière se sublime et devient de plus en plus légère, sans disparaître jamais complétement, du moins dans les régions moyennes ; soit comme corps, soit comme périsprit, elle accompagne sans cesse l'intelligence et lui permet, par ce point de contact, de communiquer avec ses inférieurs, ses égaux et ses supérieurs pour instruire, méditer et apprendre.

Rien ne se perd dans la nature, avons-nous dit ; ajoutons : rien n'est inutile. Tout, jusqu'aux créatures les plus dangereuses, aux poisons les plus subtilss, a sa raison d'être. Que de choses avaient été jugéees inutiles ou nuisibles, et dont plus tard on a reconnu les avantages !

Ainsi en est-il de celles que vous ne comprenez pas. Sans traiter à fond la question, je dirai seulement que les choses nuisibles vous obligent à l'attention, à la vigilance qui exercent l'intelligence, tandis que si l'homme n'avait rien à craindre, il s'abandonnerait à la paresse, au préjudice de son développement. Si la nécessité est la mère de l'industrie, l'industrie est aussi la fille de l'intelligence.

Sans doute Dieu, comme quelques-uns l'objectent, aurait pu vous épargner des épreuves et des difficultés qui vous semblent superflues; mais si des obstacles vous sont opposés, c'est pour éveiller en vous les ressources qui sommeillent; c'est pour donner l'essor aux trésors d'intelligence qui demeureraient enfouis dans votre cerveau si une nécessité, un danger à éviter, ne venaient vous forcer à veiller à votre conservation.

L'instinct naît; l'intelligence le suit, les idées s'enchaînent, et le raisonnement se trouve inventé. Si je raisonne, je juge, bien ou mal il est vrai, mais c'est en raisonnant faux qu'on apprend à reconnaître la vérité; lorsqu'on s'est souvent trompé, on finit par réussir; et cette vérité, cette intelligence, obtenues par tant de travaux, acquièrent un prix infini et vous en fait regarder la possession comme un bien inestimable. Vous craignez de voir se perdre les découvertes que vous avez faites; que faites-vous alors? Vous instruisez vos enfants, vos amis; vous développez leur intelligence afin d'y semer et d'y faire fructifier ce que vous avez acquis au prix de vos sueurs intellectuelles; c'est ainsi que tout s'enchaîne, que le progrès est une loi naturelle, et que les connaissances humaines, accrues peu à peu, se transmettent de génération en génération. Que l'on vienne, après cela, vous dire que tout est matière! Les matérialistes ne repoussent la Spiritualité, pour la plupart, que parce qu'il leur faudrait, sans cela, changer leur genre de vie, attaquer leurs défauts, renoncer à leurs habitudes; ce serait trop pénible, c'est pourquoi ils trouvent plus commode de tout nier.

PASCAL.

De la gravité dans les réunions.

(Société de Paris, 17 mars 1865. — Médium, M. Desliens).

Comme déjà vous en avez des preuves, l'attitude sérieuse des membres d'un groupe frappe les étrangers qui assistent aux séances avec l'intention de les tourner en ridicule; elle change leur envie de railler en respect involontaire, et du respect à l'étude sérieuse, par conséquent à la foi, la transition est insensible. Ceux, d'ailleurs, qui ne sor-

tent pas convaincus de ces réunions, en emportent au moins une impression favorable, et s'ils ne se rallient pas à vous immédiatement, ils se détachent néanmoins de vos adversaires acharnés. Voilà une première raison qui doit vous persuader d'être graves et recueillis. Que voulez-vous que pensent, en effet, ceux qui sortent d'une réunion où les sujets les plus dignes de respect sont traités avec légèreté et inconséquence ? Quoique les Spirites qui agissent ainsi soient loin d'être malintentionnés, ils n'en sont pas moins nuisibles, non à l'avenir, mais au développement rapide de la doctrine. S'il n'y avait jamais eu que des réunions sérieuses et tenues d'une manière convenable, elle serait encore bien autrement avancée qu'elle ne l'est, quoiqu'elle le soit beaucoup. Agir ainsi n'est pas agir en vrais Spirites, ni dans l'intérêt de la doctrine, car les adversaires en profitent pour la tourner en ridicule. C'est donc un devoir pour ceux qui en comprennent l'importance de ne point prêter leur appui à des réunions de cette nature.

Ce n'est pas à la doctrine seule qu'ils nuisent, c'est aussi à eux-mêmes ; car, si toute bonne action porte en elle-même sa récompense, toute action légère laisse après elle une impression fâcheuse, parfois suivie d'une punition physique dont la moindre conséquence peut être la suspension de la médianimité, ou tout au moins l'impossibilité de communiquer avec les bons Esprits.

Il faut être sérieux, non-seulement avec les Esprits bienveillants et éclairés qui viennent donner de sages instructions, et que votre peu de recueillement éloignerait, mais encore avec les Esprits souffrants ou mauvais qui viennent, les uns vous demander des consolations, les autres vous mystifier. Je dirai même que c'est surtout avec ces derniers qu'il faut de la gravité, quoique tempérée par la bienveillance ; c'est le meilleur moyen de leur imposer, et de les faire tenir à l'écart en les contraignant au respect. Si vous vous abaissiez jusqu'à la familiarité avec ceux qui vous sont inférieurs sous les rapports moraux et intellectuels, vous ne tarderiez pas à donner prise à leur influence perverse, qui se traduit par des mystifications d'abord, plus tard par de cruelles et tenaces obsessions.

Soyez donc sur vos gardes ; nuancez votre langage d'après celui même des Esprits qui se communiquent dans vos groupes, mais que la gravité et la bienveillance n'en soient jamais exclues. Ne repoussez pas ceux qui se présentent à vous sous des apparences imparfaites. Peut-être préféreriez-vous toujours des communications sages sur lesquelles il ne vous soit pas nécessaire d'exercer votre cœur et votre jugement pour en connaître la valeur, mais songez que le jugement ne

se développe que par l'exercice. Toutes les communications ont leur utilité pour qui sait en tirer parti ; une mystification reconnue et prévenue peut agir avec plus d'efficacité sur vos âmes, en vous en faisant mieux apercevoir les points à renforcer, que des instructions que vous vous contenteriez d'admirer sans les mettre en pratique.

Travaillez avec courage et sincérité, et l'Esprit du Seigneur sera avec vous.

MOKI.

Immigration des Esprits supérieurs sur la terre.

(Société spirite de Paris, 7 octobre 1864. — Médium, M. Delanne.)

Je vous parlerai ce soir des immigrations d'Esprits avancés qui viennent s'incarner sur votre terre. Déjà ces nouveaux messagers ont repris le bâton de pèlerin; déjà ils se répandent par milliers sur votre globe; partout ils sont disposés par les Esprits qui dirigent le mouvement de la transformation par groupes, par séries. Déjà la terre tressaille de sentir dans son sein ceux qu'elle a vus jadis faire des passages à travers son humanité naissante. Elle se réjouit de les revoir, car elle pressent qu'ils viennent pour la conduire à la perfection, en devenant les guides des Esprits ordinaires qui ont besoin d'être encouragés par de bons exemples.

Oui, de grands messagers sont parmi vous; ce sont eux qui deviendront les soutiens de la génération future. A mesure que le Spiritisme va grandir et se développer, des Esprits d'un ordre de plus en plus élevé viendront soutenir l'œuvre, en raison des besoins de la cause. Partout Dieu a réparti des soutiens pour la doctrine; ils surgiront en temps et lieu. Aussi, sachez attendre avec fermeté et confiance; tout ce qui a été prédit arrivera, comme le dit le saint livre, jusqu'à un *iota*.

Si la transition actuelle, comme vient de le dire le maître, a soulevé les passions et fait surgir la lie des Esprits incarnés et désincarnés, elle a aussi réveillé le désir ardent, chez une foule d'Esprits d'une position supérieure dans les mondes des tourbillons solaires, de venir à nouveau servir les desseins de Dieu pour ce grand événement.

Voilà pourquoi je disais tout à l'heure que l'immigration d'Esprits upérieurs s'opérait sur votre terre pour activer la marche ascendante de votre humanité. Redoublez donc de courage, de zèle, de ferveur pour la cause sacrée. Sachez-le, rien n'arrêtera la marche progressive du Spiritisme, car de puissants protecteurs continueront votre œuvre.

MESMER.

Sur les créations fluidiques.

(Société de Paris, 14 octobre 1864. — Médium, M. Delaune.)

J'ai dit brièvement quelques mots sur les grands messagers envoyés parmi vous pour accomplir leur mission de progrès intellectuel et moral sur votre globe.

Si, dans cet ordre, le mouvement se développe, et prend des proportions que vous notez chaque jour, il s'en accomplit un autre, non-seulement dans le monde des Esprits qui ont quitté la matière, mais aussi important dans l'ordre matériel ; je veux parler des lois d'épuration fluidique.

L'homme doit non-seulement élever son âme par la pratique de la vertu, mais il doit aussi épurer la matière. Chaque industrie fournit son contingent à ce travail, car chaque industrie produit des mélanges de toute espèce ; ces espèces dégagent des fluides qui, plus épurés, vont rejoindre dans l'atmosphère des fluides similaires qui deviennent utiles aux manifestations des Esprits dont vous parliez tout à l'heure.

Oui, les objets procréés instantanément par la volonté, qui est le plus riche don de l'Esprit, sont puisés dans les fluides semi-matériels, analogues à la constitution semi-matérielle du corps appelé périsprit, des habitants de l'erraticité. Voilà pourquoi, avec ces éléments, ils peuvent créer des objets selon leur désir.

Le monde des invisibles est comme le vôtre ; au lieu d'être matériel et grossier, il est fluidique, éthéré, de la nature du périsprit, qui est le vrai corps de l'Esprit, puisé dans ces milieux moléculaires, comme le vôtre se forme de choses plus palpables, tangibles, matérielles.

Le monde des Esprits n'est pas le reflet du vôtre ; c'est le vôtre qui est une grossière et bien imparfaite image du royaume d'outre-tombe.

Les rapports de ces deux mondes ont toujours existé. Mais aujourd'hui le moment est arrivé où toutes ces affinités vont vous être dévoilées, démontrées et rendues palpables.

Quand vous comprendrez les lois des rapports entre les êtres fluidiques et ceux que vous connaissez, la loi de Dieu sera près d'être mise à exécution ; car chaque incarné comprendra son immortalité, et de ce jour il deviendra non-seulement un ardent travailleur à la grande cause, mais encore un digne serviteur de ses œuvres.

MESMER.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. Nº 6. JUIN 1865.

Compte rendu de la caisse du Spiritisme

Fait à la Société spirite de Paris, le 5 mai 1865, par M. ALLAN KARDEC.

Messieurs et chers collègues,

Il y a quelque temps que je vous ai annoncé de nouvelles explications au sujet de la caisse du Spiritisme. L'inauguration d'une nouvelle année sociale m'en offre naturellement l'occasion. Dans cet exposé, je regrette d'avoir à vous parler de moi, ce que je fais toujours le moins possible, mais dans cette circonstance je ne saurais faire autrement; c'est pourquoi je vous prie d'avance de vouloir bien m'excuser.

Je rappellerai sommairement le compte rendu que je vous ai soumis sur le même sujet il y a deux ans.

Au mois de février 1860, un don de 10000 francs fut mis à ma disposition pour en diriger l'emploi à mon gré dans l'intérêt du Spiritisme. A cette époque, la Société n'avait point de local à elle, ce qui présentait de graves inconvénients. L'extension que commençait à prendre la doctrine faisait sentir l'utilité d'un local spécial affecté, non-seulement aux séances, mais à la réception des visiteurs qui devenaient chaque jour plus nombreux et rendaient indispensable la présence permanente de quelqu'un au siége même de la Société. Je fis choix de ce local, qui réunissait les avantages de convenance et de position centrale; le choix, du reste, n'était pas facile, vu la nécessité de dépendances appropriées à sa destination, jointe à l'excessive cherté

des loyers. Le prix de la location de celui-ci, y compris les contributions, est de 2 930 francs. La Société ne pouvant supporter cette charge et ne payant que 1 200 francs, il restait 1 730 francs auxquels il fallait pourvoir. En affectant le don qui avait été fait, soit à l'achat du matériel, soit au payement de l'excédant du loyer, ce n'était point s'écarter des intentions du donateur, puisque c'était dans l'intérêt de la doctrine, et, en effet, on comprend, aujourd'hui surtout, combien il a été utile d'avoir ce centre où viennent aboutir tant de relations, et combien il était nécessaire en outre que j'y eusse un pied-à-terre. Toutefois, je dois rappeler que si j'habite ce local, ce n'est point un avantage pour moi, puisque j'ai un autre appartement qui ne me coûte rien et qu'il me serait plus agréable d'habiter, et cela avec d'autant plus de raison que cette double habitation, loin d'être un allégement, est une aggravation de charges, ainsi que je le démontrerai tout à l'heure.

Cette somme de 10 000 francs fut donc le premier fonds de la caisse du Spiritisme, caisse qui, ainsi que vous le savez, est l'objet d'une comptabilité spéciale, et ne se confond point avec mes affaires personnelles. Ce fonds devait suffire à parfaire, à quelque chose près, le loyer pendant les six ans de bail, selon le compte détaillé que je vous ai présenté la dernière fois; or, le bail expire dans un an, et la somme touche à sa fin.

Il est vrai que le capital de la caisse a été augmenté de plusieurs sommes; il se compose ainsi qu'il suit :

1° Donation de février 1860	10 000 fr.	»
2° Abandon d'un prêt fait à une époque antérieure dans l'intérêt du Spiritisme	600	»
3° Don fait en 1862	500	»
4° Autre don fait en septembre 1864	1 000	»
5° Autre don fait en octobre 1864	2 000	»
Total . .	14 100	»

Ces deux dernières sommes ayant une destination spéciale, ce n'est en réalité que 11 100 francs qui ont pu être affectés au loyer, et qui ne suffiront pas entièrement.

Mais le loyer n'est pas la seule charge qui incombe au Spiritisme; je ne parle pas des œuvres de bienfaisance, qui sont une chose à part dont nous parlerons tout à l'heure. J'aborde un autre côté de la question, et c'est ici que je réclame votre indulgence par la nécessité où je suis de parler de moi.

On a beaucoup parlé des produits que je retirais de mes ouvrages; personne de sérieux assurément ne croit à mes millions, malgré l'affirmation de ceux qui disaient tenir de bonne source que j'avais un train princier, des équipages à quatre chevaux et que chez moi on ne marchait que sur des tapis d'Aubusson. Quoi qu'en ait dit, en outre, l'auteur d'une brochure que vous connaissez, et qui prouve par des calculs hyperboliques que mon budget des recettes dépasse la liste civile du plus puissant souverain de l'Europe (38 millions. *Revue*, juin 1862, p. 179; juin 1863, p. 175), ce qui, soit dit en passant, témoignerait d'une extension vraiment miraculeuse de la doctrine, il est un fait plus authentique que ses calculs, c'est que je n'ai jamais rien demandé à personne, que personne ne m'a jamais rien donné pour moi personnellement; qu'aucune collecte de *denier quelconque* n'est venue pourvoir à mes besoins; en un mot, que *je ne vis aux dépens de personne*, puisque, sur les sommes qui m'ont été volontairement confiées dans l'intérêt du Spiritisme, aucune parcelle n'en a été distraite à mon profit, et l'on voit d'ailleurs à quel chiffre elles s'élèvent.

Mes immenses richesses proviendraient donc de mes ouvrages spirites. Bien que ces ouvrages aient eu un succès inespéré, il suffit d'être tant soit peu initié aux affaires de librairie, pour savoir que ce n'est pas avec des livres philosophiques qu'on amasse des millions en cinq ou six ans quand on n'a sur la vente qu'un droit d'auteur de quelques centimes par exemplaire. Mais qu'il soit fort ou faible, ce produit étant le fruit de mon travail, personne n'a le droit de s'immiscer dans l'emploi que j'en fais; quand même il s'élèverait à des millions, du moment que l'achat des livres, aussi bien que l'abonnement à la *Revue*, est facultatif et n'est imposé *en aucune circonstance*, pas même pour assister aux séances de la Société, cela ne regarde personne. Commercialement parlant, je suis dans la position de tout homme qui recueille le fruit de son travail; je cours la chance de tout écrivain qui peut réussir, comme il peut échouer.

Bien que sous ce rapport je n'aie aucun compte à rendre, je crois utile, à la cause même à laquelle je me suis voué, de donner quelques explications.

Je dirai d'abord que mes ouvrages n'étant pas ma propriété exclusive, je suis obligé de les acheter à mon éditeur et de les payer comme un libraire, à l'exception de la *Revue* dont j'ai gardé la disposition; que le bénéfice se trouve singulièrement diminué par les non-valeurs et les distributions gratuites faites dans l'intérêt de la doctrine, à des gens qui, sans cela, seraient obligés de s'en passer. Un calcul

bien facile prouve que le prix de dix volumes perdus ou donnés, que je n'en dois pas moins payer, suffit pour absorber le bénéfice de cent volumes. Ceci soit dit à titre de renseignement et comme parenthèse. Somme toute, et balance faite, il reste cependant quelque chose. Supposez le chiffre que vous voudrez; qu'est-ce que j'en fais? C'est là ce qui préoccupe le plus certaines gens.

Quiconque a vu notre intérieur jadis et le voit aujourd'hui, peut attester que rien n'est changé à notre manière de vivre depuis que je m'occupe de Spiritisme; elle est tout aussi simple maintenant qu'elle était autrefois, parce qu'une vie somptueuse n'est pas dans nos goûts. Il est donc certain que mes bénéfices, si énormes soient-ils, ne servent pas à nous donner les jouissances du luxe. Nous n'avons pas d'enfants, ce n'est donc pas pour eux que nous amassons; nos héritiers indirects sont la plupart beaucoup plus riches que nous : il y aurait simplicité à m'épuiser à travailler à leur profit. Est-ce donc que j'aurais la manie de thésauriser pour avoir le plaisir de contempler mon argent? Je ne pense pas que mon caractère et mes habitudes aient jamais pu le faire supposer. Ceux qui m'attribuent de telles idées connaissent bien peu mes principes en matière de Spiritisme, puisqu'ils me jugent si attaché aux biens de la terre. A quoi donc cela passe-t-il? Du moment que cela ne me profite pas, plus la somme est fabuleuse, plus la réponse est embarrassante. Un jour on en saura le chiffre exact, ainsi que l'emploi détaillé, et les faiseurs d'histoires en seront pour leurs frais d'imagination; aujourd'hui je me borne à quelques données générales pour mettre un frein à des suppositions ridicules. Je dois à cet effet entrer dans quelques détails intimes dont je vous demande pardon, mais qui sont nécessaires.

De tout temps nous avons eu de quoi vivre, très modestement il est vrai, mais ce qui eût été peu pour certaines gens nous suffisait, grâce à nos goûts et à nos habitudes d'ordre et d'économie. A notre petit revenu venait s'ajouter en supplément le produit des ouvrages que j'ai publiés avant le Spiritisme, et celui d'un modeste emploi que j'ai dû quitter quand les travaux de la doctrine ont absorbé tout mon temps.

Dans la propriété que je possède, et qui me reste comme débris de ce que la mauvaise foi n'a pu m'enlever, nous pouvions vivre tranquillement et loin du tracas des affaires. Le Spiritisme, en me tirant de l'obscurité, est venu me lancer dans une nouvelle voie; en peu de temps je me suis trouvé entraîné dans un mouvement que j'étais loin de prévoir. Lorsque je conçus l'idée du *Livre des Eprits*, mon intention était de ne point me mettre en évidence et de rester inconnu; mais,

promptement débordé, cela ne m'a pas été possible : j'ai dû renoncer à mes goûts de retraite, sous peine d'abdiquer l'œuvre entreprise et qui grandissait prodigieusement ; il m'a fallu en suivre l'impulsion et en prendre les rênes. Si mon nom a maintenant quelque popularité, ce n'est assurément pas moi qui l'ai recherchée, car il est notoire que je ne la dois ni à la réclame, ni à la camaraderie de la presse, et que je n'ai jamais profité de ma position et de mes relations pour me lancer dans le monde, alors que cela m'eût été si facile. Mais à mesure que l'œuvre grandissait, un horizon plus vaste se déroulait devant moi, et en reculait les bornes ; je compris alors l'immensité de ma tâche, et l'importance du travail qui me restait à faire pour la compléter ; les difficultés et les obstacles, loin de m'effrayer, redoublèrent mon énergie ; je vis le but, et résolus de l'atteindre avec l'assistance des bons Esprits. Je sentais que je n'avais pas de temps à perdre, et je ne le perdis ni en visites inutiles, ni en cérémonies oiseuses ; ce fut l'œuvre de ma vie ; j'y donnai tout mon temps, j'y sacrifiai mon repos, ma santé, parce que l'avenir était écrit devant moi en caractères irrécusables. Je le fis de mon propre mouvement, et ma femme, qui n'est ni plus ambitieuse, ni plus intéressée que moi, entra pleinement dans mes vues et me seconda dans ma tâche laborieuse, comme elle le fait encore, par un travail souvent au-dessus de ses forces, sacrifiant sans regret les plaisirs et les distractions du monde auxquels sa position de famille l'avait habituée.

Sans nous écarter de notre genre de vie, cette position exceptionnelle ne nous en a pas moins créé des nécessités auxquelles mes seules ressources ne me permettaient pas de pourvoir. Il serait difficile de se figurer la multiplicité des dépenses qu'elle entraîne, et que j'aurais évitées sans cela. La nécessité d'habiter en deux endroits différents est, comme je l'ai dit, un surcroît de charges par l'obligation d'avoir tout en double en objets mobiliers, sans compter une foule de menus frais qu'exige cette double habitation, et les pertes qui résultent de mes intérêts matériels négligés par suite des travaux qui absorbent tout mon temps. Ce n'est point une plainte que j'articule, puisque mes occupations actuelles sont volontaires ; c'est un fait que je constate en réponse à ceux qui prétendent que tout est profit pour moi dans le Spiritisme. Quant aux frais spéciaux occasionnés par la position, il serait impossible de les énumérer ; mais si l'on considère que j'ai chaque année pour plus de huit cent francs rien qu'en affranchissement de ports de lettres, indépendamment des voyages, de la nécessité de m'adjoindre quelqu'un pour me seconder, et autres menus

frais obligés, on comprendra que je n'exagère pas en disant que mes dépenses annuelles, qui ont été sans cesse en croissant, sont aujourd'hui plus que triplées. On peut se figurer approximativement à combien, depuis huit ans, a pu s'élever cet excédant en mettant une moyenne de 6 000 francs par an. Or, personne ne contestera l'utilité de ces dépenses pour le succès de la doctrine qui eût évidemment langui si je fusse resté dans ma retraite sans voir personne et sans les nombreuses relations que j'entretiens chaque jour. C'est pourtant ce que j'aurais été obligé de faire si rien ne me fût venu en aide.

Eh bien ! messieurs, ce qui m'a procuré ce supplément de ressources, c'est le produit de mes ouvrages. Je le dis avec bonheur, c'est avec mon propre travail, avec le fruit de mes veilles que j'ai pourvu, en majeure partie du moins, aux nécessités matérielles de l'installation de la doctrine. J'ai ainsi apporté une large quote-part à la caisse du Spiritisme. Dieu a voulu qu'il trouvât en lui-même ses premiers moyens d'action. Dans le principe, je regrettais que mon peu de fortune ne me permît pas de faire ce que j'aurais voulu pour le bien de la chose ; aujourd'hui j'y vois le doigt de la Providence, et l'accomplissement de cette prédiction maintes fois répétée des bons Esprits : Ne t'inquiète de rien ; Dieu sait ce qu'il te faut, et il saura y pourvoir.

Si j'eusse employé le produit de mes ouvrages à l'augmentation de mes jouissances matérielles, c'eût donc été au préjudice du Spiritisme, et cependant personne n'aurait eu le droit d'y trouver à redire, car j'étais bien le maître de disposer à mon gré de ce que je ne devais qu'à moi-même ; mais puisque je m'en passais avant, je pouvais également m'en passer après ; en l'appliquant à l'œuvre, on ne trouvera pas, je pense, que ce soit de l'argent mal employé, et ceux qui aident à la propagation des ouvrages ne pourront pas dire qu'ils travaillent à m'enrichir.

Ce n'était pas tout de pourvoir au présent, il fallait aussi penser à l'avenir, et préparer une fondation qui, après moi, pût aider celui qui me remplacera dans la grande tâche qu'il aura à remplir ; cette fondation, sur laquelle je dois me taire encore, se rattache à la propriété que je possède, et c'est en vue de cela que j'applique une partie de mes produits à l'améliorer. Comme je suis loin des millions dont on m'a gratifié, je doute fort que, malgré mes économies, mes ressources personnelles me permettent jamais de donner à cette fondation le complément que je voudrais lui voir de mon vivant ; mais puisque sa réalisation est dans les vues de mes guides spirituels, si je ne le fais

pas moi-même, il est probable qu'un jour ou l'autre, cela se fera. En attendant, j'en élabore les plans sur le papier.

Loin de moi, messieurs, la pensée de tirer la moindre vanité de ce que je viens de vous exposer; il a fallu la persévérance de certaines diatribes pour m'engager, quoique à regret, à rompre le silence sur quelques-uns des faits qui me concernent. Plus tard, tous ceux que la malveillance s'est plu à dénaturer seront mis en lumière par des documents authentiques, mais le temps de ces explications n'est pas encore venu ; la seule chose qui m'importait pour le moment, c'était que vous fussiez édifiés sur la destination des fonds que la Providence fait passer par mes mains, quelle qu'en soit l'origine. Je ne me considère que comme dépositaire même de ceux que je gagne, à plus forte raison de ceux qui me sont confiés et dont je rendrai un compte rigoureux. Je me résume en disant : pour moi, je n'en ai pas besoin ; c'est dire que je n'en fais pas mon profit.

Il me reste à vous parler, messieurs, de la caisse de bienfaisance. Vous savez qu'elle s'est formée sans dessein prémédité par quelques sommes versées entre mes mains pour des œuvres de charité, mais sans affectation spéciale, auxquelles j'ajoute celles qui de temps à autre se trouvent n'avoir pas d'emploi déterminé. Le premier don fait dans ce but est celui d'une somme de 200 fr., remise le 20 août 1863. L'année suivante, le 17 août 1864, la même personne me remit une pareille somme de 200 fr. Le 1er septembre, pendant mon voyage, une autre me remit 100 fr. Lors des souscriptions qui ont été publiées dans la *Revue*, plusieurs personnes ont joint à leur envoi des sommes de moindre importance, avec emploi facultatif. Tout récemment, le 28 avril dernier, quelqu'un m'a remis 500 fr. Le total des recettes s'est élevé jusqu'à ce jour à 1 317 fr. Le total des dépenses en secours divers, dons ou prêts non encore remboursés, se monte à 1 060 fr. Il me reste actuellement en caisse 257 fr.

Quelqu'un me demandait un jour, sans curiosité bien entendu, et par pur intérêt pour la chose, ce que je ferais d'un million si je l'avais. Je lui ai répondu qu'aujourd'hui l'emploi en serait tout différent de ce qu'il eût été dans le principe. Jadis j'eusse fait de la propagande par une large publicité ; maintenant je reconnais que cela eût été inutile, puisque nos adversaires s'en sont chargés à leurs frais. En ne mettant pas alors de grandes ressources à ma disposition, les Esprits ont voulu prouver que le Spiritisme ne devait son succès qu'à lui-même, à sa propre force, et non à l'emploi de moyens vulgaires.

Aujourd'hui que l'horizon s'est élargi, que l'avenir surtout s'est déroulé, des besoins d'un tout autre ordre se font sentir. Un capital, comme celui que vous supposez, recevrait un emploi plus utile. Sans entrer dans des détails qui seraient prématurés, je dirai simplement qu'une partie servirait à convertir ma propriété en une maison spéciale de retraite spirite, dont les habitants recueilleraient les bienfaits de notre doctrine morale ; l'autre à constituer un revenu *inaliénable* destiné 1° à l'entretien de l'établissement; 2° à assurer une existence indépendante à celui qui me succédera et à ceux qu l'aideront dans sa mission; 3° à subvenir aux besoins courants du Spiritisme sans courir la chance de produits éventuels comme je suis obligé de le faire, puisque la majeure partie des ressources repose sur mon travail qui aura un terme.

Voilà ce que je ferais; mais si cette satisfaction ne m'est pas donnée, il m'importe peu qu'elle soit accordée à d'autres. Du reste, je sais que, d'une manière ou d'une autre, les Esprits qui dirigent le mouvement pourvoiront à toutes les nécessités en temps utile; c'est pourquoi je ne m'en inquiète nullement, et m'occupe de ce qui est pour moi la chose essentielle : l'achèvement des travaux qui me restent à terminer. Cela fait, je partirai quand il plaira à Dieu de me rappeler.

On s'étonne que certains personnages haut placés, et notoirement sympathiques à l'idée spirite, n'en prennent pas ouvertement et officiellement la cause en main; ce serait, dit-on, leur devoir, puisque le Spiritisme est une œuvre essentiellement moralisatrice et humanitaire. On oublie que ces personnes, par leur position même, ont, plus que d'autres, à lutter contre des préjugés que le temps seul peut faire disparaître, et qui tomberont devant l'ascendant de l'opinion. Disons, en outre, que le Spiritisme est encore à l'état d'ébauche, et qu'il n'a pas dit son dernier mot; les principes généraux en sont posés, mais on ne fait qu'en entrevoir les conséquences, qui ne sont et *ne peuvent pas* être encore nettement définies. Jusqu'à présent, ce n'est qu'une doctrine philosophique dont il faut attendre l'application aux grandes questions d'intérêt général; c'est alors seulement que beaucoup de personnes en comprendront la véritable portée et l'utilité, et pourront se prononcer en connaissance de cause. Jusqu'à ce que le Spiritisme ait complété son œuvre, le bien qu'il fait est limité; il ne peut être le fait que d'une croyance individuelle, et une adhésion officielle serait prématurée et impossible. Alors aussi, beaucoup de ceux qui le considèrent, à l'heure qu'il est, comme une chose futile, changeront forcé-

ment de manière de voir et seront portés, par la force même des choses, à en faire une étude sérieuse. Laissons-le donc grandir et ne demandons pas qu'il soit homme avant d'avoir été enfant ; ne demandons pas à l'enfance ce que l'âge viril peut seul donner. A. K.

Nota. — Cet exposé n'avait été fait que pour la Société, mais l'insertion dans la *Revue* en ayant été demandée à l'unanimité et avec insistance, nous avons cru devoir obtempérer à ce désir.

Le Spiritisme en haut et en bas de l'échelle.

Nous n'apprenons rien de nouveau, ni à nos frères en croyance, ni à nos adversaires, en disant que le Spiritisme envahit tous les rangs de la société. Les deux lettres que nous citons ici ont principalement pour but de mettre en relief la similitude des sentiments que la doctrine suscite aux deux pôles extrêmes de l'échelle sociale, chez des individus qui n'ont aucun point de contact, que nous n'avons jamais vus, et qui néanmoins se rencontrent sur le même terrain, sans autre guide que la lecture des ouvrages. L'un est un dignitaire de l'empire russe, l'autre un simple berger de la Touraine.

Voici la première de ces lettres :

Monsieur,

Depuis le 23 octobre dernier, il s'est formé dans notre ville un groupe spirite sous la protection de l'apôtre saint Pierre. Vous regardant, monsieur, comme notre maître en Spiritisme, je me fais un devoir, comme président de ce groupe, de vous en informer.

Le but principal que nous nous proposons est le soulagement des Esprits souffrants, tant incarnés que désincarnés. Nos réunions ont lieu deux fois par semaine. Nous tâchons d'atteindre l'unité de la pensée, et pour y parvenir, chacun des assistants, pendant toute la durée de la séance, garde le silence le plus recueilli, et lorsque la question posée aux Esprits est lue à haute voix, chacun de nous demande mentalement l'aide de son ange protecteur afin d'obtenir une réponse vraie. Ayant le plus souvent affaire, dans nos évocations, à des Esprits d'un ordre inférieur, à des Esprits obssesseurs, et connaissant, par expérience, l'efficacité de la prière en commun, nous y avons presque tou-

jours recours pour éclairer et soulager ces malheureux. Notre groupe possède beaucoup de médiums, mais ordinairement il n'y en a que deux ou trois qui écrivent à chaque séance. Nous avons en outre un médium auditif et voyant, et un magnétiseur. On nous promet un médium dessinateur, mais, ne l'ayant jamais vu, je ne puis apprécier sa faculté. Notre groupe se compose déjà de quarante membres.

Il y a plusieurs autres réunions Spirites à Saint-Pétersbourg, mais elles n'ont pas de règlement; notre groupe est le premier qui soit régulièrement organisé, et nous espérons qu'avec l'aide de Dieu, notre exemple sera suivi.

Je suis heureux de pouvoir vous dire que la première brochure spirite a enfin paru en Russie, imprimée à Saint-Pétersbourg avec l'autorisation de la censure; c'est ma réponse à un article que l'archiprêtre M. Debolsky a inséré dans le journal *Radougaf* (l'Arc-en-ciel). Jusqu'à présent notre censure ne permettait de publier que des articles contre, mais jamais pour le Spiritisme. J'ai pensé que la meilleure réfutation était la traduction de votre brochure *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, que j'ai fait insérer dans ce journal.

Me permettrez-vous, monsieur, de vous adresser les communications les plus importantes que nous pourrons obtenir, celles surtout qui pourront venir à l'appui de la vérité et de la sublimité de notre doctrine?

Veuillez agréer, etc.

Le général A. de B....

La tenue de ce groupe, le but tout de charité qu'on s'y propose, sont les meilleures preuves que le Spiritisme y est compris dans sa véritable essence, et envisagé sous son côté le plus sérieux et le plus éminemment pratique; là point de curiosité, point de demandes futiles, mais l'application de la doctrine dans ce qu'elle a de plus élevé. Une personne qui a souvent assisté à cette réunion nous a dit qu'on est édifié de la gravité, du recueillement et du sentiment de véritable piété qui y président.

La lettre suivante n'a pas été écrite à nous, mais au président d'un des groupes spirites de Tours. Nous la transcrivons littéralement, sauf l'orthographe qui a été rectifiée.

Cher monsieur Rebondin et frère en Dieu,

Pardonnez, cher monsieur, si je prends la liberté de vous écrire. Depuis longtemps déjà j'avais l'intention de le faire pour vous remer-

cier du bon accueil que vous m'avez fait l'an passé, en me procurant le plaisir d'assister deux fois à vos séances. Vous ne vous rappelez sans doute plus de moi; mais je vais vous dire qui je suis. Je suis venu vous voir avec mon ancien patron, M. T... ; j'étais son berger depuis onze ans; aujourd'hui, il vient de se marier, et les parents de sa femme s'étant aperçus que je m'occupais de Spiritisme, qui, selon eux, est une étude diabolique, firent tant qu'il fallut nous quitter. J'ai bien souffert de cette séparation, cher monsieur, mais je veux suivre les maximes de notre sainte doctrine; mon devoir est de prier pour tous les malheureux qui offensent notre divin Maître à tous.

J'ai fait tous mes efforts, depuis que je connais la doctrine, pour faire des adeptes; si j'ai rencontré des obstacles, j'ai eu la satisfaction d'avoir amené bien des personnes à la connaissance du Spiritisme, qui explique toutes nos épreuves que nous subissons sur cette terre d'amertume et de misères. Oh ! qu'il est doux d'être Spirite et d'en pratiquer les vertus ! Pour moi, c'est mon seul bonheur. Vous, cher monsieur, le plus dévoué à la sainte cause, j'espère que vous ne me refuserez pas une place dans votre cœur. Je suis si heureux de vous connaître, vous m'avez si bien accueilli ! Voilà deux fois que je suis allé à Tours avec mes deux amis qui étudient le Spiritisme, avec l'intention d'assister à vos séances, mais j'ai appris que vos réunions n'avaient plus lieu le dimanche. Soyez assez bon de me dire si vous vous réunissez toujours ce jour-là, et de me permettre que je me réunisse à vous, avec mes amis, pour participer à notre bien spirituel; vous nous causerez un bien grand bonheur. Je compte sur votre amitié, et je suis, en attendant le jour où je serais si heureux d'être réunis pour pratiquer l'amour et la charité,

Votre ami qui vous aime, salut fraternel,

PIERRE HOUDÉE, berger.

On voit qu'il n'est pas besoin d'un diplôme pour comprendre la doctrine; c'est que, malgré sa haute portée, elle est si claire et si logique, qu'elle arrive sans peine à toutes les intelligences, condition sans laquelle aucune idée ne peut se populariser. Elle touche le cœur : c'est là son plus grand secret, et il y a un cœur dans la poitrine du prolétaire comme dans celle du grand seigneur ; le grand, comme le petit, a ses douleurs, ses amertumes, ses blessures morales pour lesquelles il demande un baume et des consolations que l'un et l'autre trouvent dans la certitude de l'avenir, parce que l'un et l'autre sont égaux devant la douleur et devant la mort, qui frappent le riche comme

le pauvre. Nous doutons fort qu'on parvienne à donner à la doctrine du démon et des flammes éternelles assez d'attrait pour la supplanter. Ce même berger faisait souvent, après sa journée de travail, deux lieues pour se rendre à Tours assister à une réunion spirite, et autant pour s'en retourner. Quand nous parlons de la *haute portée* de la doctrine et des consolations qu'elle procure, nous parlons un langage incompris de ceux qui croient que le Spiritisme est tout entier dans une table qui tourne, ou dans un phénomène plus ou moins authentique qui amasse les curieux, mais qui est parfaitement entendu de quiconque ne s'est pas arrêté à la surface et ne s'en est rapporté pas à des ouï-dire, et le nombre en est grand.

Les Esprits en Espagne.

Guérison d'une obsédée à Barcelone.

Sous ce premier titre nous avons publié en septembre 1864 un article où il était prouvé, par des faits authentiques, que, pour les Esprits, il n'y avait pas de Pyrénées, et qu'ils se riaient même des auto-da-fé. La lettre de M. Delanne rapportée dans notre dernier numéro en est une nouvelle preuve. Il y est sommairement fait mention d'une cure d'obsession due au zèle et à la persévérance de quelques Spirites sincères et dévoués de Barcelone. On nous adresse le récit détaillé de cette guérison que nous nous faisons un devoir de publier, ainsi que la lettre qui l'accompagnait :

Monsieur et cher maître,

Nous avons eu l'avantage de voir parmi nous notre cher frère en croyance M. Delanne, et lui avons fait part de nos faibles travaux, ainsi que de nos efforts pour procurer du soulagement à quelques pauvres patients que Dieu a bien voulu nous mettre sous la main. Parmi ceux-ci était une femme qui fut pendant quinze ans la proie d'une obsession des plus cruelles, et que Dieu nous a permis de guérir. Notre intention n'était certes pas d'en faire mention, car nous travaillons dans le silence, sans vouloir nous en attribuer aucun mérite; mais M. Delanne nous ayant dit que le récit de cette guérison servirait sans doute d'encouragement à d'autres croyants qui, comme nous, se vouent à cette œuvre de charité, nous n'hésitons pas à vous l'adresser. Nous bénissons la main du Seigneur qui nous permet de goûter

le fruit de nos travaux et nous en donne déjà la récompense ici-bas.

Pendant la semaine sainte, il a été prêché plusieurs sermons contre le Spiritisme dont un se surpassait par ses absurdités. Le prédicateur demandait aux fidèles s'ils seraient satisfaits de savoir les âmes de leurs proches renaître dans le corps d'un bœuf, d'un âne, d'un porc ou autre animal quelconque. Voilà, dit-il, le Spiritisme, mes chers frères; il est parfait pour l'esprit léger des Français, mais non pas pour vous, Espagnols, trop sérieux pour l'admettre et y croire.

Agréez, J. M. F.

Rose N..., mariée en 1850, fut atteinte peu de jours après son mariage d'attaques spasmodiques qui se répétaient assez souvent et avec violence jusqu'à ce qu'elle fût enceinte. Pendant sa grossesse elle n'éprouva rien, mais après sa délivance les mêmes accidents se renouvelèrent; les crises duraient souvent trois ou quatre heures, pendant lesquelles elle faisait toutes sortes d'extravagances, et trois ou quatre personnes suffisaient à peine pour la contenir. Parmi les médecins qui furent appelés, les uns disaient que c'était une maladie nerveuse, les autres de la folie. Le même phénomène se renouvela à chaque grossesse; c'est-à-dire que les accidents cessaient pendant la gestation et recommençaient après l'accouchement.

Ceci durait depuis bien des années; le pauvre ménage était las de consulter les uns et les autres et de faire des remèdes qui n'amenaient aucun résultat; ces braves gens étaient à bout de patience et de ressources, la femme restant quelquefois des mois entiers sans pouvoir vaquer aux soins de son ménage. Elle éprouvait parfois un mieux qui faisait espérer une guérison, mais après quelques semaines de répit, le mal reprenait avec une recrudescence terrible.

Quelques personnes les ayant persuadés qu'un mal aussi rebelle devait être l'œuvre du démon, ils eurent recours aux exorcismes, et la patiente se rendit à un sanctuaire distant de vingt lieues, d'où elle revint tranquillisée en apparence; mais au bout de quelques jours le mal revint avec une nouvelle intensité. Elle repartit pour un autre ermitage où elle resta quatre mois pendant lesquels elle fut assez tranquille pour qu'on la crût guérie; elle revint donc dans sa famille, joyeuse de la voir enfin délivrée de sa cruelle maladie; mais après quelques semaines leurs espérances furent de nouveau déçues; les accès reparurent avec plus de force que jamais. Le mari et la femme étaient désespérés.

Ce fut en juillet dernier, 1864, qu'un de nos amis et frère en croyance nous donna connaissance de ce fait, nous proposant d'essayer de soulager, sinon de guérir cette pauvre persécutée, car il croyait y voir une obsession des plus cruelles. La malade était alors soumise à un traitement magnétique qui lui avait procuré un peu de soulagement, mais le magnétiseur, quoique Spirite, n'avait pas les moyens d'évoquer l'Esprit obsesseur, faute de médium, et ne pouvait, malgré son bon vouloir, produire l'effet désiré. Nous acceptâmes avec empressement cette occasion de faire une bonne œuvre; nous réunîmes plusieurs adeptes sincères, et fîmes venir la malade.

Quelques minutes suffirent pour reconnaître la cause de la maladie de Rose; c'était, en effet, une obsession des plus terribles. Nous eûmes beaucoup de peine à faire venir l'obsesseur à notre appel. Il fut très violent, nous répondit quelques mots décousus, et s'en fût aussitôt se jeter comme une furie sur sa victime, à laquelle il donna une crise violente qui fût cependant bientôt calmée par le magnétiseur.

A la seconde séance, qui eut lieu quelques jours après, nous pûmes retenir plus longtemps l'Esprit obsesseur, qui se montra cependant toujours rebelle et très cruel pour sa victime. La troisième évocation fut plus heureuse; l'obsesseur conversa familièrement avec nous; nous lui fîmes comprendre tout le mal qu'il faisait en persécutant cette malheureuse femme, mais il ne voulait point avouer ses torts et disait qu'il faisait payer *une vieille dette*. A la quatrième évocation, il pria avec nous et se plaignit d'être amené près de nous contre son gré; il voulait bien venir, mais de sa propre volonté. C'est ce qu'il fit à la séance suivante; peu à peu, à chaque nouvelle évocation, nous prenions plus d'ascendant sur lui, et nous avons fini par le faire renoncer au mal qui, depuis la quatrième séance, avait toujours été en diminuant, et nous eûmes la satisfaction de voir les crises cesser à la neuvième. Chaque fois une magnétisation de 12 à 15 minutes calmait totalement Rose et la laissait dans un état parfait de tranquillité.

Depuis le mois d'août, voilà de cela neuf mois, la malade n'a pas eu de crises, et ses occupations n'ont pas été interrompues. De loin en loin seulement, elle a éprouvé de légères secousses à la suite de quelques contrariétés qu'elle ne pouvait maîtriser; mais ce n'étaient que comme des éclairs sans orage, et pour lui démontrer pratiquement qu'elle ne devait pas oublier les bonnes habitudes qu'elle avait contractées envers Dieu et ses semblables. Il faut dire aussi qu'elle a puissamment contribué à sa guérison, par sa foi, sa ferveur, sa con-

fiance dans le Créateur, et en réprimant son caractère naturellement emporté. Tout ceci a contribué à ce que l'obsesseur prît de la force sur lui-même, car il n'en avait pas assez pour s'engager résolûment dans la bonne route ; il craignait les épreuves qu'il aurait à subir pour mériter son pardon. Mais, grâce à Dieu, et avec l'aide puissante de nos bons guides, il est aujourd'hui en bonne voie et fait tout ce qu'il peut pour être pardonné. C'est lui qui, aujourd'hui, donne de fort bons conseils à celle qu'il a si longtemps persécutée, et qui est maintenant robuste et gaie comme si elle n'avait jamais rien eu. Cependant, tous les huit jours, elle vient se soumettre à une magnétisation, et de temps en temps nous évoquons son ancien persécuteur pour le fortifier dans ses bonnes résolutions. Voici sa dernière communication ; elle est du 19 avril 1865 :

Me voici. Je viens vous remercier de votre bonne persévérance à mon égard ; sans vous, sans ces bons et bienveillants Esprits qui sont présents, je n'aurais jamais connu le bonheur que je ressens maintenant ; je croupirais encore dans le mal, dans la misère. Oh ! oui, misère, car on ne peut être plus malheureux que je n'étais ; toujours faire le mal, et toujours désirer le faire ! Combien de fois, hélas ! vous ai-je dit que je ne souffrais pas ! C'est maintenant que je vois combien je souffrais. Dans ce même instant je les ressens encore ces souffrances, mais non comme alors ; aujourd'hui c'est du repentir et non le besoin incessant de faire le mal. Oh non ! que le Dieu de bonté m'en préserve, et que je sois fortifié pour ne plus retomber jamais dans la peine. Oh ! plus de ces tortures, plus de ces maux cuisants qui ne laissent à l'âme aucun moment de repos. C'est bien là l'enfer ; il est avec celui qui fait le mal comme je le faisais.

J'ai fait le mal par ressentiment, par vengeance, par ambition ! Que m'en est-il revenu ? Haï, repoussé des bons Esprits, ne pouvant les comprendre lorsqu'ils s'approchaient de moi et que j'entendais leurs voix, car il ne m'était pas permis de les voir ; non ! aujourd'hui Dieu me l'a permis ; c'est pour cela que je ressens un bien-être que je n'ai jamais éprouvé ; car, quoique je souffre beaucoup, j'entrevois l'avenir, et j'endure mes souffrances avec patience et résignation, demandant pardon à Dieu, et assistance aux bons Esprits pour celle que j'ai si longtemps persécutée. Qu'elle me pardonne ; un jour viendra, bientôt peut-être, où je pourrai lui être utile.

Je termine en vous remerciant, et vous priant de vouloir bien me continuer vos prières et la bonne amitié que vous m'avez témoignée, et de me pardonner la peine que je vous ai occasionnée. Oh ! merci,

merci ! Vous ne pouvez savoir combien mon Esprit est reconnaissant du bien que vous m'avez fait. Priez Dieu pour qu'il me pardonne, et les bons Esprits pour qu'ils soient avec moi afin de m'aider et de me fortifier. Adieu.

PEDRO.

Après cette communication, nous reçûmes de nos guides spirituels celle qui suit :

La guérison touche à sa fin ; remerciez Dieu qui a bien voulu exaucer vos prières et se servir de vous pour qu'un ennemi acharné soit devenu aujourd'hui un ami ; car soyez sûrs que cet Esprit fera un jour tout ce qu'il pourra pour cette pauvre famille qu'il a si longtemps tourmentée. Mais vous, chers enfants, n'abandonnez ni le persécuteur ni la persécutée ; tous les deux ont encore besoin de votre assistance : l'un pour le soutenir dans la bonne route qu'il a prise ; en l'évoquant quelquefois, vous augmenterez son courage ; l'autre, pour dissiper totalement le fluide malsain qui l'a si longtemps enveloppée ; faites-lui de temps en temps une abondante magnétisation, sans cela elle se trouverait encore exposée à l'influence d'autres Esprits malveillants, car vous savez qu'il n'en manque pas, et vous en auriez du regret. Courage donc ; achevez, complétez votre œuvre, et préparez-vous à celles qui vous sont encore réservées. Soyez fermes ; votre tâche est épineuse, il est vrai, mais aussi, si vous ne fléchissez pas, combien grande en sera pour vous la récompense !

VOS GUIDES.

Il ne suffit pas de rapporter des faits plus ou moins intéressants ; l'essentiel est d'en tirer une instruction, sans cela ils sont sans profit. C'est par les faits que le Spiritisme s'est constitué en science et en doctrine ; mais si l'on se fût borné à les constater et à les enregistrer, nous n'en serions pas plus avancés que le premier jour. En Spiritisme, comme en toute science, il y a toujours à apprendre ; or, c'est par l'étude, l'observation et la déduction des faits qu'on apprend. C'est pour cela que nous faisons, lorsqu'il y a lieu, suivre ceux que nous citons des réflexions qu'ils nous suggèrent, soit qu'ils viennent confirmer un principe connu, soit qu'ils servent d'élément à un principe nouveau. C'est, selon nous, le moyen de captiver l'attention des gens sérieux.

Une première remarque à faire sur la lettre rapportée ci-dessus, c'est qu'à l'exemple de ceux qui comprennent la doctrine dans sa

pureté, ces adeptes font abnégation de tout amour-propre ; ils ne font point d'étalage et ne cherchent point l'éclat ; ils font le bien sans ostentation, et sans se vanter des guérisons qu'ils obtiennent, parce qu'ils savent qu'ils ne les doivent ni à leur talent, ni à leur mérite personnel, et que Dieu peut leur retirer cette faveur quand il lui plaira ; ce n'est ni une réputation ni une clientèle qu'ils cherchent ; ils trouvent leur récompense dans la satisfaction d'avoir soulagé un affligé, et non dans le vain suffrage des hommes. C'est le moyen de se concilier l'appui des bons Esprits qui abandonnent l'orgueil aux Esprits orgueilleux.

Les faits de guérisons comme celui-ci, comme ceux de Marmande et d'autres non moins méritants, sont sans doute un encouragement ; ce sont aussi d'excellentes leçons pratiques qui montrent à quels résultats on peut arriver par la foi, la persévérance, et une sage et intelligente direction ; mais ce qui n'est pas un moins bon enseignement, c'est l'exemple de la modestie, de l'humilité et du complet désintéressement moral et matériel. C'est dans les centres animés de tels sentiments qu'on obtient ces merveilleux résultats, parce que là on est vraiment fort contre les mauvais Esprits. Il n'est pas moins à remarquer que dès que l'orgueil y pénètre, dès que le bien n'y est plus fait exclusivement pour le bien, et qu'on y cherche la satisfaction de l'amour-propre, la puissance décline.

Notons également que c'est dans les centres vraiment sérieux qu'on fait le plus d'adeptes sincères, parce que les assistants sont touchés de la bonne impression qu'ils reçoivent, tandis que dans les centres légers et frivoles, on n'est attiré que par la curiosité, qui n'est même pas toujours satisfaite. C'est comprendre le véritable but de la doctrine que de l'employer à faire le bien aux désincarnés, comme aux incarnés ; c'est peu récréatif pour certaines gens, il faut en convenir, mais c'est plus méritoire pour ceux qui s'y dévouent. Aussi sommes-nous heureux de voir se multiplier les centres qui se livrent à ces utiles travaux ; on s'y instruit tout en rendant service, et les sujets d'études n'y manquent pas. Ce sont les plus solides soutiens de la doctrine.

N'est-ce pas un fait bien caractéristique de voir, aux deux extrémités de l'Europe, au nord de la Russie et au midi de l'Espagne, des réunions spirites animées par la même pensée de faire le bien, qui agissent sous l'impulsion des mêmes sentiments de charité envers leurs frères? N'est-ce pas l'indice de l'irrésistible puissance morale de la doctrine qui vainc tous les obstacles et ne connaît point de barrières?

Il faut en vérité être bien dépourvu de bonnes raisons pour la com-

battre, quand on en est réduit aux tristes expédients employés par le prédicateur de Barcelone cité plus haut; ce serait perdre son temps de les réfuter; il n'y a qu'à plaindre ceux qui se laissent aller à de pareilles aberrations qui prouvent ou l'ignorance la plus aveugle, ou la plus insigne mauvaise foi. Mais il n'en ressort pas moins une importante instruction. Supposons que la femme Rose ait ajouté foi aux assertions du prédicateur et qu'elle eût repoussé le Spiritisme, qu'en serait-il advenu? Elle n'aurait pas été guérie; elle serait tombée dans la misère faute de pouvoir travailler; elle et son mari eussent peut-être maudit Dieu, tandis qu'ils le bénissent maintenant, et l'Esprit mauvais ne se serait pas converti au bien; au point de vue théologique, ce sont trois âmes sauvées par le Spiritisme, et que le prédicateur eût laissée se perdre.

A voir les premiers symptômes du mal, on comprend que la science ait pu se méprendre, car ils avaient tous les caractères d'un cas pathologique. Il n'en était rien cependant; le Spiritisme seul pouvait en découvrir la véritable cause, et la preuve en est que la science, avec ses remèdes, a été impuissante pendant de longues années, tandis qu'en quelques jours il en a triomphé sans médicaments, par la seule moralisation de l'être pervers qui en était l'auteur. Le fait est là, et des milliers de faits semblables. Qu'en disent les incrédules? C'est le hasard, la force de la nature; la malade devait guérir. Et certains prêtres? nous disons certains prêtres avec intention, parce que tous ne pensent pas de même : Cette femme a été guérie par le démon, et mieux eût valu pour le salut de son âme qu'elle restât malade. La femme Rose n'est pas de cet avis; comme elle en remercie Dieu et non pas le démon, qu'elle prie et fait de bonnes œuvres, elle ne croit nullement son salut compromis; en second lieu, elle aime mieux être guérie et travailler pour nourrir ses enfants que de les voir mourir de faim. Selon nous, Dieu est la source de tout bien.

Mais si le diable est le véritable acteur dans tous les cas d'obsessions, d'où vient l'impuissance des exorcismes? C'est un fait positif que, non-seulement, en pareil cas, l'exorcisme a toujours échoué, mais que les cérémonies de ce genre ont toujours été suivies de recrudescence dans le mal; Morzines en a offert de mémorables exemples. Le diable est donc plus puissant que Dieu, puisqu'il résiste à ses ministres, à ceux qui lui opposent des choses saintes? Et cependant, les Spirites, qui invoquent-ils? de qui sollicitent-ils l'appui? De Dieu. Pourquoi avec la même assistance réussissent-ils, alors que les autres échouent? En voici la raison :

D'abord, le retour de l'obsesseur au bien, et par suite la guérison du malade, ce qui est un fait matériel, prouvent que ce n'est pas le démon, mais un mauvais Esprit susceptible de s'améliorer. En second lieu, dans l'exorcisme, on ne lui oppose que des paroles et des signes matériels en la vertu desquelles on a foi, mais dont l'Esprit ne tient aucun compte; on l'irrite, on le menace, on le maudit, en le vouant aux flammes éternelles; on veut le dompter par la force, et, comme il est insaisissable, il s'en rit et vous échappe, et veut vous prouver qu'il est plus fort que vous. Par le Spiritisme, on lui parle avec douceur, on cherche à faire vibrer en lui la corde du sentiment; on lui montre la miséricorde de Dieu; on lui fait entrevoir l'espérance, et on le ramène tout doucement au bien; voilà tout le secret.

Le fait ci-dessus présente un cas particulier, c'est celui de la suspension des crises pendant la grossesse. D'où cela vient-il? Que la science l'explique, si elle le peut; voici la raison qu'en donne le spiritisme. La maladie n'était ni une folie, ni une affection nerveuse; la guérison en est la preuve : c'était bien une obsession. L'Esprit obsesseur exerçait une vengeance; Dieu le permit pour servir d'épreuve et d'expiation à la mère et, en outre, parce que, plus tard, la guérison de celle-ci devait amener l'amélioration de l'Esprit. Mais les crises, pendant la grossesse, pouvaient nuire à l'enfant; Dieu voulait bien que la mère fût punie du mal qu'elle avait pu faire, mais il ne voulait pas que l'être innocent qu'elle portait en souffrît; c'est pour cela que toute liberté d'action fut ôtée, pendant ce temps, à ses persécuteurs.

Que le Spiritisme explique de choses pour celui qui veut étudier et observer! Quels horizons il ouvrira à la science, quand celle-ci tiendra compte de l'élément spirituel! Que ceux qui ne le voient que dans des manifestations curieuses sont loin de le comprendre!

Les deux espions.

Un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg nous adresse la traduction d'un article publié contre le Spiritisme, dans un journal religieux de cette ville : *Doukhownaïa Beceda* (Entretiens religieux). C'est un récit fourni par deux jeunes gens de Moscou, MM***, qui se présentèrent chez nous en novembre dernier, sous les apparences d'hommes de la meilleure compagnie, se disant très sympathiques au

Spiritisme, et qui furent reçus avec les égards que commandait leur qualité d'étrangers. Rien absolument, dans leurs paroles ni dans leurs manières, ne trahissait l'intention qui les amenait; il fallait qu'il en fût ainsi pour jouer leur rôle et accomplir la mission dont ils s'étaient chargés. Certes nos adversaires de France nous ont habitués à des comptes rendus qui ne brillent pas par l'exactitude, en matière de Spiritisme; mais nous leur devons cette justice qu'aucun, à notre connaissance du moins, n'a poussé la calomnie aussi loin. Cela eût été difficile dans un journal français, parce que la loi protége contre de tels abus, mais aussi parce que trop de témoins oculaires viendraient constater la vérité; mais à six cents lieues, dans un pays étranger et dans une langue inconnue ici, cela était plus facile. Nous devons aux nombreux adeptes de la Russie une réfutation de cet ignoble pamphlet, dont les auteurs sont d'autant plus répréhensibles qu'ils ont abusé de la confiance qu'ils avaient cherché à inspirer. En s'introduisant sous de fausses apparences, comme émissaires d'un parti, dans une maison particulière et dans une réunion toute privée, qui n'est jamais ouverte au public, et où l'on n'est admis que sur recommandation, pour livrer à la publicité un compte rendu défiguré et outrageant, on se place au-dessous des espions, car les espions, au moins, rendent un compte exact de ce qu'ils ont vu. Il est regrettable que ce soit encore au nom de la religion qu'on fasse de pareilles choses et qu'on les croie nécessaires à son soutien. Ce n'est pas par de tels moyens qu'on ruinera jamais le Spiritisme; on le grandit par la haine qu'on lui porte. Ainsi en a-t-il été du christianisme à son début; en le persécutant, ses adversaires ont travaillé à sa consolidation. Mais à cette époque on n'avait pas la publicité, et la calomnie pouvait couver longtemps; aujourd'hui la vérité se fait jour promptement, et quand on dit méchamment qu'une chose est noire, chacun peut trouver à côté de soi la preuve qu'elle est blanche, et l'odieux de la calomnie retombe sur ses auteurs.

Les réflexions du journal sont celles de tous les détracteurs qui appartiennent à la même opinion; elles ont été réfutées tant de fois qu'il serait inutile d'y revenir. Nous citerons toutefois le passage suivant :

« Les Spirites sont-ils en effet en communication directe avec le monde des Esprits, à tel point que les personnages les plus hauts et les plus sacrés arrivent à leur appel *ad libitum* au gré des médiums, comme au son d'une clochette? N'y a-t-il pas ici du charlatanisme et une fourberie grossière, non de la part des Esprits qu'Allan Kardec

enseigne si bien à distinguer, mais de la part du chef même de cette nouvelle secte, si séduisante pour l'imagination de ses adeptes inexpérimentés? Deux lettres ci-jointes, de Paris, provenant de personnes *dignes de foi*, mais qui n'ont pas voulu se nommer, peuvent donner une réponse suffisante à cette question délicate. »

Le Spiritisme n'a jamais dit que les Esprits, quels qu'ils soient, vinssent au gré d'un médium quelconque; il dit au contraire qu'ils ne sont aux ordres de personne; qu'ils viennent quand ils le veulent et quand ils le peuvent; il fait plus, puisqu'il démontre les causes matérielles qui s'opposent à ce qu'un Esprit se manifeste par le premier venu.

Si la communication des Esprits n'est qu'une idée sans fondement et un jeu joué, une seule personne devrait en avoir le monopole; comment se fait-il que la réalité en soit constatée depuis des années par des millions d'individus, de tous rangs et de tout âge, dans tous les pays? Tout le monde joue donc la comédie, depuis les princes jusqu'aux roturiers, et cela au profit de qui? Ce qui est plus bizarre encore, c'est que cette comédie ramène à Dieu les incrédules, et fait prier ceux qui se riaient de la prière. On n'a jamais vu les tours d'escamotage produire des résultats aussi sérieux.

Quant aux lettres des deux émissaires, il serait superflu de relever les sottes et grossières injures qu'elles renferment; il nous suffira de citer quelques erreurs matérielles pour montrer la foi que mérite leur compte rendu sur le reste.

A l'heure convenue, nous allâmes nous recommander à Allan Kardec. Il demeure dans un des passages remplis constamment par la foule. Une inscription en grandes lettres annonce que c'est là que s'accomplissent les mystères du Spiritisme.

Au bas de l'escalier est un petit écusson portant ces mots : *Revue Spirite, au deuxième*, parce que là est le bureau du journal, et que tout journal étant sujet au public doit indiquer son domicile. Au-dessous est écrit : *Salle de cours*, parce que la salle des séances était primitivement destinée à des cours divers qui n'ont jamais eu lieu depuis que nous habitons ce local. I n'y a rien là qui annonce l'accomplissement de mystères quelconques. C'es là une première invention de ces messieurs si dignes de foi.

Il était cinq heures du soir; il faisait sombre et le Spirite n'avait pas de feu. Par des allées tortueuses nous fûmes introduits dans son cabinet.

Les visiteurs ne sont jamais introduits dans notre cabinet, mais dans un salon de réception, qui n'est pas celui d'un palais sans doute, mais où ceux qui ne le trouvent pas digne d'eux sont parfaitement libres de ne pas revenir.

Après nous avoir invités à nous asseoir, il se mit à continuer la conversation avec un jeune homme inconnu de nous. Les paroles de ce dernier nous firent comprendre qu'il était un médium récent, qu'il

se trouvait obsédé par la force impure qui lui donne des réponses sous le masque de purs Esprits; que d'abord les réponses sont voilées par une innocence parfaite, mais qu'ensuite le diable se trahit peu à peu. La voix, l'air ébouriffé du jeune homme, tout dénotait une violente agitation. Le Spirite répondit qu'une pureté morale de la vie, la modération, étaient nécessaires pour communiquer avec les Esprits, et ainsi de suite; qu'au commencement le médium est ordinairement poursuivi par les mauvais Esprits, mais qu'après il en arrive de bons. Le ton de ce discours était celui d'un maître ou d'un précepteur. *Il n'y a pas de doute* que tout cela n'était qu'une comédie jouée en notre présence.

Ce jeune homme, nous nous le rappelons, était un simple ouvrier qui venait nous demander des conseils, comme cela arrive souvent. Nous avons *continué* notre conversation avec lui, parce qu'à nos yeux un ouvrier honnête homme a droit à d'autant plus d'égards que sa position est plus humble. Il est possible que ce ne soient pas les idées de ces messieurs, mais ils y viendront quand, dans une autre existence, ils se trouveront dans la condition de ceux qu'ils traitent aujourd'hui avec hauteur. Quant à la comédie qui, *il n'y a pas de doute*, était jouée pour eux, il est assez singulier qu'elle fût préparée pour eux alors que nous ne les attendions pas. A leur arrivée, le jeune homme était seul; puisque nous avons *continué* la conversation, c'est qu'elle était commencée; alors nous jouions la comédie à nous deux. Dans tous les cas, elle n'avait rien de bien intéressant, et quand on fait tant, on fait quelque chose de mieux.

Grâce à une obscurité intéressante, le maître n'était pas visible. Il s'adressa à nous par une question qui sondait notre croyance en Spiritisme, son développement à Moscou et ainsi de suite. Il procédait avec beaucoup de réserve jusqu'à ce qu'il eût appris notre désir. On apporta une lampe; nous vîmes alors devant nous un monsieur assez corpulent, âgé, à la physionomie assez débonnaire, aux yeux singuliers; ils perçaient pour ainsi dire l'individu : c'est le premier regard, et en second lieu ils étaient empreints d'une certaine rêverie. Je regardai longtemps ses yeux remarquables au plus haut degré sur sa physionomie ordinaire.

Je ne sais pourquoi j'attirai son attention, de sorte qu'il me demanda plusieurs fois si je n'étais pas médium. Notre conversation lui prouvant *notre connaissance en matière de Spiritisme*, il commença à devenir plus communicatif.

On voit quel était leur savoir en Spiritisme et surtout leur sincérité. Si, par un langage astucieux, ils ont cru nous donner le change, ce sont eux qui jouaient la comédie.

Il se mit à parler en termes obscurs de l'âme et des Esprits; sa voix fut d'abord calme, mais il termina son discours avec une emphase singulière. Lui ayant demandé comment il distingue les bons Esprits des mauvais, il répondit que l'on mettait préalablement chaque Esprit à l'épreuve; *si l'Esprit ne contredisait pas les opinions morales et religieuses des Spirites, on l'annotait comme pur Esprit.* A ma question : pourquoi il ne s'occupait que de la solution des questions morales et ne touchait ni les questions scientifiques, ni les questions *politiques* (cette demande lui déplut visiblement), il répondit quelque chose dans ce genre : que les Esprits ne s'en mêlent pas.

La politique est généralement le terrain dangereux sur lequel les faux-frères cherchent à amener les Spirites. La morale, selon eux, est chose trop banale et trop vulgaire; on en est rebattu; il faut du positif. Un individu décoré qui s'était, sous une apparence trompeuse, introduit dans un groupe d'ouvriers, à Lyon, où se trouvaient aussi quelques militaires, posa cette question : « Qu'est-ce que les Esprits pensent de Henri V? » La réponse des Esprits et des assistants ne lui donna pas envie de recommencer ni de revenir.

Après une certaine *hésitation*, il nous *permit*, vendredi soir, d'assister à la réunion des Spirites. On se proposait de questionner un colonel de la garde décédé depuis peu, ci-devant médium. Nous lui dîmes adieu. La soirée de vendredi m'intéresse et je vous rendrai compte de tout ce que j'entendrai et verrai. On dit pourtant qu'il prend *cent francs* par chaque séance. Si c'est vrai, il me sera, bien entendu, impossible d'entendre et de voir. *Je sacrifierai dix francs*, mais pas plus. Paris 2/14 novembre 1864.

Indépendamment de nos principes bien connus, et nettement formulés dans nos ouvrages en fait d'exploitation du Spiritisme sous une forme quelconque, plus de six mille auditeurs qui ont été admis aux séances de la Société Spirite de Paris depuis sa fondation, le 1er avril 1858, peuvent dire si jamais un seul a payé la moindre des choses comme rétribution obligatoire ou *facultative*; si même il a été imposé à qui que ce soit, comme condition d'admission, l'achat d'un seul livre ou l'abonnement à la Revue. Quand on exploite le public, on n'est pas difficile sur le choix; on vise au nombre. On ne concevrait donc pas *l'hésitation* à admettre ces messieurs; au lieu de leur *permettre* de venir, on les y eût sollicités. Par ces seuls mots ils se trahissent; mais on ne pense pas à tout.

Dès l'instant qu'ils avaient, soi-disant, ouï dire qu'on payait cent francs par personne, et qu'ils ne consentaient à en donner que dix, comment se fait-il qu'ils ne s'en soient pas assurés séance tenante? Il était tout naturel, nécessaire même de nous le demander pour n'être pas pris au dépourvu en arrivant. Il y a ici une insinuation perfide, mais maladroite. Dans le compte rendu qu'ils font ensuite de la séance à laquelle ils ont assisté, ils ne parlent pas de payement; or, ayant dit qu'ils *sacrifieraient* dix francs, ils donnent à entendre qu'il ne leur en a pas coûté davantage. Ils ont reculé devant une affirmation; mais ils se sont dit : « Lançons l'idée, il en restera

toujours quelque chose ; » mais quand il n'y a rien, il ne peut rien rester. Si, il en reste quelque chose : la honte pour le menteur.

Au reste, ce n'est pas la première fois que la malveillance et la jalousie ont employé ce moyen pour chercher à discréditer la Société dans l'opinion. Dernièrement, à Nantes, un individu affirmait que les entrées y étaient à cinq francs par place. Il serait singulier que depuis huit ans qu'elle existe on ne sût pas encore si elle fait payer 100 francs ou 5 francs. Il faut en vérité être bien aveuglé par l'envie de nuire pour croire abuser le public sur un fait aussi matériel qui reçoit chaque jour un démenti, soit par les personnes qui y assistent, soit par les principes qu'elle professe et qui sont formulés sans équivoque dans nos écrits.

De cette calomnie, il ressort toutefois une instruction. Du moment que nos adversaires croient discréditer la Société en disant qu'elle met les visiteurs à contribution, c'est qu'ils regarderaient comme plus honorable de ne rien faire payer ; or, puisqu'elle n'exige rien ; qu'au lieu de viser au nombre des auditeurs, elle le restreint autant que possible, c'est qu'elle ne spécule pas sur eux ; elle coupe ainsi court à toute suspicion de charlatanisme.

La circonstance du colonel qui devait être évoqué nous a mis sur la voie de la séance à laquelle ces messieurs ont assisté ; leur véritable nom ne se trouvant pas sur la liste de ce jour, nous avons par cela même eu la preuve qu'ils se sont présentés sous un faux nom. Cela était d'autant plus facile à vérifier, que ce jour-là était une séance particulière réservée aux membres de la société, et à laquelle n'avaient été admis, par exception, que quatre ou cinq étrangers de passage à Paris. En nous envoyant leur nom véritable, notre correspondant nous apprend que ce sont les fils d'un haut fonctionnaire ecclésiastique russe.

Vendredi passé, à huit heures du soir, nous nous rendîmes à la séance de la Société spirite. Nous arrivâmes de bonne heure ; les membres n'étaient pas encore nombreux, de sorte que nous pûmes examiner assez minutieusement l'entourage. Une chambre assez grande contenait plusieurs rangées de chaises. Du côté d'un des murs se trouvait une table couverte d'un drap vert, autour de laquelle des chaises étaient placées pour les principaux membres de la Société. Sur la table se trouvait déposée une masse de papier blanc et un tas de crayons taillés ; rien de plus. Au-dessus de la table pendait l'image du Sauveur bénissant.

Une investigation si minutieuse et poussé jusqu'à l'examen des papiers, est passablement indiscrète de la part de gens qui se disent gentilshommes et admis par faveur dans une maison particulière, et à une réunion qui n'a rien de public.

Il n'y absolument rien de suspendu au-dessus de la table. Contre le mur est une petite statuette de saint Louis en costume de roi, président spirituel de la Société, et que ces messieurs ont, paraît-il, pris pour le Christ.

Les murs étaient occupés par des tableaux singuliers. Je les examinai en détail ; le plus grand, peint à l'huile, représente un cercueil avec des chaînes tombées autour de lui ; un site singulier avec des plantes

fantastiques entourait le cercueil. Une inscription explique que ce tableau est peint par *Allan Kardec.*

Ce tableau allégorique est celui dont nous avons parlé dans la Revue de novembre 1862, page 347. Il n'y a ni chaînes ni plantes d'aucune sorte. Au bas est une légende qui en donne l'explication, avec cette inscription apposée sur le tableau même, et en évidence : « Peinture médianimique. Tableau allégorique de l'avénement et du triomphe du Spiritisme; peint par M. V..., *jeune élève en pharmacie*, sans aucune connaissance de la peinture ni du dessin. Lyon. » Nous ne savons comment ces messieurs ont pu voir dans ces mots que ce tableau a été peint par Allan Kardec. Ceci donne la mesure de l'exactitude de leur compte rendu, et de la confiance que mérite le reste.

Plus loin, toute une série de tableaux ou dessins, je ne sais trop comment les nommer, faits par diverses personnes sous l'influence des Esprits. Je ne puis vous dire l'impression que produisirent sur moi tous ces tableaux. Je m'examinai, je m'examinai sévèrement, et trouvai que la disposition de mon esprit était en ce moment parfaitement tranquille, pleine de sang-froid, de sorte que l'impression que j'éprouvai à la vue de ces tableaux était indépendante de mon imagination. Les tableaux ou dessins représentent une réunion insolite de lignes, points, cercles, une réunion originale qui n'a aucune ressemblance avec quoi que ce soit. Ils ont tous un certain genre particulier, leur appartenant en commun, mais tout à fait indéfinissable. On dirait qu'il n'y a rien de particulier dans ces points et lignes, et cependant l'impression qu'ils laissent est une des plus désagréables, pareille à un cauchemar fatigant. En un mot, ces dessins ne ressemblent à rien de ce que vous avez jamais pu voir, et pour moi ils sont dégoûtants.

Dans cette collection de dessins médianimiques se trouvent : la maison de Mozart publiée dans la Revue d'août 1858 et que tout le monde connaît; une tête de Christ faite à Mexico, d'un type admiré de tous les connaisseurs; un autre Christ couronné d'épines, modelé en terre à la Société Spirite de Madrid, et d'une exécution remarquable ; deux superbes têtes de femme au profil grec, dessinées à la Société Spirite de Constantinople ; un paysage dessiné à la plume par M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne et que signerait un artiste consommé, etc. Voilà les lignes et les points qui ont tourbillonné aux yeux de ces messieurs d'une manière si désagréable et si dégoûtante. Nous serions vraiment tenté de croire qu'un Esprit malin les a fascinés de manière à leur faire voir tout à rebours afin de rendre leur récit plus pittoresque.

Enfin les membres de la Société se rassemblèrent environ au nombre de soixante-dix. Comme dans les sociétés véritables, il y avait là aussi des secrétaires. On lut d'abord un chapitre de l'Evangile ; ensuite le protocole de la séance précédente. J'avoue qu'il n'y

avait pas moyen d'écouter sans rire les différentes informations. Par exemple, à Lyon, un Esprit disait des bêtises, c'est pourquoi on détermina de l'exclure du nombre des Esprits de bonne conduite.

Ensuite on lut la nécrologie du colonel spirite qui devait être évoqué pendant cette séance. Il a été auparavant saint-simonien. Allan Kardec dit à la société qu'il lui proposerait des questions sur le rapport du Spiritisme et du saint-simonisme. Un des assistants voulut faire quelques questions, mais le maître déclara que les autres ne doivent pas se *fourrer* là où on ne les demande pas.

J'attendais toujours qu'on apportât *l'appareil* qui devait écrire, mais je me trompais; Allan Kardec *sonna*, et il nous arriva de l'antichambre un jeune homme à la physionomie de *fripon*, en un mot prêt, pour un quart de rouble, à apprendre par cœur fût-ce même un demi-livre de toutes sortes d'absurdités. On nous dit que c'était un médium.

Ici ce ne sont plus de simples inexactitudes, c'est le cynisme de l'injure et de l'outrage. Il suffit de citer de telles paroles pour les flétrir. En France leurs auteurs eussent été justiciables des tribunaux. En fait d'inexactitude, nous dirons seulement que, depuis que la Société existe, il n'y a *jamais* eu de sonnette sur le bureau, et que par conséquent nous n'avons pu sonner. Les oreilles de ces messieurs ont tinté, comme leurs yeux ont miroité en regardant les dessins et la statuette de saint Louis.

Le public, pour la plupart des vieillards, était caractéristique; presque la moitié consistait en demi-fous. Les jeunes gens, extasiés et ébouriffés, suivaient très attentivement les mouvements du médium. il se trouvait là des personnes si aveuglément croyantes, que c'était même un péché d'en rire; on ne pouvait que les plaindre.

Il paraît que c'est un moins grand péché de mentir. Il est vrai que certaines gens pensent que tout mensonge fait pour un bon motif est excusable ; or, dénigrer le Spiritisme est pour quelques-uns un excellent motif.

Que répondit l'Esprit? Il répondit par le bavardage d'Allan Kardec qu'on peut admirer dans ses ouvrages.

L'Esprit dont il s'agit est celui de M. Bruneau, membre de la Société Spirite, ancien élève de l'École polytechnique et colonel d'artillerie, mort tout récemment. On peut voir le compte rendu de son évocation dans la Revue de décembre 1864.

Allan Kardec *proposa d'évoquer un enfant saint-simonien.*

Il y avait ce jour-là à la table, non pas un, mais huit médiums. Comme on venait d'évoquer M. Bruneau qui avait été saint-simonien, et qu'on avait à ce sujet parlé de cette doctrine, son ancien chef, le Père Enfantin, se communiqua spontanément, et sans évocation, par l'un des médiums, et prit

part à la discussion. C'est donc le *Père Enfantin* que le fidèle narrateur a pris pour un enfant saint-simonien.

Quant à nous, nous fûmes ennuyés autant que dégoûtés par l'aspect de tous *ces gens ;* nous nous levâmes et nous en allâmes. Ainsi finit notre visite spirite. Je ne pus pas pourtant me rendre bien compte si c'est *friponnerie ou folie.* Mais, assez! Paris, le 9/21 novembre 1864.

Le rédacteur du journal ajoute :

La personne qui nous a procuré ces deux lettres intéressantes les termine par la remarque suivante : « Le récit *consciencieux* du témoin oculaire est très important, quand même il n'explique pas tout. C'est pour cette raison que nous pensons que l'extrait actuel ne sera pas dépourvu d'utilité pour les personnes trop crédules en fait de communication avec les Esprits. »

Les réflexions auxquelles les faits de la nature de celui-ci donnent lieu sont résumées dans l'article suivant.

Nouvelle tactique des adversaires du Spiritisme.

Jamais aucune doctrine philosophique des temps modernes n'a causé tant d'émoi que le Spiritisme, jamais aucune n'a été attaquée avec tant d'acharnement; c'est la preuve évidente qu'on lui reconnaît plus de vitalité et des racines plus profondes qu'aux autres, car on ne prend pas la pioche pour arracher un brin d'herbe. Les Spirites, loin de s'en effrayer, doivent s'en réjouir, puisque cela prouve l'importance et la vérité de la doctrine. Si celle-ci n'était qu'une idée éphémère et sans consistance, une mouche qui vole, on ne tirerait pas dessus à boulet rouge; si elle était fausse, on la battrait en brèche avec des arguments solides qui en auraient déjà triomphé; mais puisque aucun de ceux qu'on lui a opposés n'a pu l'arrêter, c'est que personne n'a trouvé le défaut de la cuirasse; ce n'est cependant ni le talent ni la bonne volonté qui ont manqué à ses antagonistes.

Dans ce vaste tournoi d'idées, où le passé entre en lice avec l'avenir, et qui a pour champ clos le monde entier, le grand jury est l'opinion publique; elle écoute le pour et le contre; elle juge la valeur des moyens d'attaque et de défense, et se prononce pour celui qui donne les meilleures raisons. Si l'un des deux champions emploie des armes déloyales, il est condamné d'avance; or, en est-il de plus déloyales que le mensonge, la calomnie et la trahison? Recourir à de pareils moyens, c'est s'avouer *vaincu par la logique;* la cause qui en est réduite à de tels expédients est une cause perdue; ce n'est pas un homme, ni quelques hommes qui prononcent son arrêt, c'est l'huma-

nité que la force des choses et la conscience du bien entraînent vers ce qui est le plus juste et le plus rationnel.

Voyez, dans l'histoire du monde, si une seule idée grande et vraie n'a pas toujours triomphé quelque chose qu'on ait faite pour l'entraver. Le Spiritisme nous présente sous ce rapport un fait inouï, c'est celui d'une rapidité de propagation sans exemple. Cette rapidité est telle que ses adversaires eux-mêmes en sont abasourdis; aussi l'attaquent-ils avec la fureur aveugle de combattants qui perdent leur sang-froid, et s'enferrent dans leurs propres armes.

La lutte cependant est loin d'être terminée: il faut, au contraire, s'attendre à lui voir prendre de plus grandes proportions et un autre caractère. Il serait par trop prodigieux et contraire à l'état actuel de l'humanité, qu'une doctrine qui porte en elle le germe de toute une rénovation s'établît paisiblement en quelques années. Encore une fois, ne nous en plaignons pas; plus la lutte sera rude, plus le triomphe sera éclatant. Il n'est douteux pour personne que le Spiritisme a grandi par l'opposition qu'on lui a faite; laissons donc cette opposition épuiser ses ressources : il n'en grandira que davantage quand elle aura révélé sa propre faiblesse à tous les yeux. Le champ de combat du christianisme naissant était circonscrit; celui du Spiritisme s'étend sur toute la surface de la terre. Le christianisme n'a pu être étouffé sous des flots de sang; il a grandi par ses martyrs, comme la liberté des peuples, parce que c'était une vérité. Le Spiritisme, qui est le christianisme approprié au développement de l'intelligence et dégagé des abus, grandira de même sous la persécution, parce que lui aussi est une vérité.

La force ouverte est reconnue impuissante contre l'idée spirite, même dans les pays où elle s'exerce en toute liberté; l'expérience est là pour l'attester. En comprimant l'idée sur un point, on la fait jaillir de tous côtés; une compression générale lui ferait faire explosion. Cependant nos adversaires n'y ont point renoncé; en attendant, ils ont recours à une autre tactique : celle des sourdes manœuvres.

Maintes fois déjà ils ont tenté, et le feront encore, de compromettre la doctrine en la poussant dans une voie dangereuse ou ridicule pour la discréditer. Aujourd'hui c'est en semant par-dessous main la division, en lançant des brandons de discorde qu'ils espèrent jeter le doute et l'incertitude dans les esprits, provoquer des défaillances vraies ou *simulées* et mettre le désarroi parmi les adeptes. Mais ce ne sont pas des adversaires avoués qui pourraient agir ainsi; le Spiritisme, dont les débuts ont tant de points de ressemblance avec ceux du christianisme, doit aussi avoir ses Judas, pour qu'il ait la gloire de sortir triomphant de cette nouvelle épreuve. L'argent est parfois un argument qui supplée à la logique. N'a-t-on pas vu une femme qui a

avoué avoir reçu 50 fr. pour simuler la folie après avoir assisté à une seule réunion spirite ?

Ce n'est donc pas sans raison que, dans la *Revue* de mars 1863, nous avons publié l'article sur les *faux-frères ;* cet article n'a pas été du goût de tout le monde, et plus d'un nous en a voulu de voir trop clair et de vouloir ouvrir les yeux aux autres, tout en nous serrant la main en signe d'approbation, ce dont nous n'étions pas la dupe. Mais qu'importe ! Notre devoir est de prémunir les Spirites sincères contre les piéges qui leur sont tendus. Quant à ceux que des principes trop rigoureux pour eux, sur ce point comme sur plusieurs autres, nous ont aliénés, c'est que leur sympathie était à la surface et non au fond des cœurs, et nous n'avons aucune raison d'y tenir. Nous avons à nous occuper de choses plus importantes que de leur bon ou mauvais vouloir à notre égard. Le présent est fugitif ; demain il ne sera plus ; pour nous, il n'est rien ; l'avenir est tout, et c'est pour l'avenir que nous travaillons. Nous savons que les sympathies véritables nous y suivront ; celles qui sont à la merci d'un intérêt matériel déçu, ou d'un amour-propre non satisfait, ne méritent pas ce nom.

Quiconque prend son point de vue en dehors de la sphère étroite du présent n'est plus troublé par les mesquines intrigues qui s'agitent autour de lui ; c'est ce que nous nous efforçons de faire, et c'est ce que nous conseillons à ceux qui veulent avoir la paix de l'âme en ce monde. (*L'Évangile selon le Spiritisme*, chap. II, n° 15.)

L'idée spirite, comme toutes les idées nouvelles, ne pouvait manquer d'être exploitée par des gens qui, n'ayant réussi à rien par inconduite ou incapacité, sont à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une mine plus productive et plus facile ; si le succès ne répond pas à leur attente, ils ne s'en prennent pas à eux, mais à la chose qu'ils déclarent être mauvaise. Ces personnes n'ont de spirite que le nom. Mieux que qui que ce soit, nous avons pu voir ce manége, ayant été maintes fois le point de mire de ces exploitations auxquelles nous n'avons pas voulu prêter la main, ce qui ne nous a pas fait des amis.

Revenons à notre sujet. Le Spiritisme, nous le répétons, a encore à passer par de rudes épreuves, et c'est là que Dieu reconnaîtra ses véritables serviteurs à leur courage, à leur fermeté et à leur persévérance. Ceux qu'ébranlerait une crainte ou une déception sont comme ces soldats qui n'ont de courage qu'en temps de paix, et lâchent pied au premier coup de feu. La plus grande épreuve cependant ne sera pas la persécution, mais le conflit des idées qui sera suscité et à l'aide duquel on espère rompre la phalange des adeptes et l'imposante unité qui se fait dans la doctrine.

Ce conflit, quoique provoqué dans une mauvaise intention, qu'il

vienne des hommes ou des mauvais Esprits, est cependant nécessaire et, dût-il apporter un trouble momentané dans quelques consciences faibles, il aura pour résultat définitif la consolidation de l'unité. En toutes choses, il ne faut pas juger les points isolés, mais voir l'ensemble. Il est utile que toutes les idées, même les plus contradictoires et les plus excentriques, se fassent jour ; elles provoquent l'examen et le jugement, et si elles sont fausses, le bon sens en fera justice ; elles tomberont forcément devant l'épreuve décisive du contrôle universel, comme tant d'autres sont déjà tombées. C'est ce grand critérium qui a fait l'unité actuelle ; c'est lui qui l'achèvera, car c'est le crible qui doit séparer le bon et le mauvais grain, et la vérité n'en sera que plus brillante quand elle sortira du creuset dégagée de toutes ses scories. Le Spiritisme est encore en ébullition ; laissons donc l'écume monter à la surface et se déverser, il n'en sera que plus tôt épuré ; laissons aux adversaires la joie maligne et puérile de souffler le feu pour provoquer cette ébullition, car, sans le vouloir, ils hâtent son épuration et son triomphe, et se brûleront eux-mêmes au feu qu'ils allument. Dieu veut que tout soit utile à la cause, même ce qu'on fait avec l'intention de lui nuire.

N'oublions pas que le Spiritisme n'est pas achevé ; il n'a fait encore que poser des jalons ; mais pour avancer avec sûreté, il doit le faire graduellement, à mesure que le terrain est préparé pour le recevoir, et assez consolidé pour y poser le pied avec sécurité. Les impatients qui ne savent pas attendre le moment propice compromettent les récoltes comme ils compromettent le sort des batailles.

Parmi les impatients, il y en a sans doute de très bonne foi ; ils voudraient voir les choses aller encore plus vite, mais ils ressemblent à ces gens qui croient faire avancer le temps en avançant la pendule. D'autres, non moins sincères, sont poussés par l'amour-propre d'arriver les premiers ; ils sèment avant la saison et ne récoltent que des fruits avortés. A côté de ceux-là il en est malheureusement d'autres qui poussent le char à fond de train dans l'espoir de le faire verser.

On comprend que certains individus qui eussent voulu être les premiers nous reprochent d'avoir été trop vite ; que d'autres, par des raisons contraires, nous reprochent d'aller trop lentement ; mais ce qui est moins explicable, c'est de voir parfois ce double reproche fait par le même individu, ce qui n'est pas faire preuve de beaucoup de logique. Que nous soyons aiguillonnés pour aller à droite ou à gauche, nous n'en suivrons pas moins, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, la ligne qui nous est tracée, et au bout de laquelle est le but que nous voulons atteindre. Nous irons de l'avant, ou nous attendrons, nous hâterons ou nous ralentirons le pas selon les circonstances, et non selon l'opinion de tel ou tel.

Le Spiritisme marche à travers des adversaires nombreux qui,

n'ayant pu le prendre par la force, essayent de le prendre par la ruse; ils s'insinuent partout, sous tous les masques, et jusque dans les réunions intimes, dans l'espoir d'y surprendre un fait ou une parole que souvent ils auront provoqués, et qu'ils espèrent exploiter à leur profit. Compromettre le Spiritisme et le rendre ridicule, telle est la tactique à l'aide de laquelle ils espèrent le discréditer d'abord, pour avoir plus tard un prétexte d'en faire interdire, si cela se peut, l'exercice public. C'est le piége contre lequel il faut se tenir en garde, car il est tendu de tous côtés, et auquel, sans le vouloir, donnent la main ceux qui se laissent aller aux suggestions des Esprits trompeurs et mystificateurs.

Le moyen de déjouer ces machinations est de suivre le plus exactement possible la ligne de conduite tracée par la doctrine; sa morale, qui en est la partie essentielle, est inattaquable; en la pratiquant on ne donne prise à aucune critique fondée, et l'agression n'en est que plus odieuse. Trouver les Spirites en faute et en contradiction avec leurs principes serait une bonne fortune pour leurs adversaires; aussi voyez comme ils s'empressent de charger le Spiritisme de toutes les aberrations et de toutes les excentricités dont il ne saurait être responsable. La doctrine n'est ambiguë dans aucune de ses parties; elle est claire, précise, catégorique dans ses moindres détails; l'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules se méprendre sur ce qu'elle approuve ou condamne. C'est donc un devoir pour tous les Spirites sincères et dévoués de répudier et de désavouer ouvertement, en son nom, les abus de tous genres qui pourraient la compromettre, afin de n'en point assumer la responsabilité; pactiser avec les abus serait s'en rendre complice, et fournir des armes à nos adversaires.

Les périodes de transition sont toujours pénibles à passer; le Spiritisme est dans cette période; il la traversera avec d'autant moins de difficulté que ses adeptes useront de plus de prudence. Nous sommes en guerre; l'ennemi est là qui épie, prêt à exploiter le moindre faux pas à son profit, et prêt à faire mettre le pied dans le bourbier s'il le peut.

Ne nous hâtons pas cependant de jeter la pierre ou le soupçon trop légèrement, et sur des apparences qui pourraient être trompeuses; la charité, d'ailleurs, nous fait un devoir de la modération même envers ceux qui sont contre nous. La sincérité, toutefois, même dans ses erreurs, a des allures de franchise auxquelles on ne saurait se méprendre, et que la fausseté ne simulera jamais complétement, car tôt ou tard perce le bout de l'oreille; Dieu et les bons Esprits permettent qu'elle se trahisse par ses propres actes. Si un doute traverse l'esprit, ce doit simplement être un motif de se tenir sur la réserve, ce que l'on peut faire sans manquer aux convenances.

VARIÉTÉS

Lettre de Dante à M. Thiers.

Sous ce titre, on lit dans le *Charivari* du 20 mai 1865 :

« Florence, 20 mai 1865.

« Monsieur et cher confrère,

« Je ne pouvais rester indifférent aux fêtes qu'on allait célébrer en mon honneur, et mon ombre ayant demandé et obtenu un congé de huit jours, est venue assister à l'inauguration du monument qui m'est consacré. C'est donc de Florence que je vous adresse cette lettre, sous l'émotion que m'a causée la cérémonie dont je viens d'être le témoin. Si je prends cette liberté, monsieur et cher confrère, c'est que je crois être en mesure de vous fournir des renseignements qui vous seront de quelque utilité.

« Bien que décédé depuis cinq siècles, je n'en ai pas moins toujours continué à suivre avec la même attention et le même patriotisme la marche des événements qui intéressaient l'avenir de l'Italie. De combien de vicissitudes j'ai été témoin ainsi, vous le savez aussi bien que moi. De combien de douleurs mon cœur a été abreuvé, vous pouvez également vous en faire une idée . . . . »

(Suivent d'assez longues réflexions sur les affaires d'Italie et les opinions de M. Thiers. Nous ne les reproduisons pas, par le double motif qu'elles sont étrangères à notre sujet, et que la politique est en dehors du cadre de ce journal. La lettre se termine ainsi :)

« Si donc, ainsi qu'on me l'a affirmé, vous devez prochainement entreprendre un voyage en Italie, veuillez prendre la peine de passer par Florence, et de venir causer quelques instants avec ma statue ; elle aura des choses très intéressantes à vous dire.

« Dans cet espoir, monsieur et cher confrère, je vous prie d'agréer l'assurance..., etc. « DANTE ALIGHIERI. »

Pour copie conforme : PIERRE VÉRON.

Nous doutons fort que M. Pierre Véron soit sympathique à l'idée spirite, à en juger par les articles que le *Charivari* a plus d'une fois publiés sur ce sujet. Il ne faut donc voir dans cette lettre qu'un simple produit de l'imagination approprié à la circonstance, à moins que l'Esprit de Dante ne soit venu la dicter à l'insu de l'auteur ; elle est assez spirituelle pour qu'il ne la désavoue pas, mais on ne peut l'apprécier que dans son ensemble, car elle perd beaucoup à être scindée.

C'était une pensée ingénieuse de faire intervenir, même fictivement, l'Esprit de Dante à cette occasion. A quelques petits détails près, un Spirite n'eût pas parlé autrement. Pour nous, il n'est pas douteux que Dante, à moins qu'il ne soit réincarné, a dû assister à cette imposante manifestation, attiré par la puissante évocation de tout un peuple confondu dans une même pensée. Si, à ce moment, le voile qui cache aux yeux des incarnés le monde spirituel avait pu se lever, quel immense cortége de grands hommes on aurait vus planer dans l'espace et se mêler à la foule pour applaudir à la régénération de l'Italie ! Quel beau sujet pour un peintre ou un poète inspirés par la foi spirite !

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. | No 7. | JUILLET 1865.

Air et paroles du roi Henri III

Le *Grand Journal* du 4 juin 1865 relate le fait suivant :

« Tous les éditeurs et tous les amateurs de musique de Paris connaissent M. N. G. Bach, élève de Zimmermann, premier prix de piano du Conservatoire, au concours de 1819, un de nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

« Informé par notre ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, que l'appartement de M. N. G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige dans la nuit du 5 mai dernier, j'ai prié Dollingen de me conduire chez M. Bach, et j'ai été accueilli au n° 8 de la rue Castellane avec une exquise courtoisie. Inutile d'ajouter, je pense, que c'est après avoir obtenu l'autorisation expresse du héros de cette histoire merveilleuse que je me permets de la raconter à mes lecteurs.

« Le 4 mai dernier, M. Léon Bach, qui est un curieux doublé d'un artiste, apporta à son père une épinette admirablement sculptée. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach découvrit, sur une planche intérieure, l'état civil de l'instrument ; il date du mois d'avril 1564, et c'est à Rome qu'il a été fabriqué.

« M. Bach passa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette. Il y pensait en se couchant ; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y pensait encore.

« Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait eu le songe suivant :

« Au plus profond de son sommeil, M. Bach vit apparaître au chevet de son lit un homme qui avait une longue barbe, des souliers arrondis par le bout, avec de grosses bouffettes dessus, une culotte très large, un pourpoint à manches collantes avec des crevés dans le haut, une grande collerette autour du cou, et coiffé d'un chapeau pointu à larges bords.

« Ce personnage se baissa vers M. Bach et lui tint ce discours :

« L'épinette que tu possèdes m'a appartenu. Elle m'a souvent servi « à distraire mon maître le roi Henri III. Lorsqu'il était très-jeune, il « composa un air avec paroles qu'il se plaisait à chanter et que je lui « jouai bien des fois. Cet air et ces paroles il les composa en souvenir « d'une femme qu'il rencontra dans une partie de chasse et dont il de- « vint amoureux. On l'éloigna de lui ; on dit qu'elle fut empoisonnée, et « le roi en eut une grande douleur. Chaque fois qu'il était triste, il fre- « donnait cette romance. Alors pour le distraire, je jouais sur mon « épinette une sarabande de ma composition qu'il aimait beaucoup. « Aussi je confondais toujours ces deux morceaux et je ne manquais « pas de les jouer l'un après l'autre. Je vais te les faire entendre. »

« Alors l'homme du rêve s'appocha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

« C'est ici que l'extraordinaire commence.

« Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonnage.

« L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil !

« Or, M. Bach n'est pas somnambule; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères.

« Voici le refrain et les trois couplets tels que nous les avons copiés sur le manuscrit. Nous leur conservons leur orthographe qui, disons-le en passant, n'est nullement familière à M. Bach

J'ay perdu celle
Pour quy j'avois tant d'amour;
Elle sy belle
Avoit pour moy chaque jour
Faveur nouvelle
Et nouveau désir.
Oh! ouy sans elle,
Il me faut mourir!
Un jour pendant une chasse lointaine,
Je l'aperçus pour la prémière fois,
Je croyois voir un ange dans la plaine
Lors je devins le plus heureux des rois!

Je donnerois certes tout mon royaume
Pour la revoir encor un seul instant;
Près d'elle assis dessous un humble chaume
Pour sentir mon cœur battre en l'admirant.

Triste et cloistrée, oh! ma pauvre belle,
Fut loin de moy pendant ses derniers jours.
Elle ne sent plus sa peine cruelle;
Icy bas, hélas! je souffre toujours.

« Dans cette romance plaintive, ainsi que dans la sarabande joyeuse qui la suit, l'orthographe musicale n'est pas moins archaïque que l'orthographe littéraire. Les *clefs* sont faites autrement qu'on a l'habitude de les indiquer de nos jours. La basse est écrite dans un ton et le chant dans un autre. M. Bach a eu l'obligeance de me faire entendre ces deux morceaux, qui sont d'une mélodie simple, naïve et pénétrante. Au reste, nos lecteurs ne tarderont pas à pouvoir les juger en connaissance de cause. Ils sont entre les mains des graveurs et paraîtront dans le courant de la semaine chez l'éditeur Legouix, boulevard Poissonnière, n° 27.

« Le journal de l'*Estoile* nous apprend que le roi Henri III eut une grande passion pour Marie de Clèves, marquise d'Isles, morte à la fleur de l'âge dans une abbaye, le 15 octobre 1574. Ne serait-ce pas « la pauvre belle triste et cloistrée » dont il est fait mention dans les couplets? Le même journal nous apprend aussi qu'un musicien italien, nommé Baltazarini, vint en France à cette époque et qu'il fut un des favoris du roi. L'épinette a-t-elle appartenu à Baltazarini? Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande? — Mystère que nous n'osons pas approfondir. »

ALBÉRIC SECOND.

A la suite des paroles, le *Grand Journal* a inséré la musique que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici; mais comme elle est

actuellement en vente, il sera facile aux amateurs de se la procurer. (Voir aux notices bibliographiques.)

M. Albéric Second termine son récit par ces mots :

« Mystère que nous n'osons pas approfondir ! » Et pourquoi ne l'osez-vous pas ? Voilà un fait dont l'authenticité vous est démontrée, ainsi que vous le reconnaissez vous-même, et parce qu'il touche à la vie mystérieuse d'outre-tombe, vous n'osez pas en rechercher la cause ! vous tremblez de le regarder en face ! Avez-vous donc, malgré vous, peur des revenants, ou craignez-vous d'acquérir la preuve que tout n'est pas fini avec la vie du cops ? Il est vrai que pour un sceptique qui ne voit rien et ne croit à rien au delà du présent, cette cause est assez difficile à trouver. Cependant, par cela même, que ce fait est plus étrange, et paraît s'écarter des lois connues, il doit d'autant mieux faire réfléchir, éveiller tout au moins la curiosité. On dirait vraiment que certaines gens ont peur de voir trop clair, parce qu'il leur faudrait convenir qu'ils se sont trompés. Voyons cependant les déductions que tout homme sérieux peut tirer de ce fait, abstraction faite de toute idée spirite.

M. Bach reçoit un instrument dont il contaste l'antiquité, ce qui lui cause une grande satisfaction. Préoccupé de cette idée, il est naturel qu'elle provoque un rêve ; il voit un homme dans le costume du temps, touchant de cet instrument, et chantant un air de l'époque ; rien assurément là qui ne puisse, à la rigueur, être attribué à l'imagination surexcitée par l'émotion et le souvenir de la veille, surtout chez un musicien. Mais ici le phénomène se complique ; l'air et les paroles ne peuvent être une réminissence, puisque M. Bach ne les connaissait pas. Qui donc a pu les lui révéler, si l'homme qui lui est apparu n'est qu'un être fantastique sans rivalité ? Que l'imagination surexcitée fasse revivre en la mémoire des choses oubliées, cela se conçoit ; mais aurait-elle donc le pouvoir de nous donner des idées nouvelles ; de nous apprendre des choses que nous ne savons pas, que nous n'avons jamais sues, dont nous ne nous sommes jamais occupés ? Ce serait là un fait d'une haute gravité, et qui vaudrait bien la peine d'être examiné, car ce serait la preuve que l'esprit agit, perçoit et conçoit indépendamment de la matière. Passons encore là-dessus, si l'on veut ; ces considérations sont d'un ordre si élevé et si abstrait, qu'il n'est pas donné à tout le monde de les scruter, ni même d'y arrêter sa pensée.

Venons au fait le plus matériel, le plus positif, celui de cette même

musique écrite avec les paroles. Est-ce là un produit de l'imagination? La chose est là, palpable, sous les yeux. C'est ici qu'un examen scrupuleux des circonstances est indispensable. Pour ne pas nous lancer dans le champ des hypothèses, disons, avant d'aller plus loin, que M. Bach, que nous n'avions pas l'honneur de connaître, a bien voulu prendre la peine de venir nous voir et nous soumettre l'original de la pièce en question. Nous avons donc pu recueillir, de sa bouche, tous les renseignements nécessaires pour éclairer notre opinion, en même temps qu'il a rectifié sur quelques points le compte rendu du journal.

Tout s'est bien passé dans le rêve comme il est indiqué; mais ce n'est pas dans cette même nuit que le papier a été apporté. Le lendemain, M. Bach cherchait à se rappeler l'air qu'il avait entendu; il se mit à son épinette et parvint à noter la musique, quoique imparfaitement. Environ trois semaines après, le même individu lui apparut une seconde fois; cette fois il chanta la musique et les paroles, et lui dit qu'il allait lui donner un moyen pour les fixer dans sa mémoire. C'est alors qu'à son réveil il trouva le papier sur son lit. S'étant levé, il déchiffra cet air sur son instrument et reconnut que c'était bien celui qu'il avait entendu, ainsi que les paroles, dont il ne lui était resté qu'un souvenir confus.

Il reconnut aussi le papier pour lui appartenir; c'était une feuille double de papier à musique ordinaire, sur l'un des feuillets de laquelle il avait écrit plusieurs choses de sa main. Ce papier était, avec beaucoup d'autres, dans un bureau à cylindre fermé, et placé dans une autre pièce. Il fallait donc que quelqu'un l'eût sorti de là pour le porter sur son lit pendant qu'il dormait. Or, personne, de chez lui, à sa connaissance, ne pouvait l'avoir fait. Qui donc pouvait-ce être? Là est le mystère redoutable que M. Albéric Second n'ose pas approfondir.

C'est sur le feuillet blanc qu'il trouva l'air noté *selon la méthode et les signes du temps*. Les paroles sont écrites avec une extrême précision, chaque syllabe exactement placée sous la note correspondante. Le tout est tracé à la mine de plomb. L'écriture est très fine, mais très nette et très lisible; la forme des lettres est caractéristique : c'est celle qu'on voit dans les manuscrits de l'époque.

M. Bach n'était ni sceptique, ni matérialiste, et encore moins athée; mais, commme beaucoup de gens, il était dans la nombreuse classe des indifférents, se préoccupant assez peu des questions philosophiques. Il ne connaissait le Spiritisme que de nom. Ce dont il venait d'être té-

moin, éveilla son attention; loin de n'oser approfondir ce mystère, il se dit : approfondissons. Il lut les ouvrages spirites, et commença à se rendre compte, et c'est dans le but d'avoir de plus amples renseignements qu'il nous a honoré de sa visite. Aujourd'hui le fait n'a plus rien de mystérieux pour lui, et lui paraît tout naturel; il est de plus très heureux de la foi et des connaissances nouvelles que cette circonstance l'a mis à même d'acquérir; voilà ce qu'il y a gagné.

Il sait pertinemment que ni la musique ni les paroles ne pouvaient venir de lui; il ne doutait pas qu'elles ne lui eussent été dictées par le personnage qui lui était apparu; mais il se demandait qui avait pu les écrire, et si ce ne pourrait être lui-même dans un état somnambulique, quoiqu'il n'ait jamais été somnambule. La chose était possible, mais, en l'admettant, cela n'en prouverait que mieux l'indépendance de l'âme, ainsi que tous les faits de ce genre, si curieux et si nombreux, et dont cependant la science ne s'est jamais préoccupée. Une particularité semble détruire cette opinion, c'est que l'écriture n'a aucun rapport avec celle de M. Bach; il faudrait que, dans l'état somnambulique, il eût changé son écriture habituelle pour prendre celle du seizième siècle, ce qui n'est pas présumable. Serait-ce une espièglerie de quelqu'un de sa maison? Mais il est constant pour lui, qu'en supposant l'intention, personne n'avait les connaissances nécessaires pour l'exécuter; or, si lui, qui avait eu le rêve, n'avait qu'un souvenir insuffisant pour transcrire et paroles et musique, comment une personne étrangère s'en serait-elle mieux souvenue? le soin avec lequel la chose était écrite, aurait, d'ailleurs, exigé beaucoup de temps et requis une grande habileté pratique.

Un autre point important à éclaircir, était le fait historique de cette première passion du roi, dont aucune histoire ne fait mention, et qui lui aurait inspiré ce chant mélancolique. Le fils de M. Bach s'étant adressé à un de ses amis attaché à la bibliothèque impériale à l'effet de savoir s'il existerait quelque document à ce sujet, il lui fut répondu que s'il en existait ce ne pouvait être que dans le journal de l'*Estoile* qui se publiait à cette époque. Des recherches faites immédiatement amenèrent la découverte du passage rapporté ci-dessus. La mère d'Henry III craignant l'empire que cette femme, d'un esprit supérieur, pourrait exercer sur son fils, la fit cloîtrer, puis périr. Le roi ne put se consoler de cette perte dont il conserva toute sa vie un profond chagrin. N'est-il pas singulier que ce chant relate précisément un fait ignoré de tout le monde, et de M. Bach par conséquent, et qui plus tard, se trouve confirmé par un document de l'é-

poque enfoui dans une bibliothèque? Cette circonstance a une importance capitale en ce qu'elle prouve d'une manière irrécusable que ces paroles ne peuvent être de la composition de M. Bach, ni d'aucune personne de la maison; toute supposition de supercherie tombe devant ce fait matériel.

Le Spiritisme seul pouvait donner la clef de ce fait par la connaissance de la loi qui régit les rapports du monde corporel avec le monde spirituel. Il n'y a là rien de merveilleux ni de surnaturel. Tout le mystère est dans l'existence du monde invisible composé des âmes qui ont vécu sur la terre, et qui n'interrompent pas leurs relations avec les survivants. Montrez à quelqu'un, ignorant l'électricité, qu'on peut correspondre à deux cents lieues en quelques minutes, cela lui paraîtra miraculeux ; expliquez-lui la loi de l'électricité, il trouvera la chose toute naturelle. Ainsi en est-il de tous les phénomènes spirites.

Dans une séance de la société Spirite de Paris, à laquelle assistait M. Bach, l'Esprit qui lui était apparu, donna les explications suivantes sur le fait que nous venons de rapporter.

(Société spirite de Paris, 9 juin 1865. — Médium, M Morin.)

Demande (au guide spirituel du médium). Pouvons-nous appeler l'Esprit qui s'est manifesté à M. Bach? — *Réponse.* Mon enfant, la grave question à laquelle donne lieu cette manifestation spontanée est toute naturelle; elle doit dès ce soir être résolue, afin de ne laisser aucun doute sur la manière dont la musique a été faite. L'Esprit est là, et il répondra très nettement aux demandes qui lui seront adressées.

D. (à l'Esprit qui s'est manifesté à M. Bach). Puisque vous avez bien voulu venir parmi nous en devançant notre appel, nous vous serons reconnaissants de nous donner l'explication du phénomène qui s'est produit par votre intervention. Nous désirerions aussi savoir pourquoi M. Bach a été choisi de préférence pour cette manifestation, et quelle participation il a eue à la production du phénomène?

R. Je vous remercie de la bienveillance avec laquelle vous m'accueillez parmi vous. Je comprends l'importance que vous donnez à ce fait, qui ne doit cependant pas vous étonner, puisque ce genre de manifestation est presque général aujourd'hui et connu de beaucoup de monde.

Je réponds d'abord à votre première question. M. Bach a été choisi pour deux raisons : la première est la sympathie qui m'unit à lui; la

seconde est toute dans l'intérêt de la doctrine spirite. Placé comme il l'est dans le monde, son âge, sa longue carrière si honorablement remplie, ses rapports avec la presse et le monde savant, ont fait de lui le meilleur instrument pour donner de la publicité à des faits qui, jusqu'à ce jour, n'étaient imprimés que par les journaux spirites. On vous l'a dit souvent, le jour est arrivé où le Spiritisme, prenant droit d'asile partout où il y a raisonnement, logique et bon sens, sera accepté dans les journaux mêmes qui l'ont dénigré.

Sur la seconde question : oui, vous avez raison de chercher à savoir, afin de ne pas donner prise aux équivoques. L'apport, car c'en est un, a été fait, et il participe de l'Esprit, qui est moi, et de M. Bach, dans le rêve pur et en rapport seul avec les Esprits.

Nota. Cette dernière phrase trouve son explication dans l'article ci-après sur les rêves.

J'ai apporté à M. Bach le papier de musique, que j'ai pris dans une pièce voisine de sa chambre à coucher, et alors la musique a été écrite par l'Esprit même de M. Bach, qui s'est servi de son corps comme moyen de transmission. J'ai écrit les paroles, que je connaissais; et l'œuvre ainsi faite peut se considérer comme complétement spirituelle, attendu que M. Bach, dans son rêve, était presque complétement dématérialisé.

D. Toute personne douée de la médiumnité eût-elle pu servir en cette circonstance?

R. Certainement non; car si M. Bach n'eût pas réuni toutes les qualités requises, il est probable que ni lui ni moi n'eussions été choisis pour cette propagation.

D. Comment M. Bach s'est-il servi de son corps pour écrire la musique? L'aurait-il donc fait en état de somnambulisme?

R. J'ai dit qu'il s'est servi de son corps comme moyen de transmission, parce que son Esprit est encore incarné et ne peut agir comme l'Esprit désincarné. L'Esprit incarné ne peut se servir que de ses membres et non de son périsprit, puisque c'est ce même périsprit qui tient l'Esprit attaché au corps.

D. Voulez-vous nous dire qui a composé les paroles?

R. Si c'eût été moi, j'ai une assez forte dose d'orgueil pour en garder l'honneur; mais non, je me suis expliqué clairement en disant : « Les paroles que je connaissais. » Ces paroles, ainsi que la musique, sont bien réellement, comme il vous l'a été dit, de la composition et de l'inspiration propres de mon maître alors, qui était le roi Henri.

D. Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander de nous éclairer sur votre personnalité, et de nous dire ce que vous étiez sous Henri III?

R. Il n'y a jamais indiscrétion dès l'instant que l'enseignement général est en jeu. Je vous répondrai donc qu'étant parti de mon pays, qui était Florence, je vins en France et je fus introduit à la cour par une princesse qui, m'ayant entendu chanter, voulut faire plaisir à l'enfant, car il l'était encore, en lui faisant entendre le pauvre troubadour. Le plaisir fut si vif que l'on résolut de me mettre à sa disposition, et je restai pendant longtemps près de lui à titre de musicien, mais en réalité comme ami; car il m'aima beaucoup et je le lui rendis bien. Étant mort avant lui, j'acquis alors la certitude de son attachement pour moi, par le chagrin qu'il eut de ma perte. Mon nom a été prononcé ici: j'étais Baltazarini.

Madame Delanne qui assistait à cette séance, recevait, par l'audition, des réponses identiques à celles qui étaient données à M. Morin. Le lendemain, chez elle, elle écrivit la communication suivante, qui confirme et complète celle de Baltazarini.

« Lorsque l'heure est venue, Dieu se sert de tous les moyens pour faire pénétrer la science divine dans tous les rangs de la société. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard des idées nouvelles, chacun doit servir la cause, même à son insu, dans le milieu où il est placé. L'Esprit de M. Bach ayant vécu sous Henri III, et ayant été attaché à la personne du roi, comme ami intime, aimait passionnément à entendre ces vers et surtout la musique. Il préférait l'épinette aux autres instruments; c'est pourquoi l'Esprit qui lui est apparu, et qui est bien celui de Baltazarini, s'est servi de cet instrument, afin de reporter l'Esprit de Bach à l'époque où il vivait, et lui montrer, ainsi qu'à la science, que la doctrine de la réincarnation est confirmée chaque jour par de nouvelles preuves. Le fait de la musique seule eût été insuffisant pour forcer M. Bach à chercher la lumière immédiatement. Il lui fallait un phénomène dont il ne pût se rendre compte par lui-même, une participation tout à fait inconsciente. Il devait préconiser la doctrine en racontant le fait présent, en cherchant à s'éclairer sur la manière dont il s'était produit, en demandant à toutes les intelligences de chercher avec lui et de bonne foi la vérité. Par son âge respectable, sa position honorable, sa réputation dans le monde et dans la presse littéraire, il est un des premiers jalons plantés dans le monde rebelle, car on ne peut suspecter sa bonne foi, ni le traiter de fou, pas plus qu'on ne peut nier l'authenticité de la manifestation.

Du reste, soyez convaincus que tout cela avait sa raison d'être. Vous voyez que la presse s'est abstenue de commentaires, et cependant l'article a été produit par un non-croyant, un railleur de la science qui, seule, peut donner une explication rationnelle du fait mentionné. Dieu a ses vues ; il jette la semence divine dans le cœur lorsqu'il le juge à propos. Ce fait aura plus de retentissement que vous ne le supposez ; travaillez toujours en silence, et attendez avec confiance.

Nous vous l'avons dit souvent, ne vous inquiétez point ; Dieu saura susciter en temps et lieu des hommes et des faits qui viendront lever les obstacles et vous donner la confirmation que les bases de la doctrine ont reçu leur sanction par l'Esprit de Vérité. Le Spiritisme croît et grandit ; les rameaux de l'arbre béni et gigantesque s'étendent déjà dans toutes les parties du globe. Chaque jour le Spiritisme gagne de nombreux adeptes dans toutes les classes, et de nouvelles phalanges viennent grossir les rangs des désincarnés. Plus vos travaux deviendront difficiles, plus l'assistance des bons Esprits sera grande.

Saint Benoît.

Gontran vainqueur aux courses de Chantilly.

Le fait suivant, comme celui de la romance d'Henry III que nous venons de rapporter, est également tiré du *Grand Journal* du 4 juin 1865, dans lequel il ne forme, avec le précédent, qu'un seul et même article signé *Albéric Second.*

« Ceux qui nous font l'honneur de nous lire savent, à n'en pas douter, que nous professons un scepticisme radical à l'endroit du Spiritisme, des Spirites et des Médiums. — Montrez-nous des faits, disions-nous à ceux qui s'efforçaient de nous convertir à leurs théories et à leurs doctrines. Et attendu qu'on ne nous donnait aucune preuve concluante, nous persistions dans la négation et dans la raillerie.

« Avant tout, celui qui signe ces chroniques est un écrivain de bonne foi ; aussi se croit-il obligé de ne point mettre la lumière sous le boisseau. Qu'on tire de son récit telles conséquences qu'on voudra, ce n'est pas son affaire. Semblable au président d'une cour d'assises, il va se borner à reproduire les faits dans un résumé rapide, impartial, laissant à ses lecteurs le soin de prononcer un verdict à leur gré. »

Après ce préambule qui est celui d'un homme loyal, comme il se-

rait à désirer que fussent tous nos antagonistes, l'auteur raconte, dans la forme spirituelle qui lui est familière, qu'un de ses amis, se trouvant chez un médium demanda si un Esprit pourrait désigner quel serait le vainqueur aux prochaines courses de Chantilly; le médium qui est, dit-il, une manière de paysanne récemment descendue des montagnes du Jura, ce qui veut dire peu lettrée et peu au fait des habitudes du sport, ayant évoqué l'Esprit d'un de nos plus célèbres sportmen, obtint par les coups frappés la désignation des lettres formant le nom de *Gontran.*

« Existe-t-il donc, demanda M. Albéric Second, un cheval de ce nom parmi les concurrents engagés? — A dire vrai, je n'en sais rien, lui répondit son ami, mais s'il y en a un, vous pouvez compter que c'est pour lui seul que je parierai.

« Or, dimanche dernier, c'était le 28 mai; le *Derby* de Chantilly a été couru ce jour-là et le vainqueur est *Gontran*, de l'écurie du major Fridolin (pseudonyme hippique de MM. Charles Laffitte et Nivière).

« Les faits que je viens de raconter sont connus d'un grand nombre de personnes dans le monde de la Bourse. M. Emile T. a été amplement récompensé par le résultat de sa confiance absolue dans les prédictions de la paysanne du Jura, et ceux de ses amis qui partagèrent sa foi ont également réalisé de beaux bénéfices. — Et dire que votre serviteur a négligé une si rare occasion de gagner à coup sûr et sans se donner de mal 1 000 ou 1 500 louis qui eussent été les bien venus! Est-ce assez bête? »

Des faits de cette nature ne sont pas ceux qui servent le mieux la cause du Spiritisme, d'abord, parce qu'ils sont fort rares, et en second lieu, qu'ils en fausseraient l'esprit, en faisant croire que la médiumnité est un moyen de divination. Si une telle idée était accréditée, on verrait une foule d'individus consulter les Esprits comme on consulte les cartes, et les médiums seraient transformés en diseurs de bonne aventure; c'est alors qu'on aurait eu raison d'invoquer contre eux la loi de Moïse qui frappe d'anathème « les devins, les enchanteurs, et ceux qui ont l'esprit de Pithon. » C'est pour éviter ce grave inconvénient, qui serait très préjudiciable à la doctrine, que nous nous sommes toujours élevé contre la médiumnité exploitante.

Nous ne répèterons pas ce qui a été dit cent fois, et largement développé, sur la perturbation que causerait la connaissance de l'avenir, caché à l'homme par la sagesse divine; le Spiritisme n'est point destiné à le faire connaître; les Esprits viennent pour nous rendre meilleurs, et non pour nous le révéler, ou pour nous indiquer les moyens

de gagner de l'argent *à coup sûr* et sans se donner beaucoup de mal, comme dit le héros de l'aventure, ou s'occuper de nos intérêts matériels, placés, par la Providence, sous la sauvegarde de notre intelligence, de notre prudence, de notre jugement et de notre activité. Aussi tous ceux qui, *de dessein prémédité*, ont cru trouver dans le Spiritisme, un nouvel élément de speculation, *à un titre quelconque*, se sont-ils fourvoyés; les mystifications ridicules, et parfois la ruine au lieu de la fortune, ont été le fruit de leur méprise. Voilà ce que tous les Spirites sérieux doivent s'efforcer de propager, s'ils veulent servir utilement la cause. Nous avons toujours dit à ceux qui ont rêvé des fortunes colossales par le concours des Esprits, sous le spécieux prétexte que la sensation qu'un tel événement produirait, rendrait tout le monde croyant, que, s'ils réussissaient, ils porteraient un coup funeste à la doctrine, en excitant la cupidité au lieu de l'amour du bien. C'est pour cela que les tentatives de ce genre, encouragées par des Esprits mystificateurs, ont toujours été suivies de déceptions.

Il y a quelques années, quelqu'un nous écrivait d'Hombourg, qu'ayant tout perdu au jeu et se trouvant sans ressource pour partir, il eut l'idée de s'adresser à un Esprit, qui lui indiqua un numéro, sur lequel il mit son dernier florin, et gagna de quoi se tirer d'embarras. La personne nous invitait à publier ce fait dans la *Revue*, comme preuve de l'intervention des Esprits. En supposant l'action d'un Esprit en cette circonstance, elle ne voyait pas la sévère leçon qui lui était donnée par le fait même qu'on lui fournissait les moyens de s'en aller, et qu'on la tirait d'un mauvais pas. C'était en vérité nous connaître bien peu, ou nous supposer bien étourdi, de nous croire capable de préconiser un pareil fait comme moyen de propagande, car c'eût été en faire, au profit des maisons de jeu et non du Spiritisme. Il eût été vraiment curieux de nous voir faire l'apologie des Esprits qui favoriseraient les joueurs, et particulièrement le vol, car, gagner *à coup sûr*, que ce soit avec des cartes bizautées, ou par une *indication* certaine quelconque, c'est une véritable fraude.

Un individu qui n'était pas Spirite, nous nous empressons de le dire, mais qui ne niait pas absolument l'intervention des Esprits, vint un jour nous faire la singulière proposition suivante :

« Les maisons de jeu, dit-il, sont profondément immorales; le moyen de les supprimer est de prouver qu'on peut lutter contre elles à coup sûr. J'ai trouvé par une nouvelle combinaison, un moyen infaillible de les faire toutes sauter. Quand elles se verront ruinées et dans l'impuissance de résister, elles seront bien forcées de se fermer, et le

monde sera délivré de cette plaie, qui est le vol organisé. Mais pour cela il me faut un certain capital que je suis loin, hélas! de posséder. Est-ce que, par le moyen des Esprits, vous ne pourriez pas m'indiquer à qui je pourrais m'adresser sûrement? Jugez quel effet cela produirait quand on saura que c'est par les Esprits qu'un aussi grand résultat aura été obtenu! Qui pourra s'empêcher d'y croire? Les plus incrédules, les plus obstinés devront se rendre à l'évidence. Mon but, comme vous le voyez, est très moral, et je ne serais pas fâché à l'occasion, d'avoir l'avis des Esprits sur ma combinaison. »

— Sans consulter les Esprits, je puis facilement vous dire leur opinion. Voici ce qu'ils vous répondraient : « Vous trouvez que le gain des banques de jeux est illicite et que c'est le vol organisé. Pour remédier au mal, vous voulez, par un moyen infaillible, vous emparer de cet argent mal acquis; en d'autres termes, vous voulez voler le voleur, ce qui n'est pas plus moral. Nous avons un autre moyen d'arriver au résultat que vous vous proposez : au lieu de faire gagner les joueurs, c'est d'en ruiner le plus possible, afin de les dégoûter. Les désastres causés par cette passion ont fait fermer plus de maisons de jeu que ne pourraient le faire les joueurs les plus heureux. C'est l'excès du mal qui fait ouvrir les yeux et conduit aux réformes salutaires, en cela comme en toutes choses. Pour ce qui est de propager la croyance au Spiritisme, nous avons également des moyens plus efficaces et surtout plus moraux : c'est le bien qu'il fait, les consolations qu'il procure et le courage qu'il donne dans les afflictions. Nous drions donc à tous ceux qui ont à cœur le progrès de la doctrine : Voulez-vous servir utilement la cause, faire une propagande vraiment fructueuse, montrez que le Spiritisme vous a rendus meilleurs; faites qu'en vous voyant transformés, chacun puisse se dire : Voilà les miracles de cette croyance; c'est donc une bonne chose. Mais si, à côté d'une profession de foi de croyants, on vous voit toujours vicieux, ambitieux, haineux, cupides, jaloux ou débauchés, vous donnez raison à ceux qui demandent à quoi sert le Spiritisme. La véritable propagande d'une doctrine essentiellement morale se fait en touchant le cœur et non en visant à la bourse; c'est pourquoi nous favorisons les uns et déjouons les calculs des autres. »

Revenons à Gontran. Les faits de prévision de ce genre, quoique n'étant pas sans exemple, sont néanmoins très rares et peuvent être regardés comme exceptionnels; ils sont d'ailleurs *toujours* fortuits, et *jamais* le résultat d'un calcul prémédité. Quand ils ont lieu, il faut les

accepter comme des faits isolés, mais bien fou et bien imprudent serait celui qui se fierait sur leur réalisation.

Il ne faut pas confondre ces sortes de révélations avec les prévisions que les Esprits donnent parfois des grands événements futurs, sur l'accomplissement desquels ils peuvent nous pressentir dans un intérêt général. Cela a son utilité pour nous tenir en éveil et nous engager à marcher dans la bonne voie; mais les prédictions à jour fixe, ou qui ont un trop grand caractère de précision, doivent toujours être tenues pour suspectes.

Dans le cas dont il s'agit, ce petit fait avait son utilité; c'était un moyen, le seul peut-être, d'appeler l'attention de certaines gens sur l'idée des Esprits et leur intervention dans le monde, bien plus que par un fait sérieux; il en faut pour tous les caractères. Dans le nombre, quelques-uns se seront dit simplement : « C'est singulier! » mais d'autres auront voulu approfondir la chose, et l'auront envisagée sous le côté sérieux et vraiment utile. N'y en eût-il qu'un sur dix, ce serait autant de gagné à la cause et autant d'éléments nouveaux de propagation. Quant aux autres, l'idée semée dans leur esprit germera plus tard.

En rapportant ce fait, puisqu'il a reçu une grande publicité, nous avons voulu en faire ressortir les conséquences; mais nous ne l'aurions pas fait sans commentaires et à titre de simple anecdote. Le Spiritisme est une mine inépuisable de sujets d'observation et d'étude par ses innombrables applications.

L'auteur de l'article dit, dons son préambule : « Montrez-nous des faits. » Il s'imagine sans doute que les Esprits obéissent au commandement, et que les phénomènes s'obtiennent à volonté comme les expériences dans un laboratoire ou comme les tours d'escamotage; or, il n'en est point ainsi. Celui qui veut des phénomènes ne doit pas demander qu'on les lui apporte, mais il doit les chercher, les observer lui-même, et accepter ceux qui se présentent. Ces phénomènes sont de deux natures : ceux qui sont le produit des médiums proprement dits et que l'on peut jusqu'à un certain point provoquer, et les phénomènes spontanés. Ces derniers ont, pour les incrédules, l'avantage de n'être pas suspects de préparation; ils sont nombreux et se présentent sous une variété infinie d'aspects, tels que : apparitions, visions, pressentiments, double vue, bruits insolites, tapages, perturbations, obsessions, etc. Le fait de M. Bach appartient à cette catégorie, et celui de Gontran à la première. Pour quiconque veut sérieusement se convaincre, les faits ne manquent pas, et celui qui en

demande en a peut-être été plus d'une fois témoin à son insu; mais le tort, chez la plupart, est de vouloir des faits à leur manière, à point nommé, et de ne pas se contenter de ceux que la Providence met sous leurs yeux. L'incertitude de l'obtention de ces phénomènes, et l'impossibilité de les provoquer à volonté sont des preuves de leur réalité, car s'ils étaient le produit du charlatanisme ou de moyens frauduleux, ils ne manqueraient jamais. Ce qui manque à certaines personnes, ce ne sont pas les faits, mais la patience et la volonté de les chercher et d'étudier ceux qui se présentent.

Théorie des rêves.

Il est vraiment étrange qu'un phénomène aussi vulgaire que celui des rêves ait été l'objet d'autant d'indifférence de la part de la science, et que l'on en soit encore à se demander la cause de ces visions. Dire que ce sont des produits de l'imagination, ce n'est pas résoudre la question; c'est un de ces mots à l'aide desquels on veut expliquer ce que l'on ne comprend pas, et qui n'expliquent rien. Dans tous les cas, l'imagination est un produit de l'entendement; or, comme on ne peut admettre ni entendement ni imagination dans la matière brute, il faut bien croire que l'âme y est pour quelque chose. Si les rêves sont encore un mystère pour la science, c'est qu'elle s'est obstinée à fermer les yeux sur la cause spirituelle.

On cherche l'âme dans les replis du cerveau, tandis qu'elle se dresse à chaque instant devant nous, libre et indépendante, dans une foule de phénomènes inexplicables par les seules lois de la matière, notamment dans les rêves, le somnambulisme naturel et artificiel, et dans la double vue à distance; non point dans des phénomènes rares, exceptionnels, subtils, qui exigent les patientes recherches du savant et du philosophe, mais les plus vulgaires; elle est là qui semble dire : Regardez et vous me verrez; je suis sous vos yeux et vous ne me voyez pas; vous m'avez vue maintes et maintes fois; vous me voyez tous les jours; les enfants même me voient; le savant et l'ignorant, l'homme de génie et l'idiot me voient, et vous ne me reconnaissez pas.

Mais il est des gens qui semblent avoir peur de la regarder en face, et d'acquérir la preuve de son existence. Quant à ceux qui la cherchent de bonne foi, il leur a manqué jusqu'à ce jour la seule clef qui pouvait

la leur faire reconnaître; cette clef, le Spiritisme vient la donner par la loi qui régit les rapports du monde corporel et du monde spirituel; à l'aide de cette loi et des observations sur lesquelles elle s'appuie, il donne des rêves l'explication la plus logique qui ait encore été fournie; il démontre que le rêve, le somnambulisme, l'extase, la double vue, le pressentiment, l'intuition de l'avenir, la pénétration de la pensée, ne sont que des variantes et des degrés d'un même principe : l'émancipation de l'âme plus ou moins dégagée de la matière.

A l'égard des rêves, rend-il un compte précis de toutes les variétés qu'ils présentent? Non, pas encore; nous possédons le principe, c'est déjà beaucoup; ceux que nous pouvons nous expliquer, nous mettront sur la voie des autres; il nous manque sans doute encore des connaissances que nous acquerrons plus tard. Il n'est pas une seule science qui, de prime saut, ait développé toutes ses conséquences et ses applications; elles ne peuvent se compléter que par des observations successives. Or, le Spiritisme, né d'hier, est comme la chimie entre les mains des Lavoisier et des Berthollet, ses premiers créateurs; ceux-ci ont découvert les lois fondamentales; les premiers jalons posés ont mis sur la voie de nouvelles découvertes.

Parmi les rêves, il en est qui ont un caractère tellement positif, qu'on ne saurait les attribuer rationnellement au seul jeu de l'imagination; tels sont ceux où l'on acquiert au réveil la preuve de la réalité de ce que l'on a vu et à quoi on ne songeait nullement. Les plus difficiles à expliquer sont ceux qui nous présentent des images incohérentes, fantastiques, sans réalité apparente. Une étude plus approfondie du singulier phénomène des créations fluidiques nous mettra sans doute sur la voie.

En attendant, voici une théorie qui semble devoir faire faire un pas à la question. Nous ne la donnons pas comme absolue, mais comme fondée en logique, et pouvant être un sujet d'étude. Elle nous a été donnée par un de nos meilleurs médiums en état de somnambulisme très lucide, à l'occasion du fait suivant.

Prié par la mère d'une jeune personne de lui donner des nouvelles de sa fille, qui était à Lyon, il la vit couchée et endormie, et décrivit avec exactitude l'appartement où elle se trouvait. Cette jeune fille, âgée de dix-sept ans, est médium écrivain; sa mère demanda si elle avait l'aptitude à devenir médium voyant. Attendez, dit le somnambule, il faut que je suive la trace de son Esprit, qui n'est pas dans son corps en ce moment. Elle est ici, villa Ségur, dans la salle où nous sommes, attirée par votre pensée; elle vous voit et vous écoute. C'est

pour elle un rêve, mais dont elle ne se souviendra pas au réveil.

On peut, ajoute-t-il, diviser les rêves en trois catégories caractérisées par le degré du souvenir qui tient à l'état de dégagement dans lequel se trouve l'Esprit. Ce sont :

1° Les rêves qui sont provoqués par l'action de la matière et des sens sur l'Esprit, c'est-à-dire ceux où l'organisme joue un rôle prépondérant par l'union plus intime du corps et de l'Esprit. On s'en souvient clairement, et pour peu que la mémoire soit développée, on en conserve une impression durable.

2° Les rêves qu'on peut appeler *mixtes*. Ils participent à la fois de la matière et de l'Esprit; le dégagement est plus complet. On s'en souvient au réveil, pour l'oublier presque instantanément, à moins que quelque particularité ne vienne en réveiller le souvenir.

3° Les rêves *éthérés* ou purement *spirituels*. Ils sont le produit de l'Esprit seul, qui est dégagé de la matière, autant qu'il peut l'être pendant la vie du corps. On ne s'en souvient pas; ou s'il reste un vague souvenir qu'on a rêvé, aucune circonstance ne saurait remettre en mémoire les incidents du sommeil.

Le rêve actuel de cette jeune fille appartient à cette troisième catégorie; elle ne s'en souviendra pas. Elle a été conduite ici par un Esprit bien connu du monde spirite lyonnais, et même du monde spirite européen (le somnambule-médium dépeint l'Esprit Carita). Il l'a amenée dans le but qu'elle en rapporte, sinon un souvenir précis, mais un pressentiment du bien que l'on peut retirer d'une croyance ferme, pure et sainte, et de celui que l'on peut faire aux autres en s'en faisant à soi-même.

Elle dit, pour sa mère, que si elle se souvenait aussi bien à son état normal qu'elle se souvient maintenant de ses précédentes incarnations, elle ne demeurerait pas longtemps dans l'état stationnaire où elle est; car elle voit clairement, et peut avancer sans hésitation, tandis qu'à l'état ordinaire nous avons un bandeau sur les yeux. Elle dit aux assistants : « Merci de vous être occupés de moi. » Puis elle embrasse sa mère. Qu'elle est heureuse! ajoute le médium en terminant, qu'elle est heureuse de ce rêve, dont elle ne se souviendra pas, mais qui n'en laissera pas moins en elle une impression salutaire! Ce sont ces rêves inconscients qui procurent ces sensations indéfinissables de contentement et de bonheur dont on ne se rend pas compte, et qui sont un avant-goût de celui dont jouissent les Esprits heureux.

Il ressort de là que l'Esprit incarné peut subir des transformations qui modifient ses aptitudes. Un fait qui n'a peut-être pas été suffisam-

ment observé, vient à l'appui de la théorie ci-dessus. On sait que l'oubli au réveil est un des caractères du somnambulisme; or, du premier degré de lucidité, l'Esprit passe quelquefois à un degré plus élevé, *qui est différent de l'extase*, et dans lequel il acquiert de nouvelles idées et des perceptions plus subtiles. En sortant de ce second degré pour rentrer dans le premier, il ne se souvient ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a vu; puis, en repassant de ce degré à l'état de veille, il y a nouvel oubli. Une chose à remarquer, c'est qu'il y a souvenir du degré supérieur au degré inférieur, tandis qu'il y a oubli du degré inférieur au degré supérieur.

Il est donc bien évident qu'entre les deux états somnambuliques dont nous venons de parler, il se passe quelque chose d'analogue à ce qui a lieu entre l'état de veille et le premier degré de lucidité; que ce qui se passe influe sur les facultés et les aptitudes de l'Esprit. On dirait que de l'état de veille, au premier degré l'Esprit est dépouillé d'un voile; que de ce premier degré au second, il est dépouillé d'un second voile. Dans les degrés supérieurs ces voiles n'existant plus, l'Esprit voit ce qui est au-dessous et s'en souvient; en redescendant l'échelle, les voiles se reforment successivement et lui cachent ce qui est au-dessus, ce qui fait qu'il en perd le souvenir. La volonté du magnétiseur peut parfois dissiper ce voile *fluidique* et rendre le souvenir.

Il y a, comme on le voit, une grande analogie entre ces deux états somnambuliques, et les différentes catégories de rêves décrites ci-dessus. Il nous paraît plus que probable que, dans l'un et l'autre cas, l'Esprit se trouve dans une situation identique. A chaque échelon qu'il gravit, il s'élève au-dessus d'une couche de brouillard; sa vue et ses perceptions sont plus nettes.

Questions et problèmes.

Cure morale des incarnés.

On voit souvent des Esprits d'une mauvaise nature céder assez promptement sous l'influence de la moralisation et s'améliorer. On peut agir de même sur les incarnés, mais avec beaucoup plus de peine. D'où vient que l'éducation morale des Esprits désincarnés est plus facile que celle des incarnés?

Cette question a été motivée par le fait suivant. Un jeune homme aveugle depuis douze ans avait été recueilli par un Spirite dévoué qui avait entrepris de le guérir par le magnétisme, les Esprits ayant dit que la chose était possible. Mais ce jeune homme, au lieu de se montrer reconnaissant des bontés dont il était l'objet, et sans lesquelles il se fût trouvé sans asile et sans pain, n'eut que de l'ingratitude et de mauvais procédés, et fit preuve du plus mauvais caractère.

L'Esprit de saint Louis consulté à son sujet répondit :

« Ce jeune homme, comme beaucoup d'autres, est puni par où il a péché, et porte la peine de son inconduite. Son infirmité n'est pas incurable, et une magnétisation spirituelle pratiquée avec zèle, dévoûment et persévérance, en triompherait certainement, aidée d'un traitement médical destiné à corriger son sang vicié. Il y aurait déjà une amélioration sensible dans sa vue qui n'est pas encore entièrement éteinte, si les mauvais fluides dont il est entouré et saturé n'opposaient un obstacle à la pénétration des bons fluides qui sont en quelque sorte repoussés. Dans l'état où il se trouve, l'action magnétique sera impuissante tant qu'il ne se sera pas, par sa volonté et son amélioration, débarrassé de ces fluides pernicieux.

« C'est donc une guérison morale qu'il faut obtenir, avant de poursuivre la guérison physique. Un retour sérieux sur lui-même peut seul rendre efficaces les soins de son magnétiseur que les bons Esprits s'empresseront de seconder ; dans le cas contraire, il doit s'attendre à perdre le peu de lumière qui lui reste, et à de nouvelles et bien plus terribles épreuves qu'il lui faudra subir.

« Agissez donc envers lui comme vous le faites à l'égard des mauvais Esprits désincarnés que vous voulez ramener au bien. Il n'est point sous le coup d'une obsession, c'est sa nature qui est mauvaise et qui s'est en outre pervertie dans le milieu où il a vécu ; les mauvais Esprits qui l'assiégent ne sont attirés que par leur similitude avec le sien propre ; à mesure qu'il s'améliorera, ils s'éloigneront. Alors seulement l'action magnétique aura toute sa puissance. Donnez-lui des conseils ; expliquez-lui sa position ; que plusieurs personnes sincères s'unissent de pensée pour prier afin d'attirer sur lui des influences salutaires. S'il en profite, il ne tardera pas à en éprouver les bons effets, car il en sera récompensé par un mieux sensible dans sa position. »

Cette instruction nous révèle un fait important, celui de l'obstacle que l'état moral oppose, dans certains cas, à la guérison des maux

physiques. L'explication ci-dessus est d'une incontestable logique, mais ne saurait être comprise de ceux qui ne voient partout que l'action exclusive de la matière. Dans le cas dont il s'agit, la guérison morale du sujet a rencontré de sérieuses difficultés; c'est ce qui a motivé la question ci-dessus, proposée à la société Spirite de Paris.

Six réponses ont été obtenues, toutes concordant parfaitement entre elles. Nous n'en citerons que deux pour éviter des répétitions inutiles. Nous choisissons celles où la question est traitée avec le plus de développement.

I

Comme l'Esprit désincarné voit manifestement ce qui se passe et les exemples terribles de la vie, il comprend d'autant plus vite ce qu'on l'exhorte à croire ou à faire; c'est pourquoi il n'est pas rare de voir des Esprits désincarnés disserter sagement sur des questions qui, de leur vivant, étaient loin de les émouvoir.

L'adversité mûrit la pensée. Cette parole est vraie surtout pour les Esprits désincarnés, qui voient de près les conséquences de leur vie passée.

L'insouciance et le parti pris, au contraire, triomphent chez l'Esprit incarné; les séductions de la vie, ou même ses mécomptes, lui donnent une misanthropie ou une indifférence complète pour les hommes et les choses divines. La chair leur fait oublier l'Esprit; les uns, foncièrement honnêtes, font le bien en évitant le mal, par amour du bien, mais la vie de leur âme est bien près d'être nulle; d'autres, au contraire, considèrent la vie comme une comédie et oublient leur rôle d'hommes; d'autres enfin, complétement abrutis, et dernier échelon de l'espèce humaine, ne voyant rien au delà, ne pressentant même rien, se livrent, comme la brute, aux crimes barbares et oublient leur origine.

Ainsi les uns et les autres, par la vie même, sont entraînés, tandis que les Esprits désincarnés voient, écoutent et se repentent plus volontiers.

LAMENNAIS (*méd.*, M. A. DIDIER).

II

Que de problèmes et de questions à résoudre avant que la transformation humanitaire soit accomplie selon les idées spirites! celle de l'éducation des Esprits et des incarnés, au point de vue moral, est de ce nombre.

Les désincarnés sont débarrassés des liens de la chair et n'en subissent plus les conditions inférieures, tandis que les hommes, enchaînés dans une matière impérieuse au point de vue personnel, se laissent entraîner par l'état d'épreuves dans lequel ils sont internés. C'est à la différence de ces diverses situations qu'il faut attribuer la difficulté que les Esprits initiateurs et les hommes qui en ont la mission, éprouvent pour améliorer rapidement et, pour ainsi dire, en quelques semaines, ceux des hommes qui leur sont confiés. Les Esprits, au contraire, auxquels la matière n'impose plus ses lois et ne fournit plus les moyens de satisfaire leurs appétences mauvaises, et qui n'ont plus, par conséquent, que des désirs inassouvissables, sont plus aptes à accepter les conseils qui leur sont donnés. On répondra peut-être alors par cette question, qui a son importance : Pourquoi n'écoutent-ils pas les conseils de leurs guides de l'espace et attendent-ils les enseignements des hommes? Parce qu'il est nécessaire que les deux mondes, visible et invisible, réagissent l'un sur l'autre, et que l'action des humains soit utile à ceux qui ont vécu, comme l'action de la plupart de ceux-ci est bienfaisante à ceux qui vivent parmi vous. C'est un double courant, une double action également satisfaisante pour ces deux mondes, qui sont unis par tant de liens.

Voilà ce que je crois devoir répondre à la question posée par votre président.

ERASTE (*méd.*, M. D'AMBEL.)

Sur la mort des Spirites.

Depuis quelque temps la mort a enlevé un assez grand nombre de Spirites fervents et dévoués, et dont le concours aurait pu être utile à la cause. Quelle conséquence y a-t-il à tirer de ce fait?

Cette question a été motivée par la mort récente de M. Geoffroy, de Saint-Jean-d'Angely, membre honoraire de la Société spirite de Paris.

(Société de Paris, 26 mai 1865. — Méd., madame B...)

Ainsi que vient de le dire votre président, un grand nombre d'adeptes de notre belle doctrine quittent depuis peu votre monde; ne les plaignez pas; après avoir donné les premiers coups de pioche à ce champ que vous allez défricher, ils sont allés prendre quelques heures de repos pour se préparer à un nouveau travail; ils sont allés

retremper leur âme virile à cette source de vie et de progrès qui, de plus en plus, doit verser sur votre terre ses ondes bienfaisantes. Bientôt, nouveaux athlètes, ils reparaîtront sur la brèche avec de nouvelles forces et une charité plus parfaite; car l'âme qui a entrevu les splendeurs de l'éternelle vérité ne peut retourner en arrière; mais fidèle à l'attraction divine qui veut la rapprocher du foyer de la justice, de la science et de l'amour, elle suit sa voie sans plus s'en détourner.

Oh! mes amis, quelle est belle cette demeure qui vous est préparée; rendez-vous-en dignes au plus tôt; délivrez vous donc de ces susceptibilités indignes, qui trop souvent encore se rencontrent parmi vous; ce sont les restes de ces racines de l'orgueil si difficile à extirper de votre monde, et pourtant c'est pour le détruire que le Christ est venu parmi vous; car tant qu'il subsistera chez les humains, ils ne pourront arriver au bonheur.

Mes amis, depuis dix-huit siècles que l'on vous prêche l'admirable doctrine du Christ, elle n'a pas encore été comprise; mais le Spiritisme, en venant vous apprendre à développer vos facultés intellectuelles, et à leur donner une bonne direction, ouvre une ère nouvelle où se comblera la lacune qui existait dans l'enseignement primitif.

Étudiez donc d'une manière sérieuse et digne d'un aussi grave sujet; mais surtout modifiez ce qu'il y a en vous d'imparfait, car le maître a dit à tous : « Devenez parfaits parce que votre Père céleste est parfait. » Alors votre âme épurée s'élèvera glorieuse vers ces splendides régions où le mal n'a plus d'accès et où tout est harmonie.

Saint Louis.

Études morales.

La commune de Kœnigsfeld le monde futur en miniature.

On lit dans le *Galneur de Colmar* :

« La commune de Kœnigsfeld, près Villingen, dans la Forêt Noire,
« qui compte environ 400 habitants, forme un Etat modèle en petit.
« Depuis cinquante ans, date de l'existence de cette commune, il n'est
« jamais arrivé qu'un seul habitant ait eu à faire avec la police ; il n'y
« a jamais été question de délits ou de crimes ; pendant cinquante
« ans il n'y a été fait aucun encan et il n'y est pas né d'enfant natu-

« rel. Jamais il n'a été plaidé de procès en cette commune. Il ne s'y « trouve également pas de mendiants. »

Cette intéressante notice ayant été lue à la Société de Paris, a donné lieu à la communication spontanée suivante :

« Il est beau de voir la vertu dans un centre restreint et pauvre ; là, tous se connaissent, tous se voient ; la charité y est simple et grande. N'est-ce pas l'exemple le plus frappant de la solidarité universelle que cette petite commune ? N'est-ce pas en petit ce que sera un jour le résultat de la vraie charité quand elle sera pratiquée par tous les hommes ? Tout est là Spirites : la charité, la tolérance. Entre vous si ce ne sont pas les secours à l'infortune qui sont praticables, les rapports intelligents, exempts d'envie, de jalousie et de dureté le sont toujours. »

LAMENNAIS (*Méd.* M. A. Didier.)

Qui est-ce qui cause la plus grande partie des maux de la terre, si ce n'est le contact incessant des hommes méchants et pervers ? L'égoïsme tue la bienveillance, la condescendance, l'indulgence, le dévoûment, l'affection désintéressée, et toutes les qualités qui font le charme et la sécurité des rapports sociaux. Dans une société d'égoïstes, il n'y a de sûreté pour personne, parce que chacun, ne cherchant que son intérêt, sacrifie sans scrupule celui de son voisin. Beaucoup de gens se croient parfaitement honnêtes parce qu'ils sont incapables d'assassiner et de voler sur les grands chemins ; mais est-ce que celui qui, par sa cupidité et sa dureté cause la ruine d'un individu et le pousse au suicide, qui réduit toute une famille à la misère, au désespoir, n'est pas pire qu'un assassin et un voleur ? Il assassine à petit feu, et parce que la loi ne le condamne pas, que ses pareils applaudissent à son savoir faire et à son habileté, il se croit exempt de reproches et marche tête levée ! Aussi les hommes sont-ils constamment en défiance les uns contre les autres ; leur vie est une anxiété perpétuelle ; s'ils ne craignent ni le fer, ni le poison, ils sont en butte aux chicanes, à l'envie, à la jalousie, à la calomnie, en un mot à l'assassinat moral. Que faudrait-il pour faire cesser cet état de choses ? Pratiquer la charité ; tout est là, comme dit Lamennais.

La commune de Kœnigsfeld nous offre en petit ce que sera le monde quand il sera régénéré. Ce qui est possible sur une petite échelle l'est-il en grand ? En douter serait nier le progrès. Un jour viendra où les hommes, vaincus par les maux qu'engendre l'égoïsme, comprendront

qu'ils font fausse route, et Dieu veut qu'ils l'apprennent à leurs dépens, parce qu'il leur a donné le libre arbitre. L'excès du mal leur fera sentir la nécessité du bien, et ils se tourneront de ce côté comme vers la seule ancre de salut. Qui les y portera? La foi sérieuse en l'avenir et non la croyance au néant après la mort; la confiance en un Dieu bon et miséricordieux, et non la crainte des supplices éternels.

Tout est soumis à la loi du progrès; les mondes aussi progressent physiquement et moralement; mais si la transformation de l'humanité doit attendre le résultat de l'amélioration individuelle, si aucune cause ne vient hâter cette transformation, que de siècles, que de milliers d'années ne faudra-t-il pas encore? La terre étant arrivée à l'une de ses phases progressives, il suffit qu'il ne soit plus permis aux Esprits arriérés de s'y incarner, et qu'à mesure des extinctions, des Esprits plus avancés viennent prendre la place des partants, pour qu'en une ou deux générations le caractère général de l'humanité soit changé. Supposons donc qu'au lieu d'Esprits égoïstes, l'humanité soit, dans un temps donné, formée d'Esprits imbus des sentiments de charité, au lieu de chercher à se nuire, ils s'entr'aideront mutuellement; ils vivront heureux et en paix. Plus d'ambition de peuple à peuple, partant, plus de guerres; plus de souverains gouvernant selon le bon plaisir, la justice au lieu de l'arbitraire, partant, plus de révolutions; plus de forts écrasant ou exploitant le faible, équité *volontaire* dans toutes les transactions, partant, plus de querelles ni de chicanes. Tel sera l'état du monde après sa transformation. D'un monde d'expiation et d'épreuve, d'un lieu d'exil pour les Esprits imparfaits, il deviendra un monde heureux, un lieu de repos pour les bons Esprits; d'un monde de punition, il sera un monde de récompense.

La commune de Kœnigsfeld se compose incontestablement d'Esprits avancés au moins moralement si ce n'est scientifiquement, et qui pratiquent entre eux la loi de charité et d'amour du prochain; ces Esprits se réunissent par sympathie sur ce coin béni de la terre pour y vivre en paix en attendant qu'ils puissent le faire sur toute sa surface. Supposons que quelques Esprits brouillons, égoïstes et méchants viennent s'y incarner, ils y sèmeraient bientôt le trouble et la confusion; on verrait revivre comme ailleurs les querelles, les procès, les délits et les crimes; ainsi en serait-il de la terre après sa transformation, si Dieu en ouvrait l'accès aux mauvais Esprits. La terre progressant, ils y seraient déplacés, c'est pourquoi ils iront expier leur endurcissement et parfaire leur éducation morale dans des mondes moins avancés.

VARIÉTÉS

Manifestations diverses spontanées.

Une lettre d'un de nos correspondants contient le récit suivant :

..... Je commence par un souvenir de mon enfance que je n'ai jamais oublié, quoiqu'il remonte à une époque déjà bien éloignée.

En 1819 ou 1820, on parla beaucoup à Saumur d'une apparition à un officier, en garnison dans cette ville. Cet officier, logé chez une famille de braves gens, se coucha dans la matinée pour se reposer d'une nuit sans sommeil. Quelques heures après, en ouvrant les yeux, il aperçoit une ombre drapée de blanc dans sa chambre ; il crut à une plaisanterie de ses camarades et se leva pour aller au mauvais plaisant. L'ombre recula devant lui, se glissa vers l'alcôve et disparut. La porte, qu'il avait fermée pour ne pas être dérangé, était encore fermée, et une jeune fille de la maison, malade depuis quelque temps, venait de mourir à l'instant même.

Ce fait, touchant au merveilleux, rappela à un de ses camarades, M. de R..., lieutenant de cuirassiers, un rêve extraordinaire qu'il avait fait longtemps auparavant et qu'il fit connaître alors.

M. de R..., étant en garnison à Versailles, rêva qu'il voyait un homme se coupant le cou et recevant le sang dans un vase. A cinq heures du matin, il se leva, tout préoccupé de ce rêve, et se dirigea vers le quartier de cavalerie ; il était de service. En suivant une rue encore déserte, il aperçut un groupe de personnes examinant quelque chose avec beaucoup d'attention ; il s'approcha et apprit qu'un homme venait de se tuer, et, chose extraordinaire, lui dit-on, cet homme avait fait couler son sang dans un baquet en se coupant la gorge. M. de R... reconnut chez cet homme les traits qu'il avait vus pendant la nuit.

Je n'ai appris ces deux faits que par des on dit, et n'ai connu ni l'un ni l'autre des deux officiers.

En voici d'autres qui me sont presque personnels :

Ma mère était une femme d'une piété vraie et éclairée, qui ne se manifestait le plus souvent que par une charité ardente, comme le veut le Spiritisme, mais nullement d'un caractère superstitieux et impressionnable. Elle m'a souvent raconté ce souvenir de sa jeunesse. Quand elle était jeune fille, elle avait une amie très malade, auprès de

qui elle passait une partie des nuits pour lui donner ses soins. Un soir qu'elle tombait de fatigue, le père de la jeune malade insista pour qu'elle allât se reposer, lui promettant que si sa fille se trouvait plus mal, il la ferait avertir. Ma mère céda et se mit au lit, après s'être bien renfermée. Vers deux heures du matin, elle fut réveillée par le contact de deux doigts glacés sur son épaule. Elle fut vivement impressionnée et ne put plus dormir. Alors elle reprit ses vêtements pour rejoindre sa chère malade, et allait ouvrir sa porte, quand on frappa à celle de la maison. C'était un domestique qui venait lui apprendre la mort de son amie, qui venait d'expirer.

En 1851, je parcourais en un jour la galerie de tableaux et portraits de famille du magnifique château de C... conduit par le docteur B... qui avait été le médecin de la famille. Je m'arrêtai quelque temps devant le portrait d'un homme de quarante et quelques années, vêtu, autant que je puisse me souvenir, d'un habit bleu, gilet rayé rouge et noir, et pantalon gris. M. B... s'approcha de moi et me dit : « Voilà comme j'ai vu le comte de C... quinze jours après sa mort. » Je demandai une explication et voici ce qui me fut répondu : « A peu près quinze jours après la mort de M. de C..., un soir, à la brune, je sortais de la chambre de madame la comtesse; je devais, pour sortir, suivre un long corridor, où s'ouvrait la porte du cabinet de M. de C... Quand je fus arrivé devant cette porte, elle s'ouvrit et M. de C... en sortit, s'avança vers moi, et marcha à mes côtés jusqu'à la porte de sortie.

M. B... n'a attribué ce fait qu'à une hallucination; mais, dans tous les cas, elle se serait prolongée bien longtemps, car je crois qu'au bout du corridor il y avait une autre pièce à traverser avant la sortie.

Enfin, voici un fait qui m'est tout personnel.

En 1829, je crois, j'étais chargé à Hagueneau, en Alsace, de la direction d'un dépôt de convalescents que nous envoyait la nombreuse garnison de Strasbourg, alors fort éprouvée par des fièvres intermittentes. J'avais au nombre de mes malades un jeune tambour qui, toutes les nuits, après minuit, sentait quelqu'un se glisser dans son lit, s'attacher à lui, l'étreindre dans ses bras et lui mordre la poitrine à la hauteur du sein gauche. Ses camarades de chambrée m'ont dit que depuis huit jours, ils étaient réveillés par ses cris; qu'arrivés auprès de lui ils le trouvaient agité, épouvanté, et ne pouvaient le calmer qu'en fouillant avec leur sabre sous son lit et aux environs, pour lui montrer qu'il n'y avait personne. Je trouvai chez ce jeune soldat, la poitrine un peu tuméfiée et douloureuse au sein gauche, et

attribuai alors son état à l'action de cette cause physique sur son imagination ; mais l'effet ne se produisait que quelques instants toutes les vingt-quatre heures, et toujours au même moment. Il se produisit encore quelquefois, puis je n'en entendis plus parler...

Remarque. — On sait combien les faits spontanés de ce genre sont nombreux ; le Spiritisme les remet en mémoire, parce qu'il donne la seule explication rationnelle qu'il soit possible d'en fournir. Certes, il y en a dans le nombre qu'on pourrait à la rigueur attribuer à ce que l'on est convenu d'appeler hallucination, ou à une préoccupation de l'esprit ; mais il n'en saurait être ainsi quand ils sont suivis d'une réalisation matérielle. Ils sont d'autant plus importants, lorsque leur authenticité est reconnue, qu'ils ne peuvent, ainsi que nous l'avons dit dans un article précédent, être mis sur le compte de la jonglerie.

Dissertations spirites.

Le cardinal Wiseman.

La *Patrie* du 18 mars 1865 relatait ce qui suit :

« Le cardinal Wiseman, qui vient de mourir en Angleterre, croyait au Spiritisme. C'est ce que prouve le fait suivant, qui est cité par le *Spiritualist magazine*.

« Un évêque avait jeté l'interdit sur deux membres de son Eglise, à cause de leur tendance au Spiritisme. Le cardinal leva cet interdit et permit aux deux prêtres de poursuivre leurs études et de servir de médiums, en leur disant : « Je crois moi-même fermement au Spiri-
« tisme, et je ne pourrais être un bon membre de l'Église, si j'avais le
« moindre doute à cet égard. »

Cet article avait été lu et commenté dans une réunion spirite chez M. Delanne, mais on hésitait à faire l'évocation du cardinal, lorsqu'il s'est manifesté spontanément par les deux communications suivantes.

I

Votre désir de m'évoquer m'a amené vers vous, et je suis heureux de venir vous dire, mes frères bien-aimés, oui, sur la terre, j'étais Spirite convaincu. J'étais venu avec ces aspirations que je n'avais pu développer, mais que j'étais heureux de voir développer par d'autres.

J'étais Spirite, parce que le Spiritisme est le chemin droit qui conduit au but véritable et à la perfection ; j'étais Spirite, parce que je reconnaissais dans le Spiritisme l'accomplissement de toutes les prophéties depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; j'étais Spirite parce que cette doctrine est le développement de la religion, l'éclaircissement des mystères et la marche de l'humanité entière vers Dieu qui est l'unité ; j'étais Spirite parce que j'ai compris que cette révélation venait de Dieu et que tous les hommes sérieux devaient aider sa marche, afin de pouvoir un jour se tendre tous une main secourable ; j'étais Spirite enfin, parce que le Spiritisme ne lance l'anathème sur personne, et qu'à l'exemple de Christ, notre divin modèle, il tend les bras à tous, sans distinction de rang et de culte. Voilà pourquoi j'étais Spirite chrétien.

O mes frères bien-aimés ! quelle grâce immense le Seigneur accorde aux hommes en leur envoyant cette lumière divine qui leur ouvre les yeux, et leur fait voir d'une manière irrécusable qu'au delà de la tombe existe bien une autre vie, et, qu'au lieu de craindre la mort, lorsqu'on a vécu selon les vues de Dieu, on doit la bénir lorsqu'elle vient délivrer l'un de nous des lourdes chaînes de la matière.

Oui, cette vie que l'on prêche constamment d'une manière si effrayante existe ; mais elle n'a rien de pénible pour les âmes qui, sur la terre, ont observé les lois du Seigneur. Oui, là, on retrouve ceux que l'on a aimés sur la terre ; c'est une mère bien aimée, une tendre mère qui vient vous féliciter et vous recevoir ; ce sont des amis qui viennent vous aider à vous reconnaître, dans votre véritable patrie, et qui vous montrent tous les charmes de la vie véritable dont ceux de la terre ne sont que les tristes images.

Persévérez, mes frères bien-aimés, à marcher dans la voie bénie du Spiritisme ; que pour vous ce ne soit pas un vain mot ; que les manifestations que vous recevez vous aident à gravir le rude calvaire de la vie, afin qu'arrivés au sommet, vous puissiez aller recueillir les fruits de vie que vous vous serez préparés.

C'est ce que je vous souhaite à vous tous qui m'écoutez et à tous mes frères en Dieu. Celui qui fut cardinal Wiseman.

(*Médium madame Delanne*).

II

Mes amis, pourquoi ne viendrais-je pas à vous ? Les sentiments exprimés quand j'étais sur votre terre et qui doivent être ceux de tous

serviteurs de Dieu et de la vérité, doivent être pour tout Spirite convaincu, une assurance que j'userai de la grâce que le Seigneur m'accorde de venir instruire et guider mes frères.

Oh ! oui, mes amis, c'est avec bonheur et reconnaissance pour celui à qui nous devons tout, que je viens vous exhorter, vous qui avez le bonheur d'être admis parmi les ouvriers du Seigneur, de persévérer dans la voie où vous êtes engagés; c'est sinon la seule, au moins la meilleure, car si une partie de l'humanité peut faire son salut avec la foi aveugle sans tomber dans les embûches et les dangers qu'elle offre, à plus forte raison ceux dont la foi a pour base la raison et l'amour de Dieu, que nous vous faisons connaître tel qu'il est, doivent arriver à conquérir la vie éternelle dans le sein de ce même Dieu.

Enfants, inclinez-vous, courbez la tête, car votre Dieu, votre père vous bénit. Glorifiez-le et aimez-le dans l'éternité !

Prions ensemble.

WISEMAN, *assisté par saint Augustin.*
(Médium. M. ERAMBERT, d'Aix.)

Ces deux communications ont été dictées simultanément, ce qui explique l'assistance de saint Augustin pour la dernière. Tandis que Wiseman faisait écrire l'un des médiums, saint Augustin faisait écrire l'autre auquel il transmettait la pensée du cardinal. Souvent on voit des Esprits peu avancés, ou encore dans le trouble, ne pouvoir s'exprimer sans l'aide d'un Esprit plus élevé, mais ce n'est pas ici le même cas ; Wiseman est assez dégagé pour rendre lui-même ses idées.

Les deux communications ci-après ont été obtenues le 24 mars, dans la société de Paris, sans évocation, à la suite de la lecture des précédentes. La quatrième est une appréciation des faits ci-dessus par l'Esprit de Lamennais :

III.

Je viens, mes amis, confirmer ma communication de lundi. Je suis heureux de venir dans un milieu où j'aurais beaucoup à dire et où je suis sûr d'être compris. Oh ! oui, ce sera un grand bonheur pour moi de voir se développer sous l'œil du maître les progrès de la doctrine sainte et régénératrice qui doit conduire le monde entier à sa destinée divine.

Amis, unissez vos efforts dans l'œuvre qui nous est confiée et soyez reconnaissants du rôle que le Créateur de toutes choses vous a départi. Vous ne pourriez jamais assez faire pour reconnaître la grâce qu'il vous fait; mais il vous tiendra compte de votre bonne volonté, de votre foi, de votre charité et de votre amour pour vos frères. Bénissez-le; aimez-le, et vous aurez la vie éternelle.

Prions ensemble, mes chers amis.

WISEMAN.

(*Méd.*, *M. Erambert, d'Aix.*)

IV.

La religion spiritualiste est l'âme du christianisme; il ne faut pas l'oublier. Au milieu du matérialisme, du culte protestant et catholique, le cardinal Wiseman a osé proclamer l'âme avant le corps, l'esprit avant la lettre. Ces sortes de hardiesses sont rares dans les deux clergés, et c'est un spectacle inaccoutumé, en effet, que l'acte de foi spirite du cardinal Wiseman. Il serait étrange, du reste, qu'un esprit aussi cultivé, aussi élevé que celui de l'éminent cardinal eût vu dans le Spiritisme une foi rebelle aux enseignements de la plus pure morale du christianisme; nous ne saurions trop applaudir, nous Spirites, à cette confiance éloignée de tout respect humain, de tout scrupule mondain. N'est-ce pas un encouragement que la voix d'un mourant aussi distingué? N'est-ce pas une annonce pour l'avenir? Une promesse qu'avec la bonne volonté tant prêchée par l'Évangile, il n'y a qu'une véritée contenue dans la pratique de la charité et la croyance en l'immortalité de l'âme? D'autres voix non moins sacrées proclament chaque jour notre immortelle vérité. C'est un *hosannah* sublime que chantent les hommes visités par l'Esprit, *hosannah* aussi pur, aussi enthousiaste que celui des âmes visitées par Jésus.

Nous mêmes, âmes en souffrance, n'éloignons pas de nous le souvenir qui nous arrive, et dans le purgatoire que nous subissons, écoutons les voix de ceux qui nous font voir au delà.

LAMENNAIS.

(*Méd.*, *M. A. Didier.*)

Notices bibliographiques.

—

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? par Allan Kardec. Nouvelle édition remaniée et considérablement augmentée. In-12, de près de 200 pages. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20 c.

Les matières de cette nouvelle édition sont divisées ainsi qu'il suit :

CHAPITRE I : PETITE CONFÉRENCE. Premier entretien : *le critique*. 2ᵉ entretien : *le sceptique*. — Spiritisme et Spiritualisme. — Dissidences. — Phénomènes spirites simulés. — Impuissance des détracteurs. — Le merveilleux et le surnaturel.—Opposition de la science. — Fausses explications des phénomènes. — Les incrédules ne peuvent voir pour se convaincre. — Origine des idées spirites modernes. — Moyens de communication. — Les médiums intéressés. — Les médiums et les sorciers. — Diversité dans les Esprits. — Utilité pratique des manifestations. — Folie, suicide, obsession. — Oubli du passé. — Eléments de conviction. — Société spirite de Paris. — Interdiction du Spiritisme. — 3ᵉ entretien : *Le Prêtre*. Objections au nom de la religion.

CHAP. II : NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DU SPIRITISME. — Des Esprits. — Communications avec le monde invisible. — But providentiel des manifestations spirites. — Des médiums. — Écueils des médiums. — Qualités des médiums. — Charlatanisme. — Identité des Esprits. — Contradictions. — Conséquences du Spiritisme.

CHAP. III : SOLUTION DE QUELQUES PROBLÈMES PAR LA DOCTRINE SPIRITE. — Pluralité des mondes. — De l'âme. — L'homme pendant la vie terrestre. — L'homme après la mort.

—

Sous presse pour paraître vers le 1ᵉʳ août :

LE CIEL ET L'ENFER, ou *Justice divine selon le Spiritisme*, par Allan Kardec. 1 fort vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

—

VIE DE GERMAINE COUSIN, de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianimiquement par elle-même à mademoiselle M. S. dans un groupe de famille. Br. in 12. Prix : 1 fr.; par la poste, 1 fr. 10 c. Toulouse, chez les principaux libraires.

La vie de *Germaine Cousin* est à la fois édifiante et dramatique, mais en outre éminemment intéressante par les nombreux faits médianimiques qu'elle renferme, et qui, sans le Spiritisme, seraient inexplicables ou merveilleux. Les phénomènes, dont nous sommes témoins de nos jours, en prouvent tout au moins la possibilité. Toutes les personnes qui n'ont pas un parti pris de la négation, et les Spirites surtout, liront cette brochure avec intérêt.

L'UNION SPIRITE BORDELAISE. Bordeaux comptait quatre publications spirites périodiques : *La Ruche*, *le Sauveur*, *la Lumière* et *la Voix d'Outre-tombe*. *La Lumière* et *le Sauveur* étant sous la même direction, il n'y en avait en réalité que trois qui viennent de se fusionner dans une seule publication, sous le titre de *l'Union spirite bordelaise* et sous la direction de M. A. Bez, directeur de *la Voix d'Outre-tombe*. Nous félicitons ces messieurs de la mesure qu'ils ont adoptée et que nos adversaires auraient grandement tort de prendre pour un indice de décadence de la doctrine. Des faits bien autrement concluants sont là pour prouver le contraire.

Les matériaux du spiritisme, bien que très nombreux, roulent dans un cercle à peu près uniforme ; de là manque de variété suffisante, et pour le lecteur qui aurait voulu les recevoir tous, une charge trop onéreuse, sans compensation. La nouvelle feuille bordelaise ne pourra que gagner à cette fusion à tous les points de vue, et nous faisons des vœux pour sa prospérité. Nous y avons lu, avec plaisir, dans les premiers numéros, une très bonne réfutation des articles de *M. Fumeaux* sur l'iniquité et les fléaux du spiritisme, ainsi qu'un très intéressant récit d'une nouvelle cure à Marmande. (Voir ci-après aux ouvrages divers.)

—

AIR ET PAROLES composés par le roy Henry III en 1574, et révélés dans un songe en 1865, à M. N. C. Bach ; chez Legouix, éditeur, 27, boulevard Poissonnière, à Paris. Prix marqué : 3 fr.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 8. AOUT 1865.

Ce qu'apprend le Spiritisme.

Il y a des gens qui demandent quelles sont les conquêtes nouvelles que nous devons au spiritisme. De ce qu'il n'a pas doté le monde d'une nouvelle industrie productive, comme la vapeur, ils concluent qu'il n'a rien produit. La plupart de ceux qui font cette question ne s'étant pas donné la peine de l'étudier, ne connaissent que le Spiritisme de fantaisie créé pour les besoins de la critique, et qui n'a rien de commun avec le Spiritisme sérieux; il n'est donc pas étonnant qu'ils se demandent quel peut en être le côté utile et pratique. Ils l'eussent appris s'ils avaient été le chercher à sa source, et non dans les caricatures qu'en ont faites ceux qui ont intérêt à le dénigrer.

Dans un autre ordre d'idées, quelques-uns trouvent, au contraire, la marche du Spiritisme trop lente au gré de leur impatience; ils s'étonnent qu'il n'ait pas encore sondé tous les mystères de la nature, ni abordé toutes les questions qui paraissent être de son ressort; ils voudraient le voir tous les jours enseigner du nouveau, ou s'enrichir de quelque nouvelle découverte; et, de ce qu'il n'a point encore résolu la question de l'origine des êtres, du principe et de la fin de toutes choses, de l'essence divine, et quelques autres de même portée, ils concluent qu'il n'est pas sorti de l'alphabet, qu'il n'est point entré dans la véritable voie philosophique, et qu'il se traîne dans les lieux communs, parce qu'il prêche sans cesse l'humilité et la charité. « Jusqu'à ce jour, disent-ils, il ne nous a rien appris de nouveau, car la réincarnation, la négation des peines éternelles, l'immortalité de l'âme, la

gradation à travers les périodes de la vitalité intellectuelle, le périsprit, ne sont point des découvertes spirites proprement dites; il faut donc marcher à des découvertes plus vraies et plus solides. »

Nous croyons devoir, à ce sujet, présenter quelques observations, qui ne seront pas non plus du nouveau, mais il est des choses qu'il est utile de répéter sous diverses formes.

Le Spiritisme, il est vrai, n'a rien inventé de tout cela, parce qu'il n'y a de vraies vérités que celles qui sont éternelles, et que, par cela même, elles ont dû germer à toutes les époques; mais n'est-ce rien de les avoir tirées, sinon du néant, du moins de l'oubli; d'un germe avoir fait une plante vivace; d'une idée individuelle, perdue dans la nuit des temps, ou étouffée sous les préjugés, avoir fait une croyance générale; d'avoir prouvé ce qui était à l'état d'hypothèse; d'avoir démontré l'existence d'une loi dans ce qui paraissait exceptionnel et fortuit; d'une théorie vague, avoir fait une chose pratique; d'une idée improductive avoir tiré des applications utiles? Rien n'est plus vrai que le proverbe : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » et cette vérité elle-même n'est pas neuve; aussi n'est-il pas une découverte dont on ne trouve des vestiges et le principe quelque part. A ce compte là Copernic n'aurait pas le mérite de son système, parce que le mouvement de la terre avait été soupçonné avant l'ère chrétienne. Si c'était chose si simple, il fallait donc la trouver. L'histoire de l'œuf de Christophe Colomb sera toujours une éternelle vérité.

Il est incontestable en outre que le Spiritisme a encore beaucoup à nous apprendre; c'est ce que nous n'avons cessé de répéter, car jamais nous n'avons prétendu qu'il ait dit son dernier mot. Mais de ce qu'il reste encore à faire, s'ensuit-il qu'il ne soit pas sorti de l'alphabet? Son alphabet a été les tables tournantes, et depuis lors il a fait, ce nous semble, quelques pas; il nous semble même qu'il en a fait d'assez grands en quelques années, si on le compare aux autres sciences qui ont mis des siècles pour arriver au point où elles en sont. Aucune n'est arrivée à son apogée du premier bond; elles avancent, non par la volonté des hommes, mais à mesure que les circonstances mettent sur la voie de nouvelles découvertes; or, il n'est au pouvoir de personne de commander à ces circonstances, et la preuve en est, c'est que toutes les fois qu'une idée est prématurée, elle avorte, pour reparaître plus tard en temps opportun.

Mais à défaut de nouvelles découvertes, les hommes de science n'ont-ils rien à faire? La chimie n'est-elle plus la chimie si elle ne découvre pas tous les jours de nouveaux corps? Les astronomes sont-ils

condamnés à se croiser les bras faute de trouver de nouvelles planètes Et ainsi de toutes les autres branches des sciences et de l'industrie. Avant de chercher du nouveau, n'a-t-on pas à faire l'application de ce qu'on sait ? C'est précisément pour donner aux hommes le temps de s'assimiler, d'appliquer et de vulgariser ce qu'ils savent, que la Providence met un temps d'arrêt dans la marche en avant. L'histoire est là pour nous montrer que les sciences ne suivent pas une marche ascendante continue, du moins ostensiblement ; les grands mouvements qui font révolution dans une idée ne s'opèrent qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Il n'y a point stagnation pour cela, mais élaboration, application, et fructification de ce que l'on sait, ce qui est toujours du progrès. L'Esprit humain pourrait-il sans cesse absorber de nouvelles idées ? La terre elle-même n'a-t-elle pas besoin de temps de repos avant de reproduire ? Que dirait-on d'un professeur qui enseignerait tous les jours de nouvelles règles à ses élèves, sans leur donner le temps de s'exercer sur celles qu'ils ont apprises, de s'identifier avec elles et de les appliquer ? Dieu serait-il donc moins prévoyant et moins habile qu'un professeur ? En toutes choses les idées nouvelles doivent s'enter sur les idées acquises ; si celles-ci ne sont pas suffisamment élaborées et consolidées dans le cerveau, si l'esprit ne se les est pas assimilées, celles qu'on veut y implanter ne prennent pas racine : on sème dans le vide.

Il en est de même à l'égard du Spiritisme. Les adeptes ont-ils tellement mis à profit ce qu'il a enseigné jusqu'à ce jour, qu'ils n'aient plus rien à faire ? Sont-ils tellement charitables, dépourvus d'orgueil, désintéressés, bienveillants pour leurs semblables ; ont-ils tellement modéré leurs passions, abjuré la haine, l'envie et la jalousie ; sont-ils enfin tellement parfaits qu'il soit désormais superflu de leur prêcher la charité, l'humilité, l'abnégation, en un mot la morale ? Cette prétention prouverait à elle seule combien ils ont encore besoin de ces leçons élémentaires, que quelques-uns trouvent fastidieuses et puériles ; c'est pourtant à l'aide de ces instructions seules, s'ils les mettent à profit, qu'ils peuvent s'élever assez haut pour être dignes de recevoir un enseignement supérieur.

Le Spiritisme tend à la régénération de l'humanité ; ceci est un fait acquis ; or cette régénération ne pouvant s'opérer que par le progrès moral, il en résulte que son but essentiel, providentiel, est l'amélioration de chacun ; les mystères qu'il peut nous révéler sont l'accessoire, car, nous ouvrît-il le sanctuaire de toutes les connaissances, nous n'en serions pas plus avancés pour notre état futur, si nous ne sommes pas

meilleurs. Pour admettre au banquet de la suprême félicité, Dieu ne demande pas ce que l'on sait ni ce que l'on possède, mais ce que l'on vaut et ce que l'on aura fait de bien. C'est donc à son amélioration individuelle que tout spirite sincère doit travailler avant tout. Celui-là seul qui a dompté ses mauvais penchants, a réellement profité du Spiritisme et en recevra la récompense ; c'est pour cela que les bons Esprits, par l'ordre de Dieu, multiplient leurs instructions et les répètent à satiété ; un orgueil insensé peut seul dire : Je n'en ai plus besoin. Dieu seul sait quand elles seront inutiles, et à lui seul appartient de diriger l'enseignement de ses messagers, et de le proportionner à notre avancement.

Voyons pourtant si, en dehors de l'enseignement purement moral, les résultats du Spiritisme sont aussi stériles que quelques-uns le prétendent.

1° Il donne d'abord, comme chacun le sait, la preuve patente de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Ce n'est point une découverte il est vrai, mais c'est faute de preuves sur ce point qu'il y a tant d'incrédules ou d'indifférents sur l'avenir ; c'est en prouvant ce qui n'était qu'une théorie qu'il triomphe du matérialisme, et qu'il en prévient les funestes conséquences pour la société. Le doute sur l'avenir étant changé en certitude, c'est toute une révolution dans les idées, et dont les suites sont incalculables. Là se bornerait exclusivement le résultat des manifestations : que ce résultat serait immense.

2° Par la ferme croyance qu'il développe, il exerce une puissante action sur le moral de l'homme; il le porte au bien, le console dans ses afflictions, lui donne la force et le courage dans les épreuves de la vie, et le détourne de la pensée du suicide.

3° Il rectifie toutes les idées fausses que l'on s'était faites sur l'avenir de l'âme, sur le ciel, l'enfer, les peines et les récompenses; il détruit radicalement, par l'irrésistible logique des faits, les dogmes des peines éternelles et des démons; en un mot, il nous découvre la vie future, et nous la montre rationnelle et conforme à la justice de Dieu. C'est encore une chose qui a bien sa valeur.

4° Il fait connaître ce qui se passe au moment de la mort ; ce phénomène, jusqu'à ce jour insondable, n'a plus de mystères ; les moindres particularités de ce passage si redouté sont aujourd'hui connues; or, comme tout le monde meurt, cette connaissance intéresse tout le monde.

5° Par la loi de la pluralité des existences, il ouvre un nouveau champ à la philosophie ; l'homme sait d'où il vient, où il va, pour quelle

fin il est sur la terre. Il explique la cause de toutes les misères humaines, de toutes les inégalités sociales; il donne les lois mêmes de la nature pour base aux principes de solidarité universelle, de fraternité, d'égalité et de liberté, qui n'étaient assis que sur la théorie. Il jette enfin la lumière sur les questions les plus ardues de la métaphysique, de la psychologie et de la morale.

6° Par la théorie des fluides périspritaux, il fait connaître le mécanisme des sensations et des perceptions de l'âme; il explique les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme, de l'extase, des rêves, des visions, des apparitions, etc.; il ouvre un nouveau champ à la physiologie et à la pathologie.

7° En prouvant les relations qui existent entre le monde corporel et le monde spirituel, il montre, dans ce dernier, une des forces actives de la nature, une puissance intelligente, et donne la raison d'une foule d'effets attribués à des causes surnaturelles et qui ont alimenté la plupart des idées superstitieuses.

8° En révélant le fait des obsessions, il fait connaître la cause, inconnue jusqu'ici, de nombreuses affections sur lesquelles la science s'était méprise au préjudice des malades, et qu'il donne les moyens de guérir.

9° En nous faisant connaître les véritables conditions de la prière et son mode d'action; en nous révélant l'influence réciproque des Esprits incarnés et désincarnés, il nous apprend le pouvoir de l'homme sur les Esprits imparfaits pour les moraliser et les arracher aux souffrances inhérentes à leur infériorité.

10° En faisant connaître la magnétisation spirituelle, que l'on ne connaissait pas, il ouvre au magnétisme une nouvelle voie, et lui apporte un nouveau et puissant élément de guérison.

Le mérite d'une invention n'est pas dans la découverte d'un principe, presque toujours connu antérieurement, mais dans l'application de ce principe. La réincarnation n'est pas une idée nouvelle, sans contredit, non plus que le périsprit, décrit par saint Paul sous le nom de corps spirituel, ni même la communication avec les Esprits. Le Spiritisme, qui ne se flatte pas d'avoir découvert la nature, recherche avec soin toutes les traces qu'il peut trouver de l'antériorité de ses idées, et, quand il en trouve, il se hâte de le proclamer, comme preuve à l'appui de ce qu'il avance. Ceux donc qui invoquent cette antériorité en vue de déprécier ce qu'il a fait, vont contre leur but, et agissent maladroitement, car cela pourrait faire soupçonner une arrière-pensée.

La découverte de la réincarnation et du périsprit n'appartient donc pas au Spiritisme, c'est chose convenue; mais, jusqu'à lui, quel profit la science, la morale, la religion avaient-elles retiré de ces deux principes, ignorés des masses, et restés à l'état de lettres mortes? Non-seulement il les a mis en lumière, les a prouvés et fait reconnaître comme lois de nature, mais il les a développés et fait fructifier; il en a déjà fait sortir d'innombrables et féconds résultats, sans lesquels on serait encore à comprendre une infinité de choses; chaque jour ils nous en font comprendre de nouvelles, et l'on est loin d'avoir épuisé cette mine. Puisque ces deux principes étaient connus, pourquoi sont-ils demeurés si longtemps improductifs? Pourquoi, pendant tant de siècles, toutes les philosophies se sont-elles heurtées contre tant de problèmes insolubles? C'est que c'étaient des diamants bruts qu'il fallait mettre en œuvre : c'est ce qu'a fait le Spiritisme. Il a ouvert une nouvelle voie à la philosophie, ou, pour mieux dire, il a créé une nouvelle philosophie qui prend chaque jour sa place dans le monde. Sont-ce donc là des résultats tellement nuls qu'il faille se hâter de marcher à des découvertes plus vraies et plus solides?

En résumé, d'un certain nombre de vérités fondamentales, ébauchées par quelques cerveaux d'élite, et restées pour la plupart à un état pour ainsi dire latent, une fois qu'elles ont été étudiées, élaborées et prouvées, de stériles qu'elles étaient, elles sont devenues une mine féconde d'où sont sortis une foule de principes secondaires et d'applications, et ont ouvert un vaste champ à l'exploration, de nouveaux horizons aux sciences, à la philosophie, à la morale, à la religion et à l'économie sociale.

Telles sont jusqu'à ce jour les principales conquêtes dues au Spiritisme, et nous n'avons fait qu'indiquer les points culminants. En supposant qu'elles dussent se borner à cela, on pourrait déjà se tenir pour satisfait, et dire qu'une science nouvelle qui donne de tels résultats en moins de dix ans, n'est pas entachée de nullité, car elle touche à toutes les questions vitales de l'humanité, et apporte aux connaissances humaines un contingent qui n'est pas à dédaigner. Jusqu'à ce que ces seuls points aient reçu *toutes* les applications dont ils sont susceptibles, et que les hommes en aient fait leur profit, il se passera encore bien du temps, et les spirites qui voudront les mettre en pratique pour eux-mêmes et pour le bien de tous, ne manqueront pas d'occupation.

Ces points sont autant de foyers d'où rayonnent d'innombrables vérités secondaires qu'il s'agit de développer et d'appliquer,

ce qui se fait chaque jour; car chaque jour se révèlent des faits qui lèvent un nouveau coin du voile. Le Spiritisme a donné successivement et en quelques années toutes les bases fondamentales du nouvel édifice; à ses adeptes maintenant de mettre ces matériaux en œuvre, avant d'en demander de nouveaux; Dieu saura bien leur en fournir quand ils auront achevé leur tâche.

Les spirites, dit-on, ne savent que l'alphabet du Spiritisme; soit; apprenons donc d'abord à syllaber cet alphabet, ce qui n'est pas l'affaire d'un jour, car, réduit même à ces seules proportions, il s'écoulera du temps avant d'en avoir épuisé toutes les combinaisons et récolté tous les fruits. Ne reste-t-il plus de faits à expliquer? Les spirites n'ont-ils pas d'ailleurs à enseigner cet alphabet à ceux qui ne le savent pas? ont-ils jeté la semence partout où ils auraient pu le faire? ne reste-t-il plus d'incrédules à convertir, d'obsédés à guérir, de consolations à donner, de larmes à sécher? Est-on fondé à dire qu'on n'a plus rien à faire quand on n'a pas achevé sa besogne, quand il reste encore tant de plaies à fermer? Ce sont là de nobles occupations qui valent bien la vaine satisfaction d'en savoir un peu plus et un peu plus tôt que les autres.

Sachons donc épeler notre alphabet avant de vouloir lire couramment dans le grand livre de la nature; Dieu saura bien nous l'ouvrir à mesure que nous avancerons, mais il ne dépend d'aucun mortel de forcer sa volonté en devançant le temps pour chaque chose. Si l'arbre de la science est trop haut pour que nous y puissions atteindre, attendons pour y voler que nos ailes soient poussées et solidement attachées, de peur d'avoir le sort d'Icare.

L'abbé Dégenettes, médium,

Ancien curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris.

Le fait suivant est tiré textuellement de l'ouvrage intitulé : *Mois de Marie*, par l'abbé Défossés :

Voici comment se produisit au monde, *d'une manière surnaturelle et céleste, l'œuvre divine de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie.* Laissons encore la parole à M. Dégenettes. Qui mieux que lui pourrait nous raconter ce qui se passa?

« L'archiconfrérie a pris naissance le 3 décembre 1836. Beaucoup

de personnes, qui ne jugent que d'après les apparences, *nous en appellent le fondateur. Nous ne pouvons pas laisser passer ce préjugé sans le combattre et le détruire; nous ne sommes point le fondateur;* à Dieu seul l'honneur et la gloire. Nous n'avions aucune des dispositions d'esprit et de cœur qui pouvaient nous y préparer; nous devons confesser, en en demandant pardon à Dieu et à Marie, que, quoique enfant de Marie, habitué dès notre jeune enfance à l'aimer, à la vénérer comme la plus tendre des mères, nous ne comprenions rien à la dévotion de son saint cœur, que nous évitions même d'y penser. Nous ajoutons encore qu'un saint religieux, le P. Maccarty, ayant un jour prêché dans notre église des Missions étrangères sur le saint cœur de Marie, nous ne recueillions de son sermon aucun sentiment donnant notre suffrage ordinaire à l'éloquence du prédicateur, mais fâché, tant était grand l'orgueil de notre prévention, qu'il eût traité un tel sujet que nous pensions n'être pas plus utile aux autres qu'à nous. Telle a été notre disposition constante jusqu'au 3 décembre 1836, fête de saint François Xavier.

« Ce jour, à neuf heures du matin, je commençais la sainte messe au pied de l'autel de la sainte Vierge, que nous avons depuis consacré à son très-saint et immaculé Cœur, et qui est aujourd'hui l'autel de l'archiconfrérie. J'en étais au premier verset du psaume *Judica me*, quand une pensée vint saisir mon esprit : c'était la pensée de l'inutilité de mon ministère dans cette paroisse; elle ne m'était pas étrangère, je n'avais que trop d'occasions de la concevoir et me la rappeler; mais dans cette circonstance elle me frappa plus vivement qu'à l'ordinaire. Comme ce n'était ni le lieu ni le temps de m'en occuper, je fis tous les efforts possibles pour l'éloigner de mon esprit. Je ne pus y parvenir, il me semblait toujours entendre une voix qui venait de mon intérieur et qui me disait : *Tu ne fais rien, ton ministère est nul; vois, depuis plus de quatre ans que tu es ici, qu'as-tu gagné? Tout est perdu, ce peuple n'a plus de foi. Tu devrais, par prudence, te retirer!...*

« Malgré tous mes efforts pour repousser cette malheureuse pensée, elle s'opiniâtra tellement qu'elle absorba toutes les facultés de mon esprit, au point que je lisais et récitais des prières, sans plus comprendre ce que je disais. La violence que je m'étais faite m'avait fatigué et j'éprouvais une transpiration des plus abondantes. Je fus dans cet état jusqu'au commencement du canon de la messe. Après avoir récité le *Sanctus*, je m'arrêtai un instant, je cherchai à rappeler mes idées; effrayé de l'état de mon esprit, je me dis : « Mon Dieu, dans

« quel état suis-je ? Comment vais-je offrir le divin sacrifice ? je n'ai « pas assez de liberté d'esprit pour consacrer. O mon Dieu, délivrez-« moi de cette distraction. » Aussitôt que j'eus achevé ces paroles, j'entendis distinctement ces mots prononcés d'une manière solennelle : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie.* A peine eus-je entendu ces paroles, qui ne frappèrent point mes oreilles, mais retentirent seulement au dedans de moi, que je recouvrai immédiatement le calme et la liberté d'esprit. La fatale impression qui m'avait si violemment agité s'effaça aussitôt ; il ne m'en resta aucune trace. Je poursuivis la continuation des saints mystères sans aucun souvenir de ma précédente distraction.

« Après mon action de grâces, j'examinai la manière dont j'avais offert le saint sacrifice. Alors seulement je me rappelai que j'avais eu une distraction, mais ce n'était qu'un souvenir confus, et je fus obligé de rechercher, pendant quelques instants, quel en avait été l'objet. Je me rassurai en me disant : « Je n'ai pas péché, je n'étais pas libre. » Je me demandai comment cette distraction avait cessé, et le souvenir de ces paroles que j'avais entendues se présenta à mon esprit. Cette pensée me frappa d'une sorte de terreur. Je cherchai à nier la possibilité de ce fait, mais ma mémoire confondait les raisonnements que je m'objectais. Je bataillai avec moi-même pendant dix minutes. Je me disais à moi-même : *Si je m'y arrêtais, je m'exposerais à un grand malheur, elle affecterait mon moral, je pourrais devenir visionnaire.*

« Fatigué de ce nouveau combat, je pris mon parti et me dis : *Je ne puis m'arrêter à cette pensée, elle aurait de trop fâcheuses conséquences ; d'ailleurs c'est une illusion ; j'ai eu une longue distraction pendant la messe, voilà tout. L'essentiel pour moi est de n'y avoir pas péché. Je ne veux plus y penser.* J'appuyai mes mains sur le prie-Dieu sur lequel j'étais à genoux. Au moment même, et je n'étais pas encore relevé (j'étais seul dans la sacristie), j'entends prononcer bien distinctement : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie.* Je retombe à genoux, et ma première impression fut un moment de stupéfaction. C'étaient les mêmes paroles, le même son, la même manière de les entendre. Pendant quelques instants, j'essayai de ne pas croire ; *je voulais au moins douter, je ne le pouvais plus.* J'avais entendu, *je ne pouvais me le cacher à moi-même.* Un sentiment de tristesse s'empara de moi ; les inquiétudes qui venaient de tourmenter mon esprit se présentèrent de nouveau. J'essayai vainement de chasser toutes ces idées ; je me disais : *C'est encore une illusion, fruit de l'ébranlement donné à ton cerveau par la première*

impression que tu as ressentie; tu n'as pas entendu, tu n'as pas pu entendre, et le sens intime me disait : *Tu ne peux douter, tu as entendu deux fois.*

« Je pris le parti de ne point m'occuper de ce qui venait de m'arriver, de tâcher de l'oublier. Mais ces paroles : *Consacre ta paroisse au très-saint et immaculé Cœur de Marie*, se présentaient sans cesse à mon esprit. Pour me délivrer de l'impression qui me fatiguait, je cède de guerre lasse et je me dis : *C'est toujours un acte de dévotion à la sainte Vierge, qui peut avoir un bon effet; essayons.* Mon consentement n'était pas libre, il était exigé par la fatigue de mon esprit. Je rentrai dans mon appartement ; pour me délivrer de cette pensée, je me mis à composer les statuts de notre association. A peine eus-je mis la main à l'œuvre que le sujet s'éclaircit à mes yeux, et les statuts ne tardèrent pas à être rédigés. Voilà la vérité, et nous ne l'avons pas dite dans les premières éditions de notre manuel ; nous l'avons même cachée au vénérable directeur de notre conscience ; nous en avions fait jusqu'à ce jour *un secret* même aux amis les plus intimes ; *nous n'osions pas le dévoiler; et aujourd'hui que la divine miséricorde a signalé si authentiquement son œuvre par l'établissement, la prodigieuse propagation de l'archiconfrérie, et surtout par les fruits admirables qu'elle produit, ma conscience m'oblige à révéler ce fait.* « Il est « glorieux, disait l'archange Raphaël à Tobie, il est glorieux de ré- « véler les œuvres de Dieu, afin que tous reconnaissent qu'à lui seul « appartiennent louange, honneur et gloire. »

Le fait de médiumnité auditive est ici de la dernière évidence. A celui qui nierait que ce soit un effet médianimique et le considérerait comme miraculeux, nous répondrions que le caractère du miracle est d'être exceptionnel et au-dessus des lois de la nature, et que l'on n'a jamais songé à donner cette qualité aux phénomènes qui se produisent tous les jours ; la reproduction est l'indice certain qu'ils existent en vertu d'une loi, et que, par conséquent, ils ne sortent pas de l'ordre naturel ; or, les faits analogues à celui de l'abbé Dégenettes sont au nombre des plus vulgaires, parmi ceux de la médiumnité ; les communications par voie auditive sont excessivement nombreuses.

Si donc, selon l'opinion de quelques-uns, le démon est le seul agent des effets médianimiques, il en faudrait conclure, pour être conséquent, que la fondation de ladite archiconfrérie est une œuvre démoniaque ; car, en bonne logique, l'analogie absolue des effets implique celle de la cause.

Un point très embarrassant pour les partisans du démon, c'est la

reproduction incessante de tous les phénomènes médianimiques dans le sein même du clergé et des communautés religieuses, et la parfaite similitude d'une foule d'effets réputés saints, avec ceux qui sont réputés diaboliques. Force est donc de convenir que les mauvais Esprits n'ont pas seuls le pouvoir de se manifester, autrement la plupart des saints ne seraient que des possédés, attendu que beaucoup n'ont dû leur béatification qu'à des faits du genre de ceux qui se produisent aujourd'hui chez les médiums. Ils s'en tirent en disant que les bons Esprits ne se communiquent qu'à l'Église, ou qu'à l'Église seule appartient de distinguer ce qui vient de Dieu ou du diable ; soit, c'est une raison comme une autre qui reste à l'appréciation de chacun, mais qui exclut la doctrine de la communication exclusive des démons.

Notre collègue, M. Delanne, qui a bien voulu nous transmettre le fait ci-dessus, y a joint la communication suivante, de l'abbé Dégenettes, obtenue par madame Delanne :

« Mes chers enfants, je réponds avec bonheur à votre appel ; je vous donnerai volontiers les détails que vous désirez connaître, car je suis aujourd'hui attaché à la grande phalange des Esprits qui ont pour mission de conduire les hommes dans le chemin de la vérité.

« Lorsque j'étais sur la terre, je travaillais de corps et d'âme à ramener les hommes vers Dieu, mais je n'avais qu'une bien faible idée de l'importance de cette grande loi par laquelle tous les hommes viendront au progrès. La matière impose de graves entraves, et nos instincts paralysent souvent les efforts de notre intelligence. Lors donc de mon *audition*, je ne savais trop qu'en penser ; mais voyant que cette voix continuait à se faire entendre, je conclus à un miracle. Je me considérais néanmoins comme un véritable instrument, et tout ce que j'obtins par cette intercession me confirmait dans cette idée. Eh bien! j'avais été, en effet, un instrument ; mais il n'y avait pas de miracle ; j'étais un des hommes désignés pour porter une des premières pierres à la doctrine en fournissant la preuve des communications spirituelles.

« Les temps sont proches où il vous sera donné de grands développements concernant les choses qu'on nomme *mystères*, et qui devaient l'être jusqu'à présent, car les hommes n'étaient pas encore aptes à les comprendre. Oh! mille fois heureux ceux qui comprennent aujourd'hui cette belle et enviable mission de propager la doctrine de la révélation, et de montrer un Dieu bon et miséricordieux !

« Oui, mes chers enfants, lorsque j'étais en exil sur la terre, je

possédais le précieux don de la médianimité ; mais, je vous le répète, je ne savais pas m'en rendre compte. A partir du moment où cette voix a parlé à mon cœur, je reconnus plus spécialement et plus visiblement la protection de Marie dans toutes mes actions, même les plus simples, et si je dissimulai avant de faire part à mes supérieurs de ce qui m'était arrivé, c'est encore *par les conseils de cette même voix*, qui me faisait comprendre que l'heure n'était pas arrivée de faire cette révélation. J'avais le pressentiment et comme une vague intuition du renouvellement qui s'opère ; je comprenais que la révélation *ne devait pas venir de l'Église*, mais qu'un jour l'Église serait forcée de l'appuyer par tous les faits auxquels elle donne le nom de miracles, et qu'elle attribue à des causes surnaturelles.

« Je continuerai une autre fois, mes enfants ; que la paix du Seigneur soit dans vos âmes et vous procure un sommeil paisible.

« *D.* Devons-nous envoyer à M. Allan Kardec cette communication et les faits qui l'ont provoquée? — *R.* Ne vous ai-je pas dit que j'étais un des propagateurs de la doctrine? Mon nom n'a pas une grande valeur, mais je ne vois pas pourquoi je ne vous autoriserais pas à le faire. Du reste, ce n'est pas la première fois que je me communique ; vous pouvez donc transmettre au maître mes simples instructions, ou plutôt mes simples récits. DÉGENETTES. »

Remarque. — L'abbé Dégenettes s'est en effet communiqué plusieurs fois spontanément, et il a dicté des paroles dignes de l'élévation de son Esprit.

Autant qu'il nous en souvient, c'est lui qui, dans un sermon prêché à l'église de Notre-Dame des Victoires, raconta le fait suivant : Une pauvre ouvrière sans ouvrage étant venue prier à l'Église, rencontra en sortant un monsieur qui l'aborda et lui dit : « Vous cherchez de l'ouvrage; allez a telle adresse, demandez madame une telle; elle pourra vous en procurer. » La pauvre femme le remercia et se rendit à l'adresse indiquée, où elle trouva effectivement la personne en question, à laquelle elle raconta ce qui venait de lui arriver. Cette dame lui dit « : Je ne sais qui a pu vous donner mon adresse, car je n'ai point demandé d'ouvrière; cependant, comme j'ai quelque chose à faire faire, je vais vous en charger. » La pauvre femme, avisant un portrait dans le salon, répondit : « Tenez, madame, le monsieur qui m'a envoyée chez vous est celui-ci, » en désignant le portrait. « C'est impossible, dit la dame; ce portrait est celui de mon fils, mort il y a trois ans. — Je ne sais comment cela se fait, reprit l'ouvrière; mais je le reconnais parfaitement. »

M. l'abbé Dégenettes croyait donc à l'apparition des âmes après la mort, sous l'apparence qu'elles avaient de leur vivant. Les faits de ce genre ne sont pas insolites, et l'on en a d'assez nombreux exemples. Il n'est pas présumable que l'abbé Dégenettes ait rapporté celui-ci en chaire sans preuves authentiques. Sa croyance sur ce point, jointe à ce qui lui était arrivé personnellement, vient à l'appui de ce qu'il dit de sa mission actuelle de propager la doctrine des Esprits.

Un fait comme le dernier qui vient d'être rapporté devait nécessairement passer pour merveilleux ; le Spiritisme seul, par la connaissance des propriétés du périsprit, pouvait en donner une explication rationelle. Il prouve, par cela même, la possibilité de l'apparition du Christ à ses apôtres après sa mort.

Manifestations de Fives, près Lille (Nord).

On lit dans l'*Indépendant de Douai*, des 6 et 8 juillet 1865, le récit suivant des faits qui viennent de se passer à Fives :

I

« Depuis une quinzaine de jours, il se passe dans la rue du Prieuré, à Fives, des faits encore inexpliqués et qui causent une profonde sensation dans tout ce quartier. A certains intervalles arrive, dans la cour de deux habitations de cette rue, une grêle de projectiles qui brisent les vitres, atteignent parfois les habitants, sans qu'on puisse découvrir ni le lieu d'où ils partent, ni la personne qui les lance. Les choses en sont venues à ce point qu'un des deux locataires a dû garantir ses fenêtres d'un treillis, dans la crainte d'être assommé.

« D'abord les intéressés ont fait le guet, puis ont eu recours à la police, qui a exercé la plus active surveillance pendant plusieurs jours. Cela n'a pas empêché les morceaux de brique, charbon de terre, etc., de tomber aussi drus dans les deux cours. Un agent a même reçu un projectile dans les reins au moment où il cherchait à expliquer à un de ses camarades la parabole que les cailloux décrivaient avant leur chute.

« Le vitrier, en remettant les carreaux brisés la veille par des morceaux de brique, a été également atteint dans le dos. Il s'est aussitôt

élancé, jurant de connaître l'auteur de ces actes répréhensibles, mais il ne fut pas plus heureux que les autres.

« On constate depuis quelques jours une diminution notable dans le volume des projectiles, mais ils arrivent plus nombreux, de sorte que l'émotion continue. Cependant on espère découvrir bientôt ce qu'il y a de mystérieux dans cette singulière affaire.

II

« Les phénomènes bizarres qui se sont produits dans la rue du Prieuré, à Fives, depuis le jeudi 14 juin, et dont nous avions déjà parlé, sont entrés depuis samedi dernier dans une nouvelle phase, dit le journal auquel nous avons emprunté le premier récit.

« Il ne s'agit plus de projectiles lancés du dehors avec un fracas extraordinaire contre les portes et les fenêtres, et beaucoup moins violemment contre les personnes.

« Voici ce qui se passe maintenant dans une des deux maisons dont il a été parlé, — l'autre restant parfaitement tranquille.

« Dans la journée de samedi, il tombe dans la cour huit sous et cinq pièces de deux centimes belges. La dame de la maison, voyant en même temps plusieurs meubles s'agiter et des chaises se renverser, va appeler des personnes du voisinage. On relève les chaises ; à plusieurs reprises, elles tombent de nouveau. En même temps on voit dans le jardin les sabots, laissés à l'entrée par la servante, bondir en cadence, comme s'ils étaient aux pieds d'une personne qui danserait.

« Dans la soirée, un calendrier placé au-dessus d'une cheminée saute et tourbillonne en l'air ; des souliers, déposés à terre, sautent aussi, et retombent la semelle en haut.

« La nuit venue, le maître de la maison, M. M..., résolut de veiller.

« A peine seul, il entendit un bruit : c'était un chandelier qui tombait sur la cheminée ; tandis qu'il le relève, un coquillage roule à terre ; il se baisse pour le ramasser : l'autre chandelier lui tombe sur le dos. Ces manéges durèrent une partie de la nuit.

« Pendant ce temps, la bonne, qui couche en haut, se mit à crier au secours ; on la trouva dans une telle frayeur qu'on ne put douter de sa sincérité quand elle affirma qu'on l'avait battue. On la fit descendre et coucher dans un cabinet voisin ; on l'entendit bientôt se plaindre encore, on entendait même les coups qu'elle recevait.

« Cette fille est devenue malade et a dû retourner chez ses parents.

« Le dimanche matin et le lendemain, il tombe encore des sous et des centimes belges dans la cour.

« L'après-midi, Mme X... sort avec une de ses amies, après avoir visité toute sa maison, et sans y avoir rien remarqué qui ne fût pas en ordre.

« La porte est soigneusement fermée. Personne n'a pu entrer. En revenant, Mme X... trouve dessiné sur son lit un grand 8 avec des bas et des foulards qui étaient enfermés dans une armoire.

« Le soir, avec son mari, son neveu et un pensionnaire, qui composent avec elle tout le personnel de la maison, elle fait la visite de tous les appartements. Le lendemain matin, en montant à la chambre occupée autrefois par la servante, elle trouve, sur le lit, un dessin bizarre formé avec des bonnets, et, sur l'escalier d'en bas, une dizaine de marches couvertes par les paletots de son mari, de son neveu et du pensionnaire, étendus tout de leur long et surmontés d'un chapeau.

« Le mardi matin, il tombe encore dans la cour un centime belge. On avait l'intention de le donner aux pauvres, ainsi que la monnaie tombée les deux jours précédents. Mais voilà que le nécessaire où elle était déposée saute d'une pièce à l'autre et l'argent disparaît ainsi que la clef du secrétaire.

« En balayant la salle à manger, on voit tout à coup deux couteaux se ficher dans le plancher, un autre est planté dans le plafond.

« Tout à coup une clef tombe dans la cour. C'est celle de la porte de la rue, puis vient celle du secrétaire; puis, des foulards, des mouchoirs roulés et noués, qui avaient disparu depuis quelque temps.

« Dans l'après-midi, on voit sur le lit de M. M... un rond formé avec des habits, et au grenier un dessin du même genre, formé avec un vieux caban enroulé et une bourriche.

« Tous ces faits, ainsi que ceux dont nous avons parlé samedi, sont attestés par les personnes de la maison, dont le caractère est loin d'être porté à l'exagération ou à l'illusion. Ils paraissent d'autant plus singuliers que le voisinage est parfaitement bien habité, et qu'une active surveillance n'a cessé d'être exercée depuis trois semaines.

« On peut se figurer combien les personnes de la maison souffrent de cet état de choses. Après avoir commencé par masquer les fenêtres du côté de la cour, elles se sont ensuite décidées à abandonner les pièces où se produisaient les faits que nous avons rapportés, et elles

sont maintenant en quelque sorte campées dans deux ou trois pièces, en attendant la fin de leurs ennuis.

« Pour la chronique : Th. DENIS. »

Ces faits, comme on le voit, ont une certaine analogie avec ceux de Poitiers, du boulevard Chave, à Marseille, de la rue des Grès et de celle des Noyers à Paris, de Hoerdt, près de Strasbourg, et d'une foule d'autres localités. Partout ils ont mis en défaut la surveillance la plus active et les investigations de la police. A force de se multiplier, ils finiront par ouvrir les yeux. S'ils ne se produisaient que dans un seul endroit, on serait fondé à les attribuer à une cause locale, mais lorsqu'ils ont lieu sur des points si éloignés et à des époques différentes, il faudra bien arriver à reconnaître que la cause est dans le monde invisible, puisqu'on ne la trouve pas dans celui-ci. En présence de ces faits si multipliés et qui, par conséquent, ont de si nombreux témoins, la négation n'est plus guère possible, aussi voit-on que les comptes rendus se bornent généralement à de simples récits.

Les Esprits ont annoncé que des manifestations de toute nature allaient se produire sur tous les points ; en effet, si l'on examine ce qui se passe depuis quelque temps, on voit qu'ils sont féconds en ressources pour attester leur présence. Les incrédules demandent des faits; les Esprits leur en donnent à chaque instant, qui ont une valeur d'autant plus grande qu'ils ne sont point provoqués et se produisent sans le concours de la médiumnité ordinaire, et la plupart du temps chez des personnes étrangères au Spiritisme. Les Esprits semblent leur dire : Vous accusez les médiums de compérage, de prestidigitation, d'hallucinations; nous vous donnons des faits qui ne sont pas suspects; si après cela vous ne croyez pas, c'est que vous voudrez fermer les yeux et les oreilles.

Les manifestations de Fives nous sont, en outre, attestées par M. Mallet, de Douai, officier supérieur et homme de science, qui s'est enquis de leur réalité sur les lieux mêmes et auprès des personnes intéressées. Nous pouvons donc en garantir la parfaite exactitude.

Problème psychologique.

Deux frères idiots.

Dans un ménage d'ouvriers de Paris se trouvent deux enfants atteints d'idiotie, et qui présentent cette particularité que, jusqu'à l'âge de cinq à six ans, ils jouissaient de toutes leurs facultés intellectuelles relativement même très développées. A moins qu'elle ne soit provoquée par une cause accidentelle, l'idiotie, chez les enfants, est presque toujours le résultat d'un arrêt de développement des organes, et se manifeste, par conséquent, dès la naissance. Ce qui est en outre à remarquer ici, c'est le fait de deux enfants atteints de la même infirmité dans des conditions identiques.

Ce double phénomène pouvant être le sujet d'une étude intéressante au point de vue psychologique, un des membres de la Société de Paris, M. Desliens, se fit introduire dans cette famille par un de ses amis, afin de pouvoir en rendre compte à la Société. Voici le résultat de ses observations.

« Lorsque le père connut le but de ma visite, dit-il, il passa dans un cabinet, et en ressortit apportant sur ses bras un être plus semblable par les traits à un animal qu'à un foyer d'intelligence. Il en amena également un second dans le même état d'hébêtement, mais avec des apparences physiques plus humaines. Aucun son sensé ne s'échappa de la bouche de ces infortunés ; de petits cris aigus, un grondement rauque sont leurs seules manifestations bruyantes. Presque toujours un rire bestial anime leur physionomie. L'aîné se nomme Alfred, et le second Paulin.

« Alfred, qui a aujourd'hui dix-sept ans, naquit avec toute son intelligence qui se manifesta même avec une certaine précocité. A trois ans il parlait avec à propos et comprenait le moindre signe. Il fit alors une courte maladie, après laquelle il perdit l'usage de la parole et de ses facultés mentales. Les traitements médicaux n'aboutirent qu'à un épuisement des forces vitales, traduit aujourd'hui par un rachitisme absolu.

« Cet être, qui n'a d'un homme pas même l'apparence, a cependant du sentiment ; il aime ses parents ; il aime son frère, et sait manifester sa sympathie ou sa répulsion pour ceux qui l'entourent. Il comprend tout ce qu'on lui dit ; il regarde avec des yeux où brillent l'intelligence ; il cherche sans cesse, mais sans résultat, à répondre lorsqu'on parle

devant lui de choses qui l'intéressent. Il a une peur invincible de la mort, et ne peut voir un corbillard sans chercher à s'enfuir. Sa tante lui ayant dit un jour, en plaisantant, qu'elle l'empoisonnerait s'il continuait à être méchant, il comprit si bien que, pendant plus d'un an, il refusa de recevoir aucune nourriture de ses mains, bien qu'il soit d'un appétit extraordinaire.

« Paulin, âgé de quinze ans, a une apparence plus humaine corporellement ; il porte sur son visage hébété, le cachet d'un idiotisme absolu. Cependant il aime, mais à cela se bornent ses manifestations extérieures. Il naquit également avec toute sa raison qu'il conserva entière jusqu'à l'âge de six ans. Il aimait beaucoup son frère. A cet âge il tomba malade et passa par les mêmes phases que son aîné. Il a fait dernièrement une longue maladie, et depuis ce temps il paraît mieux comprendre ce qu'on dit. Le curé et les prêtres de la paroisse firent entendre à la famille qu'il y avait là possession du démon et qu'il fallait exorciser les enfants. Les parents hésitaient ; cependant, fatigués de l'insistance de ces messieurs, et craignant de perdre les secours qu'ils recevaient à cause de leurs enfants, ils y consentirent ; mais alors ces messieurs prétendirent qu'il y avait eu en effet possession autrefois, mais qu'aujourd'hui ce n'était plus cela et qu'il n'y avait rien à faire. Il faut dire à la louange des parents, que leur tendresse pour ces infortunées créatures ne s'est jamais démentie, et qu'elles ont constamment été l'objet des soins les plus affectueux. »

Messieurs les ecclésiastiques ont sagement fait de renoncer à l'exorcisme, qui n'eût abouti qu'à un échec. Ces enfants même ne présentent aucun des caractères de l'obsession dans le sens du Spiritisme, et tout prouve que la cause du mal est purement pathologique. Chez tous les deux l'idiotie s'est produite à la suite d'une maladie qui a, sans aucun doute, occasionné l'atrophie des organes de la manifestation de la pensée. Mais il est aisé de voir que derrière ce voile existe une pensée active qui rencontre un obstacle invincible à sa libre émission. L'intelligence de ces enfants, pendant les premières années, prouve en eux des Esprits avancés qui se sont plus tard trouvés enserrés dans des liens trop étroits pour qu'ils pussent se manifester ; sous une enveloppe dans des conditions normales, ils eussent été des hommes intelligents, et lorsque la mort les aura délivrés de leurs entraves, ils recouvreront le libre usage de leurs facultés.

Cette contrainte imposée à l'Esprit doit avoir une cause morale, providentielle, et cette cause doit être juste, puisque Dieu est la source de toute justice. Or, comme ces enfants n'ont rien pu faire dans cette

existence qui pût mériter un châtiment quelconque, il faut bien admettre qu'ils payent la dette d'une existence antérieure, à moins de nier la justice de Dieu. Ils nous offrent une preuve de la nécessité de la réincarnation, cette clef qui résout tant de problèmes, et qui chaque jour jette la lumière sur tant de questions encore obscures. » (Voy. *l'Évangile selon le Spiritisme*, chap. v, n° 66 : Causes antérieures des afflictions terrestres.)

La communication suivante a été donnée sur ce sujet à la Société de Paris, le 7 juillet 1865. (Méd. M. Desliens).

« La perte de l'intelligence, chez les deux idiots dont il s'agit, est certainement explicable au point de vue scientifique. Chacun d'eux a fait une courte maladie ; on peut donc conclure avec raison que les organes cérébraux ont été affectés. Mais pourquoi cet accident a-t-il eu lieu après la manifestation évidente de toutes leurs facultés, contrairement à ce qui se passe généralement dans l'idiotie ? Je le répète, toute perturbation de l'intelligence ou des fonctions organiques peut être expliquée physiologiquement, quelle que soit la cause première, attendu que des lois ayant été établies par le Créateur pour les rapports entre l'intelligence et les organes de transmission, il ne peut y être dérogé. La perturbation de ces rapports est une conséquence même de ces lois, et peut frapper le coupable pour ses fautes antérieures : là est l'expiation.

« Pourquoi ces deux êtres sont-ils frappés ensemble ? Parce qu'ils ont participé à la même vie ; qu'ils ont été liés pendant l'épreuve, et qu'ils doivent être réunis pendant la vie d'expiation.

« Pourquoi leur intelligence s'est-elle d'abord manifestée, contrairement à ce qui a lieu ordinairement en pareil cas ? Au point de vue de l'intention providentielle, c'est une des mille nuances de l'expiation, qui a sa raison d'être pour l'individu, mais dont il serait souvent difficile de sonder le motif, par cela même qu'il est individuel. Il faut y voir aussi un de ces faits qui viennent journellement confirmer, pour l'observateur attentif, les bases de la doctrine spirite, et sanctionner par l'évidence, les principes de la réincarnation.

« N'oubliez pas non plus que les parents ont leur part dans ce qui se passe ici ; c'est pour leur tendresse à l'égard de ces êtres qui ne leur offrent aucune compensation, une grande épreuve. Il faut les féliciter de n'y point faillir, car cette compensation qu'ils ne trouvent pas en ce monde, ils la trouveront plus tard. Dites en vous-mêmes que les soins et l'affection qu'ils prodiguent à ces deux pauvres êtres, pourraient

bien être une réparation à leur égard, réparation que l'état de gêne de la famille rend encore plus méritoire. »

MOKI.

VARIÉTÉS

Épitaphe de Benjamin Franklin.

Un de nos abonnés de Joinville (Haute-Marne) nous écrit ce qui suit :

« Sachant le bon accueil qui est réservé à tous les documents qui ont quelques rapports avec la doctrine spirite, je m'empresse de vous donner connaissance d'un passage de la biographie de Franklin, tiré de la *Mosaïque* de 1839, page 287 ; il prouve une fois de plus qu'à toutes les époques, des hommes supérieurs ont eu l'intuition des vérités spirites. La croyance de ce grand homme à la réincarnation et à la progression de l'âme se révèle tout entière dans les quelques lignes suivantes, formant l'épitaphe qu'il a composée lui-même ; elle est ainsi conçue :

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais, pour cela, l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Un des principaux citoyens, dont les Etats-Unis s'honorent le plus, était donc réincarnationiste ; non-seulement il croyait à sa renaissance sur la terre, mais il croyait y revenir amélioré par son travail personnel ; c'est exactement ce que dit le Spiritisme. Si l'on recueillait tous les témoignages épars dans des milliers d'écrits en faveur de cette doctrine, on reconnaîtrait combien elle a eu de racines chez les penseurs de toutes les époques, et l'on s'étonnerait moins de la facilité avec laquelle elle est accueillie aujourd'hui, car on peut dire qu'elle gît latente dans la conscience du plus grand nombre. Ces pensées, semées çà et là, étaient les étincelles précurseurs du feu qui devait briller plus tard, et montrer aux hommes leur destinée.

Notices bibliographiques.

Le Manuel de Xéfolius.

Ce livre est une nouvelle preuve de la fermentation des idées spirites longtemps avant qu'il fût question des Esprits. Mais ici ce ne sont plus quelques pensées éparses, c'est une série d'instructions qu'on dirait calquées sur la doctrine actuelle, ou tout au moins puisées à la même source. Cet ouvrage, attribué à Félix de Wimpfen, guillotiné en 1793, paraît avoir été publié vers 1788; il n'a d'abord été imprimé qu'à soixante exemplaires pour quelques amis, ainsi que l'annonce un avis placé en tête, et, par conséquent, était excessivement rare. Voici le texte de la préface, qui porte la date de 1788, et dont la forme assez ambiguë pourrait bien être une manière de dissimuler la personnalité de l'auteur.

« Quand je dirais par quelle voie est tombé dans mes mains l'ouvrage que je donne aujourd'hui au public, l'extraordinaire que renferme cette histoire ne satisferait pas davantage le lecteur que mon silence ne peut l'inquiéter, et n'ajouterait rien au prix inestimable du présent que je lui fais. Surprise et préoccupée par cette singularité, j'ai lu avec une sorte de méfiance; mais bientôt les conjectures ont été étouffées par l'admiration; j'ai trouvé ce qu'aucun philosophe ne nous avait encore offert, un système complet. J'ai senti mon esprit s'appuyer, se fixer sur une base qui lui était en tout correspondante; j'ai senti mon âme s'élever et s'agrandir; j'ai senti mon cœur s'embraser d'un nouvel amour pour mes semblables; mon imagination a été frappée d'un respect plus profond pour l'auteur de toutes choses; j'ai vu le pourquoi de tant de sujets de murmures contre la sagesse éternelle; en me trouvant meilleure et plus heureuse, j'ai pensé que ce n'était point au hasard que j'avais été choisie, et que la Providence m'avait déterminée pour être l'instrument de la publication de ce manuel, propre à tous les cultes qu'il respecte, à tous les âges qu'il instruit, à tous les états qu'il console, du monarque au mendiant. Le sentiment et la raison m'ont portée d'accord à faire partager à mes frères les encourageantes espérances, la paisible résignation, les élans vers la perfection dont je me trouve pénétrée. Forte d'une félicité qui m'était inconnue jusqu'alors, je brave le ridicule que me jetteront les

esprits forts par faiblesse, et d'avance je leur pardonne les chagrins dont ils voudront peut-être payer le bonheur auquel j'invite le lecteur, et qui, tôt ou tard, deviendra son partage. »

Un de nos collégues de la Société spirite de Paris, qui habite Gray, dans la Haute-Saône, trouva, il y a peu de temps, cet ouvrage sur sa table, sans qu'il ait jamais pu savoir comment ni par qui il y avait été apporté, ne connaissant personne qui ait pu le faire, et ne comprenant pas d'ailleurs le motif qu'on aurait eu de se cacher. Parmi les personnes qu'il fréquente, aucune n'y fit allusion dans la conversation, et ne parut avoir connaissance du livre, lorsqu'il en parla. Frappé lui-même des idées qu'il renferme, il nous le communiqua à son dernier voyage à Paris. Une édition plus récente en ayant été publiée chez Hachette (1), nous nous empressâmes de nous le procurer. Son titre, qui malheureusement ne dit rien, a dû contribuer à le laisser ignorer du public. Nous croyons que les Spirites nous sauront gré de le tirer de l'oubli en le signalant à leur attention. Nous ne pouvons mieux le faire qu'en en citant quelques passages.

« Nous sommes tous partis du même point pour arriver à la même circonférence par des rayons différents, et c'est de la diversité *des types que nous avons usés* que provient la diversité des inclinations des hommes à leur premier prototype. Quant aux inclinations de ceux qui en ont déjà usé plusieurs, elles ont tant de causes différentes et tant de différentes nuances, qu'en voulant les indiquer on se perdrait dans l'infini. Je me contenterai donc de dire que, tant que l'on ne fait que tourner dans le cercle des vanités, l'on se ressemble toujours; mais que celui qui est rentré dans ses lois ne pourra pas concevoir comment il a pu commettre certaines actions si peu ressemblantes, si contraires à ce qu'il est actuellement. » (Page 87.)

« L'homme ne passe dans un prototype ou difforme ou débile que lorsqu'il a abusé criminellement de la force et de la beauté de celui qu'il vient de quitter, parce que après que nous en avons eu l'expérience, nous sommes privés des avantages dont nous avons abusés pour nous éloigner du bonheur et du salut, et nous recevons ce qui peut nous en rapprocher de nouveau. Si donc ce fut la beauté : *nous renaîtrons laids, difformes;* si la santé : faibles, maladifs; si les richesses : pauvres, méprisés; si les grandeurs : esclaves, conspués; tels enfin que le jeu des lois universelles nous en montre déjà ici-bas quel ques exemples constants dans ceux qui, après avoir abusé des

(1) Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50; par la poste : 2 fr. 80.

biens passagers ou de convention, pour outrager leurs frères, sont devenus pour eux un sujet de mépris et de pitié. » (Page 89.)

« Quand nous jugeons des peines que mérite un crime, nous pouvons varier dans la mesure des punitions. Mais nous convenons tous que le crime doit être puni. Nous serons également d'accord pour convenir que les châtiments qui, d'un mauvais sujet feraient un bon citoyen, seraient préférables à la barbarie de le faire supplicier éternellement et inutilement pour lui et pour les autres, et que la Toute-Puissance ne pouvant être menacée, offensée, ébranlée, elle ne peut vouloir se venger; qu'ainsi tout ce que nous éprouvons n'est que pour *nous éclairer et nous modifier;* mais le prix inestimable qu'attache l'homme à des objets de toute espèce lui fait penser qu'il ne faut pas moins qu'une puissance infinie pour proportionner le châtiment au délit dont on s'est rendu coupable envers lui ; et dans sa folle passion, il s'imagine que Dieu ne manquera pas de se venger comme il se vengerait s'il était Dieu, tandis que d'autres cherchent à se persuader que le Ciel ne prend aucune connaissance de leurs crimes. Mais c'est ainsi que doivent raisonner les différents dévoyés, chacun prenant son différent intérêt pour base. » (Page 134.)

« Si l'on n'avait pas borné l'univers à notre petit globe, à un Élysée, à un Tartare, le tout entouré de chandelles, l'on eût été plus juste envers Dieu et les hommes. »

« Tu ne sais que faire de ce tyran de Rome qui, après d'innombrables forfaits, mourut avec le regret de n'avoir pas commis tous ceux dont on trouva encore la liste. Ne pouvant le faire passer dans l'Élysée, tu inventes des Furies, un Tartare, tu le précipites dans le gouffre des peines éternelles. Mais quand tu sauras que ce tyran, assassiné à la fleur de son âge, n'a pas cessé de vivre ; qu'il a passé dans les conditions les plus abjectes; *qu'il a été puni par la loi du talion;* qu'il a souffert à lui seul tout ce qu'il avait fait endurer à tant d'autres; quand tu sauras,

Qu'instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,

modifié par les souffrances, détrompé, éclairé sur tout ce qui égare ; ce cœur dans lequel abondaient l'erreur et les vices, et qui vomit les crimes *que les lois universelles ont fait servir à la modification et au salut d'une quantité de nos frères;* quand tu sauras, dis-je, que ce même cœur est aujourd'hui l'asile de la vérité, des plus tendres et des plus harmonieuses vertus, quels seront tes sentiments pour lui ? » (Page 131.)

« Quand les hommes ont imaginé un Dieu vengeur, ils l'ont fait à leur image. L'homme se venge, ou parce qu'il croit avoir été lésé, ou pour prouver qu'il ne faut pas se jouer de lui, c'est-à-dire qu'il ne se venge que par avarice et par crainte, croyant ne se venger que par un sentiment de justice. Or, chacun sait à quels excès peuvent nous pousser nos discordantes passions. Mais l'Éternel, inaccessible à nos attaques, l'Éternel aussi bon que juste, n'exerce sa justice qu'en mesure égale avec sa bonté. Sa bonté nous ayant créés pour une fin heureuse, il a justement ordonné la nature des choses de façon : 1° à ce qu'aucun crime ne puisse rester impuni ; 2° à ce que la punition devienne tôt ou tard *une lumière pour l'infracteur* et pour plusieurs autres ; 3° à ce que nous ne puissions déplacer ni enfreindre nos lois sans tomber dans un mal proportionné à notre infraction et à la luxation morale du degré actuel de notre modification. » (Page 132.)

« Plus tu avances, plus tu trouveras de charmes à la prière d'amour ; parce que c'est par l'amour que nous serons heureux, et que l'amour étant le lien des êtres, ton bon génie réagira sur toi. *Ce compagnon invisible est peut-être l'ami que tu crois avoir perdu*, ou cet autre toi-même que tu crois n'exister que dans ton désir ; mais encore un moment, et tu seras avec lui et avec tous ceux que tu auras bien aimés, ou que tu eusses préférablement aimés si tu les avais connus. » (Page 265.)

« Quand une injustice ou une méchanceté élèvera en toi le sentiment de l'indignation, avant de raisonner sur cette injustice ou cette méchanceté, raisonne ton sentiment, afin qu'il ne se change pas en colère. Dis-toi : c'est pour supporter cela que j'ai besoin de la sagesse ; *ne serait-ce pas une vieille dette que je paye?* Si je me laisse ébranler, je ne tarderai pas à tomber. Ne sommes-nous pas tous sous la main du grand Ouvrier, et ne sait-il pas mieux que moi l'outil dont il doit se servir ? Quels conseils donnerais-je à mon ami si je le voyais dans ma position ? N'est-il pas vrai que je le rappellerais à la gradation des êtres ; que je lui demanderais si un sauvageon produit d'aussi bons fruits qu'un espalier ; s'il voudrait se trouver aussi arriéré que l'est ce méchant, afin de pouvoir lui rendre la pareille ; si le coup qu'il vient de recevoir n'a pas tranché un lien qu'il ne connaissait pas, ou qu'il n'avait pas la force de rompre lui-même ? Ne finirais-je point par fixer ses yeux sur cette félicité éternelle, prix du complément d'une harmonie dans laquelle nous ne faisons des progrès qu'à mesure que nous nous éclairons et que nous nous détachons des misérables intérêts

d'où naissent des chocs continuels, et que nous nous élevons au-dessus du fini ! » (Page 310.)

Ces citations en disent assez pour faire connaître l'esprit de cet ouvrage, et rendre tout commentaire superflu. Ayant demandé au guide d'un de nos médiums, M. Desliens, s'il serait possible d'évoquer l'Esprit de l'auteur, il fut répondu : « Oui, certainement et avec d'autant plus de facilité qu'il n'en est pas à sa première communication. Plusieurs médiums ont déjà été dirigés par lui en plusieurs circonstances ; mais je lui laisse à lui-même le soin de s'expliquer. Le voici. »

L'Esprit, évoqué et interrogé sur les sources où il a puisé les idées contenues dans son livre, a donné la communication suivante (29 juin 1865) :

« Puisque vous avez lu un ouvrage dont je ne m'attribue pas seul tout le mérite, vous devez savoir que le bien de l'humanité et l'instruction de mes frères ont été l'objet de mes plus chers désirs. C'est vous dire que je viens avec plaisir vous donner les renseignements que vous attendez de moi. Déjà je suis venu plusieurs fois aux séances de la Société, non-seulement comme spectateur mais aussi comme instructeur, et vous ne serez pas étonné de ce que j'avance, lorsque je vous dirai, comme vous le savez déjà, que les Esprits prennent dans leurs communications, le *nom type* du groupe auquel ils appartiennent. Ainsi, tel Esprit qui signe saint Augustin ne sera pas l'Esprit de saint Augustin lui-même, mais bien un être du même ordre, arrivé au même degré de modification. Ceci posé, apprenez que je fus, du vivant de mon corps, un de ces *médiums inconscients qui se révèlent fréquemment à votre époque.* Pourquoi ai-je parlé sitôt et d'une manière qui semble prématurée, je vais vous le dire :

« Pour chaque acquisition de l'homme, dans les sciences ou physiques ou morales, divers jalons, dédaignés, repoussés d'abord pour triompher ensuite, ont dû être posés afin de préparer insensiblement les Esprits aux mouvements futurs. Toute idée neuve, faisant, sans précédent, son entrée dans le monde qu'on a coutume d'appeler savant, n'a guère chance de réussite, en raison de l'esprit de parti et des oppositions systématiques de ceux qui le composent. Se rendre à de nouvelles idées, dont cependant ils reconnaissent la sagesse, c'est pour eux une humiliation, car ce serait avouer leur faiblesse et prouver l'insanité de leurs systèmes particuliers. Ils préfèrent nier par amour-propre, par respect humain, par ambition même, jusqu'à ce que l'évidence les force à convenir de leur erreur, sous peine de se voir

couverts du ridicule qu'ils avaient voulu déverser sur les nouveaux instruments de la Providence.

Il en fut ainsi de tout temps ; il en fut de même pour le Spiritisme. Ne soyez donc pas étonnés de retrouver à des époques antérieures au grand mouvement spiritualiste, diverses manifestations isolées, dont la concordance avec celles de l'heure présente, prouve une fois de plus, l'intervention de la Toute-Puissance dans toutes les découvertes que l'humanité attribue à tort à quelque génie humain particulier.

Sans doute, chacun a son génie propre ; mais, réduit à ses propres forces, que ferait il? Lorsqu'un homme, doué d'une intelligence capable de propager de nouvelles institutions avec quelques chances de succès, paraît sur cette terre ou ailleurs, il est choisi par la hiérarchie des êtres invisibles chargés, par la Providence, de veiller à la manifestation de la nouvelle invention, pour recevoir l'inspiration de cette découverte et amener progressivement les incidents qui doivent en assurer la réussite.

Vous dire ce qui m'a poussé à écrire ce livre, manifestation vraie de mon individualité, m'eût été impossible du temps de mon incarnation ; maintenant, je vois clairement que j'ai été l'instrument, en pa tie passif, de l'Esprit chargé de me diriger vers le *point harmonieux*, sur lequel je devais me modeler pour acquérir la somme des perfections qu'il m'était donné d'atteindre sur cette terre. Il y a deux sortes de perfections bien distinctes l'une de l'autre : les *perfections relatives* qui nous sont inspirées par le guide du moment, guide, bien loin d'être encore au sommet de l'échelle des perfectibilités, mais surpassant seulement leurs protégés en raison de la compréhension dont ils sont capables.

Il y a ensuite la perfection absolue qui, pour moi n'est qu'une aspiration encore voilée par ce que j'ignore, et à laquelle on arrive par la succession des perfections relatives.

A chaque monde qu'elle franchit, l'âme acquiert de nouveaux sens moraux qui lui permettent de connaître des choses dont elle n'avait pas la moindre idée. Vous dirais-je qui je fus? quel rang j'occupe dans l'échelle des êtres? A quoi bon? De quelle utilité me serait un peu de gloire terrestre?... J'aime mieux conserver le doux souvenir d'avoir été utile à mes semblables dans la mesure de mes forces, et continuer ici la tâche que Dieu, dans sa bonté, m'avait imposée sur la terre.

Je me suis instruit en instruisant les autres; ici, je fais de même.

Je vous apprendrai seulement que je fais partie de cette catégorie d'Esprit que vous désignez par le nom générique de Saint-Louis.

D. Pourriez-vous nous dire : 1° si, dans votre incarnation dernière, vous étiez la personne désignée dans la préface de la réédition de votre ouvrage, sous le nom de Félix de Wimpfen? 2° si faisiez-vous partie de la secte des Théosophes dont les opinions se rapprochent beaucoup des nôtres; 3° si vous devez bientôt vous réincarner et faire partie de la phalange d'Esprits destinée à achever le grand mouvement auquel nous assistons. M. Allan Kardec a l'intention de faire connaître votre livre; il serait aussi bien aise d'avoir votre avis, à ce sujet. — *R.* Non, je ne fus pas Félix de Wimpfen, croyez-moi; je le serais, que je n'hésiterais pas à le dire. Il fut mon ami, ainsi que divers autres philosophes du dix-huitième siècle; je partageai même sa fin cruelle; mais, je le répète, mon nom demeura inconnu, et il me paraît inutile de le faire connaître.

Certes, je fus un Théosophe, sans partager l'enthousiasme qui distingua quelques-uns des partisans de cette école.

J'eus des relations avec les principaux d'entre eux et mes idées. comme vous avez pu le voir, étaient en tout conformes aux leurs.

Je suis entièrement soumis aux décrets de la Providence, et s'il lui plait de m'envoyer de nouveau sur cette terre pour continuer à me purifier et à m'éclairer, je bénirai sa bonté. C'est d'ailleurs un désir que j'ai formulé et dont j'espère bientôt voir la réalisation.

La connaissance de mon livre venant appuyer les idées spirites, je ne puis qu'approuver notre cher président d'y avoir songé; mais, il n'est peut-être pas le premier instigateur de cette démarche et je suis certain, pour ma part, que quelques Esprits de ma connaissance ont contribué à le lui mettre entre les mains, et à lui inspirer les intentions qu'il a prises à cet égard.

Lorsque vous m'évoquerez spécialement je me ferai reconnaître; mais si je viens vous instruire comme par le passé, vous ne reconnaîtrez en moi qu'un des Esprits de l'ordre de *Saint-Louis.*

Dissertations spirites.

La clef du ciel.

(Société de Montreuil-sur-Mer, 5 janvier 1865.)

Quand on considère que tout vient de Dieu et retourne à Dieu, il est impossible de ne pas apercevoir, dans la généralité des créations divines, le lien qui les relie entre elles et les assujettit à un travail de commun avancement, en même temps qu'à un travail d'avancement particulier; comme aussi on ne peut méconnaître que la loi de solidarité qui en résulte, ne nous oblige à des sacrifices gratuits de toutes sortes les uns envers les autres. Il est à remarquer d'ailleurs que Dieu nous a montré en tout une première application par lui-même des principes primordiaux qu'il a établis. Ainsi, pour la solidarité, on trouve ce principe exprimé dans la sensibilité dont nous avons été doués, sensibilité qui nous porte à compatir aux maux d'autrui, à les prendre en pitié et à les soulager.

Ce n'est pas tout; les prophètes et le divin Messie Jésus nous ont donné l'exemple d'une seconde application du principe de solidarité, d'abord en consacrant par des cérémonies symboliques, et plus souvent par l'autorité de leurs enseignements, l'amour de l'homme pour l'homme; puis en proclamant comme un devoir nécessaire et rigoureux la pratique de la charité, qui est l'expression de la solidarité. La charité est l'acte de notre soumission à la loi de Dieu; c'est le signe de notre grandeur morale; c'est la clef du ciel. Aussi, c'est de la charité que je veux vous entretenir. Je ne l'envisagerai que sous un seul côté : le côté matériel, et la raison en est simple : c'est le côté qui plaît le moins à l'homme.

Pas plus les chrétiens que les Spirites, personne n'a désavoué le principe, ou mieux, la loi de la solidarité; mais on a cherché à en éluder les conséquence, et pour cela on a invoqué mille prétextes. J'en citerai quelques-uns.

Les choses de l'esprit ou du cœur, a-t-on dit, ayant un prix infiniment supérieur à celui des choses matérielles, il s'ensuit que consoler l'affliction, ou par de bonnes paroles ou par de sages conseils, vaut aussi infiniment mieux que de la consoler par des secours matériels. Assurément, messieurs, vous avez raison si l'affliction dont vous parlez a une cause morale, si elle prend sa raison dans une blessure du cœur; mais si c'est la faim, si c'est le froid, si c'est la maladie, si, en un mot, ce sont des causes matérielles qui l'ont provoquée, vos douces paroles suffiront-elles à l'adoucir? vos bons conseils, vos sages

avis parviendront-ils à la guérir? Vous me permettrez d'en douter. Si Dieu, en vous plaçant sur la terre, eût omis de pourvoir à la nourriture de votre corps, en eussiez-vous retrouvé l'équivalent dans les secours spirituels qu'il vous accorde? Mais Dieu n'est pas l'homme, Dieu est la sagesse éternelle et la bonté infinie; il vous a imposé un corps de boue, mais il a pourvu aux besoins de ce corps en fertilisant vos champs et en fécondant les trésors de la terre; aux secours spirituels qui s'adressaient à votre âme, il a joint les secours matériels que réclamait votre corps. Dès lors, et parce que l'égoïsme a peut-être dépouillé le pauvre de sa part d'héritage terrestre, de quel droit vous croiriez-vous quittes envers lui? Parce que la justice humaine l'a rayé du nombre des usufruitiers aux biens temporels, pourquoi votre charité ne trouverait-elle pas une justice plus équitable à lui rendre?

Un illustre penseur de ce siècle ne craignait pas de s'exprimer ainsi dans sa mémorable profession de foi : « Chaque abeille a droit à la portion de miel nécessaire à sa subsistance, et si, parmi les hommes, il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que la justice et la charité ont disparu d'au milieu d'eux. » Tout excessif que puisse vous paraître ce langage, il n'en contient pas moins une grande vérité, vérité inaccessible peut-être à l'entendement de beaucoup d'entre vous, mais évidente pour nous, Esprits qui, plus frappés des effets parce que nous les embrassons dans leur ensemble, voyons aussi les causes qui les produisent.

Ah! dit celui-ci, nul plus que moi ne gémit sur les peines et les privations cruelles du véritable pauvre, du pauvre dont le travail, insuffisant à l'entretien de sa famille, ne lui ramène, en échange de ses fatigues, ni la joie de nourrir les siens, ni l'espérance de les laisser heureux; mais je me ferais un cas de conscience d'encourager, par d'aveugles libéralités, la paresse ou l'inconduite en haillons. Du reste, je tiens la charité comme indispensable au salut de l'homme; seulement l'impossibilité de découvrir les besoins réels parmi tant de besoins simulés justifie, ce me semble, mon abstention.

L'impossibilité de découvrir les besoins réels, telle est, mon ami, votre justification. Voyez pourtant, cette justification ne sera jamais sanctionnée par votre conscience, et je n'en veux d'autre preuve que l'aveu que vous me faites; car, du droit qu'aurait le véritable pauvre à votre aumône, — et vous lui reconnaissez ce droit, — de ce droit, dis-je, découle pour vous le devoir de le chercher. Le cherchez-vous? L'impossibilité vous arrête. Comment donc! la charité n'a pas de limites, elle est infinie comme Dieu dont elle émane, et n'admet aucune impossibilité! Oui, quelque chose vous arrête : c'est l'égoïsme, et Dieu, qui sonde les cœurs et les reins, Dieu le découvrira facilement sous les fallacieux prétextes dont vous le voilez. Vous pouvez tromper

le monde, vous parviendrez aussi à tromper momentanément votre conscience, mais vous ne tromperez jamais Dieu. Dans cent ans, dans mille ans, vous apparaîtrez de nouveau sur la terre; vous y vivrez, sans doute, dépouillés de votre opulence présente et courbés sous le poids de l'indigence; eh bien! je vous le déclare, vous recevrez du riche le dédain et l'indifférence que, riches vous-mêmes, vous aurez montrés jadis pour le pauvre. Noblesse oblige, dit-on; solidarité oblige davantage encore. Qui se soustrait à cette loi en perd tous les bénéfices. C'est pourquoi vous, qui aurez gardé le fond égoïste de votre nature, subirez, à votre tour, les mépris de l'égoïsme.

Écoutez ces accents de Rousseau:

« Pour moi, dit-il, je sais que tous les pauvres sont mes frères et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le faible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connais trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs l'honnête homme peut se trouver réduit à leur sort. Et comment pourrais-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer, au nom de Dieu, mon assistance, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère et que mon refus va réduire au désespoir? Quand l'aumône qu'on leur donne ne serait pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leurs peines, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. »

C'est un enfant de Genève, messieurs, qui parle de la sorte; c'est un philosophe abreuvé aux sources sèches du dix-huitième siècle qui craint de méconnaître l'honnête homme d'entre les inconnus qui lui tendent la main et qui donne à tous. Il donne à tous parce que tous sont ses frères: il le sait! En savez-vous moins que lui, messieurs? Je n'ose le croire.

Mais dans quelle mesure devez-vous donner, ou plutôt, quelle est dans vos biens la part qui vous appartient et la part qui appartient aux pauvres? Votre part, messieurs, c'est le nécessaire, rien que le nécessaire, et encore ne faut-il pas que vous l'exagériez. En vain vous vous prévaudrez de votre position, des charges qui y sont afférentes, des obligations de luxe qu'elle exige; tout cela regarde le monde, et si vous voulez vivre pour le monde, vous n'avancerez qu'avec le monde, vous n'irez pas plus vite que le monde. En vain encore, vous allèguerez, pour justifier vos habitudes de mollesse, un travail auquel ne se livre pas le pauvre, et qui, pratiqué chez vous et par vous, vous rend bénéficiaires d'une plus grande aisance; en vain vous allèguerez cela, parce que tout homme est tenu au travail, ou pour lui, ou pour les autres, parce que l'incurie de son voisin ne l'absoudrait pas du délaissement où il l'aurait abandonné.

De votre patrimoine, comme de votre travail, il ne vous est permis de retirer qu'une chose à votre profit : le nécessaire, le reste revient aux pauvres. Voilà la loi. Que cette loi comporte, en certains cas et dans des circonstances données, des tempéraments, je ne le nie pas, mais devant la lumière, devant la vérité, devant la justice divine, elle n'en comporte plus.

Et la famille, que deviendra-t-elle? Sommes-nous quittes envers elle dès que nous avons secouru ce qu'on appelle les pauvres ? Non, évidemment, messieurs, car, du moment où vous reconnaissez la nécessité de vous dépouiller pour les pauvres, il s'agit de faire un choix et d'établir une hiérarchie. Or, vos femmes et vos enfants sont vos premiers pauvres; sur eux donc, vous devez déverser votre première aumône. Veillez à l'avenir de vos enfants; soyez soucieux de leur préparer des jours calmes et tranquilles au milieu de cette vallée de larmes; laissez-leur même en dépôt un léger héritage qui leur permette de continuer le bien que vous aurez commencé : ceci est légitime. Mais ne leur enseignez jamais à vivre égoïstement, et à regarder comme leur ce qui est à tous. Avant et après eux, les auteurs de vos jours, ceux qui vous ont nourris et gardés, ceux qui ont protégé vos premiers pas et guidé votre adolescence, votre père et votre mère, ont droit à votre sollicitude. Puis viennent les âmes que Dieu vous a données dans vos frères suivant la chair; puis vos amis de cœur; puis tous les pauvres, à commencer par les plus misérables.

Vous le voyez, je vous accorde des tempéraments, et j'établis une hiérarchie conforme aux instincts de votre cœur. Prenez garde toutefois, de trop favoriser les uns à l'exclusion des autres. C'est par le partage équitable de vos bienfaits que vous montrerez votre sagesse, et c'est par ce partage équitable encore que vous accomplirez la loi de Dieu à l'égard de vos frères, qui est la loi de solidarité.

« La justice, dit Lamennais, c'est la vie ; la charité, c'est aussi la vie, mais une plus belle et plus douce vie. »

Oui, la charité est une belle et douce vie, c'est la vie des saints, c'est la *clef du ciel*.

LACORDAIRE.

La Foi.

(Groupe spirite de Douai, 7 juin 1865.)

La foi plane sur la terre, cherchant un gîte où s'abriter, cherchant un cœur à éclairer! Où ira-t-elle?..... Elle entrera d'abord dans l'âme de l'homme primitif et s'imposera; elle mettra un voile momentané sur la raison commençant à se développer et chancelante dans

les ténèbres de l'esprit. Elle le conduira à travers les âges de simplicité et se fera maîtresse par les révélations; mais, le raisonnement n'étant pas encore assez mûr pour discerner ce qui est juste de ce qui est faux, pour juger ce qui vient de Dieu, elle entraînera l'homme hors du droit chemin, en le prenant par la main et lui mettant un bandeau sur la vue. Beaucoup d'égarements, telle doit être la devise de la foi aveugle, qui pourtant a eu pendant longtemps son utilité et sa raison d'être.

Cette vertu disparaît lorsque l'âme, pressentant qu'elle peut voir par ses propres yeux, l'écarte et ne veut plus marcher qu'avec sa raison. Celle-ci l'aide à se défaire des croyances fausses qu'elle avait adoptées sans examen; en cela elle est bonne; mais l'homme, rencontrant sur sa route bien des mystères et des vérités obscures, veut les percer et se fourvoie. Son jugement ne peut le suivre; il veut aller trop vite et la progression en tout doit être insensible. Il n'a donc plus la foi qu'il a repoussée; il n'a plus la raison qu'il a voulu dépasser. Il fait alors comme les papillons téméraires, il se brûle les ailes à la lumière et se perd dans des égarements impossibles. De là est sortie la mauvaise philosophie, qui, en cherchant trop, a fait tout crouler et n'a rien remplacé.

C'était là le moment de la transformation; l'homme n'était plus croyant aveugle, il n'était pas encore croyant raisonnant la croyance: c'était la crise universelle si bien représentée par l'état de la chrysalide.

A force de chercher dans la nuit, la clarté jaillit, et beaucoup d'âmes égarées, retrouvant à peine la lumière obscurcie par tant de détours inutiles, et reprenant pour guides leurs conducteurs éternels: la foi et la raison, les font marcher de front devant elles, afin que leurs deux lueurs réunies les empêchent de se perdre une seconde fois. Elles font asseoir la foi sur les bases solides de la raison, aidée elle-même par l'inspiration.

C'est votre époque, mes amis; suivez la route, Dieu est au bout.

DEMEURE.

AVIS.

Les séances de la Société Spirite, de Paris, seront suspendues, comme les années précédentes, du 1er août au 1er octobre.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de Cosson et Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 9. SEPTEMBRE 1865.

De la médiumnité guérissante.

On nous écrit de Lyon, 12 juillet 1865 :

« Cher Monsieur Kardec.

« Je viens, en qualité de Spirite, recourir à votre obligeance, et vous prier de vouloir bien me donner quelques conseils relativement à la pratique de la médiumnité guérissante par l'imposition des mains. Un simple article à ce sujet dans la *Revue spirite*, renfermant quelques développements, serait accueilli, j'en suis sûr, avec un grand intérêt, non-seulement par ceux qui, comme moi, s'occupent de cette question avec ardeur, mais encore par beaucoup d'autres à qui cette lecture pourrait inspirer le désir de s'en occuper aussi. Je me rappelle toujours ces mots d'une somnambule que j'avais formée. Je l'envoyais, pendant son sommeil magnétique, visiter une malade à distance, et sur ma demande comment on pourrait la guérir, elle dit : « Il y a quelqu'un dans son village qui le pourrait, c'est un tel; il est « médium guérisseur, mais *il n'en sait rien.* »

« Je ne sais jusqu'à quel point cette faculté est spéciale, il vous appartient plus qu'à tout autre de l'apprécier, mais si elle l'est réellement, combien il serait à désirer que vous attiriez sur ce point l'attention des Spirites. Tous ceux mêmes qui, en dehors de nos opinions, vous liraient, ne pourraient avoir aucune répugnance à essayer une faculté qui ne demande que la foi en Dieu et la prière. Quoi de plus

général, de plus universel? Il n'est plus question de Spiritisme, et chacun, sur ce terrain, peut conserver ses convictions. Que de sœurs de charité, que de bons curés de campagne, que de milliers de personnes pieuses, ardentes pour la charité, pourraient être médiums guérisseurs! C'est ce que je rêve dans toutes les religions, dans toutes les sectes. Acceptée partout, cette faculté, ce présent divin de la bonté du Créateur, au lieu de demeurer l'apanage de quelques-uns, tomberait, si je puis m'exprimer ainsi, dans le domaine public. Ce serait un beau jour pour ceux qui souffrent, et il y en a tant!

« Mais, pour exercer cette faculté, indépendemment d'une foi vive et de la prière, il peut exister des conditions à réunir, des procédés à suivre pour agir le plus efficacement possible. Quelle est la part du médium dans l'imposition des mains? Quelle est celle des Esprits? Faut-il employer la volonté, comme dans les opérations magnétiques, ou se borner à prier, en laissant agir à son gré l'influence occulte? Cette faculté est-elle réellement spéciale ou accessible à tous? L'organisme y joue-t-il un rôle, et quel rôle? Cette faculté est-elle développable, et dans quel sens?

« C'est ici où votre longue expérience, vos études sur les influences fluidiques, l'enseignement des Esprits élevés qui vous assistent, et enfin les documents que vous recueillez de tous les coins du globe, peuvent vous permettre de nous éclairer et de nous instruire; nul, comme vous, n'est placé dans cette situation unique. Tous ceux qui s'occupent de cette question désirent vos conseils autant que moi, j'en suis sûr, et je crois me faire l'interprète de tous. Quelle mine féconde que la médiumnité guérissante! On soulagera ou on guérira le corps, et par le soulagement ou la guérison on trouvera le chemin du cœur, là où souvent la logique avait échoué. Que de ressources possède le Spiritisme! Qu'il est riche dans les moyens dont il est appelé à se servir! N'en laissons aucun improductif; que tout concoure à l'élever et à le répandre. Vous n'y épargnez rien, cher monsieur Kardec, et après Dieu et les bons Esprits, le Spiritisme vous doit ce qu'il est. Vous avez déjà une récompense en ce monde par la sympathie et l'affection de millions de cœurs qui prient pour vous, sans compter la vraie récompense qui vous attend dans un monde meilleur.

« J'ai l'honneur etc.

« A. D. »

Ce que nous demande notre honorable correspondant, n'est rien moins qu'un traité sur la matière. La question a été ébauchée dans le *Livre des médiums* et dans maints articles de la *Revue*, à propos de faits de guérisons et d'obsessions; elle est résumée dans l'*Évangile selon le Spiritisme*, à propos des prières pour les malades et les médiums guérisseurs. Si un traité régulier et complet n'a point encore été fait, cela tient à deux causes : la première que, malgré toute l'activité que nous déployons dans nos travaux, il nous est impossible de tout faire à la fois; la seconde, qui est plus grave, est dans l'insuffisance des notions que l'on possède encore à cet égard. La connaissance de la médiumnité guérissante est une des conquêtes que nous devons au Spiritisme; mais le Spiritisme, qui commence, ne peut encore avoir tout dit; il ne peut d'un seul coup, nous montrer tous les faits qu'il embrasse; chaque jour il en déroule de nouveaux, d'où découlent de nouveaux principes qui viennent corroborer ou compléter ceux que l'on connaît déjà, mais il faut le temps matériel pour tout. La médiumnité guérissante devait avoir son tour; quoique partie intégrante du Spiritisme, elle est, à elle seule, tout une science, car elle se lie au magnétisme, et embrasse non-seulement les maladies proprement dites, mais toutes les variétés, si nombreuses et si compliquées d'obsessions qui, elles-mêmes, influent sur l'organisme. Ce n'est donc pas en quelques mots qu'on peut développer un sujet aussi vaste. Nous y travaillons, comme à toutes les autres parties du Spiritisme, mais comme nous ne voulons rien y mettre de notre chef et qui soit hypothétique, nous ne procédons que par voie d'expérience et d'observation. Les bornes de cet article ne nous permettant pas d'y donner les développements qu'il comporte, nous résumons quelques-uns des principes fondamentaux que l'expérience a consacrés.

1. Les médiums qui obtiennent des indications de remèdes de la part des Esprits ne sont pas ce qu'on appelle des médiums guérisseurs, car ils ne guérissent point par eux-mêmes; ce sont de simples médiums écrivains qui ont une aptitude plus spéciale que d'autres pour ce genre de communications, et que, pour cette raison, on peut appeler *médiums consultants*, comme d'autres sont médiums poètes ou dessinateurs. La médiummité guérissante s'exerce par l'action directe du médium sur le malade, à l'aide d'une sorte de magnétisation de fait ou de pensée.

2. Qui dit *médium* dit *intermédiaire*. Il y a cette différence entre le magnétiseur proprement dit et le médium guérisseur, que le premier magnétise avec son fluide personnel, et le second avec le fluide

des Esprits, auquel il sert de conducteur. Le magnétisme produit par le fluide de l'homme est le *magnétisme humain* ; celui qui provient du fluide des Esprits est le *magnétisme spirituel.*

3. Le fluide magnétique a donc deux sources bien distinctes : les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. Cette différence d'origine en produit une très grande dans la qualité du fluide et dans ses effets.

Le fluide humain est toujours plus ou moins imprégné des impuretés *physiques et morales* de l'incarné ; celui des bons Esprits est nécessairement plus pur et, par cela même, a des propriétés plus actives qui amènent une guérison plus prompte. Mais, en passant par l'intermédiaire de l'incarné, il peut s'altérer comme une eau limpide en passant par un vase impur, comme tout remède s'altère s'il a séjourné dans un vase malpropre, et perdre en partie ses propriétés bienfaisantes. De là, pour tout véritable médium guérisseur, la nécessité *absolue* de travailler à son épuration, c'est-à-dire à son amélioration morale, selon ce principe vulgaire : nettoyez le vase avant de vous en servir, si vous voulez avoir quelque chose de bon. Cela seul suffit pour montrer que le premier venu ne saurait être médium guérisseur, dans la véritable acception du mot.

4. Le fluide spirituel est d'autant plus épuré et bienfaisant que l'Esprit qui le fournit est lui-même plus pur et plus dégagé de la matière. On conçoit que celui des Esprits inférieurs doit se rapprocher de celui de l'homme et peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'Esprit est impur et animé de mauvaises intentions.

Par la même raison, les qualités du fluide humain présentent des nuances infinies selon les qualités *physiques et morales* de l'individu ; il est évident que le fluide suintant d'un corps malsain peut inoculer des principes morbides chez le magnétisé. Les qualités morales du magnétiseur, c'est-à-dire la pureté d'intention et de sentiment, le désir ardent et désintéressé de soulager son semblable, joints à la santé du corps, donnent au fluide une puissance réparatrice qui peut, chez certains individus, approcher des qualités du fluide spirituel.

Ce serait donc une erreur de considérer le magnétiseur comme une simple machine à transmission fluidique. En cela comme en toutes choses, le produit est en raison de l'instrument et de l'agent producteur. Par ces motifs, il y aurait imprudence à se soumettre à l'action magnétique du premier inconnu ; abstraction faite des connaissances pratiques indispensables, le fluide du magnétiseur est comme le lait d'une nourrice : salutaire ou insalubre.

5. Le fluide humain étant moins actif exige une magnétisation soutenue et un véritable traitement parfois très long; le magnétiseur, dépensant son propre fluide, s'épuise et se fatigue, car c'est de son propre élément vital qu'il donne; c'est pourquoi il doit, de temps en temps, récupérer ses forces. Le fluide spirituel, plus puissant en raison de sa pureté, produit des effets plus rapides et souvent presque instantanés. Ce fluide n'étant pas celui du magnétiseur, il en résulte que la fatigue est presque nulle.

6. L'Esprit peut agir directement, sans intermédiaire, sur un individu, ainsi qu'on a pu le constater en mainte occasion, soit pour le soulager, le guérir si cela se peut, ou pour produire le sommeil somnambulique. Lorsqu'il agit par intermédiaire, c'est le cas de la *médiumnité guérissante.*

7. Le médium guérisseur reçoit l'influx fluidique de l'Esprit, tandis que le magnétiseur puise tout en lui-même. Mais les médiums guérisseurs, dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire ceux dont la personnalité s'efface complètemment devant l'action spirituelle, sont extrêmement rares, parce que cette faculté, élevée au plus haut degré, requiert un ensemble de qualités morales que l'on trouve rarement sur la terre; ceux-là seulement peuvent obtenir, par l'imposition des mains, ces guérisons instantanées qui nous semblent prodigieuses; bien peu de personnes peuvent prétendre à cette faveur. L'orgueil et l'égoïsme étant les principales sources des imperfections humaines, il en résulte que ceux qui se vantent de posséder ce don, qui vont partout prônant les cures merveilleuses qu'ils ont faites, ou qu'ils disent avoir faites, qui cherchent la gloire, la réputation ou le profit, sont dans les plus mauvaises conditions pour l'obtenir, car cette faculté est le privilége *exclusif de la modestie, de l'humilité, du dévoûment et du désintéressement.* Jésus disait à ceux qu'il avait guéri : Allez rendre grâce à Dieu, et ne le dites à personne.

8. La médiumnité guérissante pure étant donc une exception ici bas, il en résulte qu'il y a presque toujours action simultanée du fluide spirituel et du fluide humain; c'est-à-dire que les médiums guérisseurs sont tous plus ou moins magnétiseurs, c'est pourquoi ils agissent d'après les procédés magnétiques; la différence est dans la prédominence de l'un ou de l'autre fluide, et dans le plus ou moins de rapidité de la guérison. Tout magnétiseur peut devenir médium guérisseur s'il *sait* se faire assister par de bons Esprits; dans ce cas les Esprits lui viennent en aide en déversant sur lui leur propre fluide qui peut décupler ou centupler l'action du fluide purement humain.

9. Les Esprits viennent vers qui ils veulent ; nulle volonté ne peut les contraindre ; ils se rendnet à la prière si elle est fervente, sincère, mais jamais à l'injonction. Il en résulte que la volonté ne peut donner la médiumnité guérissante, et que nul ne peu têtre médium guérisseur de dessein prémédité. On reconnaît le médium guérisseur aux résultats qu'il obtient, et non *à sa prétention de l'être.*

10. Mais si la volonté est inefficace quant au concours des Esprits, elle est toute puissante pour imprimer au fluide, spirituel ou humain, une bonne direction, et une plus grande énergie. Chez l'homme mou et *distrait*, le courant est mou, l'émission faible ; le fluide spirituel s'arrête en lui, mais sans profit pour lui ; chez l'homme d'une volonté énergique, le courant produit *l'effet d'une douche.* Il ne faut pas confondre la volonté énergique avec l'entêtement, car l'entêtement est toujours une suite de l'orgueil ou de l'égoïsme, tandis que le plus humble peut avoir *la volonté du dévoûment.*

La volonté est encore toute puissante pour donner aux fluides les qualités spéciales appropriées à la nature du mal. Ce point qui est capital, se rattache à un principe encore peu connu, mais qui est à l'étude, celui des créations fluidiques, et des modifications que la pensée peut faire subir à la matière. La pensée, qui provoque une émission fluidique, peut opérer certaines transformations, moléculaires et atomiques, comme on en voit se produire sous l'influence de l'électricité, de la lumière ou de la chaleur.

11. La prière, qui est une pensée, lorsqu'elle est fervente, ardente, faite avec foi, produit l'effet d'une magnétisation, non seulement en appelant le concours des bons Esprit, mais en dirigeant sur le malade un courant fluidique salutaire. Nous appelons à ce sujet l'attention sur les prières contenues dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, pour les malades ou les obsédés.

12. Si la médiumnité guérissante pure est le privilége des âmes d'élite, la possibilité d'adoucir certaines souffrances, de guérir même, quoique d'une manière non instantanée, certaines maladies, est donnée à tout le monde, sans qu'il soit besoin d'être magnétiseur. La connaissance des procédés magnétiques est utile dans des cas compliqués, mais elle n'est pas indispensable. Comme il est donné à tout le monde de faire appel aux bons Esprits, de prier et de *vouloir* le bien, il suffit souvent d'imposer les mains sur une douleur pour la calmer ; c'est ce que peut faire tout individu, s'il y apporte la foi, la ferveur, la volonté et la confiance en Dieu. Il est à remarquer que la plupart des médiums guérisseurs inconscients, ceux qui ne se rendent aucun

compte de leur faculté, et que l'on rencontre parfois dans les conditions les plus humbles, et chez des gens privés de toute instruction, recommandent la prière, et s'aident eux-mêmes en priant. Seulement, leur ignorance leur fait croire à l'influence de telle ou telle formule; quelquefois même ils y mêlent des pratiques évidemment superstitieuses dont il faut faire le cas qu'elles méritent.

13. Mais de ce que l'on aura obtenu une fois, ou même plusieurs fois, des résultats satisfaisants, il serait téméraire de se donner comme médium guérisseur, et d'en conclure qu'on peut vaincre toute espèce de mal. L'expérience prouve que, dans l'acception restreinte du mot, parmi les mieux doués, il n'y a pas de médiums guérisseurs universels. Tel aura rendu la santé à un malade qui ne produira rien sur un autre; tel aura guéri un mal chez un individu, qui ne guérira pas le même mal une autre fois, sur la même personne ou sur une autre; tel enfin aura la faculté aujourd'hui, qui ne l'aura plus demain, et pourra la recouvrer plus tard, selon les affinités ou les conditions fluidiques où il se trouve.

La médiumnité guérissante est une *aptitude*, comme tous les genres de médiumnité, inhérente à l'individu, mais le résultat effectif de cette aptitude est indépendant de sa volonté. Elle se développe incontestablement par l'exercice, et surtout par la pratique du bien et de la charité; mais comme elle ne saurait avoir la fixité, ni la ponctualité d'un talent acquis par l'étude, et dont on est toujours maître, elle ne saurait devenir une profession. Ce serait donc abusivement qu'une personne s'afficherait devant le public comme médium guérisseur. Ces réflexions ne s'appliquent point aux magnétiseurs, parce que la puissance est en eux, et qu'ils sont libres d'en disposer.

15. C'est une erreur de croire que ceux qui ne partagent pas nos croyances, n'auraient aucune répugnance à essayer de cette faculté. La médiumnité guérissante *raisonnée* est intimément liée au Spiritisme, puisqu'elle repose essentiellement sur le concours des Esprits; or, ceux qui ne croient ni aux Esprits, ni à leur âme, et encore moins à l'efficacité de la prière, ne sauraient se placer dans les conditions voulues, car ce n'est point une chose que l'on puisse essayer machinalement. Parmi ceux qui croient à l'âme et son immortalité, combien n'en est-il pas encore aujourd'hui qui recularaient d'effroi devant un appel aux bons Esprits, dans la crainte d'attirer le démon, et qui croient encore de bonne foi que toutes ces guérisons sont l'œuvre du diable? Le fanatisme est aveugle; il ne raisonne pas. Il n'en sera pas toujours ainsi, sans doute, mais il se passera encore du temps avant

que le jour pénètre dans certains cerveaux. En attendant, faisons le plus de bien possible à l'aide du Spiritisme ; faisons-en même à nos ennemis, dussions-nous être payés d'ingratitude, c'est le meilleur moyen de vaincre certaines résistances, et de prouver que le Spiritisme n'est pas aussi noir que quelques-uns le prétendent.

Guérison d'une fracture

par la magnétisation spirituelle.

Nos lecteurs se rappellent sans doute le cas de guérison presque instantanée d'une entorse, opérée par l'Esprit du docteur Demeure, peu de jours après sa mort, et que nous avons rapporté dans la *Revue* du mois de mars dernier, ainsi que le récit de la scène touchante qui eut lieu à cette occasion. Cet excellent Esprit vient encore de signaler son bon vouloir par une cure plus merveilleuse encore sur la même personne. Voici ce qu'on nous écrit de Montauban, le 14 juillet 1865 :

L'Esprit du docteur Demeure vient de nous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude et de son profond savoir : voici à quelle occasion.

Dans la matinée du 26 mai dernier, Madame Maurel, notre médium voyant et écrivain mécanique, faisait une chute malheureuse et se cassait l'avant-bras, un peu au-dessous du coude.

Cette fracture, compliquée de foulures du poignet et du coude, était bien caractérisée par la crépitation des os et l'enflure qui en sont les signes les plus certains.

Sous l'impression de la première émotion produite par cet événement, les parents de Madame Maurel allaient chercher le premier médecin venu, lorsque celle-ci, les retenant, prit un crayon et écrivit médianimiquement de la main gauche : « N'allez pas chercher un médecin; je me charge de cela. Demeure. » On attendit donc avec confiance.

D'après les indications de l'Esprit, des bandelettes et un appareil furent immédiatement confectionnés et placés. Une magnétisation spirituelle fut ensuite pratiquée par les bons Esprits qui ordonnèrent provisoirement le repos.

Dans la soirée du même jour, quelques adeptes convoqués par les

Esprits se réunirent chez Madame Maurel, qui, endormie par un médium magnétiseur, ne tarda pas à entrer en somnambulisme. Le docteur Demeure continua alors le traitement qu'il n'avait qu'ébauché le matin, en agissant mécaniquement sur le bras fracturé. Déjà, sans autre secours apparent que sa main gauche, notre malade avait enlevé prestement le premier appareil, les bandelettes seules ayant été maintenues, lorsqu'on vit ce membre prendre insensiblement, sous l'influence de l'attraction magnétique spirituelle, diverses positions propres à faciliter la réduction de la fracture. Il semblait être alors l'objet d'attouchements intelligents, surtout au point où devait s'effectuer la soudure des os ; il s'allongeait ensuite sous l'action de tractions longitudinales.

Après quelques instants de cette magnétisation spirituelle, madame Maurel procéda seule à la consolidation des bandelettes et à une nouvelle application de l'appareil, consistant en deux planchettes se rattachant entre elles et au bras au moyen d'une courroie. Tout s'était donc passé comme si un chirurgien habile eût opéré lui-même visiblement ; et, chose curieuse, on entendait pendant le travail ces mots qui, sous l'étreinte de la douleur, s'échappaient de la bouche de la patiente : « Ne serrez pas si fort !... Vous me faites mal !... » Elle voyait l'Esprit du docteur, et c'est à lui qu'elle s'adressait, le suppliant de ménager sa sensibilité. C'était donc réellement un être invisible pour tous excepté pour elle, qui lui faisait serrer le bras, en se servant inconsciemment de sa propre main gauche.

Quel était le rôle du médium-magnétiseur pendant ce travail ? Il paraissait inactif à nos yeux ; sa main droite, appuyée sur l'épaule de la somnambule, il contribuait pour sa part au phénomène, par l'émission des fluides nécessaires à son accomplissement.

Dans la nuit du 27 au 28, Madame Maurel, ayant dérangé son bras par suite d'une fausse position prise pendant son sommeil, une forte fièvre s'était déclarée, pour la première fois ; il était urgent de remédier à cet état de choses. On se réunit donc de nouveau, le 28, et une fois le somnambulisme déclaré, la chaîne magnétique fut formée, sur l'invitation des bons Esprits. Après plusieurs passes et diverses manipulations, en tout semblables à celles décrites plus haut, le bras fut remis en bon état, non sans avoir fait éprouver à cette pauvre dame de bien cruelles souffrances. Malgré ce nouvel accident, le membre se ressentait déjà de l'effet salutaire produit par les magnétisations antérieures ; ce qui suit le prouve, du reste. Débarrassé momentanément de ses planchettes, il reposait sur des coussins, lorsque tout à coup

il fut élevé à quelques centimètres dans une position horizontale et dirigé doucement de gauche à droite et réciproquement ; il s'abaissa ensuite obliquement et fut soumis à une nouvelle traction. Puis les Esprits se mirent à le tourner, à le retourner dans tous les sens et de temps à autre, en faisant jouer adroitement les articulations du coude et du poignet. De tels mouvements automatiques imprimés à un bras fracturé, inerte, étant contraires à toutes les lois connues de la pesanteur et de la mécanique, c'est à l'action fluidique seule que l'on peut en attribuer la cause. Si ce n'eût été la certitude de l'existence de cette fracture, ainsi que les cris déchirants de cette malheureuse dame, j'aurais eu beaucoup de peine, je l'avoue, à admettre ce fait, l'un des plus curieux que la science puisse enregistrer. Je puis donc dire, en toute sincérité, que je m'estime très heureux d'avoir pu être témoin d'un pareil phénomène.

Les 29, 30, 31 et jours suivants, des magnétisations spirituelles successives, accompagnées de manipulations variées de mille manières, apportèrent un mieux sensible dans l'état général de notre malade ; le bras prenait tous les jours de nouvelles forces. Le 31 surtout est à signaler, comme marquant le premier pas fait vers la convalescence. Ce soir-là deux Esprits qui se faisaient remarquer par l'éclat de leur rayonnement, assistaient notre ami Demeure ; ils paraissaient lui donner des avis, et celui-ci se hâtait de les mettre en pratique. L'un d'eux même se mettait de temps en temps à l'œuvre, et, par sa douce influence, produisait toujours un soulagement instantané. Vers la fin de la soirée, les planchettes furent enfin définitivement abandonnées et les bandelettes restèrent seules pour soutenir le bras et le maintenir dans une position déterminée. Je dois ajouter que, en outre, un appareil de suspension venait ajouter à la solidité suffisante du bandage. Ainsi, le sixième jour après l'accident, et malgré la fâcheuse rechute survenue le 27, la fracture était dans une telle voie de guérison, que l'emploi des moyens mis en usage par les médecins pendant trente ou quarante jours était devenu inutile. Le 4 juin, jour fixé par les bons Esprits pour la réduction définitive de cette fracture compliquée de foulures, on se réunit le soir. Madame Maurel, à peine en somnambulisme, se mit à dérouler les bandelettes qui entouraient encore son bras, en lui imprimant un mouvement de rotation si rapide que l'œil avait peine à suivre les contours de la courbe qu'il décrivait. A partir de ce moment, elle se servait de son bras comme d'habitude ; elle était guérie.

A la fin de la séance eut lieu une scène touchante qui mérite d'être

rapportée ici. Les bons Esprits, au nombre de trente, formaient dans le commencement une chaîne magnétique parallèle à celle que nous formions nous mêmes. Madame Maurel s'étant mise, par la main droite, en communication directe successivement avec chaque couple d'Esprits, recevait, placée comme elle l'était dans l'intérieur des deux chaînes, l'action bienfaisante d'un double courant fluidique énergique. Radieuse de bonheur, elle saisissait avec empressement l'occasion de les remercier avec effusion du concours puissant qu'ils avaient prêté à sa guérison. Elle en recevait à son tour des encouragements à persévérer dans le bien. Ceci terminé, elle essaya ses forces de mille façons ; présentant son bras aux assistants, leur faisant toucher les cicatrices de la soudure des os ; elle leur serrait la main avec force, leur annonçant avec joie sa guérison opérée par les bons Esprits. A son réveil, se voyant libre dans tous ses mouvements, elle s'évanouit, dominée par sa profonde émotion !.....

Quand on a été témoin de tels faits, on ne peut que les proclamer bien haut, car ils méritent d'attirer l'attention des gens sérieux.

Pourquoi donc trouve-t-on, dans le monde intelligent, tant de résistance pour admettre l'intervention des Esprits sur la matière ? Car il se trouve des personnes qui croient à l'existence et à l'individualité de l'Esprit, et qui lui refusent la possibilité de se manifester. C'est parce qu'elles ne se rendent pas compte des facultés *physiques* de l'Esprit qu'on se figure immatériel d'une manière absolue. L'expérience démontre, au contraire, que, par sa nature propre, il agit directement sur les fluides impondérables, et par suite sur les fluides pondérables, et même sur les corps tangibles.

Comment procède un magnétiseur ordinaire ? Supposons qu'il veuille agir sur un bras, par exemple : il concentre son action sur ce membre, et par un simple mouvement de ses doigts, exécuté à distance et dans tous les sens, agissant absolument comme si le contact de la main était réel, il dirige un courant fluidique sur le point voulu. L'Esprit n'agit pas autrement ; son action fluidique se transmet de périsprit à périsprit, et de celui-ci au corps matériel. L'état de somnambulisme facilite considérablement cette action, par suite du dégagement du périsprit qui s'identifie mieux avec la nature fluidique de l'Esprit, et subit alors l'influence magnétique spirituelle élevée à sa plus grande puissance.

Toute la ville s'est occupée de cette guérison obtenue sans le secours de la science officielle, et chacun a dit son mot. Les uns ont prétendu que le bras n'avait point été cassé ; mais la fracture avait été

bien et dûment constatée par de nombreux témoins oculaires, entre autres par le docteur D... qui a visité la malade pendant le traitement; d'autres ont dit : « C'est bien surprenant ! » et s'en sont tenus là ; inutile d'ajouter que d'aucuns ont affirmé que madame Maurel avait été guérie par le diable ; si elle n'eût pas été entre les mains de profanes, ils auraient vu là un miracle. Pour les Spirites, qui se rendent compte du phénomène, ils y voient tout simplement l'action d'une puissance naturelle inconnue jusqu'à nous, et que le Spiritisme est venu révéler aux hommes.

Remarques. — S'il est des faits spirites que l'on pourrait, jusqu'à un certain point, attribuer à l'imagination, comme ceux de visions par exemple, il n'en saurait être de même ici; madame Maurel n'a pas rêvé qu'elle s'était cassé le bras, non plus que les nombreuses personnes qui ont suivi le traitement; les douleurs qu'elle ressentait n'étaient point de l'hallucination ; sa guérison en huit jours n'est pas une illusion, puisqu'elle se sert de son bras. Le fait brutal est là devant lequel il faut nécessairement s'incliner. Il déroute la science, il est vrai, parce que, dans l'état actuel des connaissances, il paraît impossible ; mais n'en a-t-il pas été ainsi toutes les fois que se sont révélées de nouvelles lois? C'est la rapidité de la guérison qui vous étonne? Mais est-ce que la médecine n'a pas découvert maints agents plus actifs que ceux qu'elle connaissait pour hâter certaines guérisons? N'a-t-on pas trouvé dans ces derniers temps le moyen de cicatriser presque instantanément certaines plaies? N'a-t-on pas trouvé celui d'activer la végétation et la fructification? Pourquoi n'y en aurait-il pas pour activer la soudure des os? Connaissez-vous donc tous les agents de la nature, et Dieu n'a-t-il plus de secrets pour vous? Il n'est pas plus logique de nier aujourd'hui la possibilité d'une guérison rapide, qu'il ne l'eut été, au siècle dernier, de nier la possibilité de faire en quelques heures le chemin qu'on mettait dix jours à parcourir. Ce moyen, direz-vous, n'est pas au codex, c'est vrai ; mais est-ce qu'avant que la vaccine y fut inscrite, son inventeur n'a pas été traité de fou? Les remèdes homéopathiques n'y sont pas non plus, ce qui n'empêche pas les médecins homéopathes de se trouver partout et de guérir. Au reste, comme il ne s'agit point ici d'une préparation pharmaceutique, il est plus que probable que ce moyen de guérison ne figurera pas de longtemps dans la science officielle.

Mais, dira-t-on, si les médecins viennent exercer leur art après leur mort, ils vont faire concurrence aux médecins vivants; c'est très possible; cependant, que ces derniers se rassurent; s'ils leur enlèven

quelques pratiques, ce n'est pas pour les supplanter, mais pour leur prouver qu'ils ne sont pas tout à fait morts, et offrir leur concours désintéressé à ceux qui voudront bien l'accepter ; pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montrent, qu'en certaines circonstances, on peut se passer d'eux. Il y a toujours eu des médecins, et il y en aura toujours ; seulement ceux qui profiteront des nouvelles que leur apportent les désincarnés, auront un grand avantage sur ceux qui resteront en arrière. Les Esprits viennent *aider au développement de la science humaine*, et non la supprimer.

Dans la guérison de madame Maurel, un fait qui surprendra peut-être plus que la rapidité de la soudure des os, c'est le mouvement du bras fracturé qui paraît contraire à toutes les lois connues de la dynamique et de la pesanteur. Contraire ou non, le fait est là ; puisqu'il existe, c'est qu'il a une cause ; puisqu'il se renouvelle, c'est qu'il est soumis à une loi ; or, c'est cette loi que le Spiritisme vient nous faire connaître par les propriétés des fluides périspritaux. Ce bras qui, soumis aux seules lois de la pesanteur, ne pourrait se soulever, supposez-le plongé dans un liquide d'une densité beaucoup plus grande que l'air, tout fracturé qu'il est, étant soutenu par ce liquide qui en diminue le poids, pourra s'y mouvoir sans peine, et même être soulevé sans le moindre effort ; c'est ainsi que dans un bain, le bras qui paraît très lourd hors de l'eau semble très-léger dans l'eau. Au liquide substituez un fluide jouissant des mêmes propriétés et vous aurez ce qui se passe dans le cas présent, phénomène qui repose sur le même principe que celui des tables et des personnes qui se maintiennent dans l'espace sans point d'appui. Ce fluide est le fluide périsprital que l'Esprit dirige à son gré, et dont il modifie les propriétés par le seul acte de sa volonté. Dans la circonstance présente, on doit donc se représenter le bras de madame Maurel plongé dans un milieu fluidique qui produit l'effet de l'air sur les ballons.

Quelqu'un demandait à ce sujet si, dans la guérison de cette fracture, l'Esprit du docteur Demeure avait agi avec ou sans le concours de l'électricité et de la chaleur.

A cela nous avons répondu que la guérison a été produite, dans ce cas, comme dans tous ceux de guérison par la magnétisation spirituelle, par l'action du fluide émané de l'Esprit ; que ce fluide, quoique éthéré, n'en est pas moins de la matière ; que par le courant qu'il lui imprime, l'Esprit peut en imprégner et en saturer toutes les molécules de la partie malade ; qu'il peut en modifier les propriétés, comme le magnétiseur modifie celles de l'eau, et lui donner une vertu curative

appropriée aux besoins ; que l'énergie du courant est en raison du nombre, de la *qualité* et de *l'homogénéité* des éléments qui composent la chaîne des personnes appelées à fournir leur contingent fluidique. Ce courant active probablement la sécrétion qui doit produire la soudure des os, et amène ainsi une guérison plus prompte que lorsqu'elle est livrée à elle-même.

Maintenant l'électricité et la chaleur jouent-elles un rôle dans ce phénomène? Cela est d'autant plus probable que l'Esprit *n'a point guéri par un miracle*, mais, par une application plus judicieuse des lois de la nature, en raison de sa clairvoyance. Si, comme la science est portée à l'admettre, l'électricité et la chaleur ne sont pas des fluides spéciaux, mais des modifications ou propriétés d'un fluide élémentaire universel, elles doivent faire partie des éléments constitutifs du fluide périsprital ; leur action, dans le cas présent, est donc implicitement comprise, absolument comme quand on boit du vin, on boit nécessairement de l'eau et de l'alcool.

Hallucination chez les animaux

dans les symptômes de la rage.

Un de nos collègues a transmis à la Société l'extrait suivant d'un rapport lu à l'Académie de médecine par M. le docteur H. Bouley sur les symptômes de la rage chez le chien.

« Dans la période initiale de la rage, et, lorsque la maladie est complétement déclarée, dans les intermittences des accès, il y a chez le chien une espèce de délire qu'on peut appeler le délire rabique, dont Youatt a parlé le premier et qu'il a parfaitement décrit.

« Ce délire se caractérise par des mouvements étranges qui dénotent que l'animal malade voit des objets et entend des bruits qui n'existent que dans ce que l'on est bien en droit d'appeler son imagination. Tantôt, en effet, l'animal se tient immobile, attentif, comme aux aguets; puis, tout à coup, il se lance et mord dans l'air, comme fait, dans l'état de santé, le chien qui veut attraper une mouche au vol. D'autres fois, il se lance, furieux et hurlant, contre un mur, comme s'il avait entendu, de l'autre côté, des bruits menaçants.

« En raisonnant par analogie on est bien autorisé à admettre que

ce sont là des signes de véritables hallucinations. Cependant, ceux qui ne sont pas prévenus ne sauraient attacher d'importance à ces symptômes, qui sont très fugaces, et il suffit, pour qu'ils disparaissent, que la voix du maître se fasse entendre. Alors vient un moment de repos; les yeux se ferment lentement, la tête se penche, les membres de devant semblent se dérober sous le corps, et l'animal est près de tomber. Mais tout à coup il se redresse, de nouveaux fantômes viennent l'assiéger; il regarde autour de lui avec une expression sauvage, happe, comme pour saisir un objet à la portée de sa dent, et se lance, à l'extrémité de sa chaîne, à la rencontre d'un ennemi qui n'existe que dans son imagination. »

Ce phénomène, minutieusement observé, comme on le voit, par l'auteur du mémoire, semble dénoter qu'à ce moment le chien est tourmenté par la vue de quelque chose d'invisible pour nous. Est-ce une vision réelle ou une création fantastique de son imagination, autrement dit une hallucination? Si c'est une hallucination, ce n'est assurément pas par les yeux du corps qu'il voit, puisque ce ne sont pas des objets réels; si ce sont des êtres fluidiques ou Esprits, comme il ne font non plus aucune impression sur le sens de la vue, c'est donc par une sorte de vue spirituelle qu'il les perçoit. Dans l'un et l'autre cas, il jouirait d'une faculté, jusqu'à un certain point analogue à celle que possède l'homme. La science ne s'était pas encore hasardée à donner une *imagination* aux animaux; or, de l'imagination à un principe indépendant de la matière, la distance n'est pas grande, à moins d'admettre que la matière brute : le bois, la pierre, etc., puisse avoir de l'imagination.

Tous les phénomènes de visions sont attribués, par la science, à l'imagination surexcitée; cependant, on a vu, parfois, des enfants en très bas âge, ne sachant pas encore parler, courir après un être invisible, lui sourire, lui tendre les bras et vouloir le saisir. A la rage près, ce fait n'a-t-il pas une grande ressemblance avec celui du chien cité plus haut? L'enfant ne peut pas encore dire ce qu'il voit; mais ceux qui commencent à parler disent positivement voir des êtres qui sont invisibles pour les assistants. On en a vu décrire leurs grands parents décédés, qu'ils n'avaient point connus. On conçoit la surexcitation chez une personne préoccupée d'une idée, mais ce n'est assurément pas le cas d'un petit enfant. L'imagination surexcitée pourra rappeler un souvenir; la peur, l'affection, l'enthousiasme, pourront créer des images fantastiques, soit; sous l'empire de certaines croyances, une personne exaltée se figurera voir apparaître un être qui lui est cher,

la vierge ou les saints, passe encore; mais comment expliquer, par ces seules causes, le fait d'un enfant de trois à quatre ans dépeignant sa grand'mère qu'il n'avait jamais vue? ce ne peut assurément être chez lui le produit ni d'un souvenir, ni de la préoccupation, ni d'une croyance quelconque.

Disons en passant, et comme corollaire de ce qui précède, que la médiumnité voyante paraît être fréquente, et même générale, chez les petits enfants. Nos anges gardiens viendraient ainsi nous conduire, comme par la main, jusqu'au seuil de la vie, pour nous en faciliter l'entrée, et nous en montrer la liaison avec la vie spirituelle, afin que la transition de l'une à l'autre ne soit pas trop brusque. A mesure que l'enfant grandit et peut faire usage de ses propres forces, l'ange gardien se voile à sa vue, pour le laisser à son libre arbitre. Il semble lui dire : « Je suis venu t'accompagner jusqu'au navire qui va te transporter sur la mer du monde; pars maintenant, vole de tes propres ailes; mais, du haut des cieux, je veillerai sur toi; pense à moi, et à ton retour, je serai là pour te recevoir. » Heureux celui qui, pendant la traversée, n'oublie pas son ange gardien!

Revenons au sujet principal qui nous a conduit à cette digression. Dès lors qu'on admet une imagination chez le chien, on pourrait dire que la maladie de la rage le surexcite au point de produire chez lui des hallucinations; mais de nombreux exemples tendent à prouver que le phénomène des visions a lieu chez certains animaux, dans l'état le plus normal, chez le chien et le cheval surtout; du moins ce sont ceux sur lesquels on a été le plus à même de l'observer. En raisonnant par analogie, on peut supposer qu'il en est ainsi de l'éléphant et des animaux qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'homme. Il est certain qne le chien rêve; on le voit parfois, pendant son sommeil, faire des mouvements qui simulent la course; gémir, ou manifester du contentement. Sa pensée est donc agissante, libre et indépendante de l'instinct proprement dit. Que fait-il, que voit-il, à quoi pense-t-il dans ses rêves? c'est ce que, malheureusement, il ne peut pas nous dire, mais le fait est là.

Jusqu'à présent on s'était peu occupé du principe intelligent des animaux, et encore moins de leur affinité avec l'espèce humaine, si ce n'est au point de vue exclusif de l'organisme matériel. Aujourd'hui on cherche à concilier leur état et leur destinée avec la justice de Dieu; mais il n'a été fait sur ce sujet que des systèmes plus ou moins logiques, et qui ne sont pas toujours d'accord avec les faits. Si la question est restée si longtemps indécise, c'est qu'on manquait, comme pour

beaucoup d'autres, des éléments nécessaires pour la comprendre. Le Spiritisme, qui donne la clef de tant de phénomènes incompris, mal observés ou passés inaperçus, ne peut manquer de faciliter la solution de ce grave problème, auquel on n'a pas accordé toute l'attention qu'il mérite, car c'est une solution de continuité dans les anneaux de la chaîne qui relie tous les êtres, et dans l'ensemble harmonieux de la création.

Pourquoi donc le Spiritisme n'a-t-il pas tranché immédiatement la question? Autant vaudrait demander pourquoi un professeur de physique n'enseigne pas à ses élèves, dès la première leçon, les lois de l'électricité et de l'optique. Il commence par les principes fondamentaux de la science, par ceux qui doivent servir de base pour l'intelligence des autres principes, et il réserve, pour plus tard, l'explication des lois subséquentes. Ainsi procèdent les grands Esprits qui dirigent le mouvement Spirite; en bonne logique ils commençent par le commencement, et ils attendent que nous soyons ferrés sur un point, avant d'en aborder un autre. Or, quel devait-être le point de départ de leur enseignement? L'âme humaine. C'est à nous convaincre de son existence et de son immortalité, c'est à nous en faire connaître les véritables attributs et la destinée qu'il fallait d'abord s'attacher. Il nous fallait, en un mot, comprendre notre âme, avant de chercher à comprendre celle des bêtes. Le Spiritisme nous en a déjà beaucoup appris sur l'âme et ses facultés; chaque jour il nous en apprend davantage, et jette la lumière sur quelque point nouveau, mais combien n'en reste-t-il pas encore à explorer !

A mesure que l'homme avance dans la connaissance de son état spirituel, son attention est éveillée sur toutes les questions qui s'y rattachent de près ou de loin, et celle des animaux n'est pas une de celles qui l'intéressent le moins; il saisit mieux les analogies et les différences; il cherche à s'expliquer ce qu'il voit; il tire des conséquences; il essaye des théories tour à tour démenties ou confirmées par de nouvelles observations. C'est ainsi que par les efforts de sa propre intelligence, il approche peu à peu du but. En cela comme en toutes choses les Esprits ne viennent pas nous affranchir du travail des recherches, parce que l'homme doit faire usage de ses facultés; ils l'aident, le dirigent, et c'est déjà beaucoup, mais ils ne lui donnent pas la science toute faite. Quand une fois il est sur la voie de la vérité, c'est alors qu'ils viennent la lui révéler carrément pour faire taire les incertitudes et anéantir les faux systèmes; mais en attendant, son esprit s'est préparé à la mieux comprendre et à l'accepter, et quand

elle se montre, elle ne le surprend pas ; elle était déjà dans le fond de la pensée.

Voyez la marche qu'a suivie le Spiritisme ; est-il venu surprendre les hommes à l'improviste ? Non certes. Sans parler des faits qui se sont produits à toutes les époques, parce qu'il est dans la nature, comme l'électricité, au point de vue du principe, depuis un siècle il avait préparé son apparition ; Swedenborg, Saint-Martin, les théosophes, Charles Fourier, Jean Reynaud et tant d'autres, sans oublier Mesmer qui a fait connaître la puissance fluidique, de Puységur, qui le premier a observé le somnambulisme : tous ont soulevé un coin du voile de la vie spirituelle ; tous ont tourné autour de la vraie lumière et s'en sont plus ou moins rapprochés ; tous ont préparé les voies et disposé les esprits, de sorte que le Spiritisme n'a, pour ainsi dire, eu qu'à compléter ce qui avait été ébauché ; voilà pourquoi il a conquis presque instantanément de si nombreuses sympathies. Nous ne parlons pas des autres causes multiples qui lui sont venues en aide, en prouvant que certaines idées n'étaient plus au niveau du progrès humain, et ont fait pressentir l'avénement d'un nouvel ordre de choses, parce que l'humanité ne peut rester stationnaire. Il en est de même de toutes les grandes idées qui ont changé la face du monde ; aucune n'est venue l'éblouir comme un éclair. Socrate et Platon n'avaient-ils pas, cinq siècles avant le Christ, jeté la semence des idées chrétiennes ?

Un autre motif avait fait ajourner la solution relative aux animaux. Cette question touche à des préjugés longtemps enracinés et qu'il eût été imprudent de heurter de front, c'est pourquoi les Esprits ne l'ont pas fait. La question est engagée aujourd'hui ; elle s'agite sur différents points, même en dehors du Spiritisme ; les désincarnés y prennent part chacun selon ses idées personnelles ; ces théories diverses sont discutées, examinées ; une multitude de faits, comme par exemple celui qui fait le sujet de cet article, et qui eussent jadis passé inaperçus, appellent aujourd'hui l'attention, en raison même des études préliminaires que l'on a faites ; sans adopter telle ou telle opinion, on se familiarise avec l'idée d'un point de contact entre l'animalité et l'humanité, et lorsque viendra la solution définitive, dans quelque sens qu'elle ait lieu, elle devra s'appuyer sur des arguments péremptoires qui ne laisseront aucune place au doute ; si l'idée est vraie, elle aura été pressentie ; si elle est fausse, c'est qu'on aura trouvé quelque chose de plus logique à mettre à la place.

Tout se lie, tout s'enchaîne, tout s'harmonise dans la nature ; le Spiritisme est venu donner une idée mère, et l'on peut voir combien

cette idée est féconde. Avant la lumière qu'il a jetée sur la psychologie, on aurait eu de la peine à croire que tant de considérations pussent surgir à propos d'un chien enragé.

L'extrait ci-dessus du rapport de M. Bouley ayant été lu à la société de Paris, un Esprit a donné à ce sujet la communication suivante.

(Société spirite de Paris, 30 juin 1865. — Médium, M. Desliens.)

La vision existe-t-elle chez le chien et chez quelques autres animaux, chez lesquels des phénomènes semblables à ceux décrits par M. Bouley se produisent? La question, pour moi, ne fait pas l'ombre d'un doute. Oui, le chien, le cheval voient ou sentent les Esprits. N'avez-vous jamais été témoins de la répugnance que manifestent parfois ces animaux à passer dans un endroit où un corps humain avait été enterré à leur insu? Vous direz sans doute que ses sens peuvent être éveillés par l'odeur particulière aux corps en putréfaction; alors, pourquoi passe-t-il indifférent à côté du cadavre enfoui d'un autre animal? Pourquoi dit-on que le chien sent la mort? N'avez-vous jamais vu des chiens hurler sous les fenêtres d'une personne expirante, alors que cette personne lui était inconnue? Ne voyez-vous pas aussi, en dehors de la surexcitation de la rage, divers animaux refuser d'obéir à la voix de leur maître, reculer avec frayeur devant un obstacle invisible qui semble leur barrer le passage, et s'emporter; puis passer ensuite tranquillement dans l'endroit même qui leur inspirait une si grande terreur, comme si l'obstacle avait disparu? On a vu des animaux sauver leurs maîtres d'un péril imminent, en refusant de parcourir la route où ceux-ci auraient pu succomber. Les faits de visions chez les animaux se trouvent dans l'antiquité et au moyen âge, aussi bien que de nos jours.

Les animaux voient donc certainement les Esprits. Dire, d'ailleurs, qu'ils ont une imagination, n'est-ce pas leur accorder un point de ressemblance avec l'esprit humain, et l'instinct n'est-il pas chez eux l'intelligence rudimentaire, appropriée à leur besoins, avant qu'elle ait passé par les creusets modificateurs qui doivent la transformer et lui donner de nouvelles facultés? L'homme aussi a des instincts qui le font agir d'une manière inconsciente dans l'intérêt de sa conservation; mais à mesure que se développent en lui l'intelligence et le libre arbitre, l'instinct s'affaiblit pour faire place au jugement, parce que ce guide aveugle lui est moins nécessaire.

L'instinct qui est dans toute sa force chez l'animal, se perpétuant

dans l'homme où il se perd peu à peu, est certainement un trait d'union entre les deux espèces. La subtilité des sens chez l'animal, comme chez le sauvage et l'homme primitif, suppléant chez les uns et chez les autres à l'absence ou à l'insuffisance du sens moral, est un autre point de contact. Enfin, la vision spirituelle qui leur est bien évidemment commune, quoique à des degrés très différents, vient aussi diminuer la distance qui semblait mettre entre eux une barrière infranchissable. N'en concluez cependant rien encore d'une manière absolue, mais observez attentivement les faits, car de cette observation seule sortira un jour pour vous la vérité.

MOKI.

Remarque. — Ce conseil est fort sage, car ce n'est évidemment que sur des faits qu'on peut asseoir une théorie solide, hors cela il n'y a que des opinions ou des systèmes. Les faits sont des arguments sans réplique, et dont il faut tôt ou tard accepter les conséquences quand ils sont constatés. C'est ce principe qui a servi de base à la doctrine Spirite, et c'est ce qui nous fait dire que c'est une science d'observation.

Une explication

A propos de la révélation de M. Bach.

Sous le titre de *Lettre d'un inconnu*, signée Bertelius, le *Grand Journal* du 18 juin 1865 contient l'explication suivante du fait rapporté dans la *Revue spirite* du mois de juillet dernier, relatif à l'air du roi Henri III, révélé en songe à M. Bach. L'auteur s'appuie exclusivement sur le somnambulisme, et paraît faire abstraction complète de l'intervention des Esprits. Quoique, sous ce rapport, nous différions de manière de voir, son explication n'en est pas moins savamment raisonnée, et si elle n'est pas, selon nous, exacte de tous points, elle contient des aperçus incontestablement vrais et dignes d'attention.

A l'encontre de certains magnétiseurs dits *fluidistes*, qui ne voient dans tous les effets magnétiques que l'action d'un fluide matériel, sans

tenir aucun compte de l'âme, M. Bertelius fait jouer à celle-ci le rôle capital. Il la présente dans son état d'émancipation et de dégagement de la matière, jouissant de facultés qu'elle ne possède pas à l'état de veille. C'est donc une explication à un point de vue complétement spiritualiste, si ce n'est tout à fait spirite, et c'est déjà quelque chose que l'affrmation de la possibilité du fait par d'autres voies que celle de la matérialité pure, et cela dans un journal important.

Il est à remarqner qu'en ce moment il se produit, parmi les négateurs du Spiritisme, une sorte de réaction; ou plutôt il se forme une opinion tierce que l'on peut considérer comme une transition. Beaucoup reconnaissent aujourd'hui l'impossibilité d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, mais ne peuvent encore se résoudre à admettre l'intervention des Esprits; ils en cherchent la cause dans l'action exclusive de l'âme incarnée, agissant indépendamment des organes matériels. C'est incontestablement un pas que l'on doit considérer comme une première victoire sur le matérialisme. De l'action indépendante et isolée de l'âme, pendant la vie, à cette même action après la mort, la distance n'est pas grande; ils y seront conduits par l'évidence des faits et l'impuissance de tout expliquer à l'aide du seul Esprit incarné.

Voici l'article publié par le *Grand Journal.*

« En racontant, dans l'avant-dernier numéro du *Grand Journal,* le fait singulier arrivé a M. G. Bach, vous posez ces questions : « L'épi-« nette a-t-elle appartenu à Baltazarini? — Est-ce l'Esprit de Baltaza-« rini qui à écrit la romance et la sarabande? — Mystère que nous « n'osons pas approfondir. »

« Pourquoi, s'il vous plaît, un homme, que je me plais à croire affranchi de préjugés, recule-t-il devant la recherche de la vérité? Mystère! dites-vous. — Non, monsieur; il n'y a pas de mystère. Il y a une simple faculté dont Dieu a doté certains hommes, comme il en a doté d'autres d'une belle voix, du génie poétique, de l'esprit de calcul, d'une perspicacité rare, facultés que l'éducation peut réveiller, développer, améliorer. En revanche, il existe une infinité d'autres facultés accordées à l'homme, et que la civilisation, le progrès, l'éducation anéantissent, au lieu d'en favoriser le développement.

« N'est-il pas vrai, par exemple, que les peuples sauvages ont une délicatesse d'ouïe que nous ne possédons pas? — qu'en appliquant l'oreille à terre, ils distinguent le pas d'un homme ou de plusieurs

hommes, d'un cheval, ou de plusieurs chevaux, ou d'une bête fauve à une grande distance ?

« N'est-il pas vrai aussi qu'ils mesurent le temps avec précision, sans horloge, sans montre? qu'ils dirigent sûrement leur marche à travers les forêts vierges, ou leurs nacelles à travers les fleuves et la mer, en regardant les étoiles, sans le secours de la boussole et sans aucune notion astronomique? — N'est-il pas vrai enfin, qu'ils guérissent leurs maladies sans médecins; les piqûres des animaux les plus venimeux avec des herbes, des simples, qu'ils distinguent au milieu de tant d'autres herbes, et trouvent sous leurs pas? Ne sait-on pas qu'ils guérissent les plaies les plus dangereuses avec de la terre glaise? Et ne prouvent-ils pas, comme me le disait si judicieusement, sur les confins des États-Unis, un chef de Peaux-Rouges, que le *Grand Être* a toujours mis le remède à côté du mal?

« Ces vérités sont devenues banales à force d'être répétées; mais les uns s'en servent pour déguiser leur ignorance, les autres (c'est la majorité) pour y puiser des sujets de paradoxes. Il est si facile de prendre des allures d'esprit fort en niant tout! il est si difficile d'expliquer l'œuvre de Dieu, dont nous cherchons le secret dans les livres, quand nous en trouverions la solution dans la nature! Voilà le grand livre qui est ouvert à toutes les intelligences; mais toutes ne sont pas faites pour déchiffrer ces mystères, parce que les uns y lisent à travers leurs préventions ou leurs préjugés, les autres à travers leur insuffisance ou leur orgueil de savant.

« Servez-vous des moyens les plus simples pour approfondir les mystères de la nature, et vous trouverez la solution, jusqu'aux bornes imposées à l'intelligence humaine, par une intelligence supérieure.

« M. Bach n'est pas somnambule, avez-vous dit. Qu'en savez-vous, et qu'en sait-il lui-même? — M. Bach, je l'affirme, sans avoir jamais eu l'honneur de le rencontrer et sans le connaître, M. Bach est somnambule. Le somnambulisme est resté chez lui à l'état latent; il a fallu un événement exceptionnel, une sensation très vive et très persistante, une émotion que comprendront tous ceux qui ont l'amour de la curiosité et de la collection, pour lui révéler à lui-même une faculté dont il doit avoir eu plus d'un exemple, restés inaperçus dans sa vie, mais dont il se souviendra sans doute aujourd'hui, s'il veut interroger son passé et réfléchir.

« M. Bach, d'après ce que vous nous avez appris, employa une partie de la journée dans la contemplation de sa précieuse épinette; il découvrit l'état civil de l'instrument (avril 1564). « Il y pensait

« en se couchant; lorsque le sommeil vint fermer sa paupière, il y « pensait encore. »

« Le somnambule procède par degrés. — Quand vous voulez qu'il voie ce qui se passe à Londres, par exemple, il faut lui indiquer que vous le mettez en voiture, qu'il entre en chemin de fer, qu'il roule, qu'il s'embarque, traverse la mer (alors là, il éprouve souvent des nausées), qu'il débarque, reprend le chemin de fer, et finalement arrive au terme de son voyage.

« M. Bach a suivi la marche habituelle aux somnambules. Il avait tourné, retourné, démonté, fouillé son épinette; il était rempli de cette idée, et, mentalement, sans même y songer, il a dû se dire : « A qui « cet instrument a-t-il pu appartenir? » Le courant magnétique (les esprits forts ne nieront pas ce courant) s'est établi entre lui et l'instrument. Il s'est endormi, il est tombé dans le sommeil naturel, et a passé ensuite naturellement à l'état de somnambulisme. Alors il a cherché, il a fouillé dans le passé, il s'est mis en communication plus intime avec l'épinette; il a dû la tourner, la retourner, poser la main où la main de l'ancien propriétaire de l instrument s'est posée il y a trois siècles; et interrogeant le passé (ce qui est infiniment plus facile que de voir l'avenir), il s'est trouvé en contact avec cet être qui n'est plus. Il l'a vu vêtu de ses habits, et il a exécuté l'air que l'instrument a si souvent rendu; il a entendu les paroles si souvent accompagnées; et entraîné par cette puissance magnétique qu'on appelle électricité, il a écrit, lui, M. Bach, de sa main, cet air, aussi bien qu'on transmet aujourd'hui à Lyon une dépêche écrite de votre main avec votre écriture. Il a écrit, lui, M. Bach, dans son état de somnambulisme, je le répète, cet air et ces paroles qu'il n'a jamais entendus; et, surexcité par une émotion trop vive, il s'est réveillé tout en larmes.

« Vous allez crier à l'impossibilité.—Eh bien! écoutez ce fait : — J'ai envoyé moi-même une somnambule en Angleterre; elle a accompli le voyage, non pas dans le sommeil de somnambule, mais dans une condition qui n'était ni l'état tout à fait naturel, ni l'état complet de somnambulisme. — Seulement, je lui ai ordonné de dormir toutes les nuits pendant le temps nécessaire, du sommeil surnaturel, et de *s'écrire* ce qu'elle aurait à faire pour arriver au résultat qu'elle devait atteindre dans son voyage. — Elle ne savait pas un mot d'anglais. Elle ne connaissait personne. L'affaire qui la préoccupait était grave... Elle a accompli son voyage, elle s'est écrit toutes les nuits des consultations sur ce qu'elle devait faire, sur les personnes qu'elle devait voir, l'endroit où elle devait les trouver. Elle a suivi textuellement et

au pied de la lettre les indications qu'elle s'était données, elle est allée chez des personnes qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui se trouvaient être justement celles qui pouvaient tout... Si bien qu'au bout de huit jours, une affaire qui aurait exigé des années, sans espoir d'en voir la fin, a été terminée à sa complète satisfaction, et ma somnambule est retournée après avoir accompli des merveilles. — Dans l'état naturel, cette femme extraordinaire est tout simplement une femme fort ordinaire.

« Remarquez ce fait : son écriture dans le sommeil est toute différente de son écriture habituelle. Des mots ont été mis en anglais, et elle ne connaît pas l'anglais. Elle converse avec moi en italien, et quand elle est réveillée, elle ne saurait dire deux mots de suite dans cette langue.

« M. Bach a donc écrit lui-même et annoté de sa main l'air de Henri III quoique peut-être il ne reconnaisse pas son écriture. Et ce qui est plus fort, c'est qu'il doit douter de ses facultés magnétiques, comme ma somnambule, qui est, à cet égard, d'une incrédulité si radicale qu'on ne peut causer de magnétisme devant elle sans qu'elle ne se hâte de déclarer qu'il faut être absurde pour y croire.

« Et peut-être encore, quoique vous ne le disiez pas, M. Bach n'avait ni papier ni encre. Ma somnambule, à Londres, trouva sur sa table, les indications voulues écrites au crayon ; elle n'avait pas de crayon!... Elle est allée, j'en suis certain, fouiller dans l'hôtel, a trouvé le crayon dont elle avait besoin, et l'a reporté à sa place, avec cette exactitude, ces précautions, cette légèreté vaporeuse, presque surnaturelle, habituelle aux somnambules.

« Je pourrais vous citer des faits plus surprenants que celui de M. Bach. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. J'hésite même à vous envoyer ces notes écrites au hasard de la plume.

« Depuis vingt ans que je magnétise, j'ai caché, même à mes meilleurs amis, le résultat de mes découvertes. Il est si facile de taxer un homme de folie ; il y a tant de gens intéressés à mettre la lumière sous le boisseau, et, surtout il faut le dire, il y a tant de charlatans qui ont abusé du magnétisme, qu'il faudrait un courage surhumain, pour déclarer qu'on s'en occupe. On serait mieux venu de proclamer qu'on a assassiné père et mère, que de confesser qu'on y croit.

« Règle générale, cependant : ne croyez jamais, au grand jamais, aux expériences publiques, aux somnambules de commande qu'on consulte moyennant finances, qui rendent des oracles comme les sybilles antiques, qui agissent, parlent au moindre commandement et à

heure dite, devant un public nombreux, comme un automate habilement fabriqué. C'est du charlatanisme ! Rien n'est plus capricieux, volontaire, mobile, boudeur, rancuneux qu'un somnambule. Un rien paralyse ses facultés de seconde vue ; un rien le fait mentir pour faire une malice ; un rien le dérange et le fait dévier, et cela se conçoit. Y a-t-il rien de plus susceptible que le courant électrique?

« Je me suis séparé d'un savant docteur (le docteur E..., bien connu à Londres), sous lequel j'ai commencé mes premières expériences magnétiques, justement parce que j'ai toujours considéré comme une faute grave l'abus du magnétisme. Entraîné par les résultats miraculeux que nous obtenions, il voulut un jour greffer le système phrénologique sur le magnétisme ; il prétendait qu'en touchant certaines bosses de la tête, le somnambule éprouvait la sensation dont cette bosse était le siége. On touchait la bosse présumée du chant, le sujet chantait ; celle de la gourmandise, il mâchait à vide, disant que tel mets avait bon ou mauvais goût ; ainsi de suite.

« J'estimai que c'était pousser l'expérience jusqu'à l'abus, et asseoir sur un fait réel, le somnambulisme, une science problématique, la phrénologie. Je voulais étendre le domaine des découvertes magnétiques, mais non en abuser, comme on le fait généralement.

« J'eus l'irrévérence de déclarer à mon professeur qu'il s'égarait, et je maintiens qu'il est du devoir de tous ceux qui connaissent les phénomènes magnétiques de s'élever contre toutes ces expériences, dont le seul but est de satisfaire une curiosité ignorante, d'exploiter quelques faiblesses humaines et non d'atteindre un résultat pratique pour l'humanité et utile à tous.

« Mais il est plus difficile qu'on ne croit de se maintenir dans ces bornes honorables, quand on est parvenu à des résultats merveilleux. Les plus forts magnétiseurs se laissent entraîner, et, phénomène plus merveilleux encore, lorsqu'on arrive à ce point d'exiger toujours des expériences publiques de son sujet, il semble alors se détraquer, il n'a plus cet imprévu, cette lucidité, cette clairvoyance qui le distinguaient ; il devient une machine automatique, qui répond sur un thème donné, et dont les facultés s'appauvrissent jusqu'au point de disparaître.

« Malheureusement des gens qui n'oseraient tenter une simple expérience de physique amusante, qui s'avoueraient inhabiles à exécuter le moindre tour de prestidigitation, n'hésitent jamais, sans préparations, sans la moindre étude préparatoire, à faire des expériences magnétiques.

« Ah ! si je ne craignais d'endormir les lecteurs de votre *Grand*

Journal d'un sommeil moins intéressant, mais plus bruyant que celui de mes somnambules, je vous entretiendrais prochainement de faits éminemment curieux... Mais auparavant, il faut savoir quel accueil vous ferez à cette première lettre, et c'est ce que j'apprendrai samedi en faisant sauter la bande de mon numéro.

« BERTELIJUS. »

Un égoïste.

Étude spirite morale.

Un de nos correspondants de Lyon nous a transmis le récit suivant à la date du 10 janvier 1865.

Nous connaissions, dans une localité voisine, un individu que je ne nomme pas, pour ne pas faire de la médisance et parce que le nom ne fait rien à la chose. Il était Spirite, et sous l'empire de cette croyance il s'était amélioré, mais cependant il n'en n'avait point profité autant qu'il aurait pu le faire, eu égard à son intelligence. Il vivait avec une vieille tante qui l'aimait comme son fils, et à qui rien ne coûtait, ni peines ni sacrifices, pour son cher neveu. Par économie c'était la bonne femme qui faisait le ménage ; jusque-là, rien que de très naturel ; ce qui l'était moins, c'est que le neveu, jeune et bien portant, la laissât faire les travaux au-dessus de ses forces, sans que jamais il lui vint à la pensée de lui épargner des courses pénibles pour son âge, le transport de quelques fardeaux ou quelque chose de semblable. Il n'aurait pas plus remué un meuble dans la maison que s'il avait eu des domestiques à ses ordres ; et même s'il arrivait qu'il prévît quelque opération exceptionnellement pénible, il prenait un prétexte pour s'absenter dans la crainte qu'on ne lui demandât de donner un coup de main qu'il n'aurait pu refuser. Il avait reçu cependant à ce sujet plusieurs leçons, on pourrait dire des affronts, capables de faire réfléchir un homme de cœur; mais il y était insensible. Un jour que la tante s'exténuait à fendre du bois, il était là assis, fumant tranquillement sa pipe. Un voisin entre, et voyant cela, dit en jetant un regard de mépris sur le jeune homme : « C'est là l'ouvrage d'un homme et non d'une femme ; » puis, prenant le merlin, il se mit à fendre le bois, tandis que l'autre le regardait faire. Il était estimé comme honnête homme et de bonne

conduite, mais son caractère sans aménité et sans prévenance ne le faisait pas aimer, et avait éloigné de lui la plupart de ses amis. Nous autres Spirites, nous étions affligés de ce manque de cœur, et nous disions qu'un jour il le payerait sans doute bien cher.

La prévision s'est réalisée dernièrement. Il faut vous dire que par suite des efforts que faisait la vieille femme, elle fut atteinte d'une hernie très grave qui la faisait beaucoup souffrir, mais dont elle avait le courage de ne pas se plaindre. Pendant ces derniers grands froids, voulant probablement esquiver une corvée, le neveu sortit dès le matin, mais il ne rentra pas. En traversant un pont, il fut atteint par la chute d'une voiture entraînée sur une pente glissante, et mourut deux heures après.

Quand nous fûmes informés de l'événement, nous voulûmes l'évoquer, et voici ce qui nous fut répondu par un de nos bons guides :

« Celui que vous voulez appeler ne pourra se communiquer avant quelque temps. Je viens vous répondre pour lui, et vous apprendre ce que vous désirez savoir ; plus tard, il vous le confirmera ; dans ce moment, il est trop troublé par les pensées qui l'agitent. Il voit sa tante, et la maladie qu'elle a contractée par suite de ses fatigues corporelles et dont elle mourra. C'est là ce qui le tourmente, car il se considère comme son meurtrier. Il l'est en effet, puisqu'il pouvait lui épargner le travail qui sera cause de sa mort. C'est pour lui un remords poignant et qui le poursuivra longtemps, jusqu'à ce qu'il ait réparé sa faute. Il voudrait le faire en ce moment ; il ne quitte pas sa tante, mais ses efforts sont impuissants, et alors il se désespère. Il faut, pour sa punition qu'il la voie mourir des suites de sa nonchalance égoïste, car sa conduite est une variété de l'égoïsme. Priez pour lui afin d'entretenir en lui le repentir qui le sauvera plus tard. »

D. Notre cher guide voudrait-il nous dire s'il ne lui est tenu aucun compte des autres défauts dont il s'est corrigé par suite du Spiritisme, et si sa position n'en est pas adoucie ? — *R.* Sans aucun doute, il lui est tenu compte de cette amélioration, car rien n'échappe aux regards scrutateurs de la divine providence. Mais voici de quelle manière chaque action bonne ou mauvaise a ses conséquences naturelles, inévitables, selon cette parole du Christ : A chacun selon ses œuvres : celui qui s'est corrigé de quelques défauts s'épargne la punition qu'ils eussent entraînés, et reçoit au contraire le prix des qualités qui les ont remplacés ; mais il ne peut échapper aux suites des défauts qui lui restent. Il n'est donc puni que dans la proportion et selon la gravité de ces derniers : moins il en a, meilleure est sa position. Une

qualité ne rachète pas un défaut ; elle diminue le nombre de ceux-ci, et par suite la somme des punitions

Ceux dont on se corrige d'abord sont les plus faciles à extirper, et celui dont on se défait le plus difficilement, c'est l'égoïsme. On croit avoir beaucoup fait parce qu'on a modéré la violence de son caractère, qu'on se résigne à son sort, ou qu'on se défait de quelques mauvaises habitudes ; c'est quelque chose sans doute et qui profite, mais n'empêche pas de payer le tribut d'épuration pour le reste.

Mes amis, l'égoïsme est ce qu'on voit le mieux chez les autres, parce qu'on en ressent le contre-coup, et que l'égoïste nous blesse ; mais l'égoïste trouve en lui-même sa satisfaction, c'est pour cela qu'il ne s'en aperçoit pas. L'égoïsme est toujours une preuve de sècheresse du cœur ; il émousse la sensibilité sur les souffrances d'autrui. L'homme de cœur, au contraire, ressent cette souffrance et s'en émeut ; c'est pour cela qu'il se dévoue pour les épargner ou les apaiser chez les autres, parce qu'il voudrait qu'on en fît autant pour lui ; aussi est-il heureux quand il épargne une peine ou une souffrance à quelqu'un ; *s'étant identifié avec le mal de son semblable, il éprouve un soulagement réel quand le mal n'existe plus.* Comptez sur sa reconnaissance si vous lui rendez service ; mais de l'égoïste n'attendez que de l'ingratitude ; la reconnaissance en paroles ne lui coûte rien, mais en action, elle le fatiguerait et troublerait son repos. Il n'agit pour autrui que quand il y est forcé, mais jamais spontanément; son attachement est en raison du bien qu'il attend des gens, et cela quelquefois à son insu. Le jeune homme dont nous avons parlé aimait certainement sa tante, et il se serait révolté si on lui avait dit le contraire, et cependant son affection n'allait pas jusqu'à se fatiguer pour elle ; ce n'était pas de sa part un dessein prémédité, mais une répulsion instinctive, suite de son égoïsme natif. La lumière qu'il n'avait pas su trouver de son vivant lui apparaît aujourd'hui, et il regrette de n'avoir pas mieux profité des enseignements qu'il a reçus. Priez pour lui.

L'égoïsme est le ver rongeur de la société, c'est plus ou moins celui de chacun de vous. Bientôt, je vous donnerai une dissertation où il sera envisagé sous ses diverses nuances ; ce sera un miroir ; regardez-le avec soin, pour voir si vous n'apercevez pas dans un coin quelque reflet de votre personnalité.

Votre guide spirituel.

Notices bibliographiques.

(En vente).

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme,

Contenant : l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc.; suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort.

Par ALLAN KARDEC.

Comme il ne nous appartient de faire ni l'éloge, ni la critique de cet ouvrage, nous nous bornons à en faire connaître le but, par la reproduction d'un extrait de la préface.

« Le titre de cet ouvrage en indique clairement l'objet. Nous y avons réuni tous les éléments propres à éclairer l'homme sur sa destinée. Comme dans nos autres écrits sur la doctrine spirite, nous n'y avons rien mis qui soit le produit d'un système préconçu ou d'une conception personnelle qui n'aurait aucune autorité : tout y est déduit de l'observation et de la concordance des faits.

« Le *Livre des Esprits* contient les bases fondamentales du Spiritisme; c'est la pierre angulaire de l'édifice; tous les principes de la doctrine y sont posés, jusqu'à ceux qui doivent en faire le couronnement; mais il fallait en donner les développements, en déduire toutes les conséquences et toutes les applications, à mesure qu'elles se déroulaient par l'enseignement complémentaire des Esprits et par de nouvelles observations; c'est ce que nous avons fait dans le *Livre des Médiums* et dans l'*Evangile selon le Spiritisme*, à des points de vue spéciaux; c'est ce que nous faisons dans cet ouvrage à un autre point de vue, et c'est ce que nous ferons successivement dans ceux qui nous restent à publier, et qui viendront en leur temps.

« Les idées nouvelles ne fructifient que lorsque la terre est préparée pour les recevoir; or, par cette terre préparée, il ne faut pas entendre quelques intelligences précoces, qui ne donneraient que des fruits isolés, mais un certain ensemble dans la prédisposition générale, afin que, non-seulement elle donne des fruits plus abondants, mais que l'idée, trouvant un plus grand nombre de points d'appui, rencontre moins d'opposition et soit plus forte pour résister à ses antagonistes.

L'Évangile selon le Spiritisme était déjà un pas en avant; *le Ciel et l'Enfer* est un pas de plus dont la portée sera facilement comprise, car il touche au vif de certaines questions, mais il ne devait pas venir plus tôt.

« Si l'on considère l'époque à laquelle est arrivé le Spiritisme, on reconnaît sans peine qu'il est venu en temps opportun , ni trop tôt , ni trop tard; plus tôt, il eût avorté, parce que, les sympathies n'étant pas assez nombreuses, il eût succombé sous les coups de ses adversaires; plus tard, il eût manqué l'occasion favorable de se produire ; les idées auraient pu prendre un autre cours dont il eût été difficile de les détourner. Il fallait laisser aux vieilles idées le temps de s'user et de prouver leur insuffisance, avant d'en présenter de nouvelles.

« Les idées prématurées avortent, parce qu'on n'est pas mûr pour les comprendre, et que le besoin d'un changement de position ne se fait pas encore sentir. Aujourd'hui il est évident pour tout le monde qu'un immense mouvement se manifeste dans l'opinion; une réaction formidable s'opère dans le sens progressif contre l'esprit stationnaire ou rétrograde de la routine; les satisfaits de la veille sont les impatients du lendemain. L'humanité est dans le travail de l'enfantement; il y a dans l'air quelque chose, une force irrésistible qui la pousse en avant; elle est comme un jeune homme sorti de l'adolescence, qui entrevoit de nouveaux horizons sans les définir, et secoue les langes de l'enfance. On veut quelque chose de mieux, des aliments plus solides pour la raison; mais ce mieux est encore dans le vague; on le cherche; tout le monde y travaille, depuis le croyant jusqu'à l'incrédule, depuis le laboureur jusqu'au savant. L'univers est un vaste chantier: les uns démolissent, les autres reconstruisent; chacun taille une pierre pour le nouvel édifice dont le grand architecte possède seul le plan définitif, et dont on ne comprendra l'économie que lorsque ses formes commenceront à se dessiner au-dessus de la surface du sol. C'est ce moment que la souveraine sagesse a choisi pour l'avénement du Spiritisme.

« Les Esprits qui président au grand mouvement régénérateur agissent donc avec plus de sagesse et de prévoyance que ne peuvent le faire les hommes, parce qu'ils embrassent la marche générale des événements, tandis que nous ne voyons que le cercle borné de notre horizon. Les temps de la rénovation étant arrivés, selon les décrets divins, il fallait qu'au milieu des ruines du vieil édifice, l'homme, pour ne pas se décourager, entrevît les assises du nouvel ordre de choses ;

il fallait que le matelot pût apercevoir l'étoile polaire qui doit le guider vers le port.

« La sagesse des Esprits, qui s'est montrée dans l'apparition du spiritisme, révélé presque instantanément par toute la terre, à l'époque la plus propice, n'est pas moins évidente dans l'ordre et la gradation logiques des révélations complémentaires successives. Il ne dépend de personne de contraindre leur volonté à cet égard, car ils ne mesurent pas leurs enseignements au gré de l'impatience des hommes. Il ne nous suffit pas de dire : » Nous voudrions avoir telle chose, » pour qu'elle soit donnée ; et encore moins nous convient-il de dire à Dieu : « Nous jugeons que le moment est venu pour vous de nous donner telle chose ; nous nous jugeons nous-mêmes assez avancés pour la recevoir ; » car ce serait lui dire : « Nous savons mieux que vous ce qu'il convient de faire. » Aux impatients, les Esprits répondent : « Commencez d'abord par bien savoir, bien comprendre, et surtout bien pratiquer ce que vous savez, afin que Dieu vous juge dignes d'en apprendre davantage ; puis, quand le moment sera venu, nous saurons agir et choisirons nos instruments. »

« La première partie de cet ouvrage, intitulée *Doctrine*, contient l'examen comparé des diverses croyances sur le ciel et sur l'enfer, les anges et les démons, les peines et les récompenses futures ; le dogme des peines éternelles y est envisagé d'une manière spéciale et réfuté par des arguments tirés des lois mêmes de la nature, et qui en démontrent non-seulement le côté illogique, déjà signalé cent fois, mais l'impossibilité matérielle. Avec les peines éternelles tombent naturellement les conséquences qu'on avait cru pouvoir en tirer.

« La seconde partie renferme de nombreux exemples à l'appui de la théorie, ou mieux qui ont servi à établir la théorie. Ils puisent leur autorité dans la diversité des temps et des lieux où ils ont été obtenus, car s'ils émanaient d'une seule source, on pourrait les regarder comme le produit d'une même influence ; ils la puisent, en outre, dans leur concordance avec ce qui s'obtient tous les jours partout où l'on s'occupe des manifestations spirites à un point de vue sérieux et philosophique. Ces exemples auraient pu être multipliés à l'infini, car il n'est pas de centre spirite qui ne puisse en fournir un notable contingent. Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous avons dû faire un choix parmi les plus instructifs. Chacun de ces exemples est une étude où toutes les paroles ont leur portée pour quiconque les méditera avec attention, car de chaque point jaillit une lumière sur la situation de l'âme après sa mort, et le passage, jusqu'alors si obscur et si redouté,

de la vie corporelle à la vie spirituelle. C'est le guide du voyageur avant d'entrer dans un pays nouveau. La vie d'outre-tombe s'y déroule sous tous ses aspects comme un vaste panorama ; chacun y puisera de nouveaux motifs d'espérance et de consolation, et de nouveaux soutiens pour affermir sa foi en l'avenir et en la justice de Dieu.

« Dans ces exemples, pris pour la plupart dans des faits contemporains, nous avons dissimulé les noms propres toutes les fois que nous l'avons jugé utile, par des motifs de convenance faciles à apprécier. Ceux que ces exemples peuvent intéresser les reconnaîtront facilement; pour le public, des noms plus ou moins connus, et quelquefois très obscurs, n'eussent rien ajouté à l'instruction qu'on peut en retirer.

Voici les titres des chapitres :

PREMIÈRE PARTIE. *Doctrine.* I L'avenir et le néant. — II De l'appréhension de la mort. — III Le ciel. — IV L'enfer. — V Tableau comparatif de l'enfer païen et de l'enfer chrétien. — VI Le purgatoire. — VII De la doctrine des peines éternelles. – VIII Les peines futures, selon le Spiritisme. — IX Les anges. — X Les démons. — XI Intervention des démons dans les manifestations modernes. — XII De la défense d'évoquer les morts.

DEUXIÈME PARTIE. *Exemples.* I Le passage. — II Esprits heureux. — III Esprits dans une condition moyenne. — IV Esprits souffrants. — V Suicidés. — VI Criminels repentants. — VII Esprits endurcis. — VIII Expiations terrestres.

Entretiens familiers sur le Spiritisme,

Par madame ÉMILIE COLLIGNON (de Bordeaux).

Nous nous faisons un plaisir et un devoir de rappeler à l'attention de nos lecteurs cette brochure, que nous n'avons fait qu'annoncer dans notre dernier numéro, et que nous inscrivons avec plaisir parmi les livres recommandés. C'est un exposé complet, quoique sommaire, des principes vrais de la doctrine, dans un langage familier, à la portée de tout le monde, et sous une forme attrayante. Faire l'analyse de cette production, serait faire celle du livre des Esprits et des médiums. Ce n'est donc point comme contenant des idées nouvelles, que nous recommandons cet opuscule, mais comme un moyen de propager la doctrine.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8ᵉ ANNÉE. N°. 10. OCTOBRE 1865.

Nouvelles études sur les miroirs magiques ou psychiques.

Le voyant de la forêt de Zimmerwald.

Dans la *Revue Spirite* d'octobre 1864, nous avons rendu un compte détaillé des observations que nous venions de faire sur un paysan du canton de Berne qui possède la faculté de voir, dans un verre, les choses éloignées. De nouvelles visites que nous lui avons faites cette année nous ont permis de compléter nos observations et de rectifier, sur certains points, la théoric que nous avions donnée des objets vulgairement désignés sous le nom de *miroirs magiques*, plus exactement nommés *miroirs psychiques*. Comme avant tout nous cherchons la vérité et que nous n'avons pas la prétention d'être infaillible, lorsqu'il nous arrive de nous tromper, nous n'hésitons pas à le reconnaître. Nous ne connaissons rien de plus sot que de s'entêter sur une opinion erronée.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, et afin d'éviter des répétitions, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter à l'article précité qui contient une notice détaillée sur le voyant en question, et sa manière d'opérer.

Nous rappellerons seulement qu'on donne le nom de *miroirs magiques* à des objets de diverses formes et natures, presque toujours à reflet brillant, tels que verres à boire, carafes, glaces, plaques métalliques et dans lesquels certaines personnes voient des choses absentes. Une observation attentive nous ayant convaincu que cette faculté

n'est autre que celle de la *double vue*, autrement dit de *la vue spirituelle* ou *psychique*, indépendante de la vue organique; et l'expérience démontrant chaque jour que cette faculté existe sans le secours d'aucun objet, nous en avions conclu, d'une manière trop absolue, à l'inutilité de ces objets, pensant que l'habitude de s'en servir les rendait seule nécessaires, et que tout individu *voyant* avec leur concours, pourrait voir tout aussi bien sans cela, s'il en avait la volonté; or, c'est là qu'est l'erreur, ainsi que nous allons le démontrer.

Préalablement nous donnerons un récit succinct des nouveaux faits observés, parce qu'ils servent de base aux instructions auxquelles ils ont donné lieu.

Étant donc retourné chez cet homme, accompagné de M. le commandant de W. qui a bien voulu nous servir d'interprète, il s'est tout d'abord occupé de notre santé; il a décrit avec facilité et une parfaite exactitude le siége, la cause et la nature du mal, et indiqué les remèdes nécessaires.

Ensuite, sans y être provoqué par aucune question, il a parlé de nos travaux, de leur but et de leurs résultats, dans le même sens que l'année précédente, sans cependant avoir conservé aucun souvenir de ce qu'il avait dit; mais il a beaucoup plus approfondi le sujet dont il a paru mieux comprendre la portée. Il est entré dans des détails circonstanciés sur la marche actuelle et future de la chose qui nous occupe, sur les causes qui doivent amener tel ou tel résultat, sur les obstacles qui nous seront suscités et les moyens de les surmonter, sur les personnes qui y jouent ou doivent y jouer un rôle pour ou contre, celles sur le dévoûment et la sincérité desquelles on peut compter ou non, les dépeignant au physique et au moral de manière à prouver qu'il les voyait parfaitement. En un mot il nous a donné une instruction longuement développée et logiquement motivée, d'autant plus remarquable qu'elle confirme de tous points, et complète sous certains rapports celles de nos Esprits protecteurs. Les parties dont nous étions à même d'apprécier l'exactitude ne peuvent laisser de doute sur sa clairvoyance. Ayant eu avec lui plusieurs entretiens, chaque fois il revenait sur le même sujet, le confirmait ou le complétait, sans jamais se contredire, même dans ce qu'il avait dit l'année précédente, dont les entretiens actuels semblaient être la suite.

Cette instruction étant toute personnelle et confidentielle, nous nous abstenons de la rapporter en détail; nous la mentionnons à cause du fait important qui en est ressorti et que nous relatons ci-après. Elle est, sans doute d'un haut intérêt pour nous, mais notre but principal,

en retournant voir cet homme, était de faire de nouvelles études sur sa faculté, dans l'intérêt de la science spirite.

Un fait que nous avons constaté, c'est qu'on ne peut contraindre sa lucidité; il voit ce qui se présente à lui et le décrit, mais on ne peut lui faire voir à volonté ce que l'on désire, ni ce à quoi l'on pense, bien qu'il lise dans la pensée. Dans la séance principale qui nous fut consacrée, nous essayâmes en vain d'appeler son attention sur d'autres sujets; malgré ses efforts, il déclara ne rien voir dans son verre.

Lorsqu'il traite un sujet, on peut lui faire les questions qui y sont rélatives, mais c'est inutilement qu'on l'interrogerait sur la première chose venue. Il lui arrive pourtant souvent de passer brusquement du sujet qui l'occupe à un autre qui y est tout à fait étranger, puis il revient au premier. Lorsqu'on lui en demande la raison, il répond qu'il dit ce qu'il voit, et que cela ne dépend pas de lui.

Il voit *spontanément* les personnes absentes, lorsqu'elles se lient directement à ce qui fait l'objet de son examen, mais non autrement. Son point de départ est l'interrogateur, sa personne, sa résidence; de là se déroulent les faits consécutifs. Ce fut aussi inutilement que nous tentâmes l'expérience suivante. Un de nos amis de Paris, qui venait de nous écrire, désirait que nous le consultassions au sujet de la maladie de sa fille. Nous lui remîmes la lettre en lui disant de la placer dans le creux de sa main, sous le fond de son verre, pensant que le rayonnement du fluide faciliterait la vue de cette personne; il n'en fut rien : le reflet blanc du papier le gênait au contraire; il prétendit que cette personne était trop loin, et cependant, quelques instants auparavant, il venait de dépeindre, avec une parfaite exactitude et des détails minutieux, un individu auquel nous ne songions nullement, ainsi que l'endroit qu'il habite et cela à une distance quatre fois plus grande; mais cet individu se trouvait compris dans le sujet qui nous concernait, tandis que l'autre y était étranger. L'enchaînement des événements le conduisait vers l'un et non vers l'autre.

Sa lucidité n'est donc ni flexible, ni maniable, et ne se prête nullement au caprice de l'interrogateur. Il n'est ainsi, en aucune façon, apte à satisfaire ceux qui ne viendraient vers lui que par curiosité; d'ailleurs, comme il lit dans la pensée, son premier soin est de voir l'intention du visiteur, s'il ne le connaît pas d'avance; si cette intention n'est pas sérieuse, et s'il voit que le but de la démarche n'est ni moral ni utile, il refuse de parler, et renvoie quiconque viendrait lui demander ce qu'on appelle la bonne aventure, ou lui poser des questions futiles ou ndiscrètes. En un mot, c'est un voyant sérieux et non un devin.

Sa clairvoyance, ainsi que nous l'avons dit l'année dernière, s'applique principalement aux sources et aux cours d'eau souterrains ; ce n'est qu'accessoirement et par complaisance qu'il s'occupe d'autres choses.

Il est d'une ignorance absolue sur les principes même les plus élémentaires des sciences, mais il a beaucoup de jugement naturel, et par le fait de sa lucidité il supplée souvent au défaut de connaissances acquises. En voici un exemple.

Un jour, en notre présence, quelqu'un l'interrogeait sur la possibilité de l'existence d'une source minérale dans une certaine localité. Il n'y en a point, dit-il, parce que le terrain n'est pas propice. Nous lui fîmes observer que l'origine des sources est parfois fort éloignée du lieu où elles se montrent, et qu'elles filtrent à travers les couches terrestres. C'est vrai, reprit-il ; mais il y a des pays où les couches sont horizontales, et d'autres où elles sont verticales. Dans celui dont parle ce monsieur, elles sont verticales, et c'est là l'obstacle. D'où lui venait cette idée de la direction des couches terrestres, à lui qui n'a pas la moindre notion de géologie?

Nous l'avons soigneusement observé pendant tout le cours de ses opérations, et voilà ce que nous avons remarqué :

Dès qu'il est assis, il prend son verre, le tient comme nous l'avons décrit dans notre précédent article, regarde alternativement le fond du verre et les assistants, et pendant près d'un quart d'heure parle de choses et d'autres indifférentes, après quoi il aborde le sujet principal. A ce moment, ses yeux naturellement vifs et pénétrants se ferment à demi, se voilent et se convulsent; la prunelle disparaît par le haut et ne laisse voir que le blanc. De temps en temps, lorsqu'il fixe quelqu'un, la prunelle se montre un instant en partie, pour disparaître de nouveau totalement, et cependant il regarde toujours le fond de son verre ou les lignes qu'il trace avec sa craie; or, il est bien évident que, dans cet état, ce n'est pas par les yeux qu'il peut voir. Sauf cette particularité, il n'y a rien en lui de sensiblement anormal. Son langage est celui d'un homme grave et sérieux; il parle simplement, sans emphase, comme dans l'état ordinaire et non comme un inspiré.

Dans la soirée du jour où nous eûmes notre principale séance, nous demandâmes, par l'entremise d'un médium écrivain, des instructions aux bons Esprits sur les faits dont nous venions d'être témoins.

Demande. Que faut-il penser des révélations spontanées que nous a faites aujourd'hui le voyant de la forêt? — *Réponse.* Nous avons voulu vous donner une preuve de la faculté de cet homme. Nous

avions préparé le sujet qu'il devait traiter, c'est pourquoi il n'a pu répondre aux autres questions que vous lui avez faites. Ce qu'il vous a dit n'était que notre opinion. Vous avez été étonné de ce qu'il vous a dit; il parlait par nous sans le savoir, et à l'heure qu'il est il ne sait plus ce qu'il a dit, de même qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il avait dit l'année dernière, car son rayon d'intelligence ne va pas jusque-là. En parlant, il ne comprenait même pas la portée de ce qu'il disait; il parlait mieux que le médium ici présent n'aurait pu le faire, par la crainte d'aller trop loin; c'est pourquoi nous nous sommes servis de lui comme étant un instrument plus docile, pour les instructions que nous voulions vous donner.

Dem. Il a parlé d'un individu qui, d'après le portrait qu'il en a fait au physique et au moral, et par sa position, semblerait être tel personnage; pourriez-vous dire si c'est en effet celui qu'il a voulu désigner? — *Rép.* Ce que vous devez savoir, il l'a dit.

Remarque. — Il est donc évident qu'à la faculté naturelle de cet homme se joint la médiumnité, au moins accidentellement, si ce n'est d'une manière permanente; c'est-à-dire que la lucidité lui est personnelle, et non le fait des Esprits, mais que les Esprits peuvent donner à cette lucidité telle direction qui leur convient, dans un cas déterminé, lui inspirer ce qu'il doit dire, et ne lui laisser dire que ce qu'il faut. Il est donc, au besoin, *medium inconscient.*

La faculté de voir à distance et à travers les corps opaques ne nous paraît extraordinaire, incompréhensible, que parce qu'elle constitue un sens dont nous ne jouissons pas dans l'état normal. Nous sommes exactement comme les aveugles de naissance qui ne comprennent pas qu'on puisse connaître l'existence, la forme et les propriétés des objets sans les toucher; ils ne comprennent pas que le fluide lumineux est l'intermédiaire qui nous met en rapport avec les objets éloignés, et nous en apporte l'image. Sans la connaissance des propriétés du fluide périsprital, nous ne comprenons pas la vue sans le secours des yeux; nous sommes à cet égard de véritables aveugles; or, la faculté de voir à distance, à l'aide du fluide périsprital, n'est pas plus merveilleuse ni miraculeuse que celle de voir les astres à des milliards de lieues, à l'aide du fluide lumineux (1).

(1) Le *Siècle* publie en ce moment, sous le titre de : *La double vue*, un très-intéressant romain feuilleton d'Élie Berthet. Dans le moment actuel c'est un à-propos Il y a deux ans environ, M. Xavier Saintine avait publié dans le *Constitutionnel*, sous le titre de : *La seconde vie*, une série de faits basés sur la pluralité des existences et les rapports spontanés qui s'établissent entre les morts et les vivants. C'est ainsi que la littérature aide à la vulgarisation des idées nouvelles; il n'y manque absolument que le mot *spiritisme.*

Dem. Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire si le verre dont cet homme se sert lui est véritablement utile, s'il ne pourrait pas tout aussi bien voir dans le premier verre venu, dans un objet quelconque, ou même sans objet s'il en avait la volonté ; si la nécessité et la spécialité du verre ne seraient pas un effet de l'habitude qui lui fait croire qu'il ne peut s'en passer ; enfin, si la présence du verre est nécessaire, quelle action cet objet exerce-t-il sur sa lucidité ? — *Rep.* Son regard étant concentré sur le fond du verre, le *reflet brillant* agit d'abord sur ses yeux, puis de là, sur le système nerveux, et provoque une sorte de demi somnambulisme, ou plus exactement de somnambulisme éveillé, dans lequel l'Esprit dégagé de la matière acquiert la clairvoyance, ou vue de l'âme, que vous appelez seconde vue.

Il existe un certain rapport entre la forme du fond du verre et la forme extérieure ou disposition de ses yeux ; c'est pourquoi il n'en trouve pas facilement qui réunissent les conditions nécessaires (voir l'article du mois d'octobre 1864). Quoique, en apparence, les verres soient semblables pour vous, il y a dans le pouvoir réflecteur et dans le mode de rayonnement, selon la forme, l'épaisseur et la qualité, des nuances que vous ne pouvez apprécier, et qui sont appropriées à son organisme individuel.

Le verre est donc pour lui un moyen de développer et de fixer sa lucidité ; il lui est véritablement nécessaire, parce que, chez lui, *l'état lucide n'étant pas permanent*, a besoin d'être provoqué ; un autre objet ne pourrait y suppléer, et ce même verre qui produit cet effet sur lui, ne produirait rien sur une autre personne, même voyante. Les moyens de provoquer cette lucidité varient selon les individus.

Conséquences de l'explication précédente.

Nous voici au point principal que nous nous sommes proposé. L'explication qui précède nous paraît résoudre la question avec une parfaite clarté. Tout est dans ces mots : *La lucidité n'est pas permanente chez cet homme.* Le verre est un moyen de la provoquer par l'action du rayonnement sur le système nerveux ; mais il faut que le mode de rayonnement soit en rapport avec l'organisme ; de là, la variété des objets pouvant produire cet effet selon les individus prédisposés à les subir. Il en résulte :

1° Que pour ceux chez qui la vue psychique est spontanée ou permanente, l'emploi d'agents artificiels est inutile ; 2° que ces agents sont nécessaires lorsque la faculté a besoin d'être surexcitée ; 3° que ces

agents devant être appropriés à l'organisme, ce qui a de l'action sur les uns, ne produit rien sur les autres.

Certaines particularités de notre voyant trouvent leur raison d'être dans cette explication.

La lettre placée sous le fond du verre, au lieu de le faciliter, le troublait, parce qu'elle changeait la nature du reflet qui lui est propre.

En commençant, avons-nous dit, il parle de choses indifférentes tout en regardant son verre ; c'est que l'action n'est pas instantanée, et cette conversation préliminaire, sans but apparent, a lieu pendant le temps nécessaire à la production de l'effet.

De même que l'état lucide ne se développe que graduellement, il ne cesse pas brusquement ; c'est la raison pour laquelle cet homme continue à voir encore quelques instants après avoir cessé de regarder dans son verre, ce qui nous avait fait croire que cet objet était inutile. Mais comme l'état lucide est en quelque sorte factice chez lui, il lui faut de temps en temps recourir à son verre pour l'entretenir.

On comprend, jusqu'à un certain point, le développement de la faculté par un moyen matériel, mais comment l'image d'une personne éloignée peut-elle se présenter dans le verre? Le Spiritisme seul peut résoudre ce problème par la connaissance qu'il donne de la nature de l'âme, de ses facultés, des propriétés de son enveloppe périspritale, de son rayonnement, de sa puissance émancipatrice et de son dégagement de l'enveloppe corporelle. Dans l'état de dégagement, l'âme jouit des perceptions qui lui sont propres, sans le concours des organes matériels ; la vue est un attribut de l'être spirituel ; il voit par lui-même sans le secours des yeux, comme il entend sans le secours des oreilles ; *si les organes des sens étaient indispensables aux perceptions de l'âme, il s'en suivrait qu'après la mort l'âme, n'ayant plus ces organes, serait sourde et aveugle.* Le dégagement complet qui a lieu après la mort se produit partiellement pendant la vie, et c'est alors que se manifeste le phénomène de la vue spirituelle, autrement dit de la double vue ou seconde vue, ou vue psychique, dont le pouvoir s'étend aussi loin que s'étend le rayonnement de l'âme.

Dans la circonstance dont il s'agit, l'image ne se forme pas dans la substance du verre ; c'est l'âme elle-même qui, par son rayonnement, perçoit l'objet à l'endroit où il se trouve ; mais comme, chez cet homme, le verre est l'agent provocateur de l'état lucide, l'image lui apparaît tout naturellement dans la direction du verre. C'est absolument comme celui qui a besoin d'une longue-vue pour voir au loin

ce qu'il ne peut distinguer à l'œil nu; l'image de l'objet n'est pas dans les verres de la lunette, mais dans la direction des verres qui lui permettent de la voir; ôtez-lui l'instrument, il ne voit plus rien. En poursuivant la comparaison, nous dirons que, de même que celui qui a une bonne vue n'a pas besoin de lunettes, celui qui jouit naturellement de la vue psychique n'a pas besoin de moyens artificiels pour la provoquer.

Il y a quelques années, un médecin découvrit qu'en posant entre les deux yeux, sur la racine du nez, un bouchon de carafe, une boule de cristal ou de métal brillant, et en faisant converger les rayons visuels vers cet objet pendant quelque temps, la personne entrait dans une sorte d'état cataleptique, durant lequel se manifestaient quelques-unes des facultés que l'on remarque chez certains somnambules, entr'autres l'insensibilité et la vue à distance à travers les corps opaques, et que cet état cessait petit à petit après l'enlèvement de l'objet. C'était évidemment un effet magnétique produit par un corps inerte. Quel rôle physiologique joue le reflet brillant dans ce phénomène? c'est ce que l'on ignore; mais il a été constaté que si cette condition est nécessaire dans la plupart des cas, elle ne l'est pas toujours, et que le même effet est produit sur certains individus à l'aide d'objets ternes.

Ce phénomène, auquel on donna le nom d'*hypnotisme* fit du bruit dans les corps savants; on expérimenta; les uns réussirent, les autres échouèrent, comme cela devait être, les aptitudes n'étant pas les mêmes chez tous les sujets. La chose, fût-elle exceptionnelle, valait assurément bien la peine d'être étudiée; mais il est regrettable de le dire, dès qu'on s'aperçut que c'était une porte dérobée par laquelle le magnétisme et le somnambulisme allaient pénétrer sous une autre forme et un autre nom dans le sanctuaire de la science officielle, il n'y fut plus question d'hypnotisme (Voir la *Revue spirite* de janvier 1860.)

Cependant la nature ne perd jamais ses droits; si ses lois sont méconnues pendant un temps, elle revient si souvent à la charge, elle les présente sous des formes si variées, que force est tôt ou tard d'ouvrir les yeux. Le Spiritisme en est une preuve; on a beau le nier, le dénigrer, le repousser, il frappe à toutes les portes de cent manières différentes, et pénètre bon gré mal gré chez ceux-mêmes qui ne veulent pas en entendre parler.

En rapprochant ce phénomène de celui qui nous occupe, et surtout des explications données ci-dessus, on remarque, dans les effets et dans les causes, une analogie frappante; d'où l'on peut tirer cette

conclusion que les corps vulgairement appelés *miroirs magiques*, ne sont autres que des agents hypnotiques, infiniment variés dans leurs formes et dans leurs effets, selon la nature et le degré des aptitudes.

Cela étant, il n'y aurait rien d'impossible à ce que certaines personnes, douées spontanément et accidentellement de cette faculté, subissent, à leur insu, l'influence magnétique d'objets extérieurs sur lesquels elles fixent machinalement les yeux. Pourquoi le reflet de l'eau, d'un lac, d'un étang, d'une rivière, d'un *astre* même, ne produirait-il pas le même effet qu'un verre ou une carafe sur certaines organisations convenablement prédisposées? Mais ceci n'est qu'une hypothèse qui a besoin de la confirmation de l'expérience.

Ce phénomène, du reste, n'est point une découverte moderne; on le trouve même de nos jours chez les peuples les plus arriérés, tant il est vrai que ce qui est dans la nature a le privilége d'être de tous les temps et de tous les pays; on l'accepte d'abord comme fait : l'explication vient ensuite avec le progrès, et à mesure que l'homme avance dans la connaissance des lois qui régissent le monde.

Telles sont les conséquences qui nous paraissent découler logiquement des faits observés.

Départ d'un adversaire du Spiritisme pour le monde des Esprits.

On nous écrit de V... :

« Il y a quelque temps, un ecclésiastique est mort dans nos environs; c'était un adversaire déclaré du Spiritisme, mais non un de ces adversaires furibonds, comme on n'en a que trop vu, qui suppléent au défaut de bonnes raisons par la violence et l'injure. C'était un homme instruit, d'une intelligence supérieure; il le combattait avec talent, sans acrimonie, et sans s'écarter des convenances; malheureusement pour lui, malgré tout son savoir et son incontestable mérite, il ne put lui opposer que les lieux communs ordinaires, et n'a trouvé, pour le renverser, aucun de ces arguments qui portent dans l'esprit des masses une irrésistible conviction. Son idée fixe, ou du moins celle qu'il cherchait surtout à faire prévaloir, était que le Spiritisme n'aurait qu'un temps; que sa rapide propagation n'était qu'un engouement passager, et qu'il tomberait comme toutes les idées utopiques.

« Nous avons eu l'idée de l'évoquer dans notre petit cercle ; sa communication nous a paru instructive, sous plusieurs rapports, c'est pourquoi nous vous l'adressons. Elle porte, selon nous, un cachet incontestable d'identité.

« Voici cette communication :

Dem. (au guide du médium) Voudriez-vous avoir la bonté de nous dire si nous pouvons faire l'évocation de M. l'abbé D...? — *Rép.* Oui, il va venir; mais, quoique persuadé de la réalité de vos enseignements, ce dont la mort l'a convaincu, il essaiera encore de vous prouver l'inutilité de vos efforts pour les répandre d'une manière sérieuse. Le voilà prêt à s'appuyer sur des dissentions momentanées suscitées par quelques frères qui s'égarent, pour vous prouver l'insanité de votre doctrine. Ecoutez-le; son langage vous fera connaître la manière dont vous devrez lui parler.

Evocation. — Cher Esprit de M. D.., nous espérons, qu'avec l'aide de Dieu et des bons Esprits, vous voudrez bien vous communiquer à nous. Tout sentiment de curiosité, comme vous pouvez le voir, est loin de notre pensée. Notre but, en provoquant cet entretien, est d'en tirer une instruction profitable pour nous, et peut-être également pour vous. Nous vous serons donc reconnaissants de ce que vous voudrez bien nous dire. — *Rép.* Vous avez raison de m'appeler, mais vous aviez tort de croire que je pourrais refuser de venir à vous. Croyez bien que mon titre d'adversaire du Spiritisme n'est pas un motif pour moi de garder le silence; j'ai de bonnes raisons pour parler.

Ma venue est un aveu, une affirmation de vos enseignements; je le sais et je le reconnais. Je suis convaincu de la réalité des manifestations que j'expérimente aujourd'hui, mais ce n'est pas une raison pour que j'en reconnaisse l'excellence, et que j'admette comme certain le but que vous vous proposez. Oui, les Esprits se communiquent, et ce ne sont pas seulement les *démons*, comme nous l'enseignons, et pour cause ; il est inutile que je m'étende à ce sujet, car vous connaissez aussi bien que moi les raisons qui nous portent à agir ainsi. Certainement, les Esprits de toutes sortes se communiquent; j'en suis une preuve, car, bien que je n'aie pas la vanité de me croire un être supérieur, soit par mes connaissances, soit par ma moralité, j'ai assez conscience de ma valeur pour me priser au-dessus de ces catégories d'Esprits en proie à l'expiation des plus viles imperfections. Je ne suis pas parfait; j'ai pu, comme tout autre, commettre des fautes ; mais, je le

reconnais avec orgueil, si je fus homme de parti, je fus en même temps homme de bien, dans le sens entier de ce mot.

Ecoutez-moi donc. Les prêtres peuvent avoir tort de vous combattre; je ne sais ce que réserve l'avenir, et je n'entrerai pas en discussion sur le plus ou moins de fondement de leur opposition, véritablement systématique; mais aussi, en examinant avec soin toutes les conséquences d'une acceptation, ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître que vous causeriez leur ruine sociale, ou tout au moins une transformation si absolue, que tout privilége, toute séparation d'avec les autres hommes, seraient de rigueur anéantis. Or, on ne renonce pas de gaieté de cœur à une royauté bien enviable, à un prestige qui élève au-dessus du commun, à des richesses qui, pour être matérielles, n'en sont pas moins aussi nécessaires à la satisfaction du prêtre qu'à celle de l'homme ordinaire. Par le Spiritisme, plus d'oligarchie cléricale; le prêtre n'est personne et il est chacun; le prêtre, c'est l'homme de bien qui enseigne la vérité à ses frères; c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon *tombé;* votre sacerdoce, c'est la foi; votre hiérarchie, le mérite; votre salaire, Dieu! C'est grand! c'est beau! mais, il faut bien le dire, tôt ou tard c'est la ruine, non de l'homme, qui ne peut que gagner à ces enseignements, mais de la famille cléricale. On ne renonce pas volontiers, je le répète, à des honneurs, à des respects que l'on est habitué à recueillir. Vous avez raison, je le veux bien! et cependant je ne puis désapprouver notre attitude vis-à-vis de votre enseignement; je dis *notre*, car elle est encore mienne, malgré tout ce que je vois et tout ce que vous pourrez me dire.

Admettons votre doctrine affirmée; la voici écoutée, étendant partout ses ramifications, chez le peuple comme dans la classe riche, chez l'artisan comme chez le littérateur, et *c'est ce dernier qui vous prêtera le concours le plus efficace* mais que résultera-t-il de tout cela? Selon moi, le voici :

Déjà des divisions se sont opérées parmi vous. Deux grandes sectes existent parmi les Spirites : les Spiritualistes de l'école américaine et les Spirites de l'école française; mais ne considérons que cette dernière. Est-elle une? non. Voici, d'un côté, les *Puristes* ou *Kardécistes*, qui n'admettent chaque vérité qu'après un examen attentif, et la concordance de toutes les données; c'est le noyau principal, mais il n'est pas seul; diverses branches, après s'être infiltrés les grands enseignements du centre, se séparent de la mère commune pour former des sectes particulières; d'autres, non entièrement détachées du tronc,

émettent des opinions subversives. Chaque chef d'opposition a ses alliés; les camps ne sont pas encore dessinés, mais ils se forment, et bientôt éclatera la scission. Je vous le dis, le Spiritisme, comme les doctrines philosophiques qui l'ont précédé, ne saurait avoir une longue durée. Il a été, il a grandi; mais maintenant il est au faîte, et descend déjà. Il fait toujours quelques adeptes, mais, comme le Saint-Simonisme, comme le Fourriérisme, comme les Théosophes, il tombera, pour être remplacé peut-être, mais il tombera, je le crois fermement.

Cependant, son principe existe ; les Esprits; mais n'a-t-il pas aussi ses dangers? Les Esprits inférieurs peuvent se communiquer, c'est là sa perte. Les hommes sont avant tout dominés par leurs passions, et les Esprits dont je viens de parler sont habitués à les exciter. Comme il y a plus d'imperfections que de qualités dans notre humanité, il est donc évident que l'Esprit du mal triomphera, et que si le Spiritisme peut quelque chose, ce sera certainement l'envahissement d'un fléau terrible pour tous.

Sur ce, je conclus que, bon par essence, il est mauvais par ses résultats, et qu'il est ainsi prudent de le rejeter.

Le médium. Cher Esprit, si le Spiritisme était une conception humaine, je serais de votre avis; mais s'il vous est impossible de nier l'existence des Esprits, vous ne pouvez non plus méconnaître, dans le mouvement dirigé par les êtres invisibles, la main puissante de la divinité. Or, à moins de nier vos propres enseignements, alors que vous étiez sur cette terre, vous ne sauriez admettre que l'action de l'homme puisse être un obstacle à la volonté de Dieu, son créateur. De deux choses l'une, ou le Spiritisme est une œuvre d'invention humaine, et comme toute œuvre humaine, il est sujet à la ruine; ou il est l'œuvre de Dieu, la manifestation de sa volonté, et dans ce cas aucun obstacle ne saurait en empêcher ni même en retarder le développement. Si donc vous reconnaissez qu'il existe des Esprits, et que ces Esprits se communiquent pour nous instruire, ce ne peut être en dehors de la volonté divine, car alors il existerait, à côté de Dieu, une puissance indépendante qui détruirait sa qualité de tout-puissant, et par conséquent de Dieu. Le Spiritisme ne saurait être ruiné, par le fait de quelques dissensions que les intérêts humains pourraient faire naître dans son sein. — *Rép.* Peut-être avez-vous raison, mon jeune ami (le médium était un tout jeune homme), mais je m'en tiens à ce que j'ai dit; je cesse toute discussion à ce sujet. Je suis à votre disposition pour toute question que vous voudrez bien me poser, ceci à part.

Le médium. Hé bien! puisque vous le permettez, sans insister sur un

sujet qui vous serait peut-être pénible de poursuivre en ce moment, nous vous prierons de nous décrire votre passage de cette vie dans celle où vous êtes, de nous dire si vous avez été troublé, et si, dans votre position actuelle, nous pouvons vous être utiles. — *Rép.* Malgré moi je ne puis m'empêher de reconnnaître l'excellence de ces principes qui enseignent à l'homme ce que c'est que la mort, et qui lui donnent de l'affection pour des êtres qui lui sont totalement inconnus. Mais... enfin, mon cher enfant, je vais répondre à votre question. Je ne veux pas abuser de votre temps, et je puis en peu de mots satisfaire à votre désir.

Je vous avouerai donc qu'au moment de mourir je n'étais pas sans appréhension. Etait-ce la matière qui me portait à regretter cette existence? était-ce l'ignorance de l'avenir? je ne vous le cacherai pas, j'avais peur! Vous me demandez si j'ai été troublé; comment l'entendez-vous? Si vous voulez dire par là que l'action violente de la séparation m'a plongé dans une sorte de léthargie morale, dont je suis sorti comme d'un sommeil pénible, oui, j'ai été troublé; mais si vous entendez un trouble dans les fonctions de l'intelligence : la mémoire, la conscience de soi-même, non, je ne l'ai pas été. Cependant le trouble existe pour certains êtres; peut-être existera-t-il aussi pour moi, bien que je ne le croie pas. Mais ce que je crois, c'est que, généralement ce phénomène ne doit pas avoir lieu immédiatement après la mort. J'ai été surpris, il est vrai, de voir l'existence de l'Esprit telle que vous l'enseignez, mais ce n'est pas là du trouble. Voici comment j'entends le trouble, et dans quelles circonstances je l'éprouverais.

Si je n'étais assuré de la vérité de ma croyance, si le doute entrait dans mon âme au sujet de ce que j'ai cru jusqu'alors, si une modification brusque s'opérait en moi dans ma manière de voir, là, je serais troublé; mais mon opinion est que ce trouble ne doit pas se former aussitôt après la mort. Si j'en crois ce que me dit ma raison, l'être, en mourant, doit rester tel qu'il était avant de passer.....; ce n'est que plus tard, alors que l'isolement, le changement qui s'opère graduellement autour de lui, modifient ses opinions, alors que son être éprouve un ébranlement moral qui fait chanceler son assurance primitive, que le trouble commence véritablement.

Vous me demandez si vous pouvez m'être utile à quelque chose; ma religion m'enseigne que la prière est bonne; votre croyance dit qu'elle est utile; priez donc pour moi, et soyez assuré de ma reconnaissance. Malgré la dissidence qui existe entre nous, je n'en serai pas moins charmé de venir causer quelquefois avec vous.

L'abbé D...

Notre correspondant avait raison de dire que cette communication est instructive; elle l'est en effet sous bien des rapports, et nos lecteurs saisiront facilement les graves enseignements qui en ressortent, sans que nous ayons besoin de les signaler. Nous y voyons un Esprit qui, de son vivant, avait combattu nos doctrines, et épuisé contre elles tous les arguments que son profond savoir avait pu lui fournir; savant théologien, il est probable qu'il n'en a négligé aucun. Comme Esprit, depuis peu désincarné, tout en reconnaissant les vérités fondamentales sur lesquelles nous nous appuyons, il n'en persiste pas moins dans son opposition, et cela par les mêmes motifs; or, il est incontestable que si, plus lucide dans son état spirituel, il eût trouvé des arguments plus péremptoires pour nous combattre, il les aurait fait valoir; loin de là, il semble avoir peur de voir trop clair, et cependant il pressent une modification dans ses idées. Encore imbu des opinions terrestres, il y rattache toutes ses pensées; l'avenir l'effraie, c'est pourquoi il n'ose le regarder en face.

Nous lui répondrons comme si, de son vivant, il eût écrit ce qu'il a dicté après sa mort. Nous nous adressons à l'homme autant qu'à l'Esprit, répondant ainsi à ceux qui partagent sa manière de voir, et pourraient nous opposer les mêmes arguments.

Nous lui dirons donc :

Monsieur l'abbé, bien que vous ayez été notre adversaire déclaré et militant sur la terre, aucun de nous ne vous en veut aujourd'hui et ne vous en a jamais voulu de votre vivant, d'abord parce que notre foi nous fait une loi de la tolérance, et qu'à nos yeux toutes les opinions sont respectables quand elles sont sincères. La liberté de conscience est un de nos principes; nous la voulons pour les autres, comme nous la voulons pour nous. A Dieu seul appartient de juger la validité des croyances, et nul homme n'a le droit de jeter l'anathème au nom de Dieu. La liberté de conscience n'ôte pas le droit de discussion et de réfutation, mais la charité ordonne de ne maudire personne. En second lieu, nous vous en voulons d'autant moins, que votre opposition n'a porté aucun préjudice à la doctrine; vous avez servi la cause du Spiritisme à votre insu, comme tous ceux qui l'attaquent, en aidant à le faire connaître, et en prouvant, en raison surtout de votre mérite personnel, l'insuffisance des armes que l'on emploie pour le combattre.

Permettez-moi, maintenant, de discuter quelques-unes de vos propositions.

Il en est une surtout qui me paraît pécher au premier chef contre

la logique; c'est celle où vous dites que : « *Le Spiritisme bon par essence est mauvais par ses résultats.* » Vous semblez avoir oublié cette maxime du Christ, devenue proverbiale à force de vérité : « Qu'un bon arbre ne peut donner de mauvais fruits. » On ne comprendrait pas qu'une chose bonne *dans son essence même*, pût être pernicieuse.

Vous dites ailleurs que le danger du Spiritisme est dans la manifestation des mauvais Esprits qui exploiteront, au profit du mal, les passions des hommes. C'était là une des thèses que vous souteniez de votre vivant. Mais à côté des mauvais Esprits, il y a les bons qui excitent au bien, tandis que, selon la doctrine de l'Eglise, le pouvoir de se communiquer n'est donné qu'aux démons. Si donc vous trouvez le Spiritisme dangereux parce qu'il admet la communication des mauvais Esprits à côté des bons, la doctrine de l'Eglise, si elle était vraie, serait encore bien plus dangereuse, puisqu'elle n'admet que celle des mauvais.

Du reste, ce n'est pas le Spiritisme qui a inventé la manifestation des Esprits, ni qui est la cause s'ils se communiquent; il ne fait que constater un fait qui s'est produit dans tous les temps, parce qu'il est dans la nature. Pour que le Spiritisme cessât d'exister, il faudrait que les Esprits cessassent de se manifester. Si cette manifestation offre des dangers, il ne faut pas en accuser le Spiritisme, mais la nature. La science de l'électricité est-elle la cause des dégâts occasionnés par la foudre? Non assurément; elle fait connaître la cause de la foudre, et enseigne les moyens de la détourner. Il en est de même du Spiritisme; il fait connaître la cause d'une influence pernicieuse qui agit sur l'homme à son insu, et lui indique les moyens de s'en préserver, tandis que lorsqu'il l'ignorait, il la subissait et s'y exposait sans défiance.

L'influence des mauvais Esprits fait partie des fléaux auxquels l'homme est en butte ici-bas, comme les maladies et les accidents de toutes sortes, parce qu'il y est sur une terre d'expiation et d'épreuve, où il doit travailler à son avancement moral et intellectuel; mais à côté du mal, Dieu, dans sa bonté, met toujours le remède; il a donné à l'homme l'intelligence pour le découvrir; c'est à cela que conduit le progrès des sciences. Le Spiritisme vient indiquer le remède à l'un de ces maux; il enseigne que pour s'y soustraire et neutraliser l'influence des mauvais Esprits, il faut devenir meilleur, dompter ses mauvais penchants, pratiquer les vertus enseignées par le Christ : l'humilité et la charité; est-ce donc là ce que vous appelez de mauvais résultats?

La manifestation des Esprits est un fait positif, reconnu par l'Eglise;

or, l'expérience vient aujourd'hui démontrer que les Esprits sont les âmes des hommes, et que c'est la raison pour laquelle il y en a tant d'imparfaits. Si ce fait vient contredire certains dogmes, le Spiritisme n'en est pas plus responsable que ne l'a été la géologie d'avoir démontré que la terre n'a pas été faite en six jours. Le tort est à ces dogmes de n'être pas d'accord avec les lois de la nature. Par ces manifestations, comme par les découvertes de la science, Dieu veut ramener l'homme à des croyances plus vraies; repousser le progrès, c'est donc méconnaître la volonté de Dieu; l'attribuer au démon, c'est blasphémer Dieu. Vouloir, bon gré mal gré, maintenir une croyance contre l'évidence, et faire d'un principe reconnu faux la base d'une doctrine, c'est appuyer une maison sur un étai vermoulu; peu à peu l'étai se brise, et la maison tombe.

Vous dites que l'opposition de l'Eglise contre le Spiritisme a sa raison d'être et vous l'approuvez, parce qu'il causerait la ruine du clergé dont la séparation du commun des hommes serait anéantie. « Avec le Spiritisme, dites-vous, plus d'oligarchie cléricale; le prêtre n'est personne et il est chacun; c'est l'homme de bien qui enseigne la vérité à ses frères; c'est l'ouvrier charitable qui relève son compagnon tombé; votre sacerdoce c'est la foi; votre hiérarchie, le mérite; votre salaire, Dieu! c'est grand! c'est beau! Mais on ne renonce pas de gaieté de cœur à une royauté, à un prestige qui vous élève au-dessus du vulgaire, à des respects, à des honneurs que l'on est habitué à recueillir, à des richesses qui, pour être matérielles, n'en sont pas moins aussi nécessaires à la satisfaction du prêtre, qu'à celle de l'homme ordinaire. »

Eh quoi! le clergé serait-il donc mu par des sentiments aussi mesquins? Méconnaîtrait-il à ce point ces paroles du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » qu'il sacrifierait l'intérêt de la vérité à la satisfaction de l'orgueil, de l'ambition et des passions mondaines? Il ne croirait donc pas à ce royaume promis par Jésus-Christ, puisqu'il lui préfère celui de la terre. Il prendrait donc son point d'appui dans le ciel, en apparence seulement, et pour se donner un prestige, mais en réalité pour sauvegarder ses intérêts terrestres! Nous préférons croire que, si tel est le mobile de quelques-uns de ses membres, ce n'est pas le sentiment de la majorité; s'il en était autrement, son règne serait bien près de finir, et vos paroles seraient sa sentence, car le royaume céleste est seul éternel, tandis que ceux de la terre sont fragiles et mouvants.

Vous allez bien loin, monsieur l'abbé, dans vos prévisions sur les

conséquences du Spiritisme; plus loin que je n'ai jamais été dans mes écrits. Sans vous suivre sur ce terrain, je dirai simplement, parce que chacun le pressent, que le résultat inévitable sera une transformation de la Société; il créera un nouvel ordre de choses, de nouvelles habitudes, de nouveaux besoins; il modifiera les croyances, les rapports sociaux; il fera, au moral, ce que font, au point de vue matériel, toutes les grandes découvertes de l'industrie et des sciences. Cette transformation vous effraie, et c'est pour cela que, tout en la pressentant, vous l'écartez de votre pensée; vous voudriez ne pas y croire; en un mot, vous fermez les yeux pour ne pas voir, et les oreilles pour ne pas entendre. Ainsi en est-il de beaucoup d'hommes sur la terre. Cependant si cette transformation est dans les décrets de la Providence, elle s'accomplira, quoi que l'on fasse; il faudra la subir de gré ou de force et s'y plier, comme les hommes de l'ancien régime ont dû subir les conséquences de la Révolution, qu'ils niaient aussi et déclaraient impossible avant qu'elle fût accomplie. A qui leur aurait dit qu'en moins d'un quart de siècle tous les priviléges seraient abolis, qu'un enfant ne serait plus colonel en naissant; qu'on n'achèterait plus un régiment comme un troupeau de bœufs; que le soldat pourrait devenir maréchal, et le dernier roturier ministre; que les droits seraient les mêmes pour tous, et que le fermier aurait voix égale dans les affaires de son pays à côté de son seigneur, ils auraient haussé les épaules d'incrédulité, et cependant si l'un d'eux se fût endormi alors et réveillé, comme Epiménide, quarante ans plus tard, il aurait cru se trouver dans un autre monde.

C'est la crainte de l'avenir qui vous fait dire que le Spiritisme n'aura qu'un temps; vous cherchez à vous faire illusion, vous voulez vous le prouver à vous-même, et vous finissez par le croire de bonne foi, parce que cela vous tranquillise. Mais quelle raison en donnez-vous? La moins concluante de toutes, ainsi qu'il est aisé de le démontrer.

Ah! si vous prouviez péremptoirement que le Spiritisme est une utopie, qu'il repose sur une erreur matérielle *de fait*, sur une base fausse, illusoire, sans fondement, alors vous auriez raison; mais, au contraire, vous affirmez l'existence du principe, et de plus l'excellence de ce principe; vous reconnaissez, et l'Église reconnaît comme vous, la réalité du fait matériel sur lequel il repose : Celui des manifestations. Ce fait peut-il être anéanti? Non, pas plus qu'on peut anéantir le mouvement de la terre. Puisqu'il est dans la nature, il se produira toujours; ce fait, incompris jadis, mais mieux étudié et mieux compris de nos jours, porte *en lui-même* des conséquences inévita-

bles; si vous ne pouvez l'anéantir, vous êtes forcé d'en subir les conséquences. Suivez-le de proche en proche dans ses ramifications, et vous aboutissez fatalement à une révolution dans les idées; or, un changement dans les idées en amène forcément un dans l'ordre des choses. (Voy. *Qu'est-ce que le Spiritisme*, 6e édit., pag. 128.)

D'un autre côté, le Spiritisme ne plie pas les intelligences sous son joug; il ne commande point une croyance aveugle; il veut que la foi s'appuie sur la compréhension; c'est en cela surtout, monsieur l'abbé, que nous différons de manière de voir. Il laisse donc à chacun une entière liberté d'examen, en vertu de ce principe, que la vérité étant *une*, doit, tôt ou tard, l'emporter sur ce qui est faux, et qu'un principe fondé sur l'erreur tombe par la force des choses. Les idées fausses, livrées à la discussion, montrent leur côté faible, et s'effacent devant la puissance de la logique. Ces divergences sont inévitables dans un début; elles sont même nécessaires, parce qu'elles aident à l'épuration et à l'assiette de l'idée fondamentale, et il est préférable qu'elles se produisent dès le commencement, parce que la doctrine vraie en sera plus tôt débarrassée. Voilà pourquoi nous avons toujours dit aux adeptes : Ne vous inquiétez pas des idées contradictoires qui peuvent être émises ou publiées. Voyez déjà, combien sont mortes en naissant! combien d'écrits dont on ne parle déjà plus! Que cherchons-nous? est-ce le triomphe, quand même, de nos idées? non, mais celui de la vérité. Si, dans le nombre des idées contraires, il en est qui soient plus vraies que les nôtres, elles l'emporteront, et nous devrons les adopter; si elles sont fausses, elles ne pourront supporter l'épreuve décisive du contrôle de l'enseignement universel des Esprits, seul critérium de l'idée qui survivra.

L'assimilation que vous établissez entre le Spiritisme et d'autres doctrines philosophiques manque d'exactitude. Ce ne sont pas les hommes qui ont fait le Spiritisme ce qu'il est, ni qui feront ce qu'il sera plus tard; ce sont les Esprits par leurs enseignements: les hommes ne font que mettre en œuvre et coordonner les matériaux qui leur sont fournis. Cet enseignement n'est point encore complet, et l'on ne doit considérer ce qu'ils ont donné jusqu'à ce jour que comme les premiers jalons de la science; on peut le comparer aux quatres règles par rapport aux mathématiques, et nous n'en sommes encore qu'aux équations du premier degré; c'est pourquoi beaucoup de gens n'en comprennent encore ni l'importance ni la portée. Mais les Esprits règlent leur enseignement à leur gré, et il ne dépend de personne de les faire aller plus vite ou plus doucement qu'ils ne veulent; ils ne suivent pas

plus les impatients qu'ils ne se mettent à la remorque des retardataires.

Le Spiritisme n'est pas plus l'œuvre *d'un seul Esprit* qu'il n'est celle *d'un seul homme;* il est l'œuvre *des Esprits* en général. Il s'ensuit que l'opinion d'un Esprit sur un principe quelconque n'est considérée par les Spirites que comme une opinion individuelle, qui peut être juste ou fausse, et n'a de valeur que lorsqu'elle est sanctionnée par l'enseignement de la majorité, donné sur les divers points du globe. C'est cet enseignement universel qui l'a fait ce qu'il est, et qui fera ce qu'il sera. Devant ce puissant critérium tombent nécessairement toutes les théories particulières qui seraient le produit d'idées systématiques, soit d'un homme, soit d'un Esprit isolés. Une idée fausse peut, sans doute, grouper *autour d'elle* quelques partisans, mais elle ne prévaudra jamais contre celle qui est enseignée partout.

Le Spiritisme, qui vient à peine de naître, mais qui déjà soulève des questions de la plus haute gravité, met nécessairement en effervescence une foule d'imaginations. Chacun voit la chose à son point de vue; de là la diversité des systèmes éclos à son début, et dont la plupart sont déjà tombés devant la force de l'enseignemet général. Il en sera de même de tous ceux qui ne seront pas dans la vérité; car, à l'enseignement divergent d'un Esprit, donné par un médium, on opposera toujours l'enseignement uniforme de millions d'Esprits, donné par des millions de médiums. C'est la raison pour laquelle certaines théories excentriques ont à peine vécu quelques jours, et ne sont pas sorties du cercle où elles ont pris naissance; privées de sanction, elles ne rencontrent dans l'opinion des masses ni échos ni sympathies, et si, en outre, elles froissent la logique et le vulgaire bon sens, elles provoquent un sentiment de répulsion qui précipite leur chute.

Le Spiritisme possède donc un élément de stabilité et d'unité qu'il tire de sa nature et de son origine, et qui n'est le propre d'aucune des doctrines philosophiques de conception purement humaine; c'est le bouclier contre lequel viendront toujours se briser toutes les tentatives faites pour le renverser ou le diviser. Ces divisions ne peuvent jamais être que partielles, circonscrites et momentanées.

Vous parlez des sectes qui, selon vous, divisent les Spirites, d'où vous concluez à la ruine prochaine de leur doctrine; mais vous oubliez toutes celles qui ont divisé le christianisme dès sa naissance, qui l'ont ensanglanté, qui le divisent encore, et dont le nombre, jusqu'à ce jour, ne s'élève pas à moins de trois cent soixante. Cependant, malgré les dissidences profondes sur les dogmes fondamentaux, le christianisme

est resté debout, preuve qu'il est indépendant de ces questions de controverse. Pourquoi voudriez-vous que le Spiritisme, qui se rattache par sa base même aux principes du christianisme, et qui n'est divisé que sur des questions secondaires s'élucidant chaque jour, souffrît de la divergence de quelques opinions personnelles, alors qu'il a un point de ralliement aussi puissant : le contrôle universel?

Le Spiritisme serait donc aujourd'hui divisé en vingt sectes, ce qui n'est pas et ne sera pas, que cela ne tirerait à aucune conséquence, parce que c'est le travail de l'enfantement. Si des divisions étaient suscitées par des ambitions personnelles, par des hommes dominés par la pensée de se faire chefs de secte, ou d'exploiter l'idée au profit de leur amour-propre ou de leurs intérêts, ce seraient sans contredit les moins dangereuses. Les ambitions personnelles *meurent* avec les individus, et si ceux qui auront voulu s'élever n'ont pas pour eux la vérité, leurs idées mourront avec eux, et peut-être avant eux; mais la vérité vraie ne saurait mourir.

Vous êtes dans le vrai, monsieur l'abbé, en disant qu'il y aura des ruines dans le Spiritisme, mais ce n'est pas comme vous l'entendez. Ces ruines seront celles de toutes les opinions erronées qui bouillonnent et se font jour; si toutes sont dans l'erreur, elles tomberont toutes, cela est inévitable; mais s'il en est une seule qui soit dans le vrai, elle surnagera infailliblement.

Deux divisions assez tranchées, et auxquelles on pouvait réellement donner le nom de sectes, s'étaient formées il y a quelques années sur l'enseignement de deux Esprits qui, en s'affublant de noms vénérés, avaient capté la confiance de quelques personnes; aujourd'hui, il n'en est plus question. Devant quoi sont-elles tombées? Devant le bon sens et la logique des masses d'une part, et devant l'enseignement général des Esprits d'accord avec cette même logique.

Contesterez-vous la valeur de ce contrôle universel par la raison que les Esprits n'étant pas les âmes des hommes sont également sujets à erreur? Mais vous seriez en contradiction avec vous-même. N'admettez-vous pas qu'un concile général a plus d'autorité qu'un concile particulier, parce qu'il est plus nombreux; que son opinion prévaut sur celle de chaque prêtre, de chaque évêque, et même sur celle du Pape? Que la majorité fait loi dans toutes les assemblées des hommes? Et vous ne voudriez pas que les Esprits, qui gouvernent le monde sous les ordres de Dieu eussent aussi leurs conciles, leurs assemblées? Ce que vous admettez chez les hommes comme sanction de la vérité, vous le refuseriez aux Esprits? Oubliez-vous donc que si, parmi eux,

il en est d'inférieurs, ce n'est pas à eux que Dieu confie les intérêts de la terre, mais aux Esprits supérieurs qui ont franchi les étapes de l'humanité et dont le nombre est incalculable? Et comment nous transmettent-ils les instructions de la majorité? Est-ce par la voix d'un seul Esprit ou d'un seul homme? Non, mais, comme je l'ai dit, par celle de millions d'Esprits et de millions d'hommes. Est-ce dans un seul centre, dans une ville, dans un pays, dans une caste, chez un peuple privilégié comme jadis chez les Israélites? Non, c'est partout, dans tous les pays, dans toutes les religions, chez les riches et chez les pauvres. Comment voudriez-vous que l'opinion de quelques individus, incarnés ou désincarnés, pût l'emporter sur cet ensemble formidable de voix? Croyez-moi, monsieur l'abbé, cette sanction universelle vaut bien celle d'un concile œcuménique.

Le Spiritisme est fort, précisément parce qu'il s'appuie sur cette sanction et non sur des opinions isolées. Se proclame-t-il immuable dans ce qu'il enseigne aujourd'hui, et dit-il qu'il n'a plus rien à apprendre? Non, car il a suivi jusqu'à ce jour, et il suivra dans l'avenir, l'enseignement progressif qui lui sera donné, et là encore est pour lui une cause de force, puisqu'il ne se laissera jamais distancer par le progrès.

Attendez encore un peu, monsieur l'abbé, et avant un quart de siècle, vous verrez le Spiritisme cent fois moins divisé que ne l'est aujourd'hui le christianisme après dix-huit siècles.

Des fluctuations que vous avez remarquées dans les sociétés ou réunions spirites, vous avez, à tort, conclu à l'instabilité de la doctrine. Le Spiritisme n'est point une théorie spéculative, fondée sur une idée préconçue; c'est une question de fait, et par conséquent de conviction personnelle; quiconque admet le fait et ses conséquences est Spirite, sans qu'il soit besoin de faire partie d'une société. On peut être parfait Spirite sans cela. L'avenir du Spiritisme est dans son principe même, principe impérissable, parce qu'il est dans la nature et non dans des réunions, formées souvent dans des conditions peu favorables, composées d'éléments hétérogènes, et par conséquent subordonnés à une foule d'éventualités.

Les sociétés sont utiles, mais aucune n'est indispensable, et toutes viendraient à cesser d'exister que le Spiritisme n'en poursuivrait pas moins sa marche, attendu que ce n'est pas dans leur sein que se forme le plus grand nombre de convictions. Elles sont bien plus pour les croyants qui y cherchent des centres sympathiques, que pour les incrédules. Les sociétés sérieuses et bien dirigées sont surtout utiles

pour neutraliser la mauvaise impression de celles où le Spiritisme est mal présenté ou défiguré. La Société de Paris ne fait pas exception à la règle, car elle ne s'arroge aucun monopole. Elle ne consiste pas dans le plus ou moins grand nombre de ses membres, mais dans l'idée mère qu'elle représente; or, cette idée est indépendante de toute réunion constituée, et, quoi qu'il arrive, l'élément propagateur n'en subsistera pas moins. On peut donc dire que la Société de Paris est partout où l'on professe les mêmes principes, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et que si elle mourait matériellement, l'idée survivrait.

Le Spiritisme est un enfant qui grandit, dont les premiers pas sont nécessairement chancelants; mais, comme les enfants précoces, il a de bonne heure fait pressentir sa force; c'est pour cela que certaines personnes s'en effraient, et voudraient l'étouffer au berceau. S'il se fût présenté comme un être aussi débile que vous le supposez, il n'aurait pas causé tant d'émoi, ni soulevé tant d'animosités, et vous-même n'auriez pas cherché à le combattre. Laissez donc grandir l'enfant, et vous verrez ce que donnera l'adulte.

Vous lui avez prédit sa fin prochaine; mais d'innombrables incarnés et désincarnés lui ont dit aussi son horoscope, dans un autre sens. Ecoutez donc leurs prévisions, qui se succèdent sans interruption, depuis dix ans, et se répètent sur tous les points du globe.

« Le Spiritisme vient combattre l'incrédulité, qui est l'élément dissolvant de la société, en substituant à la foi aveugle, qui s'éteint, la foi raisonnée qui vivifie.

« Il apporte l'élément régénérateur de l'humanité, et sera la boussole des générations futures.

« Comme toutes les grandes idées rénovatrices, il devra lutter contre l'opposition des intérêts qu'il froissera et des idées qu'il renversera. On lui suscitera toutes sortes d'entraves; on emploiera contre lui toutes les armes, loyales ou déloyales, que l'on croira propres à le renverser. Ses premiers pas seront semés de ronces et d'épines. Ses adeptes seront dénigrés, bafoués, en butte à la trahison, à la calomnie, à la persécution; ils auront des déboires et des déceptions. Heureux ceux dont la foi n'aura pas été ébranlée dans ces jours néfastes; qui auront souffert et combattu pour le triomphe de la vérité, car ils seront récompensés de leur courage et de leur persévérance.

« Cependant le Spiritisme continuera sa marche à travers les embûches et les écueils; il est inébranlable, comme tout ce qui est dans la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur les lois mêmes de la na-

ture, qui sont les lois éternelles de Dieu, tandis que tout ce qui est contraire à ces lois tombera.

« Par la lumière qu'il jette sur les points obscurs et controversés des Ecritures, il amènera les hommes à l'unité de croyance.

« En donnant les lois mêmes de la nature pour base aux principes d'égalité, de liberté et de fraternité, il fondera le règne de la véritable charité chrétienne, qui est le règne de Dieu sur la terre, prédit par Jésus-Christ.

« Beaucoup le repoussent encore, parce qu'ils ne le connaissent pas ou ne le comprennent pas; mais lorsqu'ils reconnaîtront qu'il réalise les plus chères espérances de l'avenir de l'humanité, ils l'acclameront, et, comme le christianisme a trouvé un soutien dans saint Paul, il trouvera des défenseurs parmi ses adversaires de la veille. De la foule surgiront des hommes d'élite qui prendront sa cause en main, et l'autorité de leur parole imposera silence à ses détracteurs.

« La lutte durera longtemps encore, parce que les passions, surexcitées par l'orgueil et les intérêts matériels, ne peuvent s'apaiser subitement. Mais ces passions s'éteindront avec les hommes, et la fin de ce siècle ne se passera pas avant que la nouvelle croyance n'ait conquis une place prépondérante parmi les peuples civilisés, et, du siècle prochain datera l'ère de la régénération. »

Les frères Davenport.

Les frères Davenport, qui captivent en ce moment à un si haut degré l'attention, sont deux jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans, nés à Buffalo, dans l'État de New-York, et qui se présentent en public comme médiums. Leur faculté, toutefois, est bornée à des effets exclusivement physiques, dont le plus remarquable consiste à se faire lier avec des cordes d'une manière inextricable, et à se trouver déliés instantanément, par une force invisible, malgré toutes les précautions prises pour s'assurer qu'ils sont incapables de le faire eux-mêmes. A cela ils joignent d'autres phénomènes plus connus, comme le transport d'objets à travers l'espace, le jeu spontané d'instruments de musique, l'apparition de mains lumineuses, les attouchements par des mains invisibles, etc.

MM. Didier, les éditeurs du *Livre des Esprits*, viennent de publier une traduction de leur biographie, contenant le récit détaillé des effets qu'ils produisent, et qui, sauf les cordes, ont d'assez nombreux points

de similitude avec ceux de M. Home. L'émotion que leur présence a causée en Angleterre et à Paris donne à cet ouvrage un puissant intérêt d'actualité. Leur biographe anglais, le docteur Nichols, car ce ne sont point eux qui ont écrit ce livre, mais qui en ont fourni les documents, s'étant borné au récit des faits, sans explications, les éditeurs français ont eu l'heureuse idée de joindre à leur publication, pour l'intelligence des personnes étrangères au Spiritisme, nos deux opuscules : le *Résumé de la loi des phénomènes Spirites*, et le *Spiritisme à sa plus simple expression*, ainsi que de nombreuses notes explicatives dans le courant du texte (1). On trouvera donc, dans cet ouvrage, les renseignements que l'on pourra désirer sur le compte de ces messieurs, et dans le détail desquels nous ne pouvons entrer, ayant à envisager la question à un autre point de vue.

Nous dirons seulement que leur aptitude à la production de ces phénomènes s'est révélée, dès leur enfance, d'une manière spontanée. Pendant plusieurs années, ils ont parcouru les principales villes de l'Amérique septentrionale, où ils se sont acquis une certaine réputation. Vers le mois de septembre 1864, ils vinrent en Angleterre, où ils produisirent une vive sensation. Tour à tour ils y furent acclamés, dénigrés, ridiculisés et même injuriés par la presse et le public; à Liverpool, notamment, ils furent l'objet de la plus insigne malveillance, au point de voir leur sûreté personnelle compromise. Les opinions furent partagées à leur égard; selon les uns, ce n'étaient que d'habiles charlatans; selon d'autres, ils étaient de bonne foi, et l'on pouvait admettre une cause occulte à leurs phénomènes; mais, en somme, ils y ont conquis fort peu de prosélytes à l'idée spirite proprement dite. Dans ce pays, essentiellement religieux, le bon sens naturel repoussait la pensée que des êtres spirituels vinssent révéler leur présence par des exhibitions théâtrales et des tours de force. La philosophie spirite y étant peu connue, le public a confondu le Spiritisme avec ces représentations, et en a conçu une opinion plus contraire que favorable à la doctrine.

Il est vrai qu'en France, le Spiritisme a débuté par les tables tournantes, mais dans des conditions bien différentes; la médiumnité s'étant immédiatement révélée chez un grand nombre de personnes, de tous âges et de tous sexes, et dans les familles les plus respectables, les phénomènes se sont produits dans des conditions qui excluaient toute pensée de charlatanisme; chacun a pu s'assurer par soi-même, dans l'intimité, et par des observations multipliées, de la réalité des faits, auxquels un intérêt puissant s'est attaché lorsque, sortant des effets purement matériels, qui ne disaient rien à la raison, on a vu les conséquences morales et philosophiques qui en découlaient. Si, au

(1) Voir au Bulletin bibliographique.

lieu de celà, ce genre de médiumnité primitive eût été le privilége de quelques individus isolés, et qu'il eût fallu aller acheter la foi devant des trétaux, il y a longtemps qu'il ne serait plus question des Esprits. La foi naît de l'impression morale. Or, tout ce qui est de nature à produire une mauvaise impression la repousse au lieu de la provoquer. Il y aurait aujourd'hui beaucoup moins d'incrédules, en fait de Spiritisme, si les phénomènes eussent toujours été présentés d'une manière sérieuse. L'incrédule, naturellement disposé à la raillerie, ne peut être porté à prendre au sérieux ce qui est entouré de circonstances qui ne commandent ni le respect ni la confiance. La critique, qui ne se donne pas la peine d'approfondir, forme son opinion sur une première apparence défavorable, et confond le bon et le mauvais dans une même réprobation. Bien peu de convictions se sont formées dans les réunions ayant un caractère public, tandis que l'immense majorité est sortie des réunions intimes, dont l'honorabilité notoire des membres pouvait inspirer toute confiance et défier tout soupçon de fraude.

Au printemps dernier, et après avoir exploité l'Angleterre, les frères Davenport vinrent à Paris. Quelque temps avant leur arrivée, une personne vint nous voir, de leur part, pour nous demander de les appuyer dans notre Revue. Mais on sait que nous ne nous enthousiasmons pas facilement, même pour les choses que nous connaissons, à plus forte raison pour celles que nous ne connaissons pas. Nous ne pûmes donc promettre un concours anticipé, ayant pour habitude de ne parler qu'en connaissance de cause. En France, où ils n'étaient connus que par les récits contradictoires des journaux, l'opinion, comme en Angleterre, était partagée sur leur compte; nous ne pouvions donc formuler prématurément, ni un blâme, qui aurait pu être injuste, ni une approbation dont on aurait pu se prévaloir; c'est pourquoi nous nous sommes abstenu.

A leur arrivée, ils sont allés habiter le petit château de Gennevilliers, près Paris, où ils sont restés plusieurs mois sans informer le public de leur présence; nous ignorons les motifs de cette abstention. Dans les derniers temps, ils y ont donné quelques séances particulières dont les journaux ont rendu compte d'une manière plus ou moins pittoresque. Leur première séance publique fut enfin annoncée pour le 12 septembre dans la salle Hertz. On connaît la déplorable issue de cette séance qui a renouvelé, sur une plus petite échelle, les scènes tumultueuses de Liverpool, et dans laquelle un des spectateurs, s'élançant sur l'estrade, brisa l'appareil de ces messieurs et montrant une planche, s'écria : « Voilà leur truc. » Cet acte inqualifiable dans un pays civilisé, mit le comble à la confusion. La séance n'ayant pas abouti, on rendit l'argent au public; mais comme il avait été donné un assez grand nombre de billets de faveur, et le compte de caisse

constatant un déficit de sept cents francs, il fut ainsi prouvé que soixante-dix assistants entrés gratis en étaient sortis avec dix francs de plus dans leurs poches, sans doute pour s'indemniser des frais de déplacement.

La polémique qui s'est établie au sujet des frères Davenport offre plusieurs points instructifs que nous allons examiner.

La première question que les Spirites eux-mêmes se sont posée est celle-ci : ces messieurs sont-ils ou non médiums? Tous les faits relatés dans leur biographie rentrent dans le cercle des possibilités médianimiques, car des effets analogues, notoirement authentiques, ont été maintes fois obtenus sous l'influence de médiums sérieux. Si les faits, par eux-mêmes, sont admissibles, les conditions dans lesquelles ils se produisent prêtent, il faut en convenir, à la suspicion. Celle qui frappe le plus au premier abord, c'est la nécessité de l'obscurité qui facilite évidemment la fraude; mais ce ne saurait être là une objection fondée. Les effets médianimiques n'ont absolument rien de surnaturel; tous, sans exception, sont dûs à la combinaison des fluides propres de l'Esprit et du médium; ces fluides, quoique impondérables, n'en sont pas moins de la matière subtile; il y a donc là une cause et un effet en quelque sorte matériels, ce qui nous a fait dire de tous temps que les phénomènes spirites étant basés sur des lois naturelles n'ont rien de miraculeux. Ils n'ont paru merveilleux, comme bien d'autres phénomènes, que tant qu'on n'a pas connu ces lois; ces lois aujourd'hui connues, le surnaturel et le merveilleux disparaissent pour faire place à la réalité. Aussi n'y a-t-il pas un seul Spirite qui s'attribue le don de miracles; c'est ce que les critiques sauraient s'ils se donnaient la peine d'étudier ce dont ils parlent.

Pour en revenir à la question de l'obscurité, on sait qu'en chimie il est des combinaisons qui ne peuvent s'opérer à la lumière; que des compositions et des décompositions ont lieu sous l'action du fluide lumineux; or, tous les phénomènes Spirites étant, comme nous l'avons dit, le résultat de combinaisons fluidiques, et ces fluides étant de la matière, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, dans certains cas, le fluide lumineux fût contraire à cette combinaison.

Une objection plus sérieuse, c'est la ponctualité avec laquelle les phénomènes se produisent à jours et heures fixes et à volonté. Cette soumission au caprice de certains individus est contraire à tout ce que l'on sait de la nature des Esprits, et la répétition facultative d'un phénomène quelconque a toujours été considérée, et doit être, en principe, considérée comme légitimement suspecte, *même en cas de désintéressement*, à plus forte raison quand il s'agit d'exhibitions publiques faites dans un but de spéculation, et auxquelles il répugne à raison de penser que des Esprits puissent se soumettre.

La médiumnité est une *aptitude naturelle* inhérente au médium, comme la faculté de produire des sons est inhérente à un instrument; mais de même que pour qu'un instrument joue un air il faut un musicien, pour qu'un médium produise des effets *médianimiques*, il faut des Esprits. Les Esprits venant quand ils veulent et *quand ils le peuvent*, il en résulte que le médium le mieux doué peut parfois ne rien obtenir; il est alors comme un instrument sans musicien. C'est ce qui se voit tous les jours; c'est ce qui arrivait à M. Home qui était souvent des mois entiers sans rien produire, malgré son désir, et fût-il même en présence d'un souverain.

Il résulte donc de l'essence même de la médiumnité, et l'on peut poser en principe ABSOLU, qu'un médium n'est *jamais certain* d'obtenir un effet déterminé quelconque, par la raison que *cela ne dépend pas de lui;* affirmer le contraire serait prouver l'ignorance complète des principes les plus élémentaires de la science spirite. Pour *promettre* la production d'un phénomène à point nommé, il faut avoir à sa disposition des moyens matériels qui ne viennent pas des Esprits. Est-ce le cas des frères Davenport? Nous l'ignorons; c'est à ceux qui ont suivi leurs expériences d'en juger.

On a parlé de défis, d'enjeux proposés à qui ferait les tours les plus forts; les Esprits ne sont pas des faiseurs de tours, et jamais un médium sérieux n'entrera en lutte avec personne, et encore moins avec un prestidigitateur; celui-ci dispose de moyens qui lui appartiennent en propre, l'autre est l'instrument passif d'une volonté étrangère, libre, indépendante, et dont nul ne peut disposer sans son consentement. Si le prestidigitateur dit qu'il fait plus que les médiums, laissez-le dire; il a raison, puisqu'il agit à coup sûr; il amuse son public: c'est son état; il se vante: c'est son rôle; il fait de la réclame: c'est une nécessité de la position; le médium sérieux, sachant qu'il n'y a aucun mérite personnel dans ce qu'il fait, est modeste; il ne peut tirer vanité de ce qui n'est pas le produit de son talent, ni promettre ce qui ne dépend pas de lui.

Les médiums cependant font quelque chose de plus; par leur intermédiaire les bons Esprits inspirent la charité et la bienveillance pour tous; ils apprennent aux hommes à se regarder comme des frères, sans distinction de castes ni de sectes, à pardonner à ceux qui leur disent des injures, à vaincre leurs mauvais penchants, à supporter avec patience les misères de la vie, à regarder la mort sans crainte par la certitude de la vie future; ils donnent des consolations aux affligés, du courage aux faibles, de l'espérance à ceux qui ne croyaie
Voilà ce que n'apprennent ni les tours des prestidigitateurs, ni ceux de MM. Davenport.

Les conditions inhérentes à la médiumnité ne sauraient donc se

prêter à la régularité et à la ponctualité, qui sont la condition indispensable des séances à heure fixe, où il faut à tout prix satisfaire le public. Si cependant des Esprits se prêtaient à des manifestations de ce genre, ce qui ne serait pas radicalement impossible, puisqu'il y en a de tous les degrés possibles d'avancement, ce ne pourrait être, dans tous les cas, que des Esprits de bas étage, car il serait souverainement absurde de penser que des Esprits tant soit peu élevés vinssent s'amuser à faire la parade. Mais, dans cette hypothèse même, le médium n'en serait pas moins à la merci de ces Esprits, qui peuvent le quitter au moment où leur présence serait le plus nécessaire, et faire manquer la représentation ou la consultation. Or, comme avant tout il faut contenter celui qui paye, si les Esprits font défaut, on tâche de s'en passer ; avec un peu d'adresse, il est aisé de donner le change ; c'est ce qui est arrivé maintes fois à des médiums doués à l'origine de facultés réelles, mais insuffisantes pour le but qu'ils se proposaient.

De tous les phénomènes Spirites, ceux qui se prêtent le mieux à l'imitation sont les effets physiques ; or, bien que les manifestations réelles aient un caractère distinctif et ne se produisent que dans des conditions spéciales bien déterminées, l'imitation peut approcher de la réalité au point de faire illusion aux personnes surtout qui ne connaissent pas les lois des phénomènes véritables. Mais de ce qu'on peut les imiter, il serait aussi illogique de conclure qu'ils n'existent pas qu'il le serait de prétendre qu'il n'y a pas de vrais diamants, parce qu'il y a du stras.

Nous ne faisons ici aucune application personnelle ; nous posons des principes fondés sur l'expérience et la raison, et d'où nous tirons cette conséquence : qu'un examen scrupuleux, fait avec une parfaite connaissance des phénomènes Spirites, peut seul faire distinguer la supercherie de la médiumnité réelle. Et nous ajoutons que la meilleure de toutes les garanties c'est le respect et la considération qui s'attachent à la personne du médium, sa moralité, son honorabilité notoire, son désintéressement absolu, matériel et moral. Nul ne disconviendra qu'en pareille circonstance les qualités de l'individu ne constituent un précédent qui impressionne favorablement, parce qu'elles écartent jusqu'au soupçon de la fraude.

Nous ne jugeons pas MM. Davenport, et loin de nous de mettre en doute leur honorabilité ; mais à part les qualités morales, que nous n'avons aucun motif de suspecter, il faut avouer qu'ils se présentent dans des conditions peu favorables pour accréditer leur titre de médiums, et que c'est au moins avec une grande légèreté que certains critiques se sont hâtés de les qualifier d'apôtres et de grands prêtres de la doctrine. Le but de leur voyage en Europe est clairement défini par ce passage de leur biographie :

« Je crois, sans commettre d'erreur, que ce fut le 27 août que les frères Davenport quittèrent New-York, emmenant avec eux, par suite d'une débilité survenue à M. William Davenport, un aide en la personne de M. William Fay, qu'il ne faut pas confondre avec M. H. Melleville Fay, qui, suivant je ne sais quel genre d'autorité, fut, dit-on, découvert au Canada, tentant de produire des manifestations semblables, ou du moins qui le paraissaient. Ils étaient accompagnés de M. Palmer, très connu comme *impressario et agent d'affaires* dans le monde dramatique et lyrique, et à qui, grâce à son expérience, fut confiée la partie matérielle et économique de l'entreprise. »

Il est donc avéré que ce fut une entreprise conduite par un impresario et agent d'affaires dramatiques. Les faits relatés dans la biographie sont, avons-nous dit, dans les possibilités médianimiques; l'âge et les circonstances dans lesquels ils ont commencé à se manifester éloignent la pensée de la supercherie. Tout tend donc à prouver que ces jeunes gens étaient bien réellement des médiums à effets physiques, comme on en trouve beaucoup dans leur pays, où l'exploitation de cette faculté est passée en habitude et n'a rien de choquant pour l'opinion. Ont-ils amplifié leurs facultés naturelles, comme l'ont fait d'autres médiums exploiteurs, pour augmenter leur prestige et suppléer au défaut de flexibilité de ces mêmes facultés, c'est ce que nous n'affirmons pas, parce que nous n'en avons aucune preuve; mais, en admettant l'intégrité de ces facultés, nous dirons qu'ils se sont fait illusion sur l'accueil qu'y ferait le public européen, présentées sous forme de spectacle de curiosité, et dans des conditions aussi contraires aux principes du Spiritisme philosophique, moral et religieux. Les Spirites sincères et éclairés qui y sont nombreux, en France surtout, ne pouvaient les acclamer dans de telles conditions, ni les considérer comme des apôtres, en supposant même une parfaite sincérité de leur part. Quant aux incrédules, dont le nombre est grand aussi, et qui tiennent encore le haut du pavé dans la presse, l'occasion d'exercer leur verve railleuse était trop belle pour la laisser échapper. Ces messieurs ont donc offert le flanc le plus large à la critique, et lui ont donné le droit que chacun achète à la porte d'un spectacle quelconque. Nul doute que s'ils se fussent présentés dans des conditions plus sérieuses, ils eussent reçu un autre accueil; ils auraient fermé la bouche aux détracteurs. Un médium est fort quand il peut dire hardiment : « Combien vous en a-t-il coûté pour venir ici, et qui vous a forcé de venir? Dieu m'a donné une faculté qu'il peut me retirer quand il lui plaira, comme il peut me retirer la vue ou la parole. Je n'en use que pour le bien, dans l'intérêt de la vérité, et non pour satisfaire la curiosité ou servir mes intérêts; je n'en recueille que la peine du dévoû-

ment ; je n'y cherche pas même la satisfaction de l'amour-propre, puisqu'elle ne dépend pas de moi. Je la considère comme une chose sainte, parce qu'elle me met en rapport avec le monde spirituel, et qu'elle me permet de donner la foi aux incrédules et des consolations aux affligés. Je regarderais comme un sacrilège d'en trafiquer, parce que je ne me crois pas le droit de vendre l'assistance des Esprits qui viennent gratuitement. Puisque je n'en tire aucun profit, je n'ai donc aucun intérêt à vous abuser. » Le médium qui peut parler ainsi est fort, nous le répétons ; c'est une réponse sans réplique et qui commande toujours le respect.

La critique, en cette circonstance, a été plus que malveillante ; elle a été injuste et injurieuse, et elle a englobé dans la même réprobation tous les Spirites et tous les médiums auxquels elle n'a pas épargné les épithètes les plus outrageantes, sans songer jusqu'à qu'elle hauteur elle frappait et qu'elle atteignait les familles les plus honorables. Nous ne relèverons pas des expressions qui ne déshonorent que ceux qui les prononcent. Toutes les convictions sincères sont respectables ; et vous tous qui proclamez incessamment la liberté de conscience, comme un droit naturel, respectez-la, au moins, dans autrui. Discutez les opinions : c'est votre droit ; mais l'injure a toujours été le plus mauvais de tous les arguments, et n'est jamais celui d'une bonne cause.

Toute la presse n'est point solidaire de ces écarts de bienséance ; parmi les critiques, à l'endroit des frères Davenport, il en est où l'esprit n'exclût ni les convenances ni la modération, et qui portent juste. Celles que nous allons citer fait précisément ressortir le côté faible dont nous avons parlé. Elle est tirée du *Courrrier de Paris du Monde illustré*, numéro du 16 septembre 1865, et signée *Neuter*.

« Une première objection me semblait suffire à démontrer que les bons jeunes gens qui donnèrent une séance publique à la salle Hertz, étaient d'adroits garçons aux exercices desquels les mondes supérieurs restaient complétement étrangers. Cette objection, je la tire de *la régularité même, avec laquelle ils exploitaient leur prétendu pouvoir miraculeux.* Comment ! ce sont, assurait-on, des Esprits qui venaient se produire en public à *leur bénéfice*, et voilà que les frères Davenport traitaient ces Esprits, qui ne sont pas leurs employés après tout, avec autant de sans gêne qu'un directeur de théâtre dictant des lois à ses choristes ! Sans demander à leurs compères surhumains si le jour leur convenait, s'ils n'étaient pas fatigués, si la chaleur ne les incommodait pas, ils affichaient pour une date fixe, pour une heure déterminée ; et il fallait que les êtres fluidiques se dérangeassent à cette date, entrassent en scène à cette heure, exécutassent leurs cocasseries musicales avec la précision d'un musicien à qui son café-concert octroie un cachet de cent sous !

« Franchement, c'était se faire *du monde Spirite une bien mesquine idée* que de nous le représenter ainsi comme peuplé de génies sur commande, de farfadets-commis qui allaient en ville sur un signe du patron. Eh quoi! jamais de relâche pour ces figurants *suprà*-terrestres! Quand la fluxion du plus humble cabotin lui donne le droit de faire changer le spectacle, les âmes de la troupe Davenport étaient des esclaves à qui il était interdit de prendre un pauvre petit congé. C'est bien la peine d'habiter des planètes fantastiques pour en être réduit à ce degré d'asservissement.

« Et pour quelle besogne les convoquait-on, ces malheureuses âmes d'outre-tombe! Pour leur faire passer leurs mains — des mains d'âmes!!! — à travers la lucarne d'une armoire! *Pour les ravaler jusqu'à des parades de saltimbanque!* pour les contraindre à jongler avec des guitares, ces instruments grotesques dont ne veulent plus même les troubadours qui roucoulent dans les cours en faisant l'œil aux pièces de cinq centimes!....... »

N'est-ce pas, en effet, mettre le doigt sur la plaie? Si M. Neuter avait su que le Spiritisme dit précisément la même chose, quoique d'une manière moins spirituelle, n'aurait-il pas dit : « Mais ce n'est pas là du Spiritisme! » absolument comme en voyant un empirique, il se dit : « Ce n'est pas là la médecine. » Or, de même que ni la science ni la religion ne sont solidaires de ceux qui en abusent, le Spiritisme n'est point solidaire de ceux qui en prennent le nom. La mauvaise impression de l'auteur vient donc, non de la personne des frères Davenport, mais des conditions dans lesquelles ils se placent vis-à-vis du public, et de l'idée ridicule que des expériences faites dans de telles conditions donnent du monde spirituel, que l'incrédulité elle-même est choquée de voir exploiter et traîner sur les planches. Cette impression a été celle de la critique en général, qui l'a traduite en termes plus ou moins polis; elle sera la même toutes les fois que des médiums ne seront pas dans des conditions de nature à faire respecter la croyance qu'ils professent.

L'échec des frères Davenport est une bonne fortune pour les adversaires du Spiritisme, qui se hâtent pourtant un peu trop de chanter victoire, et baffouent à qui mieux mieux ses adeptes en leur criant qu'il est frappé à mort, comme si le Spiritisme était incarné dans les frères Davenport. Le Spiritisme n'est incarné dans personne; il est dans la nature, et il ne dépend de personne d'en enrayer la marche, car ceux qui tentent de le faire travaillent à son avancement. Le Spiritisme ne consiste pas à se faire attacher par des cordes, pas plus que dans telle ou telle expérience physique; n'ayant jamais pris ces messieurs sous son patronage, et ne les ayant jamais présentés comme les colonnes de la doctrine, qu'ils ne connaissent même pas, il ne reçoit

aucun démenti de leur mésaventure. Leur échec n'en est donc pas un pour le Spiritisme, mais pour les exploiteurs du Spiritisme.

De deux choses l'une, ou ce sont d'habiles jongleurs, ou ce sont des médiums véritables. Si ce sont des charlatans, nous devons savoir gré à tous ceux qui aident à les démasquer; sous ce rapport, nous devons des remerciements particuliers à M. Robin, car il rend en cela un service signalé au Spiritisme qui n'eût pu que souffrir dans le cas où leurs fraudes se fussent accréditées. Toutes les fois que la presse a signalé des abus, des exploitations ou des manœuvres de nature à compromettre la doctrine, les Spirites sincères, loin de s'en plaindre, y ont applaudi. Si ce sont des médiums véritables, les conditions dans lesquelles ils se présentent étant de nature à produire une impression défavorable, ils ne peuvent servir utilement la cause. Dans l'un et l'autre cas, le Spiritisme n'a aucun intérêt à prendre fait et cause pour eux.

Maintenant quel sera le résultat définitif de tout ce tapage? Le voici :

La chronique qui, par ce temps de chaleur tropicale, chômait d'aliments, y gagne un sujet qu'elle s'est empressée de saisir pour remplir ses colonnes veuves d'événements politiques, de nouvelles théâtrales ou de salons.

M. Robin y trouve, pour son théâtre de prestidigitation, une excellente réclame qu'il a fort habilement exploitée, et que nous lui souhaitons très-fructueuse, car tous les jours il y parle des Spirites et du Spiritisme.

La critique y perd quelque peu de considération par l'excentricité et l'incivilité de sa polémique.

Les plus mal partagés, matériellement parlant, seront peut-être MM. Davenport, dont la spéculation se trouve singulièrement compromise.

Quant au Spiritisme, c'est lui qui y gagnera évidemment le plus. Ses adeptes le comprennent si bien qu'ils ne s'émeuvent nullement de ce qui se passe et en attendent le résultat avec confiance. En province, où ils sont, plus encore qu'à Paris, en butte aux railleries de leurs adversaires, ils se contentent de leur répondre : Attendez, et avant peu vous verrez qui sera mort et enterré.

Le Spiritisme y gagnera d'abord une immense popularité, et d'être connu, au moins de nom, d'une foule de gens qui n'en avaient pas entendu parler. Mais dans le nombre, beaucoup ne se contentent pas du nom; leur curiosité est excitée par ce feu roulant d'attaques; ils veulent savoir ce qu'il en est de cette doctrine soi-disant si ridicule; ils iront à la source, et quand ils verront qu'on ne leur en a donné que la parodie, ils se diront que ce n'est pas là une si mauvaise chose. Le

Spiritisme y gagnera donc d'être mieux compris, mieux jugé et mieux apprécié.

Il y gagnera encore de mettre en évidence les adeptes sincères, dévoués et sur lesquels on peut compter, et de les distinguer des adeptes de nom, qui ne prennent de la doctrine que les apparences ou la surface. Ses adversaires ne manqueront pas d'exploiter la circonstance pour susciter des divisions ou des défaillances réelles ou simulées, à l'aide desquelles ils espèrent ruiner le Spiritisme. Après avoir échoué par tous les autres moyens, c'est là leur suprême et dernière ressource, mais qui ne leur réussira pas mieux, car ils ne détacheront du tronc que les branches mortes qui ne donnaient aucune sève, et le tronc privé des rameaux parasytes n'en sera que plus vigoureux.

Ces résultats, et plusieurs autres, que nous nous abstenons d'énumérer, sont inévitables, et nous ne serions pas surpris que les bons Esprits n'aient provoqué tout ce remue-ménage que pour y arriver plus promptement.

Obsèques d'un Spirite.

L'allocution suivante a été prononcée par nous aux obsèques de M. Nant, l'un de nos collègues de la Société de Paris, le 23 septembre 1865. Nous la publions, sur la demande de la famille, et parce que, dans les circonstances relatées dans l'article précédent, elle montre où est la véritable doctrine.

« Messieurs et chers collègues de la Société de Paris, et vous tous nos frères en croyance qui êtes ici présents :

« Il y a un mois à peine, nous venions, en ce même lieu, rendre les derniers devoirs à l'un de nos anciens collègues, M. Dozon (1). Le départ d'un autre frère nous y ramène aujourd'hui. M. Nant, membre de la Société, vient, lui aussi, de rendre à la terre sa dépouille mortelle, pour revêtir la brillante enveloppe des Esprits. Venons-nous, selon l'expression consacrée, lui dire un dernier adieu? Non, car nous savons que la mort n'est pas seulement l'entrée de la véritable vie, mais qu'elle n'est qu'une séparation corporelle de quelques instants, et que le vide qu'elle laisse au foyer de la famille n'est qu'apparent.

« O douce et sainte croyance, qui nous montre sans cesse à nos côtés les êtres qui nous sont chers! Fût-elle une illusion, il faudrait la bénir, car elle remplit le cœur d'une ineffable consolation! Mais non, ce n'est

(1) M. Dozon, auteur des *Révélations d'outre-tombe*, 4 vol. in-12; mort à Passy (Paris), le 1er août 1865.

point une vaine espérance, c'est une réalité qu'attestent chaque jour les rapports qui s'établissent entre les morts et les vivants selon la chair. Bénie soit donc la science qui nous montre la tombe comme le seuil de la délivrance, et nous apprend à regarder la mort en face et sans terreur !

« Oh, mes frères! plaignons ceux que le voile de l'incrédulité aveugle encore; c'est pour eux que la mort a des appréhensions terribles! Pour les suivivants, c'est plus qu'une séparation, c'est, à tout jamais, la destruction des êtres les plus chers; pour celui qui voit approcher sa dernière heure, c'est le gouffre du néant qui s'ouvre devant lui! pensée affreuse, qui légitime les angoisses et les désespoirs.

« Quelle différence pour celui qui, non-seulement croit à la vie future, mais qui la comprend, qui s'est identifié avec elle! Il ne marche plus avec anxiété vers l'inconnu, mais avec confiance vers la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui; déjà il l'entrevoit, et compte de sang-froid les minutes qui l'en séparent encore, comme le voyageur qui approche du terme de sa route, et sait qu'à son arrivée il va trouver le repos et recevoir les embrassements de ses amis.

« Tel a été M. Nant; sa vie avait été celle de l'homme de bien par excellence, sa mort a été celle du juste et du vrai Spirite. Sa foi aux enseignements de notre doctrine était sincère et éclairée; il y a puisé d'immenses consolations pendant sa vie, la résignation dans les souffrances qui l'ont terminée, et un calme radieux dans ses derniers instants. Il nous a offert un frappant exemple de la mort consciente; il a suivi avec lucidité les progrès de la séparation, qui s'est opérée sans secousses, et quand il a senti se briser le dernier lien, il a béni les assistants; puis, prenant les mains de sa petite fille, enfant de dix ans, il les a posées sur ses yeux pour les fermer lui-même. Quelques secondes plus tard il rendait le dernier soupir, en s'écriant : Ah! je le vois!

« A ce moment, son petit-fils, en proie à une violente émotion, fut subitement endormi par les Esprits; dans son extase, il vit l'âme de son grand-père, accompagnée d'une foule d'autres Esprits, s'élever dans l'espace, mais tenant encore à l'enveloppe corporelle par le lien fluidique.

« Ainsi, à mesure que se fermaient sur lui les portes de la vie terrestre, s'ouvraient devant lui celles du monde spirituel, dont il entrevoyait les splendeurs.

« O sublime et touchant spectacle! que n'avait-il pour témoins ceux qui raillent à cette heure la science qui nous révèle de si consolants mystères! ils l'eussent saluée avec respect, au lieu de la bafouer. S'ils lui jettent l'ironie et l'injure, pardonnons-leur : c'est qu'ils ne la connaissent pas, et qu'ils vont la chercher où elle n'est pas.

« Pour nous, rendons grâce au Seigneur de ce qu'il a bien voulu déchirer à nos yeux le voile qui nous sépare de la vie future, car la mort ne semble redoutable que pour ceux qui n'entrevoient rien au delà. Le Spiritisme, en apprenant à l'homme d'où il vient, où il va, et pour quelle fin il est sur la terre, l'a doté d'un immense bienfait, puisqu'il lui donne le courage, la résignation et l'espérance.

« Cher monsieur Nant, nous vous accompagnons par la pensée dans le monde des Esprits où vous allez recueillir le fruit de vos épreuves terrestres, et des vertus dont vous avez donné l'exemple. Recevez nos adieux, jusqu'au moment où il nous sera donné de vous y rejoindre.

« Vous avez sans doute revu celui de nos frères qui vous a précédé depuis peu, M. Dozon, et qui, sans doute, vous accompagne en ce moment. Nous le joignons, dans notre pensée, à la prière que nous allons adresser à Dieu pour vous. »

(Ici est dite la prière pour les personnes qui viennent de quitter la terre, et qui se trouve dans l'*Evangile selon le Spiritisme.*)

Nota. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Nant a, par disposition testamentaire, légué 2,000 fr. pour être appliqués à la propagation du Spiritisme.

VARIÉTÉS

Vos fils et vos filles prophétiseront.

M. Delanne, que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, a un fils âgé de huit ans. Cet enfant, qui entend à chaque instant parler de Spiritisme dans sa famille, et qui souvent assiste aux réunions dirigées par son père et sa mère, s'est ainsi trouvé initié de bonne heure à la doctrine, et l'on est parfois surpris de la justesse avec laquelle il en raisonne les principes. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il n'est que l'écho des idées dont il a été bercé; aussi n'est-ce pas le but de cet article; ce n'est que l'entrée en matière du fait que nous allons rapporter, et qui a son à-propos dans les circonstances actuelles.

Les réunions de M. Delanne sont graves, sérieuses, et tenues avec un ordre parfait, comme doivent l'être toutes celles auxquelles on veut faire porter des fruits. Bien que les communications écrites y tiennent la première place, on s'y occupe aussi accessoirement, et à titre d'instruction complémentaire, de manifestations physiques et typtologiques, mais comme enseignement, et jamais comme objet de curiosité. Dirigées avec méthode et recueillement, et toujours appuyées de quelques explications théoriques, elles sont dans les conditions voulues pour porter la conviction par l'impression qu'elles produisent. C'est dans de telles conditions, que les manifestations physiques sont réellement utiles; elles parlent à l'esprit et impo-

sent silence à la raillerie; on se sent en présence d'un phénomène dont on entrevoit la profondeur, et qui s'éloigne jusqu'à l'idée de la plaisanterie. Si ces sortes de manifestations, dont on a tant abusé, étaient toujours présentées de cette manière, au lieu de l'être comme amusement et prétexte de questions futiles, la critique ne les aurait pas taxées de jonglerie; malheureusement on ne lui a que trop souvent donné prise.

L'enfant de M. Delanne s'associait souvent à ces manifestations, et influencé par le bon exemple, il les considérait comme chose sérieuse.

Un jour il se trouvait chez une personne de leur connaissance, il jouait dans la cour de la maison avec sa petite cousine, âgée de cinq ans, deux petits garçons, l'un de sept ans et l'autre de quatre. Une dame habitant le rez-de-chaussée, les engagea à entrer chez elle, et leur donna des bonbons. Les enfants, comme on le pense bien, ne se firent pas prier.

Cette dame dit au fils de M. Delanne : Comment t'appelles-tu, mon enfant? — *Rép*. Je m'appelle Gabriel, madame. — Que fait ton père? — *R*. Madame, mon père est Spirite. — Je ne connais pas cette profession. — *R*. Mais, madame, ce n'est pas une profession; mon père n'est pas payé pour cela; il le fait avec désintéressement et pour faire du bien aux hommes. — Mon petit homme, je ne sais pas ce que tu veux dire. — *R*. Comment! vous n'avez jamais entendu parler des tables tournantes? — Eh bien, mon ami, je voudrais bien que ton père fût ici pour les faire tourner. — *R*. C'est inutile, madame, j'ai la puissance de les faire tourner moi-même. — Alors, veux-tu essayer, et me faire voir comment l'on procède? — *R*. Volontiers, madame.

Cela dit, il s'assied auprès d'un guéridon de salon, y fait placer ses trois petits camarades, et les voilà tous quatre posant gravement leurs mains dessus. Gabriel fait une évocation d'un ton très sérieux et avec recueillement; à peine a-t-il terminé, qu'à la grande stupéfaction de la dame et des petits enfants, le guéridon se soulève et frappe avec force. — Demandez, madame, dit Gabriel, qui vient répondre par la table. — La voisine interroge, et la table épelle les mots : *ton père*. — Cette dame devient pâle d'émotion. Elle continue : Eh bien! mon père, veuillez me dire si je dois envoyer la lettre que je viens d'écrire? — La table répond : Oui, sans faute. — Pour me prouver que c'est bien toi, mon bon père, qui est là, voudrais-tu me dire combien il y a d'années que tu es mort? — La table frappe aussitôt huit coups bien accentués. C'était juste le nombre d'années. — Voudrais-tu me dire ton nom et celui de la ville où tu es mort? — La table épelle ces deux noms.

Les larmes jaillirent des yeux de cette dame qui ne put continuer, tant elle fut attérée par cette révélation et dominée par l'émotion.

Ce fait défie assurément toute suspicion de préparations de l'instrument, d'idée préconçue, et de charlatanisme. On ne peut plus mettre les deux noms épelés sur le compte du hasard. Nous doutons fort que cette dame eût reçu une telle impression à l'une des séances de MM. Davenport, ou tout autre du même genre. Au reste, ce n'est pas la première fois que la médiumnité se révèle chez des enfants, dans l'intimité des familles. N'est-ce pas l'accomplissement de cette parole prophétique : *Vos fils et vos filles prophétiseront*. (Actes des Apôtres, ch. II, v. 17.)

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Cᵉ, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8e ANNÉE. N° 11. NOVEMBRE 1865.

La société spirite de Paris aux Spirites de la France et de l'Etranger.

Très chers et très honorés frères en croyance,

Une circonstance récente a fourni à nos adversaires l'occasion de renouveler contre notre doctrine des attaques qui ont dépassé en violence ce qui avait été fait jusqu'à ce jour, et de déverser sur ses adeptes le sarcasme, l'injure et la calomnie. L'opinion de quelques personnes a pu être un instant égarée, mais les protestations verbales ou écrites ont été si générales, qu'elle revient déjà de son erreur. Tous vous avez compris que le Spiritisme est assis sur des bases trop inébranlables pour en recevoir aucune atteinte, et que cette levée de boucliers ne peut qu'aider à le faire mieux comprendre et à le populariser.

C'est le propre de toutes les grandes vérités de recevoir le baptême de la persécution; les animosités que le Spiritisme soulève sont la preuve de son importance, car, si on le jugeait sans portée on ne s'en préoccuperait pas. Dans le conflit qui vient d'être soulevé, tous les Spirites ont conservé le calme et la modération qui sont les signes de la véritable force; tous ont soutenu le choc avec courage; nul n'a douté du résultat, et soyez persuadés que cette attitude, à la fois digne et ferme, opposée aux invectives et à l'acrimonie du langage de nos antagonistes, ne laisse pas de faire réfléchir et de peser d'un grand poids sur l'opinion. Le public impartial ne s'y méprend pas; sans

même prendre fait et cause pour l'un ou pour l'autre, une secrète sympathie l'attire vers celui qui, dans la discussion, sait conserver sa dignité; la comparaison est toujours à son avantage; aussi ces derniers événements ont-ils conquis de nombreux partisans au Spiritisme.

Dans cette circonstance, la Société de Paris est heureuse d'offrir à tous ses frères de la France et de l'étranger ses félicitations et ses sincères remercîments. Dans les nouvelles luttes qui pourront avoir lieu, elle compte sur eux, comme ils peuvent compter sur elle.

Recevez, messieurs et chers frères, l'assurance de notre entier et affectueux dévoûment.

Pour les membres de la Société,
le président, ALLAN KARDEC.

(Voté à l'unanimité dans la séance du 27 octobre 1865.)

Allocution

A la reprise des séances de la Société de Paris, le 6 octobre 1865.

Messieurs et chers collègues,

Au moment de reprendre le cours de nos travaux, c'est pour nous tous, et pour moi en particulier, une grande satisfaction de nous trouver de nouveau réunis. Nous allons sans doute retrouver nos bons guides habituels; faisons des vœux pour que, grâce à leur concours, cette année soit féconde en résultats. Permettez-moi, à cette occasion, de vous adresser quelques paroles de circonstance.

Depuis notre séparation, un grand bruit s'est fait à propos du Spiritisme. Je n'en ai, à proprement parler, eu connaissance qu'à mon retour, car c'est à peine si quelques échos me sont parvenus dans ma solitude au milieu des montagnes.

Je n'entrerai pas à ce sujet dans des détails qui seraient superflus aujourd'hui, et, quant à mon appréciation personnelle, vous la connaissez par ce que j'en ai dit dans la Revue. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que tout vient me confirmer dans mon opinion sur les consé-

quences de ce qui s'est passé. Je suis heureux de voir que cette appréciation est partagée par la grande majorité, si ce n'est par l'unanimité des Spirites, ce dont j'ai chaque jour la preuve par ma correspondance.

Un fait évident ressort de la polémique engagée à l'occasion des frères Davenport, c'est l'ignorance absolue des critiques à l'endroit du Spiritisme. La confusion qu'ils établissent entre le Spiritisme sérieux et la jonglerie peut sans doute induire momentanément quelques personnes en erreur, mais il est notoire que l'excentricité même de leur langage a porté beaucoup de gens à s'enquérir de ce qu'il en est au juste, et que leur surprise a été grande d'y trouver tout autre chose que des tours d'adresse. Le Spiritisme y gagnera donc, comme je l'ai dit, d'être mieux connu et mieux apprécié. Cette circonstance, qui est loin d'être le fait du hasard, hâtera, incontestablement, le développement de la doctrine. On peut dire que c'est un coup de collier dont la portée ne tardera pas à se faire sentir.

Au reste, le Spiritisme entrera bientôt dans une nouvelle phase qui fixera forcément l'attention des plus indifférents, et ce qui vient de se passer en aplanit les voies. Alors se réalisera cette parole prophétique de l'abbé D..., dont j'ai rapporté la communication dans la Revue : « Les littérateurs seront vos plus puissants auxiliaires. » Ils le sont déjà sans le vouloir, plus tard ils le seront volontairement. Des circonstances se préparent qui précipiteront ce résultat, et c'est avec assurance que je dis que dans ces derniers temps les affaires du Spiritisme ont avancé plus qu'on ne saurait le croire.

Depuis notre séparation j'ai appris bien des choses, Messieurs; car ne croyez pas que pendant cette interruption de nos travaux communs, je sois allé goûter les douceurs du *far niente*. Je ne suis point allé, il est vrai, visiter des centres Spirites, mais je n'en ai pas moins beaucoup vu et beaucoup observé, et par cela même beaucoup travaillé.

Les événements marchent avec rapidité, et comme les travaux qui me restent à terminer sont considérables, je dois me hâter, afin d'être prêt en temps opportun. En présence de la grandeur et de la gravité des événements que tout fait pressentir, les incidents secondaires sont insignifiants; les questions de personnes passent, mais les choses capitales restent.

Il ne faut donc attacher aux choses qu'une importance relative, et pour ce qui me concerne personnellement, je dois écarter de mes préoccupations ce qui n'est que secondaire, et pourrait, ou me re-

tarder, ou me détourner du but principal. Ce but se dessine de plus en plus nettement, et ce que j'ai surtout appris dans ces derniers temps, ce sont les moyens d'y arriver plus sûrement et de surmonter les obstacles.

Dieu me garde d'avoir la présomption de me croire seul capable, ou plus capable qu'un autre, ou seul chargé d'accomplir les desseins de la Providence ; non, cette pensée est loin de moi. Dans ce grand mouvement rénovateur, j'ai ma part d'action ; je ne parle donc que de ce qui me concerne ; mais ce que je puis affirmer sans vaine forfanterie, c'est que, dans le rôle qui m'incombe, ni le courage, ni la persévérance ne me feront défaut. Je n'en ai jamais manqué, mais aujourd'hui que je vois la route s'éclairer d'une merveilleuse clarté, je sens mes forces s'accroître. Je n'ai jamais douté ; mais aujourd'hui, grâce aux nouvelles lumières qu'il a plu à Dieu de me donner, je suis certain, et je dis à tous nos frères, avec plus d'assurance que jamais : Courage et persévérance, car un éclatant succès couronnera nos efforts.

Malgré l'état prospère du Spiritisme, ce serait s'abuser étrangement de croire qu'il va désormais marcher sans encombre. Il faut s'attendre, au contraire, à de nouvelles difficultés, à de nouvelles luttes. Nous aurons donc encore des moments pénibles à traverser, car nos adversaires ne se tiennent pas pour battus, et ils disputeront le terrain pied à pied. Mais c'est dans les moments critiques qu'on reconnaît les cœurs solides, les dévoûments véritables ; c'est alors que les convictions profondes se distinguent des croyances superficielles ou simulées. Dans la paix il n'y a pas de mérite à avoir du courage. Nos chefs invisibles comptent en ce moment leurs soldats, et les difficultés sont pour eux un moyen de mettre en évidence ceux sur lesquels ils peuvent s'appuyer. C'est aussi pour nous un moyen de savoir qui est véritablement avec nous ou contre nous.

La tactique de nos adversaires, on ne saurait trop le répéter, est en ce moment de chercher à diviser les adeptes, en jetant à la traverse des brandons de discorde, en excitant des défaillances vraies ou simulées ; et, il faut bien le dire, ils ont pour auxiliaires certains Esprits qui se voient troublés par l'avénement d'une foi qui doit relier les hommes dans un commun sentiment de fraternité ; aussi cette parole d'un de nos guides est-elle parfaitement vraie : le Spiritisme met en révolution le monde visible et le monde invisible.

Depuis quelque temps nos adversaires ont pour point de mire les sociétés et les réunions Spirites, où ils sèment à profusion des fer-

ments de discorde et de jalousie. Hommes à courte-vue, aveuglés par la passion, ils croient avoir remporté une grande victoire quand ils sont parvenus à causer quelques perturbations dans une localité, comme si le Spiritisme était inféodé dans un lieu quelconque, ou incarné dans quelques individus! Il est partout, sur la terre et dans les régions éthérées; qu'ils aillent donc l'atteindre dans les profondeurs de l'espace! Le mouvement est donné, non par les hommes, mais par les Esprits préposés par Dieu; il est irrésistible, parce qu'il est providentiel. Ce n'est donc point une révolution humaine que l'on puisse arrêter par la force matérielle; quel est donc celui qui se croirait capable de l'enrayer parce qu'il jettera une petite pierre sous la roue? pygmée dans la main de Dieu, il sera emporté par le tourbillon.

Que tous les Spirites sincères s'unissent donc dans une sainte communion de pensée pour faire tête à l'orage; que tous ceux qui sont pénétrés de la grandeur du but mettent de côté les puériles questions incidentes; qu'ils fassent taire les susceptibilités d'amour-propre, pour ne voir que l'importance du résultat vers lequel la Providence conduit l'humanité.

Les choses envisagées de ce point de vue élevé, que devient la question des frères Davenport? Cependant cette circonstance même, quoique très secondaire, est un salutaire avertissement; elle impose des devoirs spéciaux à tous les Spirites, et à nous en particulier. Ce qui manque, comme on le sait, à ceux qui confondent le Spiritisme avec la jonglerie, c'est de connaître ce que c'est que le Spiritisme. Sans doute ils pourront le savoir par les livres quand ils s'en donneront la peine; mais qu'est-ce que la théorie à côté de la pratique? Il ne suffit pas de dire que la doctrine est belle, il faut que ceux qui la professent en montrent l'application. Il appartient donc aux adeptes dévoués à la cause, de prouver ce qu'elle est, par leur manière d'agir, soit en particulier, soit dans les réunions, en évitant avec plus de soin que jamais tout ce qui pourrait donner prise à la malveillance et produire sur les incrédules une impression défavorable. Quiconque se renfermera dans la limite des principes de la doctrine peut hardiment défier la critique, et n'encourra jamais le blâme de l'autorité ni les sévérités de la loi.

La Société de Paris, placée plus que toute autre en évidence, doit surtout donner l'exemple. Nous sommes tous heureux de dire qu'elle n'a jamais manqué à ses devoirs, et d'avoir pu constater la bonne impression produite par son caractère éminemment sérieux, par la gravité et le recueillement qui président à ses réunions. C'est un

motif de plus pour elle d'éviter scrupuleusement jusqu'aux apparences de ce qui pourrait compromettre la réputation qu'elle s'est acquise. Il incombe à chacun de nous d'y veiller dans l'intérêt même de la cause ; il faut que la qualité de membre, ou de Médium lui prêtant son concours, soit un titre à la confiance et à la considération. Je compte donc sur la coopération de tous nos collègues, chacun dans la limite de son pouvoir. Il ne faut pas perdre de vue que les questions de personnes doivent s'effacer devant la question d'intérêt général. Les circonstances où nous allons entrer sont graves, je le répète, et chacun de nous y aura sa mission, petite ou grande. C'est pourquoi nous devons nous mettre en mesure de l'accomplir, parce qu'il nous en sera demandé compte. Veuillez me pardonner, je vous prie, ce langage un peu austère à la reprise de nos travaux, mais il est commandé par les circonstances.

Messieurs, à notre première réunion, un de nos collègues manque corporellement à l'appel ; pendant notre séparation, M. Naût, le père de notre bonne et excellente Spirite, madame Breul, est rentré dans le monde des Esprits, d'où, nous l'espérons, il voudra bien encore revenir parmi nous. Nous lui avons, lors de ses funérailles, payé un juste tribut de sympathie que nous nous faisons un devoir de lui renouveler aujourd'hui, et nous serons heureux si, tout à l'heure, il veut bien nous adresser quelques paroles, et se joindre à l'avenir aux bons Esprits qui nous aident de leurs conseils.

Prions-les, messieurs, de vouloir bien nous continuer leur assistance.

De la critique à propos des frères Davenport.

(2e article.)

L'agitation causée par les frères Davenport commence à se calmer. après la bordée lancée par la presse contre eux et le Spiritisme, il ne reste plus que quelques tirailleurs qui brûlent, par-ci par-là, leurs dernières cartouches, en attendant qu'un autre sujet vienne alimenter la curiosité publique. A qui est la victoire ? Le Spiritisme est-il mort ? C'est ce que l'on ne tardera pas à savoir. Supposons que la critique ait tué MM. Davenport, ce qui ne nous regarde pas, qu'en résultera-t-il ? Ce que nous avons dit dans notre précédent article. Dans son

ignorance de ce que c'est que le Spiritisme, elle a tiré sur ces messieurs, absolument comme un chasseur qui tire sur un chat croyant tirer sur un lièvre ; le chat est mort, mais le lièvre court toujours.

Ainsi en est-il du Spiritisme, qui n'a point été et ne pouvait être atteint par des coups qui portaient à côté. La critique s'est donc méprise, ce qu'elle eût facilement évité si elle eût pris la peine de vérifier l'étiquette. Les avertissements cependant ne lui ont pas manqué ; quelques écrivains ont même avoué l'affluence des réfutations qui leur arrivaient de toutes parts, et cela de la part des gens *les plus honorables*. Cela n'aurait-il pas dû leur faire ouvrir les yeux ? Mais non ; ils s'étaient engagés dans une voie, ils ne voulaient pas reculer ; il fallait avoir raison quand même. Beaucoup de ces réfutations nous ont été adressées ; toutes se distinguent par une modération qui contraste avec le langage de nos adversaires, et la plupart sont d'une parfaite justesse d'appréciation. Nul assurément n'a prétendu imposer son opinion à ces messieurs ; mais l'impartialité fait toujours un devoir d'admettre les rectifications pour mettre le public à même de juger le pour et le contre ; or, comme il est plus commode d'avoir raison quand on parle tout seul, bien peu de ces rectifications ont vu le jour de le publicité ; qui sait même si la plupart ont été lues ? Il faut donc savoir gré aux journaux qui se sont montrés moins exclusifs. De ce nombre est le *Journal des Pyrénées-Orientales*, qui, dans son numéro du 8 ctobre, contient la lettre suivante :

« Perpignan, le 5 octobre 1865.

« Monsieur le Gérant,

« Je ne viens pas me lancer dans la polémique, je sollicite seulement de votre équité de me permettre, pour une seule fois, de répondre aux vives attaques que contient la *lettre parisienne*, publiée dans le dernier numéro de votre journal, contre les Spirites et le Spiritisme.

« Les vrais Spirites, comme les vrais catholiques, ne se donnent pas en spectacle public ; ils sont pénétrés du respect de leur foi, aspirent au progrès moral de tous, et savent que ce n'est pas sur les tréteaux que se font les prosélytes.

« Voilà pour ce qui concerne les frères Davenport.

« Il y aurait trop à dire pour réfuter les erreurs de l'auteur de ces attaques ironiques ; je dirai seulement que Dieu ayant donné le libre arbitre à l'homme, attenter à sa liberté de croire, de penser, c'est

se placer au-dessus de Dieu, par conséquent un énorme péché d'orgueil.

« Dire que cette nouvelle science a fait des progrès immenses, que beaucoup de villes comptent un grand nombre d'adeptes, qui ont leurs bureaux, leurs présidents, et que ces réunions contiennent des hommes savants, éminents par leur position dans la société civile et militaire, dans le barreau, dans la magistrature, n'est-ce pas avouer que le Spiritisme est basé sur la vérité?

« Si le Spiritisme n'est qu'une erreur, pourquoi donc tant vous en occuper? L'erreur n'a qu'une durée éphémère, c'est un feu follet qui dure quelques heures et qui disparaît. Si, au contraire, c'est une vérité, vous aurez beau faire, vous ne pourrez ni la détruire ni l'arrêter; la vérité est comme la lumière : il n'y a que les aveugles qui en nient la beauté.

« On dit aussi que le Spiritisme a occasionné des cas d'aliénation mentale; je dirai ceci : le Spiritisme n'a pas plus occasionné la folie que le christianisme ou les autres cultes ne sont causes des cas d'idiotisme que l'on rencontre souvent parmi les pratiquants des différentes religions; les esprits mal conformés sont sujets à l'exaltation et aux dérangements. Laissons donc, une fois pour toutes, ce dernier argument à l'arsenal avec les armes hors d'usage.

« Je termine cette réponse en disant que le Spitisme ne vient rien détruire, si ce n'est la croyance aux châtiments éternels. Il nous affermit dans la foi en Dieu; il nous rend évident que l'âme est immortelle et que l'esprit s'épure et progresse par les réincarnations; il nous prouve que les différentes positions sociales ont leur raison d'être; il nous apprend à supporter nos épreuves, quelles qu'elles soient; enfin, il nous démontre qu'il n'y a qu'une seule voie qui mène à Dieu : l'amour du bien, la charité!

« Agréez, Monsieur le Gérant, mes remerciements et mes salutations empressées.

« J'ai l'honneur d'être votre serviteur,

« BREUX. »

Toutes les réfutations que nous avons sous les yeux, et qui toutes ont été adressées aux journaux, protestent contre la confusion que l'on a faite entre le Spiritisme et les séances de MM. Davenport. Si donc la critique persiste à les rendre solidaires, c'est qu'elle le veut bien.

Nota. — Dans un autre article, que le défaut d'espace nous force

de remettre au prochain numéro, nous examinerons les propositions les plus importantes qui ressortent de la polémique soulevée à propos de MM. Davenport.

Poésie spirite.

Un phénomène.

Fable.

Par une de ces nuits sereines du printemps,
Qui font briller aux cieux tant de feux éclatants,
Quelques bons bourgeois de la ville
Discouraient, cheminant d'un pas lent et tranquille,
Sur les spacieux boulevards.
Chacun d'eux, tour à tour, élevait ses regards
Du sol à la céleste voûte,
Et vous pensez sans doute
Que le thème de leurs discours
Roulait sur la puissance éternelle, infinie,
Qui soumet tous ces corps aux lois de l'harmonie ?
Non : ils donnaient un autre cours
A leurs pensers; la hausse ou la baisse à la Bourse,
Les récoltes, leur prix, étaient l'unique source
Où s'alimentait leur esprit,
Quand l'un d'eux s'arrêtant, reprit,
Comme frappé d'une stupeur subite :
« Que vois-je? se peut-il? une étoile s'agite !
Elle s'élève... elle descend ! »
Et se frottant les yeux : « Que dis-je,
Une étoile...? Je crois, ma foi, que le prodige,
A moins que je ne fasse un rêve, va croissant;
Une, deux, trois et même quatre étoiles
Se meuvent et dansent sans bruit ;
Mystère étrange, que la nuit
Semble se plaire à couvrir de ses voiles! »
Et l'esprit des bourgeois, dont l'œil étonné suit
Les phases de ce phénomène,
En vain, pour l'expliquer, se creuse, se démène;
Le hasard seul les y conduit.
Ils marchent, et leur front se heurte à des ficelles
Qui retiennent chacune en l'air un cerf-volant
Orné d'un fanal vacillant
Au souffle des brises nouvelles;
Et des bambins, auteurs de ce fait merveilleux,
Jasaient, riaient à deux pas d'eux.

Que dirent-ils après cette double surprise,
Après ce désenchantement ?
Que tous les feux du firmament
Ne sont qu'un artifice, œuvre de la sottise,
Pour jeter les niais dans l'ébahissement.
Aussi, que l'horizon se pourpre, se colore,
Et revête la nuit d'un jour mystérieux ;
Que la flamme d'un météore
Resplendisse soudain sur le fond noir des cieux ;
Qu'une étoile filante en vives étincelles
Sillonne les champs de l'éther,
Ces bons bourgeois, les yeux et les deux bras en l'air,
Vont partout cherchant des ficelles.

La vérité toujours a sa contrefaçon :
A nous de distinguer, par la comparaison,
Le vrai de la supercherie.
Le scepticisme, ému, crie à la jonglerie
Devant des faits sujets d'une éternelle loi.
Pour juger sainement des effets et des causes,
Il manque au sceptique deux choses :
Un peu de modestie, — et de la bonne foi.

C. Dombre, de Marmande.

Le Spiritisme au Brésil.

Extrait du Diario da Bahia.

Sous le titre de *La Doctrine Spirite*, le *Diario da Bahia* des 26 et 27 septembre 1865 contient deux articles qui ne sont que la traduction en portugais de ceux publiés, il y a six ans, par le docteur Déchambre dans la *Gazette médicale* de Paris. La deuxième édition du *Livre des Esprits* venait de paraître, et c'est de cet ouvrage dont M. Déchambre fait un compte rendu semi-burlesque. Mais à ce propos, il prouve historiquement, et par des citations, que le phénomène des tables tournantes et frappantes est mentionné dans Théocrite, sous le nom de *Kosskinomantéia*, divination par le *crible*, parce qu'alors on se servait d'un crible pour ce genre d'opération ; d'où il conclut, avec la logique ordinaire de nos adversaires, que ce phénomène n'étant pas nouveau, n'a aucun fond de réalité. Pour un homme de

sciences positives, c'est là, il faut en convenir, un singulier argument. Nous regrettons que l'érudition de M. Déchambre ne lui ait pas permis de remonter encore plus haut, car il l'eût trouvé dans l'antique Égypte et dans les Indes. Nous reviendrons un jour sur cet article que nous avions perdu de vue, et qui manquait à notre collection. Nous demanderons seulement, en attendant, à M. Déchambre, s'il faut rejeter la médecine et la physique modernes, parce qu'on en trouve les rudiments mêlés aux pratiques superstitieuses de l'antiquité et du moyen âge? Si la savante chimie d'aujourd'hui n'a pas eu son berceau dans l'alchimie, et l'astronomie le sien dans l'astrologie judiciaire? Pourquoi donc les phénomènes Spirites, qui ne sont, en définitive, que des phénomènes naturels dont on ne connaissait pas les lois, ne se retrouveraient-ils pas aussi dans les croyances et pratiques anciennes?

Cet article étant reproduit purement et simplement, sans commentaires, rien ne prouve de la part du journal brésilien une hostilité systématique contre la doctrine ; il est même probable que ne la connaissant pas, il a cru en trouver là une appréciation exacte. Ce qui le prouverait, c'est son empressement à insérer, dès le numéro suivant du 28 septembre, la réfutation que des Spirites de Bahia lui ont adressée, et qui est ainsi conçue :

« Monsieur le rédacteur,

« Comme vous êtes de bonne foi, en ce qui concerne la doctrine du Spiritisme, nous vous prions de vouloir bien publier aussi dans le *Diario* un passage du *Livre des Esprits*, par M. *Allan Kardec*, lequel livre est déjà parvenu à sa treizième édition, afin que vos lecteurs puissent apprécier à sa juste valeur la reproduction que vous faites d'un article de la *Gazette médicale* de Paris, écrit il y a plus de six ans, contre cette même doctrine, par le docteur Déchambre, et dans lequel on reconnaît que le susdit docteur n'a pas été fidèle dans les citations qu'il fait du *Livre des Esprits*, en vue de déprécier cette doctrine.

« Nous sommes, monsieur le Rédacteur, vos amis et obligés,

« Luiz Olympio Telles de Menerez.
« José Alvarès de Amaral.
« Joaquim Carneiro de Campos. »

Suit, comme réponse et réfutation, un extrait assez étendu de l'introduction du *Livre des Esprits*.

Les citations textuelles des ouvrages spirites sont, en effet, la meilleure réfutation des travestissements que certains critiques font subir à la doctrine. La doctrine se justifie par elle-même, c'est pour cela qu'elle n'en souffre pas. Il ne s'agit pas de convaincre ses adversaires qu'elle est bonne, ce qui serait le plus souvent peine perdue, parce qu'en bonne justice, ils sont parfaitement libres de la trouver mauvaise, mais simplement de prouver qu'elle dit le contraire de ce qu'on lui fait dire ; c'est au public impartial à juger, par la comparaison, si elle est bonne ou mauvaise ; or, comme, malgré tout ce qu'on a pu faire, elle recrute sans cesse de nouveaux partisans, c'est une preuve qu'elle ne déplaît pas à tout le monde, et que les arguments qu'on lui oppose sont impuissants à la discréditer. On peut voir par cet article qu'elle n'a pas de nationalité, et qu'elle fait le tour du monde.

Le Spiritisme et le choléra.

On sait de quelles accusations les premiers chrétiens étaient chargés à Rome ; il n'y avait pas de crimes dont ils ne fussent capables, pas de malheurs publics dont, au dire de leurs ennemis, ils ne fussent les auteurs volontaires ou la cause involontaire, car leur influence était pernicieuse. Dans quelques siècles d'ici on aura peine à croire que des esprits forts du dix-neuvième siècle aient tenté de ressusciter ces idées à l'égard des Spirites, en les déclarant auteurs de tous les troubles de la société, comparant leur doctrine à la peste, et en engageant à leur courir sus. Ceci est de l'histoire imprimée ; ces paroles sont tombées de plus d'une chaire évangélique ; mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'on les trouve dans des journaux qui disent parler au nom de la raison, et se posent en champions de toutes les libertés, et de la liberté de conscience en particulier. Nous possédons déjà une assez curieuse collection des aménités de ce genre que nous nous proposons de réunir plus tard en un volume pour la plus grande gloire de leurs auteurs, et l'édification de la postérité. Nous serons donc reconnaissant à ceux qui voudront nous aider à enrichir cette collection en nous envoyant tout ce qui, à leur connaissance, a paru ou paraîtra sur ce sujet. En comparant ces documents de l'histoire du Spiritisme avec ceux de l'histoire des premiers siècles de l'Église, on sera surpris d'y trouver des pensées et des

expressions identiques; il n'y manque qu'une chose : les bêtes féroces du cirque, ce qui néanmoins est un progrès.

Le Spiritisme étant donc une peste éminemment contagieuse, puisque, de l'aveu de ses adversaires, il envahit avec une effrayante rapidité toutes les classes de la société, il a une certaine analogie avec le choléra ; aussi dans cette dernière levée de boucliers, certains critiques l'ont-ils facétieusement appelé le *Spirito-morbus*, et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'on ne l'accusât aussi d'avoir importé ce fléau ; car il est à remarquer que deux camps diamétralement opposés se donnent la main pour le combattre. Dans l'un, nous a-t-on assuré, on a fait frapper une médaille à l'effigie de saint Benoît qu'il suffit de porter pour se préserver de la contagion spirite ; on ne dit pas que ce moyen guérit ceux qui en sont atteints.

Il y a bien réellement une analogie entre le Spiritisme et le choléra, c'est la peur que l'un et l'autre causent à certaines gens ; mais considérons la chose à un point de vue plus sérieux ; voici ce qu'on nous écrit de Constantinople :

« ..... Les journaux vous ont appris la rigueur avec laquelle le terrible fléau vient de sévir dans notre cité et ses environs, tout en atténuant ses ravages. Quelques personnes, se disant bien informées, portent le nombre des cholériques décédés à 70 mille, et d'autres à près de cent mille. Toujours est-il que nous avons été rudement éprouvés, et vous pouvez vous figurer les douleurs et le deuil général de nos populations. C'est surtout dans ces tristes moments d'épidémie épouvantable que la foi et la croyance spirites donnent du courage ; nous venons tous d'en faire la plus véridique épreuve. Qui sait si nous ne devons pas à ce calme de l'âme, à cette persuasion de l'immortalité à cette certitude d'existences successives où les êtres sont récompensés selon leur mérite et leur degré d'avancement ; qui sait, dis-je, si ce n'est pas à ces croyances, bases de notre belle doctrine, que nous tous, Spirites de Constantinople, qui sommes, vous le savez, assez nombreux, devons d'avoir été préservés du fléau qui s'est promené, et se promène encore autour de nous ! Je dis ceci d'autant plus qu'il a été constaté, ici comme ailleurs, que la peur est le prédispositif le plus dangereux du choléra, comme l'ignorance en devient malheureusement la source contagieuse.....

« *Repos* jeune, avocat. »

Assurément il serait absurde de croire que la foi spirite soit un brevet de garantie contre le choléra ; mais comme il est scientifique-

ment reconnu que la peur, affaiblissant à la fois le moral et le physique, rend plus impressionnable et plus susceptible de recevoir les atteintes des maladies contagieuses, il est évident que toute cause tendant à fortifier le moral est un préservatif. On le comprend si bien aujourd'hui qu'on évite autant que possible, soit dans les comptes rendus, soit dans les dispositions matérielles, ce qui peut frapper l'imagination par un aspect lugubre.

Les Spirites peuvent sans doute mourir du choléra comme tout le monde, parce que leur corps n'est pas plus immortel que celui des autres, et que, lorsque l'heure est venue, il faut partir, que ce soit par cette cause ou par une autre ; le choléra est une de ces causes qui n'a de particulier que d'emmener un plus grand nombre de personnes à la fois, ce qui produit plus de sensation ; on part en masses, au lieu de partir en détail, voilà toute la différence. Mais la certitude qu'ils ont de l'avenir, et surtout la connaissance qu'ils ont de cet avenir, qui répond à toutes leurs aspirations et satisfait la raison, font qu'ils ne regrettent nullement la terre où ils se considèrent comme passagèrement en exil. Tandis qu'en présence de la mort, l'incrédule ne voit que le néant, ou se demande ce qu'il va en être de lui, le Spirite SAIT que, s'il meurt, il ne sera que dépouillé d'une enveloppe matérielle sujette aux souffrances et aux vicissitudes de la vie, mais qu'il sera toujours *lui* avec un corps éthéré inaccessible à la douleur ; qu'il jouira de perceptions nouvelles et de facultés plus grandes ; qu'il va retrouver ceux qu'il a aimés et qui l'attendent au seuil de la véritable vie, de la vie impérissable. Quant aux biens matériels, il sait qu'il n'en aura plus besoin et que les jouissances qu'ils procurent seront remplacées par des jouissances plus pures et plus enviables, qui ne laissent après elles ni amertume ni regrets. Il les abandonne donc sans peine et avec joie, et plaint ceux qui, restant après lui sur la terre, vont encore en avoir besoin. Il est comme celui qui, devenant riche, laisse ses vieilles défroques aux malheureux. Aussi dit-il à ses amis en les quittant : ne me plaignez pas ; ne pleurez pas ma mort ; félicitez-moi plutôt d'être délivré du souci de la vie, et d'entrer dans le monde radieux où je vais vous attendre.

Quiconque aura lu et médité notre ouvrage, *le Ciel et l'enfer selon le Spiritisme*, et surtout le chapitre sur *les appréhensions de la mort*, comprendra la force morale que les Spirites puisent dans leur croyance, en présence du fléau qui décime les populations.

S'en suit-il qu'ils vont négliger les précautions nécessaires en pareil cas, et se jeter tête baissée dans le danger ? Nullement : ils

prendront toutes celles que commandent la prudence et une hygiène rationnelle, parce qu'ils ne sont point fatalistes, et que, s'ils ne craignent pas la mort, ils savent qu'ils ne doivent point la chercher. Or, négliger les mesures sanitaires qui peuvent en préserver serait un véritable suicide dont ils connaissent trop bien les conséquences pour s'y exposer. Ils considèrent comme un devoir de veiller à la santé du corps, parce que la santé est nécessaire pour l'accomplissement des devoirs sociaux. S'ils cherchent à prolonger la vie corporelle, ce n'est pas par attachement pour la terre, mais afin d'avoir plus de temps pour progresser, s'améliorer, s'épurer, dépouiller le vieil homme et acquérir une plus grande somme de mérites pour la vie spirituelle. Mais si, malgré tous les soins, ils doivent succomber, ils en prennent leur parti sans se plaindre, sachant que tout progrès porte ses fruits, que rien de ce que l'on acquiert en moralité et en intelligence n'est perdu, et que s'ils n'ont pas démérité aux yeux de Dieu, ils seront toujours mieux dans l'autre monde que dans celui-ci, alors même qu'ils n'y auraient pas la première place; ils se disent simplement : Nous allons un peu plus tôt où nous serions allés un peu plus tard.

Croit-on qu'avec de telles pensées on ne soit pas dans les meilleures conditions de tranquillité d'esprit recommandées par la science ? Pour l'incrédule ou le douteux, la mort a toutes ses terreurs, car il perd tout et n'attend rien. Que peut dire un médecin matérialiste pour calmer chez les malades la peur de mourir ? Rien que ce que disait un jour l'un d'eux à un pauvre diable qui tremblait au seul mot de choléra : « Bah ! tant qu'on n'est pas mort il y a espoir ; puis, en définitive, on ne meurt qu'une fois, et c'est bientôt passé ; quand on est mort, *tout est fini* ; on ne souffre plus. » Tout est fini quand on est mort, voilà la suprême consolation qu'il donne.

Le médecin sipirite, au contraire, dit à celui qui voit la mort devant lui : « Mon ami, je vais employer toutes les ressources de la science pour vous rendre la santé et vous conserver le plus longtemps possible; nous réussirons, j'en ai l'espoir; mais la vie de l'homme est entre les mains de Dieu, qui nous rappelle quand notre temps d'épreuve ici-bas est fini; si l'heure de votre délivrance est arrivée, réjouissez-vous, comme le prisonnier qui va sortir de sa prison. La mort nous débarrasse du corps qui nous fait souffrir, et nous rend à la véritable vie, vie exempte de troubles et de misères. Si vous devez partir, ne pensez pas que vous soyez perdu pour vos parents et vos amis qui re tent après vous; non, vous n'en serez pas moins au milieu d'eux; vous les verrez et vous les entendrez mieux que vous ne pouvez le faire

en ce moment; vous les conseillerez, les dirigerez, les inspirerez pour leur bien. Si donc il plaît à Dieu de vous rappeler à lui, remerciez-le de ce qu'il vous rend la liberté; s'il prolonge votre séjour ici, remerciez-le encore de vous donner le temps d'achever votre tâche. Dans l'incertitude, soumettez-vous sans murmure à sa sainte volonté. »

De telles paroles ne sont-elles pas propres à ramener la sérénité dans l'âme, et cette sérénité ne seconde-t-elle pas l'efficacité des remèdes, tandis que la perspective du néant plonge le moribond dans l'anxiété du désespoir?

Outre cette influence morale, le Spiritisme en a une plus matérielle. On sait que les excès de tous genres sont une des causes qui prédisposent le plus aux atteintes de l'épidémie régnante; aussi les médecins recommandent-ils la sobriété en toutes choses, prescription salutaire, à laquelle bien des gens ont de la peine à se soumettre. En admettant qu'ils le fassent, c'est sans doute un point important, mais croit-on qu'une abstention momentanée puisse réparer instantanément les désordres organiques causés par des abus invétérés, dégénérés en habitude, qui ont usé le corps et l'ont, par cela même, rendu accessible aux miasmes délétères? En dehors du choléra, ne sait-on pas combien l'habitude de l'intempérance est pernicieuse dans les climats torrides, et dans ceux où la fièvre jaune est endémique? Eh bien! le Spirite, par suite de ses croyances et de la manière dont il envisage le but de la vie présente et le résultat de la vie future, modifie profondément ses habitudes; au lieu de vivre pour manger, il mange pour vivre; il ne fait aucun excès; il ne vit point en cénobite : aussi use-t-il de tout, mais n'abuse de rien. Ce doit être assurément là une considération prépondérante à ajouter à celle que fait valoir notre correspondant de Constantinople.

Voilà donc un des résultats de cette doctrine, à laquelle l'incrédulité jette l'injure et le sarcasme; qu'elle bafoue, taxe de folie, et qui, selon elle, apporte la perturbation dans la société. Gardez votre incrédulité, si elle vous plaît, mais respectez une croyance qui rend heureux et meilleurs ceux qui la possèdent. Si c'est une folie de croire que tout ne finit pas pour nous avec la vie, qu'après la mort, nous vivons d'une vie meilleure, exempte de soucis; que nous revenons au milieu de ceux que nous aimons; ou encore de croire qu'après la mort nous ne sommes ni plongés dans les flammes éternelles, sans espoir d'en sortir, ce qui ne vaudrait guère mieux que le néant, ni perdus dans l'oisive et béate contemplation de l'infini, plût à Dieu que tous

les hommes fussent fous de cette manière ; il y aurait parmi eux bien moins de crimes et de suicides.

De nombreuses communications ont été données sur le choléra ; plusieurs l'ont été à la Société de Paris ou dans notre cercle intime ; nous n'en reproduisons que deux, fondues en une seule, pour éviter les répétitions, et qui résument la pensée dominante du plus grand nombre.

(Société de Paris. — Médiums, MM. Desliens et Morin.)

Puisque le choléra est une question d'actualité, et que chacun apporte son remède pour repousser le terrible fléau, je me permettrai, si vous le voulez bien, de donner également mon avis, bien qu'il me paraisse peu probable que vous ayez à en craindre les atteintes d'une manière cruelle. Cependant, comme il est bon qu'à l'occasion les moyens ne fassent pas défaut, je mets mon peu de lumière à votre disposition.

Cette affection, quoi qu'on en dise, n'est pas immédiatement contagieuse, et ceux qui se trouvent dans un endroit où elle sévit ne doivent pas craindre de donner leurs soins aux malades.

Il n'existe pas de remède universel contre cette maladie, soit préventif, soit curatif, attendu que le mal se complique d'une foule de circonstances qui tiennent, soit au tempérament des individus, soit à leur état moral et à leurs habitudes, soit aux conditions climatériques, ce qui fait que tel remède réussit dans certains cas et non dans d'autres. On peut dire qu'à chaque période d'invasion et selon les localités, le mal doit faire l'objet d'une étude spéciale, et requiert une médication différente. C'est ainsi, par exemple, que la glace, la thériaque, etc., qui ont pu guérir des cas nombreux dans les choléras de 1832, de 1849, et dans certaines contrées, pourraient ne donner que des résultats négatifs à d'autres époques et dans d'autres pays. Il y a donc une foule de remèdes bons, et pas un qui soit spécifique. C'est cette diversité dans les résultats qui a dérouté et déroutera longtemps encore la science, et qui fait que nous-mêmes ne pouvons donner de remède applicable à tout le monde, parce que la nature du mal ne le comporte pas. Il y a cependant des règles générales, fruits de l'observation, et dont il importe de ne pas s'écarter.

Le meilleur préservatif consiste dans les précautions de l'hygiène sagement recommandées dans toutes les instructions données à cet effet ; ce sont par dessus tout la propreté, l'éloignement de toute cause d'insalubrité et des foyers d'infection, l'abstention de tout excès.

Avec cela il faut éviter de changer ses habitudes alimentaires, si ce n'est pour en retrancher les choses débilitantes. Il faut également éviter les refroidissements, les transitions brusques de température, et s'abstenir, à moins de nécessité absolue, de toute médication violente pouvant apporter un trouble dans l'économie.

La peur, vous le savez, est souvent en pareil cas pire que le mal ; le sang-froid ne se commande pas, malheureusement, mais vous, Spirites, vous n'avez besoin d'aucun conseil sur ce point ; vous regardez la mort sans sourciller, et avec le calme que donne la foi.

En cas d'attaque, il importe de ne pas négliger les premiers symptômes. La chaleur, la diète, une transpiration abondante, les frictions, l'eau de riz dans laquelle on a mis quelques gouttes de laudanum, sont des médicaments peu coûteux et dont l'action est très efficace, si l'énergie morale et le sang-froid viennent s'y joindre. Comme il est souvent difficile de se procurer du laudanum en l'absence d'un médecin, on peut y suppléer, en cas d'urgence, par toute autre composition calmante, et en particulier par le suc de laitue, mais employé à faible dose. On peut d'ailleurs faire bouillir simplement quelques feuilles de laitue dans l'eau de riz.

La confiance en soi et en Dieu est, en pareille circonstance, le premier élément de la santé.

Maintenant que votre santé matérielle est mise à l'abri du danger, permettez-moi de songer à votre tempérament spirituel, auquel une épidémie d'un autre genre semble vouloir s'attaquer. Ne craignez rien de ce côté ; le mal ne saurait atteindre que les êtres à qui la vie vraiment spirituelle fait défaut, et déjà morts sur la tige. Tous ceux qui se sont voués sans retour et sans arrière-pensée à la doctrine y puiseront au contraire de nouvelles forces, pour faire fructifier les enseignements que nous nous faisons un devoir de vous transmettre. La persécution, quelle qu'elle soit, est toujours utile ; elle met au jour les cœurs solides, et si elle détache du tronc principal quelques branches mal attachées, les jeunes rejetons, mûris par les luttes dans lesquelles ils triompheront en suivant nos avis, deviendront des hommes sérieux et réfléchis. Ainsi donc bon courage ; marchez sans crainte dans la voie qui vous est tracée, et comptez sur celui qui ne vous fera jamais défaut dans la mesure de ses forces.

Docteur Demeure.

Un nouveau Nabuchodonosor.

On nous écrit de Charkow (Russie) :

En vous écrivant, M. le Président, j'ose espérer que peut-être le Spiritisme viendra jeter quelque lumière sur un fait demeuré inexplicable jusqu'à ce jour, et qui me paraît offrir un puissant intérêt. Je le tiens d'un témoin oculaire, proche parent de la personne en question. Voici ce qu'il me raconta.

Tous les membres de la famille R... se faisaient remarquer par l'originalité de leur caractère et de leurs penchants ; mais je ne parlerai ici que des deux frères Alexandre et Voldemar. Ce qui frappait dans ce dernier, c'étaient ses yeux, dont il est impossible de décrire l'impression. Enfants, nous jouions ensemble ; quoique loin d'être poltron, je ne pouvais cependant soutenir son regard. J'en fis la remarque à mon père qui m'avoua éprouver, en le regardant, le même sentiment de trouble, et me conseilla de l'éviter. Il paraît que Voldemar n'était pas le favori de la famille. Quand arriva l'âge des études sérieuses, les deux frères furent placés à l'université de Kazan. Voldemar ne tarda pas à stupéfier ses maîtres et ses camarades par des aptitudes hors ligne ; il s'en vantait souvent vis-à-vis de son frère, qu'il avait choisi pour but de ses railleries. Mais ses succès ne furent pas de longue durée. Arrivé à l'âge de seize ans, il mourut entre les bras de son frère. C'est de ce dernier que nous allons nous occuper.

Quoique à un moindre degré, Alexandre possédait cependant aussi, dans ses yeux noirs, ce magnétisme fascinateur qui frappait tant chez son frère ; il n'en avait pas non plus les brillantes qualités; mais cela ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit et d'apprendre avec facilité. La mort de son frère fit sur lui une telle impression qu'il devint un autre homme. Six semaines de suite, il resta sans ouvrir les yeux, cessa de se peigner, de se laver et ne voulut, sous aucun prétexte, changer d'habits, tellement que son linge et ses vêtements moisissaient sur son corps et tombaient en lambeaux.

Sa mère l'emmena alors à la campagne ; un oncle qui demeurait non loin de là parvint à la décider de lui confier pour quelque temps son neveu, promettant de lui faire passer toutes ses fantaisies. En effet, il lui dit très sévèrement que s'il s'avisait de tenir une semblable conduite dans sa maison, il ne se montrerait pas scupuleux sur

les moyens de l'en corriger. Alexandre devint aussitôt parfaitement raisonnable ; il n'offrit aucune résistance aux ordres de son oncle, mais il écrivit secrètement à sa mère, la suppliant de venir le délivrer de son bourreau. Sa mère se rendit aussitôt à son désir. Mais une fois loin de son oncle, les bizarreries recommencèrent de plus belle. Il exigeait entre autres choses, qu'on fît sonner les cloches du l'église quand il se mettait à table. On crut à un dérangement de cerveau et il fut placé dans une maison de santé à Kazan. Chose étrange ! cette fois encore, il changea entièrement; rien dans sa conduite, dans ses paroles, ne dénotait un cerveau malade. Les médecins crurent à une intrigue de famille et ne l'observèrent plus de si près.

Une nuit, voyant tout le monde endormi, il endossa le chapeau et le manteau d'un des médecins, sortit de sa chambre, passa près du suisse, sans être reconnu, gagna la rue et fit 30 verstes à pied jusqu'à sa campagne. Il entra dans une espèce de hutte qui servait de poulailler, se dépouilla de tous ses vêtements, et, se plaçant au milieu de cette hutte, il déclara qu'une toise carrée de terrain suffisait pour la vie d'un homme et qu'il n'avait besoin de rien. En vain, sa mère le supplia-t-elle à genoux de changer d'idée, en vain voulut-on lui persuader de permettre au moins de faire un toit à sa hutte, il resta inébranlable ; il ne voulut garder auprès de lui qu'une vieille bonne qui ne l'avait jamais quitté et qui avait pour lui une fidélité et un attachement de chien. Son père, voyant que rien n'y faisait, ordonna à tous ses paysans de quitter ces lieux pour aller s'établir à 7 verstes de là ; lui-même partit, surnommant ce village « le Village Perdu. » On voulut alors mettre le bien en tutelle. On nomma des commissions, mais Alexandre, qui était toujours prévenu à temps, s'habillait, sans pourtant mettre de linge, et venait à la rencontre de son monde. Il répondait à toutes les questions avec un bon sens, une justesse, qui ne laissaient rien à désirer, si bien que la commission qui s'imaginait, en arrivant, avoir affaire à un fou, se retirait toute désappointée.

Cela se passait en 1842, et, jusqu'à présent, Alexandre est toujours dans le même état. Il se tient debout, sans aucun vêtement, dans une masure, qui n'a ni porte ni fenêtre, exposée à tous les vents et où, en hiver, le froid atteint jusqu'à 30 degrés. Il se nourrit d'un peu de gelée au vin qu'on lui apporte une fois par jour dans une soucoupe en argile; on la lui jette avec une cuillère, et il l'attrape au vol, à la manière des bêtes dont il a aussi adopté le mugissement; car il ne se sert plus de la parole humaine. A force de tenir la tête inclinée, il ne peut plus la relever; ses pieds ont atteint une largeur

démesurée, il ne peut plus marcher. La nuit, il s'affaisse quelquefois, et alors il permet qu'on le couvre d'une peau de mouton. Son aspect ne présente, du reste, rien d'extraordinaire, excepté les yeux. Il n'est ni gros, ni maigre; sa figure a une expression de souffrance. On lui demanda une fois quelle était la raison de sa conduite extraordinaire; il répondit : « Ne m'en parlez pas, c'est un manque de volonté. » On ne put en obtenir davantage. Qu'entendait-il par le manque de volonté? Était-ce un vœu?... Parfois il lui arrive de prononcer le nom de son frère défunt; d'autres fois, il s'écrie : « Quand donc cela finira-t-il? » Il ne remplit aucun des règlements imposés par sa religion. On avait envoyé de ses cheveux à un célèbre somnambule de Londres; il fut répondu que « *c'était la maladie de Nabuchodonosor.* »

Et pourtant, il n'est pas fou! Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'à côté de cette existence purement bestiale, il y a en lui une vie intellectuelle, car il s'intéresse à tout ce qui se passe dans le monde; il fait venir beaucoup de journaux, et, comme chez lui il fait presque sombre, il a permis de construire une espèce de masure à côté de sa hutte; c'est là que sa mère lui faisait jadis la lecture durant des heures entières; maintenant qu'elle est morte, une lectrice aux gages la remplace.

La commission chargée d'approfondir cette affaire obtint les détails suivants qui, au fond, n'ont fait qu'embrouiller l'affaire. D***, camarade d'université d'Alexandre R..., déposa que, lorsqu'ils étaient ensemble, il fut à même d'observer qu'il était très amoureux de la femme d'un pharmacien; c'était une personne d'une beauté rare et, avec cela, très vertueuse. Chaque jour, Alexandre montait à cheval, pour avoir le plaisir de passer devant ses fenêtres et de l'apercevoir quelquefois de loin, et c'est à cela que se bornèrent ses amours. Cependant, tous les jours, et à la même heure, on venait lui apporter une lettre cachetée, et, s'il y avait quelqu'un dans la chambre, il s'empressait de la cacher dans un tiroir. D***, persuadé que c'étaient des billets doux, ne s'intéressait guère à en connaître le contenu. Plus tard, quand commencèrent les recherches, on ne trouva que deux lettres (il avait brûlé tout le reste), et on suppose qu'elles étaient du nombre de celles qu'il recevait à l'université. La première était conçue à peu près en ces termes : « Hier, il m'est arrivé une chose étrange; je retournais de notre Suisse Russe (on nomme ainsi une promenade des environs de Kazan), je traversais le champ d'Ars, lorsque j'entendis crier : Au secours! Je donnai aussi de la voix, en me précipitant du côté d'où partaient les cris, et j'arrivai près d'un ci-

metière entouré d'un enclos. Je vis apparaître au-dessus de la haie un jeune homme qui me remercia vivement de mon intervention, disant qu'il avait été attaqué par des voleurs ; mais en entendant une voix ils s'étaient sauvés. (Une fabrique de drap était située sur le champ d'Ars; on y avait suspendu le travail pour quelque temps, et quelques ouvriers, ne trouvant plus à gagner leur pain, s'adonnèrent au vol). Nous prîmes ensemble le chemin de la ville, et il s'engagea entre nous une conversation très intéressante et très animée. Je ne puis t'écrire ici de quoi il s'agissait, je te le dirai quand nous nous verrons.

« Enfin nous arrivâmes à la maison de mon inconnu, et j'y passai toute la soirée. En me disant adieu il me remercia encore une fois, sans m'engager pourtant à venir le voir dans sa maison; il m'indiqua seulement un endroit où il se promenait tous les jours à heure fixe et où, si je voulais, je pourrais le voir. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, de retour chez moi, il me fut impossible de me rappeler, ni la rue, ni la maison que je venais de quitter, et pourtant je connais parfaitement la ville que j'habite depuis quatre ans. Je me propose d'aller voir mon inconnu au lieu indiqué, je me ferai engager à venir dans sa maison, et certes, pour cette fois, je m'en souviendrai. » Point de signature.

Voici la seconde lettre, qui fait suite à la précédente; seulement, elle est beaucoup plus courte : « J'ai vu mon inconnu au lieu indiqué; il m'engagea à venir dans sa maison; nous avons passé la soirée ensemble, mais, de retour chez moi, j'ai complétement oublié de nouveau la rue et la maison. » Point de signature. En examinant attentivement l'écriture, on crut y trouver une grande ressemblance avec celle d'un de ses camarades; mais lorsqu'on lut à ce dernier ces deux lettres, il se mit à rire, déclarant que jamais de la vie il n'avait écrit chose pareille.

Ici s'arrêtent toutes les recherches; on suppose qu'il y a là-dessous quelque grand mystère, et ce mystère, il n'y a que trois personnes qui ont pu le savoir. D'abord sa mère, puis sa vieille bonne qui ne le quittait jamais, et enfin sa sœur. Les deux premières sont mortes, la troisième demeure avec son mari dans le même village qu'Alexandre. Tous les jours elle va le voir et y passe trois ou quatre heures de suite. De quoi peuvent-ils causer? Son frère oublie-t-il son mugissement pour parler un langage humain et redevenir un être raisonnable? c'est ce que personne ne sait. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce fait si extraordinaire est fort peu connu; il n'a jamais été publié par aucun

journal, et pourtant il se passe tout près de Kazan, qui est une ville où il y a une université, des savants et des médecins. Il est vrai qu'au commencement on a fait des recherches, mais il me semble qu'on s'est trop vite découragé. Et pourtant, quel vaste champ pour l'observation de la science, sans parler du côté psychologique! C'est un fait actuel que chacun est à même de constater.

Le Spiritisme, qui explique tant de choses, pourrait-il donner la solution de ce phénomène étrange? Je n'ose vous demander une réponse par écrit, votre temps vous est trop précieux; j'espère seulement que si vous trouvez ce fait digne de votre examen, vous voudrez bien en dire votre opinion dans la *Revue spirite*, que nous recevons ici.

Agréez, etc.

Une chose ressort évidemment de ce récit, c'est que ce jeune homme n'est pas fou, dans l'acception scientifique du mot; il jouit de la plénitude de sa raison, quand il veut. Mais quelle peut être la cause d'une pareille excentricité, à cet âge? Nous croyons que la science sera longtemps avant de la trouver avec ses ressources purement matérielles. Il y a cependant autre chose qu'une simple manie, c'est l'assimilation de la voix et des gestes à ceux des animaux. On a vu, il est vrai, des individus abandonnés dans les bois, dès leur bas âge, vivant avec les bêtes, en avoir adopté les cris et les mœurs par imitation; mais ici ce n'est pas le cas; ce jeune homme a fait des études sérieuses, il vit sur ses terres et au milieu d'un village; il est en contact journalier avec des êtres humains; ce n'est donc point chez lui le fait de l'habitude et de l'isolement.

C'est, a dit le somnambule de Londres, la maladie de Nabuchodonosor; mais qu'est-ce que cette maladie? L'histoire de ce roi n'est-elle pas une légende? est-il possible qu'un homme soit changé en bête? Cependant, si l'on rapproche le récit biblique du fait actuel d'Alexandre R..., on remarque entre eux plus d'un point de ressemblance. On comprend que ce qui se passe de nos jours a pu se passer en d'autres temps, et que le roi de Babylone ait pu être atteint d'un mal semblable. Si donc ce roi, dominé par une influence analogue, a quitté son palais, comme Alexandre R... son château; s'il a vécu et crié comme lui, à la manière des bêtes, on a pu dire, dans le langage allégorique du temps, qu'il avait été changé en bête. Cela détruit, il est vrai, le miracle; mais combien de miracles tombent aujourd'hui devant les lois de la nature qui se découvrent chaque jour!

La religion y gagne qu'on accepte comme naturel un fait qu'on repoussait comme merveilleux. Lorsque les adversaires du Spiritisme disent qu'il ressuscite le surnaturel et la superstition, ils prouvent qu'ils n'en savent pas le premier mot, puisqu'il vient, au contraire, prouver que certains faits réputés mystérieux ne sont que des effets naturels.

Ce récit ayant été lu à la Société de Paris, comme sujet d'étude, un médium fut prié d'évoquer les Esprits qui pouvaient en donner l'explication. Les trois communications suivantes furent obtenues : l'une, du frère défunt Voldemar; la seconde, de l'Esprit protecteur des deux frères, et la troisième, du guide spirituel d'un autre médium.

(Société spirite de Paris, 13 octobre 1865. — Médium, M Desliens.)

I

Me voici!... Que me voulez-vous?... De quel droit vous immiscez-vous dans des affaires de famille et toutes intimes!... Sachez que nul ne m'a jamais offensé en vain, et craignez d'encourir ma colère, si vous cherchez à pénétrer un secret qui ne vous appartient pas! Vous voulez avoir la clef des raisons qui portent mon frère à faire de pareilles sottises?... Sachez que toute la cause réside en moi, qui l'ai puni de cette manière du manque de foi dont il s'est rendu coupable à mon égard. Un lien nous unissait, lien terrible! lien de mort!... Il devait accomplir sa promesse, il ne l'a pas fait, il a été lâche!... Qu'il subisse donc la peine d'une faute qui ne saurait trouver grâce devant moi!... Mon complice dans l'action, il devait me suivre au supplice. Pourquoi a-t-il hésité?... Il porte aujourd'hui la peine de ses hésitations.

Ne pouvant le contraindre à me suivre, du moins immédiatement, j'employai la puissance magnétique, que je possède à un extrême degré, pour le contraindre à abandonner sa volonté et son être à mon libre arbitre. Il souffre dans cette position!...tant mieux! chacun de ses gémissements intérieurs me cause un tressaillement de sombre joie.

Êtes-vous content de mon urbanité? trouvez-vous mes explications suffisantes?... Non; vous voudriez me moraliser... mais, qui êtes-vous donc pour me prêcher? êtes-vous pope? non; eh bien! à quel titre voulez-vous que je vous écoute? Je ne veux rien entendre et je retourne en ce lieu que je n'aurais pas dû quitter. Il comprend ses maux en ce moment; peut-être sa volonté réagit-elle sur sa matière! Malheur à vous, si vous le faisiez échapper à ma domination!

VOLDEMAR R...

II

N'essayez pas, du moins quant à présent, de contraindre ce pauvre insensé à vous entendre; il ne saurait le faire, et vos paroles n'auraient d'autres résultats que d'exciter sa rage brutale. Je viens en sa place vous donner quelques explications qui jetteront un peu de lumière sur le sombre drame dont ces deux êtres ont été les acteurs dans une autre existence. Ils expient en ce moment, en subissant les conséquences d'actions criminelles dans le détail desquelles je ne saurais entrer aujourd'hui. Sachez seulement que, de ces deux individualités, Alexandre fut, sous un autre nom et à une autre époque, le subordonné de Voldemar, dans une condition sociale que quelques paroles du récit que vous avez lu, pourront vous faire présumer. Méditez ce passage où il est dit qu'Alexandre exigeait que l'on sonnât la cloche au commencement de ses repas et vous serez sur la voie. Subordonné, comme je vous l'ai dit, à Voldemar, il commit, sous les instigations de celui-ci, diverses actions dont ils portent tous deux la responsabilité aujourd'hui, et qui sont la source de leurs souffrances.

Alexandre était et est encore d'un caractère faible et vacillant, lorsqu'une cause quelconque donnait à quelqu'un empire sur lui; pour tous les autres, il était hautain, despote, brutal. Bref, il était sous l'empire de ce frère. Ce qu'ils firent tous deux, c'est ce que l'avenir vous apprendra par la suite de cette étude. Passons aux résultats.

Ils se promirent de ne jamais se trahir ni s'abandonner, et, en outre, Voldemar se réserva de peser, de toute sa volonté puissante, sur son malheureux complice. Vous avez vu qu'il l'avait pris comme plastron de ses plaisanteries dans le fragment d'existence qu'ils percoururent ensemble. Ces deux êtres, doués d'une intelligence peu commune, avaient antérieurement formé, par l'association de leurs penchants mauvais, une ligue redoutable contre la société. Voldemar fut enlevé par un décret de la Providence, qui préparait ainsi les voies de la rénovation de ces deux êtres. Sous l'empire de sa promesse, Alexandre voulait suivre son frère au tombeau, mais son affection pour une personne dont il est parlé dans le récit, la fatigue d'un joug qu'il supportait avec peine, lui firent prendre la résolution de lutter. Son frère ne pouvait le tuer matériellement, mais il l'a tué moralement, en l'entourant d'un réseau d'influences qui ont déterminé l'obsession cruelle dont vous connaissez les suites.

Le somnambule qui a désigné cette affection sous le nom de *maladie de Nabuchodonosor* n'était pas si loin de la vérité qu'on pourrait le

croire, car Nabuchodonosor n'était autre qu'un obsédé qui se persuadait avoir été changé en bête. C'est donc une obsession, qui n'exclut pas, comme vous le savez, l'action de l'intelligence et ne l'annihile pas d'une manière fatale; c'est un des cas les plus remarquables dont l'étude ne peut qu'être profitable pour tous. Pour ce soir, elle nous entraînerait trop loin par les développements qu'elle nécessite. Je me bornerai à cet exposé, vous priant en même temps de réunir vos forces spirituelles pour évoquer Voldemar. Comme il le craint avec raison, en son absence son frère recouvre son énergie et peut se libérer. C'est pourquoi il lui répugne de le quitter, et il exerce sur lui une action magnétique continuelle.

Leur guide à tous deux,

PAULOWITCH.

III

(Médium, madame Delanne.)

Mes frères bien-aimés, certains faits rapportés dans les Écritures, sont regardés par beaucoup de gens comme des fables faites pour les enfants. On les a dédaignés, parce qu'on ne les a pas compris, et l'on a refusé d'y ajouter foi. Néanmoins, dégagé de la forme allégorique, le fond en est vrai, et le Spiritisme seul pouvait en donner la clef. Il va s'en produire de diverses natures, non-seulement chez les Spirites, mais chez tout le monde, et par toute la terre, qui forceront les savants à étudier, et c'est alors qu'on pourra se convaincre, malgré le dire de quelques-uns, que le Spiritisme apprend du nouveau, car c'est par lui qu'on aura l'explication de ce qui est resté inexpliqué jusqu'à ce jour. Ne vous a-t-on pas dit que l'obsession allait revêtir de nouvelles formes? Ceci en est un exemple.

La punition de Nabuchodonosor n'est donc pas une fable; il n'a pas été, comme vous l'avez dit fort judicieusement, changé en bête; mais il était, comme le sujet qui vous occupe en ce moment, privé pour un temps du libre exercice de ses facultés intellectuelles, et cela, dans des conditions qui l'assimilaient à la brute, et faisaient pour tous du puissant despote, un objet de pitié : Dieu l'avait frappé dans son orgueil.

Toutes ces questions se rattachent à celles des fluides et du magnétisme. Dans ce jeune homme, il y a obsession et subjugation ; il est d'une grande lucidité à l'état d'Esprit, et son frère exerce sur lui

une influence magnétique irrésistible; il l'attire facilement hors de son corps, lorsqu'une personne amie et sympathique n'est pas là pour le retenir; il souffre lorsqu'il est dégagé; pour lui aussi, c'est une punition, et c'est alors qu'il fait entendre ses rugissements féroces.

Ne vous hâtez donc pas de condamner ce qui est écrit dans les livres sacrés, ainsi que le font la plupart de ceux qui ne voient que la lettre et non l'esprit. Chaque jour vous vous éclairerez davantage, et de nouvelles vérités se dérouleront à vos yeux, car vous êtes loin d'avoir épuisé toutes les applications de ce que vous savez en Spiritisme.

St Benoît.

Il résulte de cette explication éminemment rationnelle, que ce jeune homme est sous l'empire d'une obsession, ou mieux, d'une terrible subjugation, semblable à celle qu'a subie le roi Nabuchodonosor. Cela détruit-il la justice de Dieu qui avait puni ce monarque orgueilleux? Nullement, puisque nous savons que les obsessions sont à la fois des épreuves et des châtiments. Dieu pouvait donc le punir en le plaçant sous le joug d'un Esprit malfaisant qui le contraignait d'agir comme une bête, sans pour cela le métamorphoser en bête. La première de ces punitions est naturelle, et s'explique par les lois des rapports du monde visible et du monde invisible; l'autre est anti-naturelle, fantastique, et ne s'explique pas; l'une se présente, de nos jours, comme une réalité, sous les formes diverses de l'obsession, l'autre ne se trouve que dans les contes de fées; enfin, l'une est acceptable par la raison, et l'autre ne l'est pas.

Au point de vue du Spiritisme, ce fait offre un important sujet d'étude; l'obsession s'y présente sous un aspect nouveau quant à la forme et quant à la cause déterminante, mais qui n'a rien de surprenant après ce qu'il nous est donné de voir chaque jour. Saint Benoît a bien raison de dire que nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les applications du Spiritisme, ni compris tout ce qu'il peut nous expliquer; tel qu'il est, il nous présente une riche mine à explorer à l'aide des lois qu'il nous fait connaître; avant de dire qu'il est stationnaire, sachons onc mettre à profit ce qu'il nous apprend.

Le patriarche Joseph et le voyant de Zimmerwald.

Un de nos abonnés de Paris nous écrit ce qui suit :

« En lisant le numéro de la *Revue Spirite* du mois d'octobre, je me suis reporté à un passage de la Bible qui signale un fait analogue à la médiumnité du voyant de la forêt de Zimmerwald, et que voici :

« Lorsque les frères de Joseph furent sortis de la ville, comme ils « n'avaient fait encore que peu de chemin, Joseph appela l'inten- « dant de sa maison, et il lui dit : Courez vite après ces gens ; arrê- « tez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? « — La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle mon Sei- « gneur boit, et *dont il se sert pour deviner*. Vous avez fait une très « méchante action. »

« Quand les frères de Joseph furent amenés en sa présence, il leur dit :

« Pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi? Ignorez-vous qu'il n'y a « personne qui m'égale dans *la science de deviner les choses cachées?* » (Genèse, ch. XLIV, *v*. 5, 15.)

« Le genre de médiumnité que vous signalez existait donc chez les Égyptiens et chez les Juifs. » C., avocat.

Rien n'est plus positif en effet ; Joseph possédait l'art de deviner, c'est-à-dire de voir les choses cachées, et il se servait pour cela d'une coupe à boire, comme le voyant de Zimmerwald se sert de son verre. Si la médiumnité est une faculté démoniaque, voilà donc un des personnages les plus vénérés de l'antiquité sacrée convaincu d'agir par le démon. S'il agissait par Dieu, et nos Médiums par le démon, le démon fait donc exactement la même chose que Dieu, et par conséquent l'égale en puissance. On s'étonne de voir des hommes graves soutenir une pareille thèse qui ruine leur propre doctrine.

Le Spiritisme n'a donc ni découvert, ni inventé les Médiums, mais il a découvert les lois de la médiumnité, et il l'explique. C'est ainsi qu'il est la véritable clef pour l'intelligence de l'Ancien et du Nouveau-Testament, où abondent les faits de ce genre ; c'est faute d'avoir eu cette clef, qu'il a été fait sur les Écritures tant de commentaires contradictoires qui n'ont rien expliqué. L'incrédulité allait sans cesse croissant à l'endroit de ces faits et envahissait même l'Église ; désor-

mais on les admettra comme phénomènes naturels, puisqu'ils se reproduisent de nos jours par des lois maintenant connues. Nous avons donc raison de dire que le Spiritisme est une science positive qui détruit les derniers vestiges du merveilleux.

Supposons que l'on ait perdu les livres des Anciens, qui nous expliquent la théogonie païenne ou mythologie, comprendrait-on aujourd'hui le sens des innombrables inscriptions que l'on découvre chaque jour, et qui se rapportent plus ou moins directement à ces croyances? Comprendrait-on la destination, les motifs de structure de la plupart des monuments dont nous voyons les restes? Saurait-on ce que représentent la plupart des statues et des bas-reliefs? Non, assurément; sans la connaissance de la mythologie, toutes ces choses seraient pour nous des lettres-mortes, comme l'écriture cunéiforme et les hiéroglyphes égyptiens. La mythologie est donc la clef à l'aide de laquelle nous reconstruisons l'histoire du passé au moyen d'un fragment de pierre, comme Cuvier, avec un os, reconstruisait un animal antédiluvien. Parce que nous ne croyons plus aux fables des divinités païennes, faut-il pour cela négliger ou mépriser la mythologie? Celui qui émettrait une telle pensée serait traité de barbare.

Eh bien! le Spiritisme, comme croyance à l'existence et à la manifestation des âmes, comme moyen de s'entretenir avec elles; le magnétisme, comme moyen de guérison; le somnambulisme, comme double vue, étaient très répandus dans l'antiquité, et se sont mêlés à toutes les théogonies, même à la théogonie juive et plus tard chrétienne; il y est fait allusion dans une foule de monuments et inscriptions qui nous restent. Le Spiritisme, qui embrasse en même temps le magnétisme et le somnambulisme, est un flambeau pour l'archéologie et l'étude de l'antiquité. Nous sommes même convaincu que c'est une source féconde pour l'intelligence des hiéroglyphes, car ces croyances étaient très répandues en Egypte, et leur étude faisait partie des mystères cachés au vulgaire. Voici quelques faits à l'appui de cette assertion.

Un de nos amis, savant archéologue qui habite l'Afrique, et qui est en même temps un Spirite éclairé, trouva, il y a quelques années, aux environs de Sétif, une inscription tumulaire dont le sens était absolument inintelligible sans la connaissance du Spiritisme.

Nous nous rappelons avoir vu au Louvre, il y a de cela fort longtemps, une peinture égyptienne représentant un individu couché et endormi, et un autre debout, les bras et les doigts dirigés vers le premier, sur lequel il fixait ses regards, dans l'attitude exacte d'un

homme qui fait des passes magnétiques. On eût dit ce dessin calqué sur la petite vignette que M. le baron Dupotet mettait jadis sur le frontispice de son *Journal du Magnétisme*. Pour tout magnétiseur, il n'y avait pas à se méprendre sur le sujet de ce tableau ; pour quiconque n'aurait pas connu le magnétisme, il n'avait pas de sens. Le fait seul prouverait, si l'on n'en avait pas une foule d'autres, que les anciens Égyptiens savaient magnétiser, et qu'ils s'y prenaient à peu près comme nous. Cela faisait donc partie de leurs mœurs, puisque cela se trouvait consacré sur un monument public. Sans le magnétisme moderne, qui nous a donné la clef de certaines allégories, nous ne le saurions pas.

Une autre peinture égyptienne, également au Louvre, représentait une momie debout, entourée de bandelettes ; un corps de même forme et grandeur, mais sans bandelettes, s'en détachait à moitié, comme s'il sortait de la momie, et un autre individu, placé en avant, semblait l'attirer à lui. Nous ne connaissions pas alors le Spiritisme, et nous nous demandions ce que cela pouvait signifier.

Il est clair aujourd'hui que cette peinture allégorique représente l'âme se séparant du corps, tout en conservant l'apparence humaine, et dont le dégagement est facilité par l'action d'une autre personne incarnée ou désincarnée, ainsi que nous l'enseigne le Spiritisme.

Ne croyez pas au Spiritisme, si vous le voulez ; mettez que ce soit une chimère : personne ne vous l'impose ; étudiez-le comme vous étudieriez la mythologie, à titre de simple renseignement, et tout en riant de la crédulité humaine, et vous verrez quels horizons il vous ouvrira, pour peu que vous soyez un homme sérieux.

Dissertations spirites.

Le repos éternel.

(Société de Paris, 13 octobre 1865. — Médium, M. Leymarie.)

Lorsque je laissai mon enveloppe terrestre, on prononça sur ma tombe plusieurs discours, et tous étaient empreints de la même idée. Sonnez, mon ami, disait l'un, allez jouir du repos éternel. Ame, disait le prêtre, reposez-vous dans la contemplation divine. Ami, répétait le troisième, dors en paix après ta vie si bien remplie. Enfin c'était le

repos éternel continu qui ressortait du fond de tant d'adieux touchants.

Le repos éternel ! qu'entendait-on par cette expression et qu'entend-on par les mêmes paroles continuellement répétées à chaque disparition en terre d'un homme qui s'en va dans l'inconnu ?

Ah ! nous nous reposons, dites-vous, mes amis ; étrange erreur ! vous comprenez le repos à votre manière. Regardez autour de vous, le repos existe-t-il ? Les arbres en ce moment vont se dépouiller de leurs enveloppes charmantes ; tout gémit en cette saison ; la nature semble se préparer à la mort, et pourtant, si l'on cherche, on trouve la vie en préparation sous cette mort apparente ; tout s'épure dans ce grand laboratoire terrestre, et la séve et la fleur, l'insecte et le fruit, tout ce qui doit parer et féconder.

Cette montagne, qui semble avoir l'immobilité éternelle, ne se repose pas ; les molécules infinies qui la composent accomplissent un travail énorme ; elles tendent, les unes à s'agréger, les autres à se séparer ; et cette lente transformation cause l'étonnement d'abord, et ensuite l'admiration du chercheur qui trouve en tout des instincts divers et des mystères à explorer. Et si la terre s'agite ainsi dans ses entrailles, c'est que ce grand creuset élabore et prépare l'air que vous respirez, les gaz qui doivent sustenter la nature entière ; c'est qu'elle imite les millions de planètes que vous apercevez dans l'espace et dont chaque jour les mouvements, le travail continu, obéissent à la volonté souveraine ; leur évolution est mathématique, et si elles renferment d'autres éléments que ceux qui vous font agir, allez ! croyez-le, ces éléments travaillent à leur épuration, à leur perfection.

Oui, à leur perfection ; car c'est le mot éternel ; la perfection, c'es le but, et pour l'atteindre, atomes, molécules, séve, minerais, arbres, animaux, hommes, planètes et Esprits s'évertuent à ce mouvement général, qui est admirable par sa diversité, car il est l'harmonie ; toutes les tendances vont au même but, et ce but est Dieu, centre de toute attraction.

Depuis mon départ de la terre, ma mission n'est pas accomplie ; je cherche et travaille chaque jour ; ma pensée agrandie embrasse mieux la puissance dirigeante ; je me sens meilleur en faisant bien, et tout comme moi les légions innombrables d'Esprits préparent l'avenir. Ne croyez pas au repos éternel ! Ceux qui prononcent ces mots n'en comprennent pas le vide. Vous tous qui m'entendez, pouvez-vous tuer la pensée, la forcer au repos ? Oh ! non ; la vagabonde cherche et cherche toujours, et n'en déplaise aux aimables et utiles jongleurs qui nient

l'Esprit et sa puissance, l'Esprit existe, nous le prouvons et le prouverons mieux à l'heure venue. Nous leur enseignerons, à ces apôtres de l'incrédulité, que l'homme ce n'est pas le néant, une agrégation d'atomes réunis par un hasard et détruits de même; nous leur montrerons l'homme rayonnant par sa volonté et son libre arbitre, maître de ses destinées, et élaborant dans la géhenne terrestre la puissance d'action nécessaire à d'autres vies, à d'autres épreuves.

SONNEZ.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Sous presse pour paraître dans quelques jours

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME

Par ALLAN KARDEC

3e *édition*

REVUE, CORRIGÉE ET MODIFIÉE.

Cette édition a été l'objet d'un remaniement complet de l'ouvrage. Outre quelques additions, les principaux changements consistent dans une classification plus méthodique, plus claire et plus commode des matières, ce qui en rend la lecture et les recherches plus faciles.

LA GAZETTE DU MIDI DEVANT LE SPIRITISME

A PROPOS DES FRÈRES DAVENPORT

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Par Ernest ALTONY

Brochure in-8°. Prix : 1 fr., par la poste 1 fr. 20. — Marseille, chez Mengelle, libraire, 32 *bis*, rue Longue-des-Capucins.

Se vend au profit des familles victimes du choléra. Pour recevoir cette brochure, il suffit d'adresser 1 fr. 20 c. en timbres-poste à M. Altony, chez M. Mengelle, libraire à Marseille.

AVIS

M. LEDOYEN, libraire à Paris (Palais-Royal), étant retiré des affaires et n'ayant point de successeur, toutes les demandes d'abonnements ou autres qui lui seraient adressées resteraient sans effet.

ALLAN KARDEC.

Paris. — Typ. de COSSON ET Ce, rue du Four-Saint-Germain, 43.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

8ᵉ ANNÉE. N° 12. DÉCEMBRE 1865.

Ouvrez-moi!

Appel de Carita.

On nous écrit de Lyon :

«... Le Spiritisme, ce grand trait d'union entre tous les enfants de Dieu, nous a ouvert un si large horizon, que nous pouvons regarder d'un point à l'autre tous ces cœurs épars que les circonstances ont placés à l'orient et à l'occident, et les voir tressaillir à un seul appel de Carita. Je me souviens encore de la profonde émotion que j'ai ressentie lorsque, l'année dernière, la *Revue spirite* nous rendait compte de l'impression qu'avait produite dans toutes les parties de l'Europe une communication de cet excellent Esprit. Sans doute on pourra dire tout ce qu'on voudra contre le Spiritisme : c'est une preuve qu'il grandit, car on ne s'attaque généralement pas aux petites causes, mais aux grands effets. Du reste, que sont ces attaques, sinon comme la colère d'un enfant qui jetterait des pierres dans l'océan pour l'empêcher de gronder, et les détracteurs du Spiritisme ne se doutent guère qu'en dénigrant la doctrine, ils font tous les frais d'une réclame qui donne à tous ceux qui les lisent l'envie de connaître ce redoutable ennemi qui a pour mot d'ordre : Hors la charité point de salut... »

Cette lettre était accompagnée de la communication suivante, dictée par l'Esprit de *Carita,* l'éloquente et gracieuse quêteuse que les bons cœurs connaissent si bien.

(Lyon, 8 novembre 1865.)

« Il fait froid, il pleut, le vent souffle bien fort, ouvrez-moi.

« J'ai fait une longue route à travers le pays de la misère, et je reviens, le cœur meurtri, les épaules chargées du fardeau de toutes les douleurs. Ouvrez-moi bien vite, mes aimés, vous qui savez que lorsque la charité frappe à votre porte, c'est qu'elle a rencontré bien des malheureux sur son chemin. Ouvrez votre cœur pour recevoir mes confidences ; ouvrez votre aumônière pour tarir les larmes de mes protégés, et écoutez-moi avec cette émotion que la douleur fait monter de votre âme à vos lèvres. Oh ! vous qui savez ce que Dieu réserve, et qui pleurez souvent de ces larmes d'amour que le Christ appelait la rosée de la vie céleste, ouvrez-moi !... Merci ! je suis entrée.

« Ce matin, je suis partie ; on m'appelait de tous côtés, et la souffrance a la voix si vibrante, qu'un seul appel suffit. Ma première visite fut pour deux pauvres vieillards : l'homme et la femme. Ils ont vécu tous deux de ces longs jours où le pain se fait rare, où le soleil se cache, où le travail manque aux bras vaillants qui l'appellent ; ils ont enseveli leur misère sous le foyer de la dignité, et nul n'a pu deviner que souvent le jour s'écoulait sans apporter son pain quotidien. Puis l'âge est venu, les membres se sont roidis, les yeux se sont voilés, et le maître qui fournissait le travail a dit : Je n'ai plus rien à faire. Pourtant la mort n'est pas venue, et la faim et le froid se font chaque jour les visiteurs habituels de la pauvre demeure. Comment répondre à cette misère ? En la proclamant ? Oh ! non. Il y a des blessures que l'on ne guérit pas en arrachant l'appareil qui les couvre. Ce qui calme le cœur, c'est une parole de consolation dite par une voix amie qui a deviné, avec son âme, ce qu'on a caché à ses yeux. Pour ces pauvres-là, ouvrez-moi !

« Et puis, j'ai vu une mère partager son unique morceau de pain entre trois petits enfants, et comme le morceau était un peu exigu, elle ne garda rien pour elle. J'ai vu l'âtre éteint, le coucher veuf de son mobilier ; j'ai vu les membres grelottants sous une enveloppe usée ; j'ai vu le mari rentrer à la maison sans avoir trouvé d'ouvrage ; j'ai vu enfin le dernier enfant mourir sans secours, parce que le père et la mère sont Spirites et qu'ils ont eu à subir les humiliations des œuvres de bienfaisance.

« J'ai vu la misère dans toute sa hideuse plaie ; j'ai vu les cœurs s'atrophier, et la dignité s'éteindre sous le ver rongeur de la nécessité de

vivre. J'ai vu des créatures de Dieu renier leur origine immortelle, parce qu'elles ne comprenaient pas l'épreuve. J'ai vu, enfin, le matérialisme grandir avec la misère, et j'ai vainement crié : Ouvrez-moi, je suis la charité; je viens à vous le cœur rempli de tendresse; ne pleurez plus, je viens vous consoler; mais le cœur des malheureux ne m'a pas entendu, leurs entrailles avaient trop faim!

« Alors je me suis rapproché de vous, mes bons amis, de vous qui m'avez écoutée, de vous qui savez que Carita est la mendiante pour les pauvres, et je vous ai dit : Ouvrez-moi!

« Je viens de vous raconter ce que j'ai vu dans ma longue journée, et, je vous en prie, ayez pour mes pauvres une pensée, une parole, un doux souvenir, afin que le soir, à l'heure de la prière, ils ne s'endorment pas sans dire merci à Dieu, parce que vous leur aurez souri de loin. Les pauvres, vous le savez, sont la pierre de touche que Dieu envoie sur terre pour éprouver votre cœur; ne les repoussez pas, afin qu'un jour, lorsque vous aurez passé le seuil qui conduit à l'espace, Dieu vous reconnaisse pour des cœurs sans alliage, et vous admette au séjour des élus! — Carita. »

Nous nous faisons avec bonheur les interprètes de la bonne Carita, et nous espérons qu'elle n'aura pas dit en vain : Ouvrez-moi! Si elle frappe à la porte avec tant d'insistance, c'est que l'hiver y frappe aussi de son côté.

Souscription

Au profit des pauvres de Lyon et des victimes du choléra,

Ouverte au bureau de la *Revue spirite.*

Cette année, une cause de souffrances est venue s'ajouter aux rigueurs de l'hiver qui s'avance à grands pas. Jamais, sans doute, la sollicitude de l'autorité ne s'est montrée plus intelligente et plus prévoyante que dans cette dernière invasion du fléau, à l'égard de ceux qui en sont atteints; promptitude et sage distribution des secours médicaux et autres, rien n'a fait défaut sous ce rapport; c'est une justice que chacun se plaît à lui rendre. Aussi, grâce aux mesures prises, ses ravages ont été rapidement circonscrits; mais il laisse après lui des traces cruelles de son passage dans les familles pauvres, et les plus à plaindre ne sont pas ceux qui succombent. C'est là surtout que la charité privée est nécessaire.

L'état des sommes reçues et leur répartition sont soumis au contrôle de la Société spirite de Paris.

Les romans spirites.

Spirite, par Théophile Gautier. — La *Double vue,* par Élie Berthet.

Qui dit roman, dit œuvre d'imagination ; l'essence même du roman est de représenter un sujet fictif quant aux faits et aux personnages; mais dans ce genre même de productions, il est des règles dont le bon sens ne permet pas de s'écarter, et qui, jointes aux qualités du style, en font le mérite. Si les détails ne sont pas vrais en eux-mêmes, ils doivent tout au moins être vraisemblables et en parfait accord avec le milieu où l'on place l'action.

Dans les romans historiques, par exemple, le maintien strict de la couleur locale est de rigueur, et il est des anachronismes qui ne seraient pas tolérables ; le lecteur doit pouvoir se transporter par la pensée au temps et dans les lieux dont on parle et s'en faire une idée juste. C'était là le grand talent de Walter Scott ; en le lisant on se trouve en plein moyen âge ; s'il eût attribué les faits et gestes de François Ier à Louis XI, ou même s'il eût fait parler ce dernier et les personnages de sa cour comme au temps de la renaissance, le plus beau style n'eût pu racheter de telles erreurs.

Il en est de même des romans de mœurs; leur mérite est dans la vérité des peintures, car il serait du dernier ridicule de prêter à un sujet espagnol les habitudes et le caractère des Anglais.

Au premier abord, le roman paraît être le genre le plus facile; nous le tenons pour plus difficile que l'histoire, quoique moins sérieux; l'historien a son cadre tracé par les faits dont il ne peut s'écarter d'une ligne ; le romancier doit tout créer ; mais beaucoup s'imaginent qu'il suffit d'un peu d'imagination et de style pour faire un bon roman ; c'est là une grave erreur ; il faut beaucoup d'instruction. Pour faire sa *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo devait connaître son vieux Paris archéologique aussi bien que son Paris moderne.

On peut faire des romans sur le Spiritisme comme sur toutes choses ; nous disons même que lorsqu'il sera connu et compris dans son essence, il fournira aux lettres et aux arts d'inépuisables sources de poésie ravissante ; mais ce ne sera certainement pas pour ceux qui ne le voient que dans les tables qui tournent, les cordes des frères Davenport, ou les jongleries des charlatans. Comme pour les romans historiques ou de mœurs, il est indispensable de connaître à fond le canevas sur lequel on veut broder, afin de ne pas faire de contre-sens,

qui seraient autant de preuves d'ignorance; tel est le musicien qui fait des variations sur un thème de musique que l'on doit toujours reconnaître à travers les additions de la fantaisie. Celui donc qui n'a pas étudié à fond le Spiritisme, dans son esprit, dans ses tendances, dans ses maximes aussi bien que dans ses formes matérielles, est aussi impropre à faire un roman spirite de quelque valeur que l'eût été Lesage de faire Gil Blas, s'il n'eût connu l'histoire et les mœurs de l'Espagne.

Est-il donc nécessaire, pour cela, d'être Spirite croyant et fervent? Pas le moins du monde; il suffit d'être véridique, et l'on ne peut l'être sans savoir. Pour faire un roman arabe, il n'est certes pas besoin d'être musulman, mais il est indispensable de connaître assez la religion musulmane, son caractère, ses dogmes et ses pratiques, ainsi que les mœurs qui en découlent pour ne pas faire agir et parler les Africains comme des cavaliers français; mais il en est qui croient qu'il suffit, pour donner le cachet de la race, de prodiguer à tort et à travers les *Allah !* les noms de *Fatime* et de *Zuléma*, parce que c'est à peu près tout ce qu'ils savent de l'islamisme. En un mot, s'il ne faut pas être musulman, il faut s'imprégner de l'esprit musulman, comme pour faire une œuvre spirite, même fantastique, il faut s'imprégner de l'esprit du Spiritisme; il faut enfin qu'en lisant un roman spirite, les Spirites puissent se reconnaître, comme les Arabes devront se reconnaître dans un roman arabe, et pouvoir dire : c'est cela; mais ni les uns ni les autres ne se reconnaîtront s'ils sont travestis, et l'auteur n'aura fait qu'une œuvre informe, comme si un peintre peignait des dames françaises en costumes chinois.

Ces réflexions nous sont suggérées à propos du roman-feuilleton que M. Théophile Gautier publie en ce moment dans le grand *Moniteur*, sous le titre de *Spirite*. Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement l'auteur; nous ne savons quelles sont ses convictions ou ses connaissances touchant le Spiritisme; son ouvrage, qui en est au début, ne permet pas encore d'en voir la conclusion. Nous dirons seulement que s'il n'envisageait son sujet que sous un seul point de vue, celui des manifestations, en négligeant le côté philosophique et moral de la doctrine, il ne répondrait pas à l'idée générale et complexe qu'embrasse son titre, bien que ce nom de *Spirite* soit celui d'un de ses personnages. Si les faits qu'il imagine pour le besoin de l'action, ne se renfermaient pas dans les limites tracées par l'expérience; s'il les présentait comme se passant dans des conditions inadmissibles, son œuvre manquerait de vérité, et ferait supposer que les Spirites croient aux merveilles des contes des *Mille et une Nuits*. S'il prêtait

aux Spirites des pratiques et des croyances que ceux-ci *désavouent*, elle ne serait pas impartiale, et à ce point de vue, ne serait pas une œuvre littéraire sérieuse.

La doctrine spirite n'est point secrète comme celle de la maçonnerie; elle n'a de mystères pour personne, et s'étale au grand jour de la publicité; elle n'est ni mystique, ni abstraite, ni ambiguë, mais claire et à la portée de tout le monde; n'ayant rien d'allégorique, elle ne peut donner lieu ni aux équivoques ni aux fausses interprétations; elle dit carrément ce qu'elle admet et ce qu'elle n'admet pas; les phénomènes dont elle reconnaît la possibilité ne sont ni surnaturels ni merveilleux, mais fondés sur des lois de la nature; de sorte qu'elle ne fait ni miracles ni prodiges. Celui donc qui ne la connaît pas ou qui se méprend sur ses tendances, c'est qu'il ne veut pas se donner la peine de la connaître. Cette clarté et cette vulgarisation des principes spirites, qui comptent des adhérents dans tous les pays et dans tous les rangs de la société, sont la réfutation la plus péremptoire des diatribes de leurs adversaires, car il n'est pas une seule de leurs allégations erronées qui n'y trouve une réponse catégorique. Le Spiritisme ne peut donc que gagner à être connu, et c'est à quoi travaillent, sans le vouloir, ceux qui croient le ruiner par des attaques dépourvues de tout argument sérieux. Les écarts de convenance dans le langage produisent un effet tout contraire à celui qu'on se propose; le public les apprécie, et ce n'est pas en faveur de ceux qui se les permettent; plus l'aggression est violente, plus elle porte de gens à s'enquérir de la vérité, et cela même dans les rangs de la littérature hostile. Le calme des Spirites devant cette levée de boucliers; le sang-froid et la dignité qu'ils ont conservés dans leurs réponses, font avec l'acrimonie de leurs antagonistes un contraste qui frappe même les indifférents, et ont jeté l'incertitude dans les rangs opposés, qui comptent aujourd'hui plus d'une désertion.

Le roman spirite peut être considéré comme une transaction passagère entre la négation et l'affirmation. Il faut un courage réel pour affronter et braver le ridicule qui s'attache aux idées nouvelles, mais ce courage vient avec la conviction; plus tard, nous en sommes convaincu, des rangs de nos adversaires de la presse sortiront des champions sérieux de la doctrine.

Lorsque les tendances de l'ouvrage de M. Théophile Gautier seront mieux dessinées, nous en donnerons notre appréciation au point de vue de la vérité spirite.

Les réflexions ci-dessus s'appliquent naturellement aux œuvres du

même genre sur le magnétisme et le somnambulisme. La *double vue* a fourni dernièrement, à M. *Élie Berthet*, le sujet d'un roman très intéressant publié par le *Siècle*, et qui, au talent de l'écrivain, joint le mérite de l'exactitude. L'auteur a dû incontestablement, faire une étude sérieuse de cette faculté ; pour la décrire comme il le fait, il faut avoir vu et bien observé. On pourrait cependant lui reprocher un peu d'exagération dans l'extension qu'il lui donne dans certains cas. Un autre tort, selon nous, est de la présenter comme une maladie ; or une faculté naturelle, quelle qu'elle soit, peut coïncider avec un état pathologique, mais n'est point une maladie par elle-même, et la preuve en est, c'est qu'une foule de personnes douées au plus haut degré de la double vue, se portent parfaitement bien. L'héroïne est ici une jeune fille poitrinaire et cataleptique : c'est là son mal véritable. La faculté dont elle jouit a causé des malheurs par les méprises qui en ont été la suite, c'est pouquoi elle déplore le don *funeste* qu'elle a reçu; mais ce don n'a été funeste que par l'ignorance, l'inexpérience et l'imprudence de ceux qui s'en sont maladroitement servis; à ce point de vue, il n'est pas une seule de nos facultés qui ne puisse devenir un présent funeste par le mauvais usage ou les fausses applications qu'on en peut faire.

Ces réserves faites, nous dirons que le phénomène est parfaitement décrit; c'est bien là cette vue de l'âme dégagée qui ne connaît pas les distances, qui pénètre la matière comme un rayon de lumière pénètre les corps transparents, et qui est la preuve patente et visible de l'existence et de l'indépendance du principe spirituel ; c'est bien encore là le tableau de l'étrange transfiguration qui s'opère dans l'extase, de cette prodigieuse lucidité qui confond par sa précision dans certains cas, et qui déroute par les illusions qu'elle produit parfois. Chez les acteurs du drame, c'est la peinture la plus vraie des sentiments qui agitent les croyants, les incrédules, les incertains et les étonnés. Il y a là un médecin qui flotte entre le scepticisme et la croyance, mais en homme de bon sens, qui ne croit pas que la science ait dit son dernier mot, il observe, étudie, et constate les faits. Sa conduite pendant les crises de la jeune fille atteste sa prudence. Il y a aussi la flétrissure des exploiteurs, qui y sont justement fustigés.

L'auteur eût fait une œuvre incomplète, s'il eût négligé le côté moral de la question. Son but n'est point de piquer la curiosité par des faits extraordinaires, mais d'en déduire des conséquences utiles et pratiques. Un épisode, entre autres, prouve qu'il a parfaitement compris cette partie de son programme.

La jeune voyante découvre dans un souterrain des papiers importants qui doivent mettre un terme à un grave procès de famille; elle décrit les lieux et les circonstances avec minutie; les fouilles faites, conformément à ses indications, prouvent qu'elle a très bien vu; on trouve les papiers et le procès est mis à néant. Notons en passant que c'est spontanément qu'elle fait cette découverte, sollicitée qu'elle est par l'intérêt qu'elle porte à la famille, et non par suite de sollicitations. Le titre principal consistait en une charte en vieux style, dont elle donne une lecture *textuelle et complète* avec autant de facilité que si elle l'avait sous les yeux. C'est là surtout que sa faculté nous semble poussée un peu à l'exagération.

Plus loin elle voit un autre souterrain où sont d'immenses trésors dont elle explique l'origine. Pour y arriver, il faut traverser un autre caveau, rempli de débris humains, restes de nombreuses victimes des temps de la féodalité. Rien, jusque-là, qui ne soit probable; ce qui ne l'est pas du tout, c'est que les âmes de ces victimes y soient restées enfermées depuis des siècles et puissent se dresser menaçantes devant ceux qui viendraient troubler leur sombre repos pour aller chercher le trésor; là est le fantastique. Que ce soient les bourreaux, il n'y aurait rien de surprenant. Nous savons, par de nombreux exemples, que tel est souvent le châtiment *temporaire* des coupables, condamnés à demeurer sur le lieu même et en présence de leurs crimes, jusqu'à ce que, touchés de repentir, ils élèvent leurs pensées vers Dieu pour implorer sa miséricorde; mais ici ce sont les victimes innocentes qui seraient punies, ce qui n'est pas rationnel.

Le propriétaire du château, vieil avare, alléché par la découverte des papiers, veut poursuivre les fouilles; elles sont difficiles, périlleuses pour les ouvriers : rien ne l'arrête. La voyante le supplie en vain d'y renoncer; elle lui prédit que, s'il persiste, il arrivera malheur. D'ailleurs, ajoute-t-elle, vous ne réussirez pas. — Ces trésors n'existent donc pas? dit l'avare. — Ils existent tels que je les ai décrits, je le certifie; mais, encore une fois, vous n'y arriverez pas. — Qui m'en empêchera? — Les âmes qui sont dans le caveau qu'il faut traverser.

Le vieil avare, sceptique endurci, admettait bien la vue extra-corporelle de la jeune fille, sans trop se l'expliquer, parce qu'il venait d'en avoir la preuve à ses dépens, les papiers trouvés l'ayant débouté de ses prétentions dans le procès, mais il croyait plus à l'argent qu'aux puissances invisibles. Il continue : De quel droit s'y opposerait-on? Ces trésors m'appartiennent, puisqu'ils sont dans ma propriété. —Non ;

ils seront découverts un jour sans difficulté par celui qui doit en jouir; mais ce n'est pas à vous qu'ils sont destinés; voilà pourquoi vous ne réussirez pas. Je vous le répète, si vous persistez, il vous arrivera malheur.

Ici est le côté essentiellement moral, instructif et vrai du récit. Ces paroles semblent empruntées au *Livre des médiums*, à l'article sur le concours des Esprits pour la découverte des trésors : « Si la Providence destine des trésors cachés à quelqu'un, il les trouvera *naturellement*, autrement non. » (Chap. XXVI, n° 295.) Il n'est pas d'exemple, en effet, que des Esprits ou des somnambules aient facilité de semblables découvertes, pas plus que le recouvrement d'héritages, et tous ceux qui, bercés de cette espérance, ont fait de pareilles tentatives, en ont été pour leurs peines et le bon argent, qu'ils ont dépensé. De tristes et souvent cruelles déceptions attendent ceux qui fondent l'espoir de s'enrichir sur de pareils moyens. Les Esprits n'ont pas pour mission de favoriser la cupidité et de nous procurer la richesse sans le travail, ce qui ne serait ni juste ni moral. Le somnambule lucide voit sans doute, mais ce qu'il lui est permis de voir, et les Esprits peuvent, selon les circonstances et par ordre supérieur, oblitérer leur lucidité, ou mettre des obstacles à l'accomplissement des choses qui ne sont pas dans les desseins de la Providence. Dans le cas dont il s'agit, il a été permis de trouver les papiers qui devaient mettre un terme aux dissensions de famille; il ne l'a pas été de trouver des trésors qui ne devaient servir qu'à satisfaire la cupidité; c'est pourquoi le vieil avare a péri victime de son obstination.

Les terribles péripéties du drame imaginé par M. Élie Berthet, ne sont pas aussi fantastiques qu'on pourrait le croire; elles rappellent celles plus réelles qu'a subies M. Borreau, de Niort, dans des recherches de même nature, et dont l'émouvant récit se trouve dans sa brochure intitulée : *Comment et pourquoi je suis devenu Spirite.* (Voir notre compte rendu, Revue de décembre 1864.)

Une autre instruction, non moins importante, ressort du livre de M. Élie Berthet. La jeune fille a vu des choses positives, et dans une autre circonstance grave elle se trompe en attribuant un crime à une personne innocente. Quelle conséquence en veut tirer l'auteur? Est-ce la négation de la faculté? Non, puisque, à côté de cela, il la prouve; mais cette conclusion, justifiée par l'expérience, que la lucidité la plus éprouvée n'est pas infaillible, et qu'on ne saurait s'y fier d'une manière absolue, sans contrôle. La vue, par l'âme, de choses que ne peut voir le corps, prouve l'existence de l'âme; c'est déjà un résultat assez

important; mais elle n'est point donnée pour la satisfaction des passions humaines.

Pourquoi donc l'âme, dans son état d'émancipation, ne voit-elle pas toujours juste? C'est que l'homme étant encore imparfait, son âme ne peut jouir des prérogatives de la perfection. Quoique isolée, elle participe des influences matérielles, jusqu'à sa complète épuration. Ainsi en est-il des âmes désincarnées ou Esprits, à plus forte raison de celles qui sont encore liées à la vie corporelle. Voilà ce que fait connaître le Spiritisme à ceux qui se donnent la peine de l'étudier.

Mode de protestation d'un Spirite contre les attaques de certains journaux.

Un de nos correspondants nous écrit ce qui suit :

« Voici ce que j'écrivais, il y a deux ans, à M. Nefftzer, directeur du journal *le Temps :*

« Je m'étais abonné à votre journal, dont les tendances et les opinions m'étaient sympathiques; c'est donc avec regret que je ne continue pas mon abonnement; permettez-moi de vous en donner les motifs. Dans votre numéro du 3 juin, vous vous efforciez de jeter le ridicule sur le Spiritisme et les Spirites, en racontant une histoire plus ou moins authentique, sans citer ni noms, ni date, ni lieu, ce qui est commode. Vous cherchez à établir, thème aujourd'hui obligé des matérialistes, gênés énormément par le Spiritisme, que cette croyance mène à la folie. Sans doute, des esprits faibles, ayant déjà des tendances à un dérangement des facultés cérébrales, ont pu perdre tout à fait la tête en s'occupant du Spiritisme, comme cela leur serait arrivé sans cela, et comme cela arrive à ceux qui s'occupent de chimie, de physique ou d'astronomie, et même à des écrivains qui ne croient pas aux Esprits. Je ne nie pas non plus qu'il y ait des charlatans qui exploitent le Spiritisme, car quelle est la science qui puisse échapper au charlatanisme? N'avons-nous pas des charlatans littéraires, industriels, agricoles, militaires, politiques, de ces derniers surtout? Mais conclure de là contre le Spiritisme en général, c'est peu logique et peu sensé. Avant de lancer une accusation de cette nature, il faudrait au moins connaître la chose

dont on parle ; mais ce n'est que trop souvent la moindre des préoccupations de celui qui écrit ; on tranche, on décide à tort et à travers, ce qui est plus aisé que d'approfondir et d'apprendre.

« Si jamais vous éprouvez de grands malheurs, de vives douleurs, croyez-moi, monsieur, étudiez le Spiritisme ; là seulement vous trouverez la consolation et les vérités qui vous feront supporter vos chagrins, vos mécomptes ou vos désespoirs, ce qui vaudra mieux que le suicide. Que voudriez-vous nous donner de mieux que cette belle et consolante philosophie chrétienne ? Le culte des intérêts matériels, du veau d'or ? C'est peut-être ce qui convient au tempérament de la généralité des heureux du jour, mais il faut autre chose pour ceux qui ne veulent pas plus du fanatisme, de la superstition, des pratiques ridicules et grossières du moyen âge, que de l'athéisme, du panthéisme et de l'incrédulité systématique du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

« Permettez-moi, monsieur, de vous engager à être plus prudent dans vos diatribes contre le Spiritisme, car elles s'adressent aujourd'hui, en France seulement, à quelque chose comme trois ou quatre cent mille personnes.

« BLANC DE LALÉSIE,

« Propriétaire à Genouilly près Joncy (Saône-et-Loire). »

« Les journaux nous ont informés, il y a peu de jours, de la mort du fils unique de M. Nefftzer. Je ne sais si ce malheur l'aura fait souvenir de ma lettre.

« Je viens d'adresser à M. Émile Aucante, administrateur du journal *l'Univers illustré*, la lettre ci-après :

« Je suis abonné depuis dix-huit mois à l'*Univers illustré*, et depuis cette époque, il n'y a guère de numéros où votre chroniqueur pseudonyme Gérôme n'ait jugé utile, pour occuper sa plume, de railler sur tous les tons le Spiritisme et les Spirites. Jusque-là, cet amusement, un peu fastidieux par sa fréquence, est fort innocent ; le Spiritisme ne s'en porte pas plus mal. Mais M. Gérôme, s'apercevant sans doute qu'on s'inquiète peu de ses plaisanteries, change de langage, et, dans le numéro du 7 octobre, il traite tous les Spirites en masse d'idiots ; de la plaisanterie, il passe à l'injure, et ne craint pas d'insulter des milliers de gens tout aussi instruits, tout aussi éclairés, tout aussi intelligents que lui, parce qu'ils croient avoir une âme immortelle et pensent que cette âme, dans une autre vie, sera récompensée ou

punie suivant ses mérites ou ses démérites. M. Gérôme n'a pas de pareils préjugés; fi donc! Il croit sans doute qu'il mange, qu'il boit, qu'il reproduit son espèce, ni plus ni moins que mon chien ou mon cheval; je lui en fais bien mon compliment.

« Si M. Gérôme daignait recevoir un conseil, je me permettrais de l'engager à ne parler que des choses qu'il connaît, et à se taire sur celles qu'il ne connaît pas, ou du moins, à les étudier, ce qui lui serait facile avec sa haute et incontestable intelligence. Il apprendrait ce dont il ne se doute certainement pas, c'est que le Spiritisme n'est autre chose que le christianisme développé, et que les manifestations des Esprits, qui ont été de tous temps, ne font rien à la doctrine, qui n'en existe pas moins, avec ou sans manifestations.

« Mais que parlé-je d'Esprits à un homme qui ne croit qu'au sien, et qui ignore peut-être s'il a une âme! Bref, que M. Gérôme soit enrôlé sous la bannière du matérialisme, du panthéisme ou du paganisme, — ce dernier vaudrait mieux, car on y croyait, du moins, à l'existence de l'âme et de la vie future, — peu importe! Mais, qu'il sache, en se respectant lui-même, respecter les croyances de ses lecteurs. Il est évident qu'il ne me serait pas possible de continuer à donner mon argent pour me faire insulter, et si ces injures devaient continuer, j'aurais le regret de cesser d'être votre abonné.... »

M. de Lalésie est modeste en évaluant le nombre des Spirites de France à trois ou quatre cent mille; il aurait pu doubler ce chiffre sans exagération, et il serait encore bien au-dessous des calculs de l'auteur d'une brochure qui prétendait nous pulvériser, et le portait à 20 millions. Au reste, un recensement exact des Spirites, est chose impossible, par la raison qu'ils ne sont point enrégimentés, qu'ils ne forment ni une corporation, ni une affiliation, ni une congrégation dont les membres sont enregistrés et peuvent être comptés.

Le Spiritisme est une croyance; quiconque croit à l'existence et à la survivance des âmes et à la possibilité des relations entre les hommes et le monde spirituel, est Spirite, et beaucoup le sont intuitivement, sans avoir jamais entendu parler ni du Spiritisme ni des médiums. On est Spirite par conviction, comme d'autres sont incrédules; pour cela, il n'est nullement besoin de faire partie d'une société, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas la millième partie des adeptes qui fréquentent les réunions. Pour en faire le dénombrement, il n'y a aucun registre matricule à consulter; il faudrait faire, auprès de chaque individu, une enquête, à l'effet de lui demander ce qu'il pense. Tous les jours on découvre, par la conversation, des personnes sym-

pathiques à l'idée, et qui, par cela seul, sont Spirites, sans qu'il soit besoin d'avoir un diplôme ou de faire un acte public quelconque. Le nombre s'en accroît tous les jours ; le fait est constaté par nos adversaires eux-mêmes, qui reconnaissent avec effroi que cette croyance envahit tous les rangs de la société, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle. C'est donc une opinion avec laquelle il faut compter aujourd'hui, et qui a cela de particulier, qu'elle n'est circonscrite ni dans une classe, ni dans une caste, ni dans une secte, ni dans une nation, ni dans un parti politique ; elle a des représentants partout, dans les lettres, les arts, les sciences, la médecine, la magistrature, le barreau, l'armée, le commerce, etc.

Le nombre des Spirites, en France, dépasse assurément de beaucoup celui des abonnés à tous les journaux de Paris ; il est évident qu'ils entrent pour une notable partie parmi ces mêmes abonnés ; c'est donc à ceux qui les payent que messieurs les journalistes disent des injures ; or, comme le dit avec raison M. de Lalésie, il n'est pas agréable de donner son argent pour s'entendre bafouer ou injurier ; c'est pour cela qu'il a cessé ses abonnements aux journaux où il se voyait maltraité dans sa croyance, et il n'est personne qui ne trouve sa manière d'agir très logique.

Est-ce à dire que pour plaire aux Spirites, les journaux doivent adopter leurs idées? En aucune façon. Tous les jours ils discutent des opinions qu'ils ne partagent pas, mais ils n'injurient pas ceux qui les professent. Ces écrivains ne sont pas juifs, et cependant ils ne se permettraient pas de jeter l'anathème et le mépris sur les juifs en général, ni de tourner leur croyance en ridicule. Pourquoi cela? Parce que, disent-ils, il faut respecter la liberté de conscience. Pourquoi donc cette liberté n'existerait-elle pas pour les Spirites? Ne sont-ils pas citoyens comme tout le monde? Réclament-ils des exemptions et des priviléges? Ils ne demandent qu'une chose : le droit de penser comme ils l'entendent. Ceux qui inscrivent sur leur drapeau : Liberté, égalité, fraternité, voudraient-ils donc créer en France une classe de parias?

Comment le Spiritisme vient sans qu'on le cherche.

Jeune paysanne médium inconscient.

C'est un fait acquis à l'expérience, que les Esprits agissent sur les personnes qui sont le plus étrangères aux idées spirites, et à leur insu; nous en avons cité maints exemples dans cette revue. Nous ne connaissons pas un seul genre de médiumnité qui ne se soit révélé spontanément, même celui de l'écriture. Comment ceux qui attribuent toutes ces manifestations à l'effet de l'imagination ou à la jonglerie expliqueront-ils le fait suivant.

Le petit village d'E..., dans le département de l'Aube, avait été jusqu'en ces derniers temps assez favorisé, par ce temps d'épidémie morale, pour être préservé du fléau du Spiritisme. Le nom même de cette œuvre satanique n'avait jamais frappé l'oreille de ses paisibles habitants, grâce, sans doute, à ce que le curé de l'endroit n'avait pas jugé à propos de prêcher contre. Mais qui compte sans son hôte compte deux fois; il ne fallait pas compter sans les Esprits, qui n'ont pas besoin de permission. Or voici ce qui arriva, il y a de cela environ quatre mois.

Dans ce village est une jeune personne de dix-sept ans, presque illettrée, fille d'un pauvre et honnête cultivateur, et qui, elle-même, va tous les jours travailler aux champs. Un jour, en rentrant dans sa chaumière, elle est saisie d'un trouble complet; puis, elle qui n'avait pas écrit depuis sa sortie de l'école, l'idée lui vient d'écrire; écrire quoi? Elle n'en savait rien, mais elle voulait écrire. Une autre idée non moins bizarre lui vient à la pensée, celle de chercher un crayon, quoiqu'elle sût bien qu'il n'en existait pas dans sa cabane, non plus que la moindre feuille de papier.

Pendant qu'elle cherchait à se rendre compte de l'incohérence de ses idées, et qu'elle s'efforçait de les rejeter, elle avise dans l'âtre un tison charbonné; elle se sent irrésistiblement poussée à le prendre, puis guidée par une force invisible vers le mur blanchi à la chaux; tout à coup son bras se soulève machinalement, et elle trace sur le mur, en caractères assez lisibles, cette phrase : « Procure-toi du papier et des plumes, et tu serviras à correspondre avec les Esprits. »

Chose singulière, quoique n'ayant jamais entendu parler de la manifestation des Esprits, elle ne fut pas surprise de ce qui venait de

se passer; elle en prévint son père, qui en parla à un de ses amis, humble paysan comme lui, mais doué d'une grande perspicacité. Celui-ci vint avec prudence constater le fait; puis, comme un Spirite expérimenté, bien qu'aussi ignorant en ces matières que la jeune fille, il fit des questions à l'Esprit qui s'était manifesté, et qui signe le nom d'un général russe. Ce dernier les invita à s'adresser à des Spirites de Troyes pour avoir des instructions plus complètes, ce qu'ils firent. Depuis lors la jeune fille est médium écrivain et obtient, en outre, des effets physiques très remarquables; un groupe spirite s'est formé dans ce village, et voilà comment le Spiritisme vient, bon gré mal gré, sans qu'on le demande.

La lettre de notre correspondant qui nous rapporte ce fait termine en disant : « Ne dirait-on pas que, plus les railleurs s'évertuent à se tromper eux-mêmes, la Providence fait jaillir chaque jour, comme pour les confondre, des manifestations qui défient toutes les négations et toutes les interprétations de l'incrédulité? »

La Société de Paris a reçu à ce sujet la communication suivante.

(Société de Paris, 27 novembre 1865. — Médium, M. Morin.)

La puissance de Dieu est infinie, et il se sert de tous les moyens pour faire triompher une doctrine qui est dans tout. Il s'est passé ici un double phénomène dont je vais essayer de vous donner l'explication.

La jeune paysanne a été subitement enveloppée d'un fluide puissant qui l'a contrainte d'abandonner momentanément ses occupations journalières. Avant la manifestation du phénomène, il y a eu préparation du sujet, qui a été magnétisé et amené, par la volonté de l'Esprit, à chercher un instrument qu'elle savait ne pas exister dans la maison. Lorsqu'elle se courbait sur le foyer pour en retirer le charbon qui devait remplacer le crayon absent, elle ne faisait qu'accomplir un mouvement qui lui était imprimé par l'Esprit. Ce n'était ni son instinct, ni son intelligence qui agissait, mais l'Esprit lui-même qui se servait de la jeune fille comme d'un instrument approprié à son fluide. Jusque-là elle n'était pas, à proprement parler, médium; ce n'est qu'après le premier avertissement écrit par elle, qu'elle l'est réellement devenue et qu'elle n'a plus été possédée par l'Esprit qui la faisait agir de force. A partir de ce moment, la médiumnité est devenue semi-mécanique, c'est-à-dire qu'elle savait et comprenait ce qu'elle écrivait, mais elle n'aurait pu l'expliquer verbalement. En-

suite les effets physiques se sont montrés avec une telle force, que toute idée de supercherie devait être exclue. Rien n'était venu démontrer cette aptitude aux effets physiques, avant les premiers phénomènes; si ces effets eussent, les premiers, révélé la médiumnité, ils auraient pu être dénaturés par la superstition. L'homme qui, comme un Spirite consommé, posait des questions à l'Esprit, était lui-même conduit par une force de même nature que celle qui poussait le médium à écrire. Cette force, dont il ne pouvait comprendre la source, doublait sa puissance évocatrice, en unissant à son désir de savoir le souvenir de ballades superstitieuses faisant parler et apparaître les âmes des morts. Une étude sérieuse des principes de la doctrine peut seule faire comprendre à ces nouveaux adeptes le côté réel, positif et naturel de la chose, en écartant ce qu'ils pourraient y voir de surnaturel et de merveilleux.

Voilà donc les deux principaux acteurs de ces faits qui ont joué leur rôle à leur insu. Dans ce qui s'est passé, ils ont servi d'instruments d'autant plus puissants qu'ils étaient ignorants et sans idées préconçues.

Vous voyez, mes amis, que tout concourt à faire resplendir la lumière, et que les plus illettrés peuvent donner des leçons aux plus savants.

(*Le Guide du médium.*)

Un paysan philosophe.

Décidément le Spiritisme envahit les campagnes; les Esprits veulent prouver leur existence en prenant leurs instruments partout, même en dehors du cercle des adeptes, ce qui détruit toute supposition de connivence. Nous venons de voir la doctrine implantée dans un petit village de l'Aube, parmi de simples cultivateurs, par une manifestation spontanée. Voici un fait plus remarquable encore à un autre point de vue. Notre collègue, M. Delanne, nous écrit ce qui suit :

« ..... Pendant les quelques heures que je passai dans le village où l'on élève mon petit garçon, un vigneron me donna deux brochures qu'il avait publiées sous ce titre : *Idées philosophiques naturelles et spontanées sur l'existence en général, à partir du principe absolu jus-*

qu'à la fin des fins, de la cause première jusqu'à l'infini, par Chevelle père, de Joinville (Haute-Marne) : La première a pour objet *Dieu*, *les anges*, *l'âme de l'homme*, *l'âme animale ou instinctive;* la deuxième : *les forces physiques*, *les éléments*, *l'organisation*, *le mouvement* (1).

« D'après ce titre pompeux et les graves sujets qu'il embrasse, vous croyez avoir affaire à un homme qui a pâli sur les livres toute sa vie ; détrompez-vous, ce philosophe métaphysicien est un humble artisan, un vrai philosophe en sabots, car il va, par les villages, vendre des légumes et autres produits agricoles. »

Voici quelques passages de sa préface :

« J'ai entrepris cet ouvrage, parce que j'ai pensé qu'il serait de quelque utilité pour le public. L'homme se doit à ses semblables; sa condition n'est pas de vivre isolé, et la société est en droit de réclamer à chaque individu la communication de ses connaissances; l'égoïsme est un vice intolérable.

« L'ouvrage est entièrement de moi ; je n'ai été aidé ni secondé par personne ; je n'ai rien copié de personne; c'est le fruit des méditations de toute ma vie... De nombreuses difficultés se sont opposées à l'exécution de mon entreprise ; je ne me les étais pas dissimulées. La misère, pour moi, était la pire de toutes ; elle m'empêchait d'agir en ne m'en laissant pas le temps ; je l'ai toujours supportée sans me plaindre ; j'avais appris le secret de vivre heureux sans fortune, et ce secret est toujours ma meilleure ressource.

« ... J'ai donné mes idées, car je les ai écrites à mesure qu'elles me sont venues, naturellement et spontanément, à mesure qu'elles me sont venues par la réflexion et la méditation.

« ... En philosophie, on ne démontre pas toutes les existences par des calculs mathématiques ; on ne mesure pas les esprits avec un mètre, et on ne les regarde pas au microscope.

« ... On ne doit pas s'attendre à trouver dans mon livre un style relevé, extrêmement brillant. Je n'ai pas fait de classes ; je n'ai été qu'à l'école de mon village. Quand on avait bien appris ses prières en latin et qu'on récitait bien son catéchisme, on était assez savant.

« ... Dans ces temps-là, c'était être extrêmement savant quand on savait faire les quatre règles ; on venait vous chercher pour arpenter les champs. A dix ans j'étais le premier de l'école, et mon vieux père était glorieux de voir qu'on venait me chercher pour trouver la place où il fallait planter une borne, ou pour écrire un billet ou une quittance.

« Je suis donc en droit de demander excuse à mes lecteurs de la trivialité de mon langage : je n'ai pas appris les règles de la rhétorique, et je crois que le titre de mon ouvrage convient : *Idées naturelles*.

« Nous allions à l'école depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, et nous étions en vacances depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; mais comme mon père, tout pauvre qu'il était, n'avait pas peur de dépenser quelques sous

(1) Deux brochures grand in-12, prix : 1 fr. chacune, chez l'auteur, à Joinville (Haute-Marne); à Bar-le-Duc, chez Numa Rolin.— L'auteur annonce qu'il complétera son travail par cinq autres brochures qui feront en tout un volume.

pour m'acheter des livres, j'en apprenais beaucoup plus dans les six mois de vacances, que je n'en oubliais dans les six mois de classe. »

Voici maintenant quelques fragments du chapitre sur Dieu :

« Dieu est le seul qui puisse dire : Je suis celui qui est ; il est un et il est tout ; tout existe de lui, en lui et par lui, et rien ne peut exister sans lui et hors de lui. Il est un, et néanmoins il a produit le multiple et le divisible, l'un et l'autre à l'infini... Si je pouvais bien définir Dieu, je serais dieu ; mais il ne peut pas y en avoir deux.

« Dieu est un tout infini, indivisible, éternel, immuable ; il n'a de limite ni dans le petit ni dans le grand... Une minute et cent mille ans ou cent mille siècles, c'est la même chose pour Dieu ; l'éternité n'admet point de partage ; pour lui, il n'y a ni passé ni avenir, *c'est un présent éternel ; pour Dieu, le passé est encore et l'avenir est déjà ;* il voit tous les temps du même coup ; *il n'a pas d'hier ni de demain*, et il a dit, en parlant de son Fils : Je vous ai engendré aujourd'hui.

« L'éternité ne se mesure pas plus que l'infini de l'espace ; ce sont deux abîmes où nous ne pouvons arriver que par l'abstraction, et nous nous y perdrions si nous voulions les pénétrer ; ce sont des forêts vierges sans sentiers. Nous sommes forcés d'arrêter en arrivant là.

« Dieu ne peut pas se dispenser de créer ; il ne serait qu'un Dieu sans action s'il ne créait pas, et sa gloire ne serait que pour lui seul. Monotonie impossible. Dieu crée éternellement, et le commencement de la création, pris dans l'infini, doit se continuer à l'infini.

« ... Il fallait qu'il créât les intelligences libres ; car quelle serait l'existence des êtres qui pensent, s'il ne leur était pas permis de penser librement ? Où serait la gloire de Dieu, si ses créatures n'étaient pas libres de juger de lui ? Autant eût valu qu'il restât seul ; l'adoration qu'elles lui auraient rendue n'eût été qu'une chimère, une comédie dirigée par lui et pour lui ; il eût été seul spectateur et acteur.

« Pour la gloire de Dieu, il était donc d'une nécessité absolue que les intelligences fussent créées absolument libres, qu'elles aient le droit de juger leur auteur, de se conduire, en bien ou en mal, comme elles le voudraient. Il fallait que le mal soit permis pour que le bien existe ; il est impossible que l'un soit connu sans que l'on voie l'autre.

« Mais, en même temps que Dieu donne le libre arbitre aux intelligences, il leur donne aussi ce for intérieur, ce sentiment intellectuel de leur liberté de penser, cet acte de l'esprit libre que nous appelons conscience, tribunal individuel qui avertit chaque existence libre de la valeur de son action. Nul ne fait le mal sans le savoir, la volonté seule fait le péché.

« Nous avons lieu de présumer aussi que les Esprits ou anges ont quelque part dans le gouvernement universel, puisqu'il est reçu en dogme de foi que les hommes sont gardés par les anges et que chacun de nous a son ange gardien.

« Les intelligences, ou Esprits dégagés de la matière, peuvent donc bien avoir quelquefois de l'influence sur l'esprit de l'homme. Combien de personnes ont eu des révélations qui se sont réalisées : témoin Jeanne Darc et tant d'autres dont parlent des livres d'histoires que j'ai lus et qu'on peut retrouver. Mais la mémoire ne me suffit pas pour en bien citer les passages, et je n'ai pas besoin de chercher ailleurs que chez moi.

« Lorsque ma sœur aînée est morte du choléra à Midrevay (Vosges), je

n'avais pas entendu dire que le choléra existât, dans ce moment, nulle part. Je n'avais aucune idée que ma sœur fût malade; je l'avais vue mieux portante que jamais, je n'avais donc aucun sujet de m'occuper d'elle. Je la vis en songe venir me dire chez moi, à Joinville : « Notre Joseph, je viens te « dire que je suis morte; tu sais que je t'ai toujours bien aimé, et j'ai voulu « t'apporter moi-même la nouvelle de mon retour à l'autre monde. » Le lendemain, le facteur m'apporta une lettre m'annonçant la nouvelle de la mort de ma sœur.

« En recevant la lettre cachetée en noir, j'ai dit à ma femme : « Tu con- « nais le rêve que je t'ai raconté hier, en voilà peut-être la réalité. » Je ne me trompais pas.

« J'ai eu plusieurs fois, non pas en dormant, mais bien en veillant, en travaillant, des visions auxquelles je n'ai fait attention que lorsqu'elles se sont réalisées, même longtemps après. Cela m'est arrivé peut-être trois ou quatre fois dans le cours de ma vie; je ne me les rappelle que vaguement, mais j'en suis certain; je ne suis pas le seul qui ait eu des révélations mentales, d'autres prouveront que j'ai raison, et cela a peut-être déjà été prouvé.

« L'âme animale ne peut être qu'individuelle et, par conséquent, indécomposable; donc l'âme animale ne meurt pas. On l'a déjà pensé avant moi, et c'est ce qui a donné lieu à la doctrine de la métempsycose. Si la métempsycose existe, ce ne pourrait être qu'entre individus de la même espèce : l'âme vitale ou animale d'un mammifère ne peut passer dans un arbre.

« Pour ce qui est de l'intelligence humaine, il est impossible qu'elle passe dans le corps d'un animal ; elle ne pourrait pas y agir; la constitution physique de l'animal ne peut pas servir d'habitation à l'intelligence humaine, quoique l'on ait assuré que des démons se sont unis ou ont possédé des animaux. Je ne peux pas croire que dans de semblables organisations, ils puissent faire rien de raisonnable; il ne leur serait déjà pas possible de parler; ils ne pourraient pas anéantir l'instinct, qui agirait toujours bon gré mal gré : 'cest une des lois établies par le Créateur; elles seraient indignes de lui si l'on pouvait y déroger, s'il était possible de la changer. Les réseaux de nerfs ou, comme nous l'avons dit plus haut, les bureaux télégraphiques de cette espèce, ne peuvent pas être dirigés par l'intelligence.

« Dans ces derniers temps on a beaucoup parlé de Spiritisme; quelques personnes me disent que ce chapitre y a beaucoup de rapports. Mais si cela est, c'est un pur hasard, car c'est un ouvrage que je n'ai jamais lu, et dont je n'en ai même jamais entendu dire une seule phrase. »

Voilà maintenant les réflexions de l'auteur sur la création :

« Tous les géologues, tous les naturalistes sont d'accord que les jours de Dieu n'étaient pas comme les nôtres, qui sont réglés par le soleil. En effet, les jours de Dieu dans la création ne pouvaient être réglés sur le soleil, puisque, suivant le texte de l'Ecriture sainte, le soleil n'était pas encore créé, ou ne paraissait pas; de là, le mot qui, dans l'Ecriture sainte, dans la langue qu'elle a été écrite, signifie jours comme il signifie temps. Ainsi la faute peut bien être du fait des traducteurs, qui auraient pu dire en six temps au lieu de dire en six jours ; et puis encore pourquoi voudrions-nous faire les jours de Dieu aussi courts que les nôtres, lui qui est éternel.

«Ce n'est pas que je veuille dire que Dieu n'eût pas aussi bien pu créer le monde en six jours de chacun vingt-quatre heures, que chacun de ces jours

valût des centaines de mille de nos années; si je voulais l'entendre ainsi, je serais en contradiction avec moi-même, puisque dans mon premier volume j'ai dit qu'une minute ou cent mille ans ou cent mille siècles, c'est la même chose pour Dieu.

« Bien que Dieu n'ait mis qu'un jour pour chaque création indiquée dans la Genèse, entre chacun de ces jours il y avait peut-être des millions d'années et même de siècles.

« Quand on examine les couches de la terre et comment elles ont été formées, nous appelons ces différentes révolutions des époques; les preuves physiques sont là, ces dépôts n'ont pas eu lieu dans vingt-quatre heures.

« On veut prendre trop à la lettre le texte de l'Écriture sainte; elle est vraie, mais il faut savoir la comprendre. Il ne s'agit pas de faire comme ces Israélites qui se laissèrent tous égorger, n'osant se défendre parce que c'était le jour du sabbat; si l'on voulait me tuer le dimanche, je ne remettrais pas au lundi pour me défendre. Il n'y a sept jours dans la semaine que pour nous; Dieu n'a qu'un jour en tout, et ce jour n'a ni commencement ni fin : il veut pour notre bien que nous nous reposions un jour par semaine, mais il ne se repose jamais, il ne dort jamais, son action est incessante.

« Nos jours ne sont que l'apparition et la disparition de l'autre qui nous éclaire; quand il se couche pour nous, il se lève pour d'autres peuples; à toutes les heures du jour ou de la nuit il se lève, il brille à son zénith ou se couche. Et quand les neiges, les glaces et les frimas nous font garder le coin du feu, il y a d'autres peuples qui recueillent les fleurs et les fruits. Et puis, il n'y a pas qu'un monde, qu'un soleil : toutes les étoiles que nous voyons sont des soleils qui éclairent des mondes comme le nôtre, *et peut-être plus parfaits que le nôtre.* Dieu est l'auteur de tous ces mondes et de bien d'autres que nous ne voyons pas; donc, les six jours de la création sont six époques qui ont duré plus ou moins longtemps, et que l'on a nommées jours pour se mettre à la portée de notre manière de voir. »

Nous avons lu avec attention les deux brochures du père Chevelle, et nous aurions certainement à le contredire sur plusieurs points; mais les citations que nous venons de faire n'en prouvent pas moins des idées d'une haute portée philosophique et qui ne sont pas dépourvues d'un certain caractère d'originalité. Son ouvrage est une petite encyclopédie, car il y traite un peu de tout, même de choses usuelles. Il annonce pour plus tard un MANUEL DE L'HERBORISTE MÉDECIN, ou *Traitement des maladies par l'emploi des plantes médicinales indigènes.*

D'où lui viennent toutes ces idées? Il a lu sans doute : cela est évident; mais sa position ne lui permettait pas de lire beaucoup, et il fallait, d'ailleurs, une aptitude spéciale pour profiter de ces lectures et traiter des sujets aussi abstraits. On a vu des poètes naturels sortir de la classe ouvrière, mais il est plus rare d'en voir sortir des métaphysiciens sans études préalables, et encore moins de la classe des cultivateurs. Le père Chevelle présente, en son genre, un phénomène ana-

logue à celui ces pâtres calculateurs qui ont dérouté la science. N'est-ce pas là un sérieux sujet d'étude? Ce sont des faits; or, comme tout effet a une cause, les savants ont-ils cherché cette cause? Non, car il aurait fallu sonder les profondeurs de l'âme. Mais les philosophes spiritualistes? Il leur manquait la clef qui, seule, pouvait leur en donner la solution.

A cette question, le Scepticisme répond : Bizarrerie de la nature; résultat de l'organisation cérébrale. Le Spiritisme dit : Intelligences largement développées dans des existences antérieures, et qui, n'ayant rien perdu de ce qu'elles avaient acquis, se reflètent dans l'existence actuelle : cet acquis servant de base à de nouvelles acquisitions. Mais pourquoi ces intelligences, qui ont dû briller dans une sphère sociale élevée, sont elles aujourd'hui reléguées dans les classes les plus inférieures? Autre problème non moins insoluble sans la clef que fournit le Spiritisme; il dit : Épreuves ou expiations volontaires choisies par ces mêmes intelligences, qui, en vue de leur avancement moral, ont voulu naître dans un milieu infime, soit par humilité, soit pour y acquérir des connaissances pratiques qui leur profiteront dans une autre existence. La Providence permet qu'il en soit ainsi pour leur propre instruction et pour celle des hommes, en mettant ceux-ci sur la voie de l'origine des facultés par la pluralité des existences.

Ces faits ayant été rapportés à la Société spirite de Paris, ont donné lieu à la communication suivante :

(Société de Paris, 10 novembre 1865. — Médium, madame Breul.)

Mes chers amis, dans la lecture qu'a faite votre président de divers faits rapportés par votre frère Delanne, vous avez vu qu'un remarquable travail philosophique a été mis au jour par un simple paysan des Vosges; n'est-ce pas le lieu de constater combien de prodiges s'accomplissent en ce moment pour frapper les incrédules et les savants selon le monde; pour confondre ces hommes qui croient avoir le monopole de la science, et ne veulent rien admettre en dehors de leurs conceptions étroites et bornées par la matière?

Oui, en ce temps de préparation à la rénovation humanitaire que les Esprits du Seigneur doivent réaliser, on peut de plus en plus reconnaitre la vérité de cette parole du Christ, que les hommes ont si peu comprise : « *Je vous rends grâce, mon Père, de ce qu'ayant caché ces choses aux sages et aux puissants, vous les avez révélées aux humbles et aux pauvres selon l'Esprit.* »

Quand je dis les savants, je ne parle pas de ces hommes modestes qui, infatigables pionniers de la science, font avancer l'humanité en lui découvrant les merveilles qui révèlent la bonté et la puissance du Créateur; mais je parle de ceux qui, infatués de leur savoir, croient volontiers que ce qu'ils n'ont point découvert, patronisé et publié ne peut exister. Ceux-là seront châtiés dans leur orgueil; et Dieu permet que déjà ils soient confondus par la supériorité des travaux intellectuels qui sortent de la plume d'hommes qui sont loin de porter le bonnet de docteur.

Comme au temps du Christ, qui voulut honorer et relever le travailleur en choisissant de naître au milieu d'artisans, les anges du Seigneur recrutent maintenant leurs auxiliaires parmi les cœurs simples et honnêtes, et les hommes de bonne volonté exerçant les plus humbles professions.

Comprenez donc, amis, que l'orgueil est le plus grand ennemi de votre avancement, et que l'humilité et la charité sont les seules vertus qui plaisent à Dieu et attirent sur l'homme ces divines effluves qui l'aident à progresser et à se rapprocher de lui.

Louis de France.

Esprits de deux savants incrédules à leurs anciens amis de la terre.

Quand les plus incrédules, les plus obstinés, ont franchi le seuil de la vie corporelle, ils sont bien forcés de reconnaître qu'ils vivent toujours; qu'ils sont Esprits, puisqu'ils ne sont plus charnels, et que par conséquent il y a des Esprits; que ces Esprits se communiquent aux hommes, puisqu'ils le font eux-mêmes; mais leur appréciation du monde spirituel varie en raison de leur développement moral, de leur savoir ou de leur ignorance, de l'élévation ou de l'abjection de leur âme. Les deux Esprits dont nous parlons appartenaient, de leur vivant, à la classe des hommes de science et de haute intelligence, Tous les deux étaient foncièrement incrédules, mais, hommes éclairés, leur incrédulité avait pour contre-poids d'éminentes qualités morales; aussi, une fois dans le monde des Esprits, ils ont promptement envisagé les choses à leur véritable point de vue, et reconnu leur erreur. Il n'y a sans doute là rien qui ne soit très-ordinaire, et ne se voie

tous les jours, et si nous publions leurs premières impressions, c'est à cause de leur côté éminemment instructif. L'un et l'autre sont morts depuis peu; le premier, M. M. L., était chirurgien de l'hôpital B..., et beau-frère de M. A. Véron, membre de la Société spirite de Paris; le second, M. Gui..., était un savant économiste, intimement connu de M. Colliez, autre membre de la Société.

M. Véron avait inutilement cherché à ramener son beau-frère à des idées spiritualistes; celui-ci mort, il fut plus accessible à ses instructions, et voici une des premières communications qu'il en a reçues.

(Paris, 5 octobre 1865. — Médium, M Desliens.)

Mon cher beau-frère, puisque nous sommes pour ainsi dire dans l'intimité, et que je ne crains pas de prendre la place de quelqu'un qui pourrait vous être plus utile que moi, puisque vous m'avez sollicité, je me rends à votre appel avec plaisir.

Ne vous attendez pas, dès aujourd'hui, à me voir déployer toutes mes facultés spirituelles; je pourrais le tenter sans doute, et peut-être avec plus de succès que de mon vivant, mais ma présomption orgueilleuse est bien loin de moi, et si je me croyais une *sommité* sur cette terre, ici je suis bien petit. Que de gens que je dédaignais et dont je suis heureux de trouver aujourd'hui la protection et les enseignements! Les ignorants d'ici-bas sont bien souvent les savants de là-haut, et combien notre science, qui croit tout savoir et qui ne veut rien admettre en dehors de ses décisions, est illusoire et bornée!

O orgueil humain! respect de l'habitude, resteras-tu encore longtemps sur cette terre où, depuis tant de siècles, l'esprit de routine enraye le progrès dans sa marche incessante? « Je ne connais pas un fait, il est en dehors de mes connaissances, donc il n'existe pas. » Tel est notre raisonnement ici-bas. C'est que, si nous l'admettions, ou du moins si nous étudiions ce fait, résultat de lois inconnues, il nous faudrait renoncer à des systèmes erronés, appuyés sur de grands noms dont nous faisons notre gloire, et pis encore, il nous faudrait convenir que nous nous sommes trompés.

Non, nous autres négateurs, nous rencontrons un Galilée universel qui vient nous dire : Je suis Esprit, je suis vivant, j'ai été homme, et, hommes vous-mêmes, vous avez été Esprits, et vous deviendrez comme moi, jusqu'à ce que, par une succession d'incarnations, vous soyez assez épurés pour gravir d'autres degrés de l'échelle infinie des mondes... Et nous nions!

Mais, comme Galilée disait, après ses rétractations : « Et cependant elle se meut, » le Spiritisme vient nous dire : « Et cependant les Esprits sont là, ils se manifestent, et toute négation ne saurait renverser un fait. » Le fait brutal existe, on ne peut rien contre lui. Le temps, ce grand instituteur, fera justice de tout, balayant les uns, instruisant les autres.

Soyez de ceux qui s'instruisent; j'ai été fauché dans l'âge mûr de mon orgueil, et j'ai subi la peine de mes dénégations. Évitez ma chute, et que mes fautes soient profitables à ceux qui imitent mon raisonnement passé, pour éviter l'abîme de ténèbres d'où vos soins m'ont retiré.

Voyez, il y a encore du trouble dans mon langage; plus tard, je pourrai vous parler avec plus de logique; soyez indulgent pour ma jeunesse spirituelle.

M... L...

Cette communication ayant été lue à la Société de Paris, l'Esprit s'y est communiqué spontanément, en dictant ce qui suit :

(Société de Paris, 20 octobre 1865. — Médium, M. Desliens.)

Cher monsieur Allan Kardec, permettez à un Esprit que vos études ont amené à considérer l'existence, l'être et Dieu sous leur véritable point de vue, de vous témoigner sa reconnaissance. Sur cette terre, j'ai ignoré votre nom et vos travaux. Peut-être, si l'on m'eût parlé de l'un et des autres, eussé-je exercé à leur égard ma verve railleuse, comme j'en usais pour toute chose tendant à prouver l'existence d'un esprit distinct du corps. J'étais aveugle alors : pardonnez-moi. Aujourd'hui, grâce à vous, grâce aux enseignements que les Esprits ont répandu et vulgarisé par votre main, je suis un autre être, j'ai conscience de moi-même et je vois mon but. Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, à vous et au Spiritisme !!! — Quiconque m'a connu et lira aujourd'hui ce qui est l'expression de ma pensée, s'écriera : « Ce ne peut êrte là celui que nous avons « connu, ce matérialiste radical qui n'admettait rien en dehors « des phénomènes bruts de la nature. » Sans doute, et cependant c'est bien moi.

Mon cher beau-frère, à qui je dois de sincères remercîments, dit que je suis revenu à de bons sentiments en peu de temps. Je le remercie de son aménité à mon égard ; mais, il ignore sans doute combien sont longues les heures de souffrance résultant de

l'inconscience de son être !!!... Je croyais au néant, et je fus punis par un néant fictif. Se sentir être et ne pouvoir manifester son être ; *se croire disséminé dans tous les débris épars de la matière qui forme le corps*, telle fut ma position pendant plus de deux mois !... deux siècles !... Ah ! les heures de la souffrance sont longues, et si l'on ne se fût occupé de me tirer de cette mauvaise atmosphère de nihilisme , si l'on ne m'eût contraint à venir dans ces réunions de paix et d'amour, où je ne comprenais, ne voyais ni n'entendais rien, mais où des fluides sympathiques agissaient sur moi et m'éveillaient peu à peu de ma lourde torpeur spirituelle, où serais-je encore ? mon Dieu !... Dieu !... quel doux nom à prononcer pour celui qui fut si longtemps attaché à nier ce père si grand et si bon ! Ah ! mes amis, modérez-moi, car aujourd'hui je ne crains qu'une chose , c'est de devenir fanatique de ces croyances que j'eusse repoussées comme de vils radotages, si autrefois elles fussent venues à ma connaissance !...

Je ne dirai rien aujourd'hui sur les travaux dont vous vous occupez ; je suis encore trop neuf, trop ignorant pour oser m'aventurer dans vos sages dissertations. Je sens déjà, mais je ne sais pas encore ! Je vous dirai seulement ceci, parce que je le sais : Oui, les fluides ont une influence énorme comme action guérissante, sinon corporelle, je n'en sais rien, du moins spirituelle, car j'ai éprouvé leur action. Je vous l'ai dit et vous le répète avec bonheur et reconnaissance : j'allais, contraint par une force invincible, celle de mon guide sans doute, dans les réunions spirites. Je ne voyais, je n'entendais rien, et cependant une action fluidique que je ne pouvais raisonner m'a guéri spirituellement.

Je remercie volontiers tous ceux qui se sont acquis des droits éternels à ma reconnaissance en me sortant du chaos où j'étais tombé, et je vous prie, mes amis, de bien vouloir me permettre de venir assister en silence à vos sages assemblées, mettant pour plus tard mes faibles lumières scientifiques à votre disposition.

M... L...

Demande. — Pourriez-vous nous dire, avec l'assistance de votre guide , comment vous avez pu si promptement reconnaître vos erreurs terrestres, tandis qu'un bon nombre d'Esprits, à qui on ne ménage pas les soins spirituels, sont cependant très longtemps avant de comprendre les conseils qu'on leur fait entendre ?

Réponse. — Je vous remercie, cher monsieur, de la question

que vous avez bien voulu m'adresser, et que je crois pouvoir résoudre moi-même avec l'assistance de mon guide.

Sans doute, vous pouvez voir une anomalie dans ma transformation, puisque, comme vous le dites, il est des êtres qui, malgré tous les sentiments qui agissent en leur faveur, sont de longs espaces de temps sans se laisser dessiller les yeux. Ne voulant pas abuser de votre bienveillance, je vous dirai en peu de mots :

L'Esprit qui résiste à l'action de ceux qui agissent sur lui, est *neuf sous le rapport des notions morales.* Ce peut être un individu instruit, mais complétement ignorant sous le rapport de la charité et de la fraternité, en un mot dénué de spiritualité. *Il lui faut apprendre la vie de l'âme, qui, même à l'état d'Esprit, a été pour lui rudimentaire.* Pour moi, il en fut tout autrement. Je suis vieux je vous le dis, en présence de votre vie, quoique bien jeune dans l'éternité. J'ai eu des notions de morale; j'ai cru à la spiritualité, qui est devenue latente en moi, parce qu'un de mes péchés capitaux, l'orgueil, nécessitait cette punition.

Moi, qui avais connaissance de la vie de l'âme dans une existence antérieure, je fus condamné à me laisser dominer par l'orgueil et à oublier Dieu et le principe éternel qui résidait en moi... Ah ! croyez-le, il n'y a pas qu'une seule espèce de crétinisme, et l'idiot qui, conservant son âme, ne peut manifester son intelligence, est peut-être moins à plaindre que celui qui, possédant toute son intelligence, scientifiquement parlant, a perdu son âme pour un temps. C'est un idiotisme tronqué, mais bien pénible.

M... L...

L'autre Esprit, M. Gui..., s'est manifesté spontanément à la Société le jour de la séance spéciale, commémorative des morts. M. Colliez qui, comme nous l'avons dit, l'avait particulièrement connu, s'était borné à le faire inscrire sur la liste des Esprits recommandés aux prières. Bien que ses opinions fussent tout autres que de son vivant, M. Colliez le reconnut à la forme de son langage, et avant que sa signature fût lue, il avait dit que ce devait être M. Gui...

(Société de Paris, 1er novembre 1865. — Médium, M. Leymarie.)

Messieurs... Permettez-moi d'employer cette expression usitée, mais peu fraternelle. Je suis un nouveau venu, une recrue inattendue, et sans doute mon nom n'a jamais frappéles oreilles des Spirites

fervents. Néanmoins il n'est jamais trop tard, et lorsque chaque famille pleure un absent aimé, je viens à vous pour vous exprimer mon repentir bien sincère.

Entouré de voltairiens, vivant, pensant comme eux, apportant au besoin mon obole et mon travail pour la propagation des idées libérales et progressives, j'ai cru bien faire; car tout le monde dit, mais tous ne font pas. J'ai donc agi, et je vous en prie, n'oubliez pas les hommes d'action. Dans leur sphère, ils ont secoué cette torpeur de tant de siècles qui avait, pour ainsi dire, voilé l'avenir. Déchirant le voile, nous avons, nous aussi, chassé la nuit, et c'est beaucoup, lorsque l'ennemi intolérant est à la porte et cherche à crayonner en noir chaque rayon de lumière. Combien de fois avons-nous cherché en nous-mêmes la solution de cette question : « Ah ! si les morts pouvaient parler ! » Réflexion profonde, absorbante, qui nous tuait à l'âge des désillusions, alors que tout homme marqué par un hasard apparent devient une lumière dans la foule.

La famille est là !... de jeunes fronts candides demandent à nos baisers l'espérance, et nous ne pouvons rien donner; car cette espérance nous l'avons scellée sous une grande pierre bien froide que nous appelons *l'incrédulité*. Mais aujourd'hui je crois, je viens à vous, plein d'espérance et de foi, vous dire : « J'espère en l'avenir, je crois en Dieu, et les Esprits de Béranger, de Royer-Collard, de Casimir Perrier... ne me démentiront pas. »

A vous qui désirez le progrès, qui voulez la lumière, je dirai : Les morts parlent, ils parlent tous les jours; mais, aveugles que vous êtes, que nous étions ! vous pressentez la vérité sans l'affirmer ouvertement; comme Galilée, vous vous dites chaque soir : « Cependant elle tourne ! » mais vous baissez les yeux devant le ridicule, le respect de la chose jugée !

Vous tous qui étiez mes fidèles, qui chaque huitaine m'accordiez votre soirée, apprenez ce que je suis devenu.

Savants qui scrutez les secrets de la nature, avez-vous demandé à la feuille morte, au brin d'herbe, à l'insecte, à la matière, ce qu'ils devenaient dans le grand concert des morts terriens ? Leur avez-vous demandé leurs fonctions de morts ? avez-vous pu inscrire sur vos tablettes cette grande loi de la nature qui semble se détruire annuellement pour revivre splendide et superbe, jetant le défi de l'immortalité à vos pensées passagères et mortelles ?

Docteur savant, qui, chaque jour, penchez un front soucieux sur les maladies mystérieuses qui détruisent les corps humains d'une

manière multiple, pourquoi tant de sueurs pour l'avenir, tant d'amour pour la famille, tant de prévoyance pour assurer l'honorabilité d'un nom, pour la fortune et la moralité de vos enfants, tant de respect pour la vertu de vos compagnes?

Hommes de progrès, qui travaillez constamment à tranformer les idées et à les rendre plus belles, pourquoi tant de soins, de veilles et de déceptions, si ce n'est que cette loi éternelle du progrès absorbe toutes vos facultés et les décuple afin de rendre hommage au mouvement général d'harmonie et d'amour, devant lequel vous vous inclinez?

Ah! mes amis, qui que vous soyez sur la terre : mécaniciens, législateurs profonds, hommes politiques, artistes, ou vous tous qui inscrivez sur votre drapeau : *Économie politique*, croyez moi, vos travaux défient la mort ; toutes vos aspirations la rejettent comme une négation, et lorsque, par vos découvertes et votre intelligence, vous avez laissé une trace, un souvenir, une honorabilité sans tache, vous avez défié la mort, comme tout ce qui vous entoure! vous avez offert un sacrifice à la puissance créatrice, et comme la nature, la matière, comme tout ce qui vit et veut vivre, vous avez vaincu la mort. Comme moi jadis, comme tant d'autres, vous vous retrempez dans cet anéantissement du corps qui est la vie, vous allez vers l'Éternel pour vaincre l'éternité!...

Mais vous ne la vaincrez pas, car elle est votre amie. L'Esprit, c'est l'éternité, c'est l'éternel, et je vous le répète : tout ce qui meurt parle de vie et de lumière. La mort parle au vivant ; les morts viennent parler. Eux seuls ont la clef de tout, et c'est par eux que je vous promets d'autres explications.

GUI...

(Société spirite de Paris, 17 novembre 1865. — Médium, M. Leymarie.)

Ils ont fui l'épidémie, et dans cette panique singulière, combien de défaillances morales, combien de défections honteuses! c'est que la mort devient la plus terrible expiation pour tous ceux qui violent les lois de la plus stricte équité. La mort, c'est l'inconnu pour la foi chancelante. Les religions diverses, avec le paradis et l'enfer, n'ont pu raffermir chez ceux qui possèdent l'abnégation vainement enseignée pour les biens terrestres; pas de point de repère, pas de bases certaines ; de la diffusion dans l'enseignement divin : ce n'est pas la certitude. Aussi, sauf quelques exceptions, quelle frayeur, quel manque de charité, quel égoïsme dans ce

sauve qui peut général chez les satisfaits! Croire en Dieu, étudier sa volonté dans les affirmations intelligentes, être sûr que les lois de l'existence sont subordonnées à des lois supérieures divines qui mesurent tout avec justice, qui dispensent à tous, en diverses existences, la peine, la joie, le travail, la misère et la fortune, mais c'est, ce me semble, ce que demandent toutes les savantes recherches, toutes les interrogations de l'humanité. En avoir la certitude, n'est-ce pas la force vraie en tout? Si le corps épuisé laisse la liberté à l'esprit afin qu'il vive selon les aptitudes fluidiques qui sont son essence, si, dis-je, cette vérité devient palpable, évidente comme un rayon de soleil; si les lois qui enchaînent mathématiquement les diverses phases de l'existence terrestre et extra-terrestre, ou de l'erraticité, deviennent pour nous aussi clairement démontrées qu'un problème algébrique, n'aurez-vous pas alors en mains le secret tant cherché, le pourquoi de toutes vos objections, l'explication rationnelle de la faiblesse de vos profondes études en économie politique, faiblesse terrifiante pour la théorie, car la pratique démolit en un jour le travail d'une vie d'homme?

C'est pour cela, amis, que je viens vous supplier de lire le *Livre des Esprits;* ne vous arrêtez pas à la lettre, mais possédez-en l'esprit. Chercheurs intelligents, vous trouverez de nouveaux éléments pour modifier votre point de vue et celui des hommes qui vous étudient. Certains de la pluralité des existences, vous envisagerez mieux la vie; en la définissant mieux, vous serez forts. Hommes de lettres, pléiade pauvre et bénie, vous donnerez à l'humanité une semence d'autant plus sérieuse qu'elle sera vraie. Et quand on verra les forts, les savants, croire et enseigner les maximes fortes et consolantes, on s'aimera mieux, on ne fuira plus le mal soi-disant invisible; la volonté de tous, homogénéité puissante, détruira toutes ces fermentations gazeuses empoisonnées, seule source des épidémies.

L'étude des fluides, faite à un autre point de vue, transformera la science; des aperçus nouveaux éclaireront la route féconde de nos jeunes étudiants, qui n'iront plus, comme des orgueilleux, montrer à l'étranger leur intolérance de langage et leur ignorance; ils ne seront plus la risée de l'Europe, car les morts aimés leur auront donné la foi et cette religion de l'Esprit qui moralise d'abord pour élever ensuite l'incarnation aux régions sereines du savoir et de la charité.

Gui...

Dissertations spirites.

Etat social de la femme.

(Société de Paris, 20 octobre 1865. — Médium, M. Leymarie.)

A l'époque où je vivais parmi vous, mes amis, il m'était souvent arrivé de faire de sérieuses réflexions sur le sort de la femme. Mes nombreuses et laborieuses études laissaient toujours un moment à ces sujets aimés. Chaque soir, avant le sommeil, je priais pour ces pauvres sœurs si malheureuses et trop méconnues, implorant Dieu pour des jours meilleurs, et demandant aux idées un moyen quelconque de faire progresser les déclassées. Parfois, en rêve, je les voyais libres, aimées, estimées, ayant une existence légale et morale dans la société, dans la famille, entourées de respect et de soins; je les voyais transfigurées; et ce spectacle était si consolant, que je me réveillais en pleurant; mais hélas! la triste réalité m'apparaissait alors dans sa lugubre vérité et je désespérais parfois qu'il arrivât de meilleurs jours.

Ces jours sont venus, mes amis; il en est peu parmi vous qui ne sentent intuitivement le droit de la femme; beaucoup le nient dans le fait, bien qu'ils le reconnaissent mentalement; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a pour elle de l'espérance et de la joie au milieu de misères profondes et de désillusions épouvantables.

Il y a quelques jours, j'écoutais un cercle de femmes distinguées par le rang, la beauté et la fortune, et je me disais : Celles-là sont tout parfum; elles ont été aimées et adulées. Comme elles doivent aimer! comme elles doivent être bonnes mères, charmantes épouses, filles respectueuses! elles savent beaucoup, elles aiment et donnent beaucoup. Quelle étrange erreur!... Tous ces frais visages mentaient, sous leurs sourires stéréotypés; elles babillaient, causaient chiffons, courses, modes; donnaient, avec une grâce charmante, un coup de griffe à l'absent, mais ne s'occupaient ni de leurs enfants, ni de leurs époux, ni de questions littéraires, de nos génies, de leur pays, de la liberté! Hélas! de belles têtes, mais de cervelles... point. Charmants oiseaux, on a tout bonnement redressé votre taille, votre maintien : c'est l'étiquette; votre prétention : plaire, effleurer tout et ne rien connaître. Le vent emporte votre babil, et vous ne laissez pas de traces; vous n'êtes ni filles, ni femmes, ni mères. Vous ignorez votre pays, son passé, ses souffrances, sa grandeur. Votre enfant, vous l'avez confié à une mercenaire! Le bonheur de l'intérieur est une fiction. Vous avez, charmants papillons, de bien belles ailes,... mais après...

J'avais entendu aussi un groupe de jeunes et vives ouvrières. Que savaient-elles, celles-là! Rien... comme les autres... rien de la vie, rien du devoir, rien de la réalité! Elles enviaient, voilà tout. Leur

a-t-on donné le droit de se comprendre, de s'estimer, de se respecter? Leur a-t-on fait comprendre Dieu, sa grandeur, sa volonté? Non, mille fois non!... L'Église leur enseigne le luxe; elles travaillent pour le luxe, et c'est encore lui qui frappe à leur mansarde, en disant : Ouvre-moi; je suis le ruban, la dentelle, la soie, les bons mets, les vins délicats. Ouvre, et tu seras belle, tu auras toutes les fantaisies, tous les éblouissements!... et c'est pourquoi tant, parmi elles, sont la honte de leur famille!

Aimables cerveaux, qui vous divertissez au sujet du Spiritisme, voudriez-vous me dire quelle est la panacée que vous avez inventée pour purifier la famille, pour lui donner vie? Je le sais, en fait de morale, vous êtes coulants; beaucoup de phrases, de gémissements sur les peuples qui tombent, sur le manque d'éducation des masses; mais pour relever moralement la femme, qu'avez-vous fait? Rien... Grands seigneurs de la littérature, combien de fois avez-vous foulé aux pieds les saintes lois du respect de la femme, que vous prônez tant! Hélas! vous méconnaissez Dieu et vous méprisez profondément la femme, c'est-à-dire la famille et l'avenir de la nation!

Et c'est en elle et pour elle que devront s'élaborer les graves problèmes sociaux de l'avenir! ce que vous êtes incapables de faire, vous le savez bien, le Spiritisme le fera et donnera à la femme cette foi robuste qui soulève les montagnes, foi qui leur enseigne leur puissance et leur valeur, tout ce que Dieu promet par leur douceur, leur intelligence, leur puissante volonté. En comprenant les lois magnifiques développées par le *Livre des Esprits*, aucune parmi elles, ne voudra livrer ni son corps ni son âme; fille de Dieu, elle aimera en ses enfants la visite de l'Esprit créateur; elle voudra savoir pour apprendre aux siens; elle aimera son pays et saura son histoire, afin d'initier ses enfants aux grandes idées progressives. Elles seront mères et médecins, conseillères et directrices; en un mot, elles seront femmes selon le Spiritisme, c'est-à-dire l'avenir, le progrès et la grandeur de la patrie dans une plus large expression. BALUZE.

(Suite. — 27 octobre 1865.)

Dans ma dernière communication, mes amis, je vous avais montré les femmes sous deux aspects, et j'avais ajouté que l'instruction chez les unes et l'ignorance chez les autres avaient produit des résultats négatifs. Néanmoins il y a de sérieuses exceptions qui semblent défier la règle. Il y a des jeunes filles qui savent étudier et mettre à profit ce qu'enseignent les maîtres. Celles-là ne sont pas vaines et légères; leur constante distraction n'est pas un colifichet ou un ruban! — Nourries par de fortes et sérieuses leçons, elles aiment ce qui grandit l'esprit, ce qui lui donne le calme intime, ce calme des forts et des natures généreuses.

Dans le mariage, elles prévoient la famille ; elles appellent de tous leurs vœux l'enfant bien-aimé, le bien-venu, non pour le délaisser et le jeter aux soins intéressés, mais bien pour lui sacrifier leur vie entière. Le nouveau-né est le centre de tout ; pour lui, la première pensée ; pour lui, les caresses et les prières ardentes, les nuits sans sommeil, les jours trop courts où se préparent les mille détails qui seront le bien-être du nouvel incarné. L'enfant, c'est l'étude, c'est l'amour sous ses mille formes. L'époux devient aimable ; il oublie le rude labeur de la journée ou les distractions mondaines pour soutenir les premiers pas de l'enfant et donner une forme à ses premières syllabes. Je respecte donc ces exceptions exemplaires qui savent défier la tentation et fuir les plaisirs pour se dévouer et vivre en mères divinement intelligentes.

Humbles et pauvres ouvrières ; cœurs ulcérés qui aimez votre seule espérance : votre enfant, il y aurait beaucoup à dire sur votre abnégation, votre sentiment profond du devoir, votre mansuétude devant les ennuis de chaque jour !

Rien ne vous rebute pour consoler le petit ange ; il est pour vous la force et le travail, et ce sublime égoïsme qui vous fait sacrifier nuit et jour.

Mais si la religion, ou plutôt les divers cultes unis à l'instruction, n'ont pu détruire chez le riche et le pauvre cette tendance générale à mal vivre et ignorer le but de la vie, c'est que ni les cultes ni l'instruction n'ont su jusqu'à ce jour impressionner vivement l'enfance. On lui parle constamment d'intérêts ennemis. Les parents qui luttent contre les nécessités de la vie, s'expliquent devant ces jeunes cœurs avec une crudité cynique. A peine ont-ils la perception des premiers mots, qu'ils savent déjà qu'on peut être colère, emporté, et que l'intérêt personnel est le pivot autour duquel tourne chaque individu. Ces premières impressions les exploitent largement... Religion et instruction seront désormais de vains mots, s'ils ne tendent à augmenter quand même le bien-être et la fortune !

Et quand nous portons à tous les échos la pensée spirite, pensée qui éveille toutes les généreuses passions, pensée qui donne une certitude comme un problème mathématique, on nous rit au nez ! De soi-disant libéraux montent sur leurs échasses pour nous trouver ridicules et ignorants. Nous ne savons pas écrire... pas de style !... nous sommes des modèles d'ineptie, des fous... bons à mettre à Charenton. Et les apôtres de la libre pensée pousseraient volontiers l'autorité à poursuivre, à l'aide du Code pénal, ces illuminés qui font baisser le bon sens public !

Heureusement l'opinion des masses n'appartient ni à une feuille ni à un écrivain ; nul n'a le droit d'avoir plus d'esprit et de bon sens

que tout le monde, et en ce temps où de simples feuilletonnistes prétendent pourfendre les théologiens, les philosophes, le génie sous toutes les formes, le bon sens dans sa plus grande expression, il arrive que chacun veut savoir par lui-même. On court toujours aux hommes et aux choses dont on dit le plus de mal; et, après avoir lu et écouté, on laisse de côté tous les pamphlets insolents, toutes les insinuations malveillantes, pour rendre hommage à la vérité qui frappe tous les esprits.

Et c'est pour cela que le Spiritisme grandit sous vos coups. Les familles nous acceptent et nous bénissent. Un père laborieux, s'il a un fils vraiment spirite, ne le verra pas, comme par le passé, déserter la maison pour vivre en frondeur. Ce n'est pas lui qui ruinera sa famille, vendra sa conscience et reniera les lois sacrées du respect dû à la femme, à l'enfant. Il sait que Dieu existe ; il connaît les lois fluidiques de l'Esprit et l'existence de l'âme avec toutes ses conséquences admirables. C'est un homme sérieux, probe, fraternel, charitable, et non un pantin bien élevé, traître à la vie, à Dieu, à ses amis, à ses parents et à lui-même.

Les mères seront réellement des mères; pénétrées de l'esprit spirite, elles seront la sauvegarde de leurs filles aimées ; en leur apprenant le rôle magnifique qu'elles sont appelées à remplir, elles leur donneront la conscience de leur valeur. La destinée de l'homme leur appartient de droit, et pour accomplir le devoir, il faudra s'instruire afin de meubler dignement l'enfant que Dieu envoie. Savoir ne sera plus le corollaire des désirs effrénés et des envies honteuses, mais bien, au contraire, le complément de la dignité et du respect de sa personne. Contre de telles femmes, que pourront les tentations et les passions déréglées? Pour égide, elles auront Dieu et leur droit, et de plus cet acquis supérieur qui nous vient des choses supérieures.

Or, qu'est-ce que la femme, sinon la famille, et qu'est-ce que la famille, sinon la nation? Telles femmes, tel peuple. — Nous voulons donc créer ce que vous avez détruit par les extrêmes. Le moyen âge avait amoindri la femme par la superstition. Vous, messieurs les libres penseurs, c'est par le scepticisme!... Ni l'un ni l'autre ne sont bons! Nous moralisons d'abord; nous relevons l'affranchie, la femme, pour l'instruire ensuite. Vous, vous voulez l'instruire, sans la moraliser!

Et c'est pour cela, que la génération actuelle vous échappe, et les mères de famille ne seront bientôt plus une exception. BALUZE.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU VIII[e] VOLUME.

ANNÉE 1865

Janvier.

Février.

Mars.

Avril.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.